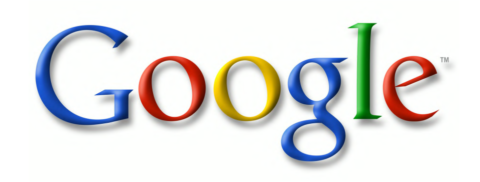

Google

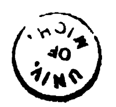

SE TAIRE ET FAIRE

Vignaud

HISTOIRE

D'ESPAGNE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE RENOU ET MAULDE
144, RUE DE RIVOLI, 144





MADRID

HISTOIRE

D'ESPAGNE

DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR



MARY-LAFON

TOME SECOND



PARIS

FURNE ET CIE, ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

MDCCCLXV

ESPAGNE MODERNE

CHAPITRE PREMIER

LOS REYES.

Les rois. — Portraits d'Isabelle et de Ferdinand. — La hermandad. — Fray Hernando de Talavera. — Influence du clergé. — Établissement de l'inquisition. — Les Dominicains. — Le château de Triana. — Le pauvre capucin Ximenez Cisneros. — Le tribunal de sang. — Torquemada. — Édits contre les Juifs. — Supplices. — L'échafaud de la *Tablada*. — Félicitations du pape à la reine. — Le *Quemadero*. — Règne de Torquemada. — Ses victimes. — Les Maures de Grenade. — Aboul-Hassan. — La prophétie de l'inspiré. — Les braves des frontières. — Surprise d'Alhama. — Deuil de Grenade. — *Ay de mi Alhama!* — Le complot. — Zoraya la Sultane. — Dernières lueurs de l'islam. — El-Zagul. — Progrès des Castillans. — Pressentiments sinistres des Maures. — La croix sous les murs de Grenade. — Prédication de l'*algihed*. — Le printemps de 1491. — Défaillances d'El-Saghyr. — *Ojos* de Huetar. — L'hagib Aboul-Cassem. — Un vaillant cœur. — Mousa-ben-Abil. — Cavaliers et alfaquis. — Siége de Grenade. — Le lion des sorties. — Le camp de Santa-Fe. — Combat sous les tours vermeilles. — Mousa et Consalve de Cordoue. — Le peuple et la famine. — Le 25 décembre. — Capitulation. — Mousa le Brave. — La bannière de Saint-Jacques est arborée sur l'Alhambra. — Départ d'Abou-Abdallah-el-Saghyr. — Le mont Padul. — Soupir du Maure.



ISABELLE, que le catholicisme reconnaissant mit au rang des grands hommes, en lui ôtant jusqu'à son sexe, par excès d'admiration[1], était une Espagnole trapue, à figure ronde et pâle, offrant au plus haut degré, dans l'immobilité calme de ses traits, le double caractère de son esprit, la superstition et l'opiniâtreté. Autant son époux Ferdinand, avec son œil louche, sa dent incisive absente et sa physionomie épaisse d'Asturien, toujours grimaçante

1. Ils ne furent jamais appelés, elle et Ferdinand, que *los reyes* (les rois).

ou souriante, s'efforçait de dissimuler son astuce pour mieux tromper ses sujets et ses ennemis, autant Isabelle, digne lignée de Pedro le Cruel, laissait éclater fièrement son orgueil et sa fermeté.

Elle voulait tout dominer et que la royauté ne rencontrât plus de rivale. Comprenant bien, par l'expérience qu'elle venait d'en faire elle-même en armant les barons contre son frère, qu'il n'était pas bon que la noblesse pût tenir la couronne en échec, elle se tourna d'abord contre ceux qui lui avaient donné le trône, et les punit de leur perfidie en organisant dans la bourgeoisie et le peuple une force capable de contre-balancer leur influence et de briser au besoin leurs bannières.

Cette association armée, assez semblable à nos gardes nationales modernes, se recruta principalement dans les villes et les bourgs, et prit le nom de *fraternité* (*hermandad*). Dirigées par une junte suprême, les *cuadrillas*, ou brigades de l'armée populaire, remplirent promptement le but que se proposaient les rois. La noblesse ainsi matée, Isabelle essaya de tâter l'Église, qui était alors la véritable reine d'Espagne. Mais au premier pas elle trouva sa maîtresse. L'usage voulait que les confesseurs des souverains s'agenouillassent sous le même dais que leurs pénitents. La reine, voyant un jour son confesseur assis, lui rappela l'étiquette.

« Nous devons être tous les deux à genoux, lui dit-elle avec quelque aigreur.

— Non, Madame, répondit froidement le prieur du Prado fray Hernando de Talavera, car c'est ici le tribunal de Dieu, et je suis son représentant. »

La reine obéit et, se courbant sous cette main toute-puissante, accepta le joug de l'Église. Celle-ci ne tarda pas à profiter de la victoire. Philippe de Barberis, inquisiteur du royaume de Sicile, étant venu à Séville en 1477, pour solliciter la confirmation d'un privilége accordé par Frédéric II deux cent quarante-quatre ans auparavant, en vertu duquel le tiers des biens des hérétiques était attribué à leurs bourreaux, imagina de doter l'Espagne des bienfaits de saint Dominique.

Devinant, avec la sagacité particulière aux gens de sa robe, le caractère du roi, pétri d'astuce et d'avarice, il commença par s'a-

dresser à Ferdinand V, et, après avoir parlé des avantages que trouverait la religion dans l'établissement du Saint-Office, il lui laissa entrevoir les profits qu'en retirerait la royauté. Les Juifs, qu'il s'agissait de frapper d'abord, possédaient des trésors et des biens immenses. Ferdinand tressaillit de plaisir à la vue de cette riche proie. Le nonce du pape appuyant vivement la proposition, il alarma, au moyen de son confesseur et d'un capucin appelé Ximenez de Cisneros, la conscience de la reine, qui hésitait à laisser créer en Castille ce pouvoir nouveau, et parvint à la décider à solliciter une bulle à Rome pour l'établissement de l'inquisition.

Le pape la fit expédier le 1er novembre 1478, et deux ans après, le 1er janvier 1481, d'autorité royale et malgré les résistances et les répugnances des magistrats, l'inquisition s'établit dans le couvent de Saint-Paul des Dominicains de Séville. Mais elle entra en campagne avec tant de zèle, et le nombre des prisonniers fut bientôt si considérable, que, le couvent assigné aux inquisiteurs se trouvant trop petit, ils allèrent installer le tribunal de sang au château de Triana, situé dans un faubourg de Séville.

Cette inscription, tracée en latin barbare au-dessus du portail, consacra la mémoire de l'événement le plus funeste de l'histoire d'Espagne :

« Le Saint-Office de l'inquisition, établi contre la perversité des hérétiques dans les royaumes d'Espagne, a commencé à Séville l'an 1481, sous le pontificat de Sixte IV, qui l'a accordé, et sous le règne de Ferdinand V et d'Isabelle, *qui l'ont demandé*. Le premier inquisiteur général a été le Père Thomas de Torquemada, prieur du couvent de Sainte-Croix de Ségovie, de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Dieu veuille, pour la propagation et le maintien de la foi, qu'il dure jusqu'à la fin des siècles. Lève-toi, Seigneur, sois juge dans ta cause et capture-nous les renards[1]. »

1. Sanctum inquisitionis officium contra hereticorum pravitatem in Hispaniæ regnis initiatum est Hispali anno MCCCCLXXXI, sedente in trono apostolico Sixto IV, a quo fuit concessum et regnantibus in Hispania Ferdinando V et Isabella a quibus fuit imprecatum. Inquisitor primus fuit Fr. Thomas de Torquemada, prior conventus sanctæ Crucis Segoveensis ordinis prædicatorum. Faxit Deus ut in fidei tutelam et augmentum in finem usque sæculi permaneat! Exurge Domine; judica causam tuam, capite nobis vulpes. (Ortiz de Zuniga, *Annales de Séville*, liv. XII.)

Torquemada publia aussitôt des édits où l'odieux l'emportait à peine, selon l'esprit qui l'animait, sur le ridicule. Ainsi, après avoir ordonné, sous peine de péché mortel et d'excommunication majeure, de dénoncer dans le *délai de trois jours* toutes les personnes entachées d'hérésie hébraïque, il posait comme obligatoire la délation dans les cas suivants :

« Lorsque le Juif, devenu chrétien, attend le Messie, disant qu'il n'est point arrivé et qu'il viendra pour racheter les Juifs, les délivrer de la captivité dans laquelle ils gémissent, et les conduire dans la terre promise;

« Lorsque celui qui a reçu le baptême embrasse de nouveau la religion judaïque;

« S'il dit que la loi de Moïse est aussi bonne pour nous sauver que la loi de Jésus-Christ;

« S'il garde le sabbat par respect pour l'ancienne loi, ce qui sera suffisamment prouvé *s'il porte ce jour-là une chemise et des vêtements plus propres qu'à l'ordinaire;* qu'il mette du linge blanc sur sa table et qu'il s'abstienne de faire du feu depuis le soir du jour précédent;

« S'il retire de la chair des animaux dont il se nourrit le suif ou la graisse; s'il en ôte tout le sang en la lavant dans l'eau, et s'il retranche certaines parties, telles que la glande ou la noix de la cuisse du mouton ou de tout autre animal tué pour être mangé;

« Si, avant de l'égorger, ainsi que les brebis dont il veut se nourrir, il examine si la lame de son couteau n'a aucune brèche en la passant sur l'ongle, et s'il couvre le sang avec de la terre, selon la coutume hébraïque;

« S'il mange de la viande le carême et les jours maigres;

« S'il observe le *chiphurim*, ou grand jeûne des Juifs, ce qui sera prouvé *lorsqu'il aura marché pieds nus* dans le mois de *tisri,* qu'il aura posé la main sur la tête de ses enfants sans faire le signe de la croix, ou qu'il aura récité une prière dans sa langue;

« S'il renouvelle, au mois d'*adar,* le jeûne de la reine Esther;

« S'il fait le jeûne de *rebiaso,* appelé de la maison sainte;

« Si, le lundi et le jeudi de chaque semaine, il a rogné, en signe de mortification, les ongles et l'extrémité de ses cheveux;

« S'il marmotte certaines prières des Juifs, en baissant et levant

alternativement la tête, le visage tourné vers la muraille, après s'être lavé les mains avec de l'eau et de la terre, vêtu de serge ou de lin, et les reins serrés avec des cordes ou des lanières de cuir;

« S'il célèbre la pâque des azymes en mangeant de l'ache et des laitues;

« S'il observe celle des Tabernacles, qui commence le dixième jour de tisri, et la fête des Flambeaux, qui tombe le 25 du mois de *caslen;*

« S'il fait la *rahara*, ou bénédiction, en prenant dans ses mains un vase plein de vin et prononçant sur le liquide certaines paroles avant d'en donner aux convives;

« S'il a récité les psaumes de David, sans dire à la fin le *Gloria Patri;*

« Si quelqu'un a circoncis ou fait circoncire son fils;

« S'il lui a donné un nom hébreu;

« S'il l'a fait plonger, sept jours après sa naissance, dans un bassin où l'on a jeté dans l'eau de l'or, de l'argent, de la semence de perles, du blé, de l'orge et d'autres substances en prononçant des paroles cabalistiques;

« S'il a fait le *ruaya*, ou repas d'adieu, la veille d'un voyage;

« Si, au moment de faire le pain, il prend un morceau de pâte et le brûle en signe d'holocauste;

« Si, à l'article de la mort, il tourne la tête du côté de la muraille;

« S'il lave les corps de ceux qu'il perd dans l'eau chaude;

« S'il parle aux morts pour faire leur éloge;

« S'il a répandu l'eau des cruches dans la maison mortuaire;

« S'il s'est assis derrière la porte;

« S'il a mangé du poisson en signe de deuil;

« Si le mort a été enterré hors du cimetière[1]. »

Les délateurs avaient tant de prétextes, qu'ils fournirent au Saint-Office une large moisson. L'infâme tribunal ne demandait que des victimes.

Le 6 janvier 1481, il fit brûler six condamnés; le 26 mars sui-

1. Llorente, *Histoire critique de l'inquisition*, t. I.

vant, il en livra dix-sept aux flammes; au 4 novembre de la même année, deux cent quatre-vingt-dix-huit nouveaux chrétiens avaient déjà subi le supplice du feu dans la seule cité de Séville. Bientôt, dans le reste de la province et à Cadix, on compta les meurtres par milliers[1]. Alors, pour suffire à ces horribles exécutions, le gouverneur de Séville fut forcé de faire construire hors des murs, dans la plaine appelée Tablada, un échafaud en pierres de taille qu'on nomma le *brûloir* (*quemadero*). Le quemadero était flanqué aux quatre coins de statues creuses dans lesquelles les endurcis et les relaps souffraient, entourés de flammes, la torture de Busiris[2].

C'est lorsque les cris de ces malheureux montaient vers le ciel, lorsque dix-sept mille prévenus tremblaient dans les prisons, que Sixte IV, un des plus grands scélérats qui aient porté la tiare, après avoir pris l'avis d'une congrégation apostolique où siégeaient le sodomiste Riario, son bâtard, et ce Roderigo Borgia, qui fut Alexandre VI, adressa un bref à la reine et à son auguste époux, pour les féliciter du présent qu'ils venaient de faire à l'Espagne.

« Poursuivez, leur disait-il, poursuivez avec zèle cette noble et sainte entreprise. Jésus-Christ a consolidé son royaume sur terre par la destruction de l'idolâtrie; vous triompherez de tous vos ennemis, en écrasant les hérétiques. Les victoires remportées sur les Maures sont déjà la récompense de votre amour pour la pureté de la foi. Des succès non moins glorieux, non moins éclatants vous attendent. »

Fort de l'approbation papale, de la faiblesse d'Isabelle et de la complicité du roi, Torquemada, malgré la vive résistance de l'Aragon, de la Catalogne et de Mayorque, étendit alors sur l'Espagne le réseau aux mailles de fer de l'inquisition, qui fut si lourd et si cruel pendant les dix-huit années qu'il le tint de sa main sanglante qu'en faisant le compte de ses victimes, on trouve au calcul le plus modéré :

« Dix mille deux cent vingt condamnés morts dans les flammes, six mille huit cent soixante brûlés en effigie, et quatre-vingt-dix-sept mille trois cent vingt et un qui subirent des peines infa-

1. Mariana, *Histoire d'Espagne*, liv. XXIV, ch. XVII. — André Bernaldez, dit le curé de Los Palacios, historien contemporain, *id.*

2. D. Juan Antonio Llorente, *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*, t. I.

mantes, la confiscation des biens et la réclusion perpétuelle. Total, CENT QUATORZE MILLE QUATRE CENT UNE FAMILLES désolées, ruinées et flétries par ce dominicain[1] ! ».

Les Juifs écrasés, la royauté et l'Église songèrent aux Maures. Les fils du Prophète avaient repris leur antique fierté. « Va dire à tes maîtres qu'ils sont morts les rois de Grenade qui payaient tribut aux chrétiens, et que leurs fils ne fabriquent plus que des glaives et des fers de lance. » Cette réponse faite à l'ambassadeur de Castille parlant de tribut pour renouveler la trêve venait de donner la mesure de l'esprit musulman et de ses espérances. Emporté par le fanatisme des aïeux, au printemps de 1481 l'émir de Grenade, Aboul-Hassan, fait sonner les trompettes et exécute une algarade à la tête de sa cavalerie d'élite. La fortune des armes lui sourit d'abord. Malgré la nuit, l'orage et les ténèbres, il força les portes de Zahara que ses moslems n'entrevoyaient qu'à la lueur des éclairs. Mais, lorsqu'il rentrait à Grenade au milieu des acclamations, traînant en triomphe des troupeaux de captifs, la voix de la vérité, s'élevant rude et sévère, domina les cris de la foule et l'enthousiasme des flatteurs.

Aux portes mêmes de l'Alhambra se tenait en silence et les yeux baissés le vieux Massar, l'un des imans les plus vénérés de Grenade. L'émir lui ayant demandé la cause de cette attitude désolée :

« J'ai peur, ô émir, répondit le vieillard, que les ruines de Zahara ne tombent sur nos têtes. Plaise à Dieu que je mente, mais une voix secrète me dit que la fin du règne des croyants en ce pays est proche. *Allah! ilallah!* — Dieu seul est grand[2] ! — Aboul-Has-

1. Anno Domini millessimo quadragentessimo octagessimo primo, Ferdinando V et Elisabeth Hispaniarum et utriusque Siciliæ regibus catholicis, sacrum inquisitionis officium contrà hæreticos judaizantes ad fidei exaltationem hic exordium sumpsit. Alphonso Manrico, archiepiscopo Hispalensi, fidei officio præfecto vigenti millia hæreticorum et ultra nefandum hærescos crimen abjurarunt, nec non hominum fere millia jure previo ignibus tradita sunt et combusta. (*Inscription de l'inquisition de Séville de 1524.*)

2. Y se dice que el Xeque Macer anciano alfaqui dijo con mucho valor al salir del alcazar : las ruinas de este pueblo caeran sobre nuestras cabessas : ojala mienta yo, que el animo me da que el fin y acabamiento de nuestro senorio en España es ya llegado. (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes*, t. III, p. 211.)

san, peu effrayé, continua ses courses sur les frontières, mais les chrétiens songeaient à la vengeance. L'une des meilleures places des Maures, Alhama, qui, assise sur les premiers gradins de la sierra Nevada, au bord d'un profond ravin au fond duquel roule une rivière, commande le passage de toute la sierra de Malaga à Grenade, était gardée avec négligence. Informé de ce fait, don Rodrigo Ponce de Léon, marquis de Cadix, résolut de prendre une revanche de la surprise de Zahara. A la tête d'une troupe aguerrie de campeadores, il se glissa dans les gorges des Alpuxarres, jusqu'à une demi-lieue de la forteresse. Tout le jour, le marquis et ses hommes restèrent cachés dans une vallée que ferment rochers et broussailles. Vers le milieu de la nuit, ils sortirent silencieusement de l'embuscade et s'approchèrent pas à pas de la ville, où, peuple et garnison, tout dormait d'un profond sommeil.

On avait apporté des échelles, qui furent dressées avec la même précaution. Don Rodrigo monta le premier sur les remparts de la Casbah, qui dominait la ville. Les sentinelles égorgées sans bruit, on courut aux portes; on ouvrit celle donnant sur la campagne, et le reste de l'embuscade entra dans le fort. Poussés dans la ville l'épée aux reins, les premiers fuyards donnèrent l'alarme. Les musulmans s'arment en tumulte, se barricadent et opposent toute la nuit et la journée suivante une résistance acharnée. Les renforts qui arrivaient à chaque instant au marquis de Cadix la brisèrent enfin. Tout fut passé au fil du sabre par le soldat, ivre de rage. Le sang des enfants et des femmes violées avant le massacre inonda les mosquées, et en deux jours cette florissante cité ne fut plus qu'un tombeau plein de ruines, de cendres et de cadavres[1].

A l'annonce de ce désastre, qui retentit à Grenade comme les sons d'un glas funèbre, Aboul-Hassan rassembla les siens à la hâte, et accourut à toute bride vers la sierra, espérant chasser les chrétiens. Il était trop tard. Deux fois repoussé, la première pour avoir agi avec trop de précipitation, la seconde, parce qu'il manqua de persistance, il rentra tristement à Grenade, laissant la croix triomphante derrière lui. Qu'on se figure la fureur des enfants du Prophète! Les peuples accusent la plupart du temps les chefs de leurs

1. Lucio Marineo.

calamités. Celui de Grenade fut pris au cœur d'une colère et d'une indignation qui éclatèrent à l'instant avec la violence que rien n'étouffe, pas même la main de fer du despotisme, et un désespoir merveilleusement exprimé dans ce chant national :

Le roi maure va et vient
Dans la cité de Grenade,
Depuis les portes d'Elvire
Jusqu'à celles de Bivarambla.
Malheur à moi, Alhama!

Il lui arrive des missives
Annonçant la prise d'Alhama;
Les missives, il les jette au feu;
Le messager, il le met à mort.
Malheur à moi, Alhama!

Il descend de sa mule,
Saute aussitôt sur son cheval,
Traverse la rue du Zacatin
Et pique des deux vers l'Alhambra.
Malheur à moi, Alhama!

Dans l'Alhambra, dès qu'il fut entré,
Il ordonne au plus vite
De sonner toutes les trompettes
Et les clairons d'argent.
Malheur à moi, Alhama!

Et que les tambours de guerre
Roulent pour répandre l'alarme,
Afin que ses Maures les entendent
De Grenade et de la campagne (Vega)
Malheur à moi, Alhama!

Les Maures, qui entendirent les tambours
Roulant le signal du carnage,
Viennent un à un, deux à deux,
Et forment bientôt un nombreux escadron.
Malheur à moi, Alhama!

Là, prend la parole un vieux Maure,
Et il tient ce discours au roi :
Pourquoi nous appelles-tu, chef?
Pourquoi cette convocation?...
Malheur à moi, Alhama!

Amis, il vous reste à savoir
Une désastreuse nouvelle :
Les chrétiens ont, avec bravoure,
Pris notre cité d'Alhama!
Malheur à moi, Alhama!

Alors un vieil alfaqui
A la barbe longue et blanche :
Tu l'as mérité, dit-il, ô roi!
Roi, tu l'as bien mérité!
  Malheur à moi, Alhama!

Tu fis égorger les Abencérages,
Qui de Grenade étaient la fleur,
Et reçus les chevaliers
De Cordoue la Célèbre.
  Malheur à moi, Alhama!

Pour cela tu mérites, ô roi,
Un grave et double châtiment.
Voilà ce qui te perdra, toi et le royaume;
Voilà ce qui perdra Grenade.
  Malheur à moi, Alhama!

Ceux qui ne respectent pas les lois,
La loi les condamne à la ruine.
Grenade sera perdue,
Et tu te perdras avec elle.
  Malheur à moi, Alhama!

L'œil du roi lança des éclairs,
Quand il entendit ces paroles,
Et comment parlait l'alfaqui,
Comment il parlait si bien des lois.
  Malheur à moi, Alhama!

Un roi sait qu'il n'est pas de loi
Qui oblige de blesser ses oreilles.
Ainsi a parlé le roi maure,
Respirant à peine de colère.
  Malheur à moi, Alhama!

Maure alfaqui, Maure alfaqui,
Le vieillard à la barbe blanche,
Le roi te fait prendre par ses gardes,
A cause de la prise d'Alhama!
  Alhama, malheur à moi!

Il ordonne qu'on te tranche la tête
Et qu'on l'accroche à l'Alhambra,
Afin que ton châtiment soit
Un épouvantail pour les autres.
  Malheur à moi, Alhama!

Chevaliers, soldats intrépides,
Allez dire au roi, de ma part,
Au roi maure de Grenade,
Que le vieillard ne lui doit rien.
  Malheur à moi, Alhama!

De voir Alhama perdue,
L'amertume a navré mon âme;
Car, si le roi perd une ville,
D'autres ont perdu plus que lui.
Malheur à moi, Alhama!

Des pères ont perdu leurs fils,
Des femmes ont perdu leurs époux,
L'un a perdu tout ce qu'il aimait,
L'autre a perdu sa renommée.
Malheur à moi, Alhama!

Moi, j'ai perdu une fille vierge,
Qui était la fleur de ce sol;
Cent doublons d'or je donnerais,
Et les priserais moins que rien pour la ravoir.
Malheur à moi, Alhama!

Pendant que le vieil alfaqui disait ces choses,
On lui coupa la tête;
Elle fut clouée sur les tours de l'Alhambra,
Comme le roi l'avait voulu.
Malheur à moi, Alhama!

Hommes, femmes et enfants
Pleurent un si grand désastre;
Toutes les dames versent des pleurs,
Toutes les dames de Grenade.
Malheur à moi, Alhama!

Dans toutes les ruès, à tous les balcons,
Se voient des vêtements de deuil;
Le roi pleure comme une femme.
Grande, en effet, était sa perte!
Malheur à moi, Alhama [1]!

Il est rare que les revers, mauvaise semence politique, ne fassent pas pousser les divisions. Au moment où Aboul-Hassan allait reprendre Alhama, les avis de ses vizirs le rappelèrent à Grenade.

1. Hombres niños y mugeres
Lloran tan grande perdida
Lloravan todas las damas
Quantas en Grenada avia.
Ay de mi Alhama!
Por las calles y ventanas
Mucho luto parecia;
Llora el rey como fembra
Qu'es mucho lo que perdia.
Ay de mi Alhama!

L'effet de ce chant de deuil était tel sur les Maures d'Espagne, qu'il leur était défendu de le chanter dans Grenade, sous peine de mort.

Une conspiration tendant à le précipiter du trône s'était ourdie en son absence. Les chefs étaient son propre fils Abou-Abdallah et la sultane Zoraya. L'émir fit arrêter son fils. La sultane, qui tremblait pour sa vie, gagna les gardiens de la tour où on le tenait prisonnier. Ils laissèrent entrer ses femmes, et celles-ci, tressant leurs voiles et leurs tuniques, en formèrent une corde assez forte pour le descendre jusqu'au pied de la tour, où il fut reçu par des cavaliers dévoués. On le promène aussitôt par la ville aux cris partout répétés de : Vive Abou-Abdallah *el Zaghyr* (le Petit). Les rebelles s'emparent de l'Albaycin, et l'émir, que le peuple appelait le *Scheikh* (le Vieux), en fut bientôt réduit à la possession de l'Alhambra. Sur ces entrefaites, on apprenait à Grenade que Ferdinand avait mis le siége devant Loxa. Plus patriote que son fils, le Scheikh vole au secours du brave Ali-Athar et force les chrétiens à fuir, laissant sous les remparts une jonchée de morts, parmi lesquels était don Tellès Giron, grand-maître de Calatrava. Mais cet acte de patriotisme trouvant le peuple indifférent, et l'alcaïd Aben-Omischah ayant profité de son absence pour s'emparer de l'Alhambra, le vieil émir se retira auprès de son frère Abdallah-el-Zagal, wali de Malaga.

Sa retraite ne rendit pas la victoire à Grenade, mais elle porta bonheur à Malaga. En l'an 888 de l'hégire (1483), une armée chrétienne commandée par le maître de Saint-Jacques, le vaillant Rodrigo de Cadix et le comte de Cifuentes, entra dans la Sharkia-del-Zagal. L'intrépide wali se met en selle au premier bruit de leur apparition; il poursuit avec sa cavalerie les Castillans dans la plaine, et les accule, la lance aux reins, aux montagnes, où les arbalétriers de son lieutenant Reduan Benagas les rompirent à coups de flèches [1].

La nouvelle de ce succès fut fatale à l'Absalon maure. Pour en effacer l'éclat, il s'empressa de marcher contre les chrétiens. Or, en passant la porte d'Elvire, sa lance se brisa, et sa fortune, à Lucena, eut le même sort que sa lance. Moins heureux que le vieil Ali-Athar, qui tomba au plus épais de la mêlée, et auquel nul de ses

1. Zurita, *Annales d'Aragon*. — Le curé de Los Palacios, *id.* — Descendió al valle Reduan Benagas y se completó la victoria : los cristianos fueron destrozados y perderon la presa y sus pendones. El esforzado Reduan libro de la muerte al conde Cifuentes. (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes*, t. III, p. 219.)

cinquante cavaliers d'élite ne survécut, le Petit (El-Zaghyr) s'enfuit du champ de bataille et fut pris dans les joncs et les broussailles de la rive où il cachait sa honte.

Ferdinand V, heureux d'entretenir la division parmi ses ennemis, le renvoie généreusement. Il attaque de nouveau son père, qu'avaient rappelé les vizirs. La population se partage en deux camps, comme aux jours douteux pour l'histoire où les Ebn-Sérâdj (Abencérages) et les Zaghyry (Zégris) ensanglantaient la ville, les trompettes sonnent, le sang va couler. Tout à coup, entre les deux factions, qui baissaient déjà les lances, apparaît l'iman Massar. Pâle, l'œil en feu, les bras étendus, il se jette au milieu de ces forcenés, et de sa voix lugubre :

« Arrêtez, arrêtez, dit-il, fratricides! Quelle est cette aveugle fureur? D'où vient cette haine farouche qui vous arme les uns contre les autres? Instruments aveugles des passions d'autrui, voulez-vous toujours immoler à des intérêts impies votre bonheur et le salut de vos fils, de vos femmes et de votre patrie? Insensés que vous êtes, vous allez verser votre sang pour servir l'ambition d'un fils qui détrône son père! Et vous, qui soutenez le père, ne voyez-vous pas que la vieillesse a éteint son ardeur guerrière et glacé ses forces? L'un et l'autre se disputent un empire qu'ils sont incapables de défendre. Ne rougissez-vous pas de vous égorger pour ces deux impuissants? Oh! si le sang qui a été versé, si celui que vous alliez répandre encore n'avait coulé que pour l'honneur de la patrie et sous l'étendard du Prophète, le croissant serait planté au delà du Tage et du Guadalquivir! Mais quelle différence, hélas! Partout l'ennemi attaque et vous presse; il est à vos portes, et vous ne pensez qu'à vous entr'égorger. Ne vaut-il pas mieux songer à vous défendre et à lui tenir tête? Qu'attendez-vous du timide Abou-Abdallah? Qu'attendez-vous d'Aboul-Hassan, courbé sous le poids des années? N'est-il donc plus dans les rangs de l'islam de guerrier courageux aimé de la fortune et capable de vous conduire au combat et à la victoire? Qui de vous ne connaît Abdallah-el-Zagal, la terreur des frontières, le vainqueur des chrétiens, le descendant, le digne fils de nos émirs de glorieuse mémoire[1]? »

1. Que furor es el vuestro, ciudadanos? Hasta cuándo sereis tan desacordados y frenéticos que por las pasiones y codicias de otros os olvideis de vosotros mismos,

A ce nom, qui fut comme l'étincelle sur la traînée de poudre, une acclamation immense interrompit Massar. « Vive Abdallah-el-Zagal, qu'il soit notre émir et le vengeur de l'islamisme ! » Ainsi élu par les plus braves, El-Zagal quitta sa cité et entra à Grenade, comme les émirs des anciens temps, portant, avec ses cavaliers, à l'arçon de sa selle, les têtes sanglantes des chrétiens qu'il avait battus en chemin. C'était l'homme qui pouvait relever l'étendard du Prophète. Mais l'heure fatale avait sonné. Au lieu de se serrer en masse autour de lui, les musulmans se divisèrent encore. Il y eut bientôt deux rois à Grenade; il n'y eut plus, ni esprit national, ni vertu, ni patriotisme, ni pouvoir un et fort.

Les Castillans, profitant très-habilement de ces discordes, ne laissèrent plus l'épée au fourreau. En 1484, ils prirent Alora; l'année suivante, Ronda, Marbella, Carthama, Setenil; en 1486, Loxa; en 1487, Malaga; deux ans plus tard enfin, Guadix et Alméria. Après ces deux conquêtes achevées dans les lunes de moharrem et de safar (décembre 1490 et janvier 1491), le brave El-Zagal, courbant la tête sous la volonté d'Allah, avait brisé cette lance, qui seule aurait sauvé l'islam, et la croix se trouvait sous les murs de Grenade[1].

Fidèle à sa tâche de fondateur de l'unité espagnole, Ferdinand avait décidé qu'elle ne s'y arrêterait pas longtemps. Un traité secret liait El-Zaghyr, qui s'était engagé à lui livrer Grenade; il en réclama l'exécution. Le lâche émir, se voyant sans compétiteur, car El-Zagal venait de passer à Oran, abandonnant pour toujours la terre natale, conçut l'espoir de résister, en réunissant sous sa main toutes les forces de l'islam, et il fit une réponse évasive au mari d'Isabelle. Par ses ordres, les imans et les alfaquis courent prêcher dans les mosquées et sur les places l'*algihed* (la guerre sainte). Le fanatisme musulman se réveille partout avec force, et bondit comme le lion déchaîné. S'il s'était trouvé un homme pour diriger le mouvement, il aboutissait peut-être au but des croyants. El-Zaghyr était trop faible de la main et du cœur. A la vue de la bannière de Saint-Jacques, ses yeux s'obscurcirent; il recula.

de vuestros hijos, de vuestras mugeres, y de vuestra patria? (Conde, *Historia de los Arabes*, t. III, p. 226.)

1. Hernando de Pulgar, *Cronica de los reyes catholicos*, CCXIII.

Aussi, aux premiers rayons du printemps de 1491, une armée de quarante mille hommes de pied et de dix mille chevaux, commandée par Ferdinand lui-même, campait à deux lieues de Grenade, aux fontaines en *Ojos de Huëtar*.

Voici, d'après Abi-Abdallah-ben-Alkalhibi-Absaceni, qui écrivait dans l'année 778 de l'hégire (1378), l'aspect et l'état de Grenade à ce moment :

« La ville de Grenade, dit-il dans son *Histoire*, est entourée de jardins très-spacieux, dont les arbres sont plantés si près l'un de l'autre qu'ils ressemblent à des haies. Ils ne dérobent cependant pas, malgré leur épaisseur, la vue des tours de l'Alhambra, qui étincèlent, comme d'éclatantes étoiles, dans les vertes forêts. Cette vaste plaine produit une telle quantité de grains et de légumes, qu'il n'y a que les revenus des premières familles du royaume qui puissent égaler leur produit annuel. On a calculé que chaque jardin rapportait cinq cents *aurei* (pièces d'or), sur lesquels on paie à l'émir trente mines. Au delà de ces jardins s'étendent des champs d'une culture très-variée, et qui, dans toutes les saisons, offrent la plus riche verdure et sont chargés de productions végétales utiles et de tout genre. Près de ces champs, on voit les fermes magnifiques appartenant au domaine de l'émir. La vue en est ravissante par l'énorme quantité d'arbres et la variété des plantes rares. Ces fermes couvrent un espace de vingt milles carrés. Pour les exploiter, ils ont un grand nombre de bons laboureurs, qui entretiennent d'excellents animaux également propres au trait et à la charge. Dans la plupart de ces fermes, il y a des châteaux, des moulins et des mosquées. Le profit qu'on en tire doit être grand, puisqu'il provient d'une science consommée en agriculture, que secondent puissamment la fertilité du sol et la beauté du climat. Plusieurs villes, remarquables par le nombre de leurs habitants et l'excellence de leurs productions, entourent ces terres, qui appartiennent à la couronne. Les plaines présentent d'immenses prairies, des pâturages, des *tâas* (habitations) et des villages remplis d'habitants, une infinité de maisons de plaisance. J'ai entendu nommer plus de trois cents hameaux dans les environs de Grenade.

« Les Grenadins sont orthodoxes et de la secte des Molékites. Ils obéissent aveuglément aux ordonnances de leurs sultans. Très-

patients au travail et d'une libéralité extrême, ils ont bonne mine, malgré leur taille moyenne; leurs nez sont petits, leurs cheveux noirs et leurs visages de la couleur de la grenade; leur manière de parler est élégante, mais ils sont peut-être un peu trop prolixes dans leurs discours et trop hautains, trop obstinés dans la discussion. La plupart des familles ont une origine berbère. Leur costume est rayé, fait à la manière des Persans ou des Turcs, de laine fine, de toile, de soie ou de coton, mais du plus grand prix. L'hiver, ils portent le burnous; l'été, une robe blanche ample et volante. Les soldats d'extraction espagnole ont coutume de porter à la guerre une cotte de mailles fort courte, des casques légers, un bouclier de cuir peint en bleu et une lance très-mince. Leurs chevaux sont harnachés à la manière arabe. Quant aux Africains d'origine, ils s'arment de très-longs bâtons qu'ils appellent *amras*. Leurs demeures sont très-légèrement construites. C'est chose curieuse d'assister à leurs fêtes, car, lorsque les jeunes gens s'assemblent dans une maison de plaisir, ils dansent, jouent des instruments et chantent toute sorte de *guzlas* licencieuses. Les citoyens de Grenade mangent durant toute l'année d'excellent pain de froment. Les pauvres et les laboureurs sont quelquefois obligés de manger en hiver du pain fait avec de l'orge, mais qui est délicieux. Ils ont une abondance de fruits extraordinaire et les meilleurs raisins de l'Espagne. La quantité qui se consomme est incroyable. Les vignobles des environs rapportent quatorze mille *aurei*. Les provisions de toute espèce de fruits secs, tels que figues, raisins, prunes, pistaches, sont immenses. Ils ont aussi le secret de conserver les raisins frais et pleins de jus d'une année à l'autre. Leurs monnaies d'or et d'argent sont bonnes et n'offrent presque point d'alliage. Les amusements et les récréations des citoyens sont très-variées. Lorsqu'ils se retirent, en automne, à leurs jolies villas, qui sont situées dans les faubourgs, ils aiment prodigieusement à se parer avec des ornements d'or et des pierres précieuses.

« Les femmes sont belles, mais en général d'une taille au-dessous de la moyenne, si bien qu'il est très-rare d'en rencontrer une grande. Elles sont très-mignonnes et attachent le plus grand prix à la longueur des cheveux. Leurs dents sont aussi blanches que la neige. Toute leur personne est parfaitement douce et suave, par

spite de l'usage multiplié qu'elles font des parfums. Elles ont une démarche légère et élégante, un esprit vif et plein de feu, une conversation fine et piquante. Dans ce siècle, la vanité du sexe a porté l'art de la parure à un tel excès de profusion et de magnificence, que cela doit être appelé folie plutôt que luxe[1]. »

Tel était l'état de Grenade en 1491.

Quand ils virent blanchir les tentes chrétiennes si près de leurs murs, les croyants les plus fermes pâlirent. Tous croyaient entendre sonner l'heure fatale annoncée par Massar. Tandis que le peuple regardait des remparts, morne et sombre, le conseil des vizirs se réunit en grande hâte à l'Alhambra. Les scheiks, les alfaquis, les imans et les chefs de famille à barbe blanche se joignirent aux vizirs. L'hagib Aboul-Cassem-Abd-el-Melik, après un exposé rapide de la situation de la ville, du nombre possible de ses défenseurs, de ses ressources en vivres, conclut en ces termes :

« Les bras ne nous manquent pas; mais quels services pouvons-nous espérer de cette foule turbulente et indisciplinable? Elle crie et menace en temps de paix, et ne sait plus que se cacher quand le danger se montre. »

A ces mots, Mousa-ben-Abil-Gazun, le plus brave des cavaliers de Grenade, bondit de colère, et s'écria :

« Pourquoi rabaisser nos soldats? Pourquoi douter de leur courage? Sachons les conduire au combat, et ils montreront l'audace et le courage de leurs pères! Outre les gens de guerre, fantassins et cavaliers, tous accoutumés au péril, tous endurcis aux fatigues, que Grenade renferme, n'avons-nous pas vingt mille jeunes gens, l'honneur et l'espoir de la ville, qui brûlent de mourir pour elle[2]?...

— Vous et les scheiks, dit alors Abou-Abdallah, se tournant vers Mousa, voilà le salut de Grenade. Protégés par Allah, vous pouvez seuls laver nos affronts dans le sang ennemi, rendre son éclat à l'islam, sa majesté au trône, le repos à vos femmes, la paix à vos

1. Manuscrit arabe de l'Escurial.

2. No hay que desconfiar en nuestras fuerzas, si se dirigen con valor y con inteligencia : ademas de la gente de armas á pie como de á caballo... (Conde, *Historia de los Arabes*, t. III, ch. XLII, p. 251.)

enfants et à vous-mêmes. Faites donc tout ce que vous croirez utile au salut de Grenade [1]. »

On se distribue aussitôt les charges et les fatigues de la défense. Chacun veut sa part du danger. Mousa obtient le commandement des sorties. Il aura sous ses drapeaux les plus braves, et Naïm Reduan et Mohammed-ben-Zeïd pour lieutenants. Abd-el-Kerim-Zegri défendra les remparts. Chaque alcaïd veillera à la sûreté d'un fort, d'un quartier et des tours vermeilles. La question si importante des vivres est réglée la première. Trois mille cavaliers d'élite sortiront tous les jours de la ville sous les ordres de Mohammed-Zahir-ben-Athar, fils du vaillant alcaïd de Loxa, et digne de son père par sa valeur et sa prudence. Ils escorteront les mulets qu'on fera venir des Alpuxarres chargés de provisions [2].

Toutes ces mesures, sagement conçues et ponctuellement exécutées, rendirent les débuts du siége inutiles. Mousa, par ses impétueuses et fréquentes attaques, tenait sans cesse les Castillans en haleine et les empêchait d'intercepter les convois. Telle était la valeur de ce chef que son nom seul gardait la ville, dont les portes restèrent ouvertes pendant les premiers mois du siége. Et, tandis que Grenade dédaignait cette précaution, Ferdinand, pour sauver ses soldats du tranchant des lances maures, entourait son camp de murailles et de fossés profonds.

C'est là que Mousa vint les assiéger et les assaillir avec sa belle cavalerie et les fantassins de Grenade. Le court espace qui séparait les retranchements des chrétiens et les remparts maures devint un affreux champ de bataille qu'on vit en quelques heures jonché de morts. La cavalerie grenadine soutint sa renommée et passa comme un orage, renversant et entraînant tout dans sa charge terrible. Celui qui devait être le plus grand capitaine de l'Espagne, Consalve de Cordoue, fut ramassé moulu par les pieds des chevaux et mourant au milieu des morts. Mais les fantassins, dont se défiait avec raison l'hagib Aboul-Cassem, ne purent soutenir le choc de l'infanterie castillane. Ils furent enfoncés et ramenés battant jus-

1. El rey Abdallah dija á sus candillos y los xeques : Vosotros sois el amparo del regno, y los que con ayuda de Allah vengaran las injurias hechas á nuestra religion, y los ultrages hechos á nuestras mugeres. (Le même, t. III, p. 252.)

2. Le même.

qu'aux portes, que Mousa, rugissant de rage et maudissant leur lâcheté, fit fermer cette fois.

Les choses changèrent de face après cet avantage. Au lieu d'être assiégé dans son camp, Ferdinand resserra plus étroitement la ville, et parvint à intercepter les convois en coupant toute communication des Grenadins avec les Alpuxarres. Dès lors, la ville fut perdue. A l'approche de la famine, le peuple murmura, les vizirs consternés s'assemblèrent, et, après une longue délibération à laquelle Abou-Abdallah seul ne prit aucune part, il fut résolu à l'unanimité, moins la voix de Mousa et celle de l'émir, qui ne rompit pas le silence et resta toujours insensible en apparence et la tête couverte de sa robe, qu'on enverrait un ambassadeur aux chrétiens.

Le 25 décembre 1491, le vieil hagib Aboul-Cassem-Abd-el-Melik se présenta donc au camp de Ferdinand. Accueilli avec la distinction que méritait son grand âge, il fut mis sur-le-champ en rapport avec le ministre du roi et Consalve de Cordoue, chargés l'un et l'autre de discuter et de rédiger la capitulation.

Les chrétiens et le musulman arrêtèrent dans leurs conférences : que la ville de Grenade serait remise aux Castillans dans deux mois, à compter de la signature du traité, si durant ce délai elle n'était secourue ni par mer ni par terre; que l'émir de Grenade, ses généraux, ses vizirs et ses scheiks prêteraient serment d'obéissance et de fidélité aux rois de Castille, et que tous les habitants de Grenade les reconnaîtraient pour leurs souverains; que l'émir de Grenade recevrait des domaines et des terres avec un revenu suffisant, et qu'il choisirait lui-même ces terres dans les Alpuxarres; que tous les musulmans conserveraient avec la liberté la pleine jouissance et possession de leurs biens, leurs armes et leurs chevaux; qu'ils conserveraient le libre exercice de leur religion, leur culte, leurs mosquées, leurs usages, leur langue, leurs vêtements; qu'ils auraient des cadis et des alcaïdes pour les régir suivant leurs lois, et qu'ils ne payeraient pas d'autres impôts que ceux qu'ils payaient à leurs émirs [1].

Quand l'hagib, de retour, fit connaître ces conditions et ajouta

1. Le même, même tome.

que dans douze jours il fallait fournir cinq cents otages pris parmi les jeunes gens des premières familles, on n'entendit dans le conseil que plaintes et sanglots.

« Vous pleurez! dit alors l'intrépide Mousa. Sont-ce donc des larmes que vous demande la patrie? Laissez-les aux enfants et aux femmes, et soyez hommes! Au lieu de verser des pleurs, versons, s'il le faut, notre sang jusqu'à la dernière goutte pour repousser l'opprobre, la servitude, les humiliations, les outrages qui menacent nos enfants et nos femmes, la profanation de nos temples, l'injustice, l'intolérance, et pour éteindre ces bûchers que leurs prêtres dressent et allument déjà. Eh bien! vous restez froids à mes paroles! Vous n'avez pas de voix, croyants! Ignorez-vous donc que la mort est toujours près de vous, et que nul ne peut l'éviter? Pourquoi refusez-vous donc d'employer ces jours, dont le nombre vous est inconnu, à la défense de la patrie et du sol de vos pères? La terre, notre mère commune, nous ouvrira son sein, si nous tombons, et la plus magnifique des tentes, le ciel, couvrira ceux qui n'auront point de tombeau[1]. »

Personne n'osa s'émouvoir à ces fières paroles. Mousa, jetant alors autour de lui un regard de mépris et d'indignation, sortit en silence, courut chez lui prendre son cheval et ses armes, et sortit, pour n'y plus rentrer, de Grenade par la porte d'Elvire[2]. Huit jours après, le 3 janvier 1492, Abou-Abdallah-el-Saghyr en sortait aussi pour toujours par celle des Alpuxarres. Arrivé sur le mont Padul, d'où se découvre toute la ville de Grenade, il se retourna pour regarder encore cette perle du Xenil, l'Alhambra, et ces tours vermeilles où flottait alors triomphant l'étendard de Castille, et ne put s'empêcher de pleurer, en s'écriant : *Allah hou Akbar*[3] *!*

« Pleure, lui répondit la sultane Zoraya, pleure comme une

1. Dejad senores, ese inútil llanto á los ninos y á las delicadas mugeres : seamos hombres y tengamos toda via corazon... (Conde, *Historia de los Arabes*, t. III, ch. XLIII, p. 256.)

2. Callo Muza, y callaron todos los que alli estaban, y el viendo el abatimiento y el silencio de los Xeques y alfaquis salio de la sola y dicen que habiendo en su casa tomado armas y caballo se partio de la ciudad por la puerta Elvira y nuncas mas pareció. (Conde, *Historia de los Arabes*, t. III, ch. XLIII, p. 257.)

3. Hélas! Seigneur!

femme la perte de l'émirat que tu n'as pas su défendre en homme[1]. »

La montagne en fut appelée du nom qu'elle garde aujourd'hui : *el Suspiro del Moro* (le Soupir du Maure).

1. L'historien castillan des rois prête à la sultane des paroles ayant un sens tout différent de cette traduction de Conde, qui n'a peut-être pas bien traduit le manuscrit arabe : « Y diro le su madre que pues no avia sido para defender lo que ovia perdido como hombre que no llorasse como muger. (Hernando del Pulgar, *Cronica de los reyes catholicos*, CCXIII.)

CHAPITRE II

L'AMIRAL DES INDES.

Christophe Colomb. — Offre d'un monde et de 100 millions de revenu par un pauvre Génois. — Société en participation. — Les rois commanditaires. — Le vendredi 3 août. — Les trois caravelles. — *Prologo* où rapport de Colomb aux Rois. — Le voyage. — Terre! — L'île *Guanahani*. — Prise de possession. — Hommes primitifs. — Nouvelles découvertes. — Richesse et beauté du climat de ces îles. — Mœurs des natifs. — L'île Juana. — Abondance de l'or. — Retour de Colomb. — Sa rentrée triomphale en Espagne. — Le frère du Cacique. — Le collier d'or. — Réception de l'amiral à Barcelone. — Astuce de Ferdinand. — Sa politique. — Les trois mariages. — Ximenez, archevêque, cardinal et ministre. — Suppression de l'*alcabala*. — Oppression et insurrection des Maures de Grenade. — Conversions du xv° siècle. — La lutte et les obstacles. — Second voyage de Colomb. — Autres découvertes. — Marie Galande. — La Guadeloupe. — Tribus cannibales. — Les onze mille vierges. — Vengeance des Indiens. — *Guacamari*. — Les grands chefs. — La ville d'Isabelle et le fort Saint-Thomas. — Perfidie castillane. — Les fers du Cacique. — Les Indiens esclaves. — Ennemis de Colomb. — Il repart pour l'Europe. — L'or le justifie. — Son troisième voyage. — Il découvre le continent américain. — L'envoyé extraordinaire. — Cédule royale. — Rigueur de Bolendilla. — Colomb prisonnier. — Politique des rois catholiques. — Quatrième voyage de Colomb. — Son insuccès, sa misère, sa mort. — Isabelle le précède et Ferdinand V le suit dans le tombeau.



CET événement si glorieux pour la couronne de Castille en amena un autre d'une importance bien plus grande pour l'Espagne et l'Europe. Depuis sept ans, les rois catholiques (*los reyes*) traînaient à leur suite un Génois, qui offrait hardiment de découvrir un autre monde et de leur donner cent millions de rente. Les cent millions n'auraient pas été inutiles; mais alors autant qu'aujourd'hui, car l'homme ne change pas, on ne prêtait qu'une foi restreinte à ces grandes promesses. Christophe Colomb, tel était le nom du Génois, avait déjà offert sans succès ses cent millions annuels et son monde à Gênes, à Venise, au roi de Portugal. La junte nommée pour examiner son projet le traitait de chimérique et presque d'impie, parce qu'il n'était pas dans la Bible. Heureusement, il trouva des amis à Salamanque, chez les Dominicains. L'évêque de Palencia le prit sous sa protection; il parvint à persuader le cardi-



CHRISTOPHE COLOMB.



nal Mendoza, et, tout-puissant sur l'esprit de la Reine, le prélat lui fait envoyer l'ordre de se rendre au camp devant Grenade.

La ville prise, Isabelle traita avec l'aventurier. Le 17 avril, les rois catholiques signèrent une convention en vertu de laquelle Colomb devait avoir pour lui et les siens, à perpétuité, les titres d'amiral et de vice-roi, et le dixième du revenu des terres qu'il découvrirait. Les deux royaux commanditaires exposèrent pour cette entreprise 17,000 florins, une centaine d'hommes et trois caravelles. Colomb partit, et un an après, de retour des plages inconnues, il adressait le rapport suivant aux souverains d'Espagne :

« Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ,

« Très-hauts, très-chrétiens, très-excellents et très-puissants princes, roi et reine des Espagnes et des Iles de la mer, cette présente année 1492, après que Vos Altesses eurent mis fin à la guerre contre les Maures qui régnaient en Europe, et furent entrées dans la très-noble cité de Grenade, où, le deuxième jour du mois de janvier de cette année présente, je vis arborer par la force des armes les bannières royales de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, et où mes yeux virent le roi maure baiser les mains royales de Vos Altesses et du prince mon seigneur ; aussitôt, dans le même mois et d'après les informations que j'avais données à Vos Altesses des terres de l'Inde et d'un prince qui est appelé Grand-Khan, ce qui veut dire en notre langue vulgaire roi des rois, et de ce que plusieurs fois lui et ses prédécesseurs avaient envoyé à Rome y demander des docteurs de notre sainte foi, pour qu'ils la lui enseignassent. Comme le Saint-Père ne l'en avait jamais pourvu, et que tant de peuples se perdaient en croyant aux idoles et en recevant dans leurs âmes des semences de perdition, Vos Altesses pensèrent, en leur qualité de catholiques et de princes amis (*amadores*) et propagateurs de la sainte foi chrétienne, et ennemis de la secte de Mahomet, à envoyer, moi, Christophe Colomb, auxdites îles, pour voir lesdits princes et les peuples, et leur pays et leur disposition, l'état de toutes les choses et la manière de s'y prendre pour les convertir à notre sainte foi.

« Elles m'ordonnèrent de ne point aller par terre à l'Orient, ainsi qu'on a coutume de le faire, mais de prendre au contraire la

route de l'Occident, par laquelle nous ne savons pas jusqu'aujourd'hui avec certitude que personne ait jamais passé. En conséquence, après avoir chassé tous les Juifs de vos royaumes et seigneuries, Vos Altesses me commandèrent dans le même mois de janvier de partir avec une flotte suffisante pour lesdites contrées de l'Inde, et à cette occasion elles m'accordèrent de grandes grâces et m'anoblirent, afin que dorénavant je m'appelasse Don et fusse grand-amiral de la mer Océane et vice-roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles et terres fermes dont je ferais la découverte et la conquête, et qu'on découvrirait par la suite dans ladite mer. Elles décrétèrent que mon fils aîné me succéderait, et qu'il en serait ainsi de génération en génération à tout jamais. Je partis de la ville de Grenade, le samedi 12 du mois de mai de la même année 1492. Je vins à la ville de Palos, qui est un port de mer, où j'équipai trois vaisseaux très-convenables pour une pareille entreprise. Je partis dudit port, très-bien pourvu de vivres et de gens de mer, le vendredi troisième jour d'août de ladite année, une demi-heure avant le lever du soleil, et je suivis le chemin des îles Canaries, qui appartiennent à Vos Altesses, pour prendre de là ma route et naviguer jusqu'à ce que j'arrivasse aux Indes [1]. »

Deux mois neuf jours se passèrent dans cette navigation vers l'inconnu, qui terrifiait les marins. N'ayant pu le détourner de son dessein en dérangeant le gouvernail des caravelles, ils s'efforçaient de troubler Colomb par leurs murmures et l'expression toujours plus vive de leurs craintes. Ferme comme au départ, il leur montrait, pour les rassurer, tantôt des brins d'herbe roulés par les vagues, tantôt un *garjao* (hirondelle de mer), qui ne s'éloigne jamais plus de vingt-cinq lieues de la terre, tantôt l'oiseau blanc (*rabo de junco*), qui n'a pas l'habitude de dormir en mer. Quand les équipages révoltés criaient qu'ils n'iraient pas plus loin, il les ranimait de son mieux *en leur donnant bonne espérance des profits qu'ils pourraient faire*, et ajoutant qu'au reste leurs plaintes ne serviraient à rien, parce qu'il était parti pour se rendre aux Indes (*el habia venido à las Indias*), et qu'il entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'il les trouvât, avec l'aide du Seigneur [2].

1. Discours préliminaire (*prologo*) adressé aux rois par Colomb. (Copié sur le manuscrit de Navarrète.)

2. Relation manuscrite de Bartholomé de Las Casas, rédigée sur les documents

Sa persévérance fut couronnée de succès. Le jeudi 11 octobre, on vit un jonc tout vert le long du vaisseau amiral, l'équipage de la caravelle la *Pinta* aperçut un roseau et un bâton; les gens de la *Nina* pêchèrent un églantier couvert de roses, gracieux emblème du bonheur qui les attendait; enfin, à deux heures après minuit, un marin de la *Pinta*, qui, meilleure voilière, filait en avant, Rodrigo de Triana, découvrit la terre et mérita le pourpoint de soie (*jubon de seda*) promis par l'amiral et la rente de 10,000 maravédis[1] accordée par la reine.

Déjà, vers dix heures du soir, Colomb avait vu de son gaillard de poupe une lumière que les oscillations du navire lui faisaient paraître mobile. Quand plus tard on annonça la terre, il mit en panne à ce cri, qui dut faire battre vivement les cœurs, et attendit le jour. A l'aube, on aperçut la plus septentrionale des îles Turques, appelée la grande Saline, que les Indiens nommaient *Guanahani*.

L'amiral se rendit à terre dans la barque armée avec Martin Alonzo Pinzon, commandant de la *Pinta*, et Vincent Yañez, son frère, capitaine de la *Nina*. Colomb prit en main la bannière royale, et les deux capitaines chacun une bannière de la croix verte que l'amiral avait sur chaque vaisseau comme signe de ralliement. Sur ces deux bannières étaient un F et un Y surmontés chacun d'une couronne, et ces deux lettres brillaient, l'une à droite, l'autre à gauche de la croix. L'amiral prit à témoins les deux capitaines, Rodrigo d'Escovedo, écrivain de la flotte, et Sanchez de Ségovie, qu'il se mettait en possession de l'île au nom du roi et de la reine, et il en fit dresser l'acte par l'écrivain[2].

Pendant que Rodrigo griffonnait son parchemin, les naturels du pays, accourus sans défiance, regardaient avec admiration ces étrangers qu'ils croyaient descendus du ciel. Colomb les traita bien d'abord.

« Afin, dit-il dans son rapport aux rois, qu'ils nous prissent en amitié et se convertissent à notre sainte foi par la douceur et la persuasion, je donnai à quelques-uns d'entre eux des bonnets de

de Colomb, et formant un petit tome in-folio, relié en parchemin, de 76 feuilles. (Archives du duc de l'Infantado.)

1. 8,000 francs.

2. Expressions mêmes de Colomb dans la relation manuscrite, fol. 41.

couleur et des perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et beaucoup *d'autres choses de peu de valeur,* qui leur firent grand plaisir et nous concilièrent tellement leur amitié que c'était merveille.

« Ils venaient ensuite à la nage aux embarcations des navires dans lesquelles nous étions, et nous apportaient des perroquets, du fil de coton en pelotes, des zagaies et beaucoup d'autres choses, et les échangeaient avec nous pour des perles de verre, des grelots et pour tout ce qu'on leur offrait. Hommes et femmes sont tout nus; ils sont très-bien faits et ont de beaux corps et de jolies figures (*muy buenas caras*). S'il plaît à Notre Seigneur, j'en emmènerai d'ici six à Vos Altesses, afin qu'ils apprennent à parler. »

Colomb découvrit successivement d'autres îles éparses dans ces mers, et qu'il appela Conception, en l'honneur de la Vierge; Fernandina, comme hommage au roi; Isabelle, en souvenir de sa protectrice; Juana, qui est l'île de Cuba actuelle, du nom de don Juan, prince des Asturies; *la Espanola* ou Saint-Domingue. « J'allai, dit-il, à cette côte, et j'en suivis la partie nord, comme j'avais suivi la côte orientale de l'île Juana, pendant une distance de cent soixante-dix-huit grandes lieues. Cette île est, ainsi que toutes les autres, extrêmement grande, et celle-ci surtout (*son fortissimas en demasiado grado, y esta en estremo*). Dans cette île, il y a une foule de ports qui ne se peuvent comparer à aucun de ceux de la chrétienté que je connaisse, et un grand nombre de beaux fleuves si grands que c'est merveille. Les terres sont hautes. Il y a des chaînes de montagnes très-élevées, toutes très-belles et de mille formes différentes; toutes praticables et pleines d'arbres d'une multitude d'espèces et tellement hauts qu'ils semblent toucher le ciel[1].

« Autant que je puis le croire, les arbres ne perdent jamais leurs feuilles, car je les ai vus aussi verts et aussi beaux qu'en Espagne dans le mois de mai. On entendait le chant des rossignols et d'une infinité d'oiseaux, quoique ce fût au mois de novembre. Il y a des palmiers de six ou huit espèces, et leur belle diversité, comme celle des autres arbres ou plantes, ravit d'admiration. On y trouve

1. Lettre originale écrite par Christophe Colomb à Luis de Santangel, intendant en chef (*escribano de racion*) de la maison du roi et de la reine, et conservée dans la liasse de la correspondance générale d'État, n° 1, aux Archives royales de Simancas.

de merveilleuses forêts de pins, des champs magnifiques, des multitudes d'oiseaux et des fruits d'une prodigieuse variété! Il y a aussi beaucoup de mines, de métaux et d'innombrables habitants. L'île est une merveille; tout y est superbe. Sans avoir vu ce pays, on ne peut se faire une idée de la beauté des ports et des fleuves, aussi larges que nombreux, dont l'eau est excellente, et qui, pour la plupart, roulent de l'or. Il y a une grande différence entre les arbres, les fruits et les plantes de cette île et ceux de la Juana. Dans la première, il y a beaucoup d'épices et de grandes mines d'or et d'autres métaux.

« Les habitants de cette île et de toutes les autres que j'ai trouvées et dont j'ai eu connaissance sont tout nus, hommes et femmes, quoique cependant quelques femmes couvrent une seule partie de leur corps avec une feuille d'arbre ou de plante (*una foya de yerba*), ou un morceau d'étoffe de coton, qu'ils fabriquent à cet effet. Ils n'ont ni fer, ni acier, ni armes. Leur seul moyen de défense consiste dans des roseaux qu'ils emploient lorsqu'ils sont en graines, au bout desquels ils mettent un petit bâton aigu.

« Bons, timides et simples à l'excès, ils ne refusent jamais rien de tout ce qu'on leur demande; s'ils le possèdent, ils l'offrent au contraire. Il est arrivé qu'un matelot a obtenu pour une aiguillette deux castillans et demi pesant d'or; que d'autres eurent plus encore pour des objets de moindre valeur. Quelquefois, pour des blancas neuves, ils donnaient tout ce qu'ils avaient, quoique cela valût deux ou trois castillans d'or. Ils prenaient jusqu'aux morceaux de pipes cassées et donnaient en retour, comme des imbéciles, tout ce qu'ils possédaient.

« Quoique idolâtres, ils croient que tout ce qui est bien se trouve dans le ciel. Ils étaient si fort convaincus que j'en venais, avec mes vaisseaux et mes hommes, que ceux dont je m'étais emparé de force, et avec qui j'étais parvenu à m'entendre, soit oralement, soit par signes, se hâtaient de dire partout où j'abordais : Venez voir les hommes du ciel!

« J'ai déjà dit que j'avais fait cent sept lieues en côtoyant l'île Juana en droite ligne d'occident en orient. D'après cette étendue de chemin, je puis affirmer que cette île est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse réunies, parce que, au delà de ces cent sept

lieues, il reste deux provinces que je n'ai point parcourues. Ces deux provinces ne peuvent avoir moins de cinquante ou soixante lieues de longueur, autant que je puis le comprendre aux signes des Indiens qui sont avec moi. L'autre île *espagnole* a de circuit plus que toute l'Espagne, depuis la Catalogne jusqu'à Fontarabie, puisque sur un carré formé par deux de ces côtes (*pues en una quadra*), je fis cent trente-huit grandes lieues d'occident en orient.

« Quoique j'aie pris possession de toutes ces îles au nom de Leurs Altesses, que toutes soient pourvues abondamment et plus que je ne puis le savoir ni le dire, *et que je les considère toutes également comme la propriété de Leurs Altesses*, dont elles peuvent disposer aussi absolument que du royaume de Castille, j'ai néanmoins pris particulièrement possession d'une grande ville dans un lieu le plus convenable et le meilleur pour l'exploitation des mines d'or et pour le commerce. J'ai donné à cette ville le nom de la Nativité; j'y ai fait construire une forteresse, qui est sans doute achevée en ce moment, et j'y ai laissé des hommes en suffisante quantité, avec des armes, de l'artillerie et des vivres pour plus d'un an, une barque, un maître marin et un constructeur en chef (*maestro de la mar en todas partes para facer*). Il existe une autre île qu'on m'assure être plus grande que l'Espagnole et dans laquelle les habitants n'ont pas de cheveux. Elle renferme immensément d'or. Au reste, pour parler seulement de ce qui s'est fait dans ce voyage, *qui ne fut qu'une course*, je dirai à Leurs Altesses qu'elles peuvent bien être assurées que je leur donnerai tout l'or dont elles auront besoin[1]. »

Ce résultat, si magnifique pour l'époque, heureusement obtenu, Colomb tourne vers l'Europe la proue de ses caravelles. Il avait mis soixante-onze jours pour aller; il n'en mit, malgré la tempête qui l'attendait dans les eaux de Lisbonne, que quarante-huit pour revenir. Sa fermeté le sauva des piéges du roi de Portugal; son bonheur de la déloyauté d'Alonso Pinzon, qui s'était séparé de lui, comptant arriver le premier et lui ravir l'honneur de l'entreprise. Le 15 mars, il abordait au port de Palos et y recevait un accueil aussi enthousiaste que les adieux avaient été indifférents. Toutes les boutiques se fermèrent par un mouvement unanime et spon-

1. *Idem*, fol. 14 et p. 359, t. II, de la collection de Navarrète.

tané, toutes les cloches furent mises en branle, et le génie de cet homme si méprisé la veille reçut à profusion tous les honneurs qu'on n'accordait alors qu'aux souverains.

Son voyage de Séville, où il ne trouva pas les rois, jusqu'à Barcelone, ne fut qu'un triomphe. Comme pour rehausser sa gloire par son humilité, Colomb, très-dévot d'ailleurs à saint François, était vêtu d'une robe de franciscain serrée par le gros cordon de l'ordre [1]. Il amenait avec lui six Indiens dans leur costume national, parmi lesquels était le frère du grand cacique de Caonoboa. Ce chef apportait à la reine un énorme collier d'or travaillé en forme d'anneaux de chaîne et pesant six cents castillans [2], que *l'amiral lui faisait mettre quand on entrait dans les villes ou les villages* [3].

Il arriva à Barcelone vers le milieu d'avril. Tous les ordres de l'État, tous les grands, suivis de leurs maisons richement équipées et d'un peuple immense, sortirent à sa rencontre. On vit arriver d'abord les Indiens et ses compagnons de voyage portant des monceaux d'or, des balles de coton, des perroquets et tous les objets inconnus découverts dans les îles. La vue de ces richesses transportait les Espagnols d'admiration et d'enthousiasme. Ils criaient tous de cette voix puissante qui a l'accent de la fureur : « Vivent Ferdinand, Isabelle et leur amiral Colomb ! » Revêtus de leurs costumes royaux, les deux souverains attendaient l'amiral sous un dais élevé dans la cour du palais. Ils firent tous deux un pas à sa rencontre, le relevèrent quand il fléchissait les genoux, l'embrassèrent et le firent placer sur une estrade auprès du dais. Il leur présenta les Indiens, ainsi que les objets d'or qu'il apportait, et Leurs Altesses, dit le bon curé de Los Palacios, eurent beaucoup de plaisir à voir ces choses étranges et à avoir des nouvelles des découvertes [4].

Retour bizarre et douloureux des choses d'ici-bas, sept ans plus tard, ces mêmes mains, qui leur donnaient un autre monde, ils

1. Bartholomé de Las Casas, liv. I, ch. CI de son *Histoire*.

2. Sept livres et quelques onces.

3. Andres Bernaldez, curé de la ville de Los Palacios, *Histoire manuscrite des événements sur lesquels il eut une information véritable* (*de que horo veva informacion*), ch. CXXXI.

4. *Id.*

devaient les charger de fers! Un intérêt plus puissant que la réception du Génois avait conduit les rois catholiques à Barcelone. Faible d'esprit et très-mal conseillé, Charles VIII, qui songeait à s'emparer du royaume de Naples, venait de rendre le Roussillon, conquis par son père Louis XI, et resté en gage dans ses mains, faute du paiement des sommes dues par le vieux roi aragonais don Juan. Charles VIII s'était figuré, dans sa crédulité naïve, que Ferdinand l'aiderait à conquérir Naples en échange de Perpignan.

Il fut vite désabusé. Ferdinand V, le plus grand fourbe de son temps, ne tint pas plutôt le Roussillon qu'il essaya de fermer à son allié le chemin de Naples. Secondé par le scélérat qui occupait alors la chaire de Saint-Pierre, Alexandre VI, et par le meilleur de ses capitaines, Consalve de Cordoue, il parvint à faire échouer l'expédition française. Charles VIII était jeune et manquait de bons conseillers; mais, en voyant par quels moyens indignes, pleins de ruse et de lâche déloyauté, ces trois Espagnols, qui se valaient au moral, Ferdinand, Consalve de Cordoue et Borgia, triomphèrent, il faut reconnaître que leur victoire vaut cent fois moins que l'insuccès du roi de France.

Pendant que Charles se vengeait en repoussant les incursions des Espagnols et prenant Salses, Isabelle et son époux mariaient leurs enfants. Ils avaient cherché des alliances politiques avec le Portugal et l'Angleterre, auxquels ils dônnèrent deux de leurs infantes. La seconde, doña Juana, fut unie, en 1496, à l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien, qui avait déjà marié l'infant don Juan avec sa fille Marguerite. Trois mois après, la mort brisa l'un des nœuds de cette double alliance, en emportant don Juan. Comme elle avait frappé en même temps le roi de Naples, Ferdinand V se consola de la mort de son fils par l'espoir de mettre la main sur cette autre couronne. Il en demanda l'investiture à Borgia, qui n'avait rien à refuser au roi de sa patrie.

Le pouvoir, sur ces entréfaites, se déplaçait en Castille. Au cardinal Mendoza, premier ministre d'Isabelle, et qui avait réellement commandé et régné sous son nom, venait de succéder le pauvre capucin dont nous parlions au commencement du chapitre. Héritier du siége métropolitain et de la pourpre de l'archevêque de Tolède, Ximenès, maître de l'esprit de la reine, dont il était le

confesseur, devint dès lors le maître de l'Espagne. Son premier acte l'entoura d'une vive auréole de popularité et lui donna un point d'appui solide dans le peuple. Pressé par la nécessité des temps, le père d'Isabelle avait créé un impôt qui devait ruiner et qui ruina effectivement le commerce en Espagne : c'était le dixième de tout ce qui se vendait en meubles, immeubles ou denrées. Devinant au xv[e] siècle, par une intuition hardie, les bons effets de la liberté dans les transactions commerciales, Ximenès abolit cette taxe, appelée *alcabala*, et comme elle était aussi oppressive et vexatoire dans la forme que nuisible au fond, tout le peuple poussa un cri de joie et de reconnaissance[1].

Heureux si tous ses actes eussent été marqués à ce cachet d'équité et de sagesse. Mais on ne se dépouille pas des idées et des préjugés de son siècle. Le même homme qui s'était montré si juste pour les classes opprimées en 1497 fut le plus cruel et le plus aveugle des oppresseurs en 1499, quand il s'agit d'hommes professant une religion opposée à la sienne. Gouvernés sans doute trop durement, les Maures de Grenade frémissaient sous le joug de Tendilla, leur gouverneur. Instruit de la fermentation des esprits, Ximenès agit avec cette dissimulation qui déshonora si longtemps la politique espagnole. On met en avant la santé chancelante du jeune infant Michel, et, sous prétexte de la retremper dans l'air pur de Grenade, les rois catholiques s'acheminent vers les tours vermeilles par des routes différentes et avec une grosse escorte d'hommes d'armes choisis.

Ils paraissent tout à coup à la tête de cinq mille soldats. Isabelle occupe l'Alhambra, Ferdinand la ville, le cardinal l'Albaycin. Quand toute résistance est rendue impossible, Ximenès convoque les imans, les cadis, les alfaquis, les chefs de familles maures. Il leur dit qu'ils ont tous mérité la mort comme auteurs ou complices d'une conspiration contre l'autorité royale, et qu'ils ne peuvent échapper au supplice qu'en renonçant à la religion du Prophète et se faisant chrétiens. La foudre, éclatant sur ces malheureux, ne les aurait pas plus surpris. Ils tombent en vain aux pieds du cardinal en protestant de leur innocence; Ximenès est inflexible et n'ouvre

1. Sandoval, *Compendio de la vida del cardinal Ximenes*.

la bouche qu'afin de leur déclarer qu'ils n'ont qu'un instant pour choisir entre la mort et le baptême.

Cette menace fit beaucoup de catéchumènes, l'or et les fers achevèrent l'œuvre commencée par la terreur, et les Maures, bien que frémissants de colère, ne se seraient peut-être pas levés, tant était grand l'énervement de cette race, jadis si fière, si le fanatique Ximenès n'eût fait brûler ses livres saints sur les places publiques. En voyant consumer l'Alcoran, tout le peuple courut aux armes; il fallut combattre. Sans le dévouement du Maure Zaghir, Ximenès aurait payé de sa vie cet acte impolitique; il engendra une insurrection formidable, qu'on ne parvint à étouffer que dans des flots de sang et par les moyens qu'un prêtre qui est sans entrailles pouvait seul ordonner, et l'épée espagnole, aveugle dans sa cruauté, employer seule [1].

Ce vieil esprit du moyen âge, qui animait encore la nation, laissait éclater en même temps sa fougue sur une autre scène. Colomb avait continué ses découvertes dans *la mer Océane*, et si les poètes s'écriaient dans le délire de leur enthousiasme : Gloire éternelle à l'immortel Colomb! grâce à lui il n'existe plus sur la terre un seul point où ne flotte son illustre étendard [2], le grand homme ne manquait pas de sujets de plainte contre l'ingratitude et l'injustice de ceux qu'il était venu doter de ce monde nouveau. Après sept années passées en conférences et neuf à exécuter des choses mémorables, il en était arrivé au point que, s'il eût volé les Indes, selon son expression, *pour les donner aux Maures,* on n'aurait pu lui montrer en Espagne une plus grande inimitié [3]. Plus il allait avant, plus les obstacles se multipliaient autour de lui, plus la lutte devenait vive.

1. Marmol, *Rebelion de los Moriscos.*

2. Unde repertori merito referenda Columbo
Gratia.......
Jam nulla Hispanis tellus addenda triumphis
Atque parum tantis viribus orbis erat.
(Épigramme de R. L. de Corbaria, évêque de Montepalucio, à l'invincible roi des Espagnes.)

3. Lettre de Colomb à la nourrice du prince Juan. (Mss des Indes, collect. Muñoz et Codice Colombo Americano, copié dans le couvent de Sainte-Marie de Las Cuevas, à Séville.

A son second voyage, commencé le 25 septembre 1493, il avait découvert, le premier dimanche après la Toussaint, une autre île, qu'il appela, en raison du jour, la Dominique. Il en apparut bientôt une autre à la proue des vaisseaux, peu après que le pilote du vaisseau amiral eut crié : *Tenemos tierra* (voici la terre) ! La première, dit un témoin oculaire[1], était hérissée de montagnes du côté où nous la vîmes. La seconde offrait un terrain uni, mais rempli d'arbres très-épais. Aussitôt que le soleil brilla, des îles commencèrent à s'élever à droite et à gauche, si bien que ce jour-là nous en vîmes six de divers côtés, la plupart assez grandes. On gouverna pour atterrir à celle que nous avions vue la première, et nous arrivâmes à la côte après avoir fait plus d'une lieue pour chercher un port; mais nous n'en pûmes découvrir aucun le long de la côte que nous venions de parcourir.

Voyant que nous ne trouvions pas de port dans cette île, l'amiral ordonna de se diriger sur l'autre île, placée à main droite, et qui était distante de la première d'environ quatre à cinq lieues. Un vaisseau resta tout le jour auprès des côtes pour y chercher un port, et il en trouva un bon et sûr. Il s'en retourna ensuite vers la flotte, qui avait mouillé dans la troisième île, nommée par Colomb Marie-Galande. Il y avait là des futaies d'une si grande épaisseur que c'était merveille, et une telle diversité d'arbres inconnus à nous tous que c'était surprenant, les uns avec leurs fruits, les autres en fleurs, de manière que tout était vert (*ansi que todo era verde*)[2].

Nous ne trouvâmes personne dans cette île, ni aucune trace d'homme, et nous pensâmes qu'elle n'était pas peuplée. Le lendemain matin, nous partîmes pour une autre île (la Guadeloupe), qui paraissait plus basse que celle-ci, qui semblait plus grande, et en était éloignée de sept à huit lieues. Nous y arrivâmes du côté d'une grande montagne, qui paraissait s'élever jusqu'au ciel, au milieu de laquelle s'allongeait un pic formant aiguille, d'où tombaient des sources d'eaux vives semblables à des jets d'eau. On les voyait de

1. Chanca.

2. Relation manuscrite du docteur Chanca, extraite d'un registre de la moitié du XVIe siècle, qui appartient à l'Académie d'histoire de Madrid. Cette relation, copiée par don Manuel Avella et insérée dans la collection de don J. B. Muñoz, se trouve dans le registre manuscrit de l'Académie entre la feuille 17e et la 31e.

si loin qu'il y eut sur les vaisseaux plusieurs paris à ce sujet; les uns disaient que c'étaient des roches blanchies, les autres que c'était de l'eau. Dès que nous arrivâmes plus près, on reconnut que c'était en réalité la chose la plus belle du monde à voir, que cet immense jet d'eau se précipitant avec un si grand volume, malgré la petitesse de l'entonnoir d'où il jaillit[1].

Quand nous bordâmes le rivage, l'amiral ordonna à une caravelle légère de le côtoyer, pour chercher un port. Elle prit donc les devants, et, en atteignant la terre, elle vit quelques huttes. Le capitaine sauta dans sa chaloupe et descendit sur le rivage. Il porta ses premiers pas vers les huttes, dans lesquelles il trouva les habitants, qui, dès qu'ils l'aperçurent, prirent la fuite. Il entra dans les huttes, où il trouva les objets à l'usage des Indiens, car ils n'avaient rien emporté. Il y prit deux perroquets très-grands et bien différents de ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Il y trouva beaucoup de coton filé ou prêt à l'être, et des vivres préparés par les naturels. Il prit un peu de chacune de ces choses, et surtout quatre ou cinq ossements de bras et de jambes humaines. Ces affreux débris nous apprirent que ces îles étaient celles des Caraïbes, habitées par une race de cannibales[2].

Ces barbares portaient à chaque jambe deux anneaux tissés de coton, l'un à gauche du genou, l'autre près de la cheville. Leurs armes étaient des flèches armées ou de fer, de pointes d'écaille de tortue, ou d'arêtes fort dures d'un poisson qui est fort et dentelé comme une scie. Nous partîmes de cette île huit jours après notre arrivée (le dimanche 10 novembre). Un autre jour, vers midi, nous découvrîmes une autre île, qui n'était pas très-grande, et le soir nous en vîmes une autre (Monserrat et Santa-Maria-la-Redonda).

Nous découvrîmes ensuite l'île de Santa-Maria-la-Antigua et celle de Saint-Martin. Là, plusieurs de ceux qui montaient le canot étant descendus à terre, ils arrivèrent chez une peuplade dont tous les habitants avaient fui. Ils saisirent cinq ou six femmes et plusieurs enfants, dont la plupart étaient captifs dans l'île, parce qu'elle appartenait aux Caraïbes. Comme la chaloupe revenait avec cette

1. *Id.*
2. *Id.*

capture, on aperçut le long de la côte un canot dans lequel se trouvaient quatre hommes, deux femmes et un enfant. Aussitôt qu'ils eurent découvert la flotte, ils furent saisis d'un tel étonnement que, pendant plus d'une grande heure, ils ne bougèrent pas de place.

L'amiral, suivant sa route, signala encore l'île de Sainte-Croix, le groupe des Onze-Mille-Vierges (*los Once-Mil-Virgenes*), celle de Porto-Rico, la Mona, et il aborda enfin à l'île Espagnole, sur une plage basse très-plate, qui lui était inconnue. Comme les Espagnols parcouraient la côte, cherchant leur fort, ils trouvèrent sur le sable deux cadavres, l'un avec un lacet au cou, l'autre avec une corde au pied. Cela arriva le premier jour. Le jour suivant, ils trouvèrent encore un peu plus loin deux autres corps morts. La position de l'un de ces corps permettait de voir qu'il avait beaucoup de barbe. Quelques-uns des nôtres, dit le docteur Chanca, firent à ce sujet de fâcheuses conjectures, et non sans raison, car tous les Indiens sont sans barbe.

Colomb fit tirer deux coups de bombarde, pour voir si ceux qui étaient restés avec le cacique Guacamari répondraient, car ils avaient aussi des bombardes. Comme personne ne répondit et que l'on n'apercevait en ce lieu aucun vestige de feu ni d'habitation, tout le monde s'abandonna à la tristesse et soupçonna la vérité. Pendant que les équipages étaient plongés dans la consternation, après quatre ou cinq heures de la nuit, un canot monté par cinq ou six Indiens, que nous avions déjà vu dans la soirée, s'arrêta sous une des caravelles, et les sauvages demandèrent l'amiral au capitaine. On les amena au vaisseau de Colomb; mais ils ne voulurent y monter que lorsque l'amiral leur eut parlé lui-même. Ils demandèrent de la lumière pour le reconnaître, et quand ils l'eurent reconnu ils entrèrent.

L'un d'eux était cousin de Guacamari, qui les avait députés dans d'autres occasions. Ils apportaient des masques d'or (*caratulas de oro*) que Guacamari envoyait en présents, l'un pour l'amiral, l'autre pour un capitaine qui l'avait accompagné dans le premier voyage. Lorsqu'on leur demanda des nouvelles des chrétiens qu'on avait laissés, le cousin du chef répondit qu'ils se portaient bien, quoiqu'il en fût mort quelques-uns de maladies, et d'autres à la suite

de rixes qui s'étaient élevées entre eux. On lui demanda par ordre de qui les chrétiens avaient été tués, il dit que c'était par les chefs Caonabo et Magreni, qui avaient brûlé le fort et les huttes, et que Guacamari avait eu lui-même la cuisse traversée[1].

Colomb se porta sur le lieu où il avait bâti sa forteresse, et n'y trouva que cendres et débris. On fouilla par ses ordres de la terre qui paraissait fraîchement remuée; on y découvrit huit cadavres enfouis depuis longtemps, qu'aux lambeaux de leurs habits on ne pouvait plus méconnaître : c'étaient les premiers colons espagnols. La vérité éclatait aux yeux de tous. Avant même que les Indiens eussent raconté le fait à leur manière, Colomb en avait deviné les causes. Révoltés de la tyrannie et des excès de tout genre des Espagnols, les sauvages s'étaient vengés à leur façon, par une surprise, et ils mentaient avec la ruse instinctive chez l'homme primitif, comme des enfants pris en faute.

Colomb fit semblant de tout croire, et, pour prévenir le retour de cette catastrophe, se hâta de s'établir dans l'île plus solidement. Avec une incroyable activité que rien ne put déconcerter, ni plaintes, ni murmures, il bâtit, au milieu de ces riches plaines où l'or brillait de toutes parts, une ville qu'il nomma Isabelle, et un fort baptisé, pour se moquer des douteurs, Saint-Thomas. Établissant ensuite un conseil pour gouverner la colonie, présidé par son frère Diego Colomb, il alla de nouveau explorer les mers, et ne revint à Isabelle, en 1496, qu'après avoir découvert la plupart des îles de l'Amérique.

Il était temps qu'il reparût : le plus grand esprit de désordre, fomenté par l'orgueil national et les prétentions excessives du gouverneur du fort de Saint-Thomas, Margareta, régnait parmi les colons, et les Indiens, comprenant enfin le danger d'un pareil voisinage, aiguisaient en secret leurs flèches. Colomb réprima les mutins en leur ôtant leurs chefs, Boïle, le chef des missionnaires, et le commandeur Margareta, qu'il renvoya en Europe, et désarma les Indiens par une ruse génoise, qui prouve la naïveté de ces peuples enfants.

Les Espagnols répandirent le bruit que l'amiral, voulant gagner

1. Chanca, *id.*

les bonnes grâces du chef Caonabo, le plus redoutable des caciques de l'île, lui envoyait de grands présents. Hojèda, le nouveau commandant du fort, partit en effet de Saint-Thomas avec six cavaliers, qui affectaient de montrer en chemin les objets d'art destinés au cacique. On arrive au palais du chef, qui consistait dans une hutte couverte de feuillages, et, après quelques douces paroles pour excuser les violences des premiers colons, Hojèda, qui avait ébloui le chef et ses guerriers, en leur distribuant les grelots, les miroirs et les autres bagatelles d'origine européenne, auxquelles ils attachaient tant de prix, étala devant Caonabo des fers si polis et si bien travaillés qu'ils paraissaient être d'argent.

« Voilà, lui dit-il par l'organe de ses interprètes, les marques d'honneur qui n'appartiennent en Europe qu'aux grands chefs. L'amiral te les offre, afin que tu sois leur égal. »

Tandis que le chef, pris au défaut de son orgueil, regardait ses guerriers d'un air de triomphe, les soldats d'Hojèda se hâtèrent de lui mettre ces fers, et, quand il fut bien enchaîné, écartant les guerriers et le peuple à coups de dague et de pistolet, ils le jetèrent sur un cheval, malgré ses cris et sa résistance, et le portèrent au galop au fort Saint-Thomas, tuant tous ceux qui s'opposaient à leur passage [1]. Ce guet-apens attira sous les murs du fort des milliers d'Indiens, que le fer, les mousquets, les chevaux et les grands chiens dressés à la chasse de l'homme rompirent sans peine dans les trois assauts que, dans leur ardeur de vengeance, ils vinrent livrer à Colomb.

Celui-ci profita de la victoire, dit l'abbé Mignot, pour les réduire en servage; il condamna ceux qui étaient près des mines à donner tous les trois mois une certaine mesure d'or; ceux qui habitaient loin des terrains aurifères, à fournir vingt-cinq livres de coton, et les prisonniers à cultiver la terre. Ainsi, comme l'a remarqué un historien digne de ce titre [2], deux cent vingt hommes firent gémir un grand peuple sous le joug qu'il n'avait pas la force de briser.

Enfin, le poids de l'esclavage devint si cruel à ces hommes aussi libres que l'air avant l'arrivée des Castillans, qu'ils préférèrent la

1 Andres Bernaldez.
2. L'abbé Mignot, *Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, t. II, p. 54.

mort à cette tyrannie incessante, implacable, et, refusant de semer et de moissonner, ils laissèrent la terre inculte et s'enfuirent dans les bois et dans les cavernes. En cette fatale année 1496, l'histoire a constaté qu'il périt un tiers des naturels de l'île par le fer, la famine et les maladies.

Boïle et le commandeur accusaient Colomb pendant ce temps-là auprès des rois catholiques. Ils lui reprochaient non ses cruautés envers les Indiens, mais un grief bien plus grave aux yeux de la nation et de la cour, un manque d'égards continuel envers les Dons de Castille. Ferdinand, toujours hostile au Génois, indisposa la reine, et don Juan d'Agado fut envoyé aux îles en qualité de commissaire extraordinaire, pour informer sur la conduite de l'amiral. Dédaignant de se justifier devant ce nouvel ennemi, Colomb déclara qu'il ne reconnaissait pour juges que les rois catholiques, et qu'il voulait aller plaider sa cause au pied de leur trône. Il revint donc en Europe, et débarqua, le 11 juin 1496, à Cadix.

Il avait pris un puissant avocat : l'or dont était chargé son vaisseau gagna sa cause auprès d'Isabelle. De nouveaux secours lui furent promis; mais la pénurie du trésor, épuisé par les guerres de Ferdinand, et l'hostilité secrète de Fonseca, évêque de Palencia et chargé des affaires des Indes, retardèrent longtemps ces secours et retinrent pendant deux ans l'amiral en Espagne. Lorsqu'il en repartit, le 30 mai 1498, n'emmenant sur ses vaisseaux que les aventuriers perdus de dettes et de vices et l'écume des prisons, car l'enthousiasme s'était glacé au point que personne ne s'offrait plus pour le passage aux îles, la colonie était à deux doigts de sa ruine.

Roldan, le grand juge, était en pleine insurrection; les frères de Colomb ne pouvaient plus même par la terreur contenir les Indiens. A l'arrivée de l'amiral qui venait dans cette traversée de découvrir le continent américain, l'ordre se rétablit tant bien que mal. Feignant d'excuser ceux qu'il ne pouvait pas punir, Colomb s'occupait, avec son énergie accoutumée, de la reconstitution si difficile du pouvoir au milieu de ces hommes tarés et indisciplinables, lorsque, par le conseil de Ximenès, son démon familier, la reine prêta tout à coup l'oreille à la clameur qui s'élevait contre

son protégé, et envoya à l'île Espagnole un commissaire revêtu de pouvoirs supérieurs à ceux de Colomb.

Ce délégué royal, qu'on nommait Bobadilla, arrive la dernière année du xve siècle à Isabelle. Il entend d'abord la messe avec les frères de Colomb et les officiers; puis il fait donner, devant tous les fonctionnaires, lecture d'une patente ou ordonnance qui le constitue gouverneur général de la terre ferme et de toutes les îles découvertes et à découvrir.

Colomb venait d'apprendre cet événement, auquel sa qualité de vice-roi lui donnait le droit de ne pas croire, lorsqu'un franciscain lui remit, de la part du nouveau gouverneur, qui s'était déjà installé dans le fort, une patente ainsi conçue :

« Don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan, nous avons ordonné au commandeur don Francisco Bobadilla de vous expliquer nos intentions. Nous vous enjoignons d'y ajouter foi et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. Moi, le roi! moi, la reine ! »

Le parchemin dut tomber des mains de Colomb, lorsqu'il reconnut le seing de Ferdinand et celui de la reine. Se soumettant sans résistance cependant, il se laissa traîner en prison et tendit ses mains aux chaînes que personne, même parmi ses ennemis et ses accusateurs, n'osait lui mettre [1]. Tiré de son cachot à l'improviste et renvoyé dédaigneusement en Espagne, il ne voulut pas quitter ces fers, qui durent plus d'une fois sans doute, dans cette longue traversée, lui rappeler ceux de Caonabo. Cadix et l'Espagne s'indignèrent en les lui voyant aux mains. Isabelle, à qui le capitaine du navire qui ramenait Colomb avait expédié secrètement un courrier pour l'avertir de l'excès de pouvoir de Bobadilla, lui envoya mille ducats, ordonna, en feignant une grande indignation, de le faire partir sur-le-champ pour Séville; mais tout se borna dans le fond à ces vaines manifestations et aux paroles de douceur qu'elle lui adressa dans une audience secrète [2]. Le but de Ferdinand, dont l'ambition insatiable redoutait partout des rivaux, était

1. Oviedo, *Histoire générale des Indes*, liv. III.

2. Palabras muy amorosas y eficaces... (Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*, liv. I.)

atteint. On avait dépouillé Colomb de la vice-royauté héréditaire concédée avant la découverte. Il ne restait plus qu'à se débarrasser de ce vieillard désormais inutile, en l'engageant dans une quatrième expédition pleine de périls et d'inconnu.

La fortune, qui hait la vieillesse, refusa de suivre Colomb. Parti en 1502, il erra sans succès sur ces mers où ne brillait plus son étoile, et revint, battu constamment par la tempête, souffrir, sur ce sol par lui couvert d'or, toutes les douleurs et les hontes de la misère.

« Je vis d'emprunt, écrivait-il en 1504 à son fils, et n'ai pas dans toute la Péninsule un ami que je puisse dire le mien. Si je veux manger ou dormir, il me faut chercher une auberge où l'on veuille bien me recevoir. Souvent même je n'ai pas d'argent pour y payer ma dépense. Telle est la récompense de vingt ans de services, de fatigues et de périls. »

Colomb avait beau gémir, Ferdinand, occupé à conquérir le royaume de Naples, de compte à demi avec Louis XII, dont Consalve de Cordoue, plus fourbe encore que vaillant, sut prendre ensuite si déloyalement la part, se souciait bien des plaintes de l'infortuné amiral. Quant à Isabelle, arrêtée dans sa voie royale par celle qui n'épargne rien, elle ne pouvait les entendre. Morte, le 23 novembre, à Medina-del-Campo, avec le costume de saint François, selon l'usage de ce siècle, elle entraîna pour ainsi dire Colomb dans la tombe, où il descendit le 20 mai 1506, en maudissant l'ingratitude des princes et ordonnant d'ensevelir, en mémoire de leurs bienfaits, ses chaînes avec son cadavre [1].

1. Los funerales de esta maravilla
Honraron valerosos caballeros,
Y non tan solamente de Castilla
Pero tambien de reinos estrangeros.
Y dentro de Las Cuevas de Sevilla
Lo hacen sepultar sus herederos,
Y dicen que en la parte de yacia,
Pusieron epigrama que decia :
Hic locus abscondit præclari membra Coloni
Cujus sacratum nomen ad astra volat.
Non satis unus erat sibi mundus notus et orbem
Ignotum priscis omnibus, ipse dedit.
Divitias summas terras dispersit in omnes
Atque animas cœlo tradidit innumeras

Ferdinand V survécut dix ans à Colomb et à son gendre Philippe, qu'emporta une pleurésie ou la défense de brûler ses sujets. Si l'inquisition n'avança point sa fin, elle se hâta d'en profiter en s'emparant effectivement du pouvoir, vacant par la folie de Juana, l'héritière d'Isabelle. Une régence organisée sous l'inspiration de Ximenès, et que présidait l'archevêque de Tolède, garantit, malgré les prétentions de Ferdinand, l'autonomie de la Castille. Philippe, qui abhorrait justement son beau-père, laissant un fils, l'archiduc Charles, placé tout enfant entre une mère insensée, des grands ambitieux et un aïeul sans cœur et sans foi, l'avait confié, de son lit de mort, à la loyauté de Louis XII.

Les Espagnols le pleurèrent, mais tous virent arriver le jour fatal pour Ferdinand d'un œil sec. Malgré les promesses de la béate d'Avila, l'hydropisie fit tant de progrès que les médecins l'avertirent. Voyant que le cardinal Ximenès s'éloignait en silence, il les crut. On lui mit l'habit de saint Dominique; il se confessa et manda les trois secrétaires d'État, Zapata, Carvajal et Vargas, pour leur communiquer son testament. Le testament lu, ils conseillèrent au roi de nommer un régent qui pût remettre intact le dépôt de l'autorité souveraine au prince Charles. Comme ils proposaient tous les trois le cardinal Ximenès :

« Ne connaissez-vous donc pas, dit Ferdinand avec émotion, le caractère de cet orgueilleux, qui ne plie devant rien et qui porte tout à l'extrême !

— Sire, répondit Carvajal, c'est l'homme le plus capable et le plus ferme du royaume.

— Soit, dit Ferdinand après avoir un peu rêvé, tenant tout d'ail-

Invenit campos divinis legibus aptos.
Regibus et nostris prospera regna dedit.

Les funérailles de cette merveille furent honorées par de valeureux chevaliers, non-seulement de Castille, mais aussi des royaumes étrangers. Ses héritiers le firent ensevelir dans les Cuevas de Séville, et on dit que sur la pierre qui le couvre on grava l'épitaphe suivante :

« Ce lieu renferme les restes de l'illustre Colomb, dont la renommée s'éleva jusqu'aux cieux. Ce n'était pas assez pour lui du monde connu ; il en ajouta un nouveau à celui des anciens, répandit d'immenses richesses sur tout l'univers, et donna au ciel des âmes innombrables. Il découvrit des champs propres à recevoir les semences divines, et donna des royaumes fertiles à nos rois. » (Juan de Castellanos, *Elegia a la muerte de D. Cristobal Colon.*)

leurs de la reine Isabelle et de moi, il est forcé, ne fût-ce que par reconnaissance, de faire respecter notre dernière volonté. »

Ce furent ses adieux au monde, dont il sortit, le 21 janvier 1516, dans le village de Madrilejo, près Truxillo, laissant une grande trace dans le monde, mais qui est à chaque pas souillée par l'égoïsme et par la perfidie.

CHAPITRE III

HERNANDO CORTÈS. — CONQUÊTE DU MEXIQUE.

Résultats de la politique de Ferdinand V. — Grandes maîtrises de Saint-Jacques, d'Alcantara, de Calatrava, réunies à la couronne. — Le cardinal Ximenez et les grands d'Espagne. — Arrivée à Villa-Viciosa du petit-fils d'Isabelle. — La reconnaissance des rois. — Le malade de Bos-Equillos. — Un message fatal. — Juana la Folle. — Cortès de Valladolid, d'Aragon, de Barcelone. — Charles-Quint élu empereur. — Événements du Nouveau-Monde. — Les chevaliers de l'Océan. — Sébastien Cabot. — L'hidalgo Cordova. — Grijalva. — Le capitan-mayor de Cuba. — Un émigrant d'Estramadure. — L'expédition. — Portrait d'Hernando Cortès. — L'étendard de velours noir. — La plage de sable. — L'île de Cozumel. — Le Cacique de Tabasco. — La Vera-Cruz. — Messagers totonaques. — Marina, la belle interprète. — Magnificence du climat et de végétation des tropiques. — Le paradis terrestre. — Villes indiennes. — Costumes des indigènes. — Le *Téocalli*. — Marche sur Mexico. — Mur cyclopéen. — Les Tlascalans. — Combat du 2 septembre 1519. — Le héron blanc. — Luttes terribles des guerriers de l'Anahuac. — Leurs costumes et leurs mœurs militaires. — Le grand chef. — La prédiction. — Montezuma. — La Venise sauvage. — Mœurs des Aztèques. — Cortès à Mexico. — Il envoie une ambassade à Charles-Quint. — Les présents. — Le rival de Cortès. — Insurrection des Mexicains. — La chaussée de Tlacopan. — *Noche triste* (la nuit fatale).



ERDINAND enterré, il resta les fruits de sa politique sans foi et sans conscience, et ces fruits étaient d'or. A la conquête du royaume de Naples, commencée par l'astuce, achevée au mépris des engagements les plus saints; à celle de la Navarre, enlevée par surprise, en 1512, à Jean d'Albret, et dont le pape, toujours prêt à consacrer l'iniquité des rois, s'empressa de lui donner catholiquement l'investiture, le mari d'Isabelle avait joint une usurpation qui doublait la force et l'influence du pouvoir souverain. Ne croyant pas encore avoir assez abaissé la noblesse par l'établissement des fraternités (*hermandades*) populaires et le retrait des fiefs trop libéralement concédés par son prédécesseur, il la dépouilla des grandes maîtrises des trois ordres militaires de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, et les réunit à la couronne. Ces ordres avaient été institués, à l'imitation de ceux des Templiers et de Saint-Jean-de-Jérusalem, pour faire la guerre aux musulmans et

protéger les pèlerins qui allaient à Notre-Dame-del-Pilar ou à Saint-Jacques de Compostelle. Le zèle et la superstition des temps où se fondèrent ces établissements pieux multiplièrent tellement les donations en leur faveur, qu'ils se trouvèrent bientôt possesseurs d'une grande partie des terres et des richesses de l'Espagne.

La grande maîtrise de chacun de ces ordres devint en conséquence une des places les plus importantes pour le crédit et les richesses auxquelles un grand de Castille ou d'Aragon pût prétendre. Les chevaliers disposaient par l'élection de ces dignités, qui élevaient ceux qui en étaient revêtus presque au niveau du roi. Ferdinand, trouvant toujours la noblesse trop forte, parvint à lui ôter des mains ces trois leviers et à contraindre les chevaliers, à force de promesses, d'intrigues et de menaces, à résigner les dignités suprêmes des trois ordres entre ses mains et celles de la reine. Innocent VIII et Borgia donnèrent sans difficulté à ce transfert d'attributions la sanction du Saint-Siége, et les successeurs de ces pontifes rendirent perpétuelles, dans des bulles *ad hoc*, la réunion de la dignité de grand-maître à l'autorité royale[1].

Cet empiétement politique, d'ailleurs, avait singulièrement fortifié la royauté aux dépens de la noblesse. Il était à craindre qu'elle ne profitât, en 1516, de la mort du roi et de l'absence de son héritier, établi dans les Pays-Bas, pour prendre sa revanche. Quand elle ne vit devant elle qu'un vieillard de quatre-vingts ans, elle l'essaya. Mais Ximenez avait tout prévu. Se cramponnant à la régence que lui avait léguée le roi avec la ténacité des octogénaires, il la défendit d'abord contre les Flamands qu'envoyait l'archiduc Charles pour l'en dépouiller, contre les Castillans et les Aragonais, qui refusaient de reconnaître le prince de Bruxelles; contre Burgos et Valladolid, en pleine révolte contre un édit ayant pour but de leur imposer le service militaire; et enfin contre la noblesse, quand elle remua.

Déterminée à s'emparer du pouvoir, elle envoya trois délégués au cardinal, l'amiral de Castille, le duc de l'Infantado et le duc de Bénévent, pour lui demander de produire les titres qui l'avaient

1. Zurita, *Anales de Aragon*, t. V, p. 22. — Schott, *Scriptores hisp.*, I, 860.

investi de la régence. Ximenez, sans répondre un mot, leur mit sous les yeux le testament de Ferdinand et la confirmation de ce testament par le prince Charles. Les députés de la noblesse contestèrent la validité de ces deux actes; le cardinal la justifia froidement. Comme l'entretien s'échauffait, il les conduisit pas à pas à son balcon, d'où l'on découvrait un corps de troupe considérable massé sur la place et sous les armes, avec un train formidable d'artillerie. Ximenez, étendant alors la main :

« Vous demandez, dit-il, mes pouvoirs; les voilà. C'est avec ce secours que je gouverne la Castille, et que je la gouvernerai jusqu'à ce que le roi, votre maître et le mien, vienne prendre possession de son trône [1]. »

Les barons espagnols comprirent la portée de cet argument, et, comme ils n'y pouvaient répondre, ils attendirent une occasion meilleure. Elle s'offrit en 1517. Appelé par eux et par les conseillers flamands du cardinal, qu'il autorisait bien à dépouiller et rançonner l'Espagne, mais non à la gouverner, le petit-fils d'Isabelle et de Ferdinand quitta les Flandres et débarqua, le 13 septembre, à Villa-Viciosa, sur les côtes des Asturies. Confiant dans l'avenir et dans la fidélité de la fortune, comme tous les vieillards, Ximenez, bien que pliant sous le triple fardeau de l'âge, des infirmités et de la maladie, se traînait avec l'opiniâtreté de l'ambition au-devant du nouveau maître dont il espérait bien capter encore la faveur. Mais il avait compté sans la haine des Flamands et la rancune des nobles espagnols. Réunis contre l'ennemi commun, ils l'accablèrent. Arrêté à Bos-Equillos par un mal trop subit pour être naturel, il écrivit à Charles et le pria de venir le voir. Cette invitation et les conséils trop libres qui terminaient la lettre choquèrent l'orgueil allemand. Le jeune roi, prenant la plume, lui répondit aussitôt, sous la dictée de Chièvres, son gouverneur favori, qui ne voulait pas de rival, la missive suivante :

« Notre révérend père en Christ, notre très-cher et bien ami et señor, nous avons appris avec grand déplaisir l'indisposition qui vous est survenue. Mais, comme ce que nous désirons avant tout

1. Ferrera, *Hist.*, VIII, p. 433. — Robles, *Compendio de la vita del cardinal Ximenez*. — Pedro Quintanilla, archetypo de virtudes, *Id.*

c'est votre guérison, nous vous prions, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous rendre la santé (et nous espérons de sa grâce que ce sera bientôt), de prendre grand soin de votre personne et ne vous occuper ni d'affaires ni de chose aucune qui vous puisse troubler, car nous n'avons rien tant à cœur que votre guérison. Veuillez nous faire savoir quand vous irez mieux, en songeant au plaisir que nous aurons à en être informé[1]. »

Cette lettre frappa Ximenez en plein cœur. Ce moine, qui voilait son farouche fanatisme de l'amour de la religion, et son ambition insatiable d'une austérité de mœurs si longtemps et si habilement jouée; cet ex-capucin, portant avec l'humble ostentation du cloître son ancien froc, qu'il recousait lui-même, sous la pourpre de cardinal, atteint dans l'endroit le plus sensible, au plus vif de son orgueil et de sa seule et vraie passion, le pouvoir, tomba sous le coup, foudroyé. Après cet acte de reconnaissance, d'où les Espagnols pouvaient augurer que le petit-fils de Ferdinand paierait les services rendus de la monnaie de son grand-père, Charles alla faire reconnaître son titre contesté de roi par les cortès de Valladolid. Il y réussit, non sans quelque peine. Tandis qu'il ne songeait, en effet, qu'au trône, sa plus grave préoccupation, il y avait à Tordesillas une femme qui aurait dû avoir sa première pensée, si les princes étaient doués d'un cœur comme les autres hommes.

Depuis la mort de son époux, Juana, qu'on surnommait la Folle, n'avait pas quitté un instant le cadavre de Philippe. Placé sur un lit de parade et couvert d'habits magnifiques, ce corps était constamment sous ses yeux. Un moine lui avait conté l'histoire d'un roi ressuscité au bout de quatorze ans, et, dans sa folie touchante, elle comptait les jours et les années, et attendait ardemment son réveil. Plus pieux que son fils, les Castillans, malgré l'égarement de son esprit, ne voulurent pas cesser de la reconnaître pour reine, et tout ce que Charles put obtenir, ce fut le partage du titre si ardemment souhaité.

Moins faciles encore, les Aragonais défendirent avec la fermeté de leur race les priviléges et l'argent du royaume. Les courtisans flamands du jeune roi comptaient se refaire en Catalogne; mais, par

1. Papiers d'État du cardinal Grouvelle.

esprit d'opposition et en haine de l'étranger, la riche province ne leur donna pas un ducat. Le hasard, qui lui fut toujours favorable, gardait une magnifique compensation de ces échecs au fils de Jeanne la Folle. Le 12 janvier 1519, on annonçait à l'Allemagne la mort de l'empereur Maximilien, et cinq mois dix jours après, l'Europe apprenait l'élection du roi d'Espagne, qui prit le nom de Charles-Quint.

Tandis que ceci se passait dans le vieux monde, des événements d'une importance bien plus grande allaient s'accomplir dans le nouveau. Colomb, ainsi qu'il le disait parfois avec chagrin avant sa mort, n'avait fait qu'ouvrir à de plus heureux les portes de l'autre hémisphère. Une foule d'aventuriers, emportés par le souffle invisible qui pousse sans cesse l'humanité en avant, étaient allés plus loin que l'amiral. La barrière de l'isthme avait été franchie et la mer Pacifique décrite par Nuñez de Balboa, qui ne cède le pas qu'au Génois dans cette vaillante chevalerie de l'Océan. On avait exploré les îles Bahama, les Caraïbes et la péninsule des Florides sur le continent du nord. Sébastien Cabot était parvenu jusqu'à ce point dans sa descente du Labrador, le long des côtes, en 1407. Avant l'année 1518, les côtes orientales des deux grands continents de l'Amérique avaient donc été visitées dans presque toute leur étendue. Cependant les rivages du golfe du Mexique, qui décrivent un vaste circuit en se repliant dans l'intérieur des terres, restaient inconnus aux navigateurs, ainsi que les opulents royaumes situés au delà; mais l'heure de leur découverte était venue[1].

Un hidalgo de Cuba, jeté le 8 février 1517, par un violent coup de vent, sur une côte nouvelle, en demanda le nom aux indigènes, qui répondirent : *Tectakan* (je ne vous comprends pas). Les Espagnols prirent ces mots, dits en langue aztèque, pour le nom du pays, et, les prononçant Yucatan, désignèrent sous cette équivoque la contrée découverte. S'étant aventuré dans l'intérieur des terres, l'hidalgo trouva, non sans surprise, des maisons bâties en pierre et à la chaux, des ruines de monuments, une culture intelligente et un art dans la fabrication des étoffes et des ornements d'or qui ré-

1. William H. Prescott, *History of conquest of Mexic*, t. I, p. 171.

vélait une civilisation d'un ordre bien supérieur à tout ce qu'on avait vu jusque-là dans les îles.

De retour à Cuba, il fit part de sa découverte à Vélasquez, le capitan-mayor, qui s'empressa d'envoyer une escadrille sur les lieux pour vérifier les faits. Grijalva, l'almirante des quatre vaisseaux, reconnut le Mexique, communiqua sur plusieurs points, à Saint-Jean-d'Ulloa, entre autres, avec les naturels, et revint avec un véritable trésor de bijoux, d'ornements d'or et de vases du travail le plus précieux [1]. A cette vue, le capitan-mayor tressaille de joie; son cœur, aussi cupide qu'ambitieux, s'enflamme devant cet empire à conquérir et à rançonner; mais, comme il n'entend partager avec personne, Grijalva est écarté, et un homme sur lequel il compte, ou que du moins il ne craint pas, Hernando Cortès reçoit le commandement de l'expédition.

Hernando Cortès, émigrant de l'Estramadure, avait alors trente-quatre ans. Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne. Il avait le teint pâle, et son grand œil noir donnait à sa physionomie une expression de gravité qui contrastait avec la gaieté de son humeur. Son apparence était assez grêle, au moins jusqu'à une période plus avancée de sa vie; mais il avait la poitrine saillante, les épaules larges, le corps bien proportionné et musculeux, unissant l'agilité à la vigueur, ce qui le faisait exceller dans l'escrime, l'équitation et tous les nobles exercices des armes. Son régime était sobre; il ne se souciait guère de ce qu'il mangeait; il buvait peu et semblait indifférent aux privations et aux fatigues. Son costume, car il ne dédaignait pas l'impression produite par l'ajustement extérieur, était de nature à faire ressortir tous ses avantages personnels, sans faste toutefois, comme sans affectation, mais riche. Le peu d'ornements qu'il portait et ne changeait guère étaient d'un grand prix. Ses manières cordiales et militaires cachaient le sang-froid et un esprit réfléchi. A la gaieté de son humeur se mêlait un air de résolution qui faisait sentir à ceux qui l'approchaient la nécessité de l'obéissance, et imposait à ses amis les plus dévoués. Cette combi-

1. Tomo possession de aquela tierra por el rey en nombre de Diego Velasquez, y troco su merceria por pieças de oro, mantas de algodon, y plumajes .. (Gomara, la segunda parte de la *Historia general de las Indias*, que contiene la conquista de Mexico, p. 7.)

naison de qualités morales, où l'autorité ne se laissait point dominer par l'affection, était très-propre à inspirer du dévouement pour sa personne aux esprits turbulents que la destinée lui donnait à gouverner[1].

Un tel homme convenait bien moins encore que Grijalva aux vues secrètes du gouverneur. Tout le monde le pressentait, excepté lui. Averti un jour qu'il se promenait sur le port, par son bouffon, qui lui dit, en montrant Cortès :

« Maître, prenez-y garde, ou nous irons un jour à la chasse de ce beau capitaine ! »

Il réfléchit et voulut revenir sur ses pas. C'était trop tard. Cortès, plus perspicace, ne lui laissa pas le temps de faire un nouveau choix, et, le 18 novembre 1519, levant l'ancre à minuit, il fit voile pour le Mexique et déploya son grand étendard de velours noir brodé d'or, sur lequel brillait une croix au milieu de flammes bleues et blanches, avec cette inscription latine au-dessous :

Amis, suivons la croix,
Si nous avons la foi ;
Nous vaincrons par ce signe[2] !

Le 19 février, car trois mois avaient été employés à Macaca, à la Trinité, à la Havane à compléter les équipages et à se procurer des vivres et des munitions, tous les vaisseaux de l'expédition, au nombre de onze, se trouvèrent réunis au cap San-Antonio, où était le rendez-vous général. Celui de Cortès ne dépassait pas cent tonneaux. Il y en avait trois autres de soixante-dix à quatre-vingts. Le reste se composait de caravelles et de brigantins non pontés.

La flottille avait pour la diriger la main habile et l'œil expérimenté d'Alaminos, pilote de Colomb, de l'hidalgo, qui vit le premier le Mexique, et de Grijalva.

On débarqua, et Cortès passa la revue de ses troupes de terre et de mer. Elles se montaient à cent dix marins, cinq cent cinquante-

1. W. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, t. I, p. 200.

2. Con un letrero en latin que decia :

Hermanos sigamos la señal de la Santa-Cruz
Que con fe verdadera
Con ella venceremos.

(El capitan Bernal Diaz, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España*, t. I, p. 86.)

trois soldats, dont trente-deux arbalétriers et treize arquebusiers, non compris deux cents Indiens et quelques femmes de l'île pour les travaux domestiques. L'armée avait dix pièces de canon, quatre fauconneaux et des munitions en abondance. Toute sa cavalerie consistait dans seize chevaux, si rares et si chers aux colonies qu'ils revenaient de quatre à cinq cents *pesos de oro* par tête.

Avant l'embarquement, Cortès adresse à ces hommes fortement trempés par les périls et les hasards de l'existence aventureuse, un discours qu'il termine par ces paroles énergiques :

« Vous aurez une belle récompense, mais il faut la gagner par vos sueurs et votre sang. La gloire ne fut jamais un fruit de l'oisiveté (*Pero la virtud non quiere ociositad*). Si j'ai pris tant de peine, si tout ce que je possédais je l'expose sur la foi de cette entreprise, c'est pour l'amour de cette gloire, la plus noble récompense de l'homme sur la terre. Quant à ceux qui préfèrent l'or à la renommée, qu'ils me gardent seulement leur foi comme je leur garderai la mienne, et ils auront des trésors plus riches que ceux qu'on a jamais rêvés. Vous êtes peu nombreux, mais forts de courage, pourvu qu'il ne chancelle pas. Soyez sûrs que celui qui seconda toujours les Espagnols dans leurs combats contre les infidèles vous couvrira de son bouclier céleste, fussiez-vous perdus dans une nuée d'ennemis, car votre cause est juste et sainte, et vous marchez sous la bannière de la croix[1]. »

Cette péroraison fit bondir tous les cœurs. On célébra une messe solennelle, et Cortès, après avoir mis la flottille sous la protection de saint Pierre, son patron, reprit la mer plein d'espérance. Le vieux pilote connaissait bien sa route dans ces mers. Peu de jours après leur départ du cap San-Antonio, les aventuriers arrivaient à l'île de Cozumel. Là, Cortès, véritable miroir de son siècle, comme le remarque son plus éloquent biographe[2], et qui en réfléchissait également les deux traits caractéristiques, la dévotion et l'ambition, voulut d'abord, malgré les cris d'effroi des indigènes, inaugurer sa mission par un acte catholique. Les naturels de Cozumel adoraient les idoles. Pressé de les faire chrétiens, Cortès les ren-

1. Y aqui vos pongo grandes premios mas embueltos en grandes trabajos. Pero la virdud non quiere ociosidad... (Gomara, *la Conquista de Mexico*, p. 14.)

2. Diaz.

versa. Remontant ensuite le Rio de Tabasco, il culbute les Indiens accourus en force pour lui barrer le passage, les bat à plate couture, malgré leur multitude, dans la plaine de Ceutla, où l'artillerie et seize chevaux tuèrent mille hommes et en firent fuir quarante mille, et, la victoire remportée, la messe chantée sur le champ de bataille, il passe outre, non sans avoir pris possession du pays pour le roi de Castille, non sans imposer aux vaincus l'obligation d'embrasser le christianisme.

La flottille alla relâcher à Saint-Jean-d'Ulloa. A peine avait-on jeté l'ancre qu'une pirogue, se détachant avec la rapidité de la flèche du continent voisin, accosta le vaisseau amiral, qui portait l'étendard de Castille. Les Indiens montent à bord; le hasard veut qu'une esclave donnée à Cortès par le cacique de Tabasco comprenne leur langue, et, grâce à cette auxiliaire, belle comme une déesse (*hermosa como diosa*), et qui, d'une vive intelligence, savait déjà assez de mots castillans pour se faire entendre, on apprend que les Indiens de la pirogue sont envoyés par un cacique de ce pays nommé Teuthile.

Établi sur cette plage entrecoupée de monticules, de sable et de lagunes, Cortès y reçoit la visite et les présents de ce grand chef, lieutenant de Montezuma, le souverain du vaste empire aztèque. Se mettre en rapport avec le puissant monarque, qui réside à Calhua (Mexico), et atteindre sa capitale pour frapper l'ennemi au cœur, telle est dès lors l'unique préoccupation de Cortès. Comme il en cherchait les moyens sur cette terre de feu (*caliente*), où la fièvre va miner ses soldats, une circonstance des plus heureuses lui vient en aide.

Cinq Indiens porteurs d'un message paraissent un matin devant le camp. On les introduisit aussitôt dans la tente du général. Leur costume et leur aspect différaient de ceux des Mexicains. Ils portaient des anneaux d'or et des pierreries d'un bleu brillant à leurs oreilles et à leurs narines. Une feuille d'or délicatement ouvragée pendait à leur lèvre inférieure. Marina, la belle interprète, ne put comprendre leur langue; mais, leur ayant adressé la parole en aztèque, dialecte que deux des Indiens connaissaient, on sut que la députation venait de Cempoalla, principale ville des Totonaques. Cette nation puissante, après avoir occupé le plateau du Mexique

pendant plusieurs siècles et descendu ses pentes orientales, s'était établie dans les sierras et les vastes plaines qui bordent le nord du golfe. Récemment soumis par les Aztèques et cruellement opprimés, les Totonaques étaient impatients de secouer le joug. La renommée des Espagnols, parvenue jusqu'à leur chef, l'avait décidé à envoyer des messagers à Cortès pour l'inviter à venir dans sa ville [1].

Le capitaine s'y rendit avec d'autant plus d'empressement qu'il sentait à merveille le parti qu'on pouvait tirer de l'hostilité des deux races. De son campement, qui plus tard devait être la Vera-Cruz, on chemina pendant douze milles dans un désert de sable, entre les flots de l'Atlantique et les neiges éternelles dont se couronne le gigantesque Orizaba

Mais un peu plus loin et sur l'autre rive du Rio de la Antigua, que l'armée passa sur des pirogues et des canots abandonnés, le pays offrit tout à coup un aspect délicieux. Aux plaines de sable nues et brûlantes succédèrent de larges vallées couvertes de verdure et ombragées de cacaoyers et de palmiers à l'élégant feuillage. Bientôt cette terre se déploya aux yeux ravis des compagnons de Hernando dans toute la fraîcheur et les magnificences de la végétation des tropiques. De longs festons de vignes pendaient des arbres avec leurs grappes comme des guirlandes de pourpre. L'aloès, le chèvrefeuille, les rosiers sauvages s'entrelaçaient, formant partout des buissons odorants. Une profusion inimaginable de fleurs embaumaient l'air. Des nuées d'oiseaux peints des couleurs les plus vives et les plus variées, des papillons aux mille nuances, le cardinal, l'oiseau moqueur remplissaient les bois de chants si doux et si mélodieux que cette fois les Castillans se crurent dans le paradis terrestre.

En approchant de la ville indienne, ils reconnurent les marques d'une culture intelligente. Des jardins d'agrément et de nombreux vergers bordaient la route. Des groupes de Totonaques des deux sexes ne tardèrent pas à venir à leur rencontre. Les femmes se mêlaient avec aussi peu de crainte que les hommes dans les rangs des soldats. Toutes portaient des bouquets et des guirlandes de

1. Prescott, t. I, p. 249.

fleurs dont elles ornèrent le cou du cheval de Cortès. Elles posèrent aussi sur son casque une couronne de roses.

Plusieurs femmes, à en juger du moins par leur riche costume, devaient appartenir à une classe élevée. Leurs robes, d'un tissu de coton très-fin et curieusement teintes, descendaient depuis le cou, et dans les classes inférieures depuis la ceinture jusqu'aux chevilles. Les hommes portaient une sorte de manteau du même tissu à la moresque et de larges ceintures autour des reins. Hommes et femmes paraient également leur cou de bijoux et d'ornements d'or. Leurs narines et leurs oreilles étaient parées d'ornements du même métal[1].

Un traité qui les soumettait à la couronne de Castille fut conclu par Cortès avec le chef des Totonaques, dont la nation, possédant trente villes et grands villages, pouvait envoyer cinquante mille hommes sur le sentier de guerre. L'artificieux Espagnol ne quitta les nouveaux sujets de Charles-Quint que lorsqu'il les eut compromis avec leurs vainqueurs, qu'ils lui eurent bâti une ville à une demi-lieue de son campement, et surtout, car il tenait inflexiblement à son œuvre de propagande catholique, lorsque les idoles furent brisées par ses soldats et que la statue de la Vierge et la croix les remplacèrent toutes dans le *Teocalli* ou Panthéon indien. Alors il brûla ses vaisseaux, afin d'interdire aux soldats toute arrière-pensée de fuite, et, le 16 août 1519, il prit la route de Mexico.

Quatre cents fantassins, quinze cavaliers et treize cents guerriers indiens suivaient l'étendard de velours aux flammes bleues et blanches. Le cacique de Cempoalla lui avait donné, en outre, mille porteurs ou *tamanes*, pour traîner les canons et transporter le bagage. Cinquante Totonaques des plus considérables de la nation l'accompagnaient pour lui servir de guides et d'interprètes. C'est avec ces forces qu'il entreprenait de conquérir l'empire le plus vaste et le plus formidable du Nouveau-Monde, et de détrôner un monarque qui sacrifiait tous les ans vingt mille victimes sur l'autel de ses dieux, comme le dit fièrement à Cortès le cacique de la première ville où il se reposa après trois jours de marche, et auquel

1. Le même, t. I, p. 257.

obéissaient trente grands vassaux, dont chacun lui amènerait au besoin cent mille hommes.

Sans s'effrayer de ces bravades, Cortès continua sa marche vers le pays des Tlascalans. Aux limites du territoire de ces tribus belliqueuses, un obstacle inattendu se dressa soudain devant l'avant-garde. C'était un de ces murs cyclopéens tels qu'en bâtirent les Pélages, de neuf pieds de haut sur vingt d'épaisseur avec parapet. Il fermait hermétiquement la vallée en s'appuyant aux contre-forts de la sierra, et ne présentait au centre qu'une ouverture d'une dizaine de pas de diamètre. L'armée fit halte avec stupéfaction devant ce monument de l'ère fabuleuse des géants. Mais Cortès, ne voulant pas donner le temps à la réflexion d'engendrer le découragement, piqua des deux et franchit le passage en répétant la devise brodée sur sa bannière : « En avant! Nous vaincrons par la croix!... »

Il ne se doutait guère des périls qui l'attendaient au delà de ce mur de rochers. Rejetant la paix qu'il leur offrait par l'intermédiaire des deux chefs totonaques, les Tlascalans accoururent en armes au-devant des étrangers. Les deux armées se rencontrèrent le 2 septembre dans un vallon accidenté et que traversait un cours d'eau au delà duquel s'étendaient des plaines à perte de vue. Les Européens comptaient à peu près trois mille Indiens sous leur bannière. Quand ils eurent tourné l'angle du défilé, ils aperçurent, massée dans la gorge du vallon, une armée que les yeux surpris de Cortès n'évaluaient pas à moins de cent mille hommes.

C'était un confus assemblage de casques, d'armes, de plumes de toutes couleurs étincelantes aux rayons du soleil levant et mêlées aux bannières, dont une offrait l'emblème d'un héron peint sur un rocher. Celle-ci, enseigne célèbre de la maison de Tilcala, flottait fièrement au-dessus de toutes les autres. On reconnaissait également les guerriers du grand chef Xicotencatl, aux bandes blanches et jaunes tracées sur leurs corps, et aux mêmes couleurs sur leurs cottes de plumes.

Au moment où parurent les Espagnols, les Tlascalans poussèrent un hideux cri de guerre ou plutôt un sifflement aigu qui déchirait l'oreille, et qui, se mêlant aux battements de leurs tambours, qu'on pouvait entendre à une demi-lieue au moins, devait jeter l'é-

pouvante dans les cœurs les plus fermes. Leur armée formidable s'avançait vers les chrétiens comme une marée montante prête à les accabler du poids seul de leur masse énorme. Mais cette vaillante troupe d'Espagnols, les rangs étroitement serrés et sous l'abri de ses boucliers de fer, reçut le choc sans en être ébranlée, tandis que les tribus brisées de l'ennemi, tourbillonnant autour de ses flancs, ne semblaient reculer que pour venir fondre sur elle avec une nouvelle furie [1].

Tout le succès de ces barbares se borna, malgré des prodiges d'audace et de valeur, à renverser le cavalier Moran et à s'emparer de son cheval, qu'ils percèrent de mille coups. Vigoureusement secondés par les auxiliaires indiens, et surtout par leurs bombardiers, qui ne perdaient pas un boulet dans ces masses épaisses, les Castillans refoulèrent dans la plaine les guerriers de Xicotencatl. Le héros de l'Anahuac se retira, mais à pas lents, comme un lion blessé, et, trois jours après, il revint pour dépecer les étrangers et les offrir aux dieux de sa nation.

L'armée qu'il opposait à Cortès couvrait une plaine ou prairie naturelle d'environ six milles carrés. L'aspect des bataillons indiens justifiait ce qu'on avait dit de leur nombre. On ne pouvait imaginer rien de plus étrange comme coup d'œil. Les corps nus des simples guerriers étaient tatoués de couleurs éclatantes. Les casques de forme bizarre des chefs étincelaient d'or et de pierres précieuses. Sur leur armure ondoyaient des plumes éblouissantes. Une forêt de lances et de dards armés de pointes d'iztli transparent ou de cuivre scintillaient aux feux du soleil, comme les lueurs phosphorescentes qui se jouent à la surface d'une mer houleuse, tandis que l'arrière-garde de cette magnifique armée était obscurcie par l'ombre des bannières portant les emblèmes des grands chefs tlascalans et otomies. On y distinguait au-dessus de toutes les autres le héron blanc sur un rocher, emblème de la race de Xicotencatl, et l'aigle d'or aux ailes déployées, richement orné d'émeraudes et de broderies d'argent, qui décorait l'étendard national de Tlascala [2].

1. Le même, t. I, p. 324.
2. Comargo, *Historia de Tlascala.*

Les simples guerriers ne portaient qu'une ceinture; leurs corps étaient peints aux couleurs de leurs chefs, comme les cottes garnies de plumes des combattants du premier rang. Les caciques et les principaux chefs étaient vêtus d'une tunique de coton piqué et d'une cuirasse de lames d'or. Ce métal si précieux pour les Espagnols doublait leurs sandales et protégeait leurs jambes. Sur ce costume éblouissant flottait un manteau de plumes de diverses couleurs; les plus belles qu'on arrache aux oiseaux des tropiques formaient les panaches de leurs casques de bois ou de cuir, représentant, comme dans l'ancienne Rome, la tête d'un ours ou d'un tigre, et présentant une triple rangée de dents.

Ils avaient pour armes défensives le bouclier de roseaux recouvert de cuir ou rembourré de coton, et pour armes offensives les frondes, l'arc, les flèches et des bâtons très-redoutés de l'Européen, car leur lame aiguë d'iztli abattait un cheval d'un seul coup.

Après leur avoir décoché une nuée de flèches qui obscurcit l'air, cette multitude, que les boulets trouaient en vain, furieuse de voir voler en lambeaux, sous le feu de l'artillerie, les corps des guerriers, se rua tête basse sur les Espagnols. Noyés dans les flots de cette mer humaine, ils lâchèrent pied. Les hurlements des Indiens, fiers de ce triomphe, achevaient de jeter le désordre et la confusion dans leurs rangs. L'artillerie et leur chef les sauvèrent. Tandis que les boulets pleuvaient sur les flancs des Tlascalans et les éclaircissaient, Cortès chargea vaillamment à la tête de ses cavaliers, et cette foule terrifiée recula de nouveau devant les chevaux et la *tempête de feu.*

Plusieurs fois Xicotencatl essaya de la ramener au combat, ce fut en vain, il fallut céder encore aux hommes blancs. N'ayant pas été plus heureux dans une attaque de nuit, où il trouva les chrétiens sous les armes, ni dans une trahison préparée avec la ruse des sauvages, et qui n'eut qu'un résultat, celui de coûter les mains à cinquante de ses guerriers, le chef intrépide des Tlascalans baissa la tête et accepta l'arrêt du sort. On le vit arriver bientôt lui-même au camp de Cortès. Vêtu de blanc en signe de paix, il se dirigea d'un pas ferme, assuré et la tête haute vers la tente du général, et lui fit le salut accoutumé en touchant la terre de la main et la por-

tant ensuite à sa tête, pendant que les encensoirs de ses serviteurs parfumaient l'air d'un nuage d'encens.

Cortès, habile à juger les hommes, le reçut avec une courtoisie noble et chevaleresque qui, en gagnant le cœur du grand chef, lui assurait l'alliance si précieuse de ces tribus guerrières. Un mois de séjour dans leur ville la consolida au point que, lorsqu'il partit pour Cholula, la ville sainte, sa première étape après la victoire sur la route de Mexico, tous ceux qui l'avaient combattu avec tant de furie offrirent d'entrer dans ses rangs. Il en accepte six mille, se rend à leur tête à Cholula, déjoue une perfidie tramée par Montezuma, et noie le complot dans le sang; puis, le 8 novembre de cette glorieuse année 1519, les Aztèques le voient entrer avec stupéfaction dans la ville impériale.

Montezuma n'ayant pu l'arrêter en chemin ni par la force ni par la ruse, vint au-devant du conquérant le cœur navré. Une tradition populaire annonçait depuis longues années que le *dieu bienfaisant* (Quetzalwatl), embarqué sur l'Atlantique pour les mystérieux rivages de Tlapallan, devait revenir un jour reprendre possession de son domaine. Personne dans le vaste empire de l'Anahuac ne doutait du retour de ce dieu, et, comme il était blanc dans la légende indienne, l'apparition d'hommes de la même couleur portant dans leurs mains la foudre et les éclairs, rappelait la prophétie des prêtres à Montezuma, et lui faisait croire à son accomplissement. Des signes effrayants avaient déjà d'ailleurs préparé les esprits aux catastrophes. Neuf années auparavant, les eaux du grand lac de Tezcuco, agitées sans doute par quelque tremblement de terre, avaient inondé la capitale. En 1511, une des tours du grand temple s'était écroulée dans les flammes; trois comètes avaient brillé dans les années suivantes; enfin, une étrange clarté resplendissant à l'orient venait de prédire le débarquement de Cortès.

Profondément soucieux, mais cachant sa terreur superstitieuse sous un air de dignité et de calme, Montezuma, revêtu du manteau bleu et blanc (*de manta açul y blanca*) orné de perles et de pierres précieuses, et couronné du panache de plumes vertes, insigne de son rang souverain, était sorti de son palais pour recevoir Cortès lui-même. Quand il descendit de son palanquin, tout étincelant d'or bruni et ombragé d'un dais de plumes ondoyantes, et qu'il

s'avança, appuyé sur son frère et son neveu, au milieu de ses sujets immobiles ou prosternés de respect, l'armée fit halte, et Cortès, mettant pied à terre, alla courtoisement à sa rencontre et lui passa au cou une chaîne en verres de couleur. L'entrevue, qui fut très-amicale de la part de Montezuma, terminée, les Espagnols gagnèrent, enseignes déployées et aux sons des trompettes, le quartier méridional de Mexico, où l'empereur leur avait destiné pour logement le palais de son père.

Mexico, sorte de Venise sauvage bâtie, comme celle de l'Adriatique, sur pilotis, car au lac de Tezcuco, desséché depuis, était loin encore de succéder la terre ferme, offrait dans sa construction splendide, étrange et pittoresque l'image de l'empire aztèque. Les fondateurs élevèrent d'abord leurs frêles habitations de jonc et de roseaux sur un groupe de petites îles qui occupait la partie occidentale du lac; plus tard, ces habitations furent remplacées par des bâtiments construits avec des matériaux plus durables. Une carrière du voisinage fournit une pierre rouge facile à tailler, qui fut employée aussitôt dans les grandes constructions. Il en résulta des édifices remarquables par leur solidité. Mexico était la résidence des grands chefs de l'empire et des grands vassaux de Tezcuco et de Tlacopan. Les habitations de ces hauts dignitaires étalaient une magnificence barbare proportionnée au rang de leurs possesseurs. Elles étaient basses, à la vérité, ayant rarement plus d'un rez-de-chaussée; mais elles couvraient une vaste étendue de terrain. Leur architecture rappelait la maison antique des Romains et celle des Orientaux actuels. Dans toutes on trouvait la cour entourée de portiques aux piliers de porphyre et rafraîchie par des fontaines jaillissantes.

Les maisons habitées par les gens du peuple reproduisaient exactement, par un rapprochement bien remarquable, la forme des vieilles maisons de nos villages. Elles reposaient sur des fondations en pierre élevées seulement de quelques pieds et soutenant des solives croisées dans lesquelles étaient engagées des briques. La plupart des rues étaient étroites et de peu d'apparence. Quelques-unes cependant, plus longues et plus larges, coupaient la ville. La principale, qui prolongeait la grande chaussée, traversait toute la capitale, offrant une assez belle perspective, dans laquelle les lon-

gues lignes d'édifices en pierre étaient interrompues de distance en distance par des jardins où brillait tout le luxe de l'horticulture aztèque [1].

Toutes ces rues entrecoupées de canaux et de ponts, et se réfléchissant dans les eaux bleues d'un lac couvert d'îles flottantes et semblables à des corbeilles de fleurs, entre lesquelles circulaient des milliers de pirogues, présentaient à l'œil surpris des Castillans un ravissant tableau. Quatre jours après leur arrivée, quand ils s'aventurèrent dans cette ville immense, qui ne comptait pas moins de trois cent mille âmes, les plus braves se sentirent atteints de ce frémissement qui les avait déjà glacés dans les plaines de Tlascala. Ils regardèrent leur chef, et son œil fier et calme les rassura. Par un coup d'audace qu'un homme de sa trempe pouvait seul concevoir, que des soldats comme les siens étaient seuls capables d'exécuter, huit jours après son entrée à Mexico, il s'était emparé de la personne de l'empereur, devenu prisonnier et otage dans le palais occupé par les Espagnols; il avait fait brûler vifs sous ses yeux mêmes des chefs coupables d'une trahison envers le poste de la Vera-Cruz, et il gouvernait réellement la capitale et l'empire sous le nom de Montezuma.

C'est à ce moment qu'il apprit le débarquement d'une force considérable envoyée par son ennemi le capitan-mayor de Cuba pour lui arracher tout à la fois l'honneur et les fruits de sa conquête.

Désireux de ne les partager avec personne, Cortès avait déjà pris le meilleur moyen, qui était de s'adresser au roi d'Espagne. Avant même son arrivée à Mexico, il s'était empressé de faire partir deux hidalgos sages et discrets avec une lettre et des présents pour Charles-Quint, dont la carta de Vera-Cruz nous a conservé la liste. Il y avait des colliers d'or et de pierres précieuses, cent onces de minerai d'or, afin que Leurs Altesses pussent voir en quel état l'or sortait des mines. Un énorme collier d'or en huit pièces, dans lequel étaient incrustées cent huit petites émeraudes et deux cent trente-deux rubis; les deux roues d'argent et d'or apportées par

1. Prescott, t. II, p. 87.

Teudilli de la part de Montezuma; la tête d'or d'un grand alligator;

Deux oiseaux en plumes vertes, avec les pattes, le bec et les yeux en or, et dans le même cadre des animaux aussi en or massif, semblables à des limaçons;

Un autre oiseau avec des plumes vertes, les pattes, le bec et les yeux d'or;

Deux pièces d'étoffes tissues avec des plumes, une autre avec des couleurs variées, une quatrième avec des figures blanches et noires;

Six boucliers recouverts chacun d'une plaque d'or avec une espèce de mitre d'or au centre;

Seize autres incrustés de pierres précieuses;

Un éventail de plumes de diverses couleurs, avec trente-trois feuilles plaquées d'or;

Une boîte en plumes brodées sur cuir, avec une grande plaque d'or pesant soixante-dix onces au milieu;

Et un grand nombre de mitres, de couronnes, de plumes, de panaches, d'éventails montés en or, de manteaux des plus riches et de toutes nuances, verts, bleus, rouges, vermeils, et étincelants d'or et de pierreries[1].

Ce trésor fut remis à Charles à Tordesillas, où il était allé visiter sa mère Juana la Folle, au mois de mars 1520. Pressé de s'embarquer pour aller ceindre la couronne impériale, il oublia Cortès, et ce fut le lieutenant du gouverneur de Cuba, Narvaez, qui, dans le même mois, lui apporta la réponse à sa lettre à la tête de neuf cents hommes et d'un millier d'Indiens. Averti à temps par ses amis et ses espions, Cortès, selon son habitude, marche sur le danger, joint Narvaez à Cempoalla, l'attaque la nuit avec ses deux cent soixante-six braves, le renvoie vaincu, blessé et captif à la Vera-Cruz, et rentre à Mexico suivi des soldats de son rival, que lui a donnés la victoire.

Là s'arrêta pour un moment le cours de ses prospérités. Furieux de la captivité et bientôt de la mort du grand chef Montezuma, les

1. 'Muchas mitras, y coronas de pluma y oro labradas, muchas plumas muy gentiles muchos plumajes y penachos, muchas otras destas mantas y con mil colores, y perlas y piedras (Gomara, *la Conquista*, p. 57-58-59.)

Aztèques, à la voix de leurs prêtres, se levèrent en masse. Plus fort qu'il n'avait jamais été, Cortès opposait à l'insurrection douze cent cinquante Espagnols et huit mille Tlascalans, et, malgré leur courage, malgré la tactique européenne, malgré le tonnerre de l'artillerie et les boulets qui trouaient à chaque décharge les murs et les monuments antiques de Temchitlan[1], il fallut céder et sortir dans la nuit du 1er juillet 1520, en fugitif, de cette capitale qu'il occupait en maître.

Trois chaussées, traversant le lac, reliaient Mexico à la terre ferme. L'armée, profitant des ténèbres, se mit à défiler silencieusement vers celle de Tlacopan. Mais, aperçue malheureusement par les vedettes indiennes, elle fut signalée. Les prêtres qui veillaient toutes les nuits au sommet des *Teocallis*, pour annoncer les heures, se hâtent de souffler dans leurs conques d'airain, l'énorme tambour suspendu dans le temple du dieu de la guerre mêle à ces sons ses roulements lugubres, les insurgés s'éveillent, et alors se passe dans l'obscurité une scène qu'il faut entendre raconter par le témoin oculaire.

On avait fait un pont volant pour traverser la première coupure de la digue. A peine fut-il ajusté, vers la mi-nuit, que le bagage et l'artillerie passèrent avec Sandoval, Cortès, les cavaliers et un assez bon nombre de soldats. A ce moment, on entendit de tous côtés les Aztèques criant à pleine poitrine : *Taltecuco! Taltecuco!* Venez vite avec vos canots, les blancs nous échappent!

Le lac blanchit immédiatement sous les rames d'une multitude de pirogues, et des milliers d'Aztèques attaquèrent les Espagnols. Ne pouvant défiler que sur vingt de front, ils offraient une proie facile aux masses qui les assaillaient. Les Espagnols se défendaient en courant; pressés de gagner la terre ferme, ils s'efforçaient d'écarter ces flots d'ennemis, les cavaliers en les culbutant avec leurs chevaux, les fantassins à coups de dagues. Mais les madriers du pont volant s'étant enfoncés sous le poids, on ne put les relever. Tandis que les soldats de l'arrière-garde s'y employaient de toute leur force, la lutte devint affreuse sur ce point entre eux et les Mexicains.

1. Nom aztèque de Mexico.

On n'entendait de toutes parts que ces cris de détresse et de désespoir :

« Au secours, je me noie ! A l'aide, on me tue ! Sainte Marie, ayez pitié de nous ! Pitié, pitié, saint Jacques[1] ! »

Le pont ne pouvant être relevé, la tête de colonne parvint à la seconde coupure de la digue et, poussée par les fuyards et les assaillants, y fut précipitée pêle-mêle : peu en sortirent vivants. Si Cortès n'eût découvert un gué à la dernière tranchée de la digue, il n'échappait personne. Au jour, quand, par un retour offensif des plus nobles, Cortès eut dégagé ceux de ses compagnons qui luttaient encore sur la chaussée, et qu'il compta les survivants, cet homme de bronze se couvrit le visage de ses mains et pleura, car il n'en voyait plus qu'une poignée, pâles, couverts de haillons et ruisselants d'eau et de sang.

Telle fut cette déroute célèbre dans les annales espagnoles, et justement appelée la nuit de deuil (*noche triste*). Les *teules*, comme les nommaient les Mexicains, ou hommes blancs, auraient dû y perdre leur prestige avec leur force; mais que ne peut la double influence de la valeur et du génie ! Un an et treize jours plus tard, ces mêmes soldats, décimés, battus, épars, errants, sans espoir et sans armes chez des tribus d'une fidélité douteuse, rentraient triomphants à Mexico et y vengeaient, par de terribles représailles, la honte de la nuit fatale et la mort de leurs compagnons.

1. Pues la grita y lloros y lastimas que decian demandando socorro : ayudadme, que me ahogo : otros socorredme que me matan; otros demandando ayuda á nuestra señora Santa Maria, y á señor Santiago. (El capitan Bernal Diaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España*, t. II, p. 327.)





Bosselman sc.

CHARLES QUINT.

Publié par Furne, Paris.

Imp. F. Chardon [illegible]

CHAPITRE IV

COMUNEROS ET CHERCHEURS D'OR.

Insurrection populaire en Castille. — Griefs des communes. — La junte de Gobierno. — Juan de Padilla. — Tolède donne le signal. — Le mandataire infidèle. — Vengeance du peuple. — L'évêque Fonseca. — Liberté municipale au XVIe siècle. — Indépendance des villes espagnoles. — La ligue sainte. — Juana la Folle à Tordésillas. — Le nouveau chef du peuple. — Combat de Villalar. — Mauvaise politique des procuradores. — La noblesse se range du côté de la royauté. — Derniers moments de Padilla. — Ses lettres à doña Maria et à la ville de Tolède. — Les martyrs de la liberté. — Juan Bravo et le bourreau. — Dissolution de la ligue. — Héroïsme de Maria Pacheco. — Le démon familier. — La *hermandad* ou fraternité de Valence. — Massacre des nobles à Mayorque. — Abaissement des cortès. — Habileté de Charles-Quint. — Secret de sa clémence. — Lutte de la France et de l'Espagne. — Incursion en Guienne et en Bourgogne. — Le 24 février et le 24 août 1525. — François Ier dans l'alcazar de Madrid. — Le malheur et la trahison. — Loyauté castillane. — Le capitaine Alarcon. — Un autre empire. — Francisco Pizarro. — Les chercheurs d'or. — Découverte du Pérou. — L'île de Pugna. — Douceur des insulaires. — Avarice et cruautés des aventuriers de Pizarro. — Le Père Valvidia. — L'Inca Atahualpa. — La chambre pleine d'or. — Récit de Las Casas. — Fray Marcos de Nica, témoin oculaire. — Les Espagnols font brûler vifs les chefs des Péruviens. — L'ancien gardeur de porcs, marquis et capitaine général. — L'Inca Manco. — Supplice d'Almagro. — Vengeance de ses officiers. — La croix sanglante. — Ingratitude de Charles-Quint envers Hernando Cortès. — Malheureuse expédition d'Alger. — Insurrection des protestants d'Allemagne. — La ligue de Passau. — Martin Luther et Ignace de Loyola.



Les choses humaines ont toujours deux faces, comme notre globe : une éclairée, l'autre dans l'ombre; au moment où elle triomphait dans le Nouveau-Monde, par l'épée de Cortès, la royauté essuyait en Espagne une violente bourrasque populaire. Charles-Quint, en allant prendre possession de l'Empire, avait laissé le pouvoir dans les mains débiles de son précepteur le cardinal Adrien d'Utrecht. C'était en compromettre la force et l'influence. On n'apprit pas plutôt dans les villes que les députés, au mépris de leurs engagements, venaient de consentir un don gratuit pour obtenir le redressement des griefs de la Castille, que le mécontentement se traduisit partout en révolte ouverte. Tolède, la cité aux vieux murs, l'antique métropole des rois goths, fut la première à sonner

le tocsin. Les bourgeois courant en armes au château, à ce signal lugubre, l'arrachent au gouverneur, s'y établissent, s'emparent des portes, forment une junte *de gobierno* et nomment Padilla, le fils du gouverneur de Castille, chef du peuple.

A Ségovie, même mouvement, avec plus de colère encore. Tordésillas, le député aux cortès, avait osé réunir ses concitoyens dans l'église cathédrale pour rendre compte de son mandat : le peuple indigné força les portes du lieu saint, et, sourd aux supplications des prêtres, aux instances des moines sortis en procession de leurs couvents, refusant même de fléchir devant le Saint-Sacrement, il saisit Tordésillas, le traîna au gibet et l'y pendit, sans confession, la tête en bas.

Une sorte de Tristan espagnol, qu'on appelait Ronquillo, juge du roi et renommé par son caractère inflexible, se flattait de soumettre Ségovie ; il revint en toute hâte auprès du cardinal, fuyant devant Padilla, qui lui avait enlevé son bagage et la caisse militaire[1].

Antonio Fonseca, le commandant en chef des troupes en Espagne, n'obtint guère plus de succès. Il brûla, à la vérité, Medina del Campo ; mais les habitants le repoussèrent à travers les ruines fumantes de leurs maisons, et ceux de Valladolid, apprenant cet acte sauvage, lui appliquèrent, sous les yeux mêmes du cardinal, la loi du talion, en livrant son palais aux flammes.

Ce soulèvement des communes, ainsi que le remarque avec raison un des historiens de Charles-Quint, n'était pas le simple effet d'une fureur séditieuse. Le but des communes était d'obtenir la réforme de beaucoup d'abus et d'établir la liberté publique sur une base solide. Le gouvernement féodal de l'Espagne se trouvait plus près de la liberté que dans aucun autre État de l'Europe. Cette heureuse exception tenait au grand nombre de cités qu'il y avait dans le royaume et à la tradition toujours forte et vivace, sur ce sol, de la liberté municipale de Rome. Les citoyens de chaque ville formaient une grande corporation en possession, depuis des

1. Y fue que se dio orden al alcalde Ronquillo (Juez famoso en estos tiempos) que fuesse luego á Segovia con la mas gente que pudiesse y castigasse los delinquentes. (El maestro don fray Prudencio de Sandoval, *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V*, lib. v, p. 241.)

siècles, de priviléges locaux et d'immunités importantes. Affranchis de toute servitude, et admis pour une part considérable au droit de prendre part au gouvernement, ils devinrent de bonne heure commerçants et industriels, et, comme toujours, de l'industrie et du commere, qui les enrichissaient, naquit l'indépendance.

L'esprit du gouvernement particulier des villes, esprit qui même dans les pays où domine le despotisme est démocratique, leur rendait l'idée de la liberté plus familière et plus chère. Leurs représentants dans les cortès étaient accoutumés à résister avec une égale énergie aux empiétements de la couronne et à la tyrannie des nobles : sans cesse occupés d'étendre et de fortifier les priviléges de leur ordre, ils ne perdaient pas une occasion de briser les derniers anneaux de la chaîne féodale, et non contents de former une des classes les plus considérables de l'État, ils aspiraient à la rendre la plus puissante[1].

Jamais circonstances ne semblèrent plus favorables à un tel dessein : le souverain était absent, le peuple aigri, le trésor épuisé, le pouvoir sans force. Les villes se concertèrent, une assemblée fut convoquée à Avila, et, sous l'inspiration de Padilla, les députés populaires, constituant une sainte ligue, s'engagèrent par serment à vivre et à mourir pour le service du roi et la défense des priviléges des cités. Une entreprise hardie du chef du peuple qui, se portant tout à coup à Tordesillas, eut l'art, après une conférence avec Juana la Folle, de proclamer la guérison de cette fille infortunée d'Isabelle, et entoura ainsi la ligue d'une auréole de popularité, parut décider la question en faveur des communes. Malheureusement, il ne sut pas tirer parti de ce moyen, dont les conséquences auraient été décisives dans les mains d'un homme supérieur. Au lieu d'aller s'installer avec la reine, devant laquelle fléchissait toute résistance dans la ville de Valladolid, au centre même du gouvernement, il se borna, dans une course ou chevauchée rapide, à y paraître un instant, pour dissoudre le conseil du cardinal et s'emparer des sceaux du royaume, des archives publiques et des registres du trésor. Établie ensuite dans le village de

1. W. Robertson, *History of Charles-Quint*, t. II, p. 226.

Tordesillas, où devait tomber le mouvement faute de point d'appui, la junte se mit à rédiger le cahier de ses griefs et de ses doléances, et l'envoya en Flandre à Charles-Quint. Avertis qu'ils payeraient l'audace de ce message de leur tête, les députés revinrent effrayés sans l'accomplir. Ils trouvèrent tout en désarroi au camp des *comuneros*. Préféré à Padilla, objet des secrètes jalousies de la junte, Giron d'Urueña s'était laissé prendre Tordesillas en le découvrant par un maladroit mouvement de flanc. On rendit le commandement au chef du peuple, qui s'en montra digne d'abord et eut quelques succès. Mais trop faible pour lutter avec une levée en masse contre des troupes aguerries, il fut battu le 23 avril 1522, auprès de Villalar, et fait prisonnier par les nobles.

Ceux-ci étaient tout prêts, dans l'origine, à faire cause commune avec les villes : l'orgueil et l'ineptie démocratiques, les mêmes dans tous les temps, parce que la direction du mouvement n'échoit qu'à des hommes médiocres, empêchèrent cette fusion, si utile au point de vue du succès. Loin d'accueillir les avances des nobles, les comuneros laissèrent entrevoir sottement leur dessein de les mater après le roi. Tiède jusqu'alors et à moitié hostile à la couronne, la noblesse accourut de tous ses châteaux, et donnant la main au clergé, qu'on avait blessé sans retour en le frappant dans ce qu'il a de plus précieux au monde, le temporel[1], elle se jeta la lance baissée sur le peuple.

Padilla vaincu ne se trouvait donc pas devant des juges, mais devant des bourreaux. Le lendemain de la bataille ils le condamnèrent à mort. Plus cléments, toutefois, que les insurgés de Ségovie, ils lui permirent de se confesser et d'écrire deux lettres adressées l'une à sa femme, l'autre à la ville de Tolède :

« Madame, disait-il à sa femme doña Maria Pacheco, si vos peines ne m'affligeaient pas plus que ma mort, je me trouverais

1. La femme de Padilla, doña Maria Pacheco, proposa, pour subvenir au manque d'argent, de s'emparer des riches et magnifiques ornements de la cathédrale de Tolède; mais, pour ôter à cette action l'apparence d'impiété qui aurait pu blesser le peuple, doña Maria et les femmes de sa maison se rendirent à l'église en procession solennelle, vêtues d'habits de deuil, les yeux en larmes, se meurtrissant le sein, et là elles implorèrent à grands cris le pardon des saints dont elles allaient dépouiller les autels dans l'intérêt public. (Robertson, *History of Charles-Quint*, t. II, p. 245.)

parfaitement heureux. Il faut cesser de vivre, c'est une nécessité commune à tous les hommes ; mais je regarde comme une grande faveur du Tout-Puissant une mort comme la mienne, qui ne peut manquer de lui plaire, quoiqu'elle paraisse déplorable aux hommes. Il me faudrait plus de temps que je n'en ai pour vous écrire des choses qui pussent vous consoler. Mes ennemis ne me l'accorderaient pas, et je ne veux point différer de mériter la palme que j'espère. Pleurez la perte que vous faites, mais ne pleurez pas ma mort : elle est trop honorable pour exciter des regrets. Je vous lègue mon âme, c'est le seul bien qui me reste, et vous le recevrez comme la chose que vous prisiez le plus en ce monde. Je n'écris point à mon père Pero Lopez, je n'ose le faire; car, quoique je me sois montré digne d'être son fils, en sacrifiant ma vie, je n'ai pas hérité de sa bonne fortune. Je n'ajouterai rien de plus, pour ne pas fatiguer la patience du bourreau, qui m'attend, ni faire croire que j'allonge ma lettre pour allonger ma vie. Fossa, mon serviteur, témoin oculaire de tout, et à qui j'ai confié mes secrètes pensées, vous dira ce que je ne peux vous écrire. C'est dans ce sentiment que j'attends le coup qui va vous affliger et me tirer des chaînes. »

Après avoir parlé en époux tendre à doña Maria, le condamné parla dignement en noble et fier Espagnol, et en chef du peuple :

« A toi Tolède! couronne d'Espagne et lumière du monde! à toi, qui fus libre dès le temps des Goths, et qui, en versant le sang étranger et le tien, as recouvré la liberté pour toi et les villes voisines ! Ton enfant légitime, Juan de Padilla, t'informe comment, par le sang de ses veines, tu dois renouveler tes anciennes victoires. Si le sort n'a pas voulu que mes actions soient rangées au nombre des exploits fameux de tes autres enfants, il faut l'imputer à ma mauvaise fortune, et non à ma volonté. Je te prie, comme ma mère, d'accepter la vie que je vais perdre, puisque Dieu ne m'a rien donné de plus précieux que je puisse perdre pour toi. Je suis bien plus jaloux de ton estime que de la vie. Les révolutions de la fortune, toujours mobile et inconstante, sont infinies. Mais ce qui me console de tout, c'est de voir que moi, le dernier de tes enfants, je vais souffrir la mort pour toi, et que tu en as nourri d'autres dans ton sein qui me vengeront. Plusieurs langues feront le récit du genre de mort qu'on me destine et que j'ignore encore,

Ce que je sais, c'est que ma fin est prochaine. Elle montrera quel était mon désir. Je te recommande mon âme comme à la patronne de la chrétienté. Je ne parle pas de mon corps, il n'est pas à moi. Je ne peux en écrire davantage, car dans ce moment même je sens le couteau près de mon sein, plus touché du déplaisir que tu sentiras que de mes propres maux [1]. »

On le conduisit au supplice avec Juan Bravo, commandant des troupes de Ségovie. Le bourreau les précédait, criant, selon la coutume :

« Ceci est la justice que mande faire Sa Majesté de ces cavaliers, qui vont être décapités comme traîtres à sa couronne [2].

— Tu mens, s'écria Bravo d'une voix ferme, toi et celui qui te fait dire cela; nous ne sommes pas des traîtres, mais des citoyens qui vont mourir pour leur patrie et pour sa liberté! »

L'alcade Cornejo lui ordonna de se taire; et, comme il insistait, il lui donna un coup de sa vara sur les lèvres, en lui disant de considérer sa position et d'être plus humble.

« Señor Bravo, dit alors Padilla, interrompant ses oraisons, c'était hier le moment de montrer le courage d'un gentilhomme : aujourd'hui, il faut mourir avec la douceur d'un chrétien [3].

En arrivant au pied de l'échafaud, Bravo supplia le bourreau de le décoller le premier, afin, dit-il, que je n'aie pas la douleur de voir mourir le plus noble fils de la Castille. Son vœu fut exaucé : sa tête sanglante bondit aux pieds de Padilla, qui, s'écriant avec émotion, « te voilà donc mort, brave cavalier, » s'agenouilla en murmurant une prière et reçut aussitôt le coup mortel.

L'épée du bourreau brisa le nœud de la sainte ligue. Zamora, Toro, Salamanque, Avila, Léon, Ségovie, s'en détachèrent au plus vite. Les têtes de Padilla et de Bravo, fichées sur des pieux, glaçaient le cœur des comuneros, et une femme seule montra du

1. Sandoval, t. I, p. 478.

2. Esta es la justicia que manda hazer su magestad, y su condestable y los governadores en su nombre á estos cavalleros. Mandanlos degollar por traydores y alborotadores de pueblos, y usurpadores de la corona real.

Mientes tu, y aun quien telo manda dezir; traydores no, mas zelosos del bien publico si y defensores de la libertad del reyno. (*Id.*, lib. IX, p. 477.)

3. Señor Juan Bravo, ayer era dia de pelear como cavallero, y oy de morir como christiano. (*Id.*, p. 477.)

cœur lorsque les hommes tremblaient. Maria Pacheco osa fermer les portes de Tolède et repoussa les ennemis. Sans les intrigues et les trahisons du clergé, elle eût bravé les assauts de l'armée royale : abandonnée du peuple, auquel les prêtres firent croire qu'elle était inspirée par un démon toujours à ses côtés, sous la forme d'une négresse, elle se retira dans le château, s'y défendit vaillamment quatre mois, et, chassée par la famine, s'en échappa dans la nuit du 28 octobre et réussit à se sauver en Portugal.

Le feu de l'insurrection n'était point, pour cela, tout à fait éteint en Espagne. Le mouvement républicain, bien plus prononcé dans le royaume de Valence, était surtout dirigé contre la noblesse. La *hermandad*, ou fraternité populaire du pays, avait pris les armes contre la noblesse et la pressait vivement. Plus intelligents que leurs ennemis, et comprenant mieux la nécessité d'une mutuelle défense, à peine les nobles de Castille eurent-ils vaincu les comuneros, qu'ils coururent au secours des nobles de Valence. Réunis, ils écrasèrent la *fraternité valencienne*, et en exterminèrent tous les chefs avec une rigueur proportionnée à leur colère.

Le 19 mars 1521, le peuple de Mayorque, dépassant même l'élan de celui de Valence, avait eu aussi ses vêpres siciliennes. Il fallut une longue lutte pour le réduire, et on n'y parvint qu'en versant des torrents de sang. Malheureusement, toutes ces insurrections des comuneros eurent le tort des tentatives prématurées ou avortées : elles ne servirent, selon la remarque d'un homme de sens, qu'à étendre et à fortifier le pouvoir royal, qu'elles avaient pour but de limiter ou d'affaiblir. Les cortès continuèrent à jouer leur rôle accoutumé dans la constitution de Castille : on les réunit toutes les fois que le roi eut besoin d'argent; mais au lieu de songer d'abord, comme leurs pères, au redressement des griefs et à l'intérêt des peuples, et de ne consentir à aucune levée d'argent avant qu'on eût fait raison à la nation, les nouveaux cortès commencèrent par faire leur cour au roi en votant le subside. Or, quand la royauté tint l'argent, elle ne permit plus même les remontrances, sous prétexte de maintenir l'intégrité de ses droits. Les priviléges et les libertés des villes furent restreints peu à peu ou abolis. Dès lors, avec l'indépendance, s'éteignit leur activité. Le commerce déclina de jour en jour, et avec leurs richesses et leur

population, elles finirent par perdre l'influence qu'elles exerçaient dans les cortès depuis des siècles.

La secousse, toutefois, avait été assez violente pour alarmer Charles-Quint. Le 28 octobre 1522, il débarquait en Espagne et venait installer un autre gouvernement à la place de la régence de son précepteur le cardinal Adrien, élu pape après la mort de Léon X. Villes et provinces, agitées par les comuneros, attendaient des supplices avec cette énergie sombre et silencieuse du caractère national : il les surprit, en n'apportant qu'indulgence et pardons, et sa clémence fit plus pour l'affermissement de la royauté que la victoire. Cette politique, toujours habile avec un grand peuple, lui était du reste imposée par les événements.

Une de ces luttes, qui ouvrent le flanc des nations et font couler le sang à torrents, allait s'engager pour une misérable querelle d'amour-propre entre la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. L'intérêt de l'empereur était donc de ménager et de flatter l'Espagne pour l'y engager sous sa bannière. Jamais grande guerre n'eut plus petite cause. Il s'agissait seulement, en effet, de consoler la vanité froissée de François I[er]. Il avait dit à son rival, avant l'élection impériale :

« Nous sommes tous deux amants d'une belle maîtresse; celui qui l'obtiendra sera bien heureux; mais l'autre doit se résigner à son sort. »

Moins philosophe après son échec, il ne fut plus travaillé que par une passion ardente et implacable, la vengeance, et il se jeta comme un taureau furieux et tête basse contre le César allemand. Heureux d'abord dans la campagne de 1523, où ses généraux, rachetant par des prodiges de valeur ses fautes et son imprévoyance, repoussèrent les Espagnols en Guienne et les Allemands en Bourgogne; plus heureux encore l'année suivante, malgré ses défaites d'Italie et la mort de Bayard, en sauvant la Provence d'une invasion formidable, et relevant glorieusement le drapeau français à Milan et à Naples, il vit briser à la fois son épée et sa fortune à la journée néfaste de Pavie. Battu le 24 février, le 24 août 1525 il entrait comme prisonnier dans l'Alcazar de Madrid.

Là, le beau rôle cessa d'être du côté de Charles-Quint; au lieu de montrer la générosité et les sentiments d'un prince, il ne laissa

paraître que la « *finesse d'un corsaire avide qui espère, en maltraitant son prisonnier, le forcer à payer sa rançon plus cher*[1]. » Confiné dans l'Alcazar sous la garde du capitaine Alarcon, rigide comme un hidalgo et aussi dur de cœur que les vieux remparts de la forteresse, François Ier n'en sortait, pour respirer quelques instants, que monté sur une mule et entouré de soldats armés jusqu'aux dents. Par un contraste qui ne l'honore pas devant l'histoire, les égards qu'il refusait au malheur, Charles les prodigua bientôt après à la trahison. Le connétable de Bourbon étant arrivé en Espagne, l'empereur alla le recevoir à la tête de toute sa cour, hors des portes de Tolède, l'embrassa affectueusement et le fit placer à sa gauche. Cet oubli des lois de l'honneur méritait une leçon; la noblesse castillane la lui donna digne et sévère. Charles-Quint priant le marquis de Villena de loger Bourbon dans son palais :

« Un Castillan, répondit respectueusement le marquis, n'a rien à refuser à son roi; mais que Votre Majesté ne soit point surprise, ajouta-t-il avec fierté, si je brûle mon palais jusqu'aux fondements, quand le connétable en sera sorti, car un homme d'honneur ne peut plus habiter sous un toit souillé par un traître. »

Le temps, qui change tout et amène de si brusques révolutions, moins de deux ans après, avait fait son œuvre imprévue. François Ier, relâché le 18 mars 1526, courait au galop sur la route de Saint-Jean-de-Luz à Bayonne en agitant sa main au-dessus de sa tête et criant dans sa folle joie : *Je suis roi! je suis roi encore!* Le 6 mai 1527, Bourbon, menant des Impériaux à l'assaut de Rome, était tué devant la porte Cavallegieri, et Alarcon, le geôlier du roi de France, tenait le pape Clément VII prisonnier au château Saint-Ange.

Presque au moment où se passaient ces choses, il se produisait à l'improviste, dans le Nouveau-Monde, un événement d'un autre genre et d'une moins vive couleur, mais qui allait doter l'Espagne d'un empire dix fois plus grand que le Mexique.

Un compatriote de Cortès, Francisco Pizarro, bâtard abandonné sur les marches d'une église d'Estramadure, nourri par une truie et gardeur de pourceaux quand il eut quitté sa nourrice, s'était

1. Robertson, *History of Charles-Quint*, t. II, p. 342.

jeté, ayant âge d'homme, dans les rangs des chevaliers de l'Océan avec l'ardeur de ceux qui ont tout à gagner et rien à perdre aux aventures. D'abord compagnon de Balboa, l'explorateur de l'isthme du Darien, et du brave Hojeda, il déploie dans ces diverses excursions le courage calme, l'ardeur réfléchie, et l'âpre ténacité du caractère espagnol. Excité par les triomphes de Cortès au Mexique, en 1522, il abandonne son établissement de colon à Panama et se lance sur les flots du Pacifique. Il avait deux associés, un prêtre, qui figurait dans l'entreprise comme bailleur de fonds, et un autre soldat de fortune nommé Almagro. L'acte de société fut scellé à l'espagnole par une hostie consacrée, qu'ils rompirent en trois comme symbole de l'égalité du partage.

Les obstacles qu'ils rencontrèrent auraient découragé d'autres hommes que ces conquérants en cheveux gris; mais si l'âge des illusions était passé, il restait la constance et l'énergie viriles. Repoussé deux fois par la soif, la faim, les Indiens et la mer, Pizarro revient à la charge en 1526, et il découvre enfin le vaste empire du Pérou.

Laissons maintenant la parole à fray Bartholomé Las Casas, qui nous dira comment l'ancien gardeur de porcs conquit ce territoire de quinze cents lieues d'étendue et les moyens qu'il employa pour consolider sa conquête. En débarquant, il extermina plusieurs tribus et leur vola une grande quantité d'or. Les habitants de la première île où il aborda, qui s'appelle Pugna, accueillirent les Espagnols comme des anges descendus du ciel : ils s'empressèrent de leur apporter tous les vivres qu'ils possédaient, et comme remercîment Pizarro en fit passer une partie au fil de l'épée et rendit les autres esclaves.

Il vint de là dans la province de Tumbres, où on lui apportait tous les jours des charges d'or et d'argent, et y commit les mêmes cruautés. Le grand chef de tout ce pays, instruit des sévices des Espagnols, accourut avec une multitude de guerriers nus et armés de flèches. L'infortuné ne savait pas combien les épées sont tranchantes, les lances aiguës et les chevaux impétueux[1].

1. Pocos dias despues viniendo el rey universal, y emperador, de aquellos reynos que se llamó Atalibaba, con mucha gente desnuda no sabiendo como cortavan las

« Où sont ces blancs? disait-il avec confiance; qu'ils sortent de leur campement et viennent dans la plaine, car je ne bougerai d'ici que lorsqu'ils auront payé le mal qu'ils ont fait à mon peuple. »

Les Espagnols marchèrent contre lui, l'attirèrent dans une conférence et s'emparant de sa personne fondirent sur son armée, qui fut affreusement taillée en pièces. Atahualpa s'était engagé pour sa rançon à combler une salle entière d'or; mais comme Pizarro trouve qu'elle se remplit trop lentement, il met l'inca en jugement et le condamne au feu. L'intervention du père Valvidia, son principal accusateur, l'arrache aux flammes, à condition qu'il recevra le baptême, et substitue la garrotte au bûcher[1].

« Je suis témoin, ajoute après Las Casas fray Marcos de Nica, de l'ordre de Saint-François, que Pizarro fit brûler sans aucun motif un autre grand chef dans la province de Quito et Chapera, cacique des Canaries.

« Que ses soldats brûlèrent aussi les pieds au chef Alvis et le torturèrent très-cruellement, afin de le forcer à découvrir le trésor caché d'Atahualpa;

« Qu'ils mirent sur les charbons ardents Cocopanga, gouverneur de toutes les provinces de Quito, et l'y laissèrent consumer avec d'autres caciques, parce qu'ils ne donnaient pas autant d'or qu'en voulait Sebastian de Benacalcar, capitaine de Pizarro;

« Qu'ils entassèrent les Indiens dans trois vastes salles et les y livrèrent aux flammes; un prêtre, nommé Ocaña, ayant retiré un enfant de l'immense brasier, un soldat le lui ôta des mains et le rejeta dans le feu;

« J'affirme que j'ai vu de mes yeux les Espagnols, pour le moindre caprice, couper le nez, les mains et les oreilles aux Indiens; que j'ai vu brûler tant de maisons et de villages, que je n'en pourrais dire le nombre; que j'ai vu égorger les enfants à la mamelle, violer les femmes, piller les villes, et commettre injuste-

espadas y herian las lanças, y como corrian los caballos... (D. fray Bartolome de Las Casas, *Brevissima relacion de la destruycion de las Indias occidentales por los Castellanos*, p. 41.)

1. *Histoire du Pérou.*

ment et de sang-froid toutes les perfidies et cruautés imaginables[1]. »

Maître souverain du Pérou, car l'empereur l'avait nommé, en 1529, capitaine général de ce pays, appelé dans la cédule impériale *la Nouvelle Castille*, Pizarro n'a plus à lutter qu'une fois contre les Péruviens soulevés par Manco, le nouvel inca. Cette insurrection, qui menaçait sérieusement Cuja, où étaient ses frères, et Lima, la ville qu'il avait fondée, passa, ainsi que l'avalanche, avec le fracas du tonnerre et ne laissa comme traces de son passage que des morts. Cet ennemi vaincu, il s'en éleva un autre bien plus dangereux dans ses propres rangs : c'était Almagro, exaspéré par sa mauvaise foi et réclamant la part promise sur l'hostie; il fut battu à Salina, en 1538, par Hernando Pizarro, et décapité sur un signe du conquérant.

Mais l'axiome évangélique est vrai : « Qui frappe de l'épée, par l'épée périra. » Quelques jours après que la tête blanche de son compagnon d'armes eut bondi sur le sol sanglant, Pizarro tombait lui-même sous les coups des officiers d'Almagro. Se sentant blessé à mort, il traça une croix sur la terre avec son propre sang et fut achevé au moment où il allait la toucher de ses lèvres.

Cette fin violente, digne de sa vie, lui épargna les amertumes de Colomb et de Fernand Cortès. Charles-Quint, après la prise de Mexico, avait nommé ce dernier gobernador et capitaine général du Mexique, malgré les réclamations et la colère du gouverneur de Cuba. L'empereur accorda en outre, dans sa libéralité, à l'homme qui lui avait donné plus de royaumes que ses pères ne lui avaient laissé de villes, la vallée de Guaxaca, qui fut érigée en marquisat, avec un revenu de 150,000 livres. Cortès rebâtit ensuite Mexico : une ville européenne s'élève à sa voix sur les ruines de la ville indienne. A cette vue, le désespoir des indigènes éclate et se traduit de nouveau en insurrection générale : Cortès l'étouffe dans le sang, et la nationalité aztèque expire sur le brasier où l'on coucha Guatimozin.

L'ingratitude est la première loi des princes : leur pouvoir ne reposant que sur une base, l'égoïsme, il faut qu'ils sacrifient sans

1. Item soy testigo é doy testimonio. (*Brevissima relacion*, p. 42-43.)

pitié tous ceux qui les ont servis avec éclat, de peur qu'ils ne deviennent dangereux après avoir été utiles. Cortès eut le sort de Colomb. Par la nomination d'un vice-roi, représentant de la couronne, Charles-Quint, tout en le comblant d'honneurs, le dépouilla de sa conquête. On lui permit, comme au Génois, de découvrir de nouveaux rivages, mais on ne lui permit plus de gouverner ce sol arrosé tant de fois de son sang. Il revint alors en Espagne et y trouva tout en mouvement.

Encouragé par le succès de son expédition contre les Barbaresques en 1535, où l'armée chrétienne se couvrit de gloire en battant le célèbre corsaire Hariadan-Barberousse (ainsi nommé de la couleur de son poil), en gagnant le fort de la Goulette et Tunis, et brisant les fers de vingt mille esclaves, l'empereur préparait une nouvelle descente en Afrique. Il s'agissait, cette fois, de prendre Alger, ce nid de pirates et de renégats, d'où les galères, s'élançant comme un vol de vautours, infestaient les côtes d'Italie et d'Espagne. Résolu d'exterminer ces bandits de la mer, Charles-Quint fit voile pour l'Afrique vers la fin de 1540, avec une flotte magnifique composée de ses vaisseaux, de ceux du Pape et des galères de l'ordre de Malte, et portant vingt mille hommes d'infanterie, deux mille cavaliers, trois mille volontaires, la fleur de la noblesse d'Espagne et d'Italie, et mille soldats de Malte conduits par les cent plus braves chevaliers de l'ordre de Saint-Jean.

La saison, par malheur, n'était pas favorable, et le fameux André Doria, grand-amiral, n'avait cessé de le représenter à Charles-Quint. Mais l'empereur croyait aveuglément à sa fortune, et n'écouta pas le vieux marin ; il paya cher son incrédulité. Assailli par d'affreuses tempêtes sur l'eau, par un ouragan d'une violence extraordinaire sur terre, il fut repoussé facilement par les Turcs et contraint, lui qui avait vaincu les soixante mille soldats du vaillant Barberousse, de fuir devant l'eunuque Hassan-Aga et de regagner au plus vite l'Espagne avec les débris de sa flotte. La fortune est comme la femme impitoyable pour ceux qu'elle n'aime plus : à partir de ce moment tout devint obstacle devant l'homme dont la volonté était avant la loi suprême de l'Europe. Les protestants d'Allemagne, qu'il voulait dompter, se levèrent en masse, et, grâce à l'appui de la France et au génie persévérant de Maurice de Saxe,

après une lutte de douze années, ils forcèrent, le 2 août 1552, le fanatique champion du papisme à signer le traité de Passau, qui garantissait pour toujours l'indépendance religieuse des réformés et les libertés constitutionnelles de l'empire.

Cet orage sanglant était passé loin de l'Espagne, où le vent même, tant l'inquisition faisait bonne garde ! n'aurait pu porter les doctrines de Luther. Aussi, tandis que l'esprit humain, à la voix du moine de Wittemberg, brisait ses vieilles chaînes et retrouvait la liberté du Danube au Rhin, il restait parqué en Espagne dans les claies gothiques de l'Église, et pour assurer son servage, Ignace de Loyola, le blessé de Pampelune, instituait l'illustre compagnie de Jésus.

CHAPITRE V

CHARLES-QUINT AU MONASTÈRE DE YUSTE.

Motifs de l'abdication de Charles-Quint. — Immensité de sa tâche impériale. — Mariage de l'infant avec la fille des Tudor. — États de Bruxelles. — L'abdication. — Discours de l'Empereur. — Retour en Espagne. — Charles-Quint et son petit-fils. — Ardeur précoce de don Carlos. — Fermeté de l'infant. — La vallée délicieuse. — Couvent des Hiéronymites. — L'Élysée de l'Estramadure. — Ermitage de César. — Le solitaire de Yuste. — Jardins et terrasses de fleurs. — Le bassin des jours maigres. — Maison de Charles-Quint. — Ses dépenses. — Emploi de sa journée. — La discipline. — Intempérance du reclus. — L'ombre de Luther. — Fureur de Charles. — Lettre à la régente. — Ordres impitoyables contre les réformés. — L'inquisition. — Les captifs de Séville. — Mort de Charles-Quint. — Auto-da-fé de 1559. — L'inscription du monastère de Yuste.



A L'ÉPOQUE dont nous venons de raconter les derniers faits remarquables, Charles-Quint avait cinquante-six ans. Il venait d'en passer trente-neuf dans les agitations de la vie politique et les soucis du pouvoir, et fléchissait sous le poids de tant de couronnes. Qu'on songe, en effet, à l'immensité de sa tâche. Roi d'Aragon, il lui avait fallu maintenir en Italie l'œuvre de ses prédécesseurs, qui lui avaient laissé la Sardaigne, la Sicile, le royaume de Naples, et y accomplir la sienne en se rendant maître du duché de Milan, afin d'enlever le haut de cette péninsule au rival puissant qui aurait pu le déposséder du bas. Roi de Castille, il avait à poursuivre la conquête et la colonisation de l'Amérique. Souverain des Pays-Bas, il devait préserver les possessions de la maison de Bourgogne des outrages de la maison de France. Empereur d'Allemagne, il avait, comme chef politique, à la protéger contre les invasions des Turcs, parvenus alors au plus haut degré de leur force et de leur ambition; comme chef catholique, à y empêcher les progrès et le triomphe des doctrines protestantes : il l'entreprit successivement. Aidé de grands capitaines et d'hommes d'État habiles, qu'il sut choisir avec art, employer avec discernement, il dirigea d'une ma-

nière supérieure et persévérante une politique toujours compliquée de guerres sans cesse renaissantes [1].

Cette tâche, vraiment immense et qu'il remplissait presque seul, car ses vice-rois, ses ministres, ses généraux, ses négociateurs, n'étaient, comme le remarque un de ses plus fidèles historiens [2], que les instruments bien choisis de ses desseins et les habiles exécuteurs de ses volontés, devait finir par user la vigueur d'un homme. Une chose surprenante, c'est qu'il ne fut pas brisé plus tôt. Tant qu'il monta, son énergie le soutint pourtant; mais arrivé à la déclivité de la vie, il ne se sentit plus la force de descendre et résolut de rejeter son fardeau impérial.

Dans cette prévision, il avait déjà marié son fils l'infant Philippe à la fille des Tudor, afin de retenir l'Angleterre du côté de l'Espagne, si la lutte se continuait avec la France. Jeanne la Folle étant enfin délivrée par la mort de sa démence, qui durait depuis un demi-siècle, et le trône espagnol qu'elle occupait seule légitimement se trouvant vacant, il n'hésita point à y faire asseoir son fils.

Le 25 octobre 1555, il parut vêtu de deuil et portant le cordon de la Toison d'or devant les États des Pays-Bas, réunis à Bruxelles. Accompagné de son fils Philippe, des reines de Hongrie et de France, ses sœurs, de ses neveux Ferdinand d'Autriche et le duc Philibert-Emmanuel de Savoie, et de Christine, duchesse de Lorraine, sa nièce. Charles-Quint, rongé de goutte, blanchi et courbé avant l'âge, se traîna avec peine jusqu'au trône en s'appuyant d'une main sur un bâton, de l'autre sur l'épaule du prince d'Orange. Après qu'il se fut assis sous le dais de Bourgogne, ayant à sa droite son fils, à sa gauche sa sœur, la gouvernante Marie, autour de lui le reste de sa famille, sur les côtés et en face les corps de l'État et les principaux personnages du pays, placés selon leur rang, Philibert de Bruxelles, président du conseil des Flandres, fit connaître son irrévocable dessein [3].

Il expliqua en peu de mots l'intention du souverain dans la convocation extraordinaire de cette assemblée; il lut ensuite l'acte d'abdication par lequel l'empereur abandonnait à Philippe, son

1. Mignet, *Charles-Quint, son abdication et sa mort.*
2. *Id.*, p. 13.
3. *Id.*, p. 92.

fils, tous ses domaines, sa juridiction et son autorité dans les Pays-Bas, déchargeant ses sujets de l'obéissance qu'ils lui devaient, pour la transporter à Philippe, son légitime héritier, afin qu'ils le servissent avec le zèle et la fidélité qu'ils lui avaient toujours montrés à lui-même depuis tant d'années qu'il les gouvernait[1].

Le vieil empereur se levant ensuite et toujours appuyé sur l'épaule de Guillaume de Nassau, à cause de sa faiblesse, s'adressa lui-même à l'assemblée et rappela dans un discours très-mesuré et très-digne, dont il tenait, sans le lire toutefois, le manuscrit à la main, tout ce qu'il avait entrepris et exécuté de grand depuis le commencement de son règne. Il dit que dès l'âge de dix-sept ans s'étant dévoué tout entier aux soins du gouvernement, il n'avait donné que peu de temps au repos, encore moins aux plaisirs; que soit au sein de la paix, soit pour faire la guerre, il avait passé neuf fois en Allemagne, six fois en Espagne, quatre fois en France, sept fois en Italie, dix fois dans les Pays-Bas, deux fois en Angleterre, autant en Afrique, et qu'il avait traversé onze fois la mer; que tant que ses forces avaient pu suffire au pénible gouvernement de ses vastes États, jamais il n'avait craint le travail ni ne s'était plaint de la fatigue; mais que sa vigueur épuisée par les crises douloureuses d'une maladie incurable et ses infirmités, qui croissaient de jour en jour, l'avertissaient de quitter le monde; qu'il n'était pas assez jaloux de régner pour vouloir tenir le sceptre d'une main débile, quand il ne pouvait plus protéger ses sujets et veiller à leur bonheur; qu'au lieu d'un souverain succombant sous le mal et qui n'avait plus qu'un reste de vie, il leur donnait un prince joignant à la force de la jeunesse l'expérience et la maturité qu'amènent les années; que si, dans le cours d'une longue administration, il avait commis quelques fautes; que si, dans les embarras et sous le faix des grandes affaires qui avaient absorbé toute son attention, il avait fait injustice à quelqu'un de ses sujets, il leur en demandait pardon[2].

« J'ai exécuté, ajouta-t-il, tout ce que Dieu a permis, car les événements dépendent de la volonté de Dieu. Nous autres hommes

1. Robertson, *Histoire de Charles-Quint*, t. IV, p. 290.

2. *Id.*, p. 291. — *Pontus Heuterus Delfii rerum Austriacarum*, lib. xv, cap. I, fol. 356. — Gachard, *Analectes belgiques*, t. I, p. 70.

agissons selon notre pouvoir, nos forces, notre esprit, et Dieu donne la victoire et permet la défaite. J'ai fait constamment ce que j'ai pu et Dieu m'a aidé. Je lui rends mille grâces de m'avoir secouru dans mes plus grandes traverses et dans tous mes périls.

« Aujourd'hui, je me sens si fatigué que je ne vous pourrais plus être d'aucun secours, comme vous le voyez vous-mêmes. Je suis donc déterminé à passer en Espagne, en cédant la possession de tous mes États à mon fils Philippe, et l'empire à Ferdinand, mon frère, le roi des Romains. Je vous recommande surtout mon fils, et je vous demande, en souvenir de moi, d'avoir pour lui l'amour que vous m'avez toujours montré. Je vous engage aussi à conserver entre vous le même accord et la même affection. Ayez le respect de la justice et des lois, et ne refusez à l'autorité ni l'obéissance ni l'appui dont elle a besoin. »

Se tournant ensuite, après une allusion amère et comminatoire au protestantisme, vers Philippe, son fils, qui était à genoux et lui baisait la main :

« Si je ne vous laissais que par ma mort, dit-il, ce riche héritage que j'ai si fort accru, vous devriez quelques regrets à ma mémoire ; mais lorsque je vous résigne ce que j'aurais pu conserver encore, j'ai droit d'attendre de vous la plus profonde gratitude. Je vous en dispense cependant, et je regarderai votre amour pour vos sujets et vos soins pour les rendre heureux comme les plus fortes preuves de votre reconnaissance. C'est à vous à justifier la marque extraordinaire que je vous donne aujourd'hui de mon affection paternelle et à vous montrer digne de la confiance que je mets en votre sagesse. Conservez un respect inviolable pour la religion : maintenez la foi catholique dans sa pureté; que les lois de votre pays vous soient sacrées. N'attentez ni aux droits ni aux privilèges de vos sujets; et si jamais il vient un temps où vous désiriez de jouir comme moi de la tranquillité d'une vie privée, puissiez-vous avoir un fils qui mérite par ses vertus que vous lui résigniez le sceptre avec autant de satisfaction que j'en goûte à vous le céder[1]. »

Ce grand acte accompli avec une simplicité noble et digne, qui

1. Robertson, t. IV, p. 292.

en doublait la grandeur, Charles-Quint partit pour l'Espagne. Débarqué le 25 septembre dans le port de Laredo, il entrait dans la journée du 13 octobre à Burgos au son de toutes les cloches de la vieille ville. De là il se rendit, entre une haie épaisse de noblesse et de peuple, qui étaient accourus pour voir une dernière fois le successeur de Charlemagne, à Cabezon par Celada, Torquemada et Dueños. A Cabezon l'attendait le jeune don Carlos, son petit-fils. Le caractère fougueux de cet enfant, qui avait dans ses veines tout le courage et la violence de son aïeul Charles le Téméraire, ravit et alarma tout à la fois le César déchu. Ennuyé du latin de Cicéron, que le prêtre Juan Honorato, son précepteur, s'efforçait de faire entrer dans sa mémoire comme un coin dans un chêne, l'enfant pria son grand-père de lui raconter ses guerres et ses batailles. Charles-Quint ayant contenté ce désir enfantin, don Carlos l'écouta avec un sérieux et une attention extraordinaires. Mais lorsque l'empereur en vint à sa fuite d'Inspruck devant Maurice de Saxe, il l'interrompit en frémissant et en disant entre ses dents qu'il n'aurait pas fui.

« Le défaut d'argent, l'éloignement des troupes et l'état de ma santé m'y forcèrent, répliqua Charles-Quint avec un sourire.

— N'importe! reprit don Carlos d'un ton ferme, je n'aurais pas fui!

— Mais si tes pages, en grand nombre, avaient voulu te prendre et que tu te fusses trouvé seul entre tous, n'aurait-il pas fallu fuir pour leur échapper?

— Non! dit pour la troisième fois le jeune prince l'œil étincelant, je n'aurais jamais fui! »

Charmé d'une fermeté si précoce, Charles-Quint rit beaucoup des saillies de l'enfant, dont il aurait pleuré le sort s'il avait pu lire dans l'avenir.

Vers la fin du mois suivant, après un séjour de deux semaines à Valladolid et une halte contrariée par les pluies d'automne au château de Jarandilla, il descendait dans la vallée où devait s'éteindre sa vie.

La vallée de Yuste, qu'il avait choisie pour dernière retraite, est située à sept lieues environ de la ville de Placencia, sur le penchant de la chaîne de montagnes qui traverse l'Estramadure. Là,

enfoui dans cette rude sierra, couronnée d'épaisses forêts de châtaigniers et de chênes, s'élevait, à l'abri des âpres vents du nord, le couvent des Hiéronymites. Au sud, une pente douce aboutissait à une vaste plaine, la Vega de Placencia, comme on la nommait, qui, fertilisée par les torrents de la sierra, présentait, par sa riche végétation, un contraste saisissant avec la sauvage physionomie des montagnes[1].

Le couvent, occupé par des moines de Saint-Jérôme, dominait un paysage romantique découpé à travers les collines qui courent le long des confins septentrionaux de l'Estramadure. Il était entouré de jardins cultivés avec soin et de bosquets d'orangers, de citronniers et de myrtes, dont le parfum se mêlait à la fraîcheur des eaux, qui ruisselaient abondantes et limpides des monts voisins. C'était une délicieuse retraite dont le calme et la situation poétique étaient bien propres à détourner l'esprit des orages du monde pour le disposer au recueillement et à la méditation[2].

Trois ans avant son abdication, Charles-Quint s'y était fait construire un ermitage. Ce bâtiment, adossé aux murs du monastère, du côté du midi, se composait de huit chambres de moyenne grandeur et basses de plafond, quatre à chaque étage. Un double portique les défendait des rayons du soleil, et une galerie à jour, coupant la maison, y assurait la circulation de l'air. Cette modeste demeure, malgré les ordres de l'empereur peut-être, gardait dans son ameublement des traces de l'ancienne splendeur de son hôte. On y trouvait, comme dans les palais de Bruxelles et de Tolède, des dais, des fauteuils en velours, des tapis de Turquie et d'Alcaraz, et de magnifiques tapisseries flamandes. Douze tentures de drap noir fin ornaient la chambre à coucher de Charles-Quint, qui portait le deuil depuis la mort de sa mère[3].

Le solitaire de Yuste avait emporté dans sa retraite, outre ses horloges et ses montres, dont il se séparait rarement, les tableaux les plus précieux de ses galeries, parmi lesquels brillaient, comme

1. *Relazione di Federico Badoaro*, Mss de la Bibliothèque impériale, fonds Saint-Germain-Harlay, n° 277, fol. 113 v°.

2. W. Prescott, *History of reign of Philip II*, t. I, p. 39 et 285.

3. Amédée Pichot, *Charles-Quint, chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le monastère de Yuste.* — Gachard, *id.*

les gros diamants d'un écrin, neuf toiles du Titien. A ce luxe royal était réuni tout ce qui pouvait lui rendre le séjour de Yuste agréable. Indépendamment de la galerie qui traversait la maison de l'est à l'ouest, régnaient des corridors à chaque étage. Celui d'en haut conduisait des deux côtés à deux terrasses assez vastes, situées en plein air, et formant une veranda ou galerie couverte et soutenue par des colonnes, que Charles transforma plus tard en jardins. Il les orna de fleurs odoriférantes, qu'il se plut à voir cultiver; les planta d'orangers et de citronniers, et y fit placer des fontaines où coulaient les eaux vives sorties des flancs ou descendues des cimes neigeuses de ces montagnes.

Dans le bassin d'un réservoir qu'alimentait une source abondante, et qui fut revêtu de carreaux de Hollande, se conservèrent les tanches et les truites destinées à sa table les jours maigres. Le corridor du rez-de-chaussée aboutissait au jardin du monastère, que les religieux avaient cédé à leur voisin pour en planter un autre au nord-est de leur cloître. De ce jardin, couvert de verdure, rempli de plantes potagères et d'arbres à fruits, les tiges des orangers et des citronniers s'élançaient jusqu'aux fenêtres de l'ermitage impérial, et y portaient leurs belles fleurs blanches et leurs suaves odeurs [1].

Malgré les assertions contraires de quelques historiens, mal informés sur ce point, Charles-Quint avait sa maison montée sur un pied digne de son rang. Cinquante personnes restèrent attachées à son service, sous la direction de Luis Quijada, son majordome. De plus, Juana, sa fille, qui gouvernait l'Espagne en l'absence de Philippe, avait donné les ordres les plus précis au corrégidor de Placencia pour qu'il eût à veiller avec un soin tout particulier à l'approvisionnement de Yuste, et à ce que les gens qui en étaient chargés fussent expédiés promptement, comme il convenait.

Une somme de 20,000 ducats d'or lui fut assignée, sur sa demande, pour son entretien. Il en employait la plus grande partie en aumônes, et le reste en libéralités aux musiciens et aux chanteurs qu'il avait fait venir pour égayer sa solitude. Son genre de

1. Mignet, *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, p. 201.

vie tenait là le milieu entre la régularité monastique et les habitudes des hommes accoutumés au gouvernement. Ainsi, à moins d'être malade, il entendait la messe tous les matins dans la chapelle. Après la messe, il se mettait à table de bonne heure et dînait seul, découpant lui-même les viandes de ses doigts goutteux. Son médecin Mathys assistait d'ordinaire à ses repas, pour prévenir les suites de son intempérance. Après le dîner, il écoutait une lecture religieuse ou théologique, assistait le soir au sermon et se donnait la discipline.

Qu'on juge des sentiments d'un homme aveuglé par un tel fanatisme lorsqu'il apprit que cette réformation si odieuse, et qu'il avait en vain essayé d'écraser sur le sol allemand, venait de se glisser à Séville ! Il rougit de colère, l'indignation réchauffe les dernières gouttes de ce sang prêt à se glacer pour toujours, et de sa main tremblante il écrit ces lignes adressées à la régente Juana :

« Croyez, ma fille, que cette affaire me tient en grand souci et me cause une peine que je ne pourrais exprimer, en voyant surtout que ces royaumes, durant l'absence du roi et la mienne, ont échappé à cette calamité, et qu'aujourd'hui où je suis venu m'y retirer, m'y reposer et y servir Notre Seigneur, il y survienne en ma présence une aussi impudente et aussi énorme abomination. Assurément, sans la certitude que j'ai que vous et les membres de votre conseil extirperez le mal jusqu'à la racine, en châtiant rigoureusement les coupables, pour qu'il ne pénètre pas plus avant, je ne sais si je me résignerais à ne pas sortir d'ici pour y remédier moi-même.

« Croyez, ma fille, ajoutait-il en finissant sa lettre, que si, dans le principe, il n'est pas fait usage des châtiments et des remèdes propres à étouffer un pareil mal, je n'espère pas que plus tard ni le roi ni personne soit en état de l'arrêter[1]. »

Il ordonnait à l'Inquisition d'être impitoyable ; elle obéit, et jeta dans les fers, à Séville seulement, plus de huit cents personnes. Pour lui, mangeant beaucoup, malgré son médecin, et des mets les plus épicés et les plus indigestes, buvant encore plus et n'observant aucun régime, il mourut de la fièvre tierce, le 21 septembre 1558, un cierge bénit à la main et le crucifix sur la bouche. Fidèle

1. *Id.*, p. 265.

à ses ordres inexorables, l'Inquisition, un an après, brûlait, pour ainsi dire, sur sa tombe, comme les barbares sur les *tumuli* de leurs chefs, soixante-trois Espagnols accusés de luthéranisme. Tandis que ces infortunés expiraient dans les flammes, les hiéronymites gravaient pieusement cette inscription sur la porte de leur couvent :

« C'est dans cette maison de Saint-Jérôme de Yuste que se retira pour y finir sa vie celui qui l'avait consacrée tout entière à la défense de la foi et au maintien de la justice, Charles-Quint, empereur et roi des Espagnes, très-chrétien et très-invincible. Il mourut le 21 septembre 1558[1]. »

1. En esta casa de S. Hieronimo de Yuste se retiró á acabar sa vida el que toda la gasto en defensa de la fe y conservacion de la justicia, Carlos V, emperador, rey de las Españas christianissimo, invictissimo. Murio á 21 de setiembre de 1558.

CHAPITRE VI

PHILIPPE II.

Obsèques de Charles-Quint. — La galère de Sainte-Gudule. — Une tempête et un auto-da-fé. — Le quemadero de Valladolid. — Le condamné et le roi. — Portrait de Philippe. — Élisabeth de France. — La nouvelle capitale. — *No hay sino un Madrid.* — Construction de l'Escurial. — Insurrection des Flandres. — Marguerite de Parme et le cardinal Grandvelle. — Le comte d'Egmont. — Les Gueux. — La réforme à Bruges. — Serment de Philippe. — Portrait du duc d'Albe. — Le soldat courtisan. — Le 9 septembre 1567. — Cruautés du duc d'Albe. — Exécutions des comtes. — L'échafaud noir. — Autre drame sanglant. — L'infant don Carlos. — La médecine au XVIe siècle. — Fray Diego, le cuisinier des Franciscains. — L'histoire censurée. — Louis de Foix et Brantôme. — L'inquisiteur général et le comédien Cisneros. — Rixe avec le duc d'Albe. — Soupçons de l'inquisition. — Projets de fuite du prince. — La confession. — Le jubilé. — Les théologiens d'Atocha — Stratagème du prieur. — Projet d'homicide. — Carlos et don Juan. — L'arrestation nocturne. — *Quien esta ay?* — Le duc de Feria. — Conseil secret. — Opinion de Philippe. — Le procès. — Crime de lèse-majesté. — Lettres du roi au pape, aux cours étrangères, au clergé et aux villes. — Mission du prince d'Eboli. — Rigoureuse ordonnance. — Désespoir du prisonnier. — La commission criminelle. — Jugement du roi. — La sentence verbale. — Le docteur Olivarès. — La potion. — Mort de don Carlos. — Ses obsèques. — Opinion de l'histoire.



Sous l'empire de la folie, héréditaire dans le sang de la Castille, Charles-Quint avait fait célébrer ses obsèques de son vivant; celles que fit célébrer Philippe à Bruxelles, en apprenant sa mort, furent vraiment dignes du successeur de Charlemagne. Le 28 décembre, on le pleura officiellement à Sainte-Gudule, et une galère, dont les voiles de soie portaient en lettres d'or les noms et les dates de tous les triomphes de Charles-Quint, excita l'enthousiasme des Flamands autant que la procession funèbre où marchait Philippe *en personne, la tête ensevelie dans un vaste capuchon et enveloppé d'un manteau noir,* et le catafalque de la chapelle éclairé par trois mille cierges.

Ce devoir rempli et l'ordre donné aux couvents et aux églises de sonner les cloches pendant quatre mois pour l'illustre défunt, Philippe II s'occupa des affaires, confiant la régence des Pays-Bas à la





PHILIPPE II.

Publié par Furne à Paris



bâtarde de son père, Marguerite, duchesse de Parme, qui avait épousé en secondes noces le petit-fils du pape Paul III, et qui, par ses qualités viriles, se rapprochait beaucoup du sexe le plus fort. Il prit congé de ses sujets flamands, le 8 août 1559, dans les États généraux de Gand, et, le 20 du même mois, s'embarqua pour l'Espagne à Flessingue.

Neuf jours après il arrivait dans sa patrie, et montait sur le trône entre une tempête furieuse qui engloutit neuf vaisseaux de sa flotte et mille Espagnols dans les flots, et un auto-da-fé. La fête sanglante, à laquelle assistaient plus de deux cent mille personnes avides de voir couler le sang humain, eut lieu le 8 octobre à Valladolid. Philippe II y présidait, comme aux courses de taureaux, dans une galerie élevée en face du *quemadero*, ayant à sa droite Juana, sa sœur, l'ex-régente, l'infant don Carlos Alexandre Farnèse, fils de Marguerite; à sa gauche, les ambassadeurs, les grands d'Espagne et les prélats. L'évêque de Zamora ouvrit cette scène lugubre par un sermon, puis on mena les condamnés au feu. En passant sous la galerie royale, un de ces infortunés, Carlos de Seso, leva la tête, et apostrophant Philippe II :

« Comment pouvez-vous laisser brûler vos sujets? lui dit-il.

— Si mon propre fils, répondit le roi d'un ton sévère, était aussi méchant que vous, j'apporterais moi-même le bois pour le brûler (*yo trahere la legna para quemar a mi hijo si fuere tan malo como vos*)[1]. »

Parole cruellement prophétique, et qui dut faire tressaillir l'infant. Philippe avait trente-trois ans à cette époque. Petit de taille, délicat de complexion, il n'avait de Charles-Quint que le vaste front, son œil bleu et intelligent, son menton avancé, la couleur blonde de ses cheveux et la blancheur de son teint. Son aspect était d'un Flamand, son caractère d'un Espagnol. Taciturne et hautain, timide et opiniâtre, grave et impérieux, aimant le repos et imposant la crainte, il allait réaliser l'idéal du monarque rêvé par Rome et par l'Inquisition[2].

1. Cabrera, *Felipe segundo*, lib. v, cap. II. — Colmenar, l'historien de Ségovie, trouve ces paroles admirables : *Accion y palabras dignas de tal rey en causa de la suprema religion!* (chap. XLII.)

2. Mignet, *Charles Quint, son abdication*, p. 34.

Veúf depuis longtemps de la mère de don Carlos, dona Maria de Portugal, et remarié à Marie Tudor, il épousa, l'année suivante, la fille d'Henri II et de Catherine de Médicis.

Rompant à cette occasion avec les traditions séculaires des rois de Castille, Philippe abandonna Tolède et Valladolid, et conduisit, en 1561, cette jeune reine, aux yeux florentins et aux longues tresses de cheveux noirs, que « *les seigneurs n'osaient regarder de peur d'en être épris,* » dans l'alcazar maure de Madrid dont il fit sa capitale. Bâtie au milieu d'un vaste plateau élevé de deux mille quatre cents pieds au dessus du niveau de la mer, Madrid plaisait à Charles-Quint par son air vif et pur; elle plut à Philippe à cause de l'âpre désert qui l'isole et l'entoure de toutes parts. Les embellissements qu'il fit au palais et aux églises, la plantation du parc et les nombreuses constructions qui s'élevèrent par son ordre, excusent du reste, s'ils ne le justifient pas complétement, le proverbe des Espagnols portés d'instinct à tout exagérer :

« *No hay sino un Madrid* (il n'y a pas deux Madrid). »

C'est pendant qu'il se livrait avec ardeur aux arts de la paix, et qu'il bâtissait l'Escurial en forme de gril pour remercier saint Laurent de la victoire de Saint-Quentin, gagnée en 1557 par le comte d'Egmont contre la France, que l'insurrection et la guerre éclatèrent en Flandre.

En confiant la régence à sa sœur utérine Marguerite de Parme, Philippe l'avait entourée de trois hommes formant un conseil secret, ou consulte : elle ne devait rien faire d'important sans prendre leur avis. Ces trois hommes étaient Berlaymont, Vigilius et Antoine Perrenot, évêque d'Arras, si célèbre depuis sous le nom de cardinal de Grandvelle. Grandvelle, l'âme et le bras de ce conseil, devint aussitôt le point de mire de l'envie des nobles et de la haine des bourgeois flamands; car, afin de dominer d'une main plus sûre l'aristocratie et le peuple, il s'occupait ardemment d'étendre le pouvoir de l'Inquisition dans les Pays-Bas[1]. En 1565, le comte d'Egmont, l'idole des classes plébéiennes, était déjà venu solliciter en Espagne, au nom de ses compatriotes, le maintien de

1. Dicen los de las villas de Brabante que la inquisicion ordinaria es cosa nueva, y handado suplicas que pienso se enviaran á V. M..... (Lettres originales du cardinal Grandvelle au roi, Archives de Simancas, 10 mars 1568.)

la liberté de conscience et l'abolition du Saint-Office. Lorsqu'il révint à Bruxelles annoncer que le roi exigeait la stricte observation des édits de Charles-Quint, nobles et bourgeois formèrent une ligue et coururent aux armes.

Cédant devant l'orage populaire, Philippe sacrifie d'abord Grandvelle ; mais le péril grossit toujours. Les nobles, unis par un compromis que plusieurs d'entre eux devaient sceller de leur sang, se rendent à cheval et armés, le 3 avril 1566, au palais de Marguerite et réclament le redressement de leurs griefs. Cette visite avait troublé la régente; Berlaymont la rassura en disant à demi-voix que ce n'étaient qu'un tas de gueux. Le mot fut entendu et devint le signe de ralliement du parti. Prenant le soir même l'écuelle et la besace pour symbole, les nobles et leurs chefs, Egmont et le prince d'Orange Guillaume, dit le Taciturne, burent le soir même, dans un repas fraternel, à l'affranchissement de la patrie en criant : « Vivent les *gueux !* »

L'idée religieuse se mêla le lendemain à l'idée politique et vint lui prêter sa force et son enthousiasme; les réformés accourent sur ce sol menacé par l'Inquisition; on prêche l'Évangile à Gand, à Ypres, à Bruges, à Valenciennes; la réformation s'implante avec rapidité en Zélande, à Harlem, à La Haye, et Philippe apprend à la fois l'établissement du protestantisme dans son royaume des Pays-Bas, et le sac des cathédrales d'Anvers et d'Ypres, dévastées et mises au pillage par les gueux au cri de : « Vive la Réforme ! »

A la réception des dépêches qui lui annonçaient ces excès, Philippe tomba dans un frénétique accès de colère : « Il leur en coûtera cher, s'écria-t-il en s'arrachant les poils de la barbe de rage, il leur en coûtera cher ! Je le jure par l'âme de mon père ![1]. » Ardent à tenir ce serment, bien que Marguerite eût rétabli l'ordre et fait pendre à Valenciennes trente-six ministres ou chefs des gueux, il se hâta d'envoyer le duc d'Albe à Bruxelles avec une armée toute composée d'Espagnols.

Fernando Alvarez de Tolède, duc de Alva, était le premier capitaine de son temps et l'incarnation la plus fidèle et la plus rude du soldat courtisan. Fier avec ses égaux, impérieux, dur, inexorable

1. W. Prescott, *History of the reign of Philip second*, t. II, p. 301.

avec ses inférieurs, il était souple et servile dans ses relations avec son maître ; son obéissance flattait d'autant plus l'orgueil de Philippe qu'il était le seul qui fît plier ce caractère altier et inflexible. Les lois de la justice et de l'humanité, regardées avec dédain par le duc d'Albe, étaient comptées pour rien, du moment qu'elles se trouvaient en opposition avec la volonté de Philippe : se glorifiant d'être l'exécuteur des arrêts sanguinaires de son maître, il mesurait son crédit sur la préférence qu'on lui donnait pour commettre des crimes[1].

Dix ans auparavant le roi lui avait commandé d'aller assiéger Rome, et lui, le zélé catholique, avait marché tête baissée contre le pape; il lui ordonna, en 1567, de combattre les protestants, et le duc, traversant les Alpes et la Savoie, la Franche-Comté, la Bourgogne et la Lorraine, se rendit à Bruxelles. Remplaçant la régente en qualité de lieutenant de Philippe et de capitaine général, à peine a-t-il pris possession de ce double pouvoir, qu'il frappe les Flamands à la tête. Le 9 septembre, d'Egmont et de Hornes, les deux principaux chefs des gueux après le prince d'Orange, sont arrêtés à Bruxelles et conduits dans la citadelle de Gand. Le duc organise ensuite un tribunal de sang, et les bourreaux ne peuvent plus reprendre haleine; innombrable fut le nombre des condamnés. Les potences, les roues, les poteaux et les arbres sur les grands chemins pliaient sous le poids des cadavres ou des membres de ceux qui avaient été pendus, décapités ou brûlés; en sorte que l'air que Dieu a fait pour la poitrine des vivants était devenu le charnier des morts[2].

L'impitoyable lieutenant de Philippe II couronna cette boucherie par deux exécutions capitales destinées à compléter le système de terreur qu'il appliquait aux Pays-Bas. Condamnés à mort par ses juges, les comtes d'Egmont et de Hornes furent transférés, le 2 juin 1568, de Gand à Bruxelles et déposés au Broodhuys (maison au pain). Ils y passèrent la nuit dans des cellules séparées, gardés par vingt compagnies de piquiers, d'arquebusiers, de lanciers et un détachement de cavalerie de la garde même du duc. A minuit,

1. Ancillon.
2. Hooft, *la Réformation dans les Pays-Bas*, t. I, p. 261.

l'évêque d'Ypres alla confesser d'Egmont, et le lendemain à dix heures du matin les soldats espagnols vinrent le chercher pour le conduire à l'échafaud, qui, tendu de drap noir, s'élevait au milieu de la grande place. Deux coussins de velours y étaient placés avec une petite table recouverte d'un tapis noir et portant un crucifix d'argent; à droite et à gauche on voyait deux poteaux terminés par une pointe de fer qui en indiquait le lugubre usage.

Devant l'échafaud se trouvait, à cheval, le prévôt de la Cour, tenant à la main la baguette rouge, insigne de sa charge. Le bourreau était, selon la coutume, caché sous la plate-forme. Les troupes, qui toute la nuit avaient été sous les armes, étaient rangées en ordre de bataille autour de la place, dont de forts détachements d'arquebusiers gardaient toutes les issues. Une foule immense avait bientôt rempli l'espace laissé libre par les soldats; d'autres encombraient les fenêtres et les toits de la grande place[1].

Vêtu d'une robe de damas cramoisi, recouverte d'un manteau espagnol à crépines d'or et la tête couverte d'un chapeau ombragé de plumes blanches et noires, le comte, au milieu d'un silence si profond qu'il semblait qu'on fût à la veille du Jugement dernier, marcha d'un pas ferme à la mort. Il fit quelques pas sur l'échafaud, regrettant de ne pouvoir finir ses jours au service du roi et de la patrie; puis, s'agenouillant sur un des coussins et embrassant le crucifix, il se mit à prier avec ferveur. Le bourreau apparut à ce moment et d'un seul coup lui détacha la tête des épaules.

Le comte de Hornes, en montant à son tour sur l'échafaud noir deux heures plus tard, trouva cette tête sanglante fichée sur un des poteaux. Entièrement vêtu de deuil, Hornes, qui était d'une haute stature et se tenait fort droit, passa comme s'il eût fait une promenade dans les rangs des soldats. Sans s'émouvoir du drap sanglant qui recouvrait le cadavre de son ami ni du sinistre appareil du supplice, il protesta d'une voix assurée de sa fidélité et de son respect pour le roi, et reçut la mort en récitant le verset du psaume *In manus tuas, Domine.*

L'impression produite par ce drame sanglant s'effaça quelques jours après devant une autre tragédie qui glaça l'Europe d'horreur,

1. W. Prescott, ouvrage cité, t. III, p. 133.

et où Philippe jouait le premier rôle. On se rappelle cet infant précoce que les lèvres de Charles-Quint sacraient à Cabezon pour le pouvoir et l'avenir. Qui ne lui eût prédit une fortune éclatante comme celle de l'Espagne, alors à son apogée de gloire et de splendeur! Unique héritier de la première monarchie d'Europe, il allait épouser la fille du roi de France, et ses regards, franchissant les mers et les Pyrénées, pouvaient se promener de Madrid à Besançon et de Bruxelles à Naples sans sortir de son futur domaine. Cruelle ironie du hasard, qui ne lui montra un instant l'éblouissant mirage que pour le voiler aussitôt par une nuée de malheurs!

La réaction ne se fit pas attendre. Un an après avoir reçu la bénédiction de son aïeul, un événement imprévu lui ôtait sa fiancée. Marie d'Angleterre étant morte avant la signature du traité de paix avec la France, Henri II jugea, non sans raison, qu'un roi de trente-deux ans, car Philippe II n'en avait pas davantage, était un époux plus convenable pour sa fille Isabelle qu'un prince de treize ans, et dans le vingt-septième article du pacte de Catau-Cambrésis on substitua le nom du père à celui de l'infant. A peine guéri d'une fièvre quarte, dont les accès l'avaient rudement éprouvé, on l'envoie à l'université d'Alcala, et il y fait, le 9 mai 1562, une chute dans l'escalier de son palais que tout le monde crut mortelle. Le roi était accouru en poste. Il ne trouva pas de moyen curatif meilleur, quoique dans toutes les églises on priât, par ses ordres, pour le salut de don Carlos, que de faire mettre sur le malade le corps de fray Diego, ce cuisinier franciscain dont le Murillo du Musée retrace la légende. Heureusement il y avait là un bon médecin. Pendant que Philippe II, persuadé de la vertu de sa relique, promettait de faire canoniser le cuisinier, le docteur Basilio, de Bruxelles, sauvait le prince par une opération très-hardie pour l'époque, en le trépanant.

Si l'on en croit l'histoire censurée et les mémoires écrits sous l'influence de la couronne ou de l'Église, don Carlos ne se rétablit jamais complétement. Il lui resta, dit-on, dans le cerveau des lésions qui expliqueraient bien l'inégalité et les bizarreries de son caractère. Mais, malgré les assertions de l'archevêque de Rosano, de Cabrera, de Campana, de l'ancien secrétaire de l'inquisition, et les contes de Brantôme et de Louis de Foix[1], il doit rester de

1. Cabrera, *Historia de Felipe II*, lib. VII, correspondance du nonce du pape. —





DON CARLOS.


UNIV. OF MICH.

grands doutes à l'historien sincère et qui n'a pas de parti pris. Qu'on juge du reste, par trois des crimes qu'on lui reproche, de la valeur des griefs allégués contre lui. Il manqua souvent, selon Cabrera, au respect dû à l'âge et à la dignité du prince d'Eboli. Si l'âge de don Ruy Gomez et son rang méritaient le respect, sa lâcheté de courtisan ne méritait que le mépris. Au su et au vu de toute la cour, il vendait sa femme à Philippe, et tirait (ce n'était point un Espagnol!) lucre et vanité de sa honte. Ayant imposé à son fils comme gouverneur le mari de sa maîtresse, le roi devait bien s'attendre que quelques éclaboussures de l'opinion publique finiraient par atteindre l'officieux Portugais.

Le second crime, qui n'est guère plus grand au fond, devait avoir un jour de graves conséquences. Don Diego Espinosa, inquisiteur général, venait de bannir de Madrid le comédien Cisneros. L'infant, qui l'attendait chez lui pour jouer une comédie, pria l'inquisiteur de suspendre son arrêt jusqu'après la représentation. Espinosa refusa insolemment, et alors le prince royal, celui que les cortès avaient déjà solennellement reconnu, outré de se voir insulté et bravé par ce prêtre, courut sur lui le poignard à la main en s'écriant :

« *Curilla!* (faquin!) oses-tu bien me résister en empêchant Cisneros de faire son devoir! Par la vie de mon père! je ne sais qui me tient que je ne te tue[1]. »

Le troisième grief se rattache au terrible gouverneur des Pays-Bas. « D'après une tradition assez plausible, dit un écrivain impartial, la dernière entrevue du duc d'Albe avec don Carlos faillit avoir un dénouement tragique. Le duc ayant annoncé à don Carlos qu'il allait punir les Flamands de leur révolte et de leur impiété, le

Louis de Foix, l'un des architectes de l'Escurial, prétendait que Carlos l'avait prié de lui faire un livre de telle pesanteur qu'il en pût tuer un homme d'un seul coup, et, en effet, de Foix en aurait fabriqué un composé de douze tablettes, long de six pouces et large de quatre, couvert de lames d'acier et par-dessus de lames d'or, qui pesait, dit-il, quatorze livres et davantage. Quant à Brantôme, il raconte en plaisantant un trait de bizarrerie que ses ennemis prêtaient au prince. « Moy estant en Espagne, il me fut fait un conte de luy, que son cordonnier luy ayant apporté des bottes trop étroites, il les fit couper en petits morceaux, fricasser, et l'obligea de les manger. » (*Vies des grands capitaines.*)

1. Curilla! vos ó atreveis á mi? Por la vida de mi padre! Que os tengo de matar. (Wander-Hamen, *Prudencia de Felipe II*, fol. 115.)

prince ne se contint plus, le poignard à la main, il repartit avec colère :

« Je te plongerai ce fer dans le sein plutôt que de souffrir que tu ailles comme un ennemi ruiner des provinces qui me sont si chères ! » En même temps il se précipitait sur le duc d'Albe ; mais celui-ci retint fortement le prince entre ses bras et le terrassa même dans la lutte qui s'engagea entre eux[1].

On peut conclure de ces trois faits, qualifiés *crimes* par l'histoire, que la haine de ses ennemis exagéra beaucoup les défauts de l'Infant. Qu'il fût sensible, violent, emporté même, rien de plus probable, nous dirons mieux, de plus naturel de la part d'un prince élevé dans l'idée qu'il devait commander un jour à quarante millions d'hommes. « Il estoit un terrible masle, a écrit le chroniqueur périgourdin, et s'il eût vescu, asseurez-vous qu'il s'en feut fait accroire et qu'il eût mis le père en curatelle. Aucuns l'ont supçonné de la religion tant de Luther que de Calvin, et qu'il s'entendoit avec les protestants qui luy promettoient l'empire et les Pays-Bas, car il avoit de l'ambition tout ce qu'il luy falloit[2]. »

« Je croy, ajoute Brantôme, qu'après que ce prince eût bien jetté sa gourme, comme les jeunes poulains, et passé tous ces grands feux de sa première jeunesse, qu'il se fût rendu un très-grand prince et homme de guerre et d'Estat. » Ce jugement s'accorde de tout point avec l'opinion des deux historiens dignes de ce nom, qui se sont rencontrés sur le terrain de la vérité à deux siècles de distance. L'un, en nous présentant don Carlos comme petit de taille, avec une tête démesurément large, une épaule contrefaite, une jambe trop courte, un teint blanc et des cheveux blonds, avoue que son aspect débile et maladif cachait des passions violentes et un esprit irritable. « Ses emportements dégénéraient fréquemment, dit-il, en des accès de frénésie ; cependant cet infortuné prince n'était ni fou, ni idiot ; il détestait les bouffons, aimait la vérité, se

1. Théodore Juste, *Histoire de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II*, t. II, p. 369. — L'ambassadeur de Venise traçait alors ce portrait du duc d'Albe : « È di « età di 50 anni incirca, di persona grande, magra, piccola testa, collerico ed « adusto. » (Federigo Badoaro, *Relations inédites des ambassadeurs vénitiens*.)

2. Ceci est ajouté en note de la main même de Brantôme sur le manuscrit Bignon 120 de la Bibliothèque impériale.

montrait compatissant et charitable ; il avait même coutume de dire : Qui fera l'aumône, si les princes ne la font pas?... Il était aussi grand ami du soldat et se fatiguait beaucoup à monter à cheval et à courir la bague[1]. » L'autre témoin, contemporain du prince, reconnaît qu'il était violent et en outre très-ambitieux et avide de commander; mais il ne cache pas que les sympathies qu'il laissait éclater pour les Flamands et sa haine pour les favoris du roi l'avaient rendu suspect et odieux à Philippe[2].

Une étrange et mystérieuse lutte s'engage, en effet, au moment de l'insurrection des Flandres entre le fils et le père. Celui-ci, ombrageux au point de se défier de son ombre, et voyant toujours don Carlos à la tête des insurgés, prépare dans les ténèbres de son cœur le drame lugubre qui doit mettre fin à ses soupçons et à ses craintes. L'autre, averti par l'instinct secret du danger, veut s'enfuir; mais ses lèvres se sont ouvertes, il a parlé avec la franchise espagnole et la confiance de son caractère et de son âge, et tous, jusqu'à don Juan, bâtard de son aïeul, tous glacés de terreur à l'idée de conspirer contre Philippe II, ont couru répéter ses paroles sous les voûtes de l'Escurial. Le maître général des postes y arrive bientôt hors d'haleine; le prince veut partir cette nuit, il a fait demander huit chevaux. Philippe le loue de les avoir refusés et se rend à Madrid, où ce qui se passa le lendemain, 18 janvier 1568, va nous être raconté maintenant par l'huissier même de la chambre :

Depuis plusieurs jours le prince, notre seigneur, vivait dans l'agitation et l'insomnie, et ne cessait de murmurer qu'il voulait faire tuer un homme avec lequel il était mal (*con quien estaba mal*). Il en parla même à don Juan d'Autriche, mais sans nommer l'homme. Sa Majesté, sur ces entrefaites, alla à l'Escurial et y fit venir don Juan. On ne sut pas au juste de quoi il fut question entre eux; mais tout porte à croire qu'il s'agissait du prince, et que don Juan découvrit au roi tout ce qu'il savait.

Philippe, pour détourner les soupçons, envoya chercher par la poste le docteur Velasco, eut avec lui plusieurs conférences sur les travaux de l'Escurial, et donna des ordres, comme s'il se proposait

1. Théodore Juste, ouvrage cité, t. II, p. 367.
2. De Thou, *Histoire de son temps*, t. II.

de rester longtemps au palais. Vint alors le saint Jubilé, que nou gagnâmes tous aux fêtes (de Noël). Le samedi saint, dans la nuit le prince se rendit à San-Yeronimo[1]. J'étais de garde cett nuit-là.

Il se confessa, mais le confesseur ne voulut pas l'absoudre, cause de son mauvais dessein. Il en prit un autre, qui refusa égale ment. Le prince lui ayant dit :

« Allons, vite ! finissons-en ! »

Le frère répondit :

« Que Votre Altesse consulte les lettrés. »

Il était alors huit heures de nuit. Le prince notre seigneur en voya chercher en coche les théologiens d'Atocha[2]. Il vint quatorz frères, deux à deux. Nous allâmes ensuite à Madrid chercher Albo rado, l'Augustin et le Trinitaire. Le prince disputa avec chacu d'eux. Il soutenait, lui, qu'on devait l'absoudre, quoiqu'il voulût tue un homme, parce que cet homme était son ennemi. Et, comme tou répondaient qu'ils ne le pouvaient pas, il demanda, pour ménage les apparences, qu'on lui donnât le lendemain une hostie non con sacrée. Là-dessus, tous les théologiens s'échauffèrent, et il se pass des choses qu'on ne peut raconter. Et, comme tous en étaient l et que l'affaire allait au plus mal, le prieur d'Atocha prit le princ à part et, lui parlant avec la plus grande douceur, il se mit à l confesser et à lui demander de quelle qualité était l'homme qu'i voulait tuer. Le prince répondait toujours qu'il était de haute qua lité, et on ne pouvait le tirer de là. Mais le prieur eut cependan l'adresse de le faire parler, en lui disant :

« Nomme l'homme dont il s'agit, seigneur; car il sera peut-être possible d'accorder la dispense que tu demandes. »

Le prince dit aussitôt que c'était le roi son père qu'il voulai tuer, parce qu'il était son ennemi.

Le prieur, tout ému, reprit alors :

« Votre Altesse pense-t-elle le tuer de sa main, ou a-t-elle de complices ? »

Le prince, s'opiniâtrant à ne pas répondre, se retira sans con

1. Monastère de l'ordre des Hiéronymites bâti dans les environs du vieux palai appelé *Buen-Retiro*.

2. Couvent de Dominicains qui touche aussi le *Buen-Retiro* vers l'est.

fession et sans gagner le Jubilé. Il était deux heures de la nuit, quand tout fut fini. Les frères sortirent consternés avec le confesseur, non moins triste et non moins abattu. Le lendemain, nous revînmes au palais, et on fit savoir à Sa Majesté, toujours à l'Escurial, les choses qui s'étaient passées.

Sa Majesté vint à Madrid le troisième samedi d'après. Le lendemain, elle entendit la messe en public avec le prince et les *princes*[1]. Don Juan étant ensuite allé voir l'Infant, celui-ci fit fermer les portes et demanda ce qui s'était passé à l'Escurial entre son père et lui. Don Juan répondit qu'il s'était agi des galères. Le prince répéta plusieurs fois sa question, et, comme don Juan lui répondait toujours la même chose, il se jeta sur lui l'épée à la main. Don Juan recula aussitôt vers la porte; mais, la trouvant fermée, il tira aussi son épée, en disant :

« Que Votre Altesse reste calme! (*Tenga se Vuestra Alteza!*) »

Ceux du dehors, entendant ces paroles, ouvrirent la porte, et don Juan revint à son hôtel. Le prince se coucha, ne se sentant pas bien, jusqu'à six heures du soir. A cette heure, il se leva, mit une ample robe de chambre, et, comme il n'avait rien pris de toute la journée, sur les huit heures, il mangea un chapon bouilli et se recoucha ensuite vers les neuf heures et demie. Étant ce jour-là de garde, je soupai au palais. Sur les onze heures, je vis descendre Sa Majesté par le grand escalier, avec le duc de Feria, le prieur, le lieutenant de la garde et douze hallebardiers. Le roi était armé et portait son casque. Il entra avec sa suite et m'ordonna de fermer la porte et de n'ouvrir à personne[2]. Ils se rendirent à la chambre du prince, et, quand il dit : « Qui va là? (*Quien esta ay?*) » les cavaliers entouraient déjà son chevet, et s'étaient saisis de l'épée et de la dague. Le duc de Feria, capitaine général des gardes royaux, avait mis la main sur une arquebuse qu'il tenait auprès de son lit, chargée de deux balles. Au cri qu'il avait poussé, les cavaliers répondirent : « C'est le conseil d'État. » Comme le prince venait

1. Les princes de Hongrie et de Bohême alors à Madrid.

2. De Foix lui avait fait une machine pour fermer sa porte en dedans. Le jour de l'arrestation, il eut ordre d'empêcher que la porte ne se fermât, et y réussit avec tant d'art que « comme Carlos eut tiré le verrouil, selon sa coutume, il crut aussi que la porte étoit close de telle sorte qu'on ne pouvoit l'ouvrir sans violence et sans faire bruit. » (De Thou, *Histoire de son temps*, t. II.)

de sauter du lit et cherchait ses armes, il vit entrer le roi, et lui dit :

« Que me veut Votre Majesté?...

— Tu le verras tout à l'heure, répondit Philippe. »

Et, pendant qu'on barricadait portes et fenêtres, il lui dit de se tenir tranquille dans cette pièce et de ne pas en bouger qu'il n'en eût reçu l'ordre.

Appelant en même temps le duc de Feria :

« Je vous charge de veiller sur le prince et de le garder, dit-il. »

Et puis à Luis Quijada, au comte de Lerma et à don Rodrigo de Mendoza :

« Je vous charge de servir le prince et de lui obéir, avec cette réserve que vous ne ferez rien de ce qu'il vous demandera sans me l'avoir communiqué. Je vous ordonne de le garder avec loyauté, sous peine de haute trahison. »

Sur ces paroles, le prince se mit à pousser de grands cris, en disant :

« Que Votre Majesté me fasse tuer plutôt que de me tenir prisonnier, car c'est chose scandaleuse et avilissante pour la royauté. Sinon, je me tuerai moi-même! »

A quoi le roi lui répondit de n'en rien faire, car c'était un acte de fou.

Et le prince répliqua :

« Je ne le ferai point comme fou, mais comme désespéré, puisque Votre Majesté me traite ainsi. »

Il se dit ensuite beaucoup d'autres choses à bâtons rompus, car ce n'était ni le temps ni le lieu de discuter. Le roi sortit, et le duc prit les clefs des portes et renvoya tous les gens du prince. Dans l'antichambre, il mit une garde formée de quatre Monteros et de quatre hallebardiers, dont trois étaient Espagnols et cinq Allemands, le lieutenant compris. Venant après à la porte où j'étais, il y mit une garde toute pareille, et me congédia. Cela fait, on retira au prince les clefs de ses bureaux et de ses coffres. Le roi se les fit apporter dans son appartement. On ôta les lits des valets. Le duc de Feria, le comte de Lerma et don Rodrigo veillèrent cette nuit-là auprès de Son Altesse. Pendant les deux autres nuits, il fut veillé par deux chambellans qui se relevaient de six en six heures. Les

sept chargés par le roi de ce service étaient : le duc de Feria; Ruy Gomez, prince d'Eboli; le prieur don Antonio de Tolède; Luis Quijada; don Fadrique Enriquez, frère de l'amiral; et don Juan de Velasco. Ils ne portaient point d'armes pour ce service. A partir de ce moment, les gardes ne nous laissent approcher ni de jour ni de nuit. Deux chambellans mettent le couvert. Les majordomes viennent chercher le dîner dans la cour. On ne permet l'entrée d'aucun couteau. On apporte toutes les viandes coupées. On ne dit plus la messe dans l'appartement du prince, et il ne l'a pas entendue depuis qu'il est en prison [1].

Le lundi 5, le roi convoqua dans son appartement tous les conseillers avec leurs présidents. Un curieux témoin, assez bien informé parfois des choses de son temps, Brantôme, nous apprend ce qui se passa dans ce conseil secret :

« J'ay ouy raconter, dit-il, à un grand personnage espagnol que le roy d'Espagne, tenant don Carlos prisonnier, il assembla un jour son conseil pour sçavoir ce qu'il en seroit. Les uns opinèrent qu'il ne le devoit pas faire mourir ny respandre son propre sang, qui possible un jour crieroit vengeance devant Dieu; mais qu'il le falloit mettre dans une prison austère et perpétuelle. Les autres dirent qu'il le falloit bannir et confiner en Flandres, et là luy bailler de l'exercice à son haut courage, qui désiroit tant la guerre, pour la faire là aux rebelles hérétiques et les du tout exterminer; ou bien l'envoyer aux royaumes de Naples et de Sicile, et les luy donner en partage, et luy amollir le cœur par un si beau don et bienfait, provenant d'un bon naturel d'un doux père qui lui pardonnoit sa faute.

« D'autres dirent qu'il le falloit plutost envoyer à Oran et l'en faire roy, et là se comporter avec les Maures ou bien ou mal, comme il luy en viendroit à la fantaisie. Sur quoy le roy d'Espagne respondit à tous que, pour le tenir en prison, il ny avoit point de raison, d'autant qu'à un tel enragé et endiablé de lyon, il ne se pouvoit trouver de cage, fust-elle de fer, assez forte pour l'y tenir en seureté, qu'il n'en eschappast.

1. Le texte de cette curieuse relation était en France depuis vingt ans, quand Prescott, ce charlatan yankee, prétendait en avoir eu la première copie.

« De l'envoyer en Flandre, il n'y seroit pas plutost, qu'il s'accorderoit avec les rebelles, leur pardonneroit et les accosteroit en quelque façon que ce fust pour se faire encore plus rebelle qu'eux et luy faire la guerre. De luy donner le royaume de Sicile et de Naples, c'estoient deux trop petits morceaux et royaumes pour rassasier et borner son ambition : d'autant qu'en hautesse de courage naist souvent convoitise de régner, soit par justice, soit par intolérance de supérieur, comme l'on dit, ou par les mauvaises persuasions des serviteurs que l'on tient près de soy.

« Et s'il vous plaist, disoit-il, si les Napolitains ont esté de tout temps sujets aux mutations et rébellions, que ne seront-ils avec luy? De plus, il s'aideroit des moyens et richesses qui sont là, et surtout de ces galères qui lui viendroient faire la guerre jusque dans toute l'Espagne; car celuy qui est le plus fort sur la mer venant d'Italie, il est quasi maistre d'Espagne. Voire mesme qu'il s'accosteroit plutost des forces et galères d'Alger et du Levant, plutost qu'il ne fist tous les maux du monde à luy et à tous ses pays.

« Pour le regard de l'envoyer à Oran, aussitost il feroit confédération avec les rois de Fez et de Maroque, et de tous les Maures, pour entrer en Espagne et la ravager aussi bien que firent jamais les Sarrazins.

« Pourquoy il conclud sur ces raisons *que le meilleur estoit de le faire mourir*[1]. »

Pour hâter cette conclusion arrêtée immuablement dans son cœur de bronze, Philippe chargea une commission de trois membres de faire le procès à son fils. Cette commission se composait de deux ennemis mortels du prince, le cardinal don Diégo Espinosa, président du conseil de Castille et grand inquisiteur, et don Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, auxquels le roi avait adjoint Muñatones, membre de son conseil privé. Afin que cette sorte de cour martiale secondât plus vite ses vœux sanglants, Philippe s'en était réservé la présidence.

Muñatones, chargé de l'instruction, se mit à l'œuvre sur-le-

1. Brantôme, *Vies des hommes illustres et grands capitaines étrangers*, t. VI, p. 115-116.

champ. Tandis qu'il essayait, à l'aide des pièces du procès fait par Jean II, roi d'Aragon, à Carlos, son fils aîné, prince de Biana et de Girone, de donner à la procédure la forme usitée dans les crimes de lèse-majesté, Philippe II s'occupait personnellement de tromper l'opinion au dedans et au dehors de son royaume. Étendant entre son infortuné fils et le monde un voile aussi mystérieux, aussi épais, aussi funèbre que ceux de l'inquisition, il eut soin de cacher dans des généralités où éclata toute la perfidie de son caractère la véritable situation du prisonnier et le but parricide qu'il était résolu d'atteindre.

Ainsi, le 20 janvier 1668, il écrivait au pape que dans la peine qui l'affligeait en ce moment il puisait cependant la consolation d'avoir fait tout son possible pour que son fils reçût une bonne éducation; qu'il avait longtemps fermé les yeux sur les conséquences de son organisation physique, mais que le service de Dieu et le bien de l'État ne lui permettaient pas une plus longue tolérance. Il finissait en promettant à Pie V de le tenir au courant de cette affaire, et lui demandait le secours de ses prières pour un heureux dénouement[1].

Aux archevêques, évêques et autres prélats, aux chapitres des cathédrales, aux cours royales de justice, aux gouverneurs civils et militaires, aux villes et à leurs corrégidors, il disait à peu près dans les mêmes termes que, s'il n'avait été que père, il ne se serait jamais déterminé à prendre une résolution si grave; mais que son devoir de roi ne lui avait pas permis d'agir autrement. Les corrégidors et les alcades reçurent, en outre, une lettre confidentielle, dans laquelle Philippe II, prévoyant le cas où l'*ayuntamiento* voudrait nommer des députés ou adresser des représentations, déclarait improuver d'avance de semblables démarches, et défendait, s'il était question d'une réponse, d'entrer dans aucun détail sur cette affaire.

Ses courtisans donnaient de leur côté l'explication suivante aux ambassadeurs :

« Depuis trois ans, Philippe remarquait que son fils était encore

1. M. de Falloux a donné toute la lettre, d'après Feuillet, dans son *Histoire de saint Pie V*.

plus mal composé de son cerveau que de sa personne, et qu'il n'avait jamais l'entendement bien rassis, il avait dû à la fin subordonner son affection paternelle à son devoir de souverain. C'est pourquoi il avait arrêté son fils et le retenait dans le palais de Madrid, où il serait surveillé de telle sorte qu'il ne pourrait plus faire de mal ni sortir du pays [1]. »

Du reste, le roi lui-même s'était empressé de rassurer les cours en écrivant à sa sœur et à sa tante que *l'arrestation du prince ne devait pas être suivie d'autres peines*, et qu'elle avait été seulement résolue pour mettre fin à ses déréglements [2].

Malgré cette promesse et ses défenses, les têtes couronnées et presque toutes les personnes auxquelles il avait écrit intercédaient vivement dans leurs réponses en faveur de son fils. L'empereur Maximilien II, qui destinait sa fille à don Carlos, envoya même l'archiduc Charles à Madrid pour plaider sa cause avec plus de chaleur. Philippe alors, ne pouvant plus reculer, jeta le masque, en signant, le 2 mars, cette ordonnance, écrite à coup sûr par Espinosa, avec la plume et l'encre de l'inquisition :

« Le prince d'Eboli est établi chef général de tous ceux qui sont employés au service du prince, à sa garde, à sa nourriture, à sa santé et à tous les autres besoins qu'il pourrait éprouver. Il avisera à ce que la porte du prince soit fermée au loquet, et non à clef, la nuit comme le jour, et il ne permettra jamais que Son Altesse en sorte.

« Sa Majesté nomme pour garder, servir le prince et lui tenir compagnie, le comte de Lerma, don Francisco Manrique, don Rodrigo de Benavides, don Juan de Borgia, don Juan de Mendoza et don Gonzalez Chacon. Aucun autre individu que ceux ci-dessus nommés, si ce n'est le médecin, le barbier et le Montero chargé du soin particulier de la personne du prince, ne pourra entrer dans son appartement sans la permission du roi. Le comte de Lerma couchera dans la chambre même de don Carlos. S'il ne le peut, il sera remplacé par un des seigneurs, ses collègues. L'un d'entre

1. Mémoires de Fourquevaux, ambassadeur de Charles IX.

2. Con la misma escribio de su puño á su tia dona Catalina expressando que la prision no era enderezada á castigo, sino á reformar desordenes. (Llorente, *Historia de la inquisicion*, t. VI, ch. XXXI, p. 204.)

eux veillera la nuit. Ils s'arrangeront pour remplir ce devoir à tour de rôle. Pendant le jour, ils tâcheront d'être tous dans l'appartement *pour distraire et égayer don Carlos par leur compagnie*[1].

« Les seigneurs ne lui parleront que de choses indifférentes. Ils auront soin de n'y mêler rien de relatif à son état et aussi peu que possible de ce qui touche au gouvernement. Ils obéiront à tous les ordres qu'il leur donnera pour son service et son bon plaisir; mais ils se garderont bien de se charger d'aucune commission de sa part pour les gens du dehors, ni de ceux-là pour lui. S'il arrivait que don Carlos fît entrer dans ses entretiens quelque chose de relatif à sa réclusion, ils ne lui répondront pas et rendront compte au prince d'Eboli de tout ce qui se sera passé.

« Le roi leur recommande expressément, s'ils ne veulent manquer à la foi et à l'obéissance qu'ils lui ont jurées, de ne rien rapporter au dehors de ce qui se fera ou se dira dans l'intérieur, sans avoir obtenu auparavant son aveu. Si quelqu'un d'eux vient à savoir qu'on en parle, soit dans la ville, soit dans des maisons particulières, il sera tenu d'en faire son rapport au roi. On dira la messe dans la chapelle, et le prince l'entendra de sa chambre entre deux des seigneurs qui seront chargés de sa garde.

« On lui donnera un Bréviaire, des Heures spirituelles, le Rosaire et autres livres qu'il demandera, pourvu qu'ils traitent de matières de dévotion, et point d'autres. Les six Monteros[2] chargés de la garde et du service du prince porteront les mets destinés à couvrir sa table jusqu'à la première salle, pour être ensuite servis à Son Altesse par les seigneurs choisis pour le garder.

« Les Monteros seront employés et serviront jour et nuit, selon les ordres de Gomez de Sylva. On placera deux hallebardiers dans le tambour de la salle qui conduit à la cour, et ils ne laisseront entrer personne sans la permission du prince d'Eboli. Ce même prince est chargé d'ordonner au nom du roi aux lieutenants et ca-

1. De modo que siempre pueda don Carlos estar entretenido.

2. Gardes du corps du roi pour la nuit. Ils s'appellent tous *Monteros de Espinosa*, parce que tous doivent être nés dans le bourg nommé Espinosa de Los Monteros. C'est un privilége qui fut accordé aux gens de ce pays par Ferdinand Gonzalez, comte souverain de Castille, en récompense d'un témoignage de fidélité vraiment castillan.

pitaines des gardes espagnoles et allemandes de placer huit ou dix hallebardiers en dehors du tambour. *Ces hommes devront aussi monter la garde à la porte des infantes.* Deux seront placés dans l'appartement de Ruy Gomez depuis le moment où l'on ouvre la grande porte du palais jusqu'à minuit, heure où les Monteros relèvent la garde[1]. »

Fidèles à cette consigne qu'ils avaient tous, même les Monteros, juré d'exécuter rigoureusement, les geôliers de don Carlos lui mirent les livrées du Saint-Office : une robe noire et un chapeau noir. Ils ôtèrent aussi de sa chambre les tapisseries et le lit royal où il couchait, et n'y laissèrent qu'un petit lit roulant avec un matelas[2]. Ce malheureux prince, se voyant alors abandonné de tout secours, s'abandonna du désespoir à la fureur, « et, comme il estoit, dit de Thou, gardé par peu de monde, et qu'il y avoit, à cause de l'hiver, grand feu dans la chambre, il se jeta dedans la teste la première, et à peine ses gardes l'en purent-ils retirer. Son habit et sa chemise en furent brulez et lui-mesme s'en ressentit. Lorsqu'il vit que ce moyen de mourir ne luy avoit pas succédé, il demeura deux jours sans boire, et le troisième il but tant d'eau froide que peu s'en fallut qu'il n'en crevât. Depuis, s'estant abstenu de manger pendant quelques jours, il mangea d'une viande de difficile digestion en si grande quantité qu'il faillit d'en estouffer.

« *J'ay rapporté*, ajoute l'historien français, *toutes ces choses comme de Foix me les a dites.* Pierre Giustaniano, noble vénitien, adjouste que Charles avoit tâché de s'étrangler avec un diamant qu'il mit dans sa bouche, mais qu'il en avoit esté empêché par ses gardes. Or, Philippe voyant que l'esprit de son fils estoit fait de telle sorte qu'on ne le pouvoit guérir, ni par la raison, ni par les corrections, en communiqua une autre fois avec l'office de la sainte inquisition, et jugea qu'il estoit juste qu'avant que son fils se tuât luy-mesme par un détestable parricide, on le fist mourir comme condamné par le magistrat légitime. Mais afin de pourvoir à la majesté royale, cela fut fait en secret par du poison que l'on mit dans un breuvage[3]. »

1. Hasta las doce de la noche en que comiencen á velar los Monteros...
2. De Thou, ouvrage cité.
3. Le même.

Quelques jours avant, en effet, et au bout de six mois de cette réclusion cellulaire, la commission criminelle formée par Philippe s'était réunie sous sa présidence. Muñatones, qui remplissait le rôle de fiscal, tout en déclarant qu'on ne pouvait se dispenser, d'après les lois du royaume, de condamner Carlos à la peine de mort, avait reconnu cependant que la rigueur de ces lois devait fléchir dans cette circonstance devant le pouvoir souverain. Soit pour laver leurs mains, comme Pilate, de ce sang innocent, soit par respect humain, les deux autres favoris du roi, Espinosa l'inquisiteur et Ruy Gomez, s'empressèrent de se ranger à cet avis. Mais Philippe ne le partagea point. Accoudé à la table et la tête appuyée sur sa main, il avait tout entendu en silence. Quand Muñatones eut fini, il lui répondit froidement que, s'il écoutait la voix de son cœur, il ne songerait qu'à la clémence; mais que sa conscience l'obligeait au parti contraire; que le plus grand malheur qui pût arriver à l'Espagne serait d'être gouvernée par un roi sans talent, sans instruction, sans jugement et pétri de passions brutales et de vices.

Les conseillers avaient compris. Don Ruy Gomez se chargea de l'exécution de cette sentence verbale. Après s'être concerté avec le grand-inquisiteur, il eut une conférence avec le docteur Olivarès, médecin du prince. Il lui parla avec ce ton imposant et mystérieux que les gens versés dans la politique des cours savent si bien employer, quand il s'agit d'interpréter les ordres du maître. Et Olivarès lui prouva le lendemain qu'il entendait à demi-mot. Le médecin, disent deux historiens impartiaux, purgea le prince le 20 juillet, sans qu'il en résultât rien de bon, mais non sans ordre ni délibération. La maladie se présentant bientôt avec des symptômes mortels, le médecin annonça au malade qu'il était temps qu'il se disposât à mourir en bon chrétien et à recevoir les sacrements[1].

Si l'on en croit l'histoire officielle écrite sous la dictée de l'inquisition et sous l'œil soupçonneux du roi, la fin du prince fut chrétienne et fort édifiante. Il serait mort dans les bras de Fray

1. Purgole sin buen efecto, mas no sin orden ni licencia y parecio luego mortal el mal. (Wander-Hamen, *Don Felipe el Prudente.*) — Fabian Estrada, *Historia de las guerras de Flanrdes.*

Diego de Chaves, son confesseur, en demandant pardon à son meurtrier. Cette version, peu d'accord avec l'opiniâtreté qu'il mit durant toute sa réclusion à repousser les confesseurs, est démentie par les témoignages des contemporains les mieux placés pour savoir les faits, et les plus désintéressés. L'ambassadeur de Venise écrit au Conseil des Dix que le prince est mort par le poison ou par la corde. Brantôme ne mâche pas plus le mot dans sa langue naïve et énergique.

« Un matin, on le trouva en la prison estouffé d'un linge, *non, dit-on, sans avoir auparavant débagoulé contre son père mille injures et exécrations, malédictions et violences*[1]. »

L'historien français Matthieu, Boccalini en Italie, Estrada et Cabrera en Espagne même, sont unanimes pour affirmer le meurtre par violence, qui est confirmé avec une brièveté lugubre par l'un des personnages les plus importants de l'époque, le président Opperus : « On ne sait rien de certain sur sa maladie, dont on entendait parler à peine depuis trois ou quatre jours. Ce soir, écrit-il à un ami, nous avons suivi son cadavre[2]. »

Barrons d'un trait final cette sombre page de la vie de Philippe II. Le roi, qui avait toujours refusé de voir son fils, entra dans sa prison, quand il le sut à l'agonie, et lui donna sa bénédiction, en étendant les bras entre les épaules de Ruy Gomez et du grand-prieur. Puis, le 24 août, la ville de Madrid fit au mort des obsèques magnifiques, et Juan de Tobar, le même dominicain d'Atocha, qui l'avait trompé et vendu, y prêcha le sermon. Si les actions et les paroles des vivants viennent aux oreilles des morts, Charles-Quint dut bien s'indigner au fond de son tombeau dans le monastère de Yuste[3].

De cette catastrophe, qui retentit avec d'étranges commentaires aux deux bouts de l'Europe, il resta un grave sujet de controverse et un roman. Nos pères du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, accoutumés à considérer l'amour comme le pivot universel, en firent aussi le grand ressort de cette tragédie. D'après Saint-Réal, Mercier et

1. *Vies des grands capitaines.*

2. De morbo nihil certè per parum auditum, nisi abhinc tribus aut quatuor diebus... Hoc vespere ad sepulturam imus. (Hopperus, *Epistolæ ab Hispaniâ*, p. 184.)

3. *History of the reign of Philip the second.*

quelques autres, Isabelle et don Carlos, qui s'adoraient toujours, bien qu'ils eussent très-certainement ignoré le projet formé dans leur enfance par la diplomatie, se seraient rapprochés de façon à éveiller le soupçon dans le cœur de Philippe. Or, comme du soupçon à la vengeance il n'y avait pas même un pas chez lui, le même châtiment aurait frappé les deux coupables. Cette légende, mise au théâtre par Schiller et répétée de nos jours dans tous les écrits des convulsionnaires de l'histoire moderne [1], devient ridicule, quand on songe qu'elle repose sur un séducteur de treize ans, contrefait, maladif, trépané, qui n'eût certes rien d'attrayant jusqu'à dix-huit ou vingt-deux ans, et dont les pensées à cet âge s'élevaient plus haut que l'amour de la fille de Catherine de Médicis. Il semblerait donc peu sérieux de s'y arrêter. Mais, en passant avec dédain sur le roman, on ne peut négliger tout à fait l'opinion qui présente la mort de don Carlos comme naturelle quoiqu'un peu forcée.

Ce point de vue a été admirablement résumé par un vrai maître en l'art d'écrire et de juger les livres. « L'héritier du plus puissant monarque de l'Europe, disait Mérimée, en rendant compte dans la *Revue des Deux Mondes* de l'ouvrage de Prescott, est un jeune homme maladif, toujours miné par la fièvre, usé prématurément par la débauche. Naturellement violent et brutal, il menace de mort les ministres; il tire l'épée à tout propos, laisse voir l'envie de tuer son père, blasphème peut-être contre la religion, loue peut-être des sujets révoltés, parce qu'ils sont révoltés contre son père, qu'il déteste. Un jour, il veut s'enfuir; on l'arrête, on l'enferme, on le *soigne fort mal assurément*, il meurt après cinq mois de détention. »

Cette conclusion, qui est aussi celle de Prescott [2], me paraîtrait plus digne d'attention venant d'un homme tel que M. Mérimée, si je n'en savais l'origine. Mais, abstraction faite du témoignage des contemporains, dont les voix doivent s'élever au-dessus

1. Don Carlos, après un jugement de l'inquisition, et Élisabeth de France, sans jugement, tous deux malheureux, opprimés, autrefois promis et *toujours fidèles l'un à l'autre*, périssent; le prince par le lacet ou le poignard, on l'ignore; la reine par le poison. (Dargaud, *Histoire de la liberté religieuse en France*, t. III.)

2. Esta resolucion del rey no consta *en el proceso*. Si solo una nota en que el secretario Pedro del Hoyo certifica que teniendo la causa el referido estado, murio el principe de enfermedad *natural*. (*Historia de la inquisicion*, t. VI, p. 218.)

de toutes les autres, il faut remarquer d'abord que l'historien américain a copié servilement Llorente, auquel il emprunte, sans le dire, ses récits et ses jugements, et se demander ensuite si l'ancien secrétaire de l'inquisition a dit la vérité.

Là est tout le problème. Or, il suffit, pour en trouver la solution d'étudier un moment Llorente. Peut-on se fier à lui? Non, il ment. Il ment en suivant la version imposée par Philippe II; il ment en niant que l'inquisition ait trempé dans ce procès lugubre; il ment encore en essayant d'égarer le lecteur dans de fausses voies. Heureusement, le traître s'est trahi lui-même. Après avoir affirmé très énergiquement qu'il n'y eut en cette affaire aucune intervention du Saint-Office (*no lo es que tuviera intervencion el Santo-Oficio*), Llorente laisse échapper un précieux aveu cinquante-trois pages plus bas.

« Cette résolution du roi, dit-il, n'est pas mentionnée au procès. Il ne s'y trouve qu'une note de la main du secrétaire Pedro de Hoyos, qui certifie que la procédure s'arrêta avant la sentence, à cause de la mort du prince. »

On ne peut pas articuler plus clairement un fait. Llorente a vu les pièces du procès; mais en quel lieu? Dans les archives de l'inquisition, et la preuve, c'est qu'il prétendait que ces pièces étaient à Simancas, et qu'il mentait avec une rare impudeur, puisque tout le monde savait depuis six ans, lorsqu'il imprimait son livre, que le fameux coffret vert n'existait pas dans la vieille forteresse de l'Estramadure[1].

On est donc fondé à rejeter, avec l'opinion de Llorente, celle de tous les écrivains qu'il inspira, comme Prescott, et à conclure de

1. En 1810, Kellerman, répondant à Berthier, prince de Neufchâtel, au sujet de ces archives, lui disait, le 24 août :

« Les savants de ce pays augurent que le procès de don Carlos, fils de Philippe II, est au dépôt de Simancas. Il y a une caisse de papiers que l'archiviste avait défense de toucher sous peine de mort. Le roi en gardait la clef. »

Écoutez maintenant le rapport de M. Guiter, chef de la commission qui examina les papiers de Simancas :

« Dans la pièce n° 1 était un coffre à trois clefs que le secrétaire des Archives n'avait jamais pu ouvrir. On croyait généralement qu'il renfermait des documents sur l'arrestation et la mort de don Carlos. Par ordre de M. le général Kellerman, M. Mogrovejo fit ouvrir le coffre et apprit le premier qu'il renfermait... la procédure du ministre Calderon. » (Rapport du 24 mars 1811.)

l'ensemble des faits et du caractère d'un prince appelé par les historiens modérés eux-mêmes *le Démon du Midi*[1], que don Carlos périt assassiné, et que Philippe II, en condamnant son fils, crut de très-bonne foi, devant Dieu et les hommes, accomplir un acte de justice, de religion et de patriotisme.

1. Ancillon, *Histoire des révolutions de l'Europe*, t. II.

CHAPITRE VII

INSURRECTION DES ALPUJARRAS.

Les Maurisques et l'archevêque de Grenade. — La junte d'État. — Le docteur d'Alcala. — — Bando royal. — Conciliabules de Cadiar et de Churriana. — Réunion de l'Albaycin. — Discours d'El-Zaguer. — Élection de Mohammed-ben-Ommeyah. — La robe de pourpre. — Guet-apens de Cadiar. — Topographie des Alpuxares. — Nuit du 24 décembre 1568. — Faradj-ben-Faradj le Tintorero. — Prudence des Maures de l'Albaycin. — Le Maurisque à barbe blanche. — Soulèvement nocturne des chrétiens. — Égorgement des habitants de l'Albaycin. — La tour d'Orgiba. — Sous l'olivier de Laujar. — Vengeance des Maures. — Le Reyecillo. — Le Franciscain et le pont de Tablate. — Revanche des Maures. — Le capitan don Pedro de Arroyo. — L'émir et le marquis de Mondejar. — Massacre de Jubiles. — Générosité de l'émir. — Les captives chrétiennes. — Tuerie de Paterna. — Les deux marquis. — Le gouverneur de Grenade et l'*adelantado* de Murcie. — Combats d'Illar et d'Ohanez. — Le capitaine Tohali. — Échec de Mondejar à Las Guajarras. — Succès d'El-Partal à Orgiba. — Massacre des prisonniers maures dans les prisons de Grenade. — Rivalité de Mondejar et Los Velez. — Envoi de don Juan d'Autriche. — La maison de male aventure. — Expulsion des Maures de l'Albaycin. — Combat de Berja et de Lucainena. — Assassinat de Mohammed. — Muley-ben-Abo. — Ruine des Maures. — Victoire de Lépante.



Les grands événements se touchent dans l'histoire et sont comme les gros anneaux de la chaîne du temps. Le même jour que Philippe enfermait son fils éclata l'insurrection des Maures de Grenade. Depuis que l'étendard portant la clef en champ d'azur et le croissant était tombé de l'Alhambra et des tours vermeilles, ceux des fils dégénérés de Mahomet qui n'avaient pas eu le cœur, comme les quatre-vingt mille émigrants, de regagner l'ancienne patrie pour conserver leur foi, vivaient sous l'œil menaçant de l'inquisition dans des terreurs continuelles. Quoique leur soumission fût aussi grande que leur abaissement, l'Église n'était pas contente. Retirés dans le quartier de l'Albaycin, à Grenade, ou établis dans la Vega et les gorges des Alpujarras, les Maures avaient reconquis, par le commerce, l'industrie et l'agriculture, une grande partie de l'opulence de leurs pères. Ce fut leur véritable crime aux yeux du clergé fanatique d'Andalousie; la

religion, comme toujours, n'était que le prétexte. En 1566, l'archevêque de Grenade Guerrero, à qui échut le triste honneur de donner le signal de cette nouvelle croisade, avait adressé un mémoire au roi pour réclamer l'aide et le glaive du bras séculier contre cette moitié de son troupeau infestée de mahométisme.

Philippe, tout feu lorsqu'il s'agissait d'hérésie, soumit l'affaire à une junte composée de ses familiers et présidée par le grand-inquisiteur lui-même. Dans ce conseil religieux, où, chose remarquable, les hommes les plus sanguinaires du temps, tels que le duc d'Albe, opinaient pour la paix, on arrêta, sous l'influence du cardinal Espinosa, les mesures les plus propres à faire éclater la guerre, espérant qu'elle amènerait l'entière extermination des proscrits, comme ne craignit pas de le laisser entendre un docteur d'Alcala, qui formula son avis en ces termes : « En fait d'ennemis, il n'en faut souffrir que le moins qu'on peut[1]. » Les prélats et les moines, en majorité dans le conseil, furent tous de l'avis du docteur et votèrent une résolution que le roi s'empressa de souscrire, et qui ordonnait aux Maurisques d'oublier la langue de leurs aïeux, de quitter leur costume et de renoncer à leurs mœurs. Ainsi, sous peine de rébellion, il leur était défendu, à l'avenir, de parler arabe, de porter des turbans et des robes de soie, et de prendre des bains. Se laver même, pour cette Espagne sale, orde et puant le moine du XVIe siècle, était un crime et un sujet de proscription. En vertu du rescrit royal, ils devaient briser leurs instruments et leurs roseaux taillés, la musique et la poésie paraissant œuvres sataniques à l'archevêque Guerrero; tenir leurs maisons ouvertes à toute heure, pour y laisser plonger l'œil inquiet de l'inquisition, et laisser sortir leurs femmes sans voile.

A cette provocation perfide, qui les blessait au vif dans ce qu'un peuple a de plus cher, les Maurisques furent si émus que, selon l'expression de Hurtado de Mendoza, ils songèrent plus tôt à la vengeance qu'à leur salut. Depuis des années, ils avaient le projet de se donner aux émirs d'Alger et de Tunis. Ce projet, dont la grande puissance de Charles-Quint et les victoires des généraux de Philippe empêchèrent l'exécution, fut alors repris avec ardeur. Les

1. De los enemigos siempre lo menos.

chefs de famille et les alcaïdes se réunirent secrètement deux fois : la première à Cadiar, bourg situé aux racines des Alpujarras, entre Grenade, la mer et la rivière d'Almeria ; et la seconde à Churriana, où se trouvèrent les principaux de l'Albaycin. Dans ces deux assemblées, on décida, après une longue et sérieuse délibération, que des émissaires, cachés sous des haillons et feignant de demander l'aumône, iraient dans toutes les terres arabes prévenir les hommes de vingt-quatre à quarante-cinq ans de se tenir prêts à prendre les armes. On convint d'attendre l'hiver pour donner le signal de l'insurrection, parce que le froid et la longueur des nuits favoriseraient alors un coup de main sur Grenade; ensuite ils envoyèrent à Alger et chez les Berbers deux hommes qui, par leur fortune et leur influence, avaient été choisis comme représentants des Alpujarras, El-Partal et El-Jeniz, chargés d'implorer le secours et l'intervention de leurs frères. Après le départ des faux pauvres et des députés, Aben-Jauhar, dit El-Zaguer (le Petit), homme de grande autorité et d'expérience, réunit les plus nobles de ses coréligionnaires à l'Albaycin, dans la maison de Zinzan, et leur parla ainsi d'une voix calme et énergique :

« La tyrannie sous laquelle nous gémissons est aussi lourde que la chaîne de l'esclavage. Nos femmes, nos enfants, nos biens, nos personnes mêmes, sont au pouvoir et à la discrétion de nos ennemis, sans que nous puissions espérer pouvoir briser, de plusieurs siècles, cette cruelle servitude. Pouvons-nous souffrir ces persécutions à nos côtés? pouvons-nous rester accablés sous le faix des impôts, toujours plus nombreux, toujours plus iniques; privés de nos lieux de refuge, qui étaient sacrés jusqu'ici; déshérités du droit d'asile dans les églises, dont on nous défend l'entrée si l'on poursuit, et où nous sommes forcés de nous rendre sous peine d'amende pour assister aux cérémonies des chrétiens; livrés comme une proie aux prêtres, et maudits de Dieu et des hommes, car les chrétiens nous repoussent et nous méprisent comme Maures, et les Maures nous fuient et nous haïssent comme chrétiens? Voilà qu'on fait plus maintenant : on nous exclut de la société humaine, en nous défendant à nous, qui n'entendons pas le castillan, de parler notre langue. N'est-ce pas nous défendre de vivre et nous faire une condition pire qu'aux animaux? Ils nous arrachent nos

enfants et les traînent dans leurs écoles pour leur apprendre des blasphèmes et des choses contraires à la vérité de la loi. Puis, à chaque instant, ils menacent de les ravir aux bras mêmes de leurs mères et de les amener au loin, sur un sol étranger, afin qu'ils oublient leurs berceaux et apprennent de nos ennemis à détester ceux qui leur donnèrent l'existence.

« On nous ordonne de quitter le costume arabe et de nous vêtir comme les Castillans ; mais est-ce que les Français, les Allemands, les Grecs ne s'habillent pas, quoique tous chrétiens, d'une façon différente ? est-ce que l'enfant est vêtu comme le vieillard et le moine comme le laboureur ? Les hommes de chaque nation, de chaque état, de chaque classe s'habillent à leur mode et d'une manière différente, et les Maures seuls n'auraient pas ce droit, permis à tout le monde ! Faut-il donc employer le peu que nous a laissé la rapacité de nos tyrans, ce peu qui nous reste pour vivre, à acheter de nouveaux habits ? Après nous avoir interdit de posséder des esclaves blancs, parce qu'ils étaient de notre race, on nous défend de garder les esclaves noirs. Nous les avions achetés de notre argent et nourris de notre pain, n'importe ! c'est une perte qui doit s'ajouter à toutes les autres. Que feront ceux qui n'ont pas d'enfants et qui sont trop vieux ou trop faibles pour cultiver leurs terres ? Il ne leur reste qu'à mourir.

« On nous mande de tenir toujours ouvertes les portes de nos maisons, ces portes que nos pères fermaient si religieusement. Plus de sécurité dès lors, plus de foyer domestique, si ce sanctuaire de la vie privée peut être violé à toute heure par les voleurs, les meurtriers et les libertins, sûrs de l'impunité d'avance, puisque ce n'est pas crime que de s'attaquer à nos personnes ? On veut que nos femmes et nos filles quittent ce voile, sauvegarde de leur pudeur et de l'honneur des époux et des pères, et en les exposant au dehors aux regards insolents et peut-être aux outrages des adultères, on les condamne dans leurs maisons à la vie monotone et silencieuse des captives, en proscrivant la joie, les fêtes, la musique, les comédies, les danses, et jusqu'aux bains, si nécessaires à la santé. Il faudra les voir désormais dans leurs cases tristes, soucieuses et sales, comme les Espagnoles ! »

Interrompu à ces mots par des cris, et voyant ses auditeurs

frémir d'indignation et de colère, El-Zaguer reprit en élevant la voix :

« Si vous voulez vous souvenir de la vaillance de nos pères, en brisant ce joug infamant, jamais le moment ne fut meilleur, ni l'occasion plus favorable. La chrétienté a le démon du désordre au cœur et dans le flanc le glaive de la guerre civile. Voyez, en France, les huguenots et les catholiques; en Flandre, les porteurs d'écuelles; en Angleterre et en Allemagne, princes et peuples déclarés contre le roi de Madrid. Ce roi manque d'argent et d'hommes, ses galères sont mal équipées, ses capitaines mécontents. Si le royaume de Grenade et une partie de l'Andalousie veulent se soulever, nous renverserons son pouvoir du premier choc et resterons maîtres du pays, à la condition seulement de nous tenir dans ses limites. Ses montagnes sont âpres et hautes, ses vallées semblent plonger dans l'abîme si nos sierras touchent les cieux : nous avons là des sentiers étroits et presque impraticables, des ravins (*barrancos*) pour ainsi dire sans fond, des défilés sans issue, et une population vaillante, audacieuse, endurcie aux fatigues, habituée à souffrir le chaud, le froid, la soif et la faim. Si nous voulons donc venger nos affronts et conserver nos vies et nos biens, ce que nous ne pouvons faire qu'avec le fer, l'union et une résolution désespérée de mourir ou de vaincre, prenons les armes et commençons par élire un chef qui, sous le nom de scheick, de capitaine, d'alcaïd ou d'émir, réunisse en faisceau toutes les volontés et leur commande [1]. »

Ce discours fit une vive impression sur les chefs, qui accueillirent avec enthousiasme la proposition d'El-Zaguer. On voulait l'élire par acclamation, mais il refusa la robe vermeille, et désigna pour cet honneur son neveu Mohamed-ben-Ommeyah, qui descendait, comme l'indique son nom, de la noble lignée des Ommyades. Les chefs du complot s'assemblèrent donc pour la troisième fois, au nombre de vingt-six, à San Miguel, dans la maison d'El-Hardon, un des premiers de la nation. Là, ils élurent Abeu-Ommeyah avec les cérémonies d'usage. Les veufs se rangèrent d'un côté de la

1. Para lo cual era necesario elegir cabeza de ellos ó fuese con nombre de jeque, ó de capitan, ó de alcaïde, ó de rey que los tuviese juntos... (D. Diego Hurtado de Mendoza, *Guerra de Grenada contra los Moriscos*, lib. I, p. 12-13.)

salle, les jeunes gens de l'autre, les hommes mariés le long du troisième mur et leurs femmes devant le dernier. Un alfaqui, ou docteur de leur loi, lut alors une prophétie basée sur un thème astrologique, où il était dit que la race maure recouvrerait la liberté par les mains d'un jeune homme baptisé de force et portant en secret le Coran dans son cœur.

On le revêtit ensuite d'une robe de pourpre, sur laquelle fut jetée autour du cou et des épaules une écharpe de couleur. Cela fait, on étendit sur le sol quatre bannières tournées vers les quatre points cardinaux; l'élu pria tour à tour sur ces quatre bannières, le front baissé du côté de l'orient, et jura de mourir pour la loi de Mahomet en défendant sa terre et ses sujets. Faradj le Noir, se prosternant après ce serment, baisa au nom de tous, en signe d'obéissance, la terre que venait de fouler son pied. Les scheiks, l'élevant aussitôt sur leurs bras, le proclamèrent en ces termes : « Que Dieu élève Mohamed-ben-Ommeyah roi de Grenade et de Cordoue ! [1] » Le nouvel émir, appelé de son nom chrétien Fernando de Valor, parce qu'il habitait ce bourg, bâti sur la crête des Alpujarras, était un jeune homme brave, déterminé, et qui l'avait prouvé déjà en tuant un des délateurs de son père, alors en prison à Grenade, et la plupart des témoins appelés contre lui. La proclamation terminée, il prit pour wali ou lieutenant-général son oncle Aben-Jauhar; nomma grand cadi Faradj le Noir, et écrivit à tous les conjurés que le soulèvement avait été fixé à la fête de Noël.

Jauhar-el-Zaguer habitait Cadiar, un des hauts lieux des Alpujarras. En revenant de San Miguel, il trouva dans le bourg le capitaine Herrera, qui se rendait à Grenade avec cinquante cavaliers castillans. L'occasion lui parut bonne; le vin si capiteux de ces revers brûlés par le soleil coula partout à flots, et, livrés sans défense par le sommeil au poignard maure, les pauvres cavaliers ne s'éveillèrent plus. Agitant leurs couteaux sanglants, les meurtriers se répandirent, au point du jour, dans la montagne et insurgèrent toutes les Alpuxares.

On appelle Alpuxares ou, comme nous dirons toujours, conser-

1. Dios ensalce á Mahomet-Aben-Homeya, rey de Granada y de Cordoba. (Le [illegible]me, p. 15.)

vant le mot espagnol, Alpujarras ces montagnes secondaires, sorte d'alpes maritimes, qui sont situées presque parallèlement au grand noyau de la sierra Nevada, entre ce noyau et la côte de la Méditerranée. Elles courent de l'est à l'ouest, derrière Grenade, sur une largeur de dix-sept lieues et une ligne de onze lieues de long. Jamais la nature, si variée en ses spectacles, n'offrit un contraste plus brusque et plus frappant. Après la cordillère des Neiges (*sierra Nevada*), dont les pics culminants, le Mulhacen et le Picacho de Veleta, ont l'un trois mille cinquante et l'autre trois mille six cents mètres au-dessus de la mer, et qui ouvrent à leurs pieds des barrancos[1] et des précipices effroyables sur les pentes desquels ne poussent, au milieu des glaces, que la saxifrage du Groënland, le saule herbeux de Laponie et les plantes hyperboréennes, apparaissent tout à coup, à une distance de six lieues seulement, la terre, le climat et la flore d'Afrique, réunis dans l'Alpujarra. Le revers méridional de la chaîne offre la situation la plus heureuse et la plus attrayante que puissent désirer les hommes. Creusées profondément par les torrents, dans la direction du sud au nord, et arrosées par des sources inépuisables, les vallées qui découpent et sillonnent cette chaîne en tous sens sont tantôt rafraîchies par les vents qui passent sur la sierra Nevada, tantôt vivifiées par les rayons du soleil d'Afrique, dont on aperçoit distinctement les côtes, comme une vapeur rose, dans un lointain de quarante-cinq lieues[2].

Cette situation, unique au monde, jointe à un sol d'une très-grande profondeur dans les vallées et le long des ruisseaux surtout, avait fait de ce coin de l'Espagne une sorte d'Eden oriental. Si la vigne couvrait les coteaux et déployait ses pampres verts jusqu'au fond des barrancos, à côté de l'amandier et de l'oranger, la main industrieuse des Maurisques avait naturalisé le cotonnier, le cafier et la canne à sucre. Enrichie par l'agriculture, l'industrie et le commerce, et relativement opulente, ce qui n'était pas son moindre crime aux yeux des vieux chrétiens, la population alpuxare était plus fière de cœur et plus bouillante que celle de la

1. Grands ravins ou abîmes creusés par les neiges et les torrents.
2. Bory Saint-Vincent, *Description de l'Espagne*.

Vega[1]. Aussi les massacreurs de Cadiar eurent peu de peine à la soulever. A la voix d'El-Zaguer, d'El-Partal, d'El-Jeniz, tous les Maurisques valides furent bientôt sur pied et en armes, de Durcal à Ujjiar. Dans la nuit du 24 décembre 1568, un rassemblement de cinq à six mille hommes se mit en marche pour surprendre Grenade. Mais il avait tant neigé la veille, qu'arrivés à la grande sierra les Maurisques trouvèrent tous les ports obstrués et durent rebrousser chemin.

Ce contre-temps sauva la ville : les montagnards étaient impatiemment attendus. Chaque soir, El-Tagari et Monfarriz, deux intrépides capitaines, allaient se poster sur le plateau de Sainte-Hélène pour les reconnaître et leur frayer la voie. Ils y étaient la nuit d'avant avec dix-sept échelles et cinquante hommes d'élite prêts à escalader l'Alhambra. Ne voyant rien venir, ils cachèrent leurs échelles dans une caverne et ne sortirent pas le lendemain. Cette nuit-là, précisément, arriva l'avant-garde conduite par Aben-Faradj le Tintorero[2]. Descendu le premier de la sierra, avant que les passages fussent impraticables, à la tête des gens de Guejar, Pinos, Cenes Quentar et Dudar, ce chef audacieux n'hésita point, bien qu'il n'eût que cent quatre-vingts hommes, à marcher en avant. Arrivé sous le rempart qui fait face au chemin de Guadix, il fit ouvrir à coups de pics une poterne que bouchait seulement un mur de terre, et laissant là vingt-cinq hommes pour assurer sa retraite, entra dans Grenade avec les autres par le faubourg appelé Rabat-Albayda. Avant de franchir le seuil du portillo de Sainte-Isabelle de los Abades, les Maurisques jetèrent leurs sombreros et prirent des turbans blancs et de couleur; puis, après avoir enfoncé les portes d'un renégat et d'un familier de l'inquisition, ils entrèrent à minuit dans l'Albaycin.

Tout y était plongé dans le sommeil et le silence : qu'on se figure donc l'impression que dut produire la voix éclatante d'un muezzin qui fit retentir tout à coup places et rues de ces paroles :

« Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète ! Que tous les

1. La plaine de Grenade.
2. Teinturier.

Maures qui veulent se venger des injustices et des outrages des chrétiens, viennent se ranger sous ces bannières envoyées par les deys d'Alger et de Tunis. A nous ! à nous ! voici le signal, voici l'heure, toute la terre maurisque est soulevée[1] ! »

Le muezzin eut beau crier, en parcourant les rues de l'Albaycin et de la Casbadj; Faradj le Noir eut beau joindre sa voix à celle du héraut musulman, les Maurisques firent les sourds et les portes restèrent closes. Une seule fenêtre s'ouvrit, dit-on, dans ce quartier sombre et muet. Il y parut un scheick à barbe blanche, qui demanda aux hommes d'Aben-Faradj combien ils étaient.

« Mille, répondirent ceux-ci.

— Vous êtes trop peu nombreux et vous venez trop tôt (*poco sois y venis presto*); » et en disant ces mots le vieillard ferma sa fenêtre[2].

Furieux de cette lâcheté, qu'il leur reprocha tout haut en termes sanglants, le Tintorero quitta Grenade vers les trois heures du matin; mais, en signe de mépris et de bravade, il sortit par où il était entré, au son des tambours et des cymbales. Réveillée en sursaut par ce bruit et le glas du tocsin, qu'un chanoine de San Salvador, qui avait tout vu, sonnait à pleine volée, la population chrétienne fut sur pied en un instant. Dieu sait quel tumulte remplit alors la ville. La grosse cloche de l'Alhambra, répondant à celle de San

1. No ay mas que Dios y Mahoma su mensajero ! Todos los Mores que quisieren vengar las injurias que los christianos han hecho á sus personas vengan se ajuntar con estas banderas... (Luis del Marmol Carvajal, *Historia de la rebellion y castigo de los Moriscos del reyno de Granada*, libro IV, fol. 62.)

2. La tradition conserva le souvenir de cette nuit dans ce chant populaire :

Muy tarde venistes Zayde
Truxistes pocos y venis tarde
Si tu buen Zayde vinieras
Como estava prometido
Fueras muy bien recebido
Y olojadas tus vanderas.
Grande fue vuestra tardanza
En acudir al Alhambra,
Do avia de ser la Zambra
Llena de toda esperanza,
Y pues os tardastes Zayde
Volved, y Mahoma es guarde
Por que nos dize el alcayde
Que sois pocos y venis tarde.
(Cancion.)

Salvador, s'était mise aussitôt en branle. On n'entendait de tous côtés que trompettes, tambours et coups de feu, car les premiers sortis déchargeaient leurs arquebuses au hasard et se tuaient souvent les uns les autres. Au milieu du bruit, des cris d'alarme et des cris de guerre et de ralliement: Santiago! Santiago! Saint-Jacques! Saint-Jacques! parut enfin le corrégidor suivi d'un gros de cavaliers et d'alguazils portant des torches.

Par son ordre, on met des lumières à toutes les fenêtres; on allume de grands feux dans toutes les rues, et Grenade, au bout de quelques minutes, est éclairée comme en plein jour.

Peu après, voici le marquis de Mendoza, capitaine général du royaume, qui descend de l'Alhambra avec ses arquebusiers et ses hallebardiers. Tous les hommes de guerre s'étaient réunis sur la place Neuve et sur celle de Bibarambla. Il les rallie en passant et se porte sur l'Albaycin, où il était grand temps qu'il arrivât, car les chrétiens, exaspérés par cette alarme, en faisaient le siége et allaient y mettre tout à feu et à sang. Ce n'est qu'à grand'peine, et à la pointe de l'épée, qu'il put arrêter leur furie. Malgré ses efforts, ses menaces et les ordres du corrégidor et des alcades de cour, les chrétiens étaient si échauffés, qu'ils égorgèrent plus de deux cents Maurisques [1].

Pendant ce temps, Aben-Faradj, chaudement poursuivi, se réfugiait dans l'Alpuxare, où l'insurrection s'étendait toujours. Laissant le marquis pourvoir à la sûreté de Grenade, en jetant des garnisons dans les postes les plus importants, tels que Durcal et le pont de Tablate, les montagnards se hâtèrent d'aller assiéger Orgiba. Cette place, située à l'entrée de la chaîne, regarde au levant Almeria, au couchant Salobrena et Almunecar, Grenade au nord et au midi la Méditerranée. Les Maurisques, groupés au nombre de deux mille sous vingt bannières, s'emparèrent assez facilement de la ville. Mais la tour, où s'étaient réfugiés cent soixante habitants, les arrêta net. Ils l'assaillirent plusieurs fois; le capitaine Gaspar de Saravia, qui y commandait pour le duc de Sesa, seigneur de la terre, les repoussa toujours. Voyant que le pic s'émoussait contre

1. Mataron aquel dia mas de ducientos Moriscos... (Gines Perez de Hita, segunda parte de *las Guerras civiles de Granada*, p. 18.)

les flancs de pierre de la tour, et que l'huile bouillante ni le feu ne pouvaient en entamer la porte murée avec de la terre et des briques, ils les firent sommer par un de leurs muezzins, qui leur cria de sa forte voix : « Que, s'ils se rendaient, ils auraient la vie sauve. » Mais le musulman ne persuada personne, et la résistance continua vive et désespérée.

Tandis que les Maurisques, commandés par l'alcaïd de Mecina et El-Jeniz de Motril, s'acharnaient à l'attaque de cette tour, où le capitaine Gaspar avait eu le soin d'enfermer comme otages toutes les femmes et les enfants maures, l'autre moitié du rassemblement, que les neiges empêcha de franchir les cols de la sierra, prit le chemin de Grenade lorsque les chemins furent libres. Peu s'en fallut que, dans son ignorance des événements de Grenade, elle ne se heurtât aux troupes lancées en avant par le capitaine général : les traînards de la troupe d'Aben-Faradj, qu'elle rencontra dans les défilés, lui sauvèrent cette surprise. Instruits que deux compagnies gardaient Durcal, les fils des croyants évitèrent cette ville, revinrent sur leurs pas, et, ayant rejoint le Tintorero, se rendirent tous ensemble à Laujar. C'est dans ce bourg, bâti au centre de l'Alpuxare, qu'Aben-Ommeyah fut acclamé par les troupes et élevé pour la seconde fois sur les bras des siens. La cérémonie, faite en plein champ sous un olivier centenaire, eut, autant que le permettaient les circonstances, l'éclat des anciens jours. Rien n'y manqua, ni la robe de pourpre, ni la musique, ni le bruit éclatant des cymbales, ni la prière des imans, ni la prophétie des astrologues, ni le bruissement des bannières, où brillait le croissant d'argent en champ d'azur.

Heureux les chrétiens si le couronnement de l'émir se fût borné à ces pompes, reflet bien affaibli de la grandeur des Ommyades! Mais le sabre et le poignard maures étaient tirés et avaient soif de sang : les révoltés, qui avaient à venger un demi-siècle de dure oppression et d'outrages, en répandirent des torrents. Faradj le Noir avait commencé la tuerie dans la vallée de Lecrin, où seize chrétiens furent brûlés vifs dans l'église. A Grecija, sur la rivière d'Almeida, les augustins éprouvèrent le même sort. On fit griller le curé de Mairena avec de la poudre, et quant à son vicaire, enterré vivant jusqu'à la ceinture, il servit de but à leurs flèches. Que dire

enfin? Pour compromettre par ces excès la population tout entière, en ne laissant aucune porte ouverte à la paix ou au pardon, les conjurés épuisèrent sur les chrétiens tous les supplices, même celui de la croix, en dérision de Jésus[1].

A la lueur de l'incendie des couvents et des églises qu'ils livraient partout aux flammes, le capitaine Gasca, sorti d'Adra pour les reconnaître avec quarante chevaux et quatre-vingt-dix arquebusiers, les vit monter de Motril, sous le commandement d'Hoçaïd. Il les attaqua par mégarde; car il appelait le trompette, nommé Santiago, d'une voix si retentissante que ses hommes crurent qu'il poussait le cri de combat et chargèrent; il en tua une centaine et rejeta le reste dans la Sierra. Mais ce succès n'empêcha point Aben-Ommeyah, que les Espagnols, par mépris, désignaient sous le nom du *roitelet* (*reyecillo*), de refouler les deux compagnies qui gardaient le pont de Tablate et de pousser jusqu'auprès de Durcal. Le marquis de Mondejar accourait justement vers ce point à la tête de huit cents fantassins et de deux cents chevaux. Il entendit les coups de feu et se hâta. Il était temps, un jour plus tard Durcal était pris et la tour d'Orgiba forcée. Ses braves défenseurs n'avaient plus de vivres, et, sans un braconnier, dont le sac, lorsqu'il s'enferma avec eux, était plein de lapins et de perdreaux, la faim les aurait contraints de se rendre.

Aben-Ommeyah attendait le marquis de l'autre côté du grand ravin sur lequel est bâti le pont de Tablate. Les burnous blancs se pressaient par milliers sous ses bannières. Comme le feu que le mistral souffle en grondant dans les forêts de pins, l'insurrection s'était propagée et étendue avec une rapidité effrayante. Elle avait gagné tour à tour les taas d'Ujijar, d'Adra, Berja, Andarax, Dalias, Luchar, Marchena, Bolodui, Conjayar, Salobrena, Mamella, et couvait sourdement, comme l'étincelle sous la cendre, à Malaga, Almeria et Ronda. Trop faible pour la contenir, dès qu'il eut ravitaillé la tour d'Orgiba, le marquis se retrancha dans le bourg del Padul, et resta dans cette position, d'où il observait à la fois Grenade et la montagne, une quinzaine de jours.

Le 9 janvier, cependant, ayant reçu des renforts, il lève son

1. Y otro crucificaron. (Hurtado de Mendoza, *Opere citato*, p. 22.)

camp et s'achemine vers l'ennemi, mais si prudemment, que son corps d'armée ne fit que deux lieues ce jour-là. D'Elchite, où il avait couché, il se dirigea le lendemain vers Tablate, et ne tarda pas de découvrir l'ennemi massé sur l'autre bord d'un barranco, ou gouffre énorme, creusé par les neiges et les torrents. Le pont sur lequel on franchissait cet abîme avait été détruit en grande partie par les Maures; il n'en restait d'un côté qu'un étroit pan de mur et quelques poutres vermoulues. Devant cet obstacle inattendu, l'armée espagnole fait halte, les arquebusiers ouvrent le feu, les artilleurs braquent leurs pièces, et bientôt une pluie de balles et de boulets force les Maures à quitter la tête du pont pour se mettre à couvert.

Mais comment franchir ce gouffre dont la profondeur seule troublait la vue? Pendant que les plus hardis reculaient, frère don Christoval de Molina, un franciscain croisé pour venger les martyrs catholiques, retrousse sa robe, et, la rondache sur les épaules, s'avance, tenant d'une main le crucifix, l'épée de l'autre, et s'engage intrépidement sur ces poutres vacillantes. Il suit le pan de mur pas à pas et arrive sain et sauf au retranchement où les Maures s'étaient pressés pour le voir rouler dans l'abîme. L'entreprise était si périlleuse qu'il y eut un moment de stupeur et de silence dans les deux troupes. Malgré la valeur des soldats espagnols, il n'y en eut d'abord que deux qui osèrent suivre le moine; mais, bien que le premier eût glissé sur les poutres tremblantes et se fût brisé en mille pièces, l'élan était donné, les arquebusiers passèrent et délogèrent l'ennemi[1].

Ben-Ommeyah tenta sans succès d'arrêter le capitaine général à la côte de Laujaron. Les Espagnols passèrent; mais toute la nuit ils virent les lumières du camp mauresque et entendirent les chants, les cris, les injures et les cymbales de ces fils des Berbers. On ne pouvait tarder d'en venir aux mains sérieusement, puisqu'ils défendaient tous les passages. Le marquis les rencontra encore au défilé d'Alfarajali. Ils étaient là quatre mille rangés en bataille, et le mar-

1. Siguieron lo luego dos animosos soldados aunque el uno con infelice sucesso... (Marmol, ouvrage cité, fol. 103, col. 4.)

quis eut fort à faire pour trouer leurs rangs et se tirer des trois embuscades où tombèrent successivement l'avant-garde, le centre et l'arrière-garde de sa troupe. Probablement il perdit plus de monde qu'il n'en avoua dans ses rapports, et le massacre de Bubion explique la résistance d'Aben-Ommeyah et la colère du soldat, qui égorgea toutes les femmes et les enfants des Maures.

Par de cruelles mais justes représailles, ce sang innocent fut bientôt vengé. Tablate était un lieu funeste aux Castillans. Aben-Ommeyah les y avait déjà battus. Bien plus malheureux que le capitaine Quesada, qui n'avait perdu que l'honneur dans ce poste, don Pedro de Arroyo, commandant de l'infanterie de Porcuña, y perdit l'honneur et la vie. Informés qu'il se gardait mal, deux scheiks de l'émir, Giron de las Albañuelas et Nacoz de Niguelès, descendirent une nuit de la Sierra avec quinze cents hommes, et, surprenant le village et l'église, tuèrent tous les soldats. Le capitaine Juan Alonzo de Reynoso, envoyé trois jours après par le marquis, n'osa s'arrêter dans ce lieu néfaste. Il n'y resta que le temps nécessaire pour relever don Pedro de Arroyo, qu'on trouva tout sanglant et couvert de blessures mortelles au milieu des morts. Il avait passé sans pouvoir bouger, sans qu'une goutte d'eau vînt mouiller ses lèvres ardentes, trois jours et trois nuits sur ces cadavres. On l'emporta ; mais le secours venait trop tard, il mourut sans revoir Grenade.

Le marquis de Mondejar, malgré cet échec, poursuivit son chemin dans la montagne. Il retrouva l'émir, au col de Jubiles, avec cinq bannières, comptant chacune huit cents combattants, qui ne tirèrent ni une flèche, ni un coup d'arquebuse. Comme il arrive dans tous les soulèvements populaires, la première fougue passée, les têtes se refroidissaient ; le parti de la paix qui avait suivi le torrent s'arrêtait déjà, et, se détachant du parti d'action à mesure qu'il voyait croître le péril, se rangeait sans pudeur, ainsi qu'il le fera toujours, du côté du plus fort. Les principaux chefs songeaient à la paix, et le promoteur de la guerre, El-Zaguer lui-même, envoya un messager au capitaine général. Mondejar était alors à Pitres ; il venait de passer, sur la neige, une rude nuit à Trevelez ; aussi sa mauvaise humeur éclata dans ces paroles :

« Allez dire à votre maître que je pense lui répondre bientôt comme il convient au service de Dieu et du roi [1]. »

Il lui répondit, en effet, par le massacre de Jubiles. Au-dessus du bourg s'élevait, sur un des sommets les plus âpres des Alpuxares, un château très-fort et d'une facile défense. L'armée avait gravi, non sans peine, la moitié du mamelon, lorsque trois Maures à barbe blanche parurent avec la bannière de paix et demandèrent quartier pour la population, offrant de rendre le château. La condition fut acceptée à la grande indignation des soldats. La douceur et les ménagements irritaient au plus haut degré les passions sauvages de ces hommes dont le butin formait seul la solde, et qui n'étaient montés dans l'Alpuxare que pour le pillage et le sang. Ils frémissaient de rage en voyant les Maures sortir du château avec les riches étoffes, les soies, les damas, les vases d'or et d'argent et les bijoux que leur laissait, aux termes de l'accord, la loyauté du marquis. Considérant sa clémence comme un crime et un vol qui leur était fait, ils attendirent la nuit, et lorsque l'ombre et le brouillard eurent couvert le campement où le capitaine général avait mis un millier de femmes, gardées de distance en distance par des sentinelles, pour que nul ne leur fît outrage, sous prétexte qu'un des leurs qui voulait entraîner une jeune captive avait été frappé par son frère ou son amant déguisé en femme; roman inventé, après coup, comme atténuation de cet infâme guet-à-pens, ils se jetèrent dans ce camp comme des loups dans un parc de brebis et égorgèrent toutes ces malheureuses. Sourds à la voix de leurs sergents et de leurs capitaines, se blessant même entre eux dans les ténèbres, tant ils mettaient de furie ! ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'il n'y eut plus à tuer ni à voler. Le lendemain la discipline reprit ses droits, et, pour que rien ne manquât à cet épouvantable drame, pas même l'ironie de la justice, le licencié Ostos de Çayas, auditeur général, après un semblant d'information, fit pendre trois soldats devant ces mille cadavres dépouillés et nageant dans le sang [2].

1. Que brevemente pensaba dalle la respuesta como convenia al servicio de Dios y del rey. (Hurtado de Mendoza, lib. I, p. 28.)

2. Y alli fue el principio de la crueltad haziendo malvadas muertes por sus manos y executando sus espadas en las debiles y flacas mugeres mataron en un instante quantas hallaron fuera de la iglesia. (Marmol, lib. IV, fol. 3.)

Beaucoup moins cruels que leurs ennemis, les Maurisques, par l'ordre exprès d'Aben-Ommeyah, épargnaient partout les enfants et les femmes; six jours après la tuerie de Jubiles, Tello d'Aguilar en ramenait huit cents à Grenade. Placées entre deux compagnies d'infanterie et les cavaliers d'Ecijà, qui portaient chacun deux ou trois enfants sur l'arçon, en croupe ou même dans leurs bras, ces chrétiennes, délivrées de la captivité mauresque, entrèrent en procession par la porte de Bibarrambla. Pleurant de joie, et rendant mille grâces à Dieu, elles allèrent le remercier d'abord au milieu d'une foule immense dans le couvent de Notre-Dame-de-la-Victoire, près de la porte de Guadix; puis, on les conduisit à l'Alhambra, où la marquise de Mondejar voulait les voir, et de là chez l'archevêque. Elles furent recueillies ensuite par leurs parents et les gens charitables.

La délivrance de ces victimes de la mauvaise politique de Philippe ne ramena pas l'opinion vivement hostile au marquis. Le clergé, qui ne veut point souffrir d'égal, le haïssait, parce que, exerçant avec trop de superbe la charge de gouverneur, héréditaire dans sa famille depuis la conquête, il ne souffrait pas de supérieur, et il tendait de tous ses efforts à lui ôter la conduite de cette guerre, car le marquis regardant les Maures comme ses sujets, voulait la pacification, et le clergé l'extermination. L'archevêque et l'inquisiteur Deza, président de la chancellerie de Grenade, le dénoncèrent si souvent, insistant sans cesse pour que le soin d'écraser l'insurrection fût confié au marquis de Velez, que le roi envoya sur les lieux don Juan de Mendoza afin de s'assurer de l'état des choses.

Le mandataire de Sa Majesté trouva le capitaine général à Jubiles, et il put voir de ses yeux quelques jours après combien le reproche d'humanité qu'on faisait à Mondejar était peu fondé. Il se rendait à Ujijar : une grotte, où s'était réfugiée une grosse troupe de Maures avec leurs femmes et leurs enfants, s'étant trouvée sur son chemin, il enfuma ces insensés, qui, du haut de la roche où l'on ne put monter qu'à l'aide de grandes échelles, vociféraient et appelaient les Castillans chiens, et les passa tous au fil de l'épée. L'émir l'attendait à Iniza avec environ cinq mille hommes. On se battit chaudement là et au défilé de Paterna, qui finit par être forcé et la ville prise et mise à sac, comme l'avait été Poqueira. Les Maures

montèrent plus haut dans la région des neiges, et Mondejar fi halte à Andarax.

Le marquis de Velez, de son côté, ce rival que poussait l'Église ne restait pas oisif[1].

Don Pedro Fajardo, marquis de los Velez, adelantado, c'est-à dire gouverneur civil et militaire du royaume de Murcie et major dome major de la reine, faisait partie de la faction dominante à la cour, et qui se composait de l'archevêque de Tolède, d'Antonio Perez, secrétaire du *dispacho universal*[2], de Mateo Vasquez et de Santoyo. C'était, au dire de Tiepolo, aussi fin observateur qu'habile diplomate, un homme réservé, taciturne, qui faisait profession de se conduire avec prudence et de connaître assez bien les affaires d'État. Son caractère sombre et peu ouvert s'adaptait à l'humeur du roi, qui se servait beaucoup de lui[3]. Il avait groupé sous sa bannière deux mille hommes de pied et trois cents chevaux d'élite. Pour son début, il culbuta un gros de Maures auprès d'Illar et prit d'assaut Filiz, où il ne laissa que les murs et des morts. Après ces exploits de bandits, il alla repaître sa troupe dans le barranco dit de la Faim (*de la Hambre*), depuis que sous don Fernand le Catholique, une foule de Maures y périrent faute de vivres. Il y était depuis une dizaine de jours, Filiz ayant été saccagé le 19 fevrier, quand il reçut une lettre de Mondejar, dans laquelle le gouverneur, enflant l'éclat de ses victoires et représentant Aben-Ommeyah, battu quatre fois en bataille rangée, comme réduit à fuir de rocher en rocher avec une poignée d'hommes, lui insinuait clairement qu'il n'avait nul besoin de ses services et qu'il pouvait retourner à Murcie. Don Luiz, un des seigneurs les plus fiers de l'Espagne, répondit qu'il pensait

1. A priesa estava legendo
Una carta de revaio
El famoso don Luis
Que á por renombre faxardo.
El que es marques de los Velez
Y de Murcia adelantado
De la ciudad de Almeria
Que le obispo se le eubia...
(Romance de *la Solidad del Marques*.)

2. Contre-seing des ordres du roi.

3. Antonio Tiepolo, *Relazione delle cose di Spagna*, Mss de la Bibliothèque impériale, n° 1203, fol. 277 v°.

comme lui, *que la guerre devait être poussée à outrance*, et, levant son camp, il monta dans la sierra d'Ohanez. Un brave capitaine maure, Tahali, s'efforça vainement de l'arrêter dans un pas difficile; il ne put tenir contre la valeur espagnole, ni dans les rochers, ni derrière les murs d'Ohanez, qu'il abandonna lorsque deux cents de ses plus vaillants compagnons y furent tombés sous les balles. Velez y déshonora sa victoire en égorgeant les femmes et tous ceux qui n'avaient pu fuir. On dit plus tard, pour son excuse, qu'il avait trouvé rangées sur les marches de l'église vingt têtes échevelées de jeunes chrétiennes, et vingt moines que les Maurisques avaient étouffés dans l'huile bouillante, croyant réveiller Mahomet et se le rendre favorable par ces sacrifices humains[1].

Tandis que ceci se passait à Ohanez, le gouverneur essuyait un échec devant le fort de las Guajarras, vers Motril, et perdait avec l'élite de ses arquebusiers la fleur de sa noblesse, don Juan de Villaroel, de la famille du cardinal Ximenez, don Luiz, prince de Léon, don Geronimo de Padilla, Agustin Vanegas et le fils unique du mestre de camp, don Hernando de Oruna. Il ne faut pas demander, quand on eut emporté le fort, si la vengeance fut terrible. Par ordre du marquis, on ne pardonna *à personne, pas même à l'enfance*. Des deux atalids, l'un, Giron, échappa; le plus intrépide, El-Zamar, atteint d'une balle au moment où il gravissait une rampe très-escarpée, portant son fils dans ses bras, tomba aux mains des Espagnols. Mais la fortune ne restait pas toujours du côté de la croix. En dépit des efforts du marquis, les Musulmans eurent bientôt pris leur revanche. Instruit par ses espions qu'Aben-Ommeyah se tenait caché à Valor, il y avait envoyé deux détachements commandés par les capitaines Maldonado, Alvaro Flores et Antonio de Avila. Ce dernier, quoique Valor fût sous la sauvegarde du gouverneur, et qu'il eût reçu les ordres les plus sévères pour maintenir la

1. A las gradas de la iglesia halló el marques cortadas veinte cabezas de doncellas los cabellos tendidos. (Mendoza, lib. II, p. 40.)

Las tremolantes vanderas
Del gran Faxardo se parten
Para las nevadas sierras
Llevan camino de Ohanez
Ay de Ohanez!...

(Romance de *la Batalla de Ohanez*.)

discipline, cria en arrivant de tuer et de piller, en disant que l désobéissance serait mise sur le compte des soldats. Les gens d Maldonado manquèrent l'émir par l'imprudence d'un arquebusie qui laissa partir son arme en chemin et par la présence d'espri d'Aben-Ommeyah. Pendant qu'on tâchait, en effet, d'enfoncer le portes de sa maison à coups de madriers, il ouvrit lui-même, et caché derrière la porte, parvint, au milieu du tumulte, à gagner la montagne où l'avait déjà précédé El-Zaguer, éveillé avant lui.

Confiant dans la sauvegarde accordée par le gouverneur, le maître de la maison, seul, Aben-Aboo, n'avait pas fui. Mal lui en prit, ca ces barbares le soumirent à des tortures, où la cruauté le disputait à l'obscénité, sans pouvoir toutefois ébranler son courage. El-Partal et Aben-Zaba le vengèrent le lendemain. Les soldats du marquis descendaient à Orgiba ivres de débauche et de sang, chargés de butin, et traînant après eux un immense troupeau de captives. Les atalids les attendirent à la première rampe, les taillèrent en pièces et leur reprirent, à la pointe du cimeterre, tout ce qu'ils avaient dérobé à Valor[1].

A cette défaite répondit, comme un écho triste et lugubre, le massacre de la Chancelleria. Cent cinquante propriétaires maures de l'Albaycin étaient renfermés dans le château de la Chancelleria, servant alors de prison à tous les bandits chrétiens et les criminels de Grenade. Dans un but plus facile à comprendre qu'à excuser, Deza l'inquisiteur fit donner des armes à ces derniers. Ils s'en servirent aussitôt pour attaquer les Maurisques, et une lutte atroce et sans merci s'engagea entre ces scélérats, munis de poignards et

1. Comencian una batalla
Sangrienta á maravilla.
Los christianos andan fuertes
Matando gran Moreria
Mas los Moros eran muchos
Y tienen gran demasia.
No quedo ningun christiano
Qu'escapasse con la vida.
El buen Alvaro de Flores
Haziendo lo que devia
Murio como varon fuerte
Mostrando gran valentia.
(Romance *del Valoroso capitan Alvaro de Flores.* — Marmol, lib. VI, fol. 132.)

d'arquebuses, et des hommes qui n'avaient pour arme que leur désespoir. Elle finit par l'égorgement des prisonniers maures, que la populace, accourant du dehors au secours des bandits, acheva de déchirer de ses mains furieuses. Le même soir, 17 mars 1568, Philippe divisa l'autorité militaire. Don Luiz de Fajardo, marquis de Velez, fut chargé de pacifier l'Almeria, l'Almanja et les terres de Baza et de Guadix. Mondejar conservait le reste du royaume de Grenade; mais, pour prévenir les mauvais effets de ce partage du commandement et étouffer toutes les jalousies et toutes les rivalités, le roi donna pour supérieur aux deux capitaines généraux son frère don Juan d'Autriche.

Il y a de tout dans la vie de Philippe II, même du roman. Quelque temps après la mort de Charles-Quint, son ancien majordome Quijada chassait avec les premiers gentilshommes de la province dans les environs de Valladolid. Lancés à la poursuite du cerf, ils se dirigeaient tous vers le mont Toros, lorsqu'un officier de la cour vint les avertir que le roi chassait aussi de ce côté et se trouvait à quelques pas avec sa suite. Les seigneurs mirent pied à terre, et Quijada, s'agenouillant en présence de toute cette noblesse devant un jeune homme nommé don Juan, qu'il élevait comme orphelin dans sa maison, lui dit avec respect que sa naissance égale celle des plus grands princes, et sans autre explication le présente brusquement au roi, qui arrivait alors au milieu de toute sa cour.

Philippe descend, s'approche du jeune homme, et d'un ton plein de bienveillance lui demande s'il sait bien de qui il est fils.

Don Juan, déjà tout interdit, achève de perdre la tête; ses regards inquiets interrogent Quijada; mais le roi, le serrant à ce moment entre ses bras, lui apprend qu'il est son frère, et comme lui fils de Charles-Quint.

Philippe destinait ce frère utérin à l'Église. La bouillante ardeur de don Juan l'entraînant vers les armes, il lui permit, en apparence, de suivre son inclination, mais en l'entourant de lisières qui ne lui laissaient pas faire, à son insu, un mouvement sans ordre. Don Juan n'avait jusqu'alors servi que sur mer, lorsque Philippe trouva bon de l'envoyer à Grenade. Il y arriva au commencement du printemps de 1569, et après une entrée quasi royale, alla se loger au palais de l'Audience, soit pour ne pas

blesser le gouverneur, en possession de l'Alhambra par droit héréditaire depuis la conquête; soit parce que la position de ce logis, placé au centre de Grenade, convenait mieux à sa mission[1]. Fidèle à son système de tutelle et trop habile d'ailleurs pour confier le gouvernail à ses jeunes mains dans cette tempête civile, Philippe avait entouré don Juan d'un conseil composé de l'archevêque, de l'inquisiteur Deza, du marquis de Mondejar, de Gonzalo Hernandez de Cordoue, duc de Sesa, neveu du grand capitaine, du licencié Viviesca, de Muñatones et de don Luiz Quijada, son père nourricier. Comme représentant de la royauté, don Juan se trouva de fait investi de tous les pouvoirs, la justice exceptée; mais quoique sa commission fût sans limites, il ne pouvait rien décider sans l'avis du conseil et l'approbation de Philippe. Ses conseillers étaient ses maîtres, et il ne pesait pas plus sur les déterminations de cette junte, qui agissait et parlait en son nom, que n'eût fait le portrait du roi, si on l'avait mis à sa place.

Libre de suivre son penchant, qui le portait à la douceur, jamais il n'eût signé le premier décret important où s'attacha son nom. Partant d'un point de vue opposé à celui de Mondejar, aux yeux duquel la guerre était finie, Deza et l'archevêque, après avoir fait le tableau le plus sombre de la situation et avoir représenté la Vega frémissante et prête à se joindre à l'insurrection; les sierras de Ronda, de Filabres, de Bentomiz soulevées; Malaga, Baza, Guescar dans l'effervescence; l'Albaycin, les faubourgs de Grenade et les territoires d'Almañecar, Guadiz, Almeria pleins de rebelles, proposèrent, comme mesure de salut public, de chasser tous les Maurisques de Grenade.

Cette proscription sauvage, dont l'idée ne pouvait naître que dans le cerveau d'un inquisiteur, fut approuvée par le roi et mise aussitôt à exécution. Le 23 juin, toutes les troupes prennent les armes. Le marquis de Mondejar, pendant que la ville retentissait du roulement des tambours, du son des trompettes et du galop des chevaux, se présente seul à l'Albaycin et donne l'ordre aux Maures d'aller s'enfermer dans les églises. Don Juan, à cheval,

1. Casas de mala ventura las llamaban en su tiempo los Moros. (Hurtado de Mendoza, lib. II, p. 49.)

parcourait les rues de son côté, et présidait, au milieu de ses gardes, à cette exécution inhumaine. Tristes et l'œil cloué à terre, les hommes sortirent sans prononcer une parole; combien ils devaient regretter, en ce moment, de n'avoir pas répondu à l'appel de Faradj le Noir! On avait laissé un jour aux femmes pour vendre leurs meubles et empaqueter leurs hardes. Le surlendemain, on les força de rejoindre leurs maris parqués à l'hôpital Real, à une portée d'arquebuse des murs. Ils étaient trois mille cinq cents hommes et le double à peu près de femmes, qui périrent presque tous sur les chemins de fatigue, de faim, de misère, ou furent tués ou vendus comme esclaves par l'escorte même chargée de les conduire en Andalousie[1].

Ceux qui purent échapper à la faim et au fer se réfugièrent dans la montagne, où le récit de cette cruauté ne contribua point à apaiser l'insurrection. Elle durait, au reste, depuis sept mois et grossissait tous les jours. Malgré les prétendues victoires de Mondejar et de Velez, les Maures ne perdaient pas un pouce de terrain. Heureux à Benavides, ils battirent dans le défilé de la Ravaha Gonzalo Hernandez, le neveu du grand capitaine. Mohammed, pendant ce temps, tenait fièrement la campagne le long de l'Almansora avec les hommes de cette terre, ceux du val de Bolodui, ses montagnards, et quatre cents Turcs ou Berbères. Ce rassemblement se composait de quatre à cinq mille insurgés, dont la moitié seulement avait des armes à feu. Parti de Ujijar, tant de fois conquis par les chrétiens et qu'il reprenait toujours, le 24 juin, au moment même où ses frères étaient chassés de Grenade, il entendit battre les tambours de Velez du côté de Berja. A ce bruit, les quatre cents Turcs et Berbers de l'avant-garde, qui marchaient au combat couronnés de fleurs dans l'espérance du martyre, lâchent la bride à leurs chevaux et se précipitent dans la ville. L'adelantado, averti de leur arrivée, les attendait en silence, embusqué sur la place, et, après un terrible choc, repoussa dit-on la charge furieuse de Mojajar; mais il fut repoussé à son tour lorsqu'il voulut le suivre en plaine.

1. Muchos murieron por los caminos de trabajo, de cansancio de pesar de hambre, á hierro, por mano de los mismos que los habian de guardar, robados, vendidos por cautivos. (Le même, p. 55.)

Cet avantage, que le marquis de Velez et ses amis élevèrent à la hauteur d'une victoire, dut être bien négatif, puisque le conseil s'empressa de renforcer tous les corps volants, en envoyant deux mille hommès à don Rodrigo de Benavides pour garder Guadix ; cinq compagnies à Francisco de Molina, qui occupait Orgiba et sa tour; quatre mille fantassins et cent cinquante cavaliers, commandés par don Juan de Mendoza, au marquis lui-même, et cinq autres capitaines à Adra, Pinillos, Belejii, Concha et dans le val des Albuenas. Ceux-ci, dont la consigne était de tout détruire, de tout mettre à feu et à sang, rencontrèrent dans les barrancos El-Rendati avec ses Maures, et il fallut montrer les épaules et fuir au plus vite, en laissant au milieu des morts le capitan Cespedes, l'honneur de Ciudad-Real.

Toutes les fois que Velez se choquait avec l'ennemi, vainqueur ou vaincu, il se retournait, comme ses nobles aïeux au tournoi, pour reprendre du champ et se reposer de son effort. Après l'affaire de Berja, il mit un mois à reprendre haleine, et, malgré les ordres du conseil, opiniâtre comme un Espagnol du vieux temps et bien justement surnommé *la Tête de fer*, il ne se remit en campagne que le 26 juillet. Tous ses officiers le conjuraient de se hâter, afin de surprendre les gens de Mohammed; mais avançant pas à pas, avec une sage lenteur, il resta quatre jours en route et n'atteignit la plaine de Lucainena que lorsque les ennemis eurent tout mis en sûreté, enfants, butin et femmes. Alors Mohammed s'arrêta. On vit flotter au milieu des champs son burnous rouge et l'étendard blanc à la clef d'azur. Don Pedro de Padilla soutint le choc des Berbers et des Turcs avec ses compagnies et les aventuriers du marquis de la Favara. Malgré la valeur qu'il déploya ce jour-là, et que les Espagnols eux-mêmes se plurent à reconnaître[1], l'émir ne pût enfoncer les bataillons chrétiens et fut forcé de regagner la sierra. Petit était l'échec, car il n'avait perdu que quinze hommes. Aussi reparut-il bientôt, repoussant l'orgueilleux marquis, rasant sa terre, occupant Adra, Las Cuevas, Andarax, assié-

1. El reyecillo esforçado
Le aguarda como valiente
Mostrando ser buen soldado.
(Romanze.)

geant Berja, tandis que les bannières napolitaines de don Pedro de Padilla fuyaient devant les insurgés de l'Almanzora et du val de Bolodui, et régnant en maître avec six mille hommes d'élite dans l'est des Alpuxarcs, depuis Berja jusqu'à la sierra de Filabres.

Ces succès militaires le perdirent. La mauvaise fortune n'avait pu l'abattre; la bonne lui devint funeste, en enflant son cœur de confiance et d'orgueil. Croyant sa tâche finie et la cause des Maurisques gagnée, il ne songea plus qu'à se reposer du combat et des veilles dans les plaisirs et les douceurs du pouvoir. Mort depuis quelque temps de découragement et de chagrin, le vieil El-Zaguer, son mentor, n'était plus là pour l'éclairer. Il perdit un temps précieux dans les fêtes, et révolta par son aveuglement, sa superbe et son avarice ses meilleurs chefs, qui le quittèrent tous. Il avait vu s'éloigner successivement El-Nacoz le Grenadin, Malek de Baza, Giron d'Almuñecar, Garral de Velez, Mojajar de la rivière d'Almeria, Aben-Mekenun, dit Porto-Carrero, de l'Almanzora, et enfin Faradj le Noir, qui l'abandonna le dernier. Cette défection fut son glas funèbre. Un de ses meilleurs amis, Diego El-Guazil, poussé par une rancune jalouse, qu'il avait longtemps dissimulée avec la perfidie de sa race, réussit, en interceptant et falsifiant une de ses lettres, à faire croire aux auxiliaires turcs et berbers qu'il voulait les massacrer. Trompés par cette perfidie, les Turcs se portent sur Laujar, où était Mohammed, entrent dans sa chambre et l'enchaînent, en lui reprochant le crime qu'on lui imputait. Il eut beau s'en défendre, les Turcs refusèrent de l'écouter, et celui qui avait ourdi le complot, aidé d'un autre traître, l'étrangla dans la nuit[1].

Avec ce vaillant capitaine aurait dû retomber le croissant, qu'il relevait d'une main forte. Il en fut tout autrement, à la grande surprise de Philippe. Le chef qui le remplaça imprima, au contraire, une impulsion nouvelle à la défense. C'était Aben-Aboo, celui qui n'avait plus rien de viril depuis la torture du mûrier. Les conjurés l'avaient élu avant même d'étrangler Mohammed. On lui mit dans la main gauche l'étendard à la clef d'azur, dans la droite une épée nue; il fut revêtu du burnous écar-

1. Diego Elguasil y Diego de Arcos echandole un cordel à la garganta le ahogaron tirando uno de una parte y otro de otra. Dizen que el mismo se puso el cordel como lo hiziese menos mal. (Marmol, lib. VII, fol. 172.)

late, montré au peuple et proclamé à cri public en ces termes : « Que Dieu exalte Abdallah (le serviteur de Dieu) Aben-Aboo, émir de Grenade et d'Andalousie ! » L'élévation d'Aben-Aboo eut l'assentiment général, à l'exception de deux scheiks, Aben-Mequenoum du Rio de l'Almanzora et Giron-el-Archidoni, qui mourut plus tard à Jaen soumis et pardonné. Les côtés faibles de l'insurrection étaient le trop grand éparpillement des bandes et le manque d'unité et de vigueur dans le commandement. Aben-Aboo commença par y pourvoir, en divisant tout le pays insurgé en trois districts : la frontière orientale, dont El-Molah fut nommé alcaïd général; celle d'occident, confiée à l'alcaïd de Guejar, Hassan-el-Schaybi, et l'Alpuxara proprement dite, où il commandait lui-même. Tous les chefs des Taas [1], devaient obéir aux alcaïds généraux. Entouré d'un conseil dans lequel siégeaient trois capitaines des Turcs auxiliaires, le nouvel émir déploya tant d'activité pour se procurer des armes et lever des hommes, qu'il parvint, en très-peu de temps, à former un corps de huit mille arquebusiers, Turcs ou Maures. Les premiers étaient payés huit ducats par mois ; on ne donnait aux autres que les vivres. Avec ce système de gouvernement, l'urgence et la grandeur du péril, sa réputation d'homme de tête et de courage, son affabilité, sa gravité noble, ses manières affables et le souvenir du supplice qu'il avait si courageusement supporté, il se fit respecter, aimer et chérir de tous les siens [2].

Les Espagnols virent bientôt à quel ennemi brave et actif ils auraient affaire désormais. Le 1er novembre 1569, la garnison d'Orgiba était refoulée dans ses murs et impétueusement assaillie ; le 8, il attirait dans une embuscade, à l'entrée du défilé de Cala-el-Hajar [3], le duc de Sesa, qui venait avec toute la lenteur d'un goutteux secourir la place, et coupant sa colonne en trois tronçons, le battait à plate couture ; quelques jours plus tard, il rasait les fortifications d'Orgiba, forçant le vieux duc à regagner Grenade, don Francisco de Molina à quitter Mortril, et pendant qu'El-Maleh harcelait les garnisons chrétiennes du Rio d'Almanzora, de Baza et de

1. Division territoriale équivalant à nos paroisses.
2. Diego Hurtado de Mendoza, *Guerra de Grenada*, lib. III, p. 83.
3. Le pic de la Pierre.

la terre de Murcie, il faisait soulever toutes les sierras de Bentomiz et Galera.

Ces nouvelles arrivant comme les sons du tocsin à ses oreilles, tirèrent de sa torpeur le marquis de Los Velez ; il descendit vers le Rio de Boloduy avec deux mille huit cents hommes, qui n'étaient plus que douze cents le lendemain, tous les autres ayant été tués ou blessés par les Maures, lorsqu'il prit la route de Baza pour rejoindre don Juan. A force de se plaindre de l'inaction dans laquelle on le laissait languir à Grenade, le fils de Charles-Quint venait d'obtenir enfin de l'ombrageux Philippe la permission d'aller au feu. Il est vrai qu'en lui faisant cette concession, le roi s'était arrangé d'avance de façon à la rendre illusoire. D'un côté, les officiers qui guidaient ses troupes avaient ordre de tenir le prince à deux heures de l'ennemi, et le vieux Quixada, son précepteur, employait les ruses les plus naïves pour lui persuader qu'il avait enfoncé les Maures et remporté une grande victoire. Un jour, par exemple, on découvrit sur les hauteurs un escadron d'avant-garde dont les plis du terrain avaient dérobé la marche. Feignant aussitôt de le prendre pour un gros d'ennemis, il crie à pleine voix de faire avancer les canons : tout le monde court, on s'empresse, et tandis que les plus avisés se demandaient tout bas si Quixada perdait l'esprit, ou ne connaissait plus les bannières d'Espagne. Don Louis de Cordova accourait au galop annoncer que les Maures étaient battus et qu'on occupait le Cerro de la Silla : ce qui émerveilla fort les vieux capitaines, qui n'avaient vu aucun ennemi, et ravit de joie don Juan d'Autriche.

Comme ceci se passait vers Guejar, qu'Aben-Aboo essayait en vain d'enlever par escalade, peu de jours après, le vieux marquis assiégeait Galera. Bien qu'il n'eût qu'une poignée d'hommes, deux bombardes de fer et six fauconneaux, le 29 décembre, il vint camper devant la ville et en fit le tour à cheval, après l'avoir inutilement sommée. Dans cette reconnaissance, il vit les têtes de tous les soldats espagnols tombés à Acequia rangées sur les murailles et dominées par celle du capitaine Fernando de Léon, qu'on avait fichée au bout d'une pique sur la tour de l'église. Le vieux diable à tête de fer, comme le surnommaient les Maures, n'eût sûrement pas reculé devant ces trophées sanglants, mais le bruit de l'arrivée

de don Juan, avec le titre de généralissime, modifia ses résolutions. Il n'avait pas voulu pour compagnon de son égal le marquis de Mondéjar; il ne voulut pas du bâtard de Charles-Quint pour maître. Lorsqu'il apprit que le nouveau généralissime montait de Grenade, il plia ses tentes et lui céda la place. Prince et marquis se rencontrèrent à Guescar. Don Juan, rompu déjà, par son éducation et l'habitude de la cour, à la dissimulation et au mensonge, voila d'un air riant la colère qu'il éprouvait de cette défection, et s'avançant pour le recevoir les bras ouverts :

« Marquis illustre, lui dit-il en le saluant avec courtoisie, c'est avec raison que la renommée vous grandit, et je regarde comme une de ses plus précieuses faveurs l'occasion que la fortune m'offre de vous connaître. Soyez certain que mon autorité ne limitera point la vôtre, car je ne désire qu'une chose, agir de concert avec vous. Je veux que tous mes soldats vous obéissent comme moi, qui ne serai pour vous qu'un fils toujours prêt à admirer votre valeur et à recourir aux conseils de votre expérience. »

Ce discours, où la fausseté perçait sous l'exagération de la pensée et les phrases louangeuses, fut écouté en silence et d'un œil sombre par le vieillard bardé de fer, qui répondit ensuite froidement :

« Je suis bien de ceux qui ont désiré le plus sincèrement connaître le frère de mon roi et qui aurais, à coup sûr, le plus à gagner de servir sous un si grand prince; mais, à parler franc, selon ma coutume, je vous dirai que je vais rentrer chez moi, car il ne convient pas à mon âge d'être chef d'escouade [1]. »

Après ces paroles, le marquis de Los Velez se retira chez lui, et don Juan alla mettre le siége devant Galera.

Cette bicoque, bâtie sur un mamelon étroit et découpé en forme de navire, d'où lui venait son nom, était dominée et défendue par un château, que don Juan attaqua d'abord. Une mine, en éclatant, ayant abattu un pan de mur, il fut impossible de retenir l'armée. Au milieu de la fumée et des nuages de poussière soulevés par l'explosion de la mine, les soldats se précipitent en tumulte et

1. Yo soy el que mas á deseado cononcer de my rey un tal hermano... (Hurtado de Mendoza, lib. III, p. 96.)

courent à la mort en courant à l'assaut. Les Maures, tirant à l'abri, les écrasaient sous une grêle de balles, de flèches et de pierres. Acharnés à cette attaque insensée, impossible, les soldats n'écoutaient ni leurs seigneurs, ni leurs capitaines. Don Juan s'y rendit en personne pour les arrêter; mais une balle ayant blanchi sur son armure, don Luis Quijada le saisit dans ses bras, avec de grands cris, et l'emporta loin du danger. Peu après, on vit, par son ordre, le capitan don Pedro Rios y Sotomayor parcourir les rangs en criant de sa voix sonore :

« En arrière, soldats! en arrière! retirez-vous! (*à fuera soldados! retirar se fuera!*) car ainsi le veut notre prince! »

S'arrêtant à ce nom, les soldats obéirent, mais en frémissant, au rappel des tambours. Ils laissaient au pied du rempart et dans le fossé plus de quatre cents morts, et emportaient cinq cents blessés. Rien ne peut rendre la fureur de don Juan. Frappant du pied et tordant sa jeune moustache, il jura ce jour-là, 27 janvier 1570, qu'il prendrait Galera, qu'il la remplirait de sang comme un vase trop plein et la raserait jusqu'à l'herbe. Ce serment, digne du frère de Philippe II, fut religieusement tenu. Après une défense héroïque, les Maures, à qui tout manquait, même le fer, car leurs sabres étaient ébréchés à force de frapper, et ils n'avaient plus que des pierres à opposer aux balles, succombèrent écrasés par l'artillerie et le nombre. Disputant le terrain pied à pied, et luttant de rue en rue, de maison en maison, de terrasse en terrasse, ils finirent par être acculés, le 7 février, jour de carnaval, dans une petite place où étaient entassées deux mille huit cents personnes, hommes, enfants et femmes, formant toute la population.

Don Juan d'Autriche, armé de toutes pièces et portant une cuirasse d'acier bruni ornée de sept bandes d'or et un brillant panache fixé sur son casque par une médaille de la Conception de la Vierge, cernait la ville à ce moment à la tête de la cavalerie. Par son ordre, on égorgea tout; ses soldats, las de tuer, voulaient épargner les femmes et les enfants; mais il les leur arrachait des mains pour les jeter aux hallebardiers de sa garde, qui en massacrèrent plus de quatre cents devant lui[1]. Le lendemain, il acheva

1. Andava don Juan de Austria mientras que se peleava dentro en la villa por de fuera con la cavalleria y como algunos soldados soliessen á poner cobro en las mo-

de passer sa rage sur les pierres, et eut le triste courage de rester huit jours au milieu de ces cadavres pour détruire la ville de fond en comble et semer du sel sur ses ruines.

A ce bel exploit, qui, selon un auteur moderne[1], eut un grand retentissement et commença sa réputation; don Juan ajouta la prise de quelques bicoques ouvertes, telles que Seron, où il fut honteusement battu d'abord et mis en fuite par El-Habaqui, dont les coureurs lui tuèrent six cents hommes et son cher Quixada; Tijola, désertée par la garnison, et Purchena, que son vainqueur ne voulut pas défendre. A l'éclat *riant du métal qui perd les âmes*, El-Habaqui avait perdu son patriotisme; il traitait sous main avec don Juan et vendit ses frères pour huit cents pièces d'or. Heureusement que le salaire des Judas paye d'ordinaire la pierre de leur tombe. Instruit qu'il se vantait de le traîner devant don Juan à la queue de son cheval, Aben-Aboo fit saisir ce traître le 15 juin. Il s'était blotti dans les rochers pour fuir le châtiment. Reconnu à son turban blanc et à son caftan pourpre, il fut traqué comme un izard, pris et étranglé dans la nuit.

Cette expiation n'effraya point un autre traître. La guerre que soutenait Aben-Aboo dans un pays montagneux, coupé par tant de brèches et de ravins, à chaque instant traversé par des torrents, et offrant sur ses âpres sommets, dans ses vallées boisées et souvent impénétrables, dans ses couloirs de granit et dans ses cavernes mille facilités pour la fuite ou pour la défense, cette guerre de montagnards pouvait se prolonger et user les forces chrétiennes jusqu'à l'arrivée des secours espérés d'Afrique. Il ne s'agissait pour les Maures que de rester fermes et unis; mais la lutte fatigue à la longue, par sa violence même, et tandis que les âmes d'élite se raidissent, réagissant énergiquement contre la fortune, les âmes vulgaires se dérobent sous le péril. Un des premiers chefs de l'insurrection, El-Jeniz, prit la place d'El-Habaqui, et offrit de vendre l'émir et de le livrer mort ou vif, sous la condition d'une amnistie

sas que avian captivado mandava á los escuderos que se las matassen los quales *mataron mas de quatrocientas mugeres.* Y ansi hizo matar muchos de su presencia á los alabarderos de su guardia... Fueron las mugeres y criaturas que acertaron á quedar con las vidas *quatro mil y quinientas*... (Marmol, *Historia del rebelion y castigo de los Moriscos*, lib. VIII, fol. 192. — Gil Perez de la Hita, t. II, p. 448.)

1. De Circourt, *Histoire des Maures Madijares et des Maurisques*, t. I, p. 77.

complète pour lui et ceux de sa tribu. On lui en expédia sur le champ, de Grenade, la promesse sur parchemin scellée par le président Deza et signée par don Juan. En recevant la cédule qui, outre sa grâce et celle de ses partisans, contenait la promesse d'une pension de cent mille maravedis, El-Jeniz la baisa et la mit sur sa tête; autant en firent ceux qui l'avaient accompagné. Ses allées et venues mystérieuses avec un orfèvre de Grenade, entremetteur de ce marché, n'avaient pu se faire sans éveiller les soupçons d'Aben-Aboo. Résolu de les éclaircir, au milieu de la nuit du 15 mars 1570, il quitte son camp, alors établi à Mecina de Bombaron, et se rend, escorté par une quadrille d'escopetiers et son fidèle Ahmer, à la caverne de Houzoum, où s'était réfugié El-Jeniz; et laissant ses tireurs à la porte, il parut tout à coup et demanda au traître ce qu'il avait à lui dire :

« Ce que j'ai à te dire, Abdallah-Aben-Aboo? répondit le Judas sans s'émouvoir; le voici : Regarde ces grottes, qui sont pleines de désespérés, de malades, de veuves et d'orphelins! Les choses en sont venues au point qu'il ne nous reste plus d'espoir que dans le pardon du roi; en le refusant, comme tu le veux, nous serions tous ruinés ou morts; si nous l'acceptons, au contraire, nous pouvons sortir sains et saufs de ce gouffre de misères et de périls. »

En oyant ces paroles, Aben-Aboo poussa un cri comme si on lui arrachait l'âme; le feu lui jaillissait des yeux, quand il s'écria :

« Comment, Jeniz, c'est pour cela que tu m'appelais? Voilà la trahison que tu me gardais dans ton cœur! Ne me parle pas davantage, je ne veux plus te voir! »

Il se dirigeait, à ces mots, vers l'ouverture de la grotte : un Maure se jeta sur lui et le prit par les bras. Un cousin d'El-Jeniz, au même moment, lui déchargeait, par derrière, sur la tête un coup de crosse, qui l'abattit. Le traître l'acheva avec son poignard, pendant qu'Ahmer prenait la fuite et que les escopetiers se réjouissaient dans les autres grottes avec leurs amis.

Trois jours après, le corps d'Aben-Aboo, éventré et bourré de sel, pour qu'il pût supporter le transport, entrait à Grenade au bruit de l'artillerie, au milieu d'un concours immense de chrétiens et de Maures de paix. On le portait, comme un loup mort, sur le bois d'une hallebarde. En tête du cortége venaient fièrement, à

cheval, l'orfèvre entremetteur et le Judas suivi des autres assassins. Ils entrèrent en triomphe et, arrivés sur la place de Bibarrambla, firent une salve, à laquelle répondirent tous les canons de l'Alhambra; puis ils montèrent au palais de l'audiencier, où le duc d'Arcos et le président Deza donnèrent leurs mains à baiser à ces misérables. Aussitôt après, on trancha la tête au cadavre. Le corps mutilé fut jeté aux enfants, qui, après l'avoir traîné dans toute la ville, le brûlèrent, et la tête placée dans une cage de fer, au-dessus de la porte de Bibracha [1], avec cette inscription :

CETTE TÊTE EST CELLE
DU TRAÎTRE ABEN-ABOO.
QUE PERSONNE N'Y TOUCHE,
SOUS PEINE DE MORT [2] !

Avec son dernier chef mourut l'insurrection des Maures. Écrasés par des forces supérieures, atteints dans leurs refuges les plus secrets, et domptés par la faim autant que par le fer, ils n'opposèrent plus de résistance. On dépeupla les Alpuxares, et arrachés sans pitié du sol qui les avait vus naître, leurs habitants furent parqués, comme les maudits du moyen âge, dans les villes des Asturies, de la Galicie et de la Castille, et placés sous la verge de fer du Saint-Office, entre l'espion et le bourreau.

A ce premier succès, don Juan ajouta bientôt la victoire qui devait l'immortaliser. Les Turcs, croissant de plus en plus en force et en insolence, menaçaient l'Europe et venaient de prendre l'île de Chypre. Venise, en les voyant si près, poussa un cri d'alarme. Rome papale le répéta de sa grande voix, et une ligue, pour repousser vers le Bosphore les fils de Mahomet, fut formée, en 1571, entre la république de Venise, la Papauté et l'Espagne. Philippe envoie toute sa flotte à Messine, où était le rendez-vous général. Don Juan en prend le commandement comme généralissime (*generalissimo*), et le 15 septembre toute la flotte (*armada*) commença à monter en mer. Au point du jour, le lendemain, don Juan suivit avec ses vaisseaux. Le nonce du Pape les bénissait à mesure qu'ils sortaient du port. Voici dans quel ordre s'avançait l'armada :

1. La porte de la herse (*del rostro*).
2. Marmol, lib. x, fol. 244. — Hurtado de Mendoza, lib. IV, p. 121.

André Doria, l'honneur de Gênes, formait l'avant-garde avec sa capitane et cinquante-quatre galères, sept de Naples, dix génoises à la solde de Philippe, deux qui lui appartenaient, deux du Pape, vingt-six de Venise, quatre de Sicile et deux de Savoie, mêlées et disposées de façon à ce que les plus fortes vinssent au soutien des plus faibles. Au grand mât de chacune d'elles flottait, pour les distinguer, la banderole verte. Cette division, si on rencontrait l'ennemi, devait tenir la droite.

A gauche s'était déployée l'escadre du généralissime, composée de soixante-quatre galères portant des banderoles bleues à la hune et le grand étendard de la Ligue arboré sur *la Réal* (royale). Aux flancs de *la Réal*, voguait, d'un côté, la capitane du souverain Pontife montée par Antonio Colonna, de l'autre, la capitane de Venise aux ordres de Sébastien Veniero. Puis, venaient sur la même ligne la capitane de Savoie où était le prince d'Urbino, trois galères du pape, treize de Venise, trois de Giovanni Andrea, trois d'Espagne, deux de Naples, trois de Malte après Marco-Antonio Colonna, et après Viniero la capitane de Gênes, trois galères d'Espagne, treize de Venise, trois de Gênes, deux de Giovanni Andrea, trois du saint Père et une de Naples.

La troisième escadre, forte de cinquante-cinq galères, portant banderole jaune, était commandée par le provéditeur Barbarigo, et la quatrième, qui ne comptait que trente galères, par le marquis de Santa-Cruz. Celle-ci était distinguée par des banderoles blanches flottant à la poupe. On navigua lentement une vingtaine de jours à la voile et à la rame, cherchant l'ennemi. Le jour de Saint-François il fut enfin signalé, et, le 7 octobre 1571, on le rencontra dans le golfe de Lépante. Don Juan arbore aussitôt la bannière verte, signal du combat. L'inquisiteur général, don Geronimo Manrique, au son des trompettes et au roulement des tambours, bénit les drapeaux de la Ligue, qui furent salués, quand on les éleva, par une salve générale. Marins et soldats s'agenouillèrent en priant devant les images de Jésus-Christ et de la Vierge, qui paraissaient se mouvoir au vent dans leurs plis onduleux ; puis, se redressant, le cœur fier et les yeux humides de larmes, ils criaient tous à pleine voix : « Victoire ! victoire ! » Les prêtres publièrent pendant ce temps le

jubilé et l'indulgence du saint Père qui remettait tous leurs péchés à ceux dont la vie finirait dans ce combat.

C'était un beau spectacle de voir la splendeur des armures réfléchissant comme un miroir les rayons du soleil qui étincelaient sur l'acier et se brisaient dans l'eau, les mille couleurs éclatantes et si diverses des uniformes des pavillons et des bannières, et d'ouïr le tonnerre des tambours et les fanfares des trompettes. En apercevant les chrétiens, Ali, le capitan-pacha, rangea ses deux cent quatre-vingt-six galères en forme de croissant. Dans celle qu'il montait, très-grande et très-haute, étaient cinq cents archers et arquebusiers, la fleur des troupes turques. Le pacha observa quelque temps la flotte chrétienne qu'il ne croyait pas aussi nombreuse; puis, abaissant ses regards sur les rameurs chrétiens dont les fronts brillaient de joie à l'espoir de leur délivrance : « Chrétiens, leur dit-il d'un air farouche, si c'est aujourd'hui votre jour, que votre Dieu vous le donne; moi j'ai foi dans la fortune de l'empire ottoman qui ne m'a jamais trompé ! Le vent étant contraire, les Turcs ne pouvaient avancer qu'à la rame. A un mille des vaisseaux, Ali fit tirer un coup de canon pour donner le signal du combat. Don Juan répondit par un autre coup. Les galéasses commencèrent à vomir les boulets, et le feu éclata des deux parts avec un fracas effroyable, mais sans grand dommage pour les chrétiens, à cause de la hauteur des vaisseaux turcs.

En un clin d'œil, la mer fut couverte de fumée; puis, se dégageant lentement de ces noirs nuages de poudre, apparurent les gros navires musulmans. L'attaque commença avec une grande furie, à gauche, sur la ligne du provéditeur. Les Turcs, poussant de grands cris, selon leur coutume, firent pleuvoir une nuée de flèches si épaisse sur les galères vénitiennes, que le brave provéditeur, qui animait les siens de la main et de la voix, ayant voulu baisser un instant son pavois pour donner un ordre, en reçut une dans l'œil droit. Entourés par les galères de l'ennemi, deux fois plus fort, enveloppés de fumée et criblés de traits et de balles, les chrétiens soutenaient d'une incroyable ardeur cette lutte atroce. Tout semblait en feu autour des galères. Le ciel était comme un dais de fumée et la mer comme un lac de sang.

Au début de l'action, don Juan avait fait gouverner sur la capi-

tane d'Ali. Le Turc lui épargna la moitié du chemin, et les deux capitanes s'abordèrent par la proue. Celle des Turcs dominait l'autre; mais cet avantage lui devint fatal en favorisant le tir des Espagnols dont tous les coups portaient dans le gros d'archers et d'escopetiers placés sur la poupe. Le marquis de Santa-Cruz, s'apercevant que le pacha tenait en réserve sept galères, tandis que don Juan n'en avait que deux, se porta au secours du prince, et, après une décharge très-meurtrière pour l'ennemi, jeta deux cents soldats dans la capitane espagnole, et revint à son poste, non sans avoir beaucoup souffert. Des braves rangés sur les plats-bords de son navire il n'en restait plus que deux vivants : don Pedro de Guzman, frère du comte d'Olivarez, et le capitaine Martinez Orruña. L'acharnement des combattants, au reste, était égal comme la perte. Deux fois les Espagnols passèrent sur la capitane d'Ali et allèrent jusqu'au grand mât, et deux fois les Turcs les chassèrent. Jamais on ne vit mêlée semblable ni si confuse. On luttait en aveugles et au hasard. Les galères combattaient deux par deux, trois par trois, comme elles se rencontraient dans la fumée. L'aile droite eût été en péril sans la promptitude de don Juan de Cardona, qui vint à propos faire reculer l'ennemi. Mais cette diversion lui coûta cher : assailli, lorsqu'il regagnait son poste, par un groupe de galères turques, il perdit, en les repoussant vaillamment, plus de quatre cent cinquante hommes, officiers et soldats.

Entre ceux qui se distinguaient par leur bravoure et leur ardeur sur d'autres points, on compta don Martin de Padilla, qui tint tête à quatre galères; le prince de Parme, le général Hector Spinola, qui fut tué, et Gabriel Nin, et Alonso d'Avalos, qu'on releva mortellement blessé. Les galères de la ligne de Barbarigo, qui n'avaient pas été attaquées, firent bien aussi leur devoir. Or, pendant qu'Ucchiali, le terrible corsaire, manœuvrait avec ses Algériens pour gagner le vent à Doria, le combat continuait entre les deux capitanes réales. Animés par un christ miraculeux sauvé de l'incendie de Madrid, les Espagnols se battaient comme des lions depuis deux heures. Tout à coup on vit tomber un des plus braves, don Bernardino de Cardenas, et presque en même temps Ali atteint par une balle. Au cri de victoire poussé par don Juan d'Avala, qui montrait le corps sanglant du pacha à Son Altesse, les Espagnols sautèrent en foule

sur le pont des Turcs, tuèrent tous ceux qui résistaient encor amenèrent l'étendard ottoman, et, hissant à la place celui de l Ligue avec sa grande croix, mirent la tête d'Ali au bout d'un pique et la montrèrent triomphalement aux deux escadres.

Ucchiali, entendant les cris de joie et les clairons des chrétiens accourut avec ses trente galères, balaya de bout en bout, d'un salve d'enfilade, la capitane de Malte, et se retira fièrement, n laissant sur le pont que des morts et emportant clouée à son gran mât la bannière de l'Ordre. Farta-Pacha, désespérant de la victoire abandonna peu après sa galère criblée de boulets et se sauva su une frégate, et alors ce ne fut plus un combat mais une épouvan table tuerie. La chiourme, déferrée sur les galères turques et chré tiennes, se vengeait de sa captivité et des maux soufferts en égor geant les Musulmans armés encore et achevant les blessés. La me était partout jonchée de turbans, de flèches, de piques, de voiles de mâts et de cadavres flottant ensemble dans un effrayant pêle mêle. Les esclaves-rameurs, ivres de colère, ne faisaient quartier à aucun Turc, et quand ces malheureux, nageant vers les vaisseaux chrétiens, s'y cramponnaient en demandant la vie d'une voix déchi rante, on leur coupait les mains, et soldats et forçats les rejetaient à la mer sans pitié [1].

Telle fut la célèbre bataille de Lépante. Elle coûta aux chrétiens douze galères prises ou coulées à fond, dix mille hommes et une foule de braves capitaines. Les Turcs y perdirent trente mille soldats ou marins, deux cents chefs, trente pachas, cent soixante beys ou capitans et cent soixante-cinq galères. Parmi ceux qui s'étaien distingués avec éclat, la voix publique signala les princes de Parme et d'Urbin, Paolo Jordan, le comte de Santa-Flor, Antonio Gonzaga, le prieur de Hongrie, le fils du prince de Sulmona, don Agustin Mejia, Bernardino de Velasco, les deux Padilla, et un simple soldat de la Marquesa, nommé Miguel de Cervantes Saavedra, qui ne put pas mourir ce jour-là, quoiqu'il eût reçu trois balles, deux dans la poitrine et la troisième dans la main gauche, parce qu'il avait encore à doter sa patrie d'un chef-d'œuvre plus

1. Don Lorenzo Wander-Hammen, *Don Juan de Austria*, lib. III, p. 170 et suivantes.

éclatant et plus glorieux que la plus radieuse étoile du ciel de l'honneur.

La reine Ysabel, ou Élisabeth, n'avait pas vu ce triomphe. Elle mourut si vite et dans de si violentes douleurs, qu'on soupçonna partout Philippe d'avoir hâté sa fin. Le prince d'Orange l'en accusa même hautement à la face de l'Europe. Comme pour lui donner raison, une de ces sombres scènes de meurtre, si nombreuses dans la vie de Philippe, montra, un an avant la bataille de Lépante, de quoi était capable celui qu'on surnommait déjà le Démon du Midi. Deux ambassadeurs flamands, le marquis de Berghes et le baron de Montigny, avaient été retenus à Madrid comme otages. Le marquis de Berghes mourut, on ne sait trop comment, dans les bras de Gomez, prince d'Eboli, son ami, mais ami encore plus intime du roi. Il ne restait donc que Montigny, qui fut arrêté en même temps que les comtes d'Egmont et Horns, et mis sous bonne garde dans l'alcazar de Ségovie. On lui fit son procès, et la lettre suivante, écrite par ordre du roi au duc d'Albe et annotée de sa main, va nous apprendre comment il se dénoua, le 14 octobre 1570, dans la forteresse de Simancas.

« Lors du retour du roi de l'Andalousie, on examina ce qu'il y avait à faire relativement à Montigny. Tous furent d'avis qu'il ne fallait pas verser encore du sang et donner occasion aux murmures que feraient entendre non-seulement les parents et les amis de Montigny, mais aussi les autres naturels des Pays-Bas ; murmures qui seraient d'autant plus grands que le délinquant était en Espagne, et qu'on dirait qu'il avait été condamné sans pouvoir se défendre. La majorité des ministres proposa qu'on lui donnât des *aliments empoisonnés*, ou qu'on jetât dans son manger ou dans sa boisson quelque poison qui le fît mourir lentement[1]. Mais le roi trouva que la justice ne s'accomplirait pas ainsi, et qu'il valait mieux le faire mourir dans sa prison d'une manière si secrète qu'on crût en tout temps qu'il était mort de mort naturelle. La chose ayant été résolue en cette forme, le roi ordonna que Montigny fût transféré de l'alcazar de Ségovie dans la fortesse de Simancas. Là,

1. Con que se fuese muriendo poco á poco.

on le traita avec plus d'égards, on lui permit de se promener dans un corridor et dans une salle y attenante.

« Sur ces entrefaites, don Alonso de Arallano, nommé alcade de Valladolid, étant arrivé de Séville, il fut décidé de lui commettre l'exécution de ce qui était arrêté. Don Alonso s'étant abouché avec don Eugenio de Peralta, concierge de la forteresse de Simancas, il fut convenu entre eux qu'on jetterait près de la chambre de Montigny un écrit en latin dans lequel il serait question d'un projet d'évasion. Sous ce prétexte, don Eugenio rendit plus étroite la prison de Montigny, qui tomba malade. On mit dans le secret le médecin de Simancas, qui entra dans la forteresse et y fit porter des aliments comme pour donner ses soins à Montigny, en publiant que celui-ci était malade d'une fièvre qui ne laissait aucun espoir. On fit alors venir du collége de Saint-Paul, de Valladolid, fray Hernando del Castillo, lequel déclara à Montigny le supplice qui lui était réservé, et l'engagea à se recommander à Dieu. Ce religieux le confessa et lui donna le saint sacrement.

« Quand il avertit don Eugenio que Montigny était prêt à mourir, ce qui fut le 16 octobre après minuit, l'alcade, qui était arrivé là secrètement avec un notaire et le bourreau, entra et fit donner lecture de la sentence, ajoutant que le roi voulait bien avoir égard à la qualité du *coupable et user de clémence et de bénignité envers lui.* Qu'en conséquence, Sa Majesté permettait que la sentence ne fût pas exécutée publiquement, mais en secret, et qu'on répandrait le bruit qu'il était mort de maladie. Le bourreau fit ensuite son office en l'étranglant. L'alcade, le notaire et le bourreau repartirent immédiatement après pour Valladolid, de manière que personne ne sut qu'ils avaient été à Simancas. Il fut défendu aux deux derniers de le révéler sous peine de mort. On revêtit Montigny de l'habit de saint François pour cacher la strangulation qu'il avait soufferte, et il fut procédé à son enterrement[1]. »

Deux ans plus tard, le tocsin de la Saint-Barthélemy retentissait, de l'autre côté des Pyrénées, comme le *Te Deum* du catholicisme,

1. Archives de Simancas, liasse 544, *Correspondance de Philippe II.* — Gachard, t. II, p. 161.

jetant l'Espagne et son roi dans les plus ardents transports d'enthousiasme, et les grosses cloches d'Aragon, répondant par un glas plus fier aux cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois, sonnaient sur toutes les montagnes le réveil de la liberté.

CHAPITRE VIII

VASSAUX ET SEIGNEURS D'ARAGON.

But secret de la royauté. — Le royaume d'Aragon. — Son indépendance. — Conseil souverain. — *Ricos hombres*, *infanzones*, clergé, communes. — Les quatre bras. — Cortès. — Audience royale. — Le Justicia. — Manifestacion et firmas. — Fueros. — Vassaux des seigneurs. — Insurrections des serfs de Monclus, de Teruel, d'Arija. — Soulèvement de Ribagorza. — Le peuple et la féodalité. — Doña Luisa Pacheco. — Le pauvre comte à Torrejon de Velasco. — Insurrection de Benabarre. — La vare de l'inquisiteur. — Dix ans de liberté. — Syndics populaires. — Information du Saint-Office. — Cortès de Monzon. — Article sanglant des fueros. — Le brave général d'Aragon. — Les demoiselles nobles. — Ligue des seigneurs. — Juan d'Ager. — La tour de Gil. — Le *caracol*. — La tête sanglante. — Philippe II et le duc de Villahermosa. — Les bandoléros. — El Miñon. — Le capitaine d'aventure. — Lupercio Latras. — Descendants des Moslems. — Les Maures de la vengeance. — Tuerie de Codo. — Les montagnards. — La justice de don Juan de Guerrea. — — Son lieutenant. — Chefs des Montanèses. — Les vingt. — Le vice-roi étranger.



La monarchie espagnole, au temps de Charles-Quint et dè Philippe II, n'était encore qu'un assemblage disparate de pays qui, tels que l'Italie, la Flandre et les Indes, par exemple, se repoussaient par position et par nature; les États du continent, ceux qu'on pourrait appeler intérieurs, comme l'Aragon, le Portugal, les Castilles, séparés par des siècles de féodalité et de haines locales, ne répugnaient pas moins à l'unité. Aussi, en fait, tout puissant qu'il paraissait de loin à l'Europe, et tout absolu qu'il voulait être, Philippe II, comme son père, n'était que le président de cette bizarre fédération. Or, son ambition tendait à devenir le centre de tous ces pouvoirs épars et divergents, et à les attacher à la royauté comme les rayons au moyeu de la roue. Rude tâche à une époque où les nobles se croyaient toujours les pairs de leur chef couronné, et où le vieil esprit communal, si vivace sur cette terre, allait s'unir avec la féodalité contre le troisième pouvoir; entreprise ardue s'il en fut avec ce peuple d'Aragon, le plus énergiquement trempé, le plus rude, le plus fier de la Péninsule.

Le royaume d'Aragon, qui avait englobé Naples, la Sicile, la

Cerdagne, les îles Baléares, la Catalogne, Roussillon et Valence, formait un des joyaux les plus brillants de la couronne d'Espagne. Mais, en revanche, si elle était la plus belle, cette partie du domaine royal était aussi la plus indépendante. Tous les autres royaumes, Murcie, Léon, les Asturies, Tolède, Galice et Séville, s'étaient laissé absorber sans résistance par le courant de l'unité castillane. Seul, le pays baigné par l'Èbre maintenait fièrement son autonomie et son individualité. Il avait à Madrid son conseil souverain, comme l'Italie et la Flandre, sans lequel le roi ne pouvait rien décider; il avait sur le sol natal sa noblesse, son clergé et ses groupes de bourgeois libres (*universidades*). La noblesse se divisait en trois rangs : en haut, les ricos hombres; au milieu, les chevaliers (caballeros); en bas, les infanzones ou hidalgos. Le gouvernement de toutes les villes et des fiefs donnés par les rois appartenait, d'après les fueros, par droit de naissance, aux ricos hombres : ils ne pouvaient, en aucun cas, subir peine corporelle, ni être condamnés à mort, et le *justicia* d'Aragon, magistrat suprême, était leur unique juge dans leurs différends avec le roi. Dans le principe, leurs priviléges s'étendaient encore plus loin, car, en vertu de celui de la *Union*, ils conservaient le droit de se liguer contre le roi, de le détrôner et de lui donner même un païen pour successeur. Article insensé d'anarchie, que le roi don Pedro IV, s'ouvrant le bras à Saragosse avec son poignard, effaça de son propre sang[1] !

A côté de cette noblesse fougueuse et turbulente s'élevait un clergé presque aussi riche de vassaux et de terres, que la royauté soutenait de toute sa force pour contre-balancer celle de la noblesse, et qui lui rendait en secret attachement l'éclatant appui qu'il recevait d'elle. Venait ensuite la classe moyenne (*clase media*), composée des habitants des villes, indépendante de la noblesse et du clergé. La réunion des députés de ces trois ordres composait le seul pouvoir vraiment souverain en Aragon, celui des cortès. Ces cortès se composaient de quatre bras ou ordres (*brazos*), qui délibéraient séparément dans leurs chambres ou *estamentos*, et s'enten-

1. El rey don Pedro IV se hirio con su puñal en el brazo y con la sangre de la herida borró aquel anarquico fuero es clamando : Que privilegio que habia hecho derramar tanta sangre no debia ser borrado sino con la sangre de un rey. (El marques de Pidal, *Historia de las alteraciones de Aragon*, t. I, p. 30.)

daient ensuite par l'organe des *tratadores*, répondant à nos commissaires.

Dans le *brazo* ecclésiastique, le premier en rang, entraient dans l'ordre qui suit l'archevêque de Saragosse; les évêques de Huesca, Taragone, Jaca, Albarracin, Barbastro, Terruel, le Castellan d'Amposta; les commandeurs majors d'Alcaniz et de Montalvan, de Saint-Jean de Jérusalem; les abbés des monastères de Saint-Jean de la Peña, de Saint-Victorien, de Veruela, de Rueda, de Santa-Fé, de Piedra et de la O; les prieurs des cathédrales de Notre-Dame del Pilar et de la Seu de Saragosse; ceux du Sépulcre, de Catalogne, de Roda, de Sainte-Christine; les procureurs des chapitres cathédraux de Saragosse et des évêchés, et les fondés de pouvoir des célèbres collégiales de Catalogne, Daroca, Borja et Alcaniz.

Le *brazo* nobiliaire se composait des représentants des huit maisons inscrites dans le fuero, et qui étaient: les comtes de Ribagorza, de Sastago, de Morata, de Ricla, d'Aronda, de Belchite, de Fuentes et du seigneur de Castro. Au-dessous d'eux se plaçaient les autres ricos hombres appelés aux cortès par la volonté royale. Nul n'entrait de droit dans le *brazo* des chevaliers et des hidalgos; le roi y invitait qui il voulait, et le fait d'y avoir assisté ne constituait pas de titre pour l'avenir.

Venait enfin le *brazo* des communes (*universidades*), où siégeaient les élus de dix villes principales: Saragosse, Huesca, Taragone, Jaca, Albarracin, Barbastro, Catalogne, Daroca, Terruel et Borja; des trois municipalités de Catalogne, Daroca et Terruel, et de dix-huit villes secondaires[1]. Les bourgs d'Exea, Tauste, Uncastillo et Sos députaient, par spécial privilége, à la chambre des caballeros et des hidalgos.

Au-dessous des cortès, un vice-roi, résidant à Saragosse, y représentait le pouvoir royal. Un certain nombre de conseillers, qui devaient être docteurs en droit et tous nés dans le pays, formaient autour de lui l'audience royale d'Aragon (*audience real de Aragon*), de laquelle ressortissaient toutes les affaires civiles et criminelles de la juridiction du roi. Puis, bien plus haut que cette audience, fractionnée en deux conseils, on rencontrait le *justicia* et sa cour

1. Martel, *Forma de celebrar cortes en Aragon*. — Blancas, *Modo de proceder en cortes de Aragon*.

suprême, d'institution royale. Dans l'origine, à ce qu'assurent Blancas, le commentateur des annales aragonaises, et Perez de Nueros, ce magistrat subit l'influence du milieu où devait s'exercer son action, et, se dégageant peu à peu des langes monarchiques, finit par se transformer en gardien des droits et des libertés du peuple d'Aragon. Nommé à vie et déclaré inamovible par les cortès de 1442, le justicia, avec ses cinq assesseurs, désignés par le roi sur une liste de dix-sept noms, que lui présentaient les brazos, réunissait, à peu de chose près et sous une autre dénomination, l'autorité légale et le droit de véto des anciens tribuns.

Les Aragonais avaient deux moyens excellents de briser l'arbitraire, ou de se dérober à l'injustice, en appelant à son tribunal, la *manifestacion* et les *firmas*. On entendait par *manifestacion* la plainte formée contre un ministre ou contre un membre de l'audience royale, plainte qui suspendait toute poursuite jusqu'à la décision suprême du justicia, et plaçait le réclamant sous sa sauvegarde. Quant aux *firmas*, c'étaient, comme le mot l'indique, des lettres de sûreté couvrant tous ceux que les gens du roi voulaient poursuivre ou condamner en violation des fueros. Démocratique dans les cités (*universidades*) et dans les communes, que poussait vers la liberté le souffle de la vieille municipalité romaine, toujours vivante sur ce sol, où les jurats n'avaient cessé, malgré leurs robes rouges à franges d'or, fourrées de vert et de blanc, de représenter les consuls, le gouvernement variait si souvent, selon que le seigneur était un rico hombre, un hidalgo, un ecclésiastique ou un homme du roi, qu'il serait presque impossible d'en définir les mille formes. Quelques faits, au reste, puisés dans le courant tumultueux des événements de ce siècle peindront beaucoup mieux qu'une longue dissertation l'état social créé par cette diffusion extrême de l'autorité.

Les vassaux des nobles, menés durement et voués d'avance à la corde par les fueros, s'ils regimbaient contre l'aiguillon seigneurial, s'agitaient partout sous le joug. Suivant les ordres de Philippe, qui travaillait jour et nuit à courber la féodalité, afin que ses sujets ne vissent briller que la couronne, les officiers du roi favorisaient, sous main, ce mouvement et soufflaient l'esprit de révolte, en appuyant les vassaux et ne laissant tomber aucune oc-

casion de frapper les seigneurs. Cette politique ne tarda pas à porter ses fruits : le feu de l'insurrection s'allumait vite au vent du XVI[e] siècle. Déjà, en 1519, les serfs de Monclus avaient attaqué en armes et rasé le château du maître. Pour contenir la turbulence de ses hommes, le gibet n'avait pas suffi à don Juan Palafox. seigneur d'Ariza ; il avait fallu brûler Montréal et en déporter les habitants en Italie et aux Indes. La population rurale d'Ayerbe demandait à être incorporée à la couronne ; celles de Terruel et d'Albarracin réclamaient dans le même sens, et enfin un soulèvement presque général éclatait dans le comté de Ribagorza.

Ce comté, grand fief féodal presque indépendant de la couronne et fort convoité par elle, s'étendait sur la frontière de France, depuis Bagnères de Luchon jusqu'à Monzon-Almunia et Tamarite. Il avait quinze lieues de long, six de large, et renfermait dix-sept villes et deux cent seize bourgs ou villages. Quoique ce petit État n'eût que quatre mille habitants et donnât tout au plus un revenu de 4 à 5,000 ducats, soit en raison de sa position sur la lisière du Béarn, soit dans le dessein d'arracher du sol de la monarchie ce dernier germe féodal, la royauté visait depuis longtemps à le mettre sous sa main. N'étant que prince encore et régent au nom de son père, en 1554, Philippe avait tenté de s'en emparer, en déclarant le titulaire déchu de tous ses droits, et défendant aux vassaux de lui payer fruits ni rentes. En vertu de ce décret de confiscation, rendu le 6 juin à Zamora, le bailli général d'Aragon s'était transporté à Benabarre, et, réunissant le conseil général, lui avait communiqué l'ordre dont il était porteur de prendre possession du comté. Les Ribagorzains, qui ne demandaient pas mieux que de devenir sujets du roi, avaient voté tout ce que voulait don Manuel ; mais, sur l'appel du comte, le justicia, étendant la main, arrêta l'envoyé du roi.

Le débat restait depuis des années en litige, entre le roi d'Espagne et le comte, lorsqu'un événement tout naturel, au point de vue des mœurs espagnoles, vint faire pencher la balance du côté du premier. Le comte de Ribagorza, fils aîné du duc de Villahermosa, avait épousé doña Luisa Pacheco, fille du marquis de Villena ; il habitait Tolède avec sa femme. La belle Castillane lui préféra, dit-on, Pedro de Silva, un des cavaliers les plus accomplis de

la vieille métropole du Tage. Le bruit de cet amour monta aux oreilles du comte, qui emmena sa femme en Aragon et la tua dans le premier de ses châteaux où ils s'arrêtèrent. L'infortunée doña Luisa était nièce du comte de Chinchon, premier ministre de Philippe. Celui-ci poursuivit impitoyablement l'assassin, et le pauvre comte de Ribagorza, comme l'appelle don Hernandez, le prieur de Tolède, arrêté à Milan, fut ramené en Espagne, conduit, le 20 novembre 1573, la tête, les pieds nus, la corde au cou et la chaîne au pied, sur la place de Torrejon de Velasco et étranglé par la garrote, comme le dernier des vilains. Le *verdugo* (bourreau) brûla, quelques jours après, à Madrid, trois de ses laquais, qui l'avaient aidé dans son crime[1].

Le contre-coup de cette double exécution, dans le comté, était facile à prévoir. Sûrs de l'appui de la cour, les vassaux du duc de Villahermosa, père du supplicié, se soulevèrent au nombre de six à sept cents, prirent les armes et s'opposèrent par la force à la réunion du conseil général, que le duc avait convoqué à Benabarre. Ce ne fut même qu'après trois jours de siége et d'angoisses qu'il fut permis à ce seigneur de quitter sa capitale. Il passa au milieu de ses vassaux, formés sur deux rangs, et la bouche du pétrinal tournée vers la terre, et ne dut le bonheur d'en sortir sain et sauf avec son fils qu'à la présence de Mosen Nabal, commissaire du Saint-Office, qui les suivait la vare (baguette) haute.

L'insurrection, à son début, heurte les esprits modérés et déplaît aux classes paisibles, qu'elle blesse dans ses sentiments et ses affections, ou trouble dans ses habitudes. Au bout de quelques mois, un parti, qui est le plus fort quand il le veut, celui des gens tranquilles, cherchait à rappeler le seigneur. Le duc, malade alors, convoqua le conseil et envoya ses deux fils à Benabarre. Cette nouvelle ralluma aussitôt l'incendie, qui semblait éteint. Réunis en plus grand nombre que la première fois, les insurgés accoururent à Benabarre et, cernant la maison où étaient don Hernando et don Martin, ils se mirent à pousser ce cri, dont l'accent est si lugubrement sinistre sur les lèvres espagnoles : *Fuego! fuego!*

1. Al pobre Conde de Ribagorza justiciaron en la plaza de Torrejon de Velasco.., Lettre autographe (*carta original*) du prieur de Tolède à don Juan de Zuniga, ambassadeur à Rome.)

mueran los traidores ! (au feu ! au feu ! qu'ils meurent les traîtres !) L'intervention de quelques moines leur sauva la vie; mais il fallut fuir et laisser le champ aux rebelles. Appel au justicia d'Aragon. Le magistrat suprême l'accueille et expédie à Benabarre l'huissier de sa cour, qui ne rapporta que des insultes et des coups à Saragosse. L'émoi fut grand à cette audace. La cause du duc de Villahermosa devenant celle de la justice, le lieutenant du tribunal supérieur se transporta sur les lieux avec une main-forte qu'il croyait suffisante; mais il se trompa. Quoiqu'il eût fait dresser, devant la maison où il descendit, les masses d'argent et les insignes de sa dignité, les insurgés ne craignirent pas d'ouvrir le feu contre sa troupe, et, en entendant siffler les balles, le docteur don Geronimo Chalez mit ses deux mains sur ses oreilles et s'enfuit avec sa main-forte. Pour ces excès et crimes, la cour souveraine et l'audience royale les condamnèrent tous à mort. Seulement, le manque de forces d'une part, de l'autre l'inertie calculée de la cour, empêchèrent, pendant dix ans, l'exécution de la sentence.

Au bout de ce temps, c'est-à-dire en 1582, Philippe, dont la somnolence apparente s'explique par le dessein formé depuis longtemps de réunir le comté de Ribagorza à la couronne, ouvrit enfin les yeux. Il demanda au Saint-Office où en étaient les choses, et la *suprême* en ayant écrit aux inquisiteurs de Saragosse, ceux-ci répondirent vers la fin de février :

« Les rebelles ont élu deux syndics, Juan Gil de Macian et un voisin de Calasanz appelé Juan de Ager, homme de sac et de corde, et de mœurs sauvages. Ces deux chefs exercent sans aucun contrôle et sans limites, prétendant qu'ils y sont autorisés par les priviléges du pays, le pouvoir du duc et celui du roi. Ils arrêtent, jugent et condamnent comme bon leur semble, au moyen d'une troupe de sicaires commandés par deux *caudillos* effrénés, Ramir et Riquet. Ces bandits font peser la terreur sur toute la terre, et personne n'ose bouger dans les villes ni la montagne. Ce gouvernement populaire est d'un exemple détestable pour les contrées voisines, et il infecte déjà de son venin le fief de Castro, la baronnie de Monclus, Valdesolana et d'autres terres nobles. Déjà même les syndics ont fait ligue et alliance avec ceux du val d'Aran, et les montagnards d'Urgel et de Catalogne. Aussi les rebelles triomphent

et sont devenus si arrogants qu'il n'est ni officier du roi, ni magistrat, qui osât mettre le pied dans la montagne, où rôdent sans cesse des bandes armées. Ces mécréants n'ont pas plus de respect pour la religion. Ils ont maltraité le sous-prieur de Notre-Dame de Linarès, délivré de force un frère que le prieur tenait en prison, et saccagé le sanctuaire. Ils ont pillé le monastère de Roda et les églises d'Obarre et de Caxigar. Les paysans de la terre de Pardinella ont tué leur seigneur dans l'église ; on ignore pour quel motif. Quant aux sicaires des syndics, ils ont donné dernièrement la savate à un ecclésiastique et tué d'un coup d'arquebuse, aux pieds mêmes de la sainte image, le *santero* (sacristain) de Notre-Dame de Torrès. Le vice-roi n'ayant pas l'air de s'apercevoir de ces désordres, il est grand temps, ajoutait la suprême à l'information de ses délégués de Saragosse, que Votre Majesté y porte remède[1]. »

Malgré cette information et les plaintes toujours plus vives du duc de Villahermosa, Philippe ne se pressa point. Une commission fut bien nommée en 1583 pour examiner l'affaire; mais on ne l'aborda réellement que dans les cortès de Monzon, en 1585.

Le roi se rendit en personne dans ce village choisi, afin de ne pas blesser les députés catalans, qui prétendaient que les cortès ne pouvaient se tenir, aux termes de leurs fueros, que sur le sol de la Catalogne. Philippe amenait avec lui le prince des Asturies, depuis Philippe III, alors âgé de six ans ; l'infante doña Isabelle et ses principaux ministres, le cardinal Granvelle, don Juan Idiaquez, le comte de Chinchon et tous ceux à qui les fueros donnaient le droit d'entrer aux cortès. Les trois royaumes d'Aragon, de Catalogne et de Valence reconnurent le jeune infant comme successeur de Philippe et lui prêtèrent serment de fidélité. On s'occupa ensuite de la question brûlante du moment, la lutte des vassaux contre leurs seigneurs, et la royauté reconnaissante se joignit aux nobles. Après avoir condamné les vassaux d'Ayerbe, d'Ariza, de Terruel, d'Albarracin, et incorporé ceux de Monclus au domaine de la couronne, le roi, de la volonté des cortès, formule sacramentelle, ajouta aux fueros, à l'article *De rebellione*

1. *Legajos de la inquisicion*, lib. I, fol. 641.

vassalorum (de la rébellion des vassaux), la disposition suivante :

« Seront punis de mort non-seulement tous les vassaux qui prendront les armes contre leur seigneur, mais encore tous ceux qui ne se lèveront pas pour les combattre. »

Puis il créa un magistrat spécial ayant mission, sous le nom de *justicia* de Jaca ou des montagnes, de procéder criminellement et sans appel dans les montagnes, les vallées et les lieux déserts contre les assassins, les bandits et les voleurs de grand chemin. Après cette institution, bien nécessaire à cette époque, on en vint à l'insurrection des Ribagorzains. Une junte, composée du comte de Sostago, des régents Campi et Ximenez, de trois docteurs en droit et de l'avocat fiscal Nueros, examina l'affaire à fond, et, sur son avis, Sa Majesté décida, le 3 décembre 1585 :

« Que le duc de Villahermosa serait remis en possession du comté de Ribagorza, et jouirait de nouveau de tous ses droits et priviléges jusqu'à ce que le justicia d'Aragon eût prononcé sur les prétentions de la couronne. Qu'il y rétablirait, à la place des intrus choisis par les insurgés, une administration civile et judiciaire, et que, sans revenir sur le passé, il mettrait à néant les condamnations capitales émanées de la cour suprême et ne rechercherait personne pour les faits antérieurs, sauf le cas de nouvelle rébellion. »

Le décret fixait la restauration du pouvoir ducal à la fin de la session des cortès.

En conséquence, le 16 de janvier 1586, don Manuel, bayle général d'Aragon, se transporta, d'ordre du roi, à Benabarre, où il obtint le même succès que ses prédécesseurs. Sous prétexte que les amis seuls du duc troubleraient l'ordre s'il désarmait le premier avec les siens, Juan de Ager amena le candide bayle à faire sortir de la ville le baron de Ramastue, Juan de Señol, Blas Monserrato, Anton Pierres, Micer Ribera et quelques autres, qui s'étaient fortifiés dans leurs maisons. Moins confiants que le bayle général, ces seigneurs se retirèrent en hochant la tête et murmurant qu'elle était peu sûre la parole des syndics (*que era flaca la palabra de los syndicos*). L'événement ne tarda pas à justifier ces paroles. A peine eurent-ils le dos tourné, que la populace courut à leurs maisons, où il ne restait que les femmes et les enfants, et

les saccagea sans pitié. La dame de Blas Monserrato fut laissée pour morte d'un coup d'arquebuse, et les sœurs de Juan Bardaji, jeunes et nobles demoiselles, frappées d'effroi de voir leur logis attaqué à minuit, se sauvèrent nu-pieds et en chemise, et durent cheminer ainsi plus d'une lieue avant d'avoir trouvé asile à Pinzar, dans la tour d'un parent.

Ce qui prouve que ces tumultes répondaient aux vœux secrets du roi, en préparant l'incorporation du comté à la couronne, c'est l'inexplicable silence gardé par Philippe et l'inaction de son gouvernement, malgré l'outrage fait à la royauté dans la personne de son mandataire et les plaintes véhémentes du bayle d'Aragon. Le projet de Philippe II perçait si clairement à travers l'inertie castillane, que les partisans du duc s'émurent et lui conseillèrent le seul parti qu'il y eût à prendre en ce moment, à savoir de défendre son droit par les armes et d'opposer le fer au fer. Déployant le premier sa bannière, Juan Bardaji, l'ennemi personnel des syndics, sur lesquels, outre le sac de sa maison et l'insulte subie par ses sœurs, il avait à venger le meurtre d'un ami, réunit ses montagnards, et vit bientôt accourir, avec leurs hommes, Rodrigo Mar, seigneur de la Pinilla, et les principaux nobles du comté. Le rendez-vous général était à Venasque, au pied des Pyrénées. Le duc y vint de Saragosse avec les huissiers du justicia porteurs des lettres royales. Il se trouva là deux cents hommes d'élite et vingt-cinq Béarnais amenés par le capitaine d'Agut, parent d'un des barons espagnols. On partit dans la nuit du 29 mai, et avant le jour les seigneurs étaient maîtres de Benabarre[1].

Juan d'Ager avait bien eu vent de la camisade des nobles; mal renseigné toutefois sur la force du rassemblement, il n'appela que cinquante hommes de Castro et crut que ce renfort, joint aux douze soldats de sa garde, suffirait pour repousser l'attaque. Son audace le servit mal dans cette circonstance. Une fois dans la ville, les nobles assaillirent les maisons que tenaient les gens des syndics. Ils s'étaient retranchés surtout dans la tour de Micer Veranni et dans le logis de Geronimo Gil, situés tous les deux sur la place. La résistance eût été sanglante et longue, sans un très-habile artil-

1. Pidal, t. I, p. 168. — Lanuza, *Historia*, t. II, p. 61-62.

leur français venu avec Monsieur d'Agut. Celui-ci attacha un pétard à la porte de la tour et la fit voler en éclats. Ses nobles, se précipitant sur ses débris, tuèrent les trois premiers qu'ils rencontrèrent, et traînant par les cheveux sur la place Puyalet, le Tristan l'Ermite de Juan d'Ager, l'y poignardèrent, sans vouloir lui permettre de voir le confesseur qu'il réclamait à grands cris.

La tour de Micer prise, on courut attaquer la maison de Geronimo Gil, occupée par Juan d'Ager, qui s'y défendit comme un lion avec ses domestiques. Le cœur faillit partout à ces derniers, au bout de quelque temps. Comme on leur criait de se rendre, ils se livrèrent au baron de Pinilla et eurent la vie sauve. Pendant qu'ils déposaient les armes, Juan d'Ager essaya de s'enfuir par le jardin avec les quatre plus déterminés. La maison, par malheur pour lui, était cernée de toutes parts. A cette vue, les serviteurs suivirent l'exemple de leurs camarades. Mais lui, montant sur la plate-forme de la tour, où l'on ne pouvait parvenir que par un escalier en spirale (*caracol*), construit de façon à ne donner passage qu'à un seul homme, se défendit là très-longtemps et tua tous ceux qui se présentèrent.

Cet homme avait une si brutale énergie et un caractère de si rude trempe, qu'entendant une voix qui lui criait d'en bas de se rendre, puisque la résistance allait devenir impossible.

« Qui me parle? demanda-t-il.

— C'est moi, se hâta de répondre Juan Señol, un des hommes les plus considérés de la montagne.

— Je ne vous reconnais pas, reprit le farouche syndic; montrez-vous ! »

Señol se montra, n'imaginant pas que si près de la mort l'ennemi des nobles conçût des projets sanguinaires, et celui-ci, dès qu'il le vit, lui tira un coup d'arquebuse.

Ce guet-apens inutile, car sa balle n'alla point où il l'envoyait, fut son dernier adieu au monde. Voyant qu'on se disposait à mettre le feu à la tour, il se rendit au seigneur de Villanova. Peu d'instants après, il était traîné sur la place. Un des soldats des barons lui déchargea d'abord son pétrinal en plein visage; puis, sur son refus de se confesser, il reçut cent coups de poignard. Dès ce moment, les nobles déshonorèrent leur victoire; elle était due

à la surprise; ils la souillèrent à jamais par les cruautés qu'ils laissèrent exercer sur ce cadavre. On le traîna, comme les corps des suppliciés, par les rues; la tête, séparée du tronc, fut clouée sur une porte de la ville; et ce cadavre, mutilé et couvert misérablement de sang et de poussière, ne put ni désarmer la rage des nobles, ni échapper dans la tombe même au poignard de leurs soudadiers[1].

Le plus ardent ennemi des barons était mort, mais son parti vivait toujours; car ce parti était le peuple, qu'on peut bien écraser un jour, mais qu'on ne tue pas; le peuple, qui ressemble à un champ d'épis se courbant tout entier sous le vent, et qu'une matinée relève. Du haut de la tour où l'avaient placée les barons, cette tête ensanglantée criait vengeance et appelait de toutes parts les citoyens aux armes. Ceux de Calasanz, patrie d'Ager, y répondirent les premiers. Il y eut invasion de la petite ville de Grans, lutte contre les *porteros reales* (huissiers du roi), et combat avec les barons de Concas et de la Pinilla. En ces rencontres, quelques centaines de prisonniers tombèrent dans les mains du duc de Villahermosa. Ses *caudillos* (chefs confédérés) voulaient qu'il leur appliquât rigoureusement le nouvel article des fueros. Plus sage ou plus prudent, il les amnistia tous; et, pour apaiser les esprits, il rendit même au cadavre mutilé, qui l'attendait dans le tombeau, la tête de Juan Ager.

Cette politique aurait pu réussir à la longue, le temps fermant toutes les plaies et usant toutes les haines, si le duc n'avait eu à combattre que ses vassaux; mais il lui restait à compter avec des ennemis plus redoutables. Tous ceux d'abord qui n'avaient pu soumettre les rebelles, le vice-roi, le président du conseil d'Aragon, le justicia et le bayle, jetèrent les hauts cris en les voyant vaincus par d'autres; puis à la cour, où la réunion du comté de Ribagorza au domaine était chose arrêtée pour l'avenir, on s'indigna que le duc eût osé se faire justice lui-même. Rien ne semblait plus simple dès lors que de saisir cette occasion pour l'en punir, au nom des lois, en prenant hautement le parti des vassaux. Mais la politique des rois d'Espagne, marchant pas à pas et dans l'ombre comme un

1. Gelabert, *Relacion*.

bandit caché sous le sombrero et enveloppé dans son manteau ne suivait alors que les voies souterraines et tortueuses.

La première idée de Philippe fut de charger sa chère inquisition du règlement de cette affaire. « Le roi, notre seigneur, écrivait le comte de Chinchon, le 28 octobre 1587, à un des dignitaires de l'ordre, désire savoir si, de l'information faite par les inquisiteurs d'Aragon sur l'entrée des Français dans le comté de Ribagorza et sur d'autres faits, il résulte des charges suffisantes pour traduire le duc de Villahermosa devant le Saint-Office. Je prie Votre Grâce de prévenir le cardinal afin qu'on avise et qu'on tienne Sa Majesté au courant[1]. »

L'inquisition n'ayant pas répondu au désir du roi, la cour traita sous main avec un noble que sa misère livrait au premier occupant, et avec les deux bandoleros les plus redoutés du temps, le Catalan Cadell et Miñon de Montallar, et les *cuadrillas* de ces trois misérables furent lancées sur le comté de Ribagorza. A partir de ce moment, on n'entendit plus parler que de meurtres, de pillages, de viols et de sacriléges; car ces bandits, sans foi ni loi, ne traitaient pas mieux les maisons de Dieu que celles des pauvres vassaux. El Miñon emporta, dit-on, 40,000 ducats en Catalogne. Les partisans du duc le poursuivaient chaudement, et l'atteignirent à Estadilla. Le seigneur de Villanoba, justicia du comté, était sur le point de leur faire rendre gorge; mais, frappé d'une balle, il tomba au premier feu, et les bandits purent regagner leur refuge de Coll de Nargo, qu'on appelait le pays des voleurs (*tierra de ladrones*). Il n'eut pas le temps de s'y réjouir du succès de sa razzia. Comme il partageait le butin, un autre bandolero, du parti de Villahermosa, tomba sur lui à l'improviste, dispersa sa *cuadrilla* et le força à s'enfuir entièrement dépouillé et les mains vides dans les âpres montagnes qui hérissent l'autre bord du ruisseau de Nargo.

Malheureusement le désordre était trop grand pour que la défaite et la fuite du bandolero catalan eussent une influence sensible sur la marche des choses. La population, divisée en deux groupes irréconciliables, les vassaux insurgés et les seigneurs, continua la

1. El rey nuestro señor desea saber si la informacion que los inquisidores de Aragon han hecho... (*Legajos de la inquisicion*, fol. 475.)

lutte à main armée. Ainsi, au mois de janvier 1588, deux conseils généraux s'assemblèrent : l'un à Benabarre, composé des amis des nobles; l'autre à Capella, convoqué au nom du peuple. Celui-ci élut quatre syndics, un pour Calasanz, l'autre pour Guel, le troisième pour Areny et le dernier pour Bénavent. De ces magistrats populaires, les trois premiers, selon Gelabert, l'historien de ce temps, et témoin oculaire, étaient trois montagnards, aussi rudes que leurs rochers et sans grande intelligence; le quatrième, seul, avait de la tête, du cœur, et jouissait de la considération qui s'attache toujours à la fortune. C'était ce Geronimo Gil, dans la maison duquel avait été tué Juan d'Ager. Aussi ferme que son ami, mais plus habile, il fit avec son esprit ce que l'infortuné Juan n'avait pu faire avec son patriotisme et son courage.

Les vassaux étaient revenus à Benabarre et y tenaient assiégés les partisans des nobles. Le duc de Villahermosa accourut aussitôt, suivi du baron de la Pinella et de Martin de Bolea, qui amenaient quatre cents hommes; de l'historien Gelabert, venu, lui soixantième; des barons de Ramastue et de Concas, et outre une assez grosse troupe de ses fidèles, conduisant en personne une compagnie de Gascons. Ces forces suffisaient pour écraser les insurgés. Geronimo Gil le comprit et dépêcha le lieutenant du gouverneur d'Aragon au duc pour demander une trêve d'un mois. Privé de son bras droit et de son meilleur conseiller par la mort subite du seigneur de Ramastue, le duc donna dans le panneau, accorda tout le mois de mars aux insurgés et congédia ses alliés. Ils rentraient à peine dans leurs tours, quand l'historien déjà cité et Juan Miguel Barber rencontrèrent, en chevauchant, sept hommes del Miñon. Ils les attaquèrent sur-le-champ, en tuèrent six et ramenèrent le dernier à Benabarre. Un moment le duc fut tenté de rendre la liberté au prisonnier : on lui représenta, sans doute, qu'il était parent d'un des amis les plus ardents des insurgés, et alors, par réflexion, il lui fit donner la garrote. Sur ces entrefaites, paraît un messager du bayle d'Alos, qui venait supplier le duc d'épargner ce jeune homme, offrant, pour racheter sa vie, une soumission absolue. La prière arrivait trop tard, le bourreau avait fait son œuvre[1]. Furieux

1. Ya estaba hecha la ejecution. (Lanuza, *Historia*, t. II, p. 83-84.)

de cette exécution, le bayle d'Alos et les siens regardèrent la trève comme rompue; le but de Gil, d'ailleurs, étant atteint et l'armée ducale dispersée, les vassaux reprirent les armes. Ce fut la *cuadrilla* del Miñon, remise de sa déroute, qui battit les champs la première, au grand dommage des laboureurs attachés à la glèbe des barons. Le même instinct qui pousse les vautours vers leur proie agit sur les natures violentes. Attiré par l'odeur du sang qui ruisselait à flots sur ce malheureux sol de Ribagorza, un capitaine d'aventure, nommé Lupercio Latras, revint dans l'Aragon, son pays, pour offrir ses services au duc. Fameux par ses excès et les crimes dont il s'était couvert comme chef de bande dans les montagnes de Sobrarbe et de Jaca, il eût mérité cent fois la mort en temps ordinaire. Le roi ne l'avait jugé digne que de l'exil, le duc, plus indulgent encore, lui accorda sa confiance. Il se flattait d'abord de réconcilier les vassaux avec leurs seigneurs; ayant échoué dans cette entreprise si contraire à ses habitudes, il leva des hommes et marcha l'arquebuse haute contre ceux qu'il n'avait pu persuader.

Une rencontre eut lieu entre les deux partis, à deux lieues de Benabarre, devant la petite ville de Tolva. Elle fut fatale aux partisans de Villahermosa, qui se gardaient mal, confiants dans leur nombre, et se virent battus et chassés, l'épée dans les reins, jusque sous les tours du château de Falso. Revenant de là à Benabarre, les vassaux assaillirent la ville, la veille des Rameaux; mais ils durent reculer à leur tour, laissant au pied des murs seize morts à qui les soldats du duc coupèrent les têtes, afin de marquer les deux lignes du jeu de paume (*pelota*)[1]. Malgré cet avantage, toutefois, les nobles ne pouvaient plus tenir la campagne. Ils le sentirent et formèrent un plan nouveau. Le seigneur de la Pinella se jeta avec ses meilleurs soldats dans le château de Benabarre, le duc alla s'enfermer à Venasque, et chacun des chefs courut où il avait chance de recruter sa compagnie.

Latras, un des plus maltraités, tourna du côté de l'Èbre, et aussi léger de sentiments d'humanité et de justice que d'honneur, il commit une action infâme contre les Maures de Pina. Ce reste in-

1. Jugando á la pelota los soldados del duque se servian per señalar las rayas de cabezas de hombres. (Gelabert, *Relacion*, p. 57.) — Advertimientos (Notes de Conde de Luna sur cet ouvrage, *id.*)

fortuné des anciens vainqueurs de la Péninsule, vivait, caché par les montagnes, comme les cagots des Pyrénées et les parias de l'Inde. Odieux aux chrétiens, qui niaient leur conversion vraie ou feinte, et ne voyaient en eux que des maudits et des fils de Satan, et placés sous l'œil terrible de l'inquisition, ils passaient leur vie dans des alarmes continuelles et n'avaient pas un jour paisible. Depuis trois années surtout, le sang d'un riche montagnard, répandu à la suite d'une discussion pour des pâturages, avait allumé une guerre à outrance entre eux et les pasteurs chrétiens.

Comme dans les discordes civiles et les querelles de voisin à voisin, le meurtre appela le meurtre, le sang paya le sang. Cruellement poursuivis par les montagnards (*montaneses*), les rejetons des héros de l'islam s'organisèrent et prirent le nom de *Maures de la Vengeance*. Sous les ordres de deux chefs énergiques, Focero de Codo et Cachuelo de Platos, ils eurent bientôt justifié leur sinistre surnom. Des vieux chrétiens qui tombaient sous leur yatagan, on ne retrouvait plus que les cadavres; ils en égorgèrent dix-sept, un jour, sur le grand chemin, à six lieues de la capitale. Ce n'étaient que de faibles représailles du mal que leur avaient fait les montagnards. Mais ceux-ci qu'enivre la haine en exagéraient la gravité, et ne méditaient qu'une chose, l'extermination des maudits. C'est au plus fort de leur colère que leur apparut tout à coup le capitaine d'aventure. Tous connaissaient son nom et ses sanglants exploits. On l'entoure, on l'écoute avec l'attention la plus vive; et quand il promet à ces forcenés le sac et le pillage des villes mauresques, s'ils veulent s'engager à marcher avec lui, après le massacre, contre les ennemis du duc, les pasteurs ne jettent qu'un cri : « Marchons d'abord contre les Maures! »

Latras prit le commandement, les conduisit à Codo qu'il emporta par surprise, et à Pina, seigneurie du vice-roi d'Aragon, dont la garnison chrétienne ouvrit elle-même les portes. Tout fut mis à feu et à sang dans ces deux villes. Lorsque les montagnards en sortirent, ivres de carnage et ployant sous le butin, il n'y restait plus que sept cents cadavres. Latras leur rappela leur accord et les somma de le suivre pour aller secourir le baron de Pinilla; mais ils se moquèrent de lui, et regagnèrent, sans l'écouter, le val de Tena. La nouvelle de cette tuerie causa une émotion générale, et tout le

sang versé retomba sur le duc et sur la tête du cruel bandolero. Décidé à compléter l'œuvre préparée depuis si longtemps, en mettant la main sur le comté de Ribagorza, Philippe donna l'ordre au gouverneur d'Aragon d'y rétablir la paix et de le purger des bandits. L'illustre don Juan de Guerrea commença par promettre mille ducats à celui qui tuerait Latras; puis, au commencement de février 1589, il marcha en personne avec des forces considérables contre le proscrit, qui, jouant de son reste, pillait le pays, forçait les villes royales et mettait tout en combustion. Pendant que le gouverneur s'avançait par les plaines, son lieutenant, s'étant placé entre les Pyrénées et les bandoleros, leur coupa la route des montagnes. Latras s'enfuit alors à Candasnos. Don Juan de Guerrea y arrive presque aussitôt et fait cerner la ville. Par un coup de désespoir, Latras sort comme le taureau du cirque, et, fondant tête baissée sur les assaillants, parvient à rompre avec ses plus braves ce cercle de fer; mais il se referma sur soixante de ses compagnons, que le sévère gouverneur fit décapiter sur-le-champ.

Vivement poursuivis, car la poussière soulevée par les soldats du gouverneur empêchait seule de les voir, Latras et les siens coururent se réfugier dans le château de Benabarre. Juan de Guerrea y fut aussitôt que Latras, et poussa l'attaque avec tant de vigueur que les bandoleros crurent prudent de décamper. Ils profitèrent de la nuit et de la négligence des sentinelles pour se glisser hors du château et disparurent. Le lendemain, Blas de Monserrat, qui y commandait pour le duc, en apporta les clefs au gouverneur. Il était loin de prévoir l'accueil qu'il en reçut. En apprenant la fuite des bandoleros, don Juan de Guerrea le mit en chapelle avec toute sa garnison; et, bien qu'on le suppliât de tous côtés de leur sauver la vie, et que de belles demoiselles, accourant les cheveux épars (*esparcidos los cabellos dorados*), eussent baigné ses pieds de larmes, il en fit décoller quarante ce jour-là et huit autres un peu plus tard. Au bruit de cette justice impitoyable, les bandoleros, réfugiés à Venasque, se dispersèrent; les uns gagnèrent la Catalogne, le plus grand nombre parvint, à travers les glaciers et les neiges, à se couler en France. Dès qu'il n'y eut plus un bandoulier dans le comté, le gouverneur fit connaître le pacte intervenu entre le roi et le duc. Le duc de la Villahermosa venait de céder son fief de Ribagorza à

'hilippe II pour 30,000 ducats, payés comptant, et une rente de ,000. Aux termes de ce traité, le 6 mars 1591, le gouverneur prit ossession du fief au nom du roi, et s'en retourna à Saragosse où 'avaient précédé les têtes sanglantes de ses victimes. Il laissait, pour ichever la pacification, son lieutenant principal, Alonso Celdran. Jaloux des lauriers de son maître, cet officier, aussi féroce de caractère que don Juan, s'embusqua dans les montagnes, et, se glissant la nuit, comme un voleur, à travers les bois et les vallées, arrive avec des soldats du genre des bandoleros à l'unique porte de Pleitas, bourg principal des Maurisques, et en demande l'entrée au nom du roi. Les descendants des Africains, croyant toujours avoir affaire aux montagnards, se gardèrent bien d'obéir, et mirent les cloches en branle pour appeler leurs frères au secours. Alonso assaillit alors le bourg, le prit et fit couper vingt-neuf têtes. Après cette horrible exécution, par une inconséquence inexplicable, en vérité, il se mit en devoir de punir les auteurs des massacres de Codo. Avertis de ses intentions, deux chefs montagnards, à qui revenait la plus grande part de responsabilité dans cette série de meurtres et de pillages, se rendirent secrètement à Saragosse pour activer une négociation nouée secrètement avec la cour, et tendant à l'oubli du passé, pourvu qu'ils prissent du service en Italie.

Découverts ou trahis en arrivant dans la ville de Notre-Dame-del-Pilar, ils furent arrêtés et livrés immédiatement au tribunal des Vingt. Ce tribunal, sorte de jury populaire formé par l'élection, sur l'initiative du consistoire ou municipalité, prononçait souverainement et sans appel sur toutes les causes qui lui étaient soumises, même en matière capitale. Frémissant à l'idée de comparaître devant un pareil tribunal, les chefs montagnards, Marton et Blasco, firent la manifestacion ou appel au justicia. L'appel reçu, on les transféra dans les prisons des appelants (*manifestados*). Vives réclamations des Vingt et grand émoi à Saragosse. Les Aragonais, qui tenaient à leurs priviléges plus qu'à leur vie, soutiennent énergiquement les Vingt. On n'écoute ni vice-roi, ni justicia; les nobles, qui veulent se mêler du débat, sont menacés d'expulsion par le peuple. Enfin, les têtes s'échauffent au point que le digne archevêque don Andrès Bobadilla, voyant luire déjà les couteaux, envoie son vicaire général à la prison des appelants, afin d'engager Marton et Blasco à

retirer leur manifestation. Le prélat, leur ayant juré sur ses habits pontificaux qu'ils auraient la vie sauve, les montagnards suivirent son conseil, et mal leur en prit. Dès qu'ils les tinrent sous leurs verrous, les Vingt, qui n'avaient rien juré, se réunirent à minuit, jugèrent les prisonniers, et, emmenant Marton de l'autre côté de l'Èbre, le mirent sur-le-champ entre le confesseur et le bourreau. Blasco, moins criminel, sans doute, fut renvoyé dans ses montagnes[1].

A peine ce trouble apaisé, il s'en éleva un autre, faible d'abord, mais qui allait grandir et mugir en peu de temps comme le souffle de l'orage. La question, comme dans les insurrections du comté de Ribagorza et dans le maintien du privilége des Vingt, était la même toujours. Lutte sourde, mais tenace, mais incessante, de la royauté contre la noblesse et le peuple. Après avoir triomphé des nobles avec l'aide des vassaux, Philippe II voulut triompher des bourgeois avec l'aide des nobles. De temps immémorial, le vice-roi du royaume d'Aragon était Aragonnais. Persuadé qu'il ne dompterait la turbulente indépendance de cette race de fer qu'en donnant le gouvernement à des mains étrangères, Philippe laissa percer l'intention de choisir un vice-roi hors du pays. C'était frapper à l'endroit le plus sensible un des peuples les plus jaloux du monde de son autonomie et de son honneur. Il n'y eut qu'une voix sur les deux rives de l'Èbre pour protester contre la prétention royale. Les quatre États envoyèrent aussitôt à Madrid l'abbé du monastère de Piedra, don Jorge Fernandez de Hereira, don Antonio de Hijar, Juan d'Aguilar, Geronimo Gotor et Miguel de Villanueva. Ces députés présentèrent au roi une supplique ainsi conçue :

« Seigneur, on dit que les ministres de Votre Majesté songent à nommer un vice-roi étranger à notre royaume. S'il en était ainsi, nous demanderions la permission à Votre Majesté de l'avertir humblement, avant qu'elle allât plus avant, que c'est un sujet qui touche les Aragonnais au vif, et une prétention aussitôt abandonnée que formée par vos prédécesseurs. Notre royaume, d'où dépendent Catalogne et Valence, a joui plus de sept cents ans de la présence de ses princes. Il en est privé maintenant, ainsi que de toutes

1. Lanuza, *Historia*, t. II, p. 144.

les grandes charges et offices attachés à la couronne, et, pour nous dédommager de ces pertes, vos ministres voudraient nous imposer un étranger pour maître. Ce nous est grand deuil et sincère douleur. Aussi, nous supplions Votre Majesté de soumettre ce projet aux délibérations des cortès, sans le consentement desquelles on ne peut opérer des changements semblables[1]. »

Malgré cette supplique et la violente opposition de toutes les classes déterminées à périr plutôt que de laisser violer leurs fueros, le roi, opiniâtre dans ses desseins, envoya le marquis d'Almenara sur les lieux, en qualité (particularité assez curieuse de ce règne) de fondé de pouvoir, devant la cour du justicia, à qui était soumise la question politique. Le roi, fidèle à la légalité, acceptait ainsi, en apparence, la position de plaideur contre ses propres sujets. Au fond, d'Almenara, couvert par ce rideau légal, avait mission d'étudier le terrain et de voir quels moyens il fallait employer pour atteindre le but du roi.

Le marquis essaya d'abord de la popularité; mais il ne vit autour de lui que visages froids et sévères. Le peuple, qui a un instinct particulier pour deviner ses ennemis, l'abhorrait et le lui prouvait dès qu'il paraissait en public; les nobles évitaient sa présence, et ceux qui acceptaient ses invitations et allaient s'asseoir à ses festins étaient immédiatement flétris du sobriquet de *chevaliers de la soupe* (*caballeros de la sopa*). Indifférent, en apparence, à ce dédain qui s'étendait jusqu'aux dames, qu'on n'entendait parler devant lui avec chaleur que du vice-roi étranger, d'Almenara observait tout, et, quand il crut avoir bien apprécié les hommes et les choses, il revint à Madrid et présenta au roi un mémoire où, si on lui donnait assez d'argent pour acheter les Vingt, quelques emplois pour corrompre le justicia et les nobles, et la place de vice-roi à lui-même, il se faisait fort de mettre sous les pieds du roi les libertés de l'Aragon. Philippe II accepta le marché, et ce Judas de cour, plein d'une confiance que les événements devaient cruellement démentir, regagna Saragosse.

1. Le comte de Luna, *Commentarios*, fol. 17, *Exposicion de los disputados de Aragon á S. M.*

CHAPITRE IX

ANTONIO PEREZ.

Le secrétaire du roi. — La duchesse d'Eboli. — Juan Escobedo. — Audace de l'écuyer. — El Verdinegro. — Assassinat du 31 mars 1577. — Lumière de la vérité. — Mateo Vasquez. — La maitresse du roi. — Double arrestation. — La procédure mystérieuse. — La Visita. — Résultat de l'enquête. — Les billets de Philippe. — Le spectre d'Escobedo. — La torture. — Évasion de Perez. — La sentence. — Son arrivée à Saragosse. — Manifestation. — Défense du proscrit. — Perez et le Saint-Office. — Le confesseur du roi. — Qualifications. — Perez dans les cachots de l'Aljaferia. — Le 24 mai. — La grosse cloche de Notre-Dame-de-la-Seo. — Soulèvement de Saragosse. — *Mueran los traidores*. — Prise du marquis d'Almenara et délivrance de Perez. — Échec du Saint-Office. — Triomphe du peuple. — Le Dan-din-don. — Le parti modéré. — Accord secret avec la cour. — Le 24 septembre. — *Viva la libertad*. — Fuite de Perez. — L'armée castillane. — L'écuyer du prince des Asturies don Gomez Velasquez. — Supplice du Justicia. — Vengeance de Philippe. — Les jours de sang. — L'auto-da-fé. — Mort de la liberté aragonaise.



En même temps que le marquis, on vit arriver à Saragosse un homme destiné par le hasard à déconcerter tous ses plans. Antonio Perez, ancien secrétaire d'État pour les affaires d'Italie, avait longtemps joui de la confiance du roi. Telle était sa faveur après la mort du prince d'Eboli, en 1571, que Philippe allait en coche, jusqu'à sa porte, savoir lui-même des nouvelles de sa santé. Une circonstance peu honorable avait beaucoup contribué à son élévation et à sa fortune. Le roi, malgré sa dévotion austère, ses confessions et ses communions multipliées, vivait en état public d'adultère avec la belle duchesse d'Eboli, doña Ana Mendoza de la Cerda. Courtisan servile, don Rui Gomez de Silva, son époux, ferma toujours les yeux, et fit semblant d'être le père des enfants de son maître. Or, après sa mort, un de ses anciens domestiques s'avisa de se montrer plus jaloux que lui de son honneur. Juan Escobedo, qu'on avait placé pour le surveiller et rendre compte au roi de ses actions auprès de don Juan d'Autriche, nommé, en 1576, gouverneur des Pays-Bas, en remplacement du duc d'Albe, s'apercevant que Perez était sorti de son rôle de confident, soit qu'il s'y crût

autorisé par son respect pour la mémoire de Sylva, soit que la princesse lui eût donné le droit de se plaindre, osa faire des représentations sur son imprudence à la maîtresse du roi. La fière Espagnole lui répondit avec hauteur qu'il n'appartenait pas aux valets de se mêler de la conduite des grandes dames[1].

Piqué de ce dédain, il parla plus haut, et, après avoir averti Perez plusieurs fois, finit par menacer la princesse de tout apprendre au roi. Emporté par la jalousie ou la passion, il oubliait que celui qu'il voulait perdre avait contre lui une arme terrible. Infidèle, en effet, à sa mission, il s'était laissé gagner par don Juan d'Autriche, et trompait la cour à son profit au lieu de la servir. A peine eut-il lancé sa menace, que Perez montra au roi les preuves de sa trahison, et reçut l'ordre de le faire disparaître avec le moins d'éclat possible. En conséquence, on essaya du poison, mais sans succès, car il se tenait, sans doute, sur ses gardes. Alors s'engage entre le secrétaire et le roi une correspondance mystérieuse et sombre, suant le sang à chaque ligne, dans laquelle se montre bien, sous sa peau de renard et de tigre, le génie lâche et cruel de Philippe II. « Pressez l'affaire du *Verdinegro*[2], écrit-il à son favori ; finissez-en, mais sans esclandre. » Perez obéit : le 31 mars 1577, son majordome, Juan Rubio, son ami, fils du gouverneur de Melito, dans le royaume de Naples, exilé pour cause de meurtre; un Aragonnais, appelé Juan de Mesa, et un autre coquin, du nom de Miguel Bosque, attendirent Escobedo, rue de Sainte-Marie, et le tuèrent, en plein jour, comme il se rendait à l'église. Les assassins eurent le temps de se sauver. Le Napolitain Rubio courut, dans la nuit, rendre compte de l'expédition à Perez, qui, revenant aussitôt à Madrid, osa monter dans cette maison où était encore le cadavre, et, en versant des larmes hypocrites sur la mort de son ami, offrir son crédit avec ses regrets au fils et à la veuve du mort, et leur promettre la protection du roi.

C'est une chose vraiment merveilleuse que la lumière de la vérité : on a beau l'obscurcir et s'efforcer de la cacher à tous les yeux,

1. Que los escuderos no tenian que decir en lo que hacian las grandes señoras. *Processo de A. Perez*, p. 143.)

2. Convendra abreviar lo de la muerte de Verdinegro (nom de convention donné à Escobedo). (Billet de Philippe II.)

de ses rayons plus éclatants que ceux du soleil même, elle déchire tous les voiles et dissipe tous les nuages. Malgré l'audace de sa visite, il n'y eut qu'un cri dans Madrid contre Perez. Les murs même le dénonçaient comme l'assassin d'Escobedo. Peu alarmé de tout ce bruit, il en entretenait légèrement son royal complice, et ne semblait préoccupé que d'un souci, éloigner ses coupe-jarrets. Plus cauteleux et plus prudent, Philippe répondait : « Qu'ils se cachent et se tiennent tranquilles (*que se esten quedos*) pour le moment, on les laissera fuir plus tard. » Il y avait donc grande apparence que la clameur publique resterait sans écho et le meurtre d'Escobedo sans vengeance en ce monde, quand les deux passions les plus viles, l'envie et la haine, vinrent en aide à la vérité.

Un autre secrétaire du roi, qui aspirait depuis longtemps à supplanter Perez, D. Mateo Vasquez de Leca, saisit avidement l'occasion et se joignit à ses accusateurs. Mais, voyant Philippe impassible, malgré la gravité des charges, il comprit ou devina la vérité, et, par une manœuvre d'une habileté infernale au point de vue surtout du caractère vindicatif et inexorable du roi, du complice il fit un mortel ennemi. Peu de jours après l'assassinat, Philippe trouva sur son bureau cette note écrite de la main de Mateo :

« Le bruit court dans le peuple que la mort du secrétaire est due à un autre secrétaire, son meilleur ami ; celui-ci l'aurait fait tuer par jalousie... On parle d'une grande dame... » Lorsque Mateo, interrogé à ce sujet, nomma la princesse d'Eboli, le roi ne voulut pas le croire. Il aimait encore doña Anna, et reculait avec effroi, avec colère, devant l'idée d'une trahison. Mateo, qui avait en main des preuves irrécusables, l'éclaira sans pitié. Qu'on juge alors de la fureur de cet homme si irascible en se voyant trompé comme ami, trahi comme amant, joué comme monarque, et en reconnaissant qu'il n'avait fait égorger Escobedo que pour protéger l'infidélité de la princesse d'Eboli ! Un autre aurait éclaté et frappé sur-le-champ; mais Philippe II savait laisser refroidir sa colère. Il se passa deux ans sans que personne, sauf peut-être fra Diego, son confesseur, pût savoir ce qu'il méditait. En attendant, Mateo Vasquez disait tout haut à qui voulait l'entendre, que les assassins d'Escobedo étaient la princesse et Perez. Irrités de ces propos, les deux amants imaginèrent d'en demander simultanément justice au roi. La prin-

cesse d'Eboli lui écrivit une lettre fort vive, où, en rappelant les services de ses aïeux et de son mari, elle se plaignait avec amertume qu'il la laissât calomnier par un chien maure. Perez, de son côté, ne protestait pas avec moins de violence contre les accusations de Vasquez : l'un et l'autre réclamaient une prompte satisfaction, le roi la leur accorda, mais non telle qu'ils l'espéraient. Sur leur refus de se reconcilier avec Vasquez, le 28 juillet 1579, il fit arrêter en même temps Perez et la princesse.

Il y eut cependant une différence singulière dans ce double châtiment. Tandis que doña Anna de Mendoza, dont il n'avait rien à craindre, était conduite dans la forteresse de Pinto, et traitée avec la dernière rigueur, Perez, mis d'abord sous la garde des alcades, conserva une demi-liberté, car on lui donna son hôtel pour prison, avec la faculté d'en sortir pour faire des promenades et aller même au théâtre. Qui n'aurait pas connu Philippe se serait pris à ce semblant d'indulgence ; le secrétaire, mieux fixé sur le caractère implacable et dissimulé de ce roi-tigre, ne négligeait rien pour sortir de ses griffes. Quelque ardeur qu'il y mît pourtant pendant une année, ses efforts furent inutiles. En juillet 1580 seulement, Philippe, qui se rendait en Portugal, daigna faire dire à sa femme, par un religieux, qu'à son retour à Madrid on s'occuperait de l'affaire de son mari[1]. Promettre et tenir sont deux, selon le proverbe basque. Un an plus tard, Philippe répondait au président de Castille, dont la vieille loyauté, s'indignant de tous ces mensonges, réclamait en faveur de Perez une amnistie ou un jugement :

« Si l'affaire était de nature à permettre qu'on procédât par jugement public (*por juicio publico*), on l'aurait fait dès le premier jour. Mais comme il est impossible de faire plus qu'on n'a fait, il faut s'en tenir là pour le moment[2]. » L'année 1582 s'écoula donc sans amener de changement. Le président du conseil des finances avait bien procédé secrètement à une enquête sur les actes de son administration ; mais rien n'en avait transpiré, et le public n'en connut le résultat que trois ans plus tard. Le 23 janvier 1585, le licencié

1. *Relaciones de Antonio Perez, secretario de Estado*, p. 26.
2. Si el negocio fuera de calidad que sofriera procederse... (Archives de Simancas, *Pat. eccl.*, leg. 12.)

don Thomas Salazar, du conseil de Sa Majesté, pour la sainte et générale Inquisition, rendit la sentence suivante :

« Attendu que Sa Majesté, désirant savoir et connaître la manière dont l'ont servie ses secrétaires de la couronne de Castille, ainsi que la fidélité, l'intégrité et le zèle avec lequel eux et leurs officiers ont procédé dans l'exercice de leurs fonctions, a ordonné qu'ils fussent soumis à la *visite* (enquête pour corruption), et nous a commis nous-même à cet effet. Nous avons préalablement fait diverses vérifications et diligences, par suite desquelles nous avons trouvé bon de notifier à quelques-uns d'entre eux les faits qui étaient à leur charge; laquelle notification effectuée, nous les avons ouïs dans leur justification; puis, la procédure de *visite* achevée, Sa Majesté a résolu de nommer et a nommé en effet des juges, afin que tous conjointement nous fissions examen et revue de ladite procédure et rendissions une décision selon la justice.

« Or, ayant ainsi considéré les charges et justifications du secrétaire d'État Antonio Perez, ledit Perez, après consulte avec Sa Majesté, a été condamné à être enfermé et détenu dans telle forteresse qu'il plaira à Sa Majesté de désigner pendant l'espace de deux ans et plus, à la volonté du roi; à être formellement banni de la cour, d'où il demeurera éloigné de trente lieues pendant dix ans, et à être, pendant le même temps, suspendu de ses fonctions. L'une et l'autre peine demeurant, au surplus, à la discrétion de Sa Majesté et de ses successeurs. Dans ledit bannissement comptera le temps de la réclusion et détention dans la forteresse, et, en cas d'infraction, la peine en serait doublée.

« En outre, et dans les neuf premiers jours qui suivront, il payera, rendra et restituera 12,224,795 maravédis, en la forme et de la manière qui suivent; savoir : 2,070,383 qu'il a reçus et qui lui ont été remis à Naples pour le compte de la dame doña Anna de Mendoza et de la Cerda, princesse d'Eboli, sauf le droit qu'il peut avoir sur un certain cens qu'il prétend lui appartenir. *Item,* huit couvertures neuves de velours cramoisi (*terciopelo carmesi*), brodées d'or et d'argent, si mieux il n'aime payer pour chacune d'elles 300 ducats. *Item,* deux diamants de prix qu'il paraît avoir reçus de ladite princesse, à moins qu'il ne paye en échange 200 ducats. *Item*, quatre pièces d'argenterie provenant de la vente du

comte de Galvez, et qu'il a reçus de ladite princesse, telles et aussi bonnes qu'au temps où elles lui furent données. *Item*, une bague montée d'un grenat, à moins qu'il ne paye pour la garder 198,750 maravédis, afin que toutes les sommes et objets susdits soient remis et livrés aux enfants et héritiers du prince Rui Gomez, ou par eux à qui il appartiendra. *Item*, un brasero d'argent, présent du sérénissime seigneur don Juan d'Autriche, à moins qu'il ne paye en échange 700 ducats ; et pour diverses autres charges et transgressions résultant de l'enquête et constatées par elle, 7,371,098 maravédis : le tout revenant à la Chambre et au fisc de Sa Majesté[1]. »

Arrêté trois jours plus tard sous les combles de l'église de Saint-Just, d'où les alcades de cour, au mépris du droit d'asile, le tirèrent tout couvert de toiles d'araignée (*lleno de telarañas*), Perez fut conduit dans la forteresse de Turuegano. Dès que les portes de cette prison se furent refermées sur lui, le roi quitta son masque de clémence, et on vit sa haine à l'œil fauve et ardent. Perez avait conservé des papiers très-compromettants pour l'honneur de Sa Majesté Catholique ; Philippe exigea qu'ils lui fussent remis et employa la violence pour les arracher au captif. Celui-ci, sachant sa femme, Juana de Coëllo, enfermée et menacée d'une détention perpétuelle, lui envoya, dans un billet écrit avec son sang, l'ordre de les livrer. Juana, que ni les fers ni la menace de la faire blanchir dans un cachot, avec une once de pain par jour pour toute nourriture, n'avaient pu effrayer, obéit à son époux, et remit au confesseur du roi deux malles soigneusement scellées, dont le discret fra Diego de Chaves envoya, sans vouloir les ouvrir, les clefs à son auguste pénitent.

Une fois en possession des papiers, Philippe fit mettre en liberté Juana Coëllo et ses enfants, et relâcha les liens du prisonnier. A la grande surprise des courtisans eux-mêmes, qui ne comprenaient rien à ces fluctuations et qui, voyant le roi tantôt pousser les juges, tantôt leur retenir brusquement la main, ne pouvaient parvenir à pénétrer le mystère qu'il y avait entre le souverain et son sujet, Perez resta libre à Madrid près de quatorze mois, puis à l'improviste

1. Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*, p. 164-165.

comme toujours, la procédure fut reprise. On le jeta dans la forteresse de Pinto. Ramené là dans la prison royale de Madrid, il vit surgir de nouveau, et sérieusement cette fois, le spectre sanglant d'Escobedo, derrière lequel était l'ombre du roi.

Accusé par le fils de la victime et l'un des assassins, et autorisé du roi lui-même à déclarer par l'ordre de qui il avait fait tuer Escobedo, Perez découvrit le piége qu'on lui tendait, et répondit constamment qu'il ne pouvait rien révéler, puisqu'il ne savait rien du meurtre d'Escobedo, et n'y était pour rien. Ce n'était pas le compte de ses juges : ils avaient l'ordre de rapporter un aveu au roi, et, ne pouvant l'obtenir de plein gré, ils résolurent d'employer la force. Le 21 février 1590, Rodrigo Vasquez, président du conseil de Castille, et le licencié Juan Gomez, ordonnèrent aux alguazils de lui mettre les fers aux pieds et de l'attacher avec une chaîne. Puis, deux jours après, ils revinrent, le soir, dans sa prison avec un greffier (*escribano*), et lui dirent :

« Faites ce que le roi vous a commandé dans son billet. » Perez répondit que, sauf le respect dû aux ordres du roi, il n'avait rien à déclarer. Après une longue insistance, les seigneurs-commissaires le menacèrent de la torture. Perez, s'indignant, s'écria alors que deux choses devaient s'opposer à ce qu'il fût appliqué à la question : sa naissance (il était hidalgo) et les infirmités dont l'avait accablé prématurément une détention de onze ans. Les seigneurs-juges firent signe de lui ôter les fers et la chaîne, et lui ordonnèrent de prêter serment et de révéler ce qu'on lui demandait. Sur son refus, le bourreau, Diego Ruiz, le dépouilla de ses vêtements et ne lui laissa que des caleçons de toile (*zaragüelles de lienzo*). Le verdugo s'étant retiré, on lui signifia de nouveau d'obéir à l'ordre du roi, sous peine de subir la torture par la corde; il répéta encore qu'il disait ce qu'il avait déjà dit. Aussitôt l'échelle et l'appareil de torture apportés, le bourreau Diego croisa les bras d'Antonio Perez l'un sur l'autre, et commença par lui donner un tour de corde. Il jeta de grands cris en disant : « Jésus ! je n'ai qu'à mourir à la question, je ne dirai rien, je n'ai qu'à mourir[1]. » Ce qu'il répéta maintes fois.

1. Que no habia de dezir nada y que habia de morir. (Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*, p. 194. — *Procès manuscrit de Perez*, p. 174.)

On lui avait déjà donné quatre tours de corde; les juges le sommant alors de déclarer ce qu'on voulait de lui, il dit avec force cris et exclamations qu'il n'avait rien à dire, qu'on lui brisait un bras. « Vive Dieu ! je suis perclus d'un bras, les médecins le savent bien. » Il ajoutait en gémissant : « Ah ! Seigneur, pour l'amour de Dieu, ils m'ont brisé une main, par le Dieu vivant ! » Puis il s'écria : « Seigneur Juan Gomez, vous êtes chrétien; mon frère, pour l'amour de Dieu, vous me tuez, et je n'ai rien à déclarer ! » Les juges lui répliquèrent de nouveau de parler. Il ne fit que répéter : « Mon frère, vous me tuez ! (*Hermano mio que me matas !*). Par les plaies du Sauveur ! seigneur Juan Gomez, qu'ils m'achèvent d'un coup ! » Puis, un moment après, épuisé et vaincu par la force de la douleur : « *Qu'ils me laissent, je dirai tout ce qu'ils voudront.* Pour l'amour de Dieu, mon frère, ayez pitié de moi[1] ! »

Le licencié congédia le bourreau, desserra lui-même les cordes qui étaient au neuvième tour, et, resté seul avec la victime toute brisée et gémissante dans la robe qu'on lui jeta, il recueillit l'aveu qu'avaient arraché les tourments. Quelques jours après cette scène horrible où éclate dans sa froide férocité l'esprit du pouvoir et de la justice en Espagne au XVI[e] siècle, Perez, dont le sort n'était plus douteux, depuis que Philippe croyait tenir tous ses papiers, parvint à s'évader de sa prison. Il en sortit le jour du mercredi saint, au moyen d'une fausse clef, et, grâce à son courage et au dévouement de ses amis, put gagner enfin Saragosse.

A peine eut-il le pied sur ce sol libre où le conduisit don Juan de Luna, un des députés d'Aragon au milieu de cinquante arquebusiers, qu'il écrivit au roi une lettre pleine de soumission et de respect. Il ne se plaignait pas, et ne demandait en récompense de ses longs services que la permission de vivre dans un coin avec sa famille, promettant d'y prier Dieu pour le bonheur et les prospérités de son bourreau. Il recommandait, dans les termes les plus humbles, à Sa Majesté Catholique, sa femme et ses enfants. La réponse de Philippe ne se fit pas attendre. Le lendemain de son évasion, malgré la sainteté du jour (c'est le jeudi saint, en effet, qu'on graciait les coupables), il avait fait arrêter la femme et les enfants

1. Por amor de Dios, Hermano, que te apiades de mi, *id.*

du fugitif, spectacle qui émut toute la population; car deux ou trois de ces enfants étaient si jeunes que les alguazils furent forcés de les prendre dans leurs bras pour les porter en prison. Quelque temps après la réception de la lettre de son ancien secrétaire, il ordonna aux deux juges de publier la sentence qu'ils avaient rédigée, et qui devait paraître après la semaine sainte. Elle était conçue en ces termes :

« En la ville de Madrid et en la cour de Sa Majesté, le roi notre seigneur don Philippe second, que Dieu garde, le premier jour du mois de juillet de l'an 1590, les seigneurs Rodrigo Vasquez de Arce, président du conseil des finances, et le licencié Juan Gomez, du conseil et de la chambre de Sa Majesté, vu le procès et la cause d'Antonio Perez qui fut secrétaire du *Despacho universal* de Sa Majesté, ont déclaré qu'en punition de la culpabilité qui en résulte contre ledit Perez, ils devaient le condamner et le condamnent à mourir par le gibet, à être traîné (*arrastrado*), avant d'être pendu, par les rues de la ville, selon la forme accoutumée, et avoir après sa mort la tête tranchée avec un couteau de fer et d'acier, pour être mise dans tel lieu public qui conviendra auxdits seigneurs-juges, sans que personne soit assez osé pour l'en enlever, sous peine de mort; le condamnent, en outre, à la confiscation de tous ses biens qui seront acquis à la chambre et au fisc de Sa Majesté et appliqués aux dépenses faites pour sa personne et son procès[2]. »

Les meilleurs avocats des persécutés sont l'innocence et le malheur : il n'y a pas de Cicéron ni de Démosthène qui pénètrent plus avant dans l'oreille, qui remuent plus profondément les cœurs. Quand les Aragonnais virent ce compatriote, qui avait été au faîte des grandeurs et de la fortune, leur arriver pauvre, proscrit, brisé par la torture et tendant des mains suppliantes, ils furent émus de sympathie et de pitié. Si tout le monde à Madrid, jusqu'au prédicateur de la cour, avait été touché de son infortune; si tous, jusqu'au fou du roi, s'étaient réjouis de son évasion, qu'on se figure avec quelle ardeur la fière population de Saragosse embrassa une cause qu'elle regardait comme personnelle, puisqu'il s'agissait d'un de ses plus nobles enfants. Perez, ayant fait son appel, était provisoirement en sûreté dans la prison des *Manifestados*. Il s'agissait de l'en arracher et de le traduire devant un tri-

bunal plus docile. Le marquis d'Almenara, l'âme damnée de Philippe et son représentant secret à Saragosse, entreprit donc de faire évoquer la cause par les juges royaux. Il n'y avait qu'un moyen d'arrêter cette procédure, c'était de publier les lettres où le roi donnait lui-même à Perez l'ordre de faire tuer Escobedo. Ces pièces, soigneusement conservées, furent jointes au mémoire qu'Antonio publia pour sa défense, et eurent à l'instant l'effet qu'il en attendait. Tout en protestant vaguement, Philippe se désista de sa poursuite.

Mais plus irrité qu'auparavant par cette publication, qui mettait en pleine lumière le rôle odieux qu'il jouait depuis dix ans avec l'exécuteur de ses sanglantes volontés, Philippe n'avait paru reculer que pour mieux assurer sa vengeance. Par le conseil du marquis, il montra du doigt Antonio Perez au tribunal du San Benito et des Auto-da-fé. Une information, dressée sur les témoignages d'un perfide ami de Perez et de l'un de ses domestiques, vendu à d'Almenara, fut envoyée secrètement, par l'inquisiteur d'Aragon, à la suprême de Madrid.

Sur l'invitation du roi, le cardinal Quiroga, grand inquisiteur, choisit Fra Diego de Chaves pour qualifier ou apprécier les griefs énoncés dans l'information, et, avec un sérieux qui peint bien l'abrutissement du haut clergé à cette époque, le confesseur du roi qualifia ainsi qu'il suit l'œuvre du Saint-Office d'Aragon :

« Conformément à l'ordre du très-illustre cardinal de Tolède, inquisiteur général, qui m'a remis l'enquête faite contre Antonio Perez, secrétaire de Sa Majesté, afin que je visse et examinasse le tout, pour dire ce que j'en penserais, j'ai noté ces trois propositions :

« Si Dieu le Père, dit Perez, dans une occasion à propos d'une affaire touchant don Juan d'Autriche, voulait y mettre obstacle, je lui couperais le nez.

« Cette proposition, en tant qu'elle dit que si Dieu le Père venait à la traverse on lui couperait le nez, est une proposition blasphématoire, scandaleuse, offensant les vieilles pensées, et sentant l'hérésie des Vaudois, qui prétendent que Dieu est corporel et qu'il a des membres humains. On ne peut l'excuser en disant que le Christ a un corps et un nez, puisqu'il s'est fait homme : car il est

constant qu'il s'agit ici de la première personne de la Trinité, qui est le Père.

« Le même Antonio Perez a dit : Il me semble que Dieu dort dans les affaires qui me touchent; s'il ne fait pas un miracle en ma faveur, je serai bien près de perdre entièrement ma foi.

« Cette proposition est scandaleuse, parce qu'il y est dit de Dieu qu'il dort dans les affaires de Perez, comme si un homme mis juridiquement à la torture et condamné à mort était innocent.

« Je renie le lait que j'ai sucé, a-t-il dit encore, et ne serais plus catholique s'il en arrivait ainsi. Cette proposition est blasphématoire et n'est pas exempte du soupçon d'hérésie[1]. »

En vertu de cette censure, le sombre tribunal décida, le 21 mai 1591, que Perez serait conduit pour y être jugé dans les prisons du Saint-Office d'Aragon. Deux jours après, tant le porteur de ce décret y avait mis de hâte, les trois inquisiteurs de Saragosse envoyaient chercher Perez, à la prison des Manifestados, par leur alguazil.

Antonio Ores, alcade de cette prison, ayant refusé d'obéir au mandement des inquisiteurs, en alléguant les dispositions contraires des fueros, le secrétaire du Saint-Office, Lanceman de Sola, alla aussitôt notifier les lettres de ses chefs au justicia. Ce magistrat, gagné sous main par Almenara, attendait dans la salle du conseil, où le secrétaire le trouva entouré de ses lieutenants. On délibéra quelques minutes pour la forme; puis il fut décidé que le notaire qui avait rédigé l'appel se rendrait à la prison avec l'huissier du justicia et qu'en leur présence on livrerait à l'alguazil Antonio Perez. L'expédition se fit le plus tranquillement du monde. L'alguazil du Saint-Office reçut son prisonnier des mains de l'alcade, l'emmena en coche, afin que personne ne pût le voir, à l'Aljaferia, et le remit à Pascual de Claros, geôlier, qui l'incarcéra dans les prisons secrètes.

A cette nouvelle, qu'il apprit de la bouche même d'un des serviteurs de Perez, qui l'avait suivi jusqu'au château de l'inquisition, le fougueux don Diego de Heredia s'arme d'un tromblon chargé

1. Mignet, ouvrage cité, p. 234. — Llorente, *Historia de la inquisicion*, t. VI, p. 231.

d'une poignée de balles et descend dans la rue avec un prêtre, aussi animé que lui, afin de soulever le peuple. Un autre domestique du prisonnier avait averti, en même temps, don Martin de Lanuza, don Pedro de Bolea, don Iban Coscon Manuel, don Lope, tous grands partisans de son maître, et ses amis les plus dévoués Gil Gonzalez et Gil de Mesa.

Ces cavaliers coururent furieux, au consistoire, demander raison au justicia de la violation des fueros. Celui-ci leur ayant répondu, sans s'émouvoir, qu'on ne pouvait résister à l'inquisition souveraine en matière de foi, et les députés qu'ils avaient sommés d'appuyer leur demande paraissant se contenter de cette réponse, ils sortirent pâles de colère et rejoignirent Heredia sur la grande place, en criant dans toutes les rues où ils passaient : « Vive la liberté ! aide à la liberté ! » A ce cri, toujours si puissant sur les âmes aragonnaises, vint se joindre le son lugubre du tocsin, dont la grosse cloche de Notre-Dame de la Seo, mise en branle par l'ordre du prieur don Vicentio Agustin, fit retentir bientôt la ville.

Il n'en fallait pas plus pour soulever Saragosse. En un clin d'œil, la population entière fut sur pied. Par le conseil des plus échauffés, l'émeute se divise en deux flots : l'un roule en grondant, comme le torrent débordé, vers le palais d'Almenara; l'autre se précipite contre le château de l'inquisition. Les chefs du premier rassemblement étaient, outre tous ceux que nous avons nommés, les cavaliers les plus illustres d'Aragon. Ils se présentèrent devant le palais d'Almenara aux cris de : « Mort aux traîtres (*mueran los traidores*) ! » A la grêle de pierres lancées contre ses fenêtres et aux balles qui sifflèrent à ses oreilles, le commissaire du roi vit que l'attaque était sérieuse et se mit en défense avec ses gens.

La plupart des maisons des grands, à cette époque, ressemblaient à des forteresses. Sentant qu'il serait difficile et long de forcer celle du marquis, les insurgés s'avisèrent d'une ruse qui réussit. Sous prétexte que le cousin de Caspar Burces, un homme du peuple très-influent dans son quartier, était détenu dans le palais du marquis d'Almenara, on fit appel au justicia. Moins sans doute pour obéir au fuero que pour essayer de calmer la sédition, le grand justicier vint lui-même avec ses lieutenants. Les portes s'ouvrirent devant lui, et tandis que Burces, escorté du notaire

traditionnel, fouillait le palais et, en feignant de chercher son cousin, occupait les gens d'Almenara, ceux du dehors enfonçaient, avec une poutre, la grande porte du palais. En l'entendant tomber, on pressa le marquis de fuir; mais il s'y refusa trois fois, en répondant fièrement que personne de sa race n'ayant jamais tourné visage, il ne serait pas le premier. Le vieux magistrat eut beau lui dire qu'il n'y avait point de déshonneur à prendre ce parti, et qu'il avait vu lui-même, à Gand, Charles-Quint tenir un cheval à la porte dérobée de son palais dans une occasion pareille, il ne voulut rien écouter. Usant d'un moyen désespéré, le justicia se présenta au balcon et, au milieu du tumulte et des vociférations de la foule, entassée sur la place, il cria au peuple de lui dire ce qu'il voulait[1] :

« Que le marquis et ses gens soient pris et désarmés, répondit-on de toutes parts.

— Me donnez-vous, reprit le justicia, votre parole de cavaliers, d'hidalgos et d'hommes d'honneur, qu'ils auront sûreté pour leurs personnes?

— Oui, oui! » répliqua le peuple avec de grands cris.

Sur cette promesse, le grand justicier fit désarmer les serviteurs d'Almenara, et, mettant le marquis entre lui et son assesseur, il descendit et entra dans la foule, qui ouvrit ses rangs en silence. Ils se dirigeaient vers la prison des *Manifestados*, et bien que l'émeute fût muette et calme, en apparence, à mesure qu'ils avançaient, la marche devenait plus lente et plus pénible. En arrivant sur la place de Clariana, le justicia, poussé par le peuple, qu'on n'écartait plus qu'à grand'peine, tomba et fut un moment foulé aux pieds. C'était le glas funèbre du marquis. Porté par la houle populaire jusqu'à l'église de Notre-Dame de la Seo, quand il toucha l'ombre de ce clocher, où le tocsin sonnait toujours, la colère de la foule s'exalta au son lugubre de la cloche, et une voix rauque s'écria tout à coup : *Muera cuerpo, de Dios!* (qu'il périsse, cordieu!) Au même instant, Gil de Mesa, Gil Gonzalez Heredia et quelques autres chefs, se jetèrent sur Almenara en vociférant : « Mort au traître! vive la

1. El justicia entonces se asomó otra vez á las ventanas y preguntó á los amotinados que era lo que querian. (Le marquis de Pidal, *Historia de las alteraciones de Aragon*, t. II, p. 19. — Cabrera, *Historia de Philippo II*, 2e partie manuscrite.)

liberté!» Ils l'abattirent et lui arrachèrent le bonnet et la cape, dont il cherchait à se couvrir, et lui donnèrent plusieurs coups de couteau à la tête et sur la main qui tenait l'épée. L'assesseur Torralba, qui l'avait défendu avec courage et souvent couvert de son corps, parvint, après une lutte acharnée, où il fut noblement secondé par plusieurs gentilshommes, à le tirer des mains de ces furieux. Il le déposa tout sanglant et blessé à mort dans la prison vieille, qui se trouvait sur leur passage[1].

Un peu en avant de la porte de Saragosse, appelée *del Portillo*, s'élève l'Aljaferia, vieille citadelle arabe, et depuis antique résidence des rois d'Aragon. Avec ses murs de briques brunies par les siècles et les bastions qui en flanquent les quatre angles, ce bâtiment offre l'aspect sombre et sévère d'un soldat des vieilles bandes espagnoles en faction dans l'ombre, le pot de fer en tête et sa main appuyée sur la *bisarma* ou pertuisane. Aussitôt que les portes de la prison royale se furent refermées sur le marquis, le corps principal de l'émeute alla rejoindre à la course la bande qui s'était portée sur l'Aljaferia. Le tumulte était encore plus violent sur ce point que devant le palais d'Almenara. Il y avait là plusieurs milliers de Saragosains réclamant Perez à grands cris et menaçant de mettre le feu au château, s'il n'était rendu à l'instant même. Les inquisiteurs, accoutumés à voir tout trembler devant eux, ne revenaient pas de cette audace. Inébranlables cependant, ils refusaient avec dédain, et leur résistance portait la fureur du peuple à son comble. Cette lutte dura cinq heures. Le vice-roi, lui-même, n'avait pu faire fléchir l'obstination des ministres du Saint-Office. A ses conseils et à ses instances, ils opposaient une lettre du marquis écrite quelques minutes avant son arrestation, et conçue à peu près en ces termes :

« Je suis assiégé dans mon palais. Le justicia vient d'arriver. Les mutins font beaucoup de bruit et prétendent qu'ils ne s'en iront que lorsqu'on leur aura livré mes domestiques, qui ont blessé quelques-uns de ces drôles. Si on vous demande, comme à moi, de réintégrer Antonio Perez dans la prison des appelants, je supplie

2. Argensola, *Informacion*, p. 87.

vos seigneuries de faire la même réponse : Plutôt la mort que cette concession[1].

L'archevêque aussi leur avait écrit deux fois, mais dans un sens tout opposé. Sourds à ses prières, comme aux conseils du vice-roi et aux instances des comtes de Moreta et d'Aranda, ils allaient voir violer le seuil de ce château terrible, car le peuple, qui venait de massacrer le domestique de l'un des pères, ne parlait de rien moins que de brûler à la fois les inquisiteurs dans leur palais, et amoncelait déjà les fagots et le goudron devant les portes, lorsque don Juan de Paternoy accourut tout haletant et remit à l'inflexible Molina de Medrano un troisième billet de l'archevêque contenant seulement ces trois lignes :

« Le marquis est pris, et presque mort; son palais saccagé, et la situation si grave, qu'il faut céder à la force et laisser reconduire Antonio Perez dans la prison des Manifestados. »

Les inquisiteurs plièrent alors, et Perez, tiré des prisons secrètes et remis au vice-roi, fut reconduit en coche, par ce fonctionnaire, dans la prison du justicia, aux cris de joie et aux acclamations du peuple.

L'émeute dispersée et l'ordre rétabli, comme par miracle, dès que Perez eut été réintégré dans sa prison, les magistrats, qui n'avaient pu empêcher les désordres, s'occupèrent d'en prévenir les suites.

Sachant combien Philippe était jaloux de son autorité, on se hâta d'envoyer à Madrid Pedro Torrellas, un des membres de la députation aragonnaise, afin de dire comment les choses s'étaient passées, et de protester du respect de Saragosse pour le roi et le Saint-Office. La nouvelle de la triste fin du marquis, mort en prison de ses blessures, arriva presque aussitôt que Pedro Torrellas et le député des jurats, et ne contribua pas à calmer Philippe. Il passa, dit-on, la main trois fois sur sa barbe, quand le comte de Chinchon, son principal ministre, vint lui apprendre cette mort. Son premier mouvement fut de faire marcher des troupes; puis, fidèle à sa politique d'intrigues et d'atermoiement, il attendit, et laissa

1. Antes muramos todos que tal se haga. (Documents inédits, t. XII, p. 188. — Le marquis de Pidal, *Alteraciones*, t. II, p. 25.)

le parti des modérés préparer sa propre perte et la vengeance du trône.

Ce parti, si nombreux dans tous les États et à toutes les époques, parce qu'il renferme dans ses rangs tous les peureux et les égoïstes, agit en cette circonstance avec son aveuglement ordinaire. Persuadé que tout serait sauvé en sacrifiant un seul homme, et ne sentant pas que derrière cet homme, qui n'était qu'un prétexte, se trouvait la liberté de l'Aragon elle-même, les magistrats, les bourgeois riches et une grande partie des nobles traitèrent sous main avec la cour. Pendant que la négociation se poursuivait secrètement entre le vice-roi, la députation, les jurats et une junte spéciale nommée par Philippe, les chefs de l'insurrection formaient une ligue dite depuis des Dix-Sept, et choisissaient pour y tenir leurs réunions l'hôtel de don Manuel Lope, que le peuple appela par ce motif la maison de la Liberté. Il y a toujours deux courants d'opinion dans une ville comme dans les nations : l'un, coulant largement au grand jour et battant le bord de ses flots; l'autre, souterrain, invisible, et qui passe sous le premier en se glissant comme un serpent. Tandis qu'on les vendait dans l'ombre à la cour, les artisans, les hommes des métiers, les ouvriers des champs (*labradores*) de Saragosse chantaient victoire, et faisaient retentir places et rues de ce chant populaire :

Secouons et frappons ces cloches,
Qu'elles sonnent à toute volée.
Dan, din, don!

Secouons-les de la bonne façon,
Et qu'elles proclament la trahison
Que le marquis d'Almenara
Nous ourdissait dans l'Aragon.
Dan, din, don!

Dan! qu'on t'entende en Castille
Et fortifie l'Aragon,
Afin qu'il ne vienne personne
Nous mettre à la question.
Dan, din, don.

Din! va retentir en Turquie
Et dans le pays de l'aquilon,
Afin que partout on publie
Son exécrable intention.
Dan, din, don.

Don! que le monde tressaille
De surprise et d'admiration
De voir une telle audace
Bien punie par la prison.
Dan, din, don.

On l'arracha de son palais,
Disant qu'il était larron
Et qu'il venait pour voler
Nos fueros d'Aragon.
Dan, din, don.

On l'en arracha de force,
Comme infâme picaron,
Sous une grêle de pierres,
Il demandait confession.
Dan, din, don.

On lui donnait des coups de couteau,
Sans la moindre compassion,
Et tous criaient : Qu'il meure!
Jusqu'à ce qu'il fût en prison.
Dan, din, don.

Il y a fini ses jours
En très-grande affliction,
Et n'a pas été consolé
Par le comte de Chinchon.
Dan, din, don.

On a enseveli ses entrailles
Chez le seigneur saint Anton (Antoine),
Sans sonner les cloches
Ni dire : *Kyrie eleyson.*
Dan, din, don.

Et le corps, on l'a emporté,
Comme dans une procession,
Pour montrer aux Castillans
De quel bois se chauffe Aragon.
Dan, din, don.

Et que personne ne s'avise
De venir faire ici le fanfaron,
Ou on traînera sur la place
Son cœur et ses entrailles.
Dan, din, don.
Et on l'enterrera à saint Anton [1] !

1. Y que ninguno se atreva
Ser aqui tan fanfaron,
Que le sacaran en plaza
Entrañas y corazon.
Dan, din, don.
Y entierran lo en sanct Anton.
(Pasquin. du *Dan, din, don*, archives de Simancas.)

Les gens sages, comme les appellent d'ordinaire les historiens, laissaient chanter le peuple et s'arrangeaient avec la cour. Lorsqu'on se fut mis d'accord sur le point principal, à savoir l'abandon de Perez, exigé d'abord par le roi, on tint précipitamment quelques assemblées pour la forme; puis, le 24 septembre au matin, tous les magistrats de Saragosse sortirent du tribunal avec les jurats, et, précédés de leurs massiers et d'une troupe d'arquebusiers, se rendirent au palais du vice-roi. Le gouverneur les escortait avec la garde à cheval du royaume. Le vice-roi et ses conseillers criminels et civils, suivis du duc de Villahermosa, des comtes d'Aranda, de Moreta, de Sastago et d'une foule d'autres nobles, amenant leurs vassaux en armes, prirent la tête du cortége et se dirigèrent vers la prison des Manifestados.

Arrivés là, le vice-roi, les conseillers et les grands seigneurs se mirent prudemment au balcon d'une maison placée en face des appelants, pour assister à l'extradition et la sanctionner par leur présence. Son lieutenant, accompagné du député Miguel Turlon et du jurat Juan Bucle Metelin, entrait dans la prison avec l'alguazil de l'inquisition et consignait entre ses mains Antonio Perez, après lui avoir fait mettre les fers. Le sort du secrétaire de Philippe II semblait fixé. Cette fois, le coche noir de l'inquisition, attelé de quatre mules, venait de s'arrêter devant la prison, et l'alguazil descendait déjà l'escalier avec sa proie. A ce moment, où tout paraissait désespéré, il suffit de la courageuse initiative d'une poignée d'hommes pour soulever de nouveau les Saragosains, et changer le triomphe de l'autorité et *des gens sages* en honteuse défaite.

Parquée dans la ville, dont les portes avaient été fermées le matin par ordre du vice-roi et des jurats, ce qui empêcha les *labradores* d'aller à leurs travaux et retint forcément une masse d'hommes acquise d'avance à l'insurrection, la population y tournait comme une lionne dans sa cage, menaçant de l'œil les soldats postés dans les rues où devait passer Perez, et les maudissant tout haut à cause du meurtre d'un enfant tué à un balcon pour avoir crié : Vive la liberté ! Tout à coup, ce cri si puissant retentit aux deux bouts de la place du marché. Don Juan de Torrellas, d'un côté, et Gil de Mesa de l'autre, fondent à la tête d'une soixantaine

de servants (*lacayos*) sur les soldats du gouverneur, les culbutent et débouchent sur la place suivis d'un flot furieux de peuple, qui se précipite dans la trouée. La lutte ne fut pas longue : des arquebusiers du vice-roi et du gouverneur, les uns prirent la fuite, les autres se joignirent à leurs concitoyens. On commence par tuer les mules de l'inquisition, puis on met le feu à la maison où s'étaient placés, pour mieux voir, les autorités de Saragosse, et enfin on délivre Antonio Perez, qui, sorti avec deux amis par la porte de Saint-Engrace, une heure après fuyait libre vers les montagnes. Malheureusement, il en trouva les chemins si bien gardés, qu'il fallut rebrousser chemin et rentrer à Saragosse, où don Martin de La Nuza le cacha dans sa maison.

Pendant ce temps, Philippe envoyait en Aragon une armée castillane. Indignés à l'idée qu'une armée étrangère foulerait leur sol, tous les corps du royaume protestèrent. On délibéra partout, au consistoire, au chapitre, dans les tribunaux. Onze jurisconsultes, sous la présidence du prieur de la Seo, prouvèrent victorieusement que l'entrée des Castillans violerait les fueros. En conséquence, on décréta la peine de mort contre le général et les soldats qui oseraient franchir la frontière. Quatre messagers et notaires des cortès et du justicia d'Aragon allèrent signifier ce décret à Juan de Vargas, qui répondit, sans s'émouvoir, qu'il justifierait de son droit à Saragosse. Il y entra, en effet, le 12 novembre 1591, à la tête de dix mille hommes de pied et de quinze cents cavaliers. L'armée qu'on avait levée pour l'arrêter, trahie par ses chefs, qui s'enfuirent tous l'un après l'autre, depuis le duc de Villahermosa jusqu'au justicia Juan de la Nuza, s'était repliée, en frémissant et maudissant ces traîtres, sur Saragosse, qu'Antonio Perez quitta la veille de l'arrivée des Castillans. Plus heureux cette fois, il put gagner les Pyrénées, et mettre entre Philippe et lui cette barrière de glace et de neiges qu'il ne devait plus franchir. Le roi pâlit de fureur en apprenant que sa victime lui avait échappé, et se vengea sur ceux qui restaient à sa manière froide et terrible. Juan de Vargas s'était contenté d'occuper la ville et n'avait recherché personne. Cette attitude passive, qu'il garda pendant un mois, trompa tout le monde. On crut que Philippe avait pardonné et que le châtiment se bornerait au changement du vice-roi. Les

esprits, glacés d'abord de terreur, se rassurèrent; ceux qui avaient pris la fuite revinrent dans leurs maisons. Le 18 décembre, on croyait l'orage passé, quand don Gomez Velasquez, écuyer du prince des Asturies, arriva sur l'Èbre, chargé de la mission sanglante. Cet homme, implacable exécuteur des ordres de son maître, jeta Saragosse dans la stupeur, en frappant d'abord l'Aragon à la tête. Il commença par faire arrêter le justicia, et quand ce représentant de l'indépendance et de la liberté de la nation, jusque-là inviolable et sacré, lui demanda, croyant sortir d'un rêve, qui avait osé commander de mettre la main sur lui, Velasquez lui montra un morceau de parchemin sur lequel étaient ces deux lignes de la main du roi :

« Vous ferez prendre don Juan de La Nuza, justicier d'Aragon, et vous lui ferez couper la tête[1].

Aussitôt le père Ibanez, de la compagnie de Jésus, vint l'exhorter à oublier cette vie mondaine et misérable pour ne songer qu'aux félicités célestes, et le lendemain, à sept heures, on le mena en litière à l'échafaud, dressé sur la place du marché et tout drapé de noir. Là, le bourreau lui trancha la tête pendant qu'il invoquait la Sainte-Vierge, sa patronne. A partir de cette exécution, à laquelle n'assista personne de la ville, la population tout entière protestant par son absence de l'horreur que lui inspirait cet attentat, les supplices commencèrent et l'on n'entendit plus, à Saragosse, que le bruit des chevalets de la torture et le cri funèbre des condamnations. La justice royale et le Saint-Office tourmentèrent, pendirent, décapitèrent et écartelèrent, jusqu'au 24 décembre de l'année suivante, une multitude de personnes, et telle était leur soif de meurtre, qu'ils tuèrent le bourreau lui-même, Juan de Miguel, qui fut étranglé par son aide. L'inquisition et Philippe couronnèrent l'œuvre de sang : l'un en profitant de sa victoire pour abolir les fueros dans les cortès de Tarragone, supprimer les franchises et ruiner la liberté de l'Aragon; l'autre en brûlant publiquement, le 20 novembre 1592, soixante-dix-neuf malheureux, parmi lesquels figurait, avec le San Benito et les flammes, l'effigie d'Antonio Perez.

1. Prendereis á D. Juan de La Nuza, justicia de Aragon, hareis le luego cortar la cabeza. (Antonio Perez, *Relaciones*, p. 159.)

D'autres événements s'étaient accomplis sur l'autre versant de l'histoire, pendant l'insurrection aragonnaise et les querelles de Philippe avec son ancien secrétaire. Le 7 octobre 1578, une fièvre pernicieuse ou le poison emporta don Juan d'Autriche. Il n'avait que trente-trois ans et laissait deux filles naturelles, qu'il reconnut au moment suprême et recommanda au roi.

Son neveu Alexandre Farnèse, fils de Marguerite de Parme, prit sa place et la remplit en brave capitaine. Tandis qu'il emportait Maestricht d'assaut et tenait en échec les confédérés de Gand, Philippe mettait la main sur une autre couronne. Le roi de Portugal était mort sans héritiers et tous les princes de l'Europe, même le Pape, aspiraient à sa succession. Philippe, qui puisait ses droits dans sa force et dans son voisinage, écrivit à son ambassadeur à Lisbonne :

« Toute la puissance des rois vient de Dieu, et la dignité dont ils sont revêtus ne leur permet pas de se soumettre au jugement de ceux qu'ils sont appelés à gouverner. La légitimité du prince est indépendante de l'opinion des peuples. Il ne s'agit plus aujourd'hui de faire l'examen de mes droits. Je traiterai comme des rebelles ceux qui prétendraient limiter mon pouvoir. Conseillez donc aux Portugais, pendant qu'il en est temps encore, de se dérober au châtiment qui les menace par une prompte obéissance[1]. »

Appuyées par le duc d'Albe, qui se trouvait assez jeune pour conquérir un autre royaume à son maître, et par l'armée massée à Badajoz, ces raisons prévalurent : l'année suivante on couronnait Philippe à Lisbonne. En 1584, il essayait d'étouffer l'insurrection des Flandres, par l'assassinat du prince d'Orange, et de renverser, quatre ans plus tard, sa belle-sœur Élisabeth du trône d'Angleterre. Le courage des confédérés de Hollande déconcerta le premier de ces plans; le second fut brisé par la tempête, qui engloutit, avec l'invincible *armada*, toute la marine d'Espagne.

Jamais flotte plus magnifique et plus puissante n'avait fait écumer les flots. Elle se composait de cent trente navires, tant galions que galéasses ou galères; était armée de deux mille deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon, et portait, outre neuf

1. Alexis Dumesnil, *Histoire de Philippe II*, p. 181.

mille cinq cent cinquante matelots, trente-trois mille huit cents soldats d'élite. Tandis que les jeunes Espagnoles chantaient, en prévision d'un triomphe que personne n'eût mis en doute, une chanson populaire au refrain gai et railleur[1], la sombre et puritaine Angleterre tremblait d'effroi et implorait le Dieu d'Israël dans ses temples. Par la joie qu'elle laissa éclater lorsque les vents et les tempêtes eurent anéanti l'*armada*, on peut juger de la terreur qu'elle éprouvait auparavant.

« Les vagues, dirent ses poètes, viennent de blanchir sous une flotte formidable, ou plutôt sous une armée de châteaux flottants. On l'appelle *l'invincible*, et la terreur qu'elle inspire consacre ce nom. L'Océan, qui tremble sous son poids, paraît obéir à sa marche lente, et majestueuse. Elle avance cette flotte terrible, comme un orage qui grossit. Elle est prête à fondre sur l'île généreuse que le ciel regarde d'un œil d'amour, sur l'île fortunée dont les nobles habitants ont le droit d'être libres, et l'emportent en dignité sur tous les habitants de la terre, parce qu'ils ont su faire des lois qui enchaînent depuis le roi jusqu'au dernier citoyen. Ils ont voulu être libres, ils le sont devenus; le génie et le courage maintiennent leurs augustes priviléges. Jamais cette île, si chère aux grands cœurs, aux ennemis de la tyrannie, ne parut si près de sa ruine. Les hommes généreux qui, d'un pôle à l'autre, s'intéressent à cette majestueuse république, croyaient sa délivrance impossible. Mais le Tout-Puissant voulut conserver le noble rempart de la liberté, cet asile inviolable de la dignité humaine. Il souffla, et cette flotte invincible fut brisée et dispersée. Ses débris épars furent suspendus aux pointes des rochers, ou couvrirent les bancs de sable, écueils vengeurs où vinrent se briser l'arrogance et la témérité[2]. »

Fidèle au mal et d'une constance à toute épreuve dans ses desseins sinistres, Philippe espère qu'un nouveau coup de poignard

1. Mon cousin Bartolo m'a promis de m'apporter un petit luthérien qui sera mon esclave.....

2. Aussi impassible à la nouvelle de ce désastre que lorsqu'on vint lui annoncer le triomphe de Lépante, Philippe priait alors dans le chœur de l'église de l'Escurial, et ne leva pas même les yeux, puis il répondit froidement : « J'avais envoyé mes vaisseaux lutter contre les hommes et non contre les éléments. (*Yo envié mis naves á luchar con los hombres no contra los elementos.*) »

lui donnera la couronne de France. Les moines, milice dévouée, arment à son instigation le bras de Jacques Clément. Le roi de France mort, il tente de lui succéder ou de faire élire la fille de l'infortunée Isabelle pour régner sous son nom. L'or et sa politique échouèrent devant la loyauté française. Farnèse, le duc de Parme, porte deux fois le drapeau espagnol à Paris; mais il ne peut le planter sur ce sol, où domine la fortune du Béarnais. Dès lors, cette étoile, si haute et si brillante de la maison de Charles-Quint, décline et commence à pâlir.

Aux batailles perdues en Flandre, qui assombrissent les dernières années de Philippe, se joignent les représailles des Anglais. Drake, le hardi corsaire, apparaît tout à coup sur les côtes de Galice avec une escadre de soixante voiles, les saccage cruellement et vient assaillir la Corogne. Mais les Anglais trouvèrent devant ces murailles, à moitié démantelées, une de ces résistances héroïques dont l'Espagne offre tant d'exemples lorsque l'honneur national est en jeu. La garnison comptait à peine quelques centaines de paysans; ils se battirent comme des lions; les enfants et les femmes même luttaient avec eux de sang-froid et d'intrépidité. Une d'elles, appelée La Pita, luttant vaillamment sur la brèche avec son mari, le vit tomber à ses côtés frappé à mort d'un coup de lance; elle plonge aussitôt la sienne dans le ventre d'un porte-enseigne anglais qui venait d'atteindre le mur, et lui arrache avec la vie sa bannière écarlate. Repoussés aussi à Lisbonne, les Anglais reparurent en 1596, et, plus heureux cette fois, ils assouvirent sur Cadix leur rage et leur instinct brutal de destruction et de pillage.

Cet échec atteignit au cœur le fils de Charles-Quint. Las de la lutte et de la vie, il signa le 12 mars 1597 la paix avec la France, et alla se coucher le 13 septembre suivant, à côté de son père, dans les caveaux de cet Escurial qu'il avait choisi pour le lieu de son repos et de sa demeure éternelle.

Si, avant de se laisser tomber dans le cercueil de bronze qui renferme ses ossements, Philippe II jeta un regard en arrière sur son règne de près d'un demi-siècle, en comparant l'état où il avait trouvé l'Espagne à celui où il la laissait, son orgueil royal dut souffrir une cruelle expiation. Il avait voulu abaisser l'Angleterre et anéantir sa marine, et il la voyait plus puissante que jamais et

si forte sur les mers, qu'elle avait pu arborer à Cadix l'étendard de Saint-George, protéger les Provinces-Unies et étendre son commerce sur tous les points du globe. Il avait prodigué à la Ligue les trésors et le sang de l'Espagne, pour énerver la France et l'asservir, et la Ligue était vaincue et le rêve de son ambition évaporé. Que voyait-il sur ce trône où il avait espéré faire asseoir sa fille Ysabel Clara?... L'ennemi héréditaire de sa race et de sa nation, Henri IV[1]. S'il tournait les yeux vers la Flandre, le spectacle n'était pas moins triste et moins navrant. Après tant d'années de luttes, d'immenses sacrifices, de flots de sang espagnol en vain répandu, la Hollande allait être libre. Bien qu'il n'eût pas négligé un seul jour sa tâche gigantesque, et malgré son incontestable capacité, sa fermeté de caractère, sa constance, son amour du travail et sa volonté de fer, loin d'avoir fait l'Espagne prospère et florissante, il la laissait, au bout de ce long règne de quarante-trois ans, appauvrie, épuisée, dépouillée, par son despotisme, de ses libertés provinciales, et sur le penchant de la ruine et de la décadence.

1. Martinez de la Rosa, *Esquisse historique de la politique de l'Espagne sous la monarchie autrichienne*.

CHAPITRE X

LES FAVORIS.

Philippe III. — Sa faiblesse de caractère. — Le duc de Lerma, premier ministre. — La médiocrité et le pouvoir. — Épuisement de l'Espagne. — Système des favoris. — Le marquis Spinola. - Combat naval de Gibraltar. — Valeur hollandaise. — Les fils des Gueux. — Murmures de la nation. — Incapacité du duc de Lerma. — La politique des prêtres. — Le chapeau de cardinal. — Expulsion des Morisques. — Leur lettre au roi de France. — Joie des émigrants. — Insurrection de la sierra de Bernia. — Turigi. — Le meunier de Gaadolest. — Passage des Morisques d'Aragon. — Disgrâce du duc. — Chute et prison de son bras droit. — Don Rodrigo de Calderone. — Son origine, ses commencements, sa fortune. — Orgueil du parvenu. — L'arrestation de Valdoricos. — Francisco de Itazabal. — La commission criminelle. — Rigoureux emprisonnements. — *L'ejecution del auto.* — Les deux sentences. — Notification du fiscal. — Le 19 octobre 1621. — La mule caparaçonnée de noir. — L'échafaud. — Le bandeau de taffetas. — La bière des pauvres.



A Philippe II, ce roi de bronze, type complet de l'énergie sombre et forte, de la constance, du courage, de l'âpre caractère et de l'ardeur semi-africaine de la race espagnole, succéda un jeune homme de vingt et un ans, sans volonté et presque sans intelligence. Effrayé de ce grand pouvoir, qui eût brisé tout autre que son père, Philippe III en rejeta avec empressement le fardeau sur les épaules de son favori, le duc de Lerma. Celui-ci, par la manière dont il conduisit les affaires, prouva bien vite que la capacité souvent manque où l'ambition ne manque pas. La médiocrité, de sa nature, est présomptueuse et tombe de faute en faute, par orgueil ou pour voiler le secret de sa faiblesse. Épuisée par les longues guerres du règne précédent, à demi dépeuplée par l'émigration du Nouveau-Monde, l'Espagne était sans commerce et sans argent; le crédit public était anéanti, l'agriculture languissait, les lingots du Mexique se fondaient à l'étranger et suffisaient à peine à l'achat des objets de première nécessité. Pour sauver la nation de cette crise qui s'aggravait de jour en jour il eût fallu un homme de génie, et Philippe III n'avait pris qu'un homme d'intrigue.

Comme tous les favoris, le duc de Lerma, peu soucieux de l'intérêt du royaume, ne songea qu'à étendre et à consolider son pouvoir, et tout périclita dans ses mains inhabiles.

L'archiduc Albert, auquel le feu roi avait donné la souveraineté des Pays-Bas avec sa fille Isabelle, fut battu, en 1600, à Nieuport, par les troupes de Maurice de Nassau, et arrêté trois ans sous les remparts d'Ostende. Une double expédition, dirigée contre Alger et l'Irlande, échoua honteusement. Malgré la brillante valeur et les succès partiels d'un marquis génois, Spinola, qui faisait la guerre par goût, par amour de la gloire, et souvent à ses frais, le duc, après le désastre de Gibraltar, où l'amiral hollandais Heemskirk détruisit la flotte hispano-portugaise, fut contraint, en 1609, de courber l'orgueil castillan devant les fils des *gueux*, et de conclure avec les Pays-Bas une trêve de douze années.

Cette capitulation révolta la noble nation espagnole; on murmura violemment contre le ministre, mais sans désespérer pourtant de l'avenir. Les esprits sages espéraient que la paix si chèrement achetée dédommagerait l'Espagne du sacrifice qu'on venait de lui imposer, et que libre du poids si lourd de la guerre civile, elle recouvrerait son ancienne vigueur. L'incapacité du duc de Lerma trompa ses espérances. Au lieu de fermer les plaies de la guerre civile et de la guerre étrangère, il affaiblit la monarchie, déjà épuisée, par un acte équivalent à une saignée qu'on pratiquerait sur un moribond.

Furieux de voir tous les lieux où habitaient les Maures peuplés, riches et florissants, tandis que la plupart des villages de la Castille et de l'Andalousie étaient déserts ou tombaient en ruines, don Juan de Ribera, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, et don Bernardo de Sandoval, archevêque de Tolède, et frère du duc de Lerma, ne cessaient, depuis six ans, de réclamer l'expulsion des Maurisques. Pour juger de l'état mental de ces personnages, il suffit de se rappeler quelques lignes du mémoire présenté à Philippe III, en 1602, par le vénérable Ribera. « Les Maures, y disait-il gravement, volent les enfants des chrétiens pour les vendre aux corsaires d'Alger, et, afin de les empêcher de crier, ils leur *ferment la bouche avec du suif*. Si votre auguste père, continuait-il, avait chassé les Maurisques, le ciel, dans sa fureur, n'eût point

brisé l'invincible armada. L'archange Michel apparut autrefois à fray Francisco de Ximenez, et le chargea de reprendre véhémentement les rois d'Espagne pour leur lâche condescendance à l'égard des Maurisques, et de leur annoncer que la paix ne régnerait dans ce royaume que lorsqu'il aurait accompli la prophétie du sixième sceau de l'Apocalypse et expulsé ces infidèles. »

Avertis par la violence de ces plaintes et l'hostilité croissante du clergé, les Maures soumis, ou Maurisques, prévirent la nouvelle bourrasque qui se formait contre eux, et, pour y échapper, tournèrent les yeux vers la France. Deux députés se rendirent secrètement à Pau où commandait La Force, ami et confident d'Henri IV. Des agents français parcoururent le royaume de Valence, et se mirent en rapport dans l'assemblée de Toja, village de Rio-Mijares, avec les principaux alfaquis, les députés de toutes les djamaas de Valence et douze Turcs d'Afrique. Puis, la lettre suivante fut rédigée par les vieillards et adressée au roi de France :

« Excellentissime Seigneur,

« Nous les Maures du royaume de Valence, composons soixante mille maisons, plutôt plus que moins, tous groupés dans des villes et de riches villages, pleins d'une race d'hommes courageux et vaillants. Nous pourrons faire, au jour venu, soixante mille hommes sans qu'il y paraisse dans nos familles, ni sans qu'il en coûte un dinar au roi qui sera notre appui. Bien plus, nous lui donnerons de l'argent, s'il le faut, parce que nous ne manquons de rien, sinon d'armes, et que, pour ce qui concerne le royaume de Valence, nous en sommes les maîtres, et nous ne voulons que savoir le dessein de votre royale Majesté, à laquelle nous désirons nous soumettre comme loyaux et fidèles sujets, si elle nous délivre de la tyrannie du roi d'Espagne. Car, véritablement, nous, les habitants du royaume de Valence, n'y pouvons plus vivre, puisque nos ennemis ne savent quel moyen employer pour nous perdre, nous dépouillant de nos biens par la voie de l'inquisition, et ne se contentant pas que les Maurisques du royaume de Valence payent aux inquisiteurs chaque année 2 réaux par maison, ce qui s'élève à 150,000 réaux par an.

« C'est ainsi que le roi d'Espagne nous a fait beaucoup d'injustices et nous en fait chaque jour, ne se bornant point à nous maintenir

os fors et privilèges, que les rois, ses prédécesseurs, accordèrent nous du royaume de Valence et à ceux d'Aragon, mais on nous es fit porter à la cour, du vivant de l'empereur, où on nous les rûla, sans aucune faute de notre part, et soudain nous fit-on baptiser par force. Peu de temps après, ils nous désarmèrent et nous nvoyèrent les inquisiteurs, qui nous tourmentent tellement depuis ors, que nous ne pouvons vivre, mais qu'il faut chercher nos remèdes là où nous les trouverons; et, comme on voit dans nos prophéties que nous devons être secourus par les mains du roi de 'rance (que Dieu le fasse comme il en a le pouvoir!), votre royale Majesté peut être certaine, avec sa faveur, d'obtenir la victoire.

« Nous autres du royaume de Valence sommes cinq tribus, et dans chaque tribu nous avons trois scheiks des principaux de notre nation, ce qui fait quinze scheiks pour le royaume de Valence. Il suffit que ceux-ci le sachent et en soient avertis. Dans le royaume de Valence, il n'y a rien à craindre des Espagnols, parce qu'ils sont dans nos villes et villages où nous sommes les maîtres. Il s'y trouve, en effet, un chrétien ou deux comme alcades. Il n'y a qu'un seul château occupé par une garnison, et c'est pour garder la mer et empêcher les Maures de passer à Alger. Quant au château de Xativa, ville chrétienne, il est grand, délabré et sans aucune pièce de canon. Nous emparer du royaume de Valence est facile, si votre royale Majesté nous favorise de quelques hommes qui entendent la guerre et de quelques armes telles qu'arquebuses et pièces de canon, afin de commencer par prendre Valence. Nous trouvons dans nos prophéties que cette ville se rendra sans coup férir et sans recevoir aucun secours.

« La ville prise, il s'y trouvera des armes pour tous. Le secours qu'il est nécessaire que nous recevions devra venir par Denia, qui est un bon port de mer. Il n'y a rien à craindre du côté de la ville, parce qu'ils fuiront tous avant l'arrivée de la flotte, par peur de nous, et pensant que ce sont les galères turques, et tout ira à bonne fin, avec la faveur de Dieu, comme nos prophéties en rendent témoignage.

« Sacrée royale Majesté,

« Nos bons frères de notre nation, les Tagarinos du royaume

d'Aragon, sont comptés passer quarante mille hommes, plutôt plus que moins. Ce sont des gens braves qui brûlent de se voir au milieu de la lutte pour laver les affronts qu'on leur fait chaque jour, et ils suivront le même mot d'ordre que ceux du royaume de Valence, parce que nous sommes tous traités de même pour le bien et le mal, et qu'ils payent les mêmes charges à la tyrannique inquisition. Il y a aussi de notre nation, en Catalogne, environ trois mille maisons qui se gouvernent par les Aragonais et les Valenciens. Il s'en trouve également une autre en Castille, nommée les Mudèjares, Maures comme nous, et formant cinq mille maisons. Que Votre Majesté ne laisse pas échapper cette favorable occasion, car l'Espagne est épuisée et plus mal gouvernée de jour en jour[1]. »

L'occasion était belle, en effet, et Henri IV comme son grand ministre montrèrent peu d'intelligence au point de vue de l'intérêt français en la laissant échapper. Lourdement et maladroitement tenu par la main de La Force, le fil de ces négociations aboutit au complot de 1605, qui échoua par la trahison d'un Maure converti, et n'eut pour résultat que d'envoyer quelques-uns des conspirateurs au gibet. Il fallut encore quatre ans au parti religieux exalté que poussaient en avant don Juan de Ribera et Sandoval, le grand inquisiteur, pour atteindre le but que les moines poursuivaient depuis si lontemps. Au mois de juillet 1600, enfin, se réalisa la prophétie du saint des frères blancs :

En cet an neuf,
Grand cri du bœuf[2].

Le duc de Lerma, qui portait un bœuf dans ses armes, proposa décidément au roi l'expulsion des Maurisques. Trop faible de caractère pour résister à son ministre, bien qu'il entrevît le côté désastreux du projet, Philippe III se lava les mains, comme Pilate, de cette iniquité, et se contenta de dire en branlant la tête : « *Grande resolucion! hazedlo, vos, duque* (grande résolution ! prenez-la, vous, duc). » Il la prit effectivement, le 4 août suivant, pour avoir un

1. Mémoires de Jacques de Nompar de Caumont, duc de La Force, recueillis et publiés par M. de La Grange, t. I, p. 341.

2. Lou any nou
Dounara un gran bram de bou.

chapeau de cardinal qui était son leurre et devait devenir son châtiment. Les choses désirées avec le plus d'ardeur changent de face quand elles arrivent. Ceux qui avaient poussé les cris les plus violents contre les Maurisques prirent leur défense au moment de leur expulsion. La noblesse, qu'on allait ruiner en lui arrachant ses meilleurs vassaux, porta ses réclamations et ses plaintes au pied du trône, mais ne fut pas écoutée. Chose étrange! et qui prouve bien à quel point l'illogisme et l'inconséquence président aux actions humaines : parmi ceux qui réclamaient avec le plus d'amertume contre la mesure était cet archevêque de Valence qui la sollicitait depuis six années avec tant de fougue. Après avoir lu à ses moines la déclaration du roi :

« *Padres*, leur dit-il la larme à l'œil, *bien podemos de aqui adelante, comer pan et yervas y remendar los zapatos* (Pères, il nous faudra désormais manger du pain et des herbes et rapetasser les souliers[1]). »

L'édit d'expulsion, proclamé le 22 septembre 1609 à cri public, portait que six familles sur cent pourraient être conservées pour apprendre aux chrétiens à cultiver les rizières et la canne à sucre et à diriger les irigations; mais, après quelques jours d'une hésitation bien naturelle, personne ne voulut rester. Toute la milice chrétienne de Valence, Castille et Léon était sur pied; la cavalerie gardait la frontière; soixante-trois galères et quatorze galions, chargés de troupes, gardaient la mer; mais ce déploiement de forces fut bien inutile. Dès qu'on eut fait connaître la décision de l'aljama de Valence, qui se prononça pour un prompt départ, toutes les populations maures se mirent en route. Vingt-deux mille cinq cents personnes s'embarquèrent au Grao[2] dans l'espace de dix jours : cinq mille cinq cent cinquante-cinq, en une seule fois, à Denia; quatorze mille six cent trois à Alicante; plus de cinq mille à Moncofar, et au moins autant à Vinaroz. La joie qu'ils laissaient éclater est indescriptible. C'était la fin de la captivité. Ils arrivaient parés de leurs plus beaux habits, musique en tête. Se précipitant au bord de la mer avec une espèce de frénésie, ils baisaient le sable du ri-

1. Bleda, *Coronica*, p. 985.
2. Port de Valence.

vage; quelques-uns même burent de l'eau salée, comme si elle eû dû les régénérer.

Dans leur impatience de partir, ils frétaient eux-mêmes des bar ques et vendaient leurs meilleurs effets pour payer le prix du pas sage. On payait, au Grao, 2 florins, des objets d'un travail merveil leux, des habits, des voiles brochés d'or qui en avaient coûté cen la veille. On y vendait les matières d'or et d'argent à des taux fabu leux. Mourir hors de l'Espagne, le pied sur le navire, était le dernie vœu des vieillards qui ne pouvaient espérer d'atteindre la côt d'Afrique. Une femme paralytique, âgée de cent trois ans, se fi porter à bord par son petit-fils. Une femme en couches s'y traina, malgré ses douleurs, pour aller enfanter hors de ce sol maudit. Les alfaquis accomplissaient les cérémonies de l'islamisme au milieu de ce peuple ravi de retrouver sa foi. On dit même qu'avant de quitter Alicante, pour insulter par une sanglante ironie à la loi et aux mœurs chrétiennes, un musulman épousa publiquement sa fille[1].

Les premiers partis avaient été les plus heureux; on ne les avait dépouillés qu'à demi. Mais, en voyant tout ce qu'emportaient ces proscrits, la cupidité des grands s'éveilla. Le 1er octobre, il fut défendu à ceux qui restaient de vendre leurs biens. Alors la révolte éclata. Un mois après, toute la sierra de Bernia, qui s'étend de l'est à l'ouest, sur une longueur de quinze lieues, d'Alcoy au cap Saint-Martin, et une largeur de dix, de Benidormens à Denia, fut en armes. Pendant vingt-deux jours, les insurgés luttèrent avec l'énergie du désespoir, et les rochers de la Muela de Cortes, teints de leur sang, gardent encore le souvenir de leur principal chef, le brave Turigi, comme le val d'Alahuar le nom de Mielini, le meunier courageux de Guadalest : celui-ci cloué sur les roches de Gargas par la hallebarde d'un sergent, et Turigi, vendu comme Aben-Aboo par un des siens et tenaillé à Valence, les Maures montagnards consentirent à s'embarquer. Au commencement de 1610, il en était parti cent cinquante mille par les seuls ports du royaume de Valence.

L'emploi de la force ne fut pas nécessaire en Andalousie. A peine

1. Bleda, *Coronica Fonseca*. — Circourt, *Histoire des Maures Mudéjares et des Morisques*, t. III, p. 193.

l'ordre d'expulsion publié, soixante mille personnes sortirent de Séville et gagnèrent l'Afrique : les Maures de Murcie, au nombre de huit mille, firent voile pour la régence d'Alger. Il ne restait plus à chasser que ceux de l'Aragon et de la Catalogne. Le 10 septembre 1610, les Maures-Catalans partirent par mer, et les Aragonais, formant une masse de cent cinquante mille âmes, se dirigèrent vers la France. La veuve d'Henri IV, mort sans avoir compris l'immense avantage de livrer le désert des Landes à cette race industrieuse qui demandait à s'y établir pour le fertiliser, avait donné l'ordre de fermer les ports pyrénéens aux émigrants aragonais. Le gouverneur du Béarn, La Force, les leur ouvrit avec empressement, non par humanité, ni par sympathie pour des hommes persécutés, comme il l'avait été lui-même pour cause de religion, mais par avarice[1]. Du revers français des Pyrénées, ils descendirent vers Agde et Marseille, d'où on les porta sur des barques et des vaisseaux de charge, en Afrique et vers le Levant.

De cette mesure impolitique au premier chef datent la ruine de l'industrie et de l'agriculture et la dépopulation de l'Espagne. La nation catholique par excellence eut un cardinal de plus et six cent mille agriculteurs et manufacturiers de moins. Il est vrai qu'outre le chapeau rouge, le duc de Lerma s'enrichissait en appauvrissant son pays. A l'exemple, en effet, du bourreau qui se saisit des dépouilles de la victime, sur le produit de la vente des maisons des Maurisques, il prit pour lui 250,000 ducats, en donna 100,000 à son fils, le duc d'Uzeda, autant à son gendre et 50,000 à sa fille, la duchesse de Lemos[2].

Une alliance avec la France et le fils d'Henri IV, à qui on donna l'infante, et les victoires remportées, en 1617, par le marquis de Villafranca sur le duc de Savoie, ne pouvaient compenser cette faute capitale, aggravée par l'échec du duc de Bedmar, dont la perfidie ne tendait à rien moins qu'à surprendre et à conquérir Venise en pleine paix. Comme tout crime mérite châtiment, le duc trouva le sien dans la faveur même qui en était la récompense. Pour payer l'expulsion des Maurisques, Paul V lui avait envoyé le

1. Il faisait payer à ces malheureux dix *reales* par tête.
2. Watson, *History*, t. II, p. 171.

chapeau rouge. Il croyait affermir sa puissance à toujours en l'appuyant sur l'influence religieuse, c'est ce qui le perdit. Philippe, au lieu d'un ministre qu'il regardait comme son ami, et avec lequel il ne sentait aucune gêne, ne vit plus dans le cardinal qu'un auxiliaire importun, car ses idées superstitieuses le lui présentaient comme un supérieur. La familiarité disparue, survint le dégoût. Le favori, qui s'aperçut du refroidissement, poussa en avant pour ramener Philippe, son fils, le duc d'Uzeda, et le duc de Lémos, son petit-fils. Ce fut le coup de grâce : son fils le supplanta ; son petit-fils, devenu le favori du prince des Asturies, donna de l'ombrage à Philippe ; et comme le premier ministre a tout le monde contre lui quand son crédit s'ébranle, les murmures de la cour devinrent si violents que le roi le renvoya, en 1618, et fit jeter dans les fers son âme damnée, Calderon.

Don Rodrigo Calderon était fils d'un vétéran des bandes espagnoles employées à la guerre de Flandre, et d'une Allemande, qui le légitimèrent plus tard par leur mariage. Il naquit à Anvers, entre la misère et l'infortune espagnole, et ne put douter de la sienne, puisqu'il fut enlevé en naissant, et qu'une nourrice étrangère reçut son berceau, au pied des remparts, pour sauver l'honneur de sa mère. Celle-ci étant morte, son père se remaria, quitta l'armée et plaça le jeune Rodrigo auprès du vice-chancelier d'Aragon, en qualité de page. Le duc de Lerma, charmé de son esprit et de sa grâce naturelle, le prit ensuite à son service.

Là, Rodrigo devint si grand à l'ombre de la puissance de son maître, que, soutenu, d'ailleurs, par la protection des princes et seigneurs d'Espagne, il parvint à se faire nommer aide de la garde-robe royale : bientôt après il remplaçait don Pedro de Franqueya, secrétaire d'État, et se trouvait ainsi avoir le maniement des plus grandes affaires. Il était doué d'un esprit vif, prompt et très-propre aux choses du gouvernement. Le duc le maria avec la comtesse d'Oliva, le fit d'abord chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, puis commandeur de Ocaña, et enfin comte d'Oliva, marquis des Sept-Églises et capitaine de la garde allemande.

Voyant alors son père veuf pour la seconde fois, il l'associa généreusement à sa fortune et tâcha de le *gorger du suc de ses grandeurs*. En sa qualité de sous-favori de Philippe III, il lui fit obtenir

la croix de Saint-Jean, celle de Saint-Jacques, la vicomté de Suegro et la lieutenance de la garde allemande. Le père, en homme avisé, voulut limiter sa fortune à ces faveurs.

La renommée de Rodrigo remplit bientôt l'Espagne. Sa familiarité avec le duc et l'autorité dont il était revêtu le rendirent si fier qu'il oublia son origine et ne mit plus de bornes à son orgueil. Se regardant comme leur maître, il traitait mal les grands et pesait avec une superbe insupportable sur ses inférieurs. Son opulènce et son orgueil marchaient du même pas. Il exigeait des respects avilissants de ceux qui l'approchaient, et forçait à fléchir ceux mêmes qui tenaient en main le glaive de la justice. Cette hauteur ne tarda pas à lui attirer la haine de la noblèsse. et le rendit odieux à la multitude.

La chute de son protecteur réveilla tous les ressentiments. Fuyant devant l'orage, il s'était réfugié dans son pays, à Valdoricos, et s'occupait, par précaution, à brûler ses papiers, lorsque, une nuit, don Hernando Ramirez, grand conseiller de Castille, vint se saisir de sa personne à la tête d'un corps nombreux d'alguazils, et remit son prisonnier à Francisco de Itazabal, chevalier de Saint-Jacques, qui le mit dans la forteresse de Medina-del-Campo, et puis au château de Montanchez, en Estramadure. Une commission criminelle, composée du président du conseil de Castille, Luis de Salcedo et don Pedro del Corral, membres du conseil suprême, reçut l'ordre de le juger. On le transféra immédiatement au fort de Santecas, et du fort à Madrid, dans sa maison, où il devait rester durant tout le procès sous bonne et sûre garde.

Inventaire fait de ses papiers et de ses richesses, qui étaient immenses, les juges ordonnèrent de l'appliquer à la question ordinaire et extraordinaire. En conséquence, le 7 janvier 1620, entre neuf et dix heures du soir, les seigneurs licenciés, don Francisco de Contreras, Luis de Salcedo et don Diego de Corral y Arellano, par l'ordre du roi, voyant que le marquis des Sept-Églises ne voulait pas dire la vérité, ordonnèrent à l'exécuteur, qui s'appelait Pedro de Soria, de lui ôter ses vêtements; et, quand il ne lui resta plus que le caleçon de toile, l'escribano Lazaro de Rios somma ledit marquis de déclarer toute la vérité, en l'avertissant que s'il perdait quelque membre à la question, ce serait par sa faute. A cette som-

mation et à cet avertissement trois fois répétés, le marquis étant nu, répondit qu'il n'avait rien autre chose à déclarer.

Les seigneurs-juges commandèrent alors à l'exécuteur de faire asseoir le marquis sur le chevalet, dressé, par une étrange ironie du sort, dans la même salle où il donnait naguère ses audiences et avait reçu les hommages de toute l'Espagne; l'exécuteur l'y attacha, lui lia les bras l'un contre l'autre, et lui donna un tour de corde qui fit dire au marquis :

« Que ce soit pour l'amour de Dieu (*Sea por amor de Dios!*) »

On lui donna un autre tour aux deux bras, et il s'écria : « Mon Dieu! vous êtes juste; j'en mérite bien davantage! » L'exécuteur raidit les cordes une troisième fois, et le marquis dit qu'on le martyrisait injustement. Un quatrième tour, imprimé aux cordes des bras, lui arracha cette exclamation, poussée d'une voix déchirante: « Seigneur, ayez pitié de moi! »

Les seigneurs-juges ordonnèrent à l'exécuteur de lui nouer les cordes autour de l'os du jarret gauche et de lui donner un tour, ce qui fut fait, et le marquis dit qu'il n'était coupable que de la mort de Francisco de Juara, qu'il avait fait assassiner par Alonso de Carvajal.

Les seigneurs-juges lui demandèrent pourquoi il l'avait fait assassiner, et il répondit qu'il s'en tenait à son interrogatoire.

Voyant qu'il ne voulait dire vérité, on commanda de lui donner un autre tour au jarret gauche, et il pria qu'on lui apportât un Christ qui était au chevet de son lit.

Les seigneurs-juges lui demandèrent ensuite s'il avait trempé dans les maléfices employés contre le roi, et quand et pourquoi on avait usé de sortiléges, et le marquis dit et jura, par le Dieu vivant, que Sa Majesté n'était pas ensorcelée, et qu'il ignorait qu'elle le fût, étant si bon serviteur du roi, qu'il se garderait bien de céler une chose si importante.

Les seigneurs-juges lui firent alors donner un autre tour au jarret de la jambe droite; et il cria qu'il ne savait pas ce qu'on lui demandait, et que s'il l'avait su, il l'aurait dit contre le Saint-Esprit lui-même.

On lui donna un second tour au jarret droit, et les seigneurs-juges l'interrogèrent sur une information commencée par le Saint-Office

contre lui et contre l'homme qu'il avait fait assassiner; il répondit qu'il l'ignorait entièrement.

On lui donna deux autres tours de corde sans pouvoir lui rien arracher au sujet de la mort de la reine et de celle d'Agustin d'Avila, alguazil de cour.

Les seigneurs-juges commandèrent à l'instant même de l'attacher au chevalet et de tourner à la fois les cordes des jambes et des bras, puis ils le questionnèrent sur les maléfices qui avaient amené la mòrt de la reine et sur les meurtres de Juara, d'Avila, d'Alonzo de Rojas et de don Eugenio d'Oliveira; le marquis répondit qu'il n'avait rien à dire, et qu'il souffrait ce supplice pour ses péchés et pour gagner la miséricorde de Dieu. Après il s'écria :

« O reine dona Marguerite, il est certain que vous êtes au ciel, et pourtant vous ne m'aidez pas ! (*y no me ayudais!*) »

Un coup de corde plus violent ne lui fit dire que ces mots : « Vous tuez un innocent ! »

Les seigneurs-juges ordonnèrent aussitôt à l'exécuteur de le voiler de la toile de lin et de lui verser une cruche d'eau sur le visage. Cela fut fait, et il persista à soutenir qu'il avait dit la vérité.

Un autre tour de corde violent au jarret gauche ayant été sans effet, on lui versa sur le visage une seconde cruche d'eau; il persista toujours. Les seigneurs-juges lui firent serrer le tibia de la jambe droite, si cruellement, qu'il jeta des cris en implorant la miséricorde de Dieu; puis on lui versa une autre cruche d'eau sur le visage en le sommant de dire la vérité, et il affirma qu'il l'avait dite.

Les seigneurs-juges firent alors cesser la torture pour le moment, se réservant d'y recourir de nouveau toutes les fois qu'il serait nécessaire. On détacha le marquis, l'exécuteur lui ôta les cordes, et il se traîna, tout brisé, dans sa chambre, où l'attendaient ses enfants et sa femme en pleurs[1].

Le tourment avait été cruel, et la cure fut douloureuse et longue. Rodrigo Calderon n'était pas encore tout à fait rétabli, lorsqu'il entendit, le 31 mars 1621, toutes les cloches de Madrid mugir un glas funèbre. En apprenant qu'elles sonnaient la mort de Philippe III,

1. Archives générales de Simancas, *Diversos de Castilla*, leg. num. 34.

« Le roi est mort, dit-il, et moi aussi[1]. » Il connaissait le favori du nouveau roi qui, voulant faire le vide autour de lui, commença par frapper les plus hautes têtes; et, après avoir envoyé en prison don Pedro Tellez-Giron, duc d'Ossuna et ancien vice-roi de Sicile et de Naples, envoya le marquis des *Siete-Iglesias* à l'échafaud.

Depuis la mort du roi, Calderon supportait avec une constance et un stoïcisme admirés de ses ennemis même les rigueurs, excessives pourtant, de sa détention. Jamais il ne sortait de sa chambre hermétiquement close et éclairée par deux bougies. Dix-huit alguazils en gardaient jour et nuit la porte. Un sien serviteur lui portait à manger; mais, à part cet homme, son confesseur et ses avocats, personne n'eut la permission de le voir avant son jugement.

Le fiscal lui vint lire enfin deux sentences : une criminelle et une civile. La première portait qu'en punition des assassinats commis, par ses ordres, sur les personnes d'Agustin d'Avila, de Francisco de Juara, et pour avoir obtenu de sa défunte et très-glorieuse Majesté rémission de ses délits par faussetés et mensonges, il serait mené de la prison où il était, sur une mule sellée et bridée, par les rues de Madrid, précédé d'un crieur chargé de proclamer ses crimes, et conduit à la place patibulaire pour y être égorgé par le bourreau, comme les criminels de haut rang. Par la sentence civile, contenant deux cent quarante-quatre chefs d'accusation, il était condamné à 1,254,000 ducats d'amende, et à la confiscation de tous ses biens, titres et offices, au préjudice de ses enfants.

Après la notification du fiscal, on permit à tous les religieux de le visiter pour le préparer à la mort. Aussi ferme qu'avant sa disgrâce, Rodrigo s'y dispose de lui-même, diminue son régime, couche sur la dure « *et se règle du tout à pénitence et discipline.* » Il passait les jours à pleurer ses fautes, et les nuits en oraison à demander pardon à Dieu.

Son repentir était si grand que, plusieurs fois, fray Gabriel, de l'ordre des carmes (exemple de toute vertu !), le reprenait des châtiments qu'il infligeait à son corps. Pendant ce temps, il se confessa et communia souvent, non sans avoir les yeux baignés de pleurs.

1. El rey es muerto, yo soy muerto tambien.

Le mardi matin, 19 octobre, il lui fut signifié d'avoir à faire testament de 2,000 ducats et à se disposer à souffrir la mort dans trois jours. Rodrigo couvrit de baisers et serra tendrement dans ses bras celui qui apportait cette nouvelle, en le remerciant mille fois du bonheur qu'il lui annonçait. Il implora de nouveau la miséricorde divine, et s'apprêta, en homme et en chrétien, à franchir ce pas difficile. Le jour venu, il se flagella jusqu'au sang, sans vouloir prendre aucune réfection, devant un crucifix et une image de la sainte mère Thérèse de Jésus, à laquelle il avait une singulière dévotion.

Le mercredi, en vertu d'un décret du conseil, un religieux et un chevalier de Saint-Jacques lui allèrent arracher l'Ordre, qu'il regretta grandement et laissa prendre, néanmoins, avec une grande patience. Il fut publié ensuite. à son de trompe, et enjoint à tous les sergents du roi et de la cour, de monter à cheval et de se trouver, le lendemain, sur la place des exécutions. Au point du jour, cette place, où l'on vend des fruits, se trouva vide de bancs et d'étalages : il n'y avait rien qu'un échafaud, haut, grand et large, et au milieu un billot couvert de drap noir, ce qui fit murmurer le peuple, indigné qu'on lui accordât tant d'honneurs. Une foule immense inondait la place et les rues par où il devait passer.

A onze heures et demie du matin, les croix des deux confréries qui accompagnent les suppliciés, et plus de soixante-dix alguazils à cheval, étaient à la porte de don Rodrigo. Il descend accompagné de quatre religieux cordeliers, quatre de la Trinité, quatre augustins, quatre carmes et quatre pénitents du même ordre. Il portait une robe noire, sur laquelle flottaient sa barbe et ses cheveux, qu'il ne s'était pas fait couper depuis son incarcération.

Avant de monter sur la mule, qui était caparaçonnée de noir, il se signa par deux fois, prit un crucifix, et, d'un grand courage, baissa lui-même le chaperon de sa robe pour n'avoir pas le visage découvert. En sortant de sa maison, il fit un autre signe de la croix et sortit entre deux alguazils, précédé par les croix et les bannières des confréries. Arrivé dans la rue, il jeta ses regards de tous côtés, contempla un moment la multitude qui l'attendait, puis regarda le ciel, l'espace de deux *Credo*, et ne leva plus ses yeux

attachés sur le crucifix. Son confesseur l'exhortait à se montrer fort, il lui répondait tranquillement :

« Ne craignez rien, mon père ; le courage ne me manquera pas pour souffrir la mort, car Jésus-Christ l'a pour moi endurée bien plus cruelle et plus ignominieuse. Allons donc, au nom de Dieu, puisque Sa Majesté le veut, gagner le pardon de nos offenses et la rémission de nos péchés. » L'exécuteur des hautes œuvres menait sa mule par la bride, et le crieur public, au milieu des bruits et du bourdonnement de la foule, proclamait sa sentence en ces termes :

« Voici la justice que fait faire le roi, notre seigneur, de cet homme coupable d'un meurtre et de la mort de plusieurs nobles victimes, et convaincu, en outre, de plusieurs et diverses offenses réservées en secret dans le procès, pour châtiment desquelles il est condamné à être égorgé, afin de servir d'exemple ; qui l'imitera ainsi mourra[1]. »

Parvenu à l'échafaud, il y monta après tous les religieux, se découvrit le visage qui n'avait rien perdu de son calme et de sa gravité, prit congé de tous les moines agenouillés et en prières, et s'assit sur la chaise fatale en avançant la tête pour mieux recevoir le coup. Tandis qu'il s'offrait à Dieu et baisait ardemment le crucifix, l'exécuteur lui mettait un bandeau de taffetas ; le renversant ensuite sur le dossier de la chaise, il lui coupa la gorge.

Aussitôt après, le corps fut délié, dépouillé devant tout le peuple et emporté, dans la bière des pauvres, sur les épaules des frères qui ensevelissent les suppliciés, au couvent des carmes, où les bons pères enterrèrent par charité celui qui avait eu, de son vivant, 200,000 ducats de rente.

1. Charles Malingre, *Histoire des troubles et affaires étrangères ès années 1621-1622*, p. 171.

CHAPITRE XI

LE COMTE-DUC.

Débilité d'esprit de Philippe IV. — Don Gaspar de Guzman. — Portrait d'Olivarès. — La quadruple alliance. — Insurrection des Catalans. — La politique du ministre. — Le marquis de Los Balbases. — Logements militaires. — Les *Tercios* napolitains. — Le couteau et la baïonnette. — Sac de Rio-de-Arens. — Les sacriléges. — Le vice-roi Santa-Coloma. — Le 7 juin 1640. — Les Segadores. — A bas le mauvais gouvernement! — Massacre des Castillans. — La côte de San-Beltran. — Meurtre du vice-roi. — Le diable de Santa-Coloma. — Soulèvement de la principauté. — Les drapeaux noirs. — La guerre nationale. — Révolution de Portugal. — Pinto Riveyro. — Le premier ministre de la vice-reine. — Le 1er décembre 1640. — Les conjurés au palais. — Meurtre de Vasconcellos. — Proclamation du duc de Bragance. — L'archevêque de Lisbonne. — Démembrement de la monarchie de Charles-Quint. — Hésitation du comte-duc. — L'armée en Catalogne. — Le marquis de Los Velez. — La Catalogne se donne à la France. — Attaque de Monjuich. — Les Catalans et les Français. — Désastre du 23 février. — Désastre de Santa-Cristina. — Prise de Perpignan et conquête du Roussillon. — Chute du comte-duc.



UN auteur espagnol l'a dit avec raison : « La plus agréable fête que puisse offrir la fortune au peuple, c'est de lui donner un nouveau maître. » Sans autre motif que le plaisir du changement, les Espagnols accueillirent avec joie l'avénement de Philippe IV. Le fils de celui que le duc d'Ossuna appelait le grand tambour de la monarchie espagnole n'avait que seize ans lorsqu'il ceignit la couronne. Aussi nul et aussi débile de caractère et de cœur que son père, il laissa tout le pouvoir aux mains de son ministre et ne fut que l'ombre de la royauté exercée pleinement et sans partage par Olivarez, le comte-duc. Don Gaspar de Gusman était le troisième fils d'Enrique Olivarez, ambassadeur d'Espagne à Rome, qui l'engendra, disaient ses envieux de la grandesse, dans le palais de Néron[1]. D'un tempérament violent et plein de feu, mais se possédant à merveille, il se distingua, par son application au travail et ses

1. Se havuto per male augurio che nasceste nel palazzo di Nerone perche con le sue attioni merito che il più bello fra gli ingegni Spagnuoli lo chiamasse un Nerone. (*Caduta del conte d'Olivarès*, p. 41.)

succès, à l'Université de Salamanque. Il obtint au concours un canonicat de Séville, et vint ensuite à Madrid au moment où Zuniga prenait la place du duc de Lerme. S'étant insinué adroitement dans la confiance de l'infant, il se rendit tellement maître de son esprit, qu'en devenant roi, le jeune prince s'empressa de lui résigner un pouvoir dont il n'eût su que faire.

Une fois en possession de l'autorité, Olivarez prit ses mesures pour la conserver sans partage. Il éloigna, sous divers prétextes, tous les princes du sang, abrégea, dit-on, les jours de l'infant don Carlos, l'idole de l'Espagne, dont l'esprit l'effrayait, et sut écarter de la cour tous ceux qui auraient pu être un jour dangereux, tels que don Fadrique, le *mayorazgo*, le vieux duc d'Albe, majordome du Palais, les ducs de Ferrandina, de Haro, de Maqueda; Lemos, qu'il traitait de fou; Fuensalida d'ignorant; Altamira de cœur froid, et tous les autres grands d'Espagne proscrits comme incapables[1].

Ne gardant que Monterey et Leganez, qu'on appelait les deux voleurs (*los dos ladrones*), il prit seul en main le gouvernement de l'Espagne et aspira, dans son ambition tenace et réfléchie, à la domination de l'Europe.

Voici le portrait que trace de ce ministre-roi un de ces ambassadeurs vénitiens si habiles à observer les hommes et à les peindre d'après nature, au physique et au moral :

« Don Gusman est un homme de belle stature, bien qu'il ne soit pas très-grand ni chargé de trop d'embonpoint; il a le visage large, les cheveux noirs et la bouche un peu trop fendue. La partie postérieure du crâne est peu développée, mais le front en revanche est haut et vaste; son teint est coloré, et son regard entre le clair-obscur. Fier de caractère, il incline cependant à la bonté. Son esprit est élevé et perspicace, son élocution facile et abondante et son style relevé par des tours piquants et une profonde érudition. Rien ne semble d'abord plus aisé que de traiter d'affaires avec lui; mais il a une telle dissimulation qu'on voit bien vite que l'espérance qu'il vous donne est un leurre, comme sa promesse un mensonge.

1. Lemos per loco, Fuensalida per ignorante, Altamira per freddo e tutti gli altri per inutile. (*Id.*, p. 29.)

Il jouit d'une santé excellente qu'il doit à sa sobriété ; car il ne boit que de l'eau et ne prend le vin que comme remède daus ses débilités d'estomac. Infatigable dans son service personnel auprès du roi, il est si ponctuel, si diligent et si zélé, que Sa Majesté ne peut se vêtir sans qu'il le voie, et qu'elle ne met pas une chemise qui n'ait passé par ses mains. Il a coutume de voir le roi trois fois par jour[1]. »

Tel était l'homme d'État qui aurait eu peut-être la main assez vigoureuse pour tenir le gouvernail de cette nef aux larges flancs, nommée monarchie espagnole, et le coup d'œil assez sûr pour la diriger dans les deux mondes, si le hasard ne lui avait donné l'adversaire le plus dangereux qu'il pût rencontrer sur le terrain politique. On serait tenté de croire que les ministres ont aussi leurs destinées.

Celle d'Olivarez ne fut pas heureuse à l'Espagne. Battu au dehors par le génie supérieur de Richelieu, qui régnait comme lui, en France, derrière la pâle effigie de Louis XIII, il ne put empêcher la quadruple alliance formée, en 1624, contre les Espagnols, par l'Angleterre, la France, les Provinces-Unies et le duc de Savoie ; malgré les secours d'argent qu'il lui prodiguait, l'Autriche chancela sous les coups de Gustave-Adolphe : une tempête brisa la flotte qu'il avait équipée, en 1636, pour ravager les côtes de France ; le prince Thomas, qui envahissait la Picardie à la tête de cinquante mille hommes, recula avec effroi l'année suivante devant le drapeau blanc, comme Cardona reculait en Languedoc devant les soldats de Schomberg, l'amiral van Tromp coulait ses derniers vaisseaux, en 1639, devant Dunkerque, et la Catalogne se levait comme un seul homme aux cris de : Vengeance ! liberté ! vive la foi ! vive le roi ! et mort au mauvais gouvernement de Philippe !

Le comte-duc, continuant les traditions castillanes, tendait sans cesse, afin d'élever le pouvoir du monarque, à comprimer les libertés locales et les fueros dont les provinces se montraient si jalouses. On l'avait vu aux cortès de 1626 blesser à la fois Valenciens, Aragonais et Catalans. La plaie saignait encore au cœur de ces derniers ;

1. Manuscrit de la Bibliothèque de la real academia de la historia de Madrid, (Fragments de la *Vie du Comte-Duc;* par le comte de la Roca.)

les plus maltraités par Olivarès. Ils lui en voulaient mortellement d'avoir outragé leur patrie et porté atteinte aux libertés qu'ils aimaient d'un amour fanatique. Olivarez les traitait, en effet, assez légèrement : « Si l'on peut, écrivait-il au vice-roi, lors de l'invasion française en Roussillon, en 1639; si l'on peut exécuter les ordres que je vous envoie sans violer les priviléges de la province, respectez-les; mais s'ils devaient entraîner une heure de retard seulement pour le service du roi, je proclame celui qui les soutient ennemi de Dieu, de son roi, de sa famille et de sa patrie. Que Votre Excellence ne souffre pas qu'il y ait un seul homme valide qui n'aille au camp, ni femme qui ne porte sur ses épaules la paille, le bois, et tout ce qu'il faut à la cavalerie et à l'armée : c'est en cela que consiste le salut de tous. Il ne s'agit pas de prier, mais de parler haut, et de se faire obéir. Les Catalans sont d'une nature légère : un jour ils vous aiment et vous détestent le lendemain. Votre Excellence doit leur faire sentir que le salut du peuple et de l'armée passe avant tous les fueros et tous les priviléges.

« Dans toutes les Universités d'Espagne, il n'y a ni théologien, ni jurisconsulte, qui, sachant le fait dont il s'agit, ne décide qu'il n'existe point de loi, et qu'il ne peut même en exister qui autorise la conduite des Catalans. La Castille, la Navarre, l'Aragon, les royaumes de Valence, de Naples, de Sicile, de Portugal, qui prétend avoir plus de priviléges que tous les autres ; le duché de Milan, les Pays-Bas, la Franche-Comté, qui n'a pas d'égale en exemptions, ne répugnent point au logement des soldats, lorsqu'il s'agit de la défense du pays, ni même lorsque Sa Majesté l'ordonne, faut-il que tous les royaumes et toutes les provinces subissent la loi de la Catalogne ou que celle-ci la reçoive des autres? En vérité, les Catalans ont besoin de voir d'autres pays [1]. »

Ces derniers mots cachaient une ironie qu'on ne comprit que trop vite sur le Llobregat, quand le gouverneur fit savoir que le roi demandait six mille hommes à la province pour le service étranger. Les Catalans en étaient exempts. aux termes des fueros; mais le comte-duc paraissait aussi disposé à les pousser à bout sur ce terrain nouveau que sur la question des logements militaires. Là

1. Michel Le Vassor, *Histoire du règne de Louis XIII*, t. X, IIe partie, p. 18.

était vraiment le point douloureux. Le fils du fameux Spinola, marquis de los Balbases, descendu du Roussillon après la campagne, pour hiverner en Catalogne, outrait encore la rigueur des instructions d'Olivarès.

Ces instructions ne furent que trop fidèlement interprétées. Le marquis logea ses soldats, sans pain, sans habits et sans solde, dans les campagnes, et les y laissa vivre comme en Italie et en Flandre à discrétion. Mais les paysans de ces contrées ont le sang plus chaud que les laboureurs d'Allemagne. Ils défendirent fièrement leurs biens et l'honneur de leurs femmes. La guerre au couteau commença, les villes s'émurent, les seigneurs réclamèrent, le clergé supplia, la province adressa des représentations au marquis de los Balbases, qui se contenta de répondre : « que le fardeau ainsi divisé ne pouvait être lourd; qu'il ne s'agissait que d'une contribution volontaire, qui garantissait la sécurité des laboureurs et des ouvriers, et que telle était, d'ailleurs, la volonté du roi, devant laquelle tout le monde devait se taire et obéir. »

La réponse du commandant n'avait pas contribué à l'apaisement des esprits. Les excès des soldats les jetèrent bientôt dans cette exaspération qui est à la révolte ce que la mèche est au canon. Les *tercios*[1] napolitains, surtout, se distinguaient par leur turbulence, leur indiscipline et leurs sévices. C'était un duel permanent entre le couteau catalan et les baïonnettes, qui se teignaient chaque jour de sang; chaque jour on entendait parler de l'assassinat d'un paysan ou d'un soldat. Féroce dans les représailles, celui-ci ne respectait rien et frappait tête baissée sur les nobles et sur les prêtres comme sur les paysans. On brûla vif, dans son château, don Antonio Fluvia, et, pour venger un alguazil, à qui le peuple avait fait subir le même supplice, les Napolitains saccagèrent le village de Riu-de-Arens, égorgèrent la moitié des habitants, mirent le feu à l'église, après en avoir dérobé les ornements et les vases sacrés et jetant les hosties sur le pavé, commirent de telles profanations et de si énormes sacriléges, qu'il n'y eut plus qu'un cri, d'un bout de la Catalogne à l'autre, contre ces impies, ces athées, ces hérétiques !

1. Régiments.

Effrayé de la fermentation des têtes, le vice-roi Santa-Coloma crut frapper un grand coup, en l'absence du marquis de los Balbases, qui s'amusait à la cour, en mettant la main sur les chefs du mouvement : Tamarit, le député général du *bras* militaire, et don Pablo-Claris, le fameux chanoine d'Urgel. Cette mesure trop tardive ne fit que hâter l'explosion qu'il voulait prévenir. Le 7 juin 1640, il entra, dès l'aube, à Barcelone, deux ou trois mille montagnards, qui venaient tous les ans, à la même époque, pour faire la moisson. A peine eurent-ils franchi les portes, que ces *segadores*, hommes durs et forts, armés de leurs faucilles, de leurs longs couteaux à lame étincelante, et, beaucoup d'entre eux, de tromblons cachés sous leurs couvertures, se mettent à former des groupes sur les places et dans les rues, et à s'entretenir tout haut des affaires publiques. Comme ils déblatéraient, avec la violence de leur nature énergique et sauvage, contre les excès de la soldatesque et la défection du gouverneur qui trahissait son pays, lui, Catalan de naissance, en faveur des tyrans de Castille, ils voient passer quelques-uns des soldats qui ont brûlé le saint sacrement à Santa-Coloma de Fornes. Tirer les couteaux et se ruer sur ces impies fut l'affaire du même instant. Il en résulta une lutte corps à corps des plus acharnées et une mêlée tumultueuse. La garde du palais du vice-roi arrive sur ces entrefaites, et, pour dissiper le rassemblement, tire en l'air. Ce fut le signal du combat. Le même cri sort à l'instant de ces poitrines noires et velues et va retentir de toutes parts dans Barcelone : *Visca la santa fe catolica! visca lo rey! muyra lo mal gobern!* (Vive la sainte foi catholique! vive le roi! mort au mauvais gouvernement!)[1].

Malheur aux Castillans qui n'eurent pas le temps de fuir! Ils furent tous poignardés sans pitié : on les arrachait des couvents et des temples où ils avaient cherché asile; on les criblait de coups de couteau; on les traînait dans les rues avec rage, et la foule, ivre de colère, se faisait un horrible jeu de leurs têtes et de leurs membres mutilés. Quand on vint apprendre ces choses au vice-roi, quand on lui dit que le peuple avait brisé la porte des prisons, et ramené en triomphe, dans leurs demeures, Tamarit et le chanoine

1. Manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, H, n° 73.

d'Urgel, et que, des fenêtres de son palais, il vit les *segadores* accourir avec des fagots et des torches pour l'y enfumer comme un renard, le cœur lui faillit. Il oublia que le devoir d'un magistrat est de tenir tête au désordre au péril même de sa vie, et s'enfuit lâchement avec son fils par une porte de derrière. Ils étaient si troublés l'un et l'autre, et tout le monde avait tant de peur ce jour-là, que le fils, lorsqu'ils eurent atteint le port en courant, se jeta dans la seule galère amarrée au quai, toutes les autres ayant pris le large en entendant les mousquetades, et la fit forcer de rames sans attendre son père. A demi mort de soif, de chaud et de terreur, Santa-Coloma gravissait péniblement la côte de San-Beltran pour gagner Montjuich, quand il fut aperçu par ceux qui le poursuivaient, et frappé au cœur de cinq coups de poignard[1].

Pendant trois jours, les moissonneurs furent les maîtres de la ville ; ils saccagèrent les maisons de tous les fonctionnaires royaux, et, dans leur simplicité rustique, ils portèrent comme un trophée à l'inquisition, après l'avoir promené dans toutes les rues, au bout d'une lance, un singe de bois, à qui le mouvement de la pendule du vice-roi faisait remuer les yeux et les bras, en criant qu'ils avaient trouvé le diable chez Santa-Coloma.

La nouvelle de la journée du 7 juin tomba dans la province comme le feu sur une traînée de poudre. Girone, Lérida, Balaguer, suivirent avec la même fureur l'élan de Barcelone. A Tortose, le gouverneur se sauva dans la citadelle ; mais, dans le Lampourdan, les tercios, qui voulaient résister d'abord, furent battus par les paysans et refoulés dans un couvent auprès d'Olot, d'où ils s'échappèrent la nuit. La cavalerie, qui ne marchait plus que d'embuscade en embuscade, se sauva au galop dans le royaume d'Aragon, et les colonels Moles et Arce, reculant devant la levée en masse, furent forcés de rentrer dans le Roussillon. De toute l'armée, répartie dans les quartiers de Catalogne et de Roussillon, il ne resta bientôt plus que sept mille hommes de pied, Napolitains ou Espagnols, et mille chevaux, étroitement cernés par terre et ne communiquant plus avec l'Espagne que par mer.

1. Melo, *Historia de los movimientos, separacion y guerra de Cataluña en tiempo de Felipo IV*, lib. I.

Tandis qu'Olivarès, s'abandonnant à la violence de son caractère, s'apprêtait à noyer la révolution catalane dans des flots de sang; que le marquis de los Velez, avec les troupes de l'Aragon, se mettait en marche vers Barcelone; que Perpignan, dont les bourgeois avaient fermé les portes, était canonné au dedans par le gouverneur du château, et assailli au dehors par les soldats de Philippe; que l'évêque de Girone excommuniait les tercios castillans, et que le saint sacrement, peint sur des drapeaux noirs, rappelait sans cesse au cœur fanatisé des paysans la cause de cette guerre sacrée et nationale, le roi, tremblant d'être enlevé par les Français, se tenait caché à Saragosse et osait à peine regarder de sa croisée les parties de paume. Le comte-duc se présente un jour devant lui, et d'un ton léger :

« Sire, dit-il, je vous apporte une bonne nouvelle : Votre Majesté vient de gagner un grand duché et plusieurs beaux domaines. — Comment cela? demanda le roi. — Le duc de Bragance a perdu la raison; il s'est fait proclamer roi de Portugal. Voilà Votre Majesté plus riche de douze millions. » Malgré son ignorance et sa simplicité d'esprit, Philippe IV ne trouva pas la nouvelle aussi réjouissante que voulait le lui persuader le comte-duc; ses traits s'assombrirent, et il ne répondit que ces mots :

« Si on le peut, il faut y remédier. »

Voici comment s'était accomplie cette révolution, fomentée par Richelieu.

Le descendant de la maison royale de Bragance, à laquelle Philippe II enleva la couronne, vivait philosophiquement, sans regrets du pouvoir, à Villaviciosa, et y jouissait, avec toute l'inertie portugaise, de son immense fortune. Un de ses secrétaires, nommé Pinto, esprit ardent, aventureux, impatient du joug espagnol, profita des exactions de Vasconcellos, premier ministre de la régente Marguerite de Savoie, du mécontentement des nobles portugais et de la haine que le peuple, instinctivement, vouera toujours à l'étranger, pour conspirer au nom et à l'insu de son maître. D'accord avec la duchesse, plus ambitieuse que son mari, et avec l'archevêque de Lisbonne, Pinto organise un complot qui éclata le 1er décembre 1640. A huit heures du matin, Pinto Riveyro donna le signal en tirant un coup de pistolet dans la salle du palais. Aussitôt les con-

jurés montent, armés jusqu'aux dents, à l'appartement du secrétaire d'État Vasconcellos. Ils rencontrèrent dans l'escalier le corrégidor de Lisbonne, et se mirent à crier de toutes leurs forces :

« Vive notre roi, le duc de Bragance ! — Vive Philippe IV, roi d'Espagne et de Portugal, répond froidement le corrégidor. Un coup de pistolet lui ferma pour toujours la bouche, et deux coups de poignard jettent, à côté de son cadavre, Antonio Correa, premier commis de Vasconcellos, que sauva, pour le moment, la gravité de ses blessures. Le capitaine espagnol Diego Garcès, qui se trouvait à la porte du cabinet de Vasconcellos, tira bien l'épée pour le défendre; mais la valeur ne prévaut que par exception contre le nombre. Désarmé et serré de près, il n'eut de moyen de salut que dans la fuite, et sauta par la fenêtre, échappant au sort de Correa, sans autre dommage qu'une cuisse cassée. On conseillait au secrétaire d'État, particulièrement odieux à la nation portugaise, qu'il gouvernait insolemment sous le nom de la vice-reine, de fuir par la poterne du fort donnant sur la mer. Là, il aurait pu monter dans sa barque, et se dérober à la colère des conjurés en traversant le Tage.

Mais plein, loin du péril, de la jactance castillane, il répondit avec fierté :

« Qu'il fallait suivre l'exemple de César, et s'abandonner à sa fortune ! » Fières paroles que démentit bientôt l'action; car, au premier bruit des pas des conjurés, il s'enfuit, et cet émule de César fut trouvé caché dans une armoire. Une servante indiqua son refuge aux Portugais ; on ouvrit, Tello lui tira un coup de pistolet à bout portant, d'autres l'achevèrent avec le poignard, et, traînant son corps tout sanglant au balcon, le jetèrent dans la place au peuple, en criant :

« Le tyran est mort! vive la liberté! vive don Juan VI, roi de Portugal ! »

L'archevêque don Rodrigo de Acuña parcourait, pendant ce temps, en procession, les rues de Lisbonne avec tout son clergé, ameutant, excitant le peuple, enflammant son fanatisme par de faux miracles, et criant aussi : Vive le roi don Juan ! Les principaux seigneurs, de leur côté, effrayaient Marguerite de Savoie, la vice-reine, et, en menaçant Son Altesse de la jeter par la fenêtre,

arrachaient à cette femme éperdue l'ordre au commandant espagnol de rendre la citadelle.

Ainsi continuait le démembrement de l'immense et magnifique monarchie de Charles-Quint. La Hollande s'en était détachée sous Philippe II; le roi parricide avait fermé cette brèche avec le Portugal, qui s'en détachait à son tour, et, pour un temps, l'Espagne perdait encore la Catalogne. Double et malheureuse exagération de deux principes, le principe catholique et le principe monarchique. S'il eût, en effet, suivi le courant des idées de son siècle au lieu de vouloir courber par la force les Flamands sous la vare de l'inquisition, Philippe, en leur laissant la liberté de conscience, aurait gardé les Pays-Bas. De même, si le comte-duc, outrant le principe d'autorité, n'eût blessé au vif le sentiment le plus puissant sur l'homme, celui de la dignité personnelle, la Catalogne ne se fût pas jetée dans les bras de la France. Si le clergé, également, n'eût pas occupé dans l'État la première place, l'archevêque de Lisbonne n'eût point fait la révolution du 1er décembre, en haine du prélat que lui avait préféré la vice-reine pour le siége métropolitain de Braga, qui est le premier du royaume. Mais ces deux principes, grands et beaux en théorie, sont la ruine des gouvernements et des peuples qui en poussent l'application jusqu'au bout, et, infusés comme deux virus mortels et héréditaires dans ses veines, ils vont miner peu à peu l'énergique constitution de l'Espagne, l'affaiblir de siècle en siècle, et la réduire au dernier degré de malaise et de consomption. Mais poursuivons notre récit.

Entre l'insurrection de Catalogne et celle du Portugal, le comte-duc fut un instant comme le capitaine qui découvre deux voies d'eau dans son navire, et ne sait quelle est celle qu'il doit boucher d'abord. On lui conseillait, non sans raison, de courir au Portugal où il s'agissait d'une révolution, tandis que le mouvement de Catalogne n'était qu'une ébullition provinciale, offrant peu de péril et facile à calmer plus tard. L'orgueil opiniâtre du ministre l'aveugla en cette occasion, et des deux partis lui fit choisir le pire. Il lança contre les Catalans l'armée réunie à Saragosse. Le marquis de los Velez, qui la commandait, franchit l'Ebre à Tortose, dont les habitants s'étaient séparés de leurs compatriotes et le reconnurent comme capitaine général, et se dirige, avec vingt-trois mille

ommes de pied, trois mille chevaux et vingt-quatre pièces de anon, vers Tarragone. Des hommes plus résolus auraient arrêté ette armée, ramassis de Castillans, d'Aragonais, d'Italiens, de Portugais et de Wallons, au col de Balaguer. Il ne se trouvait dans e pays, presque infranchissable, que des paysans qui s'enfuirent n entendant siffler les premiers boulets. Emportant, sans plus de peine, Villa-Seca et Salou, deux bicoques fortifiées à la hâte par es insurgés, il arriva devant Tarragone, qui n'était pas tenable, puisque sa garnison, composée en partie de Français, l'abandonna, et se porta, comme il en avait l'ordre exprès, sur Barcelone.

La nouvelle de ses succès produisit sur les esprits l'effet accoutumé. Le peuple, à qui ces jours-là il faut du sang et des victimes, courut au palais de l'Inquisition, en arracha quelques Castillans qui s'y étaient réfugiés, les égorgea et traîna leurs corps dans les rues. Les cinq échevins et le conseil des Cent, prenant, sur la proposition du chanoine d'Urgel, une détermination aussi hardie qu'inattendue, vota la réunion de la principauté à la France. Barcelone proclama Louis XIII, le 23 février 1641, et attendit los Velez en plantant le drapeau blanc sur ses remparts et à Montjuich. Trois jours plus tard, los Velez attaquait la ville. Du Plessis-Bezançon avait eu le temps d'y jeter deux ou trois régiments français. Avec ce secours, les Catalans furent invincibles. Repoussés à Castelldefels, où leur commandant, le comte de Tyron, tomba le premier devant les lignes de Santa-Madrona, à la porte San Antonio, contre laquelle se brisa l'impétuosité de la cavalerie castillane, les troupes royales furent écrasées à Montjuich. Les marins eux-mêmes avaient voulu prendre leur part du péril. D'Aubigny commandait les Français. A la tête des Catalans marchait un capucin, le crucifix dans une main, l'épée dans l'autre, et criant d'une voix de tonnerre :

« En avant, Catalans ! voici le moment de frapper en l'honneur de Dieu outragé et de la Catalogne avilie ! »

Le fort de Montjuich, but de la principale attaque, se composait d'une petite tour bâtie au sommet de la colline pour servir à la fois de phare et d'observatoire, et d'une plate-forme carrée, flanquée de bastions à ses quatre angles. L'ouvrage, fait à la hâte, de pierre et de boue, atteignait à peine, à l'arrivée de l'ennemi, à hauteur d'homme. Il y avait pour le défendre neuf compagnies de Barce-

lone : la première, celle des marchands de toiles ; la seconde, celle des cordonniers : la troisième, celle des tailleurs ; la quatrième, celle des passementiers ; la cinquième, celle dite des Étienne (*Estevanes*) ; la sixième, celle des faiseurs de voiles ; la huitième, des tisserands, et la neuvième, celle des tanneurs, qui gardaient la tour de Damians. A ces compagnies, il s'en était joint quelques-unes du régiment de Sainte-Eulalie, formé de huit cents jeunes gens, et conduit par un échevin. Là, se trouvait également le capitaine Cabañas, avec ses Almogavares, une douzaine de capitaines volontaires, les Peguera, les Martorell, les Vives, les Ferrer, les Planco, trois cents Français, et d'Aubigny, le commandant du fort.

Ils furent assaillis par neuf mille hommes d'élite de l'armée, et surpris, pour ainsi dire ; car, bien que les feux de l'ennemi brillant toute la nuit, et que ses tambours, qui battirent à deux heures du matin, eussent dû les tenir en éveil, les soldats des métiers avaient, pour la plupart, regagné Barcelone, et il n'y en avait guère que le tiers présent au fort, quand les Castillans apparurent. Mais, Catalans et Français firent bravement côte à côte. Rompus de toutes parts, broyés par leur terrible attaque, les tercios de los Velez se débandèrent : Italiens, Espagnols, Wallons ou Irlandais, saisis d'une terreur panique, tournèrent les épaules et descendirent en fuyant à perte d'haleine ces rampes qu'ils avaient gravies le matin, légers comme des daims, et qu'ils laissaient rouges de sang et encombrées d'armes et de cadavres. Los Velez avait promis 6,000 ducats de rente et le collier d'un ordre à celui qui arborerait, le premier, sur ce fortin, la bannière de Castille. Les porte-enseignes oublièrent non-seulement la récompense promise ; mais ces enseignes mêmes, qui n'avaient jamais reculé, on les trouva éparses dans le ravin creusé au milieu de la montagne. Des neuf mille hommes lancés en avant le matin, il n'en restait plus que deux mille endormis pour toujours sur les rampes de Montjuich. Quant aux fuyards, on pouvait littéralement les suivre à la trace du sang[1].

Los Velez se replia sur Tarragone avec les débris de cette armée, si belle naguère et si ardente. L'archevêque de Bordeaux, le

1. Gaspar Sola, *Histoire de ce qui s'est passé en Catalogne depuis qu'elle a secoué le joug espagnol*, p. 70-71.

meilleur amiral de France, vint l'y bloquer par mer, et bientôt La Mothe-Houdancourt l'y assiégea par terre. Ce général, brave et habile, gagna glorieusement le bâton fleurdelisé, en prenant d'un coup de filet, au mois d'avril suivant, Povar, successeur de los Velez, et toute son armée. La victoire, décidément, suivait les drapeaux de la France. Povar avait posé les armes, en avril, au col de Santa-Cristina; avant la fin du même mois, Collioure se rendait au maréchal de La Meilleraye, et, le 9 septembre 1642, le cardinal de Richelieu arborait pour toujours les couleurs françaises sur la tour de briques de Perpignan. Dévouée de cœur à l'Espagne, et d'une trempe vigoureuse, la population avait lutté avec une incroyable énergie avant d'en venir là. Si étroitement bloquée par les ordres du cardinal que rien ne put entrer dans la ville, pendant le siége, sauf quelques chevaux qu'on enlevait de temps en temps dans les prairies, elle souffrit une famine qui rappelle, par ses horreurs, celle du siége de Jérusalem. Un silence lugubre, un silence de mort planait sur la malheureuse cité, où l'on eût dit qu'il ne s'agitait que des ombres. Si grande était la consternation générale que cette grande forteresse ressemblait à un agonisant. A chaque instant, on voyait les gens tomber morts dans les rues, et ils étaient à peine ensevelis qu'on allait voler leurs cadavres et en vendre la chair encore palpitante pour de la viande de cheval. Un riche bourgeois donna cent doublons d'une poule, et tomba mort de faim, quand elle fut cuite, avant d'avoir pu y goûter. Une dame bavaroise égorgea son jeune enfant et le mangea; une autre femme, ayant attiré une petite fille dans sa chambre, allait la dépecer, pour la rôtir, à coups de hache, quand des soldats, accourus aux cris de l'innocente victime, la lui arrachèrent des mains[1].

Philippe perdit aussi le Roussillon, et ne put recouvrer le Portugal, où ses armes furent presque toujours malheureuses.

C'était trop de honte et d'humiliation pour la fière Espagne. La coupe déborda. Ennemie mortelle du comte-duc, qui la reléguait dédaigneusement dans son *cuarto*, comme dans un sérail, en disant

1. Fu vi una donna di Baviera, che ammazando un tenero figliuoletto se l' mangio; ed un altra che chiamata una ragazza sua vicina in una stanza, si pose con una secure à ridarla in pezzi per cibarsene. (Luca Assorino, *Delle Revoluzioni di Catalogna*, lib. IV, p. 110.)

du bout des lèvres ces mots, qu'il avait imprimés dans l'âme si molle du roi : *Les religieuses ne sont bonnes qu'à prier et les femmes qu'à faire des enfants*, la reine travaillait depuis longtemps à le renverser. Tout avait par elle été mis en œuvre, mais en vain. S'emparant de l'émotion causée par la perte de Perpignan, elle reprit avec ardeur son œuvre souterraine. Six hommes masqués et armés jusqu'aux dents s'introduisent une nuit dans le palais du gouverneur de Ségovie. Tremblant à cette vue, le gouverneur offre tout son or pour racheter l'honneur de sa femme et de ses filles.

« Ce n'est point le vol qui nous amène, lui dit un des hommes masqués, garde ton or; mais tu vas monter à cheval sur-le-champ, partir pour Madrid, et remettre cette lettre à Sa Majesté, à elle seule, sous peine de la vie. » Philippe avait à peine reçu ce mystérieux message, que la reine fit obtenir une audience secrète à l'ancienne régente de Portugal. Marguerite l'irrita violemment par ses récits contre le comte-duc; mais ce caractère flottant hésitait encore. Le duc de Grana, ambassadeur d'Autriche, entre alors avec une dépêche confidentielle de sa cour, où l'on accuse le ministre de tous les malheurs de l'Espagne, et, sous la pression autrichienne, le faible monarque écrit, le vendredi soir 1643, après la fête de Noël, un billet dans lequel il ordonne à Olivarez de quitter le pouvoir, et de se retirer à Loeches, jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

Le comte-duc, frappé de stupeur, ne dit pas un mot à la lecture de ce billlet. Il le tenait dans ses mains et resta longtemps immobile, muet et l'œil fixe. Trois jours après, le roi lui ayant envoyé demander la clef du cabinet, il brûla une multitude de papiers et sortit du palais par la porte des cuisines, accompagné de deux jésuites, pour se dérober aux outrages et aux malédictions du peuple, qui avait déjà écrit, dès le matin, ces quatre vers sur la porte de l'alcazar :

En el dia de San-Antonio,
Hizieronte milagros dos;
Empezo á reynar Dios,
Y del rey se echo el demonio.

Le jour de Saint-Antoine,
Il se fit deux miracles;
Dieu commença son règne,
Et le démon quitta le roi.

Quelques historiens ont vanté le désintéressement d'Olivarez. Voici ce qu'il coûtait annuellement à l'Espagne. Olivarès touchait : pour ses commanderies, 12,000 ducats; 18,000 comme camarero-mayor, 28,000 en qualité de caballero-mayor; 48,000 comme grand chancelier des Indes; 12,000 comme sommelier du corps; 200,000 pour un vaisseau à destination des Indes; 10,000 comme alcade des alcazars de Séville et alguazil-mayor de la *casa de contrafacion;* 50,000 du gouvernement de San-Lucar, et 44,000 pour les gages de sa femme, camarera-mayor et gouvernante. Total, 450,000 ducats. C'était payer cher le malheur qui le suivit toute sa vie et dans toutes ses entreprises.

CHAPITRE XII

L'ESPAGNE LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Origines et formation de la langue. — Premières œuvres. — Poème du Cid. — Le Phidias sauvage. — Compositions des rapsodes romano-espagnols. — Vies des saints. — Alonso-el-Sabio. — Les sept parties. — Imitations des poèmes français. — Don Juan Manuel. — Le comte Lucanor. — Alonso XI et l'archiprêtre de Hita. — Romances d'amour. — Morayma la Mauresque. — *Rosa fresca*. — Romances héroïques. — Le comte de Saldagne. — Les chroniques. — Don Fernando de Pulgar. — *Cronica de los reyes*. — Romans de chevalerie. — Familles de Palmerin et d'Artus. — Le drame. — *Coblas de Mingo Revulgo*. — Encina. — *Autos* ou drames sacrés. — Le roman picaresque. — Lazarille de Tormes. — Cervantes, auteur dramatique. — Cervantes, romancier. — Don Quijote. — Idée et caractère du roman. — Lope de Vega. — Sa fécondité. — Appréciation de ses œuvres. — Successeurs de Lope. — Damian de Vegas, Tarrega, Guillen de Castro. — Les trois auteurs ecclésiastiques. — Alarcon. — Ses comédies. — Pièces de Philippe IV. — L'esclave du diable. — L'arbre de la vie (*el hijo prodigo*). — Tirso de Molina. — El Burlador de Sevilla. — La poésie épique. — Alonso de Ercilla. — Poèmes religieux. — Œuvres fabuleuses. — Bernard del Carpio.

ARRÊTONS-NOUS un moment au bord de ce torrent des siècles qui a roulé tant d'événements sous nos yeux depuis les Ibères, pour jeter un coup d'œil sur la première époque de la littérature espagnole. Tant que les enfants du Prophète occupèrent fièrement la plus belle moitié de la Péninsule, il y eut trois langues sur le vieux sol baigné par la Méditerranée et l'Océan : l'arabe, qui s'élevait fièrement comme les palmiers transplantés de Syrie à Cordoue et Séville; le latin, robuste et vert encore comme ces grands chênes dont les années ne font qu'augmenter la vigueur, et la langue vulgaire, tige humble et faible en apparence, mais qui renfermait en ses fibres une sève assez abondante pour égaler et dominer plus tard le chêne et le palmier. A côté du latin pur, en effet, même au temps où Rome dominait le monde, il existait un idiome secondaire dans lequel le peuple traduisait ses idées et ses sentiments. Les barbares, en déchirant et foulant aux pieds la langue des patriciens et de Cicéron, la langue politique, religieuse et légale, ne

urent briser celle du peuple, forte, tenace et immortelle comme ui. Elle résista au flot des invasions qui passèrent sur elle en la ouillant d'un limon germanique. Puis, quand les barbares furent norts, l'élément étranger se mêla au fond national, et, de ce méange pétri et modifié par le temps, il sortit du creuset, comme ıne coulée, la langue de l'Espagne moderne[1].

Faite du même métal et formée dans les mêmes conditions que les autres langues néo-latines, cette langue hispano-romane eut, dès son berceau, le même type, le même code grammatical, la même richesse et les mêmes vocables que la romano-italienne et la romano-provençale. C'étaient trois sœurs, dont la ressemblance attesta toujours la communauté d'origine, et qui se développèrent d'une manière uniforme, sauf la différence de couleur que leur imprima le caractère particulier de chaque peuple. Ainsi, douce, tendre et un peu molle en Italie, elle fut claire et imagée en Provence, sonore, rude et énergique sur le sol espagnol.

Le premier grand débris qui soit arrivé jusqu'à nous est le poëme du *Cid*, qui paraît dater du XII[e] siècle. Il se compose de stances ou *coblas*, monorymes, imitées bien certainement de nos poëmes provençaux antérieurs d'un siècle à son apparition. Les scènes y sont traitées avec force et grandeur : c'est un beau réveil du génie espagnol qu'on a comparé, non sans raison, à un Phidias domptant

1. Les mots latins qui constituent le fond de la langue espagnole allèrent s'altérant d'une façon particulière, tantôt par le changement d'une voyelle, tantôt par celui d'une consonne, par l'adjonction ou la suppression d'une ou plusieurs lettres et plus particulièrement par l'abandon des formes de la déclinaison latine. C'est ainsi que l'*au* des Latins se changea en *o* (*aurum*, *oro*; *laudare*, *loar*; *thesaurus*, *tesoro*). L'*e* fut changé en la diphtongue *ie* (*terra*, *tierra*; *nepos*, *nieto*; *ferrum*, *hierro*). L'*f*, dans tous les pays habités par la race basque, se transforme en *h* *furca*, *hourca*). L'*i*, par contre, devint souvent un *e* (*imperator*, *emperador*; *pilas*, *pelo*). L'*u*, prononcé *ou* à la latine, se changea en *o* dans les dérivés castillans (*lutum*, *lodo*; *gutta*, *gota*; *musca*, *mosca*; *buxus*, *box*). L'*o* affecta la forme *ue* (*noster*, *nuestro*; *populus*, *pueblo*). Entre les consonnes, le *b* se substitua fréquemment au *p* (*capra*, *cabra*; *lupus*, *lobo*). Le *c* usurpa presque partout le son du *g* (*amicus*, *amigo*; *acus*, *aguja*). Le *c* et le *p* suivis d'un *l* se changèrent en *ll* (*clavis*, *llave*; *clamare*, *llamar*; *pluvia*, *lluvia*). Le *d*, lui, disparut tout à fait (*cadere*, *caer*; *credere*, *creer*; *fides*, *fe*). Quant au *t*, il se changea en *d* (*amatus*, *amado*; *charitas*, *caridad*; *natare*, *nadar*). Le *g* fut transformé en *y* (*plaga*, *playa*; *gelu*, *yelo*; *regnum*, *reyno*). L'*l* également, dans beaucoup de mots, fut converti en *g* ou en *j* *auricula*, *aureja*; *folium*, *hoja*; *alienus*, *ageno*). (Charles Romey, *Histoire d'Espagne*, t. VI, p. 314.)

la matière rebelle : Phidias sauvage, mais d'une volonté et d'une intelligence énergiques, qui, à défaut de marbre, taille sa statue dans le roc [1]. Il est à regretter seulement qu'on ne puisse apprécier son œuvre au point de vue du style. La version qui reste, effectivement, ne nous révèle, sous le rapport philologique, qu'un bouleversement effrayant de l'original. Prenons ces quatre vers au hasard. Voici comment ils sont donnés par les éditeurs du manuscrit :

Burgeses é Burgesas por las finiestras son puestos
Plorando de los oios tanto avien el dolor.
De las sus bocas todos dician una razo.
Dios que buen vasalo si oviese buen señor [2].

Évidemment, ces vers, où manquent la mesure et la rime, ne jaillirent pas, sourds et boiteux, du cerveau du poëte inconnu. C'est un copiste ignare qui les mutila, et la restitution en est facile :

Burgeses é burgesas por finiestras son puestos,
Tant' avien del dolor plorando de los oios!
Todos de las bocas dician una razos :
S'oviese buen señor que buen vasalo dios!

Trois autres compositions existant en manuscrit dans la bibliothèque de l'Escurial : le *Livre d'Apollonio*, la *Vie de sainte Marie Egyptienne*, l'*Adoration des Mages*, affectent semblablement la forme de nos vieux poëmes provençaux, et en dérivent par imitation. Il faut en dire autant, dans le siècle qui suit, des *Vies de saint Domingo de Silos*, de *saint Millan de la Cogulla*, du *Martyre de saint Laurent*, des autres œuvres religieuses écrites, en 1260, par Berceo, le clerc du couvent de Saint-Millan au diocèse de Calahorra. Elles procèdent toutes, avec évidence, des *Vies de sainte Foi*, de *sainte Énimie*, de *saint Trophyme* et de *saint Honorat*, déjà célèbres de l'autre côté des Pyrénées. Au clerc succède ensuite un roi, Alonso le Sage ou le Savant, *el Sabio*. Ce prince, qui, selon Mariana, était né pour cultiver les lettres et les sciences, plutôt que pour gouver-

1. Damas Hinard, *Poème du Cid*, introduction, p. XXIII.

2. Bourgeois et bourgeoises aux fenêtres sont placés,
Pleurant de leurs yeux, tant ils avaient douleur!
Tous de leur bouche disaient la même raison :
Dieu! quel bon vassal, s'il avait bon seigneur!
(*Poème du Cid*, v. 18.)

ner les hommes, laissa dans le XIII[e] siècle un triple sillon lumineux dans la prose, dans la poésie et dans la législation castillane. Ses vers étaient d'un bon trouveur, et son histoire de la *Gran Conquista de Ultramar* (des Croisades) d'un écrivain exercé et habile à pétrir la prose; quant au *Code des Sept Parties* (*de las Siete Partidas*), c'est le monument le plus important et le plus curieux du droit monarchique au moyen âge.

Après cette composition, mais à un degré bien inférieur, parurent le grand poëme d'*Alexandre* de Juan Lorenzo Segura, imité, de l'aveu de l'auteur lui-même, d'un poëme français, et les *Vœux du Paon* (*los Votos del Pavon*), traduction d'un autre poëme de France. De ce crépuscule, où il languissait, faible et pâle encore, allait émerger, radieux comme le soleil, le génie espagnol. Il y avait à la cour de Sancho le Brave, au commencement du XIV[e] siècle, un jeune prince du sang royal de Léon et de Castille, fils de l'infant don Pedro, frère d'Alonso le Sage, et nommé don Juan Manuel. Vaillant de naissance et par nature, dès l'âge de douze ans, don Manuel avait porté les armes contre les Maures : actif, ardent, ambitieux, impatient du joug, comme tous les grands de son siècle, don Manuel passa la moitié de sa vie à combattre son souverain ou les enfants d'Allah, et l'autre moitié à écrire. D'une main il tenait l'épée et de l'autre la plume, et on s'étonne avec raison que, dans le cours d'une vie si troublée et brisée par tant d'agitations, le soldat n'ait pas étouffé l'écrivain. A voir le grand nombre d'ouvrages qu'il produisit, qui se douterait que don Manuel fut un des hommes les plus occupés de son temps de soins antipathiques à la littérature? On lui doit une chronique d'Espagne, le *Livre de la Monteria*[1], un *Cancionero*, le *Livre des Conseils*, adressé à son fils, le *Livre des Sages*, celui du *Chevalier*, celui de l'*Écuyer*, un *Traité de Balistique*, et l'ouvrage qui a sauvé son nom de l'oubli, *le Comte Lucanor*, recueil de quarante-neuf Nouvelles ou Récits à la manière orientale, dignes, par la fécondité d'invention et l'esprit, des conteurs immortels des *Mille et une Nuits*.

Le rayonnement de ce livre, qui fait date dans l'histoire de la littérature espagnole, efface les essais d'Alonso XI, le roi mort de la

1. Chasse aux fauves.

peste devant Gibraltar, auquel on attribue un *Traité de la Chasse;* les *Œuvres galantes de l'archiprêtre de Hita*, où Vénus coudoie Salomon; *la Danse de la Mort* (*Danza de la Muerte*), fiction lugubre développée avec une étrange vigueur; le *Poëme chevaleresque de Fernand Gonzalez*, et le *Rimado d'Ayala*, recueil poétique des impressions de son auteur, derrière les verrous. Déjà, au souffle du xve siècle, s'épanouissaient comme les fleurs blanches et roses des pêchers, sur l'arbre de la poésie, les romances d'amour et les romances historiques. Les premières écloses avaient une grâce et une fraîcheur dont ces deux morceaux peuvent donner l'idée :

Yo m'era Mora Morayma;
Morilla d'un bel catare.
Christiano vino á mi puerta
Cuytada, per m'enganare.
Hablóme en Algaravia,
Como aquel que bien la sabe :
« Abras me las puertes, Mora,
Si Alá te guarde de male!
— Como te abrire, Mesquina,
Que no sé quien tu serás?
— Yo soy el Moro Maçote,
Hermano de la tu Madre,
Que un christiano dejó muerto.
Tras mi venia un alcade,
Si no me abres, tu, mi vida,
Aqui me veras matare. »
Cuando esto oy, cuytada
Comenso me álevantare.
Vistierame un almexia,
No hallando mi briale,
Fuerame para la puerta
Y abrila de par en pare.

On m'appelait la Mauresque Morayma;
Morayma la jeune et la belle.
Quand j'étais couchée, un chrétien
A ma porte vint pour me séduire.
Il me parla dans le dialecte des Algarves,
Comme quelqu'un qui le sait bien.
« Ouvre-moi la porte, Mauresque,
Et qu'Allah te garde de mal!
— Comment puis-je t'ouvrir, pauvrette,
Puisque je ne te connais pas?
— Je suis le More Maçote,
Frère de ta mère,
Qui viens de laisser pour mort un chrétien.

Déjà après moi court l'alcade,
Et si tu ne m'ouvres pas, chérie,
Tu me verras tuer sous tes yeux. »
En entendant ces paroles, je me levai
Et commençai à me vêtir.
Je jetai sur mes épaules un almaxia,
Et, sans même prendre ma tunique,
J'allai vers la porte
Et l'ouvris à deux battants [1].

« Rosa fresca, rosa fresca,
Tan garrida, y con amor;
Quando y'os tuve en mis brazos,
Non vos supe servir, no!
Y agora que vos serviria,
Non vos puedo aver no!
— Vuestra fué la culpa, amigo,
Vuestra fué, que mia, no.
Embiastesme una carta
Con un vuestro servidor,
Y, en lugar de recaudar,
El dixera otra razon :
Qu'erades casado, amigo,
Allà en tierras de Leon;
Que teneis muger hermosa
Y hijos como una flor.
— Quien vos los dijo, señora,
Non vos dijo verdad, non;
Que yo nunca entro en Castilla,
Ni alli en tierras de Leon,
Sino cuando era pequeno,
Que non sabia de amor. »

« Fraîche rose, fraîche rose,
Si gentille, avec amour
Quand je vous pressais dans mes bras,
J'étais bien innocent, hélas!
Et à présent que je serais moins simple,
Je ne peux vous avoir, non!
— Ce fut bien votre faute, ami;
La vôtre, et la mienne, non.
Vous m'envoyâtes une lettre
Par un de vos serviteurs,
Et, au lieu de réveiller mon cœur,
Il me dit une autre raison :
Que vous étiez marié, ami,
Dans le royaume de Léon,
Et que vous aviez des enfants

1. Ticknor, *Histoire de la littérature espagnole*, t. I, p. 127.

Et une femme belle comme la fleur.
— Celui qui vous dit cela, señora,
Ne vous dit point vérité, non;
Car jamais je n'entrai en Castille,
Ni sur les terres de Léon,
Excepté quand j'étais petit,
Et ne pouvais aimer encore [1]. »

Un souffle puissant anime, au contraire, les romances héroïques et celles qu'inspira l'histoire. Qu'on en juge par cette lamentation du comte de Saldaña, que nous choisissons parmi les quarante consacrées à son fils Bernard del Carpio, le Roland fabuleux de l'Espagne.

Los tiempos de mi prision,
Tan aborrecida y larga,
Per momentos me lo dizen
Aquestas mis testes canas.
Quando entre en este castillo.
A penas entre con barbas;
Y agora por mi pecado,
Las veo crecidas y blancas.
Que desciudo, es este hijo?
Como á voces no te llama,
La sangre que tienes mia?
A socorrer donde falta?
Sin duda que te detiene,
La que de tu madre alcanças;
Que por ser de la del rey,
Juzgaras cual es mi causa.
Todos los que aqui me tienen
Me cuentan de tus hazañas;
Si para tu padre no,
Dime para quien las guardas?
Aqui estoy en estos hierros,
Y pues d'ellos non me sacas.
Mal padre debo de ser,
O mal hijo pues me faltas.
Perdoname, si te ofendo
Que descanso en las palabras.
Que yo como viejo lloro
Y tu como ausente callas [2].

Les années de ma prison,
Si abhorrées et si longues,
De temps en temps me sont rappelées
Par mes tristes cheveux blancs.

1. Le même, t. I, p. 128.
2. *Romancero general 1662*, fol. 46.

Lorsque j'entrai dans ce château,
A peine avais-je de la barbe;
Et à présent, pour mes péchés,
Sur ma poitrine elle tombe blanchie.
D'où vient cet oubli, ô mon fils?
Pourquoi ne t'appelle-t-il pas à grands cris,
Mon sang, qui coule dans tes veines?
Pourquoi tarde-t-il à me secourir?
Celui que te donna ta mère,
Loin de moi te retient sans doute;
Quand tu sauras que c'est le sang du roi,
Tu sauras aussi quel fut mon crime.
Tous ceux qui me gardent ici
Me racontent tes prouesses;
Si tu mets ton père en oubli,
Pour qui les gardes-tu donc?
Me voilà toujours dans les fers,
Et tu ne viens pas m'en tirer.
Je dois être un mauvais père,
Ou tu dois être un mauvais fils, puisque tu me manques.
Pardonne-moi, si je t'offense
Avec l'amertume de mes paroles.
Moi, je pleure comme un vieillard,
Et tu te tais comme un absent.

Un genre plus sérieux se développait en même temps côte à côte avec les romances, les traditions populaires de Bernard del Carpio, du Cid et des sept infants de Lara, et les souvenirs affaiblis de la domination mauresque. Au XIVe et au XVe siècle, on vit paraître les chroniqueurs : la *Cronica* d'Alonso XI, celle de Pero Lopez d'Ayala, celle de don Juan II, qui va jusqu'en 1454, et celle de Fernando de Pulgar, *Cronica de los reyes catholicos*, qu'il laissa inachevée en 1490, ouvrirent les premiers sillons dans le champ historique. C'est à cette époque, vers le XIVe siècle et au commencement du XVe, qu'eut lieu l'invasion, en Espagne, des romans de chevalerie. Artus et ses preux de la Table-Ronde passèrent les Pyrénées, et, trouvant des esprits merveilleusement disposés à recevoir l'empreinte anglo-française et franco-provençale de leurs fictions chevaleresques, ils s'emparèrent pour cent ans de la faveur publique.

N'ayant des yeux et des oreilles que pour les fabuleuses familles des Palmerin d'Angleterre, des Belianis, des Galaor, des Lepolême et des Amadis des Gaules, l'Espagne se préoccupa peu du

théâtre, qui s'éleva tard et mal, tant le roman avait saisi les imaginations et reculait le drame. Les premiers canevas portés sur la scène furent une comédie morale, écrite, en 1414, pour la cour, par le marquis de Villena; un dialogue satirique, intitulé : *Coblas de mingo Revulgo*, où l'on osa flageller, dans des vers âpres et mordants, l'imbécillité du roi Enrique IV, et la *Célestine*, représentée en 1480.

La *Célestine*, comédie ou tragi-comédie en vingt-un actes, est une de ces œuvres monstrueuses enfantées, comme un cauchemar, par l'imagination espagnole, dans un accès de fièvre chaude. L'idée première, qui pouvait être belle et dramatique, s'y noie dans un flux d'extravagances et d'invraisemblances qui choquent le bon goût, la décence et la pudeur même, autant que la raison. Des laquais y font des cours de philosophie et de théologie; une vendeuse de chair humaine y cite à tout propos Sénèque, Aristote, Platon et les poètes latins. C'est un torrent de fange épaisse où brillent à peine çà et là quelques paillettes d'or. Les scènes que rien ne lie ou ne prépare s'y déroulent à l'aventure, et la fin répond parfaitement à la naïveté du début et à l'incohérence du milieu. Calisto, l'amant sentimental et niais, qui vient d'acheter sa maîtresse de Célestine, l'*alcahueta*, se brise la tête en trois morceaux[1], dans un tendre rendez-vous, en descendant par une échelle, et Melibea désespérée court se tuer du même pas en se jetant du haut d'une tour, après avoir cité longuement, pour se consoler, Prusias, roi de Bithynie, Ptolémée, Oreste, Clytemnestre, Néron, le père d'Alexandre Hérode, Constantin, Laodice, et jusqu'au roi des Parthes.

Du chaos de cette œuvre informe et qui a pour pivot une idée peu morale, finit par se dégager la forme dramatique espagnole. Mais l'enfantement fut long et pénible, et il fallut un siècle encore pour arriver, des œuvres décousues d'Encina, des pastorales de Gil Vicente et de Naharro, des drames sacrés, *autos*, des essais de Lope de Rueda, et des imitations classiques de Villalobos, Oliva, Boscan, Abril, Argensola, aux comédies de Cervantes, le précurseur de Lope de Vega.

Trente et un ans avant cette époque, le génie espagnol s'était

1. Su cabeça está en tres partes.



révélé avec un éclat inouï, par son côté le plus original et le plus vif, le genre picaresque, dans le roman d'Hurtado de Mendoza. Don Diego Hurtado de Mendoza, noble, soldat, homme de lettres, poète, historien et homme d'État, n'eût peut-être pas traversé le nuage des siècles, malgré sa haute naissance et ses diverses aptitudes, si, dans un jour de verve, il n'eût laissé tomber de sa plume, trop maigre et trop gourmée dans l'Histoire des guerres de Grenade, son ravissant *Lazarillo de Tormes*. L'Espagne, vue pour la première fois à travers ses haillons, où son chaud soleil rit, lui fournit le sujet d'un roman admirable, et dont le succès durera autant que la littérature. Supérieur, sous un rapport, car il est un et complet, ou pour mieux dire parfait, à tous les romans espagnols, *Lazarillo de Tormes* brilla dans le ciel de l'esprit, comme l'aube qui annonçait le lever de l'astre de Cervantes.

Comme tous les hommes qui sentent leur force et sont poussés par un démon intime à se produire au grand jour, Cervantes, en sortant des fers, où le hasard l'avait jeté après le combat de Lépante, s'empressa d'aborder le théâtre. Par malheur, l'influence italienne avait déteint sur le caractère national, au point de corrompre le goût, en substituant à la franchise de pensée et à la fermeté d'expression des Castillans, l'indécision, la mollesse et l'afféterie ultramontaines. La gloire de Garcilasso de la Vega, ce trop fidèle imitateur de Pétrarque, Bembo, Arioste, Sannazar, égarait les meilleurs esprits; elle trompa Cervantes lui-même et le fourvoya au théâtre, où, dans le genre faux de mode alors, son intelligence nette et vive ne pouvait qu'avoir un échec; échec cent fois heureux, puisque l'Espagne allait lui devoir son chef-d'œuvre !...

Banni du théâtre par la froideur du public et la prodigieuse fécondité de Lope, Cervantes fut contraint d'accepter un autre métier moins digne de lui; mais il fallait vivre avec sa nombreuse famille.

Un certain Antonio Guevara, chargé de réunir à Séville des approvisionnements pour cette immense *armada*, qui devait envahir l'Angleterre, lui offre un modeste emploi de commissaire des vivres. Cervantes accepte et se dirige avec toute sa famille vers la capitale de l'Andalousie. Le séjour de Cervantes à Séville dura dix années consécutives. Il y composa presque toutes ses Nouvelles,

car, au milieu de vulgaires occupations, il entretenait avec les lettres un commerce secret. Incarcéré, à la requête de la *contaduria*, pour une misérable somme de 2,400 réaux (600 francs) dont il se trouvait en déficit, il perd son emploi, se fait agent d'affaires et passe dans la Manche, où il est encore emprisonné à Argamesilla de Alba. Les habitants de ce bourg le mirent sous les verrous, soit parce qu'il réclamait les dîmes arriérées dues par eux au grand prieuré de Saint-Jean, soit parce qu'il détournait de leurs canaux d'irrigation les eaux de la Guadiana qui lui étaient nécessaires pour la fabrication des salpêtres. On montre encore aujourd'hui dans ce bourg une vieille masure appelée la *casa de Medrano*, comme l'endroit où Cervantes fut emprisonné. Il est certain qu'il y languit longtemps dans un état fort misérable. C'est dans ce triste lieu que fut engendré ce glorieux fils de son intelligence (*hijo del entedidimiento*). Il fallait une singulière habitude de l'adversité et une rare et noble liberté d'esprit pour faire d'un semblable cabinet de travail le berceau d'un livre tel que *Don Quixote*.

En 1603, Cervantes était à Valladolid, où la cour avait, pour quelque temps, fixé sa résidence. Solliciteur à cinquante-six ans, et poussé par le besoin à l'audience du duc de Lerma, il se vit accueilli froidement et éconduit avec hauteur, quand il parla de ses services. Désabusé une fois de plus, mais non découragé, Cervantes reprit le chemin de sa pauvre demeure, afin d'y achever le livre qu'il avait commencé en prison, et qui allait lui donner l'immortalité avec la vengeance. La première partie de *Don Quixote* parut deux ans après cette déception. Le succès en fut prodigieux. Trente mille exemplaires, chose inouïe pour le temps, furent imprimés et vendus dans l'espace de quelques années. On a prétendu qu'en publiant ce livre, le but de Cervantes avait été de guérir ses contemporains de leur fol engouement pour les livres de chevalerie. Lui-même le laisse entendre à la fin de sa préface. Certes, la passion immodérée de son siècle pour ce genre d'ouvrages appelait un redresseur, et, sans aucun doute, Cervantes voulut l'être. Mais ceci n'est que la surface des choses, et il eut une idée plus haute.

Après avoir protesté, au nom de la raison et du goût, contre l'emphase ridicule et la fausse grandeur, et donné à ses contemporains une leçon qu'ils méritaient, Cervantes, très-probablement,

voulut aussi protester contre leur ingratitude et se rendre enfin justice à lui-même. Comme Molière, cherchant à se consoler des caprices d'une coquette ingrate et égoïste, en se peignant sous les traits du *Misanthrope*, le soldat mutilé de Lépante, l'héroïque captif d'Alger, l'auteur dédaigné de *Galathée* et de *Numancia*, éprouvait, lui aussi, le besoin de se mettre en scène, et de verser, dans un ouvrage, miroir fidèle des vicissitudes de son existence, un peu de cette ironie sans fiel qui sied au génie méconnu. L'image d'un juste, toujours bafoué, devait lui sourire, car c'était sa propre histoire. Il se fit donc le héros de son livre, et, s'incarnant dans ce *sublime bâtonné*, il forma de toutes ses déceptions, de toutes ses misères, une œuvre pleine d'ironie et de tendresse, drame à la fois railleur et sympathique, épopée burlesque et grave tour à tour, l'une des plus grandes créations, mais à coup sûr la plus originale que, dans aucune langue, ait produite l'esprit humain.

Ajoutons à cette appréciation d'un homme dont le souvenir nous est cher[1], que Don Quixote, c'est le *rêve*, et Sancho, le *réalisme* de la vie. Admirablement peints tous deux, ces deux types immortels, dans les situations où ils se meuvent, auraient fait du livre de Cervantes un chef-d'œuvre complet, si, résistant au désir d'y glisser ses nouvelles qui hachent trop souvent et brisent le récit, il eût suivi du début à la fin sa donnée première.

Ce livre eut une vogue immense; mais, s'il donna une immortelle renommée à son auteur, il ne lui donna ni la fortune, ni même la paix des derniers jours; car l'Aragonais qui, sous le pseudonyme d'Avellaneda, publia la deuxième partie de *Don Quixote* avant lui, en volant audacieusement son idée et son titre, lui vola en même temps la moitié des épis de sa gerbe et de son succès. Aussi, dans cette Espagne dont il semble, par sa fierté, son courage, et son génie et ses malheurs, l'incarnation fidèle, Cervantes mourut comme il avait vécu dans un manteau troué, mais sans rancune au cœur et le sourire aux lèvres.

Bien plus heureux, son rival dramatique, arrivé d'emblée, jouit, de son vivant, de toute sa gloire, qui prit des proportions colossales aux yeux de ses contemporains.

1. Charles Furne, *Traduction nouvelle de Don Quichotte de la Manche*. — Introduction.

Voici le jugement qu'en porte Cervantes lui-même :

« Là-dessus parut ce prodige de naturel, le grand Lope de Vega, qui exalta la monarchie comique. Il étendit son empire et sa juridiction sur tous les amis de la joie, et remplit le monde de comédies heureusement choisies et bien dialoguées, et telle était sa fécondité, qu'il a bien couvert de son écriture plus de dix mille feuilles de papier. Toutes ses pièces (1,800 !), et c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire, furent représentées sous ses yeux, ou pour le moins il ouït dire qu'elles avaient été jouées. Si quelques-uns, et beaucoup même, ont voulu prendre leur part de sa gloire et de ses travaux, tous ensemble ne pourraient produire seulement la moitié de ce que lui seul a écrit. Toutefois, puisque Dieu n'accorde pas tout à tous, on doit faire cas des travaux du docteur Ramon, qui furent les plus notables après ceux du grand Lope. »

« Cet auteur, ajoute un écrivain de nos jours, qui a traduit avec bonheur ses œuvres d'élite[1] ; cet auteur fut tellement fécond, que tous ses ouvrages réunis formeraient plus de cinq cents volumes. On n'écrit pas ce chiffre comme un éloge, mais plutôt comme un regret. Cette fertilité prodigieuse a nui au génie de Lope ; et s'il est tombé souvent dans une médiocrité indigne de lui, il faut en attribuer la cause à cette facilité de produire qui n'a cessé qu'avec sa vie, après avoir commencé dès sa plus tendre jeunesse. Dans les poëmes dramatiques, Lope est toujours l'élégant, spirituel et charmant diseur que vous admirez ; mais on sent que l'improvisation entraîne sa plume et l'empêche de mûrir son plan et de serrer son idée. De tous ses ouvrages, ce sont ceux qu'on aimera le moins ; mais, dans ses autres poésiés, *letrillas*, *glosas*, *romances*, *eglogas*, *elegias*, *odas*, *canciones*, *epistolas* et *sonetos*, on trouve un fleuve inépuisable de vers charmants et d'idées gracieuses dont on aime à parcourir les bords, et une ravissante musique qu'on écoute, comme on aime à entendre chanter les oiseaux dans les bois[1]. »

Dans l'ombre projetée par ce colosse de popularité dramatique, on voit flotter comme les visions incertaines de Dante, Damian de Vegas, un prêtre du diocèse de Tolède et auteur de la *Comedia ja-*

1. Ernest Lafond, *Étude sur la vie et les œuvres de Lope de Vega.*

cobina; Francisco de Tarrega, qui écrivit, à la fin du XVIe siècle, *la Enemiga favorable*; Gaspar d'Aguilar, à qui, outre huit comédies, le théâtre dut l'*Amour du Marchand* (*Mercader amante*), loué par Lope et par Cervantes, et Guillen de Castro, dont les vingt-six drames reproduisent fidèlement les qualités et les défauts de Lope, son modèle. A cette pléiade de bons écrivains succédèrent des hommes d'un mérite vraiment supérieur, qui, chose remarquable, étaient tous, à l'exception de deux ou trois, ecclésiastiques. Si don Luis Alarcon, le Mexicain, le poète indien et bossu, montra un talent très-élevé dans ses vingt comédies, où l'on distinguera toujours *le Dimanche de don Blas* (*Domingo de don Blas*), *Ganar amigos* (*Se faire des amis*), *el Tejedor de Segovia* (*le Tisserand de Ségovie*), *l'Examen des maris*, *les Murs ont des oreilles* (*las Paredes oyen*) et *la Vérité suspecte* (*la Verdad sospechosa*), qui fut le type du *Menteur* de Corneille; si Antonio de Mendoza obtint, de 1623 à 1643, tous les applaudissements pour trois comédies aussi remarquables par la vivacité du dialogue que par le piquant des situations : *Mas merece quien mas ama*, *el Trato muda costumbre*, *Amor con amor se paga*; si enfin Philippe IV lui-même, descendant sur la scène, caché dans son manteau royal, luttait victorieusement avec Belmonte, l'auteur du *Diable prédicateur* (*el Diablo predicador*), en donnant *le Comte d'Essex* et *Dar la vida por su Dama*, la palme n'en restait pas moins à trois ecclésiastiques, Antonio Mira de Mescua, de Guadix, el maestro Josef de Valdivielso et Tirso de Molina.

L'Infortunée Rachel, qui a fourni de notre temps à Scribe l'idée de sa *Juive*; *l'Esclave du Diable* (*Esclavo del Diablo*), son *Amant brave et discret* et son *Palacio confuso*, d'où sortit armé de pied en cap le *Sanche d'Aragon* de Corneille, fondèrent justement la réputation du premier. Le second, chanoine de Tolède, se fit connaître par trois pièces d'une véritable valeur : *L'Enfant prodigue* (*el Hijo prodigo*), *Cupidon et Psyché* et *l'Arbre de la vie* (*el Arbol de la vida*), composition mystique dont la scène est au paradis. Pour Tirso de Molina, le plus grand de tous, il s'immortalisa par un seul chef-d'œuvre, *el Burlador de Sevilla* (*le Trompeur de Séville*), type de ce fameux don Juan, reproduit sur tous les théâtres de l'Europe, et qui a eu l'honneur d'être repris en sous-œuvre et illustré par les trois plus brillants génies de France, d'Angleterre et d'Allemagne,

Molière, lord Byron et Mozart. Le chef-d'œuvre n'a rien perdu sous le ciseau de ces grands hommes, et Molière n'est inférieur ni au poëte d'Albion, ni au cygne de la Germanie ; mais s'il avait su l'espagnol, et que l'œuvre de Tirso de Molina lui fût apparue dans son intégrité, dans son énergie rude et sombre, et non à travers les voiles d'une méchante traduction, quel admirable complément il aurait donné à la sienne ! Chacun peut en juger du reste en comparant le dernier acte de l'original à celui de la pièce française.

Tirso de Molina écrivit, en outre, des comédies excellentes et plus applaudies, même de ses contemporains, que le *Burlador de Sevilla;* mais, sans contester le mérite de *Don Gil de las calzas verdes*, d'*Amor por razon de Estado*, de la *Trilogie de Pizarre* et de ses *autos* ou drames sacrés, il nous paraît que la première pièce est ici comme le soleil, qui, lorsqu'il brille, efface l'éclat des étoiles.

Jusqu'au siècle de Charles-Quint, la poésie épique proprement dite et considérée au point de vue sérieux ne fit luire en Espagne que de faibles et tremblants rayons, tels que la *Chronique de Fernand Gonzalez*, la *Vie d'Alexandre* et *le Labyrinthe de Juan de Mena. La Caroléade* (*Carolea*); *de Hieronimo Sempere*, le marchand poëte, publiée en 1560, fut le premier essai digne d'éloges. Cinq ans plus tard, don Luis de Zapata publiait son célèbre *Charles* (*El Carlo Famoso*). En 1579, Diego Ximenès de Ayllon composait un poëme du Cid, qui eut malheureusement le sort de la *Maltéide*, rimée en 1582 par Hippolyte Sanz, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont la muse avait pris pour sujet le siége de Malte. Mais toutes ces œuvres d'un mérite secondaire, comme l'*Histoire parthénopéenne* d'Alfonso Fernandez, la continuation du *Roland Furieux*, par Espinosa, et la décade de la *Passion du Christ*, de Coloma, s'effacèrent et disparurent dans le rayonnement du poëme d'Ercilla, *l'Araucanie*.

Alonso de Ercilla y Zuñiga peignit dans cette composition héroïque en trente-six chants la guerre des Espagnols du Pérou contre les Araucaniens, et, plus heureux qu'Homère et Virgile, il écrivit sur le champ de bataille, quittant le mousquet pour prendre la plume, et donna une touche et une couleur à ses tableaux qu'on chercherait vainement dans la plupart des poëtes épiques. Suivant la voie qu'il avait si largement tracée, Gabriel Lasso de la Vega, un cavalier madrilègne, aborda, non sans bonheur, un autre sujet na-

tional, *El Cortés Valeroso* (*le Vaillant Cortès*). Antonio de Saavedra, Espagnol du Mexique, traitait le même sujet dans un poème de dix-sept mille vers, intitulé : *le Pèlerin des Indes* (*el Peregrino Indiano*). Barco Centenera mettait au jour *l'Argentine*, récit poétique de la découverte et de la conquête des provinces de Rio de la Plata.

Mais cette veine nationale ne tarda pas à être abandonnée par les poëtes, qui, dès la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, en attaquèrent une autre, plus riche et préférable aux yeux de l'Espagne catholique. De 1579 à 1611, on vit paraître successivement *l'Ermite du Montserrat* (*el Monserrate*), poème épique composé par Cristobal de Virués à la louange de frère Juan Garin; *la Christiade*, de Diego de Hojeda; *la Bénédictine*, de Fra Nicolas Bravo, en l'honneur de saint Benoît; *Saint Ignace de Loyola et la Vierge*, par Antonio Escobar; *la Hermandad des cinq martyrs d'Arabie*, de Rodriguez Vargas; le *David*, d'Uziel; la *Vie du Christ*, de Vivas; la *Passion de l'Homme-Dieu*, de Juan d'Avila, et le *Samson*, d'Enriquez Gomez. A côté de ces compositions religieuses s'épanouissaient, comme des arabesques, en dessins capricieux et bizarres, les poèmes d'imagination, tels que la seconde partie du *Roland*, d'Espinosa, contenant *la Bataille de Roncevaux* et *la Mort des douze pairs de France*, le *Roland amoureux* et le *Roland sans amour*, d'Abarca, de Bolea et de Mateo Bayardo; *le Combat de Roncevaux*, d'Agustin Alonso; *les Larmes d'Angélique*, par le médecin d'Archidona; *Bernard del Carpio*, l'Achille fabuleux des Espagnes, de Balbuena, et une foule d'autres rapsodies, placées à bon droit par Cervantes dans la bibliothèque de don Quixote.

CHAPITRE XIII

LA MAISON D'AUTRICHE ET LA MAISON DE BOURBON.

Don Luis de Haro. — Fruits de son administration. — Mazarini. — Ses fautes en Catalogne. — Le missionnaire dominical. — Silva et La Mothe Houdancourt. — Reprise de Lerida. — Les deux vice-rois. — Condé en Espagne. — Insurrection de Palerme. — Alecio le Calderaro. — Politique de Los Velez. — Insurrection de Naples. — Mas-Aniello. — Le 7 juillet 1647. — Le chef souverain du peuple. — Les sicaires du duc d'Arcos. — Bravoure des lazzaroni. — Le fils de la Calderona. — Le prince et les plébéiens. — Genaro Anèse. — Le duc de Guise. — Guerre de Catalogne. — Prise de Barcelone. — Mort de Philippe IV. — Un roi de quatre ans. — Le père Nithard. — Don Juan d'Autriche. — Le favori. — Don Fernando Valenzuola. — Le pacte d'ambition. — Don Juan au pouvoir. — Medinaceli. — L'auto-da-fé du 30 mai. — Le *quemadero* de la porte de Fuencarral. — Ministère d'Oropesa. — Succession royale. — Perez de Soto. — Le cardinal Portocarrero. — *Viva el Rey! Muera Oropesa!* — Le traité de partage. — Maladie du roi. — Le 2 octobre 1700. — Le cardinal et le mourant. — Le testament. — L'héritier de Carlos II. — Plus de Pyrénées. — Faute de Louis XIV. — Indignation de l'Europe. — La quadruple alliance. — Guerre de la succession. — Giulio Alberoni. — Abdication de Philippe V.



CE n'était pas tout d'avoir chassé Olivarès, il fallait le remplacer et donner une âme à Philippe. Les courtisans et la reine choisirent don Luis de Haro, neveu du comte-duc et son mortel ennemi. Le nouveau ministre, moins fort et moins hardi dans ses projets que son prédécesseur, fut plus malheureux encore. Sous son administration, les vieilles bandes espagnoles perdirent à Rocroi contre le duc d'Enghien, surnommé le grand Condé, leur glorieux renom et leur prestige militaire. Le duc d'Albuquerque mit en déroute, avec ses Portugais, l'armée de Torrecusa, auprès de Badajoz; enfin la flotte française battit celle d'Espagne dans la baie de Carthagène.

Le seul point où l'Espagne n'eût rien perdu était la Catalogne. Mais si elle ne reculait pas, elle ne faisait point non plus un seul pas en avant. Tous ses efforts se bornaient, depuis des années, à garder Tarragone. Quant au reste du sol catalan, il était aux Français.

Les lys auraient fleuri merveilleusement sur cette terre, si Riche-

lieu avait vécu; mais le grand ministre était allé rendre compte de son règne au Roi des rois, et à l'Italien souple et délié qui tenait sa place il manquait son génie, son coup d'œil d'aigle et sa volonté. Par la faute, volontaire peut-être, du signor Mazarini, qui eut toujours un penchant secret pour l'Espagne, les mêmes griefs, d'où était née l'insurrection des Catalans, se reproduisirent sous l'administration française. Il avait été convenu que le gouverneur de la principauté serait un Catalan. Au mépris de la foi jurée et de la constitution, ce fut un Français qu'on choisit. Cette première maladresse fut suivie d'une autre plus grave. Croyant, peut-être, se mettre au niveau de ces populations, que leur vieil attachement aux libertés du municipe présentait comme rétrogrades, le gouvernement de Paris recula jusqu'au VIIIe siècle, et, à l'exemple de Charlemagne, envoya des *missi dominici* en Catalogne. L'évêque de Couserans, Pierre de Marca, reçut ordre d'aller parcourir le pays en qualité de visiteur général pour procéder à la réformation des abus et assurer le maintien des coutumes et priviléges. On ne pouvait faire un plus mauvais choix. Marca, très-bon paléographe et savant plein d'ardeur, comprit sa mission à rebours. Au lieu de calmer par des concessions et des promesses l'irritation naissante, il ne songea qu'à fouiller dans les archives et à remonter, en compulsant les anciennes chartes, jusqu'à l'origine des fueros.

Le 5 mai, cependant (1644), dix galères, onze navires et quarante vaisseaux de charge débarquèrent à Barcelone le comte de La Mothe-Houdancourt avec cinq mille hommes d'infanterie. Ce général y ajouta mille fantassins et quinze cents cavaliers de la garnison, et sortit de la ville pour aller faire lever le siége de Balaguer, pressé vivement par don Philippe de Silva. Les Espagnols étaient trois fois plus forts; ils attaquèrent les Français avant que ceux-ci eussent le temps de se retrancher, et furent battus le 15 mai. Le lendemain le nombre l'emporta; et le grand Silva, prenant, dit-il, sa revanche, parvint à repousser La Mothe [1]. Au bruit de cette victoire, Philippe IV accourut à Saragosse pour activer par sa présence le cours des événements; et Lérida se vit investie à son tour. Mais le grand Silva s'était exagéré son triomphe : deux jours après,

1. Lo grando don Phelipe de Silva romper el exercito de la Mota... (F. de la Peña, *Anales de Cataluña*, t. III, lib. XX, cap. VIII, p. 306.)

en effet, La Mothe vint le défier dans ses lignes. Il n'osa point en sortir et se contenta de répondre au trompette avec la gravité de l'orgueil castillan : « qu'il ne recevait des ordres que du roi, et que si lui, La Mothe, en portait d'autres, il n'avait qu'à les lui remettre par-dessus ses retranchements[1]. »

Cette prudence lui donna la ville : la garnison, manquant de vivres et n'ayant pu être secourue avant le 1er juillet, en sortit avec les honneurs de la guerre. Les Catalans seuls furent exceptés de la capitulation. Philippe, qui faisait à ses anciens sujets toutes les avances imaginables, et qui, six mois auparavant, en avait renvoyé sans rançon cinquante pris à Tarragone, en disant que le roi n'était pas en guerre avec ses vassaux, mais seulement avec ses ennemis, ne voulut pas souffrir que ceux de Lérida stipulassent d'autres garanties que sa prédilection et sa tendresse. Il tint encore un plus doux langage en entrant à Lérida le 31 juillet : « Je vous en supplie, disait-il au vice-roi de Catalogne, après avoir solennellement juré la confirmation des priviléges, traitez bien les Catalans ; car ma monarchie leur doit beaucoup, et la loyauté, les services du grand nombre doivent l'emporter à mes yeux sur l'égarement et les fautes de quelques-uns[2]. »

Pour atténuer le mauvais effet de cet échec dans l'esprit des Catalans, le comte de La Mothe assiégea Tarragone par terre et par mer ; mais, quoique les vieux et les nouveaux Français fussent montés à l'assaut avec une vaillante émulation, quoique les capitaines Jayme Portoles, Joseph Bacedas, Pons de Foix, don Joseph Cacosta, Jayme Gorchs et Torell eussent franchi le fossé l'épée à la main et rougi de leur sang le pied du boulevard de San Francisco, le drapeau blanc ne put être arboré sur la brèche, et, le 14 septembre, La Mothe, désespérant du succès, fit signe à la flotte d'appareiller pour la France, et se retira, avec quatre canons encloués, dans la Seu d'Urgel. Mieux eût valu ne pas sortir de Barcelone ; car, en voyant reculer nos armes jusqu'à Urgel, toute la principauté s'émut. L'abbé de Montpalan et don Francisco Sola furent aussitôt députés à la régente, avec mission de demander du

1. *Id.*

2. Os en cargo trateis bien á los Catalanes, porque les déve mucho mi monarquia. (Mss de Jalpi, fol. 644.)

secours et le rappel du comte, en lui déclarant que si les Catalans n'obtenaient une prompte satisfaction sur ces deux points, ils se verraient forcés de pourvoir par d'autres moyens à leurs affaires. Tout allait si mal au delà des ports, que Mazarin, qui venait d'apprendre la défection de Balaguer, d'Agramunt et d'Ager, ne put s'empêcher d'accueillir les demandes de la députation et remplaça La Mothe par le jeune comte d'Harcourt.

Les débuts de ce nouveau vice-roi furent brillants. Le 13 et le 22 mars 1645, il jurait à Perpignan et à Barcelone de respecter les libertés et priviléges; le 27 il assiégeait Roses, et deux mois après, jour pour jour, il l'emportait d'assaut. Après avoir vu défiler devant lui les soldats de don Caballero, il se dirigea rapidement sur la petite ville de Molerussa, que don André Cantelmo, vice-roi et capitaine général de la Catalogne pour l'Espagne, avait fortifiée avec soin, et la prit en peu de jours avec le château. De là, jetant sur la Sègre un pont de cordes, sur lequel passa l'infanterie, il trouve un gué pour une partie de ses cavaliers, attaque des deux côtés et force le pont retranché de Camarasa, et, le 22 juin, arrive en vue de l'armée espagnole dans la plaine de Llorens. Le jour suivant on en vint aux mains : les deux armées, commandées par les deux vice-rois rivaux, se chargèrent avec fureur; mais la victoire resta fidèle à d'Harcourt, les Espagnols furent écrasés et s'enfuirent au bout de deux heures du champ de bataille ruisselant de sang et jonché de morts. Cet avantage nous rendit Balaguer et consolida si à propos la domination française ébranlée de toutes parts sous La Mothe, que, les Espagnols s'étant présentés à l'improviste, le 15 août, devant Barcelone, avec cinquante-cinq navires et vingt-deux galères portant dix mille hommes de débarquement, ceux qui les attendaient pour leur livrer la ville n'osèrent bouger. Une recherche sévère des conspirateurs, dont les plus qualifiés, tels que Geronimo Fornell, Bayle de Mataro, Onofre, Aquiles et les docteurs José Ferrer et Amigant, furent punis de mort, tandis que de sévères confiscations frappaient les bourgeois, chanoines et cavaliers, et que les gens du peuple étaient envoyés au carcel et aux galères, acheva de dissiper toute inquiétude. L'année suivante, d'Harcourt l'employa entièrement au siége de Lérida. Il est probable que cette ville épuisée aurait bientôt ouvert ses portes : par sa douceur et

son humanité, le comte gagnait d'ailleurs tous les jours de plus en plus le cœur des Catalans. La naissance d'un fils tenu sur les fonts, en février 1647, au nom de Barcelone, par don Onofre, premier conseiller de la ville, et dona Maria de Rocaberti, semblait devoir accroître sa popularité et joindre un nouveau lien à ceux qui l'attachaient déjà au pays, lorsqu'il reçut brusquement, le 28 mars, l'ordre de rentrer en France. Le prince de Condé le remplaçait. C'était le personnage le plus fier et le plus orgueilleusement bouffi de sa naissance et de sa victoire de Rocroi. Brave comme tout Français et tout gentilhomme d'alors, il n'avait pas une seule des qualités qu'exige l'emploi si difficile de gouverneur d'un pays conquis. La seule chose qu'il comprît, c'était cette gloire éclatante que procure quelquefois toute seule, aux dépens d'une noble armée et des officiers inférieurs, la dignité du commandement. Il n'était venu en Catalogne que pour prendre Lérida; mais, malgré l'horrible boucherie qu'il fit faire de son armée sous les murs de cette place, car, lorsqu'il s'agissait de la gloire des princes, les hommes ne comptaient pas, et Condé avait l'habitude de répondre avec dédain, quand on lui montrait ces monceaux de cadavres, *que c'était tout au plus une nuit de Paris;* malgré donc six mille soldats perdus dans les premières approches, il fut forcé de lever le siége. Alors, dégoûté d'un pays qui ne produisait pas de lauriers, il abandonna son armée, comme naguère en Allemagne, et rentra en France le 7 novembre 1647. Au mois de février suivant, le cardinal Mazarin le remplaçait à Barcelone par le rude mais brave maréchal de Schomberg, un des meilleurs hommes de guerre de l'époque.

Ainsi douteuse en Catalogne, la fortune de l'Espagne éprouvait alors deux graves échecs en Sicile et dans le royaume de Naples. La Sicile jouissait, depuis Charles-Quint, des priviléges les plus amples. Malheureusement, le poids des guerres que soutenait l'Espagne força les gouverneurs d'y porter plus d'une atteinte par de nouveaux impôts et des levées d'hommes pour l'armée et pour la marine. Le mécontentement était au comble et toutes les classes murmuraient, lorsque, par une déplorable fatalité, l'année 1646 ayant passé sans pluies, on vit une horrible famine succéder à la sécheresse.

Il y avait alors à Palerme, pour gouverneur, ce même marquis

de Los Velez, si bien battu à Maestricht par les Franco-Catalans. Aussi inhabile en administration qu'en guerre, il ne trouva pas d'autre remède au mal que de défendre aux boulangers d'augmenter le prix du pain, sous peine de la vie. Les *panaderos* fermèrent leurs boutiques, et aussitôt l'émeute gronda dans la rue. Un chaudronnier, nommé José Alecio, se mit à la tête du peuple; on saccagea et on brûla toutes les maisons des employés du fisc (*recaudadores*) et des amis du gouverneur; les prisons furent ouvertes, et, pendant trois jours, le *calderaro* régna dans Palerme.

Le brave Velez, réfugié sur les galères, promit tout ce qu'ils voulurent aux insurgés : abolition des gabelles, confirmation des priviléges, suppression de tous les impôts établis depuis Charles-Quint, exclusion des Espagnols de tous les emplois, aucune de ces demandes ne lui parut injuste. La Sicile entière s'était levée, à l'exception de Messine, qui resta fidèle aux Espagnols. Avec ses concessions illimitées et ses promesses, Los Velez endormit le peuple; s'appuyant ensuite sur la noblesse, dont la plus grande partie était castillane d'origine, il finit par apaiser peu à peu le mouvement qu'il n'avait pas su prévenir [1].

Celui de Naples présenta plus de gravité. Par le mauvais gouvernement des vice-rois, occupés seulement, eux et leurs employés, du soin de s'enrichir et de pressurer la population, la misère croissait de jour en jour sur ce sol le plus fécond de l'univers. Aussi, le peuple murmurait, et il sortait par moments de ses rangs ces bruits sinistres qui annoncent l'orage. Prévoyant qu'il ne tarderait pas à éclater, don Juan Alfonso Enriquez de Cabrera, duc de Médina de Rioseco, qui gouvernait ce beau pays, avait demandé un successeur, « ne voulant pas, disait-il dans sa lettre au roi, *que le beau cristal qu'on lui avait confié se brisât entre ses mains*. » On envoya don Rodrigo Ponce de Léon, duc d'Arcos, qui fit son entrée à Naples le 11 février 1646. Le nouveau vice-roi, renommé pour la rigidité et la tenacité de son caractère, eut le tort de se brouiller avec l'archevêque, à cause d'une procession, et de se rendre impopulaire par la création d'un impôt sur les fruits. Un an après son

1. *Annales siciliennes*. — Soto y Aguilar ad ann. — Vivanco, *Histoire manuscrite de Philippe IV*, lib. XVI. — Modesto Lafuente, *Historia general de España*, t. X, p. 371.

arrivée, tous les esprits étaient en effervescence, et il suffisait d'une étincelle pour faire éclater l'incendie. L'étincelle jaillit comme toujours d'un accident vulgaire, et le chef du mouvement se trouva où personne ne l'eût cherché.

Parmi ceux qui murmuraient le plus haut contre le vice-roi, se distinguait, par sa violence, un jeune crieur de poisson. Thomas Aniello, natif d'Amalfi, qu'on appelait par abréviation Mas Aniello. dans le faubourg de Lavinaro, avait alors vingt-sept ans. Jamais plus beau pêcheur ne porta la veste aux galons dorés et le bonnet rouge. Ses traits bronzés, mais d'une régularité parfaite, respiraient l'énergie tempérée par une expression douce et mélancolique; il avait des yeux noirs, les cheveux d'un blond enfant du Nord. Marié avec une belle fille de Puzzoli, qu'il aimait avec passion, et que les gabellieri avaient emprisonnée, il ameuta pour la venger le peuple des faubourgs et parcourut Naples à leur tête, en criant :

« A bas l'impôt! vive Dieu! vive le roi! vive l'abondance! »

Un soir qu'il se retirait seul après ces manifestations, deux hommes l'arrêtèrent, dans l'ombre, devant le porche de Notre-Dame-du-Carmel :

« Que prétends-tu faire avec tes cris? lui demande dédaigneusement l'un d'eux.

— Aller au gibet ou donner l'abondance à la ville, répond vivement Masaniello.

— Fameux sujet pour régler les affaires de Naples, s'écrient en riant les inconnus.

— Si j'en trouvais trois ou quatre, reprend le crieur de poisson sans se déconcerter, qui eussent autant de cœur que moi, et qui voulussent me seconder franchement, vous verriez ce dont je suis capable pour le bien du peuple. »

Frappés de ces mots énergiques, les inconnus, dont l'un était Domenico Perronne, prisonnier évadé, ancien capitaine d'aventure, puis contrebandier et portant la soutane, selon la coutume du temps, pour échapper à la juridiction civile; et l'autre, Giuseppe Palumbo, ancien chef de bandits, l'emmènent plus loin et lui jurent de le suivre et de le seconder dans toutes ses entreprises[1].

1. Angel de Saavedra, duc de Rivas, *Sublevacion de Napoles*, p. 39.

Ils tinrent parole. Le 7 juillet 1647, des jardiniers de Puzzoli, lourdement chargés, apportaient des figues. Les gabellieri exigent le payement de l'impôt avec leur insolence accoutumée. Une discussion s'engage, et le plus impatient des jardiniers, renversant tout à coup ses paniers, s'écrie d'une voix éclatante :

« Dieu nous donne l'abondance et le mauvais gouvernement nous la retire. Puisque je ne peux rien gagner par mon travail, j'aime mieux en donner le fruit aux pauvres que de me le laisser voler par les gabellieri[1]. »

A ces mots, les têtes s'enflamment, les pierres volent et les agents du fisc prennent la fuite. On met le feu au bureau de l'octroi, et Masaniello, montant sur un banc, donne le signal de l'insurrection par ces cris : « Vive Dieu ! vive la vierge du Carmel ! vive le pape ! vive le roi d'Espagne ! vive l'abondance ! mort au mauvais gouvernement ! à bas les gabelles ! »

Le peuple accourt de toutes parts avec enthousiasme ; on s'arme, on attaque le vice-roi ; tous les Espagnols et les Allemands qui se trouvent sur le passage des lazzaroni sont égorgés impitoyablement; le duc d'Arcos s'enfuit et gagne le fort Saint-Elme, et Masaniello est proclamé chef souverain du peuple.

Cinq jours plus tard, le pauvre crieur de poisson régnait à Naples et allait prendre possession du palais des vice-rois, monté sur un magnifique cheval gris, en compagnie de l'archevêque et au milieu des acclamations frénétiques du peuple. Ce changement si brusque brisa sa raison. Le duc d'Arcos, instruit de sa démence, envoie, le 16 juillet, quatre bandits dans le cloître où il s'était réfugié. Entendant son nom mêlé à un bruit d'armes, Masaniello sort précipitamment de sa cellule en disant :

« Vous me cherchez, noble peuple, me voici ! »

Pour toute réponse, il reçut, à bout portant, quatre balles d'arquebuse qui l'étendirent roide mort. Un boucher coupa sa tête, animée encore, et, la saisissant aux cheveux, la porta sanglante au duc d'Arcos, qui ne put cacher sa joie.

Le peuple le pleura et en fit un saint; mais la liberté de Naples ne fut pas enterrée avec son cadavre. Les vrais meneurs de l'insur-

1. *Id.*, p. 45. — Le marquis d'Hervey de Saint-Denys, *id.*

rection, soulevant de nouveau les lazzaroni, quand on croyait tout apaisé, forcèrent tous les postes, firent un carnage épouvantable des Wallons et des Espagnols, et obligèrent le duc d'Arcos et ses flatteurs à remonter en fuyant au château San Telmo. Cette fois, ce ne fut pas un pêcheur que l'insurrection mit à sa tête, mais un prince; le marquis de Toralto, connu par sa belle défense de Tarragone contre les Français, reçut le périlleux honneur de commander aux bandes populaires. Dans ces occasions, entraîné par ses sympathies les plus chères vers le parti qu'il attaque, le chef noble, à son insu même, trahit le parti qu'il conduit et ne tarde pas à devenir suspect à ses soldats. Toralto allait subir les conséquences de cette fausse et dangereuse position : au moment où il s'efforçait de rétablir la paix, une escadre espagnole parut en vue du port, commandée par un bâtard que Philippe IV avait eu d'une comédienne, la Calderona, et à qui, dans son orgueil, il avait donné le titre et le nom du bâtard de Charles-Quint, don Juan d'Autriche; cette escadre apportait au duc d'Arcos des soldats et des bombes pour l'aider à soumettre Naples. Devant les canons espagnols, la colère du peuple se ralluma avec une furie nouvelle. Ce fut comme une explosion du Vésuve, et Naples, durant quelques jours, offrit l'aspect de son volcan. Mitraillés par le duc d'Arcos du haut des forteresses, bombardés avec rage du côté de la mer par les vaisseaux de don Juan, et attaqués à la baïonnette dans la rue de Tolède par l'élite des troupes espagnoles, cent mille hommes du peuple, acceptant le combat, luttèrent, les pieds dans le sang, pendant trois fois vingt-quatre heures et triomphèrent. Ni le fracas des bombes, ni les quinze mille boulets de canon qu'on fit pleuvoir sur eux, ni douze mille de leurs frères tombés, la poitrine sanglante et trouée par les balles, ni les maisons en flammes ou croulant par milliers n'avaient pu ralentir l'élan de ces hommes de feu. Élan à jamais immortel, s'il n'eût été souillé, jusqu'à un certain point, par le sang du traître Toralto, à qui on arracha le cœur pour l'envoyer à la princesse[1].

Le chef qui le remplaça, le 22 octobre, était un maître arquebusier, du nom de Genaro Anèse, que vint relever peu après un

1. Manuscrit de Capecelatro.

autre prince, descendant, par René d'Anjou, de la maison française de Naples. Mais comme le mouvement gardait son caractère purement républicain, le duc de Guise ne fut admis qu'à titre de défenseur de la liberté de Naples, qui s'érigeait en république comme la Hollande. Guise devait jouer, dans cet État indépendant de l'Espagne, le rôle que jouait le prince d'Orange dans les Provinces-Unies. Brave et intelligent, le duc de Guise aurait pris pied sur ce sol volcanique, noblement foulé par nos pères; mais la politique misérable de Mazarin le renversa. Une escadre envoyée à son secours battit don Juan d'Autriche, et revint en France sans jeter un soldat à terre. De peur de relever la maison de Guise, ce triste ministre d'État perdit l'occasion d'enlever un royaume à l'Espagne. En l'absence du vaillant duc, parti avec cinq mille hommes pour aller attaquer l'île de Nisida, Naples fut surprise par les Espagnols; abandonné de ses soldats à cette nouvelle, il tomba, le 6 avril 1648, dans les mains des nobles, qui le livrèrent à don Juan. Celui-ci l'envoya en Espagne, où il languit dix ans dans l'alcazar de Ségovie.

L'incapacité de Mazarin eut un effet encore plus funeste pour le pays qu'il gouvernait, en Catalogne. Nous y avons laissé le maréchal de Schomberg, bon capitaine, qui emporta d'assaut Tortose et tenait l'Espagnol en bride. Le cardinal le rappela et mit à sa place Vendôme, un de ces gouverneurs rapaces qui pillaient amis et ennemis. Sous l'administration de ce voleur public, les exactions furent si grandes qu'il fallut décapiter pour l'exemple le gouverneur de Castel-d'Arens, et que don José Margarit, le partisan le plus sincère et le plus loyal des Français, dut arrêter l'intendant Martin et quelques-uns de ses employés, et les conduire dans la citadelle de Perpignan. Cette avidité des employés provinciaux, l'irritation des Catalans, le défaut d'unité dans le commandement, qui passa en très-peu d'années dans des mains de plus en plus faibles, et l'impuissance politique ou la perfidie de Mazarin, rendirent la Catalogne à Philippe. Assiégée depuis un an par le marquis de Mortara, et bloquée du côté de la mer, avec vingt galères, par don Juan d'Autriche, Barcelone, après une admirable résistance, capitula devant la faim au mois d'octobre 1652. Les hostilités continuèrent encore sept années avec des chances diverses. En 1653, La Mothe-

Houdancourt vint assiéger Girone; au mois de juillet 1654, le prince de Conti assiégea Puycerda. Fatigués enfin d'une guerre qui n'aboutissait qu'à d'inutiles effusions de sang, les maîtres véritables de la France et de l'Espagne, Mazarin et don Luis de Haro, se rendirent dans l'île des Faisans, située en bas de l'âpre frontière des deux royaumes, et y conclurent, en 1660, le traité des Pyrénées.

En vertu de ce pacte célèbre, les comtés de Roussillon et de Conflans et tout l'Artois, excepté Ypres et Saint-Omer, restèrent à la France. On ouvrit les portes de l'alcazar au duc de Guise; mais sa liberté lui coûta une partie de la Lorraine, dont s'agrandit le royaume de Louis XIV. Ce jeune prince épousa l'infante; Philippe recouvra deux autres places fortes, Menin et Oudenarde, et une double amnistie couvrit l'insurrection catalane et la trahison de Condé, ce Judas des Bourbons, qui avait marché et combattu contre sa patrie sous le drapeau espagnol.

Libre désormais de tourner toutes ses forces contre le Portugal, Philippe se hâta d'envoyer don Juan d'Autriche en Estramadure. Heureux d'abord avec son armée d'étrangers, car les quatorze mille hommes qui la composaient étaient, pour la plupart, Flamands, Italiens ou d'Allemagne, le 13 juin 1661, don Juan surprit Aronches, et son lieutenant s'empara du fort d'Alconches, près d'Olivenza. Mais ses succès se bornèrent à ces deux conquêtes de faible importance. Sur la frontière de Galice, le marquis de Viana, pendant ce temps, faillit être pris avec tout son corps d'armée, et, sur la frontière castillane, force fut au duc d'Ossuna de rebrousser chemin quand il eut emporté d'assaut les forts de Valdemula et d'Albergaria en teignant la brèche de sang.

La campagne de 1662 rappela, par la cruauté que déploya don Juan, les plus sombres jours des incursions barbares. Le soldat furieux dévastait, saccageait, brûlait tout et renouvelait les horreurs des razzias arabes. Don Juan paya ces excès d'un autre âge à Evora; rejoint, le 8 juin 1663, au moment où il se retirait à marches forcées vers Badajoz, et attaqué sur-le-champ par don Manoel, comte de Peñaflor, il fut battu par l'armée anglo-portugaise, et perdit huit mille hommes, morts ou prisonniers.

L'année suivante, les Espagnols perdirent encore toutes les places qu'ils avaient conquises et leurs deux généraux, don Juan et le duc

d'Ossuna, qui furent rappelés, et, le 8 juin 1665, ils éprouvèrent un autre désastre à Montes-Claros. Le marquis de Caracena, tout frais émoulu de Flandre, ne parlait de rien moins que de mener la belle armée qui le suivait droit à Lisbonne. S'étant arrêté, pour l'assiéger, devant Villaviciosa, il vit arriver les Portugais commandés par Marialval et Schomberg, et, plein de confiance en son étoile, courut à leur rencontre. Les deux armées s'abordèrent dans la plaine de Montes-Claros, et la victoire resta fidèle aux Portugais. Caracena écrivit au roi, en fuyant, que s'il avait perdu toute son artillerie, quatre mille hommes et l'élite de ses cavaliers, les Portugais étaient aux abois, et que si on lui envoyait du renfort, il se chargeait de les soumettre.

Cette nouvelle tua Philippe qui, dans ses quarante-quatre années de règne, n'avait essuyé qu'infortunes et calamités. Il languit encore trois mois et s'éteignit dans la douleur et l'amertume, le 17 septembre 1665, en disant à son jeune enfant qui ne pouvait pas le comprendre : « Plaise à Dieu, mon fils, que tu sois moins malheureux que moi ! »

Il laissait le trône à cet enfant de quatre ans, Carlos II, et la régence à une femme tendre et bigote. Celle-ci remit le pouvoir qu'elle était incapable d'exercer à son confesseur, le père Nithard. Les grands, qui le voulaient pour eux, murmurèrent; mais leurs menaces n'effrayèrent pas le jésuite : « C'est, dit-il fièrement au comte de Lerma se plaignant d'un manque de respect, à moi que vous devez le respect, à moi qui ai tous les jours votre Dieu dans mes mains et votre reine à mes pieds. »

Les nobles Castillans, furieux, se liguèrent alors avec le bâtard de Philippe. Don Juan d'Autriche, empressé à jouer en Espagne le rôle de Condé en France, durant la minorité de la Fronde, prit la tête de ces factions ; exilé à Consuegra pour avoir voulu, dit-on, faire assassiner le jésuite allemand, il finit par se retirer à Barcelone et par s'y mettre, grâce à l'appui du duc d'Ossuna, alors vice-roi, en état de demi-rébellion. Tandis que l'énergie des nobles, partagés entre don Juan et la régente, s'usait dans ce flux et reflux d'ambition, Louis XIV, prouvant que les serments des rois et leurs engagements ne les obligent que dans la limite de leur intérêt ou de leur bon plaisir, réclamait la succession des Pays-Bas, au mépris

du traité des Pyrénées, et venait de les envahir comme héritage de l'infante, sa femme. La rapide et brillante campagne de 1667 lui ouvrit les portes de Tournay, de Courtray, de Charleroi, d'Oudenarde et de Lille. Le seul général que possédât alors l'Espagne, don Juan d'Autriche, aussi patriote que Condé, refusa de marcher contre les Français, en Flandre, de peur de laisser la place libre à Madrid à l'inquisiteur général, et sans les petits-fils de ces *gueux*, si cruellement égorgés par le duc d'Albe, la monarchie espagnole perdait toutes ses provinces flamandes.

L'intervention des Hollandais arrêta le vainqueur; il dut se contenter, en 1668, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, des villes conquises, et rendit la Franche-Comté. Il eût fallu un homme fort et dévoué pour relever l'Espagne; elle n'avait que ce misérable don Juan, le dernier des princes, car au lieu de donner son sang à sa patrie, aussi abaissée et sacrifiée au dedans qu'au dehors, il ne songeait qu'aux intrigues de cour, plus ardent à lutter contre le père Nithard qu'à tirer enfin, pour la défense de l'honneur national, l'épée de celui dont il déshonorait le nom.

D'accord avec les principaux seigneurs de la cour, tous ennemis mortels du jésuite, au commencement de 1669, il fit mine de s'approcher de Madrid. La régente dona Mariana, en apprenant qu'il était à trois lieues de Madrid, avec douze cents chevaux et trois cents fantassins, s'effraya et plia sous la pression des grands. Elle renvoya son confesseur, qui partit le 25 février, et nomma don Juan vice-roi d'Aragon. Ces deux concessions ajournèrent jusqu'en 1676 la révolution de palais, qui allait éclater cette année-là. Mais l'ambitieux ne voit que l'éclair de sa passion. Au lieu de défendre son pays en guerre contre Louis XIV, qui venait de déchirer, pour envahir la Hollande, le traité d'Aix-la-Chapelle, comme il avait déchiré naguère celui des Pyrénées, don Juan ne songeait qu'à renverser le successeur du père Nithard. Pendant que l'Autriche et l'Espagne se liguaient, singulier retour politique! avec les fils des rebelles des Pays-Bas, il rattachait les fils brisés de ses complots, et lorsque Schomberg et Noailles, foulant de nouveau la terre espagnole, prenaient Figuières et attaquaient Girone, il allait, lui, vaincre à Madrid un favori de dona Mariana.

Les courtisans, par le succès de l'intrigue de 1669, n'avaient

nullement gagné au change. La régente avait remplacé le confesseur par un amant; un ancien page du duc de l'infantado, beau cavalier et de mœurs élégantes, était premier ministre. Écoutons un instant un témoin oculaire, pour bien saisir la portée et le but de cette nouvelle expédition de don Juan :

« Sachez qu'il y a près de trois mois et demi que quelques-uns de ces grands messieurs commencèrent à se lasser et dégoûter de ce gouvernement, et en donnèrent avis à don Juan, qui répondit qu'il ne viendrait point sans être appelé; mais eux, n'y consentant pas, disaient, et l'assuraient par écrit, de ne le point abandonner, mais de l'assister et tenir avec lui tant qu'il leur resterait vie, bien, honneur et tout. Ainsi le temps se passa en protestations, l'un ne voulant pas passer pour rebelle et tumultueux, ni les autres non plus, mais tous se plaignaient et voulaient remettre jusqu'à la fin du mois d'octobre que le roi fit don Fernando Valenzuela grand d'Espagne à l'Escurial, et le fit loger dans le palais des infants, dans les appartements où jamais personne n'a mis le pied, et le fit dépêcher tout comme premier ministre et favori. Il était si aveuglé de sa fortune et de son peu de naissance, qu'il se mit dans un lit pour recevoir les ambassadeurs dont il avait été conducteur auparavant, lorsqu'il était dans un état à ne savoir quelquefois où manger; si bien que personne des grands ne voulait plus suivre le roi à la chapelle, excepté les flatteurs comme l'amirante, qui est écuyer-major; le connétable, grand-maître d'hôtel; le marquis d'Astorgas, qui a été ambassadeur à Rome et vice-roi de Naples, et encore deux grands particuliers; et la rage et dépit des autres fit conclure avec don Juan d'Autriche, qu'il viendrait ici aider le roi à gouverner; séparer la reine d'avec le roi; prendre Valenzuela, qui avait été marquis de Villa-Sierra, et douze à quatorze charges qu'il possédait; et lui faire rendre compte de vingt-deux millions qui manquaient de l'argent de la couronne, ou les rendre, outre plus de deux cent mille pistoles qu'il a prises pour des charges qu'il a vendues[1]. »

Déjà l'année d'auparavant, une petite conspiration ourdie par le confesseur du roi, qui aspirait à remplacer le père Nithard, avait

1. *Correspondance d'Espagne*, vol. LXII. — Lettre de l'ambassadeur de Danemark au chevalier de Terlon. (Madrid, 30 novembre 1676.)

failli amener le rappel de don Juan et son élévation au poste de premier ministre. Une heure d'entretien de la reine avec son fils au Buen-Retiro suffit pour crever cette nuée, le cœur manqua aux grands d'Espagne, et don Juan reprit tout penaud le chemin d'Aragon. La peur avait rompu le complot, l'envie et la rage des faveurs le renouèrent le 15 décembre 1676. Les ducs d'Albe et d'Ossuna, le marquis de Falces, le comte d'Altamira, les ducs de Médina-Sidonia, d'Uceda, de Pastrana, de Camina, de Verana, don Antonio de Tolède, don Juan, les ducs de Gandia et de Hijar, les comtes de Benavente et de Monterey, le duc d'Arcos, les marquis de Liche, de Leganez, de Villena, les duchesses de l'Infantado et de Terranova, et les comtesses d'Onate, de Lemos et de Monterey, firent une convention écrite et signée de tous, pour renverser le favori, éloigner la reine-mère, et donner le ministère à don Juan [1]. Plus hardis, cette fois, ils réussirent : enlevant le faible Carlos, qui n'avait pas plus de volonté que d'intelligence, ils l'emmenèrent, dans la nuit du 14 janvier 1677, au Buen-Retiro. Là, on lui fit signer un ordre pour exiler sa mère ; le jeune don Antonio de Tolède, qui avait encore les mains pleines des grâces du favori, se chargea d'aller l'arracher du couvent de Saint-Laurent-de-l'Escurial, où Valenzuela était caché, et il accomplit sa mission avec la dernière brutalité. Enfin, tandis que le ministre disgracié passait de la forteresse de Consuegra aux Philippines, le ministre de la conspiration, don Juan, arrivait à Madrid et se saisissait du pouvoir.

Par une admirable disposition de la Providence, les actions mauvaises portent en elles leur châtiment. Dès qu'il eut le pouvoir, don Juan d'Autriche en abusa et en fit, sans pudeur, l'instrument de son ambition, de son avidité et de ses vengeances. En voyant toutes les faveurs pleuvoir sur les signataires du pacte de décembre, et toutes les disgrâces accabler ceux dont le nom ne figurait pas dans cette convention honteuse, tels que le prince de Stigliano, le marquis de Mondejar et d'Algara, les comtes d'Aguilar, d'Aranda, de Montijo, les grands murmurèrent violemment, et le peuple, à qui on avait promis une diminution d'impôts, la réforme générale des

1. Manuscrits de la real Academia d'histoire de Madrid, papiers des Jésuites.

ous et le retour de l'âge d'or dans l'administration et la justice, estant écrasé sous le poids des subsides, et souffrant encore davantage par la cherté des vivres, l'iniquité des juges et le détestable gouvernement de don Juan, se désaffectionna bien vite, et, en comparant cet état de choses à celui qu'on blâmait sous le père Nithard t Valenzuela, il le jugea pire et le dit hautement. Sans la paix de imègue, qui, en 1678, laissa respirer un moment l'Espagne, le bâtard de la Calderona était perdu. Cherchant un appui en France, donna pour femme, l'an d'après, à Carlos, Marie-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV; mais la mort l'emporta, le 17 septembre 679, avant l'arrivée à Madrid de la nouvelle reine.

Son cadavre n'était pas encore refroidi que le faible Carlos courait au devant de sa mère. Dona Mariana revint en triomphe à la cour, où tous ceux qui l'avaient chassée furent les premiers et les plus ardents à lui baiser la main. Elle s'unit avec Marie-Louise, et es deux reines, disposant avec leurs confesseurs de l'esprit débile du roi, lui imposèrent pour ministre le duc de Médina-Celi. On ne pouvait plus mal choisir. Exagérant d'une façon inouïe l'indolence native et le flegme de l'Espagnol, le duc établit, en 1788, une junte nommée *Magna* (la Grande), et abandonna l'expédition des affaires et le gouvernement à ce conseil, composé du président de Castille, du connétable, de l'almirante, de deux moines et de fra Francisco Reluz, confesseur du roi.

Les actes de ce conseil, dont la composition indique l'esprit, ne se firent pas attendre. Le 30 mai 1680, le *pregonero* criait, dans toutes les places et rues de Madrid, la proclamation suivante :

« Sachent tous les voisins et habitants de cette ville et toutes les personnes de la cour de Sa Majesté, que le Saint-Office de l'inquisition de la cité et du royaume de Tolède célébrera l'auto-da-fé dans la Plaza-Mayor de cette cour, le dimanche 30 juin de la présente année, et qu'on y gagnera les indulgences accordées *par les souverains pontifes* à tous ceux qui assisteront à cet acte de foi, et prendront part à son exécution[1]. »

1. Sepan todos los vecinos y moradores de esta vila de Madrid corte de S. M. estantes y habitantes en esta como el Santo-Oficio... (José de Olmo, alcaide y familiar del Santo-Oficio, *Relacion historica del auto general de fe que se celebro en Madrid en este anno 1680.*)

Un magnifique amphithéâtre, couvert d'un dais pour préserver les courtisans des ardeurs du soleil et décoré de tapisseries et de tentures de soie et de velours, fut donc dressé dans la Plaza-Mayor. Une compagnie de volontaires de la Foi se forma spontanément pour seconder les inquisiteurs. Tous les grands d'Espagne et les premiers de la cour se firent, pour cette solennité lugubre, familiers de l'inquisition, et suivirent en procession le premier ministre, duc de Médina-Celi, qui alla porter et planter lui-même la croix blanche sur le bûcher dressé hors de la porte de Fuencarral. Puis, le lendemain, Carlos II, la couronne en tête, assis au balcon doré de l'amphithéâtre entre les deux reines, et entouré de ses gentilshommes, des dames d'honneur, des ambassadeurs, du cardinal-archevêque, du patriarche et d'une foule d'autres personnes de distinction, vit défiler cent vingt de ses sujets, couverts du san-benito, traînant la robe aux flammes peintes et ayant le bâillon aux dents. Fra Tomas Novarro, qualificateur de la Suprême, prêcha un long sermon sur ce texte : ***Exurge, Domine, judica causam tuam!*** Le greffier commença la lecture des sentences, puis on livra les condamnés à mort aux volontaires de la Foi, qui les conduisirent hors de la porte de Fuencarral.

Il y avait là un bûcher (*brasero*) de six pieds de haut et de soixante de large, vingt pieux y étaient solidement fixés. On commença par donner la garrotte à ceux qui s'étaient soumis, et ceux-ci étranglés, on lia aux pieux et on brûla vifs les obstinés. A neuf heures du soir, le bourreau poussait encore leurs restes dans les flammes[1].

Que pouvait devenir une nation dans les mains de tels hommes? Tandis que la guerre se rallumait avec la France, et qu'en 1684 le maréchal de Bellefont rentrait en vainqueur dans la Navarre, chaque jour augmentait le déclin et la détresse de l'Espagne. Toutes les calamités propres à hâter la décomposition d'un empire en décadence semblaient accumulées sur ce malheureux pays. La famine et la peste désolaient les provinces. Un tremblement de terre avait ébranlé Séville et Cordoue et presque détruit Malaga. Ces terribles convulsions de la nature étaient encore moins funestes à

1. Modesto Lafuente, *Historia general de España*, t. XVII, p. 167.

a mère-patrie que la rapacité et le despotisme des gouverneurs le l'étaient aux colonies. La marine anéantie, l'armée sans discipline, les soldats des troupes en station sur les frontières désertant faute de vivres, tel était l'état de misère où se trouvait plongée l'Espagne.

Les graves affaires qui occupaient alors la cour n'étaient ni le désordre des finances, ni la misère publique, ni la guerre qu'on avait eu l'imprudence de déclarer à Louis XIV, mais le changement de la camarera mayor et le renvoi du confesseur de Carlos. Il fallut deux ans à Médina-Celi pour gagner ces deux victoires. Quand il eut triomphé, que la duchesse d'Albuquerque eut chassé celle de Terranova, une des paladines de la croisade de don Juan, et que le dominicain Bayona eut pris la place du père Reluz, la jeune reine, pour sceller la réconciliation de son époux avec le grand roi de Versailles, fit renvoyer Médina-Celi. Ce fut son dernier succès. Quatre ans après que le comte d'Oropesa eut succédé au premier ministre, et le 12 février 1689, une maladie aiguë, ordonnée, disent les contemporains, par le conseil de Castille[1], la jeta dans les caveaux de l'Escurial. La vieille reine, reprenant aussitôt tout son ascendant, remarie le débile et impuissant Carlos à une Allemande, Maria-Ana de Neubourg, sa nièce; la maison d'Autriche ressaisit tout le terrain diplomatique conquis par la maison de Bourbon, et la guerre, qui brûlait déjà à toutes flammes en Italie, dans les Pays-Bas et sur le Rhin, se ralluma en Espagne. La Catalogne, cet éternel champ de bataille, revoit, au mois de mai 1689, les soldats français. La prise de Campredon, de Vich, de Ripoll, d'Urgel et le bombardement de Barcelone, en 1692, furent les événements principaux de cette guerre, qui, jointe aux mauvais succès de don Manuel de Lira en Flandre, amena la chute d'Oropesa, aussi incapable pour le moins que son prédécesseur.

La jeune reine, d'accord avec le confesseur de Carlos, avait eu la plus grande part à cette révolution de palais. D'un caractère impérieux, violent et dominateur, elle voulut gouverner et gouverna réellement derrière celui qui n'était époux et roi que de nom. On vit alors la monarchie de Charles-Quint livrée au despotisme et

1 Don Vicente Baacillar y Sanna, marques de San-Filipo. (*Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V*, t. I, p. 5.)

aux caprices des deux favoris de Maria-Ana, une intrigante appelé la baronne de Berlips, et un chevalier d'industrie de la même na tion, le boiteux Wiser (*el cojo*); toutes les faveurs et les grâce tombaient de ces indignes mains. La grande junte, ***Magna***, tentai en vain de conserver une ombre d'administration, et le désordre e était arrivé à ce point dans les faits et dans les esprits, qu'en 169 on eut l'idée de diviser le gouvernement en quatre vice-royautés o lieutenances générales. Ce projet insensé aboutit à la création d deux juntes : l'une dont le rôle se borna à diminuer d'un tiers le émoluments des emplois que le trésor ne pouvait plus payer; l'autr qui accusa l'inquisition d'une partie des maux de l'État, et qui de manda qu'on la contînt dans ses limites religieuses. Pendant c temps, Louis XIV, continuant ses grandes guerres, prenait Namur gagnait, le 3 août 1692, la fameuse bataille de Steinkerque; pour l désastre de La Hogue, si brillamment réparé par Tourville, au ca Saint-Vincent, avait le triomphe de Nerwinde, les victoires de Ca tinat en Italie et les succès de Noailles, de Vendôme et d'Estrées qui, de 1695 à 1697, reconquirent la Catalogne entière et priren Barcelone. La paix de Riswick, signée le 20 septembre 1697, cou ronna ces glorieuses campagnes. Le Rhin devenait la limite de l France au nord, et Louis XIV s'engageait à rendre à l'Espagne c qu'en avait détaché l'épée de ses maréchaux.

Dès ce moment, la maison de Bourbon se retrouva en face de l maison d'Autriche, et en état d'hostilité ouverte, mais sur un autr champ de bataille. Il s'agissait de la succession de Carlos II que l'em pereur et Louis XIV se disputaient de son vivant, comme s'il fût déj mort. La cour, sur cette question funéraire, se partageait en troi partis : Maria-Ana, le cardinal, l'amirante de Castille et la plupar des membres de la grande junte soutenaient les droits de l'archi duc, second fils de l'empereur et descendant au quatrième degr de Fernand, frère de Charles-Quint; la reine-mère, le marquis d Mancera et le comte d'Oropesa préféraient le prince électoral d Bavière, petit-fils de l'infante Marguerite. Quant au parti français de beaucoup plus faible, car il avait seulement pour chefs e hommes marquants le comte de Monterey et Soto le juriscon sulte, il appuyait la candidature du duc d'Anjou, fils du dauphi et de l'infante Maria Teresa. Le comte d'Oropesa, président d

conseil de Castille, profita du calme qui s'était fait en Europe après la paix de Riswick, pour vider cette question si importante de succession au trône, et, du consentement du roi, il la soumit à un certain nombre de ministres d'État, tirés du conseil de Castille et du conseil d'Aragon.

Don José Perez de Soto, orateur aussi habile que profond jurisconsulte, parla éloquemment en faveur du dauphin de France. Il prouva que l'archiduc n'avait nul droit à la couronne d'Espagne, et en était même formellement exclus par les lois favorables aux femmes et confirmées par le testament d'Isabelle. Il montra combien il serait injuste de dépouiller la reine de France de ses droits au profit de sa sœur cadette, l'infante Marguerite, et de l'électeur de Bavière, son petit-fils, et soutint enfin avec énergie que la renonciation exigée par Philippe IV, lorsqu'il maria l'infante à Louis XIV, n'avait aucune force, parce que le droit inhérent à sa naissance était transmissible à ses descendants. Il ajouta que si on avait égard à ces cessions forcées, le Bavarois était exclu au même titre, puisque sa mère avait fait une renonciation pareille.

Cet avis ne réunit qu'un petit nombre de voix. La majorité, travaillée sous main par Oropesa, se prononça pour le prince électoral. Le conseil d'État ayant voté dans le même sens, le roi déclara le prince de Bavière, Joseph Léopold, héritier de ses États, s'il venait à mourir sans enfants, et il donna la régence à son père. Tout se sait à la cour. Malgré le secret observé dans la rédaction de cet acte, le comte d'Harrach, ambassadeur d'Autriche, en apprit vite la teneur et la fit connaître à Léopold, qui en fut outré de colère, et proposa au congrès encore réuni le partage des royaumes de Carlos II. Louis XIV, qui avait son plan, éluda pour le moment la proposition, et, au lieu d'imiter l'empereur, qui, dans son dépit, venait de rappeler d'Harrach, il envoya à Madrid le plus délié de ses diplomates.

Le comte d'Harcourt se mit promptement en rapport avec le cardinal Portocarrero, le marquis de Mancera, Rocaberti, inquisiteur général, le père Froylan-Dias, confesseur du roi, et les moyens les plus étranges furent mis en jeu pour éteindre les dernières lueurs d'intelligence et de volonté que pouvait jeter encore l'esprit affaibli de Carlos. En 1699, on proclama qu'il était ensorcelé par les

maléfices de la reine, de l'amirante et du comte d'Oropesa. L'Église arrive alors avec son appareil sinistre, l'exorcise et le jette dans une telle terreur qu'il se croit en effet la proie du malin esprit et tombe dans une noire mélancolie. Quoique le coup fût bien porté, la reine le para et fit chasser le confesseur. Malheureusement elle ne pouvait pas chasser le cardinal. Trouvant l'exorcisme impuissant, Portocarrero et Ronquillo, l'ancien corrégidor de Madrid, son adhérent, eurent recours à l'émeute. Le prix de la farine et de l'huile était augmenté. On répand le bruit que le comte et sa femme accaparent les grains et l'huile, et il n'en faut pas plus au peuple. Une vendeuse d'herbes, maltraitée au marché par un alguazil, donna le signal. On s'attroupe, on se porte en foule sous les fenêtres du palais, en criant : « Du pain ! du pain ! vive le roi ! mort à ceux qui le trompent ! mort à Oropesa ! (*Pan! pan! viva el rey! mueran los que le enganan ! muera Oropesa!*) »

Les émeutiers (*tumultuados*) voulaient voir le roi. On leur répondit qu'il dormait : « Il y a trop longtemps qu'il dort, s'écrièrent-ils, qu'il s'éveille ! » Le roi vint au balcon ; alors la foule répéta son cri : *Pan ! pan !* — « Allez en demander, répondit le sommelier du corps, au comte d'Oropesa. » On le prit au mot : le peuple court en tumulte à la maison du comte, située place de Santo-Domingo, met le feu aux portes, la saccage de fond en comble, et rugit de fureur de ne pouvoir en tuer le maître. Il était si animé que ni Ronquillo, rétabli dans sa charge, et se promenant à cheval, crucifix en main, ni le saint sacrement lui-même ne purent l'arrêter. On ne le calma qu'avec l'exil du comte. Portocarrero lui succéda, et quand il n'eut plus de rival, il n'y eut plus de désordre. Sur ces entrefaites, on apprit la mort du prince de Bavière, attribuée par les Allemands à l'étoile de la maison d'Autriche, et par les Bavarois à l'habileté de ses empoisonneurs. Le cardinal Portocarrero saisit cette occasion pour représenter au roi que la justice l'obligeait à faire choix du duc d'Anjou, fils du dauphin de France; mais son insistance échoua, ainsi que la diplomatie trop impatiente de d'Harcourt, et la reine les battit avec assez d'adresse l'un et l'autre.

Louis XIV, à ce moment, pour effrayer Carlos, remit, en 1700, sur le tapis, le projet du traité de partage. Les plénipotentiaires an-

glais, hollandais et de Portugal, encore assemblés à Riswick, donnèrent dans le piége du grand roi et se partagèrent la monarchie espagnole. Il fut arrêté qu'à la mort de Sa Majesté Catholique la meilleure partie de l'Amérique et de ses ports serait cédée aux Anglais. Les Hollandais devaient avoir une portion de ces vastes contrées, et les Pays-Bas étaient destinés à former leur frontière. On donnait Naples et la Sicile au roi Jacques Stuart; la Galice et l'Estramadure étaient réunis au Portugal; la Castille, l'Andalousie, l'Aragon, les Asturies, la Biscaye, la Sardaigne, Mayorque, Minorque, Yviça, les Canaries et Ceuta, dévolus à l'archiduc Charles. Les places de Toscane, Orbitello et Piombino tombèrent au grand-duc; le duché de Milan au duc de Lorraine; les États de ce prince, la Navarre et ce qui restait de la Flandre était le lot du roi de France.

Cette nouvelle eut l'effet qu'on en attendait. Indigné de voir partager ses dépouilles avant sa mort, et tiraillé par les partis qui voulaient lui dicter un choix avec une impudeur et une violence sans égale, Carlos tomba mortellement malade. Sachant quel empire exerce la religion sur les mourants, Portocarrero se résout alors à en faire entendre au roi la voix effrayante. Don Antonio de Ubilla, secrétaire du *despacho*, ou dépêches universelles, lui était tout dévoué. Ces deux hommes dressèrent avec Sébastien Côtes un testament qui maintenait l'intégrité de la monarchie espagnole en donnant la couronne, non au dauphin, mais au second de ses enfants.

Appelé, le 2 octobre 1700, pour administrer au roi les derniers sacrements, cet homme rouge se dresse lugubre comme l'éternité au chevet du moribond, et lui dit de sa voix rauque et sépulcrale :

« Sire, toutes vos grandeurs vont s'évanouir; vous allez paraître devant le trône de Dieu, où vous rendrez compte de vos actions comme le moindre de vos sujets. Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien?... »

Le roi répondit en soupirant qu'il avait toujours rendu justice à ses peuples.

« Oui, répondit le cardinal avec sa dureté d'accent et d'expression; mais l'avez-vous rendue à vos parents? Le dauphin de France est le plus proche héritier de Votre Majesté, et, au mépris de toutes

les lois, vous prenez votre successeur dans le degré le plus éloigné.

— J'aurais, dit le mourant, préféré mon neveu, si le roi de France ne s'était uni à l'hérétique pour partager ma dépouille.

— Sire, répliqua Portocarrero avec toute l'autorité que lui donnait son ministère, ces ressentiments, quoique légitimes, ne vous justifieront pas devant Dieu. Le dauphin n'est point coupable des hauteurs ou des injustices de son père, et les iniquités de Louis XIV n'excuseront pas les vôtres. Vous allez être interrogé sur les devoirs des rois : que répondrez-vous à Dieu qui vous demandera si vous n'avez pas violé les premières lois de la nature par égard pour des conseils trompeurs et intéressés? L'Espagne va être déchirée par une guerre opiniâtre et peut-être civile, l'Europe entamée par le feu de l'ambition de deux puissants rivaux, et Votre Majesté coupable et éternellement punie de toutes les calamités qu'il est facile d'éviter par un testament qui, déclarant roi d'Espagne un de vos petits-neveux, assurera la paix[1]. »

La reine entrait en ce moment; Portocarrero l'éloigna sous un prétexte religieux, et, profitant de la terreur qu'il venait de jeter dans l'âme du moribond, lui présenta le testament préparé par Ubilla et le lui fit signer. Lorsqu'on le lut ensuite à Carlos, ses yeux se remplirent de larmes, et il dit à demi-voix : « C'est Dieu seul qui donne les royaumes, car ils lui appartiennent (*Dios es quien da los regnos, porque son suyos*). »

Le lendemain, afin que le cours des affaires ne fût point entravé, il confia, par un décret, l'autorité suprême au cardinal Portocarzero pour tout le temps que durerait sa maladie ; il ordonna en même temps de lui remettre les sceaux du royaume, en murmurant avec désespoir :

« *Ya nada somos* (Nous ne sommes déjà plus rien!) »

Le testament, souscrit au revers par sept grands, amis de la France, et qui instituait le duc d'Anjou, second fils du dauphin, héritier de tous ses royaumes, fut ouvert, le 1er novembre 1700, deux heures après sa mort. En déclarant Philippe de France son successeur, Carlos II avait établi un conseil de régence présidé par

1. La Beaumelle, *Mémoires de Mme de Maintenon*, t. IV, p. 11. — Le marquis de San-Filipo, *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne*, t. I, p. 51.

Portocarrero et composé de tous ses amis. Ce conseil s'empara du gouvernement, relégua la reine, sa Berlips et le Coyo à Tolède, et contint par sa vigueur les partisans de l'Autriche, jusqu'à l'arrivée du jeune roi, que Louis XIV, après avoir consulté pour la forme le conseil privé et son parlement, daigna accorder à l'Espagne[1], en faisant un mot qui ne devait être vrai que cent soixante-quatre ans plus tard[2].

Au point de vue de l'intérêt français, l'intrigue diplomatique qui envoyait son petit-fils régner à Madrid était une des grandes fautes de Louis XIV. Il l'expia cruellement : son orgueil lui aliénait depuis longtemps l'Europe, son ambition la coalisa contre lui. La veille de cet acte de fraude et de ruse, dû aux rancunes et à l'ambition du cardinal, on allait signer le traité de partage qui aurait singulièrement accru et consolidé le pouvoir et l'influence de la France. Le testament de Carlos II tendait à l'agrandissement de la maison de Bourbon, Louis XIV n'hésita pas. Qu'était la nation à ses yeux, auprès de ce grand intérêt? Sa prospérité, sa grandeur, sa paix, presque son existence et son autonomie, il sacrifiait tout fièrement, afin que le dauphin pût dire : *Le roi mon père et le roi mon fils.*

Lorsqu'elle vit le duc d'Anjou monter, en 1700, sur le trône espagnol, sous le nom de Philippe V, l'Autriche, à qui le trône revenait de droit, résolut de le revendiquer les armes à la main. L'empereur Léopold comptait sur l'appui de l'Europe, l'orgueil et l'incapacité de Louis XIV, pour ne pas employer un mot plus cruel, le lui donnèrent au moment voulu. Après avoir blessé au cœur l'Italie, en forçant le duc de Mantoue à recevoir garnison française, ne commit-il pas l'inexcusable faute d'insulter publiquement l'Angleterre et son roi Guillaume, qu'il avait reconnu lui-même par le traité de Riswick, en proclamant Jacques III, après la mort du Stuart de Saint-Germain?...

Guillaume, justement indigné, répondit à cet affront par la triple

1. Lorsque le marquis de Castel dos Rius, ambassadeur d'Espagne, apporta le testament à Louis XIV, le roi ne répondit que ces mots : « Monsieur l'ambassadeur, je verrai! » Je n'aurais jamais cru, disait ce ministre en sortant du cabinet, qu'en offrant vingt-deux royaumes, je pusse avoir pour toute réponse : » Je verrai! »

2. Il n'y a plus de Pyrénées.

alliance qui unit sous le même drapeau l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande et le duc de Savoie, beau-père de Philippe V. La guerre éclate, dès lors, en Italie, où les maréchaux du grand roi ont fort à faire contre le prince Eugène; elle s'étend bientôt à l'Espagne, où l'on voit arriver à la fois les Anglais et l'archiduc. Repoussés devant Cadix, les Anglais, en 1702, détruisent, de concert, avec les Hollandais, dans le port de Vigo, la flotte franco-espagnole, qui rapportait l'or et les tributs des Indes, et, après s'être partagé un butin immense, ils ravagèrent en vrais pirates les côtes de l'Andalousie. Neutralisé par des intrigues de cour, le gouvernement de Madrid, où le cardinal français d'Estrées disputait l'influence et la conduite des affaires au cardinal espagnol Portocarrero, ne savait prendre aucune mesure décisive. Une vieille femme, la princesse des Ursins, exerçait sur l'esprit flottant de Philippe la même influence qu'exerçait sur son grand-père la vieille madame de Maintenon; et tandis que les nobles Castillans, mécontents et toujours jaloux des Français, murmuraient, se tenaient à l'écart ou conspiraient pour l'archiduc, les Anglais surprenaient, en 1705, Gibraltar, ce nid d'aigle, d'où ils n'ont plus voulu sortir, les Portugais envahissaient l'Estramadure, et la flotte combinée d'Angleterre et de Hollande débarquait l'archiduc avec une armée sur la côte de Valence.

Les alliés attaquèrent Barcelone et la prirent : il y eut alors deux capitales en Espagne : Madrid, où Philippe se maintenait à grand'-peine, et Barcelone. L'Espagne était ainsi troublée par les prétentions de deux souverains; et, tandis qu'à Madrid on déclarait traîtres à la patrie les partisans de l'archiduc, à Barcelone on renversait les statues de Philippe, et le bourreau brûlait publiquement ses édits. Cet échec fit rappeler le duc de Berwick, renvoyé en France, malgré sa grande capacité militaire, parce qu'il avait déplu à la reine, qui disait de lui au maréchal de Tessé :

« *C'est un grand diable d'Anglais, sec, raide, et qui va toujours devant lui*[1]. »

Le duc arrêta les Portugais; mais il ne put arrêter les alliés, qui entrèrent, en 1706, à Madrid, et y proclamèrent l'archiduc, sous

1. Adam, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 91.

e nom de Charles III. Un moment, la cause de Philippe parut désespérée. Le roi autrichien, outre la capitale, possédait Carthagène, Alicante, Saragosse, et même la vieille Tolède; Philippe V, relégué à Burgos, n'avait autour de lui que dix mille soldats, il lui restait heureusement un général. Le grand diable d'Anglais, renforcé d'un corps de troupes, sortant de la Navarre, bloqua les alliés dans Madrid, les contraignit d'en sortir honteusement, et y ramena, en moins de trois mois, le petit-fils de Louis XIV. La victoire d'Almanza, gagnée par le duc, et la prise de Lérida et de Saragosse, emportées par le duc d'Orléans, relevèrent la fortune de Philippe, qui fut abattue de nouveau, en 1700, par les alliés à Almenara. Un vif mouvement national, excité par le vieux Portocarrero, soutient alors le monarque vaincu; le duc de Vendôme arrive de France, bat Staremberg à Brihuega, et prépare la paix d'Utrecht, qui fut signée le 11 avril 1713. Philippe était reconnu par l'Europe roi d'Espagne, de Naples et des Indes. Mais il perdait toutes les villes des Pays-Bas, le titre de roi de Sicile cédé au duc de Savoie, avec Gibraltar, et Minorque, abandonnés à l'Angleterre.

C'est sur les Catalans que Philippe se vengea de cette mauvaise paix; ils payèrent de la perte de leurs libertés et de tous les priviléges de la province leur révolte et leur attachement à l'archiduc. Délivré de ces deux fléaux, la guerre civile et la guerre étrangère, Philippe commença à respirer, et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, il fut assez heureux pour que le hasard lui amenât à point, à la place de la vieille favorite, l'homme qui pouvait seul gouverner et relever l'Espagne.

Un Italien, fils d'un pauvre laboureur de Plaisance, Giulio Alberoni était venu à Madrid à la suite du duc de Vendôme, qui l'avait pris au delà des Alpes. Après la mort de son protecteur, il parut s'attacher à la princesse des Ursins, la supplanta habilement en donnant pour femme à Philippe une princesse italienne, et se fit nommer comte et premier ministre. Dès lors, nouvel Olivarez, il entreprit de rendre à l'Espagne son ancienne splendeur et sa vieille influence dans les conseils de l'Europe. Promu, en 1715, à la mort de Louis XIV, à la dignité de cardinal, il démasqua brusquement son plan par l'invasion de la Sardaigne. C'était trop tôt. Avertis par le pape Clément XI, qu'il avait dupé, et par le duc d'Orléans, ré-

gent de France, que tenait en éveil le but de la conspiration de Cellamare, les cabinets européens se réunirent contre lui et obtinrent la chute et l'exil de ce fils de paysan.

Philippe V, après cet événement et la levée du siége de Ceuta, que pressaient vivement les Maures, éprouva si violemment ce dégoût des hommes qui porte au cœur, lorsqu'on les a vus longtemps de trop près, qu'en 1724 il quitta la couronne et se retira, comme Charles-Quint, dans un monastère. La retraite des deux monarques offrait cette différence, que Charles-Quint, écrasé sous le poids de sa tâche impériale, ne se retira de la lutte que lorsque ses forces ne lui permirent plus de la soutenir, et que Philippe, abdiquant à quarante ans, était dans toute la vigueur de l'âge. Pour compléter le parallèle, Charles-Quint, au monastère de Yuste, ne s'était réservé qu'environ cent mille écus pour l'entretien de sa maison, et il en fallut un million à Philippe, outre la somme immense qu'il emportait de l'Escurial pour vivre en solitaire au palais de Saint-Ildefonse.

CHAPITRE XIV

LES PETITS-FILS DE LOUIS XIV.

Luis Ier. — Le roi qui ne l'est pas. — Prison de la reine. — L'étoile de Philippe V. — Les six amis de Riperda. — Siége de Gibraltar. — Traité de Vienne. — L'entreprise gigantesque. — Descente à Oran. — Le Colbert espagnol. — Guerre d'Italie. — Retraite du marquis de la Mina. — L'année fatale. — Fernando VI. — Enseñada et le père Rabago. — Mélancolie du roi. — Farinelli. — Le ténor favori. — Politique anti-espagnole. — *Con todos guerra y paz con Inglaterra.* — Disgrâce d'Enseñada. — Refus de Minorque et de Gibraltar. — Concordat de 1753. — État de l'Espagne en 1759. — Carlos III. — Renvoi de Farinelli. — Cortès de 1760. — Pacte de famille. — Guerre de Portugal. — Les Anglais à La Havane. — Les ministres italiens. — Réformes d'Esquilache. — Les manteaux et les sombreros. — *Motin* de Madrid. — Victoire des Alborotados. — Mouvements des provinces. — Revanche de la royauté. — Plus de costume national. — Expulsion des Jésuites. — La pragmatique sanction. — Nuit du 31 mars. — Mission des alcades de cour. — Abolition de la Compagnie de Jésus. — Repeuplement de l'Andalousie. — Les colons allemands. — Le père Romuald. — Olavide. — L'ami de Voltaire et l'Inquisition. — L'amende honorable. — Guerre avec les Anglais. — Les deux Galvez. — Conquête de Minorque par le duc de Crillon. — Treizième siége de Gibraltar. — Paix de 1783. — Mort de Carlos.



UIS Ier, le nouveau roi, n'avait que dix-sept ans, lorsqu'il ceignit la couronne de Castille. Une junte, composée des grands, présidents des divers conseils, de prélats et de l'inquisiteur général, gouvernait pour lui, sous le bon plaisir de Philippe et du marquis de Grimaldo, toujours premier ministre, malgré sa retraite apparente à San-Ildefonso. Ce pauvre prince, que le maréchal de Tessé, ambassadeur de France, appelait avec raison *le roi qui ne l'est pas*, se serait-il affranchi de sa tutelle? On a lieu de le présumer en considérant l'impatience du pouvoir qui dévorait son entourage. Malheureusement pour l'ambition de ses flatteurs, il n'eut que le temps, par un acte de rigueur sombre et inouïe, d'emprisonner publiquement, au Buen-Retiro, sous prétexte de coquette-

rie, une jeune princesse d'Orléans, sa femme. Peu soucieux des devoirs de la royauté, il passait les nuits à courir les rues et à voler des fruits dans les jardins, lorsqu'il mourut, le 31 août 1724, de la petite vérole.

Fernando, son frère, n'ayant que onze ans, Philippe se vit obligé de reprendre ce pouvoir souverain qu'il avait trop tôt résigné. Avant de s'y déterminer, toutefois, il consulta le conseil de Castille et les théologiens, afin de donner à sa rentrée à l'Escurial la double sanction de la religion et des lois. Le conseil, réuni au couvent de San-Francisco dans la chambre de frère Joseph Garcia, évêque élu de Malaga, fut d'avis, le 4 octobre, que Philippe devait considérer son abdication comme non avenue. Les théologiens, au contraire, opinaient pour qu'il se contentât de la régence; de ces deux sentiments, Philippe choisit celui qu'appuyait avec chaleur le nonce du pape, et qui répondait sans doute à ses vues secrètes, et il remonta sur le trône[1].

Le retour ne fut pas heureux. Il y a des rois qui naissent sous une mauvaise étoile, et qu'une ombre funeste suit constamment, planant sur eux comme un nuage. L'année suivante, la cour de France lui renvoyait sa fille destinée à Louis XV, et dont on ne voulait plus. La paix avec l'Autriche lui coûtait la Sicile; les escadres anglaises le menaçaient dans la Méditerranée et aux Indes, et, pour faire face au péril et dominer l'Europe, avec le concours de l'empereur, comme il s'en flatta un instant après les traités de Vienne, il n'avait que les jactances ridicules de Riperda, son premier ministre. Bouffi d'orgueil et d'arrogance, ce favori, qui ne craignait rien, disait-il, et se croyait ancré pour la vie au pouvoir, grâce à ses six amis, *Dieu, la vierge, l'empereur, l'impératrice, le roi et la reine d'Espagne*[2], après quelques mois de ministère, était destitué, le 14 mai 1726, arrêté le même soir à l'ambassade anglaise, où il avait cherché asile, et conduit le lendemain dans l'alcazar de Ségovie.

1. Macanaz, *Memorias manuscritas para la historia del gobierno de España*, t. II, p. 342.

2. Nada me importa contando con seis amigos que non me pueden faltar : « Dios, la Virgen, el emperador, la emperatriz, el rey y la reina de España. (Los abates Sicilianos, *Notice sur Riperda*.)

Quatre mois plus tard, le ministre, ami, Grimaldo, aux affaires depuis vingt ans, tomba à son tour renversé par un homme qu'il avait élevé lui-même, Orendain, marquis de la Paz. Orendain, malgré son titre de marquis de la Paix, arrivait avec les deux passions qui palpitaient le plus violemment au cœur de l'Espagne, l'abaissement de l'Angleterre et la reprise de Gibraltar. Les éléments combattirent d'abord pour lui. Dispersée par la tempête, la flotte anglaise ne put fermer la mer aux galions qui portaient le trésor des colonies. Ils abordèrent, en 1727, à la Corogne et à Cadix, et y débarquèrent quinze millions d'or ou d'argent et trois millions en denrées coloniales. On chanta un *Te Deum* solennel, à cette occasion, dans l'église de Notre-Dame-d'Atocha, et, enflammé d'une ardeur nouvelle, le comte de Las Torres, qui assiégeait Gibraltar depuis le 22 février, pressa ses attaques et enferma le vieux rocher dans un cercle de feu. Plus braves que bons tacticiens, les deux généraux espagnols, Las Torres et Villadarias, s'imaginaient qu'on pourrait faire sauter cette montagne de granit, et ils la minaient sérieusement. Leur projet eut la même issue que la descente de Don Quichotte dans la caverne de Montésinos, et, au bout de cinq mois d'efforts inutiles, il fallut s'en retourner comme en 1705. La paix, par bonheur pour les peuples, sortit de cet échec. Devenu hypocondriaque, Philippe avait abandonné le pouvoir à la reine. Isabelle, bien conseillée, se hâta d'étouffer la guerre. Le congrès de Soissons, comme presque toutes les assemblées de diplomates, s'était évanoui en négociations vaines et en paroles; plus heureux dans la suite, le marquis de la Paix signa, le 25 octobre 1729, le traité de Séville, qui unissait, dans un intérêt de paix et de défense mutuelle, les trois couronnes d'Espagne, de France et d'Angleterre, et, le 16 mars 1731, il conclut le traité de Vienne, où l'empereur, la Grande-Bretagne et la Hollande, hautes parties contractantes, donnèrent Parme et la Toscane à l'infant don Carlos.

Les entreprises se mesurent sur le génie des hommes qui les ont conçues. Patiño, le ministre de la reine, en forma une en 1732, dont l'Europe un moment s'émut. Une *armada* formidable, rappelant celle de Philippe II, couvrait, au printemps de cette année, toute la plage d'Alicante. Il y avait à l'ancre : douze vaisseaux de guerre, ne portant pas chacun moins de cinquante canons; deux

bombardes, sept galères, vingt-huit galéotes, quatre brigantins, cent neuf navires de transport, cinquante frégates, quatre-vingt-dix-sept saètes[1], quarante-huit pinques, vingt balandes[2], quatre urcas[3], cent soixante-une tartanes, deux polacres, huit paquebots, deux gabarres et cinquante-sept embarcations découvertes. L'armée de débarquement se composait de quarante bataillons et de vingt-quatre escadrons. Elle emportait 12,400 quintaux de poudre, 16,420 bombes, 56,000 grenades, 80,693 boulets de canon, 1,522 quintaux de balles, 80,300 sacs à terre, 40,000 fascines, 20,500 pics ou pioches, 250,000 quintaux de plomb et une quantité immense d'approvisionnements et de vivres[4].

Tout le monde se demandait quelle puissance était menacée par cet armement colossal. Interrogé par les ambassadeurs, le ministre se renfermait dans un mystère impénétrable. Il ne parla qu'à la dernière heure. On sut alors que cette terrible *armada* avait pour unique objectif la conquête d'Oran. Le comte de Montemar débarqua, en effet, le 4 juillet 1732, sur la côte d'Afrique, et marcha à la tête de ses quarante bataillons et de ses vingt-quatre escadrons sur la ville où il ne trouva personne, tous les habitants s'étant enfuis à son approche. Si jamais la montagne a enfanté une souris, ce fut bien dans cette expédition, dont on célébra le succès par une fête religieuse dans toutes les églises d'Espagne. Quant au comte de Montemar, pour la peine qu'il avait eue, il reçut, à son retour, des propres mains de la reine le collier de la Toison-d'Or.

Une conquête, en revanche, plus sérieuse et d'une réelle importance, signala les années suivantes. Les Français et les Piémontais réunis avaient attaqué l'Autriche au delà des Alpes : l'Espagne envoya son contingent commandé par le fier *conquistador* d'Oran, et l'infant don Carlos, ne trouvant guère plus d'obstacles que son illustre général, car les Autrichiens battaient en retraite, entra dans Naples, le 10 mai 1734. La capitulation de Capoue, signée quelques mois plus tard, compléta l'expulsion des Allemands, maîtres de ce

1. Vaisseaux à un seul pont et à voile latine.
2. Vaisseaux légers à deux mâts.
3. Ce qu'on appelle en terme de marine des sabots, à cause de leur forme ronde et de leurs flancs énormes.
4. Belando, *Historia civil*.

royaume depuis vingt-six ans. En 1735, ils furent chassés de la Sicile; mais leur ténacité, la fortune des armes et le traité de Vienne de 1736 leur conservèrent ce cantonnement en Italie, auquel ils se cramponnent, depuis des siècles, avec la rage désespérée de Cynégyre. Par cette convention conclue de guerre lasse, l'empereur Charles VI cédait à l'infant Carlos les royaumes de Naples et de Sicile, et, de leur côté, Carlos et Philippe cédaient Parme et Plaisance à l'empereur, et la Toscane à la maison de Lorraine.

Sur cet arrangement désavantageux, mourut don San-Josè Patiño, surnommé le Colbert espagnol. Don Sébastien de la Cuadra, qui lui succéda, n'avait ni son intelligence vive et prompte, ni son habitude des affaires. Dans ses mains timides, le char qui roulait s'arrêta. Tout prit le pli de son esprit incertain et irrésolu. L'Espagne faillit se brouiller avec le pape Clément XII, assez dévoué, cependant, à Philippe, puisqu'il n'hésita pas, au mépris des canons, à créer cardinal l'infant don Luis Antonio, âgé de huit ans, et elle se brouilla tout de bon avec l'Angleterre. Le 22 novembre 1739, l'amiral Vernon prenait Porto-Bello; une autre escadre anglaise tentait, mais sans succès, de ravager les côtes de Galice, et le vainqueur de Porto-Bello échouait misérablement deux fois, la première devant la Carthagène du Nouveau-Monde, et la seconde en essayant de prendre l'île de Cuba.

Cette guerre maritime, qui avait coûté aux Anglais vingt mille hommes et plus de quatre cents vaisseaux, était encore dans tout son feu, lorsque la mort de l'empereur vint en allumer une autre plus sanglante et plus acharnée en Italie. Les Espagnols, jugeant le moment favorable pour s'emparer du Milanais, déclarent brusquement la guerre à Marie-Thérèse, et envoient leur Alexandre au delà des Alpes. Trouvant là, devant lui, des troupes qui ne fuyaient pas, l'héroïque Montemar fit triste figure. Abandonné du roi de Naples, à qui l'amiral anglais Martins imposa, montre en main, la neutralité, en septembre 1742, il était rappelé et remplacé par le comte de Gages. Ce nouveau général, plus audacieux, attendit les Autrichiens derrière le Tanaro, et soutint leur choc tout le jour, le 8 février 1743, à Campo-Santo; mais, pressé avec vigueur par Lobkowitz, il fut forcé de reculer dans les marches d'Ancône et de gagner

même le royaume de Naples. La situation ne tarda guère à s'accentuer sur ce vieux champ de bataille des peuples du Nord et de ceux du Midi. Une triple alliance unit, dans le traité de Worms, signé le 2 septembre 1743, l'Angleterre, la Sardaigne et l'Autriche, et par le traité de Fontainebleau, la France et l'Espagne se lièrent par un pacte d'union perpétuelle, offensive et défensive.

La lutte recommença, dès lors, entre les cinq puissances plus vive que jamais. Les Anglais vinrent attaquer, sur les côtes de Provence, la flotte hispano-française, et le résultat de cette rencontre navale fut leur retraite à pleines voiles vers les plages de Minorque. Le jeune roi de Naples, de son côté, rompant la neutralité imposée par les canons de l'Angleterre, se mit, en 1744, à la tête de son armée, et arrêta Lobkowitz à Velletri, où, dans la nuit du 11 août, il y eut une rude mêlée. Le roi de Sardaigne n'avait pas été plus heureux devant Coni que l'Autrichien. La campagne, qui finissait mal pour les Austro-Piémontais, recommença, en 1745, avec plus de désavantage encore. Les Français et les Espagnols, commandés par le maréchal de Maillebois et le comte de Gages, occupèrent Parme, Plaisance, et, le Pô franchi, battirent le roi de Sardaigne, repoussèrent les Autrichiens, et, le 20 décembre 1745, entrèrent à Milan au milieu des acclamations du peuple, qui a toujours abhorré les Tudesques.

L'année suivante, ce bonheur les abandonna, et Philippe apprit coup sur coup la perte des places conquises sur les Sardes, et le résultat du combat de la Trebia funeste aux armes des Bourbons. Ces mauvaises nouvelles le frappèrent au point de déterminer une attaque d'apoplexie qui l'emporta le 9 juillet 1746. Pendant que Fernando VI, son fils puîné, prenait sa place, et que le ministre Enseñada succédait à Campillo, les choses allaient de mal en pis en Italie. Le marquis de la Mina, remplaçant du comte de Gages, battit en retraite devant les Austro-Sardes et força Maillebois, qui frémissait de colère, de se replier sur la Provence. Les alliés les y suivirent, prirent Gênes en passant et franchirent le Var.

Là s'évanouit leur fortune. Chassés de Gênes par l'insurrection, ils furent rejétés en Sardaigne et pressés, l'épée dans les reins, par les maréchaux de Bellisle et de Boufflers, qui regagnaient à

grands pas le terrain perdu, quand le traité d'Aix-la-Chapelle vint, le 17 octobre 1478, rendre la paix à l'Europe. L'infant don Philippe y gagna Parme et Plaisance, l'Autriche le Milanais, le Piémont la Savoie que perdait la France, et l'Angleterre une colonie, l'Acadie nouvelle.

Fernando VI laissa alors reposer l'Espagne, lasse et recrue de guerres comme une cavale essoufflée; il abandonna le pouvoir à Carvajal et Enseñada, ses deux ministres, et au père Rabago, son confesseur, qui n'eut pour rival en crédit et en influence qu'un chanteur italien. Hypocondriaque comme son père, le jeune roi tomba bientôt dans des accès de mélancolie voisins de la démence. Il s'enferma dans ses appartements, ne voulut voir personne, et y vécut comme jadis Jeanne la Folle, ou comme le Cardenio de l'immortel Cervantes. On conseilla à la reine d'appliquer à cette possession endémique, pour ainsi dire, chez les souverains espagnols, le remède employé autrefois pour l'oint de Samuel. Le David du nouveau Saül fut un castrat, qui avait déjà usé du même moyen curatif auprès de Philippe V.

Bien jeune encore, Carlo Broschi, surnommé *Farinelli*, du nom de la famille *Farina*, sa protectrice, avait acquis dans l'art du chant un degré de perfection qui ravissait ses auditeurs. Il avait en propre des qualités exceptionnelles, que son habile maître ne manqua point de cultiver avec tout le soin qui lui était habituel. A une voix d'une étendue et d'une souplesse extraordinaires, Farinelli joignait la précieux avantage d'une très-longue respiration, que l'étude et l'exercice augmentèrent prodigieusement. Le brillant, la hardiesse, le fini de son exécution, qualités auxquelles il ajouta plus tard l'expression, firent sa fortune de chanteur et lui ouvrirent la belle carrière que couronnèrent les faveurs de deux rois d'Espagne, Philippe V et Ferdinand VI, dont il devint le ministre et le favori. Citons l'épisode si pittoresque de son début à Rome, et l'épreuve singulière à laquelle le soumirent l'engouement et l'admiration des dilettanti.

Farinelli vint à Rome en 1722. Il était alors âgé seulement de dix-sept ans, et il jouissait déjà de la réputation de musicien consommé et de chanteur hors ligne. Son succès fut si grand, qu'après la première représentation le public en masse attendit sa sortie du

théâtre, et le reconduisit à l'hôtel où il était descendu, au bruit des vivats les plus enthousiastes.

« C'est à Rome, et cette même année, nous dit un auteur contemporain, que Farinelli vainquit en champ clos un fameux joueur de trompette, doué également d'une remarquable facilité à prolonger son souffle. Dans un air, avec accompagnement de trompette, qu'il chantait chaque soir, l'instrumentiste et lui s'amusaient à filer et soutenir une note de manière à étonner les auditeurs. Ce n'était d'abord qu'une plaisanterie entre deux amis et non une provocation; mais le public crut y voir une sorte de lutte et se hâta de prendre parti. Les dilettanti se divisèrent en deux camps, qui pour le *trompette*, qui pour le *chanteur;* un défi fut sérieusement lancé et rendez-vous fut pris pour vider la querelle. Au jour fixé, grande fut l'affluence et les paris nombreux. ***Deux sons et deux trilles filés et battus à la tierce jusqu'à complete extinction de souffle***, telles étaient les conditions du combat. Les champions, confiants dans leur force et leur habileté, se mettent en présence, l'un dans l'orchestre, l'autre sur le théâtre. Tous deux préparent leurs armes, remplissent la vaste capacité de leurs poumons de la plus grande masse d'air qu'il leur est possible, et la lutte commence. Les deux sons, simultanément attaqués avec une précision, une justesse et une délicatesse admirables, sont d'abord tellement doux, qu'à peine une oreille exercée a pu les apprécier; un *rinforzando* savamment modifié les conduit jusqu'au *fortissimo* le plus éclatant, d'où un *smorzando* les ramène à leur point de départ; puis commence le double trille, battu avec une égalité presque mathématique; enfin, viennent les martellements, d'abord modérés, mais fermes, grenus, perlés, qui s'accroissent jusqu'à la plus extrême vitesse, et se prolongent d'une façon vraiment effrayante. Les auditeurs oppressés, haletants, attendaient avec la plus vive anxiété la fin de ce prodigieux duel..... Mais le malheureux trompette a épuisé ses forces; d'incroyables efforts ont tendu ses muscles et gonflé son visage; il est devenu rouge à faire honte à la robe d'un cardinal : il s'arrête essoufflé, n'en pouvant plus, et ne peut se croire vaincu, lorsque, levant les yeux sur Farinelli, qu'il suppose dans le même état, il le voit souriant et sûr de son triomphe, poursuivre et achever son interminable trille, qu'il a l'audace de faire suivre d'une

prodigieuse quantité de *passaggi* et de *volate*. Farinelli ne cesse qu'à l'explosion soudaine de l'enthousiasme de tous les auditeurs. »

Son succès n'avait pas été moindre en Angleterre, le pays anti-musical par excellence.

Handel, le savant compositeur allemand, après avoir obtenu de très-beaux succès en Allemagne et en Italie comme organiste et compositeur, alla se fixer à Londres, et ne tarda point à y être en possession exclusive de la faveur publique. Il y établit un théâtre où, à la grande satisfaction de la noblesse dilettante, il faisait représenter ses ouvrages. Mais, par sa faute, le futur auteur du *Messie* compromit bientôt sa magnifique position artistique.

Handel, dont la hauteur et la rudesse de caractère étaient extrêmes, avait mécontenté la noblesse anglaise. Celle-ci, blessée dans sa dignité, chercha à faire tomber le théâtre que le compositeur allemand dirigeait et alimentait de ses œuvres. Pour y réussir, elle fit venir d'Italie le compositeur Porpora et une troupe de chanteurs, au nombre desquels se trouvait Farinelli, qu'Handel avait eu la maladresse de ne point engager. Or, le début de ce célèbre chanteur au théâtre de Hay-Market présenta une particularité qui causa la plus profonde sensation, tout en témoigant hautement de ce qu'était alors l'art du chant en Italie. Le père Sacchi, historien italien, nous rapporte les circonstances de ce début et de la lutte des deux théâtres en ces termes :

« Aucun chanteur ne posséda une *messa di voce* supérieure à celle de Farinelli, et ce virtuose connaissait parfaitement tout l'effet qu'on peut produire avec les moyens les plus simples. *Un son filé*, tel fut le moyen dont il se servit pour attirer la foule à son théâtre. Farinelli plaça cette *messa di voce* sur la première note d'un air que son frère *Riccardo* avait écrit pour lui. Prenant une longue respiration, et plaçant sa main droite sur sa poitrine, comme pour aider à l'action de ses poumons, il émit un son si frais et si pur, si longuement soutenu, si merveilleusement modifié, que les auditeurs en furent frappés d'admiration et de surprise, que ses compétiteurs, qui étaient venus pour l'entendre et le juger, en perdirent courage. Il eut à peine fini, que, de frénétiques applaudissements retentirent de toutes parts. Depuis ce moment, la foule se porta aux représentations en tel nombre, que, du mois d'octobre au mois

de mai, les *impressarii* payèrent un arriéré de *dix-neuf mille livres sterling*[1]. »

Tel était l'homme qui entreprit la guérison de Fernando. Caché dans un cabinet de son *aposento*, il fila ses sons les plus doux, et le charme de cette voix extraordinaire opéra les mêmes prodiges que la harpe du fils d'Isaï le Bethléhémite. Les noires vapeurs se dissipèrent, et le roi reprit sa raison. Dès ce moment, le médecin musical du souverain devint l'homme indispensable et le plus puissant de la cour. On le fit chevalier de l'ordre de Calatrava, et le directeur du Théâtre-Italien du Buen-Retiro (car le premier acte de son gouvernement fut de doter l'Espagne de l'Opéra de sa patrie) devint également le favori du roi et de la reine et le dispensateur des emplois et des grâces.

Entre les mains de ces quatre hommes, les deux ministres, le confesseur et le ténor, la politique de l'Espagne sortit du lit que lui avait creusé Philippe, et remonta en quelque sorte vers son cours, en se portant du côté des ennemis naturels de ses rois. Le 14 juin 1752, la maison de Bourbon de Madrid s'allia, par le traité d'Aranjuez, à la maison d'Autriche, et, à l'instigation de Carvajal, vendu aux Anglais, elle se rapprocha de la cour de Londres, suivant la maxime de Fernando : *Con todos guerra y paz con Inglaterra* (guerre avec tout le monde et paix avec l'Angleterre). Le marquis d'Enseñada luttait seul contre le torrent en faveur de l'alliance française, le torrent l'emporta. Le 20 juillet 1754, à onze heures du soir, un exempt des gardes vint l'arrêter dans sa maison et le conduisit à Grenade. Le jésuite Rabago le suivit de près, et il ne resta plus debout que Wall, nouveau ministre d'État, et Farinelli. Alors, l'impuissance du roi éclata dans tout son jour. Le 28 juin 1756, le maréchal de Richelieu avait chassé les Anglais de Minorque. La cour de Versailles offrit sa conquête, brillant fait d'armes, à Fernando, s'il voulait se mettre avec elle contre la Grande-Bretagne. Pour ne pas sortir de sa stérile neutralité, Fernando refusa Minorque, et l'an d'après refusa aussi Gibraltar, que Pitt proposait de lui rendre, sous la condition d'une alliance offensive et défensive contre la France. Après ces deux actes insensés qui prouvent bien

1. Labat, *Histoire de la musique.*

que la voix de Farinelli n'avait pas toute la vertu que lui attribuent les historiens de la musique, il perdit, avec la reine morte sous ses yeux d'une maladie horrible, le peu de raison qui lui revenait par moments, laissa croître ses cheveux et sa barbe comme Nabuchodonosor, ne prit plus de nourriture qu'à des intervalles longs et irréguliers, et mourut enfin de sa folie, le 10 août 1759.

Durant son règne de treize ans, il ne comptait qu'un acte vraiment utile à la royauté dont il maintenait les droits contre les empiétements de la cour papale, le concordat de 1753 : Farinelli avait fondé, à Madrid, la royale Académie de San-Fernando destinée à la culture des beaux-arts; le sage et digne Enseñada avait établi un jardin botanique, et noblement encouragé les écrivains et les savants; mais toutes les plaies qui la rongeaient depuis des siècles n'en étaient pas moins béantes au flanc de l'Espagne; et tel était l'état de cet infortuné pays que la majeure partie des terres y restaient en friche, et que deux millions d'hommes y languissaient les bras croisés.

En apprenant la mort de son frère, Carlos II, roi de Naples, devint Carlos III comme roi d'Espagne. Laissant le trône des Deux-Siciles à son troisième fils, il partit regretté de tous ses sujets, débarqua, le 17 octobre, à Barcelone, et arriva, le 9 décembre, à Madrid, sous une pluie battante, qui éteignit les feux de joie et les illuminations, mais qui ne put éteindre l'enthousiasme populaire. La multitude, dont l'amour tant de fois s'égare, était bien inspirée cette fois. Ce prince, vêtu simplement d'un mauvais drap gris, et qui gardait encore, sous ses traits sombres, les traces de la détestable couchée d'Alcala, où rien n'avait été préparé pour le recevoir, apportait à l'Espagne ce qu'elle attendait depuis si longtemps, un gouvernement et un homme. De sages ordonnances allégèrent d'abord les charges des populations; il congédia Farinelli, qui s'en alla écrire à Bologne l'*Histoire de la Musique*, et convoqua les cortès à Madrid. Les procuradores de trente-six villes vinrent donc dans la capitale au mois de juillet 1760. Le premier soin de l'esprit provincial fut de protester contre le lieu de la réunion : Burgos réclama au nom de la Castille, Saragosse au nom de l'Aragon, Barcelone pour la Catalogne. Les procuradores recommandèrent ensuite avec chaleur au roi le dogme de l'Immaculée-Conception, qui était d'importance

majeure, à leur avis, pour l'Espagne et les Indes; puis, le 19 juillet. Carlos III prêta le serment royal dans l'église du couvent de San-Geronimo, et jura, la main sur les saints Évangiles, de respecter les lois et les priviléges du royaume, et de maintenir l'intégrité du territoire espagnol. Des mesures d'utilité publique, ayant pour objet : les unes, la voirie, la propreté et l'éclairage des rues; les autres, l'établissement des Invalides et la création d'une garde urbaine, formée d'artisans et de bourgeois, l'occupèrent jusqu'en 1761; portant à cette date ses vues dans une sphère plus élevée, il prit le contre-pied de la politique étrangère de son prédécesseur, et, le 25 août 1761, conclut avec ses cousins de France la convention suivante, délibérée et formulée secrètement par son ambassadeur Grimaldi et le duc de Choiseul, ministre des affaires extérieures :

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

« Les liens du sang qui unissent les deux monarques en France et en Espagne, et les sentiments particuliers dont ils sont animés l'un pour l'autre, ont engagé Sa Majesté Très-Chrétienne et Sa Majesté Catholique d'arrêter et conclure un traité d'amitié et d'union, sous la dénomination de *pacte de famille*, dont l'objet principal est de rendre permanents et indissolubles, tant pour Leurs Majestés que pour leurs descendants et successeurs, les devoirs qui sont une suite naturelle de la parenté et de l'amitié. L'intention de Sa Majesté Catholique et de Sa Majesté Très-Chrétienne, en contractant les engagements qu'elles prennent par ce traité, est de perpétuer dans leur postérité les sentiments de Louis XIV, de glorieuse mémoire, leur commun et auguste bisaïeul, et de faire subsister à jamais un monument solennel de l'intérêt réciproque qui doit être la base des désirs de leurs cœurs et de la prospérité de leurs familles royales.

« Dans cette vue, et pour parvenir à un but si convenable et salutaire, Leurs Majestés le roi Très-Chrétien et le roi Catholique, déclarent qu'en vertu de leurs intimes liaisons de parenté et d'amitié, et par l'union qu'ils contractent par le présent traité, ils regarderont, à l'avenir, comme *leur ennemie*, toute puissance qui le deviendra de l'une ou de l'autre des deux couronnes.

« Les deux rois contractants se garantissent réciproquement, de la manière la plus absolue et la plus authentique, tous les États, terres, îles et places qu'ils possèdent dans quelque partie du monde que ce soit, sans aucune réserve ni exception; et les possessions, objet de leur garantie, seront constatées suivant l'état actuel où elles seront au premier moment, où l'une et l'autre couronne se trouveront en paix avec toutes les autres puissances.

« Sa Majesté Très-Chrétienne et Sa Majesté Catholique accordent la même garantie absolue et authentique au roi des Deux-Siciles et à l'infant don Philippe de Parme pour tous les États, pays et places qu'ils possèdent : bien entendu que Sa Majesté Sicilienne et ledit infant garantiront aussi de leur part tous les États et domaines de Sa Majesté Très-Chrétienne et de Sa Majesté Catholique.

« D'après le principe, qui est le fondement de ce traité : *Qui attaque une couronne, attaque l'autre,* la garantie inviolable et mutuelle, à laquelle Sa Majesté Très-Chrétienne et Sa Majesté Catho lique s'engagent, doit être soutenue de toute leur puissance.

« La puissance qui fournira le secours requis, soit en vaisseaux, soit en frégates ou en troupes, le payera partout où son allié le fera agir.

« L'intention des deux rois étant que la guerre commencée pour ou contre l'une des deux puissances contractantes, doit devenir personnelle à l'autre, il est convenu que lorsque les deux rois se trouveront en guerre déclarée, l'obligation des secours stipulés cessera, et à sa place succédera, pour les deux couronnes, l'obligation de faire la guerre conjointement en y employant toutes leurs forces.

« Le présent traité devant être regardé comme un pacte de famille entre toutes les branches de l'auguste maison de Bourbon, nulle autre puissance que celles qui seront de cette maison ne pourra être invitée ni admise à y accéder[1]. »

La première conséquence d'un pareil traité ne pouvait être que la guerre. Carlos III la déclara simultanément aux Portugais et aux Anglais. Les premiers, trop faibles contre leurs voisins, tendirent les bras vers l'Angleterre, qui leur envoya dix mille hommes et un

1. Dohm, *Materialien für die Statistick*, p. 477. — Dupont de Nemours, *Pacte de famille*. — *Colection de los tratados*, t. III, p. 113.

général formé à l'école du grand Frédéric. Soit que l'élève ne valût pas le maître, ou que le marquis de Sarria eût des talents supérieurs, les Anglo-Portugais tinrent mal devant les Espagnols, et, défaits à Villaflor, perdirent Moncorvo et Alméida. Moins heureux ou moins brave, Juan de Pardo, pendant ce temps, se laissait arracher, en 1762, par l'amiral Pocock, Cuba, la perle des Antilles. Au bruit de ce désastre, la noblesse, saisie d'un frémissement d'indignation patriotique, offrit son sang et la moitié de ses biens au roi : Aragon, Grenade, Murcie, Valence, Catalogne et les îles, étaient sur le point de se lever comme un seul homme pour la défense du territoire et l'honneur de l'Espagne, lorsque la paix de Paris du 10 février 1763 arrêta cet élan vraiment national. Par ce traité, premier fruit du pacte de famille, l'Espagne recouvrait la Havane en abandonnant la Floride et les rives de l'est et du sud-est du Mississipi; quant à la France, elle était dépouillée, au profit des Anglais, de la Nouvelle-Écosse, du Canada et de ses possessions dans les Indes-Occidentales et en Afrique.

Ce n'était guère le moment de glorifier le pacte de famille. Grimaldi, cependant, l'un des auteurs de cette œuvre de cour, s'en prévalut, en 1763, pour renverser don Ricardo Wall et se mettre à sa place. Français par l'esprit et imbu des idées que propageaient avec tant d'ardeur les philosophes, il devint suspect à une société célèbre, qui, dans l'espoir de l'écarter, commença par agiter le Pérou et le Mexique où elle était toute-puissante, et finit par exciter, dit-on, les troubles de 1766.

Le moment était favorable et l'esprit public disposé à la résistance. On ne choque pas impunément les habitudes séculaires d'un peuple. Depuis un temps immémorial, l'Espagne était étendue au soleil, sur le fumier de Job, et s'y trouvait bien. Paresseuse, et avec délices indolente, elle aimait ses rues sales et obscures, ses places pavées d'immondices, sa cape toute déchirée et brodée de vermine. Les réformes de Carlos III la blessaient donc au vif. Elle cria d'abord comme un marmot qu'on débarbouille, puis elle se fâcha sérieusement, non pas contre le roi, que lui rendait sacré son respect religieux de la monarchie, mais contre le ministre exécuteur, et, disait-on, conseiller des réformes. Odieux en principe au peuple en sa qualité d'Italien, ce ministre, appelé le marquis d'Es-

quilache[1], était déjà la bête noire de Madrid. On lui attribuait tout haut la disette et la cherté des vivres, et l'insurrection grondait sourdement dans la capitale, quand, selon l'usage des hommes d'État inhabiles, qui ont aussi des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, il mit lui-même le feu à la mine prête à éclater sous ses pas.

Un bando, affiché et publié avec éclat le 10 mars, défendit aux Espagnols l'usage des manteaux et du sombrero, et enjoignit de ne porter à l'avenir que des capes courtes et des tricornes. L'ordonnance, puérile au fond, était de nature, en s'attaquant au costume national, à blesser le peuple dans ses plus chères sympathies. Il reçut le bando comme un soufflet, et la riposte ne se fit pas attendre. Le dimanche des Rameaux, vers les cinq heures du soir, deux hommes, enfoncés jusqu'aux yeux dans leurs manteaux, et dont l'un portait comme un défi à l'ordonnance un grand sombrero blanc, vinrent se promener dans la petite place d'Anton-Martin, devant le poste des Invalides. Un soldat ayant apostrophé celui qui était coiffé du sombrero blanc, en lui disant :

« Pour quelle raison, paysan, n'exécutes-tu pas le bando en relevant les ailes de ce sombrero?

— Parce que cela ne me plaît pas, répondit l'homme insolemment. »

L'invalide, à ces mots, tire l'épée et se jette sur lui. Les deux porteurs de sombrero le repoussent et donnent un coup de sifflet qui fit accourir une troupe de leurs amis embusqués dans les rues voisines. L'officier rappela aussitôt ses soldats et les *emmantelés* (*embozados*) se mirent à parcourir triomphalement la rue d'Atocha, en criant : *Viva el rey! viva Espagna! muera Esquilache*! (Vive le roi! vive l'Espagne! mort à Esquilache!). En poussant ces cris, et forçant tous ceux qui se trouvaient sur leur passage à baisser les bords de leur sombrero, ils arrivèrent à la place Mayor, où ils furent rejoints par d'autres groupes qui venaient de la rue de Tolède et de la place de la Cebada[2]. Il y eut alors, dans le rassemblement, plus de quatre mille hommes, qui se divisèrent par pelo-

1. Squillaccio, que les Espagnols prononçaient *Esquilache*.
2. De l'avoine.

tons (*cuadrillas*) commandés par un ou deux chefs. On distribua le programme de l'insurrection, qui consistait surtout dans cet article court et net :

« Ce que nous devons demander, c'est la tête du marquis d'Esquilache, et celle de Grimaldi, s'il a pris part à l'ordonnance. »

Un millier des plus animés coururent à l'hôtel du ministre, situé au bout de la rue des Infants[1] ; ils n'y trouvèrent personne. Le Napolitain était au palais et la marquise réfugiée dans un couvent. La foule brisa et incendia les meubles, alla casser les vitres de l'hôtel de Grimaldi et brûler le portrait d'Esquilache sur la plaza Mayor.

Ainsi se passa la première journée. La seconde fut plus orageuse. Dans la matinée du 23 mars, les émeutiers (*alborotados*) se portèrent sur le Palais-Royal et essayèrent d'y pénétrer par la voûte de l'Armeria. La garde wallonne fit une décharge pour les intimider; mais, bien qu'elle eût tiré en l'air, les balles en ricochant tuèrent une femme et en blessèrent une autre. A la vue de ce sang, le peuple se précipita comme un taureau furieux sur les piquets qui avaient tiré, tua un soldat et se mit à traîner son cadavre de poste en poste, en insultant et provoquant les troupes, et surtout la garde wallonne. Celle-ci, poussée à bout, ouvrit le feu; mais ni baïonnettes ni balles ne purent arrêter l'élan des campagnards (*labradores*). Ils forcèrent le poste, refoulèrent les gardes et en égorgèrent plusieurs qui eurent le sort du premier.

Le roi Carlos, pendant ce temps, tenait conseil dans son palais. Le commandant des gardes du corps, celui de l'artillerie et le colonel des gardes wallonnes voulaient qu'on dissipât l'émeute par la force, avec le fer et le canon; le marquis de Sarria, le comte d'Oñate et Revillagigedo, président du conseil de guerre, opinaient, au contraire, pour les concessions et la douceur. Ce fut aussi l'avis du roi. Le père Cuenca, prédicateur très-populaire, avait été forcé de porter au palais les réclamations des insurgés, qui demandaient :

L'expulsion d'Esquilache et de sa famille;

Le licenciement de la garde wallonne;

1. Qui s'appelle aujourd'hui *casa de las siete Chimeneas*.

Le renvoi des étrangers et leur remplacement dans les ministère par des Espagnols;

Une baisse de prix pour les comestibles;

La rentrée des troupes dans leurs quartiers;

Le maintien des manteaux et des sombreros;

Et la vue de Sa Majesté pour recevoir de sa bouche auguste l'assurance qu'elle agréait ses conditions.

Il fallut céder. Carlos III parut au balcon, subit la loi du peuple, représenté par l'homme au sombrero blanc, qui était un *callesseruelo*, et, après une fugue nocturne à Aranjuez, qui faillit tout gâter, il renvoya Esquilache en Italie. La royauté, quand elle a été forcée de fléchir, se venge d'ordinaire en se relevant. Carlos III, malgré sa bonté, n'oublia pas les représailles. Des trois chefs secrets de l'émeute, le premier, don Juan Antonio Salazar, gentilhomme de Murcie, eut la langue coupée pour avoir mal parlé du roi et mourut au gibet; le second, un abbé Gandara, émissaire des jésuites, alla en prison à Pampelune; et le dernier, Enseñada, dont l'ambition sénile s'était jetée dans le torrent populaire, au lieu de revenir sur ses flots au pouvoir, fut entraîné par le reflux dans l'exil, à Médina-del-Campo, d'où il ne devait plus sortir.

Un des grands inconvénients de la centralisation et de l'unité monarchique, c'est d'accroître, dans un sens dangereux, l'influence des capitales. On les regarde comme le cœur de l'État; et quand ce cœur bat, tout s'agite. Le mouvement de Madrid fut imité à Saragosse au mois d'avril. La populace furieuse força le gouverneur à se sauver par les toits, et, pour se venger des usuriers et de la cherté des vivres, saccagea les hôtels et se mit à piller les maisons des riches. Forte de la faiblesse des autorités qui se contententaient de faire promener le saint sacrement dans les rues et chanter le *Miserere* par les moines, elle se livrait aux plus grands excès, et eût bouleversé Saragosse sans l'intervention des paysans. Une trentaine de ces hommes, robustes et endurcis par le travail, qui se jetèrent courageusement, la tête baissée, au devant de l'émeute, suffit pour l'arrêter. Les soldats, qui n'osaient sortir de leurs quartiers, la voyant hésiter et fuir, devinrent des foudres de guerre. Quant aux autorités, elles déployèrent une rigueur égale à la frayeur qui venait de les travailler, et neuf cadavres, couverts de

voiles rouges, se balançant à la potence et au balcon de la prison, prouvèrent une fois de plus que la cruauté est fille de la faiblesse[1].

La même cause, le prix élevé du pain, troubla gravement l'ordre, dans le même mois, à Cuença, Palencia, Barcelone et Vergara. Partie de la Vieille-Castille, la secousse révolutionnaire se fit sentir dans l'Andalousie, l'Aragon, la Catalogne, la Navarre, et ébranla jusqu'aux bourgs isolés de la Biscaye. Le caractère d'un mouvement si général, qu'on ne parvint à le calmer qu'à force de concessions, accuse hautement l'imprévoyance ou l'impéritie du successeur d'Esquilache. Courtisan avant tout, le président du conseil songeait à une affaire d'une bien autre importance, aux yeux de la cour, que les souffrances du peuple et de la famine. Le roi, ce qui donne une idée pauvre de son intelligence, boudait la capitale depuis l'émeute des Rameaux, et ne voulait pas y rentrer tant qu'on n'aurait pas substitué la cape au long manteau et sacrifié le sombrero au tricorne. Grâce à ses finesses et à ses ruses de diplomate, d'Aranda gagna cette victoire. Il abolit le costume national, le déshonora en l'imposant au bourreau et à ses aides, et alors il lui fut tout permis, même de chasser les jésuites.

Imbu d'idées philosophiques, grâce à l'ascendant qu'exerçait, à Naples, sur son esprit le marquis de Tanucci, son premier ministre, mortel ennemi des jésuites, Carlos III haïssait la milice de Saint-Ignace. On assure que d'Aranda lui prouva que les pères de la Société avaient été les instigateurs de tous les troubles des provinces, comme du *motin*[2] de Madrid. Aussi, lorsque le conseil extraordinaire, chargé de l'information de ces faits, vint lui dire, par l'organe du fiscal Campomanes, que toutes les excitations à la révolte sortaient de leurs couvents, et que, d'ailleurs, les jésuites

1. Les seuls hommes dans cette circonstance (à part les labradores) furent deux enfants : l'un, qui guida l'émeute et fièrement exposa au marquis de Castelar les griefs du peuple, et l'autre, le jeune fils du gouverneur lui-même, qui, plus brave que son père, se présenta aux émeutiers avec ces paroles : « Tuez-moi, et ne commettez pas d'autres crimes! (*Matadme, pero no cometais otros delitos!*) » A quoi ces hommes effrénés pourtant répondirent : « Nous ne voulons pas ta vie, qui est à Dieu; ce que nous demandons, c'est notre droit. (*No queremos tu vida, que es de Dios; lo que queremos es lo nuestro.*) » (Mss de la royale Académie de Madrid, E, n° 87. — Don Tómas Sebastian de Latre, *Relacion individual y veridica del suceso acontecido en la ciudad de Zaragoza.*)

2. Émeute.

constituaient une société dangereuse, cherchant partout à se mettre au-dessus du trône, et professant la maxime « que tout est licite pour arriver à ses fins, » Carlos signa sans hésiter, le 27 février 1767, sa fameuse pragmatique sanction.

En conséquence, dans la nuit du 31 mars au 1er avril, lorsque tout était silence et repos dans la capitale de l'Espagne, les alcades de cour, revêtus de la toge et suivis de leurs huissiers et d'une forte escorte de troupes, s'acheminèrent vers les six maisons des jésuites, savoir : le Collége-Impérial, le Noviciat, la Maison professe, le séminaire des nobles, celui des Écossais et celui de Saint-George, et s'étant fait ouvrir, après avoir mis des sentinelles à toutes les portes extérieures, ils ordonnèrent au prieur de réunir tous les religieux, et leur donnèrent lecture de l'ordre du roi, qui bannissait tous les jésuites des domaines de la couronne. On leur permit d'emporter seulement leurs bréviaires, leurs effets, un peu de chocolat et de tabac avec l'argent qu'ils possédaient en propre. Quant aux papiers, ils furent mis sous les scellés. L'opération finie, on les jeta quatre par quatre dans des coches, et don Juan Acedo Rico les conduisit sous bonne escorte à Carthagène, où ils devaient être embarqués[1]. La mesure s'exécuta si vite, et le secret fut si bien gardé que ces pères, qui savent tout, se virent surpris et saisis à la même heure dans les cent dix-huit maisons qu'ils avaient sur tous les points de l'Espagne. Cette expulsion était le contre-coup du mouvement des idées françaises et la continuation de la guerre ouverte entre la maison d'Ignace et la maison de Bourbon. L'influence d'une courtisane en France, madame de Pompadour, les jalousies d'un ministre en Espagne et en Portugal, et la cupidité qui poussa jadis Philippe le Bel à détruire l'ordre des Templiers pour s'emparer de ses richesses, avaient mis contre les jésuites les quatre cours de Paris, de Madrid, de Lisbonne et de Naples. En 1764, le parlement les supprima en France; trois ans plus tard, ils étaient chassés d'Espagne et de Naples; en 1768, sur le refus du pape d'abolir l'ordre, les Français occupaient Avignon, et les Espagnols se préparaient à bloquer Rome; enfin, le 21 juillet 1773,

1. Modesto Lafuente, t. XX, p. 161.

Clément XIV abolissait la compagnie de Jésus, et mettait le père Ricci, son général, au château Saint-Ange[1].

Tout en vidant les couvents, Carlos s'occupait de repeupler les pays restés déserts depuis l'expulsion des Maurisques. Entre la discussion sans intérêt, qui s'éleva, en 1770, avec l'Angleterre, au sujet des îles Malouines, le différend sans résultat qu'on eut, en 1774, avec le Maroc et la malheureuse expédition d'Alger, le 8 juillet 1775, où le général O'Reilly, débarqué avec huit mille hommes sous la ville aux murs blancs, en laissa un tiers sur ce sable funeste aux Espagnols depuis Charles-Quint, et n'en put remporter qu'à grand'peine trois mille tout sanglants sur ses vaisseaux. Carlos III remplaça les maisons de la compagnie de Jésus par des colonies allemandes. Ces émigrants, recrutés par un officier bavarois, nommé Thurriegel, qui exploitait en Espagne une manufacture d'armes, fondèrent en peu de temps, sur le grand chemin de la Manche à l'Andalousie, treize établissements (*poblaciones*) et onze bourgades, à l'une desquelles le Péruvien Olavide, directeur général de la colonisation, donna, comme hommage à Carlos, le nom de Caroline.

Grâce à l'intelligence et à l'activité de cet Olavide, l'œuvre de colonisation marchait à pas de géant dans la Sierra-Morena; l'envie, qui s'attache au succès comme la rouille au fer et la mousse au chêne, lui suscita mille dégoûts et mille obstacles. Les colons suisses le dénoncèrent; on le calomnia auprès du ministre; et comme il était sorti de ces inculpations innocent et plus fort, le révérend père Romuald, de Fribourg, gardien des capucins suisses, venus des bords de la Sarine pour le salut des colons, le signala comme hérétique au Saint-Office. En apprenant que l'accusé correspondait avec Voltaire, le sombre tribunal mit la main sur lui et le traîna dans ses cachots. Il y fit l'amende honorable, fut condamné à huit ans de réclusion dans les couvents, et eut le bonheur, en 1780, de s'échapper et de passer en France.

Le vainqueur de la compagnie de Jésus avait reculé devant l'inquisition; il racheta peu de temps après sa timidité, dans cette occasion, par une foule de mesures réformatrices et d'intérêt public, et montra bien qu'il n'avait peur que du fanatisme religieux,

1. Voir notre *Rome ancienne et moderne*, t. II, p. 275.

en déclarant, quand la révolution américaine éclata, la guerre à la Grande-Bretagne. Fidèles au pacte de famille, la France et l'Espagne combattirent coude à coude, sur terre et sur mer, pour la liberté et l'émancipation des colonies anglaises. La victoire suivit la première à Minorque, où Crillon, digne descendant du brave compagnon d'Henri, arracha Mahon aux Anglais; elle couronna de lauriers, dans la Floride et à Honduras, les deux Galvez Mathias et Bernardo, et n'abandonna le drapeau rouge et orange que dans le combat naval du cap Sainte-Marie, livré le 16 janvier 1780, et perdu, malgré l'héroïque valeur de l'amiral Langara, et sous le rocher de Gibraltar bloqué pendant deux ans, et contre lequel tonnèrent en vain bombes, canons et batteries flottantes.

Un changement de ministère à Londres ayant ramené, en 1783, la paix qui assura la possession de Minorque et de la Floride à l'Espagne, Carlos III, avec le concours du comte de Florida-Blanca, nouveau président du conseil, consacra les cinq dernières années de sa vie à l'exécution de travaux utiles. Les études du canal de Murcie, la création de la Banque nationale de San-Carlos, celle de la compagnie des Philippines, le traité de commerce avec la Porte et le projet d'un code unique, voilà les principaux desseins qu'il poursuivait avec ardeur, lorsqu'il fut frappé par la mort à la fin de 1788, la veille de la révolution française.

Avant d'entrer dans cette trombe qui déchira avec violence, en Italie, en France et en Espagne, le pacte de famille et en jeta les morceaux aux quatre vents, retournons-nous pour jeter un dernier regard sur le mouvement des esprits et le progrès des lettres depuis Cervantes.

CHAPITRE XV

L'ESPAGNE LITTÉRAIRE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Calderon. — Sa vie. — Ses œuvres. — *Autos sacramentales.* — Analyse du divin Orphée. — Ses drames. — *La devocion de la cruz.* — Caractère de son génie. — Ses successeurs. — Moreto. — Dédain pour dédain. — La princesse d'Élide. — Rojas. — Thomas Corneille et Scarron. — Lo Beltran del Cigarrals et Jodelet. — Alvaro Cabillo. — Ses comédies. — Les sept infants de Lara. — Francisco de Leyva. — *El honor es lo primero.* — Zarate. — Miguel de Barrios. — Diamante. — Influence de la Renaissance. — Poëmes de Boscan. — Mendoza. — Montemayor, Gongora. — Poëmes historiques et compositions religieuses. — Le secrétaire de Calderon, marquis des *Siete Yglesias.* — Marinisme et gongorisme. — Le traducteur de l'Aminte. — Le prince d'Esquilache. — Le Juvénal espagnol. — Poëtes traducteurs. — Épitres. — Palabras de la Cruz. — Poëmes didactiques. — Une plante indigène. — La romance. — Alonso el Sabio. — Romanceros. — *Rosa de amor, Rosa gentil, y Rosa real.* — Pastorales. — *Diana enamorata.* — Romans picaresques. — Don Guzman d'Alfarache. — La Picara Justina. — Marcos de Obregon. — L'histoire travestie. — *El Leon Prodigioso.* — La nouvelle. — *El diablo cojuelo.* — *Dia y noche de Madrid.* — Écrivains épistolaires. — Sainte Thérèse de Jésus. — Pères de l'histoire espagnole, — Écrivains et savants du XVIII[e] siècle. — *El astro de la critica.* — L'abbé Masdeu. — Miguel Casiri.



Au seuil de cette époque, qu'elle illumine de sa gloire, s'élève sur sa base d'airain la grande figure du successeur et du rival de Lope, Calderon de la Barca. Né à Madrid, le 17 janvier 1600, Calderon, à dix-neuf ans et au sortir de l'Université de Salamanque, était déjà connu comme auteur dramatique. Partageant son temps entre les lettres et les armes, car en même temps qu'il obtenait des prix dans les concours fondés pour l'éloge des saints, il servait à Milan et en Flandre, après une douzaine d'années de campagnes, il quitta l'épée pour la plume. En 1630, Philippe IV lui donnait, avec un logement au palais, l'emploi vacant par la mort de Lope d'auteur royal de comédies ; et jugeant bien qu'avec les hommes de sa trempe l'argent n'est rien sans l'honneur, à la pension de 30 écus par mois qui lui fut accordée après sa première

comédie, il joignit le titre de chevalier de Saint-Jacques. A partir de cette époque, Calderon, devenu plus tard ecclésiastique comme Lope et chapelain d'honneur, ne cessa d'écrire comédies et drames profanes pour le public et des pièces sacrées ou *autos* pour les églises. Ces dernières pièces, surtout, représentées dans les cathédrales à la Fête-Dieu, étaient aussi jouées par des troupes ambulantes allant de village en village. Moins fécond, au théâtre du moins, que son illustre prédécesseur, dans les quarante-cinq années qu'il tint la plume d'où tombaient à flots pour les Académies, dit Lara y Vera Tassis, son ami, odes, chansons, romances et poésies légères, il ne composa que cent onze drames et soixante actes sacramentels[1].

Ce genre de pièces, qui fit fureur en Espagne pendant des siècles, était d'une telle nature, que l'analyse peut seule en donner une idée. Nous prenons comme exemple un des chefs-d'œuvre de Calderon, *le Divin Orphée* (*el Divino Orpheo*). Qu'on se figure une grande barque peinte en noir et poussée sur le théâtre où allait se représenter l'*auto*. Sur cette machine se dressait le Prince des ténèbres, ayant l'Envie pour pilote, et disant qu'il venait de traverser une grande partie du chaos. On entendait, après son discours, une musique harmonieuse qui sortait d'une autre machine en forme de globe, parsemée d'étoiles et renfermant Orphée chargé du rôle de Dieu le Père. Entre ces deux trucs, on en roulait un troisième, figurant le globe terrestre, où étaient endormis la Nature et les sept Jours de la Semaine.

A son entrée en scène, Orphée, accompagné par les instruments, procédait d'abord à la création du monde en se servant des termes de la Bible, et lorsque les Jours, l'un après l'autre réveillés, s'étaient rangés autour de lui, il appelait la Nature. Celle-ci, représentée par l'Eurydice de la fable, descendait alors du Paradis, où on l'avait vue assise à côté du Plaisir, et, dans l'extase de sa félicité, elle chantait un psaume à la louange du Créateur. Après une scène d'amour entre elle et son Orphée, venaient la Tentation et la chute

1. Ces pièces sacrées avaient généralement pour sujet et pour titre un trait de l'Écriture sainte ou une page de l'histoire religieuse d'Espagne : *le Serpent d'airain* (*la Serpiente de metal*), *l'Arche captive*, *les Épis de Ruth* (*las Espigas de Ruth*), *la Vigne du Seigneur*, *le Saint roi don Fernando*.

du mauvais Ange. Les Jours de la Semaine, le voyant tombé, allaient chacun à ses affaires et laissaient la Nature exposée à la Faiblesse et au Péché. Elle ne tardait pas à se repentir; mais, malgré ses remords et ses larmes, Lucifer, aidé de l'Envie, la traînait dans sa barque noire. Triomphe de courte durée ! Orphée le Divin reparaissait pleurant la chute de la nature humaine, et s'accompagnant sur une harpe faite en forme de croix, il entonnait un hymne amoureux et élégiaque, après lequel, armé de sa toute-puissance, il montait, au milieu des éclats du tonnerre et des éclairs, dans la barque du Léthé, arrachait la Nature au Diable, et la conduisait avec les sept Jours de la Semaine, délivrés en même temps, dans une quatrième barque aux flancs d'azur qui symbolisait l'Église et le mystère de l'Eucharistie. Cette barque, somptueusement décorée, se mettait alors en marche, et tous les spectateurs, applaudissant avec enthousiasme, lui souhaitaient un heureux voyage et une prompte arrivée au port du salut[1].

En mettant sur le théâtre ces fictions bizarres que l'Espagne actuelle ne comprendrait pas plus que nous, Calderon, comme l'a très-bien dit un critique moderne[2], était l'homme de génie d'une race et d'une phase sociale. Dieu inexorable, le Dieu des vengeances et de l'inquisition et le dogme de fer du châtiment, voilà ce qui inspire et constitue ses drames effrayants d'invention et d'énergie sauvage comme les barrancos et les rochers des sierras. Il faut lire la *Dévotion de la Croix* (*Devocion de la Cruz*), *el Magico prodigioso*, *el Jose de las mujeres*, pour sentir la puissance de création de ce Shakspeare catholique. Son drame, dont le *Médecin de son honneur*, *Amor despues de morir*, *el Pintor de su deshonra* (*le Peintre de sa honte*), offrent les trois faces les plus éblouissantes, reste étranger à tout ce qui n'est pas apostolique, romain et espagnol. Calderon n'avait pas inventé sa théorie : il marchait avec une exaltation sérieuse et passionnée sur la tombe catholique de Jésus, sous l'ardente lumière d'une foi dévorante; sur l'autel brillait la flamme qui brûlait son cœur. Cet ancien soldat, familier du Saint-Office en même temps qu'homme de cour, ne croyait qu'à

1. Ticknor, *History*. — Pellicer, *Origen de las Comedias*, t. I.
2. Philarète Chasles.

une chose, ne pensait qu'à elle, ne s'occupait que d'elle : le catholicisme, dans lequel se confondaient pour lui l'Espagne, la patrie, la foi, la philosophie, l'art et la poésie. Cette unité multiple compose dans ses œuvres un tout si fortement soudé qu'il n'y a pas moyen d'en détacher un élément. Ses drames d'amour, de cape et d'épée, tels que *Ma Dame avant tout* (*Antes que todo es mi Dama*), *Trois Justices en une, le Prince Constant,* sont remplis de l'Espagne héroïque. Quant à ses comédies de cape et d'épée, si nous en exceptons *el Astronomo fingido*, imité par Dryden, *Antes que todo es mi Dama* et *la Banda y la Flor* (*l'Echarpe et la Fleur*), traduite en allemand par Schlegel, elles ne méritent pas l'attention des critiques : ce ne sont que les jeux d'un esprit qui se délasse[1].

Un historien que nous avons souvent cité, Ticknor, prétend avec assez de raison que la période la plus radieuse du théâtre espagnol fut le règne de Philippe IV, de 1621 à 1665. Ce long règne renferme, en effet, les quatorze dernières années de Lope et les trente plus belles de Calderon. A cette date l'esprit dramatique fléchit. On rencontre bien çà et là, en descendant la seconde pente du XVII[e] siècle : les comédies de Moreto, qui peignit encore d'une main assez ferme *le Vaillant Roi* et *le Rico Hombre d'Alcala*, et d'un pinceau délicat *Dédain pour Dédain*, imité par Molière dans sa *Princesse d'Elide ;* Rojas, dont Thomas Corneille prit le *Beltran del Cigarrals*, et Scarron le *Jodelet ;* Alvaro Cubillo l'Aragonais, père des *Sept Infants de Lara*, du *Seigneur des bonnes nuits* et de la *Perfecta Casada* (*l'Epouse modèle*) ; Francisco de Leyva, connu par deux comédies excellentes, *La première chose est l'honneur* et *ta Dame Présidente ;* Miguel de Barrios, Diamante, l'un des plus habiles dans les pièces de cape et d'épée, et Antonio de Solis, qui mit à la scène la *Gitanilla* de Cervantes, se succédèrent, au théâtre, de 1610 à 1689, marquant, pour ainsi dire, dans chacune de leurs productions, la décadence du drame et le mouvement rétrograde des esprits.

La première époque de la littérature espagnole porte énergiquement l'empreinte du génie national. A l'aube de la seconde, au contraire, c'est la Renaissance qui projette sur toutes les œuvres

1. Philarète Chasles, *Études sur l'Espagne*, p. 76-79.

de l'esprit sa lumière gréco-latine. La dernière moitié du XVIe siècle et les premières années du XVIIe virent éclore, comme ces héliotropes posthumes dont la graine a dormi deux mille ans dans les tombeaux romains, le *Leandro* de Boscan, l'*Adonis* et *Hippomène et Atalante* de Mendoza, *Daphné*, les *Thisbé et Pyrame* de Silvestre et de Montemayor, la *Prise de Troie* de Romero de Cepeda, les *Fables de Polyphème*, composition extravagante de Gongora, la *Vénus et Adonis* de Moncayo, l'*Amour amoureux* (*Psyché*) de Jacinto de Villapando, l'*Eurydice* de Salazar, et une foule d'autres poèmes submergés dans les flots de l'oubli.

Cette période d'imitation finit vite, par bonheur. S'inspirant de sujets nationaux, Cortereal, Juan Rufo Gutierrez, Pedro de la Veziela, Castellanos, traitèrent, de 1578 à 1586, la bataille de Lépante, l'*Austréide*, ou la vie de don Juan d'Autriche et ses exploits, sous ce titre un peu ambitieux : *le Lion d'Espagne*. Ils furent suivis par Cristobal de Mesa, qui célébra, dans trois compositions héroïques, la translation miraculeuse du corps de saint Jacques, la lutte de Pelayo et la victoire de las Navas ; par Juan de la Cueva, auteur de la *Conquête de la Bétique de Saint-Ferdinand*, El Pinciano ou le médecin de Valladolid, à qui l'on doit un autre poème sur Pelayo, et par Mosquera, la dame Bernarda de Ferreyra, le comte de La Roca et le prince d'Esquilache, qui chantèrent les malheurs de Numance (*la Numantina*), *l'Espagne délivrée des Maures*, *la Conquête de Séville* et *la Reprise de Naples*. En 1619, enfin, soulevant le premier et trouant du front le suaire de la Renaissance, Juan Yagüe de Salas réveilla le génie national en écrivant *Los Amantes de Teruel*, épopée où l'histoire se mêle amplement à la fiction.

Après ce poème et ceux de Miguel Giner sur le siége d'Amberes par le duc de Parme, d'Édouard Diaz sur la prise de Grenade et de Lorenzo de Zamora sur la prise de Sagonte par Annibal, on vit reparaître les compositions religieuses, parmi lesquelles on peut citer le *Macchabée* de Miguel de Silveyra, Portugais établi à Naples, et l'*Invention de la Croix*, publiée en 1648 par don Francisco Lopez de Zarate, le secrétaire de Calderon, marquis des Sept-Églises.

A côté du rameau épique, sur l'arbre d'or de la poésie, fleurit, vers la fin du XVIe siècle, le rameau lyrique. Merveilleusement disposés par la richesse et la vivacité de leur imagination, le tour

noble de leurs pensées et la pompe de leur langue, les Espagnols devaient réussir sans peine dans ce genre. Ils y auraient pris d'emblée le premier rang, s'ils avaient voulu rester eux-mêmes. Mais l'imitation des lyriques de l'Italie, où régnait un goût détestable, les fourvoya deux fois. D'abord ils s'emmaillotèrent à l'exemple de Garcilasso de la Vega, dans les langes latins de Sannazar, où s'étiola le génie de Fra Luis de Léon et de Herrera, deux poètes; puis, à l'imitation des concetti et de l'afléterie précieuse du cavalier Marino, dont on disait, à la fin du XVIe siècle en Espagne, que *Tasse n'avait été que l'aube de son soleil,* les lyriques de la Péninsule prirent la voie opposée au naturel et au vrai beau. Don Luis de Gongora résume, dans ses odes et ses chansons, tout ce règne du mauvais goût de la métaphore quintessenciée et de l'enflure ultracastillane. Outrant son système, comme toujours, ses disciples le dépassèrent en préciosité et en extravagance, et l'on vit éclore la Lumière de l'âme, *Lux del alma*, de Roca y Serma, le parfait Seigneur d'Antonio Lopez, les vers mal peignés (*extrafalarios versos*) de Moncayo, les Idées d'Apollon de Vergara Salcedo, les Conversations sans cartes (*sin naipes*) de Rozas.

Le faux n'a qu'un temps en littérature. Avec le XVIIe siècle vint la réaction contre le *gongorisme*. Les Argensolas, deux cavaliers aragonais, la commencèrent. Elle fut soutenue vigoureusement, en 1618, par Jauréguy, le traducteur de l'*Aminte* de Tasse, Villejas, Rioja l'inquisiteur et le prince d'Esquilache, de la race des Borgia.

Le génie de la nation, qui est grand et fier, se pliait moins aux compositions satiriques. Les Argensolas, cependant, et Jauréguy laissèrent des vers spirituels et mordants : les uns contre les dames du grand monde et les mœurs de la cour, l'autre contre une Lydie, petite-fille de celle d'Horace. Quevedo, en outre, imita Juvénal, mais sans atteindre à la vigueur de Castillejo dans son *Traité de la condition des femmes* (*de las Condiciones de las mujeres*). Bien plus heureux quand ils eurent à exprimer les sentiments tendres de l'âme ou à peindre le bonheur des champs, les écrivains espagnols excellèrent d'emblée dans l'élégie, où Rioja se fit, par ses *Sylves*, un nom éclatant, et dans l'églogue, où s'illustrèrent, après Boscan, Garcilasso de la Vega et Saa de Miranda Balbuena, Lope de Vega,

Quevedo Francisco de la Torre et le comte de Rebolledo. Quant à la poésie didactique, elle se développa, comme la rose du bouton, sous Philippe II. En 1573, le capitaine Aldana écrivait son Épître religieuse à Montano, Juan Rufo les Conseils à son fils, Francisco de Gusman ses Triomphes moraux (*Triunfos morales*), parus neuf ans plus tard ; Murillo son poème de la Croix (*Palabras de la Cruz*), Vicente Espinel sa traduction de l'*Art poétique* d'Horace. Un peu plus tard, en 1605, Juan de la Cueva publiait son Exemple poétique (*Ejemplar poético*), ouvrage inférieur par le fond et la forme aux fragments d'un poème sur la peinture que Pablo de Cespedes, peintre et sculpteur, laissa en mourant à Cordoue, sa patrie, en 1598.

A côté de cette plante étrangère, dont les germes avaient été apportés du vieux Latium par le vent de l'histoire, s'élevait une autre plante poétique, vraie fille du sol espagnol, et qui attira tout le monde à elle quand elle fleurit, parce que, selon la remarque de Ticknor, dans son excellent livre, elle exhalait délicieusement l'arome de l'aìr qu'on respire dans la patrie du Cid ! La romance, expression vraie et poétique du génie national, se trouva, éclose à peine, sur toutes les lèvres. Elle était le seul charme du soldat dans ses marches et sous la tente. Elle abrégeait la solitude et trompait les ennuis de l'arriero, dans ses voyages à travers les plaines désertes et les âpres défilés des sierras. La *moja* (jeune fille) la chantait à son balcon, l'amant la modulait dans ses sérénades; ses refrains gais, héroïques ou religieux faisaient retentir les murs blancs des posadas, comme les plafonds dorés des grands et les voûtes des cathédrales. Le mendiant les entonnait en demandant l'aumône, et le *tirittitero* lui-même les prenait pour argument des pièces de ses marionnettes. Elles étaient enfin l'inépuisable source d'où jaillirent, sous la baguette des poètes, les drames sacrés et profanes.

Lorenzo de Sepulveda eut le premier l'idée d'en former un recueil, vers 1551. Il parut un second romancero treize ans plus tard, colligé par Fuentes, contenant trente-neuf pièces et la Lamentation suivante attribuée à Alonso le Savant :

Je partis de ma terre
Pour aller Dieu servir,

Et je perdis mon royaume,
Du mois de mai au mois d'avril,
Tout le royaume de Castille,
Jusqu'au Guadalquivir.
Je croyais que les évêques et les prélats
Réussiraient à rétablir la paix
Entre mon fils et moi,
Comme c'était leur mission;
Mais ils la méconnurent,
Et, au lieu de la paix,
Ils apportèrent le mal.
Je fus trompé par les parents
Et les amis que j'avais,
Et nul d'eux ne vint à mon aide.
Que Jésus-Christ ait pitié de moi,
Et sa sainte mère Marie,
Car à eux je me recommande
Tout le jour et toute la nuit.
Je n'ai plus personne à implorer,
Personne à qui je puisse me plaindre,
Puisque les amis que j'avais
N'osent pas me secourir,
Pour se ranger du côté de Sancho,
Ils m'ont tous abandonné [1].

Après ce recueil, dont les plaintes d'Alonso peuvent donner l'idée, fut mis au jour le romancero de Juan de Timoneda, qu'on peut appeler le romancero des *Roses*. Son auteur, un libraire d'esprit et de goût, le divisa en trois parties, intitulées *Rose d'amour*, *Gentille Rose* et *Rose royale*. Pedro de Padilla donna ensuite, vers 1583, une collection de romances inspirées par les guerres de Flandre. Ginez Perez de Hita se plut quelques années plus tard, en 1595, à intercaler dans son livre tous les chants populaires ayant trait à l'expulsion des Maures, et enfin, après le romancero spirituel du poète ecclésiastique Valdivielso, le *Ramillette de divinos flores* (*Petit Bouquet de fleurs divines*) et les Avertissements pour la Mort (*Avisos para la Muerte*) de Luis de Arellano, parut, de 1597 à 1623, le romancero général, celui des Douze Pairs et le Printemps des Romances (*la Primavera de Romances*) de Perez et de Segura. A ces trois recueils et aux œuvres vraiment remarquables de Sil-

1. Yo sali de la mi tierra
Para ir á Dios servir...
(*Cantos de Fuentes*, Alcala, 1587.)

vestre, Montemayor, Espinel, Castillejo et Lopez Maldonado, qui se distinguèrent dans un genre que n'avait pas dédaigné le talent de Lope et de Cervantes, se ferme le cycle de la romance.

Avec le XVIe siècle avait été importée d'Italie en Espagne une autre forme littéraire qui s'y acclimata rapidement, nous voulons parler de la pastorale. Prenant pour modèle Sannazar, dont l'Arcadie avait charmé tous les esprits délicats, Jorge de Montemayor, un soldat devenu musicien et poète, écrivit, en 1542, sa *Diana enamorata* (*Diane amoureuse*), qui réunit tous les suffrages, même celui de Cervantes. Les imitateurs volent au succès comme les frelons à la ruche. L'œuvre heureuse de Montemayor fut aussitôt suivie d'une autre *Diane*, composée par Gil Polo; des dix livres de la *Fortune d'amour* d'un autre soldat, Antonio de Lofrasso, né à Cardegna; du *Pasteur de Philis* de Montalvo; des *Larmes de saint Pierre de Tansilo;* de la *Galathée* de Cervantes; du *Desengano de Celos* (Désillusion) d'Enciso; des *Nymphes et des Bergères de Henares*, par Bovadilla, espagnol des îles Canaries; des *Pasteurs d'Ibérie* de Bernard de la Vega; de l'*Arcadia* de Lope; du *Siècle d'or* (*el Siglo del oro*) de Balbuena, et des pastorales de Figueroa, originaire de Valladolid, traducteur du *Pastor fido* et auteur du *Pasayero* et de la *Constante Amaryllis.*

Détournez un fleuve de son cours naturel, il ne tardera point, après un détour, à reprendre sa pente. Imitateurs dans la pastorale, les Espagnols redevinrent bientôt eux-mêmes dans un genre où ils ne seront jamais surpassés, le roman picaresque. Nous avons parlé de *Lazarillo de Tormes*, le grand chef-d'œuvre de Mendoza, publié en 1554. Cinquante-cinq ans après parut le *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman. Les aventures du héros, qui se donne pour le fils d'un marchand génois établi à Séville, furent tellement goûtées des contemporains de Mateo, que, la première année (1599), la première partie eut trois éditions, et qu'en 1607 elle avait été réimprimée vingt-six fois. Avant qu'il n'eût achevé la seconde, l'auteur trouva son Avellaneda, et un avocat de Valence, nommé Juan Marti, qui déguisait son nom sous le pseudonyme de Sayavedra, publia effrontément la continuation de *Guzman d'Alfarache*. Mais le plagiaire de Mateo ne fut pas plus heureux que celui de Cervantes, et il tomba aux huées de toute l'Espagne dans le sillon

lumineux où rentrait glorieusement, avec la seconde partie, en 1605, le véritable père du *Picaro.*

Sur les traces du plagiaire accourut ensuite le troupeau servile des imitateurs. Un dominicain, Fra Perez de Léon, composa la *Picara Justina*, qui ne brille guère, malgré sa pieuse origine, par la moralité. Vicente Espinel de Ronda réussit mieux avec son écuyer *Marcos de Obregon*, où Le Sage prit quelques parcelles pour ce superbe lingot d'or qu'on appelle *Gil Blas*. Yanez y Ribeira, médecin de Ségovie, écrivit pareillement, en 1624 et 1626, une œuvre d'observation sous le titre d'*Alonso mozo de muchos amos;* mais, après ce livre, d'un mérite réel, et la vie d'Estebanillo Gonzalez, *Hombre de buen humor,* qui a fourni l'idée première de *Gil Blas,* il faut clore la liste des productions picaresques, car *le Grand Tacano, la Niña de los Embustes, le Bachelier Trapaza* et *la Vie de don Gregorio Guadana,* ne doivent pas tirer de l'ombre les noms de leurs auteurs.

La nouvelle poussa ensuite ses mille rameaux avec la sève opulente de ces arbres d'Amérique qui deviennent une forêt. Fabuleuse et poétique au début, sous la plume de Diego de San Pedro, Juan de Flores, Nuñez de Reinoso, Contreras, auteurs de *la Question d'amour*, des *Amours de Clareo y Florisea,* où puisa Shakspeare; de *Luzindaro et Melusine* et de *la Forêt des aventures;* historique dans les mains de Ginez Perez de Hita, le chroniqueur-romancier de la guerre de Grenade; de Loubayssin de Lumarca, Juan Valladares, Cosme de Tejada, don Cristobal Lozano et Cespedes, auxquels on dut, au commencement du XVIIe siècle, l'histoire tragicomique de don Enrique de Castro, le Chevalier aventureux (*el Caballero venturoso*), *le Lion prodigieux, les Nouveaux Rois de Tolède, le Gérard espagnol.* La nouvelle, créée par le comte Lucanor, ne prit tout son développement qu'à partir de la dernière moitié du XVIe siècle. Alors apparurent successivement Antonio de Villegas, Timoneda, Cervantes, Hidalgo, Juarez de Figueroa Barbadillo, Lope de Vega, et vingt-sept écrivains de mérite, parmi lesquels se distinguèrent, par la vivacité de leur imagination et la verve du récit, deux nobles dames, dona Maria de Carvajal et dona Maria de Zayas, et où il est juste de dégager de la foule *el Diablo cojuelo* (qui cloche), de Jacinto Polo, modèle de notre *Diable boiteux*, et deux

petits chefs-d'œuvre, que Le Sage n'ignorait pas, de Francisco Santos, *Dia y Noche* (Jour et Nuit) *de Madrid*, et une collection de contes intitulée : ***Periquilo de las Gallineras.***

Originaux et pétillants d'invention et d'esprit, les conteurs espagnols conservèrent également dans leurs récits la fécondité, le piquant et l'imprévu de leurs ancêtres les Arabes. Il y a tel de leurs contes, *le Compagnon de Saint-Jacques,* par exemple, qui n'est inférieur à aucune des compositions orientales les mieux réussies. Moins complets et beaucoup moins riches, les écrivains épistolaires, en dehors d'Antonio Perez, de Solis, de Zurita, méritent à peine l'attention; et les trois premiers s'effacent devant le talent naturel, mais prodigieusement fécond et varié, de sainte Thérèse, qu'on peut appeler la Sévigné religieuse d'Espagne.

L'histoire, chez ce peuple sérieux et amoureux du beau et des grandes choses, devait rencontrer de nobles interprètes. Zurita, ouvrant la marche, en 1548, colligeait les annales d'Aragon; Ambrosio de Morales, l'Origène d'Alcala, continuait l'histoire générale d'Ocampo; le père Ribadeneyra écrivait l'histoire du schisme d'Angleterre et ses Vies de saints (*Flos sanctorum*); Juan de Mariana, consacrant quarante années à l'histoire de sa patrie, élevait un de ces monuments intellectuels qui dureront plus longtemps que l'Escurial; Sandoval, héritier de son emploi de *cronista* (historiographe), composait, en 1604, une histoire détaillée de Charles-Quint, dont le reflet brille plus d'une fois sur les pages de Robertson; Herrera racontait la découverte de l'Amérique (*Descubrimiento y conquista de America*); et les Moluques, la Floride, la Catalogne, le Mexique, la Flandre et les Catalans, trouvaient de dignes historiens dans le plus jeune des Argensolas, Garcilasso, Francisco Manuel Melo, Solis, don Carlos Coloma, marquis d'Espinar, et ce Ramon Muntaner, peintre énergique et coloré des exploits de Roger de Flor et des courses chevaleresques de ces fiers soldats d'aventure dans la Grèce et sur le Bosphore.

Au XVIIIe siècle apparaissent, comme ces grandes figures de pierre dressées au seuil des cathédrales, le bénédictin Feijoo, appelé *el astro de la critica* (l'astre de la critique), et Macanaz, célèbre par ses grands travaux sur le droit public. Vers 1730, Ferreras abordait l'histoire nationale; le cordelier déchaussé (*descalzo*) Miñana

continuait celle de Mariana; Fra Nicolas de Belando racontait le règne de Philippe V; le marquis de San Felipe publiait ses commentaires sur la guerre espagnole; le marquis de Mondejar ses discours historiques; Mayans méritait le surnom de Nestor de la littérature ultra-pyrénéenne et les éloges de Voltaire; enfin, en 1737, don Ignacio de Luzan, rompant avec la poétique d'Aristote, en composait une toute nouvelle, où étaient proposés comme modèles Corneille et Mme Dacier.

Après ces écrivains, se forma, pour la recherche des antiquités et les labeurs d'érudition, tout un bataillon de savants. Miguel Casiri, à qui on doit un catalogue des manuscrits arabes de l'Escurial; Perez Bayer, l'orientaliste; le jésuite Burriel, le marquis de Valdeflores, Fra Enrique Florez, l'historien de l'Espagne sacrée (*Espana sagrada*); Campomanes, Capmani, le père Risco, continuateur de Florez; l'abbé (*el abate*) Masdéu, qui avait déjà donné, en 1797, huit volumes de son histoire, que nous avons souvent citée, et à bon droit, dans cet ouvrage. Ce siècle finit sur les travaux de Jovellanos, Cabarrus, Llorente Forner et Conde, le premier qui ait déterré les joyaux arabes enfouis dans la poudre de l'Escurial; et le soleil du siècle suivant se leva en éclairant d'un rayon d'or les œuvres de Pellicer, Melendez, Moratin, Quintana et Cienfugos. Tel était l'état général des idées lorsque Carlos IV monta sur le trône d'Espagne.

CHAPITRE XVI

LE PRINCE DE LA PAIX ET LE PRINCE DES ASTURIES.

Carlos IV. — Son indolence et sa faiblesse d'esprit. — Une reine italienne. — Maria Luisa. — Manuel Godoy. — L'amant de la reine. — L'Espagne monarchique. — Élan national. — La guerre. — Don Juan de Langara. — Le général Ricardos. — Combats de Masdeu de Puycerda. — Le général Dagobert. — Victoire de Trouillas. — Brillante campagne de 1793. — Les vainqueurs de Toulon. — Dugommier. — Les commissaires de la Convention. — Le comte de la Union. — Le camp du Boulou. — Bravoure de l'armée des Pyrénées orientales. — Prise de Tolosa et de Rosas. — L'armée des Pyrénées occidentales. — Urrutia et O'Farril. — Paix de Bâle. — Le prince de la Paix. — Traité d'alliance entre la France et l'Espagne. — Combat naval de Trafalgar. — L'Espagne et Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Partage du Portugal. — Les Français en Espagne. — Le prince des Asturies. — Arrestation de l'Escurial. — Décret du 30 octobre. — Lâcheté du prince des Asturies. — La comédie de San-Lorenzo et le drame d'Aranjuez. — Complot du prince. — Chute du favori. — Le tapis de jonc. — Abdication de Carlos IV. — Murat à Madrid. — Lettre de Napoléon au roi de Hollande. — *Los reyes padres*. — Protestation du vieux roi. — Ferdinand VII à Bayonne. — Le château de Marrac. — Entrevue des Bourbons d'Espagne. — Le 2 mai à Madrid. — Carlos et Maria Luisa. — Renonciation de Ferdinand. — Cession de Carlos IV à Napoléon. — Les vieux souverains à Compiègne et les infants à Valençay. — Joseph proclamé roi d'Espagne et des Indes.



ARLOS IV, le nouveau roi, ne brillait par aucune des qualités qui devraient être héréditaires chez les princes. Exagérant même le flegme espagnol et l'indolence nationale, il subissait avec la docilité d'un enfant l'influence des siens. Le comte de Florida Blanca et le philosophe d'Aranda, ses premiers ministres, gouvernèrent et régnèrent d'abord pour lui. La volonté passionnée de la reine Maria-Luisa, Italienne au cœur tendre, à la tête de feu, imposa bientôt au faible monarque un favori dont la fatale destinée était de déshonorer à la fois son souverain et son pays. Simple garde, en 1784, Manuel Godoy, le plus pauvre, mais aussi le plus beau des nobles de l'Estramadure, avait monté rapidement l'échelle des faveurs, grâce à la main puissante qui l'attirait d'en haut.

A vingt-quatre ans, il était déjà major général des gardes du

corps et grand'croix de l'ordre de Charles III. Sous l'inspiration de la reine, Carlos, qui en avait quarante, et se trouvait, sans doute, trop jeune pour régner, le trouva assez mûr pour lui confier le gouvernement de l'Espagne. En 1791, Godoy remplaçait le doyen de la diplomatie. Le sourd et terrible grondement de la révolution française troublait la cour et agitait tous les esprits. Carlos IV, malgré son apathie, était plusieurs fois intervenu en faveur de Louis XVI; quand il apprit sa mort, il s'indigna, et le sang des Bourbons bouillonna un instant dans son cœur glacé. Le bruit de deux têtes royales tombant sur l'échafaud réveilla de sa somnolence l'Espagne monarchique, et la passionna si vivement, qu'un seul cri sortit de toutes les poitrines : « La guerre ! la guerre contre les jacobins ! »

Ceux-ci défiant la nation et la provoquant avec leur imprudence ordinaire, l'impatience du peuple s'enflamme aux prédications des moines. On court sus partout aux Français; l'élan devient universel, les dons patriotiques sont offerts par toutes les mains; les seigneurs arment leurs vassaux, bandits et contrebandiers dévouent leurs escopettes à la cause de l'autel et du trône; la Catalogne demande à se lever en masse, les volontaires descendent en foule des cols de la Navarre et du Guipuscoa; on équipe une flotte, une armée se forme, et tandis que l'amiral don Juan de Langara va rejoindre devant Toulon, sous pavillon anglais, les vieux ennemis de l'Espagne, le 15 avril 1793, le général Ricardos débouche dans les vallées du Tech et de la Tet, refoule les avant-postes français et occupe toute la Cerdagne.

Tour à tour vainqueur à Masdeu et battu vers Puycerda par le général Dagobert, il gagne, le 22 septembre, la bataille de Trouillas, où nous perdîmes six mille hommes; repousse glorieusement, le 14 et le 15 octobre, les attaques furieuses du général Turreau, et serre de si près les républicains, les poussant, le 7 décembre, de Ceret à Villalonga, à La Roque, Saint-Genis, au col de Baniol, Port-Vendres et Collioure, qu'ils sont forcés d'abandonner leurs camps retranchés, leur artillerie et leurs bagages et d'aller reprendre haleine dans les remparts de Perpignan.

Pendant ce temps, Bonaparte et le général Dugommier chassaient les Anglais de Toulon, et l'amiral Langara, qui se montra le plus

humain des alliés dans cette funeste retraite, opérée au fracas des bombes et à la lueur de l'incendie de la flotte française et de l'arsenal, revint à Barcelone, emmenant autant d'émigrés que ses vaisseaux pouvaient en contenir. Ce succès avait retrempé l'énergie de la Convention. Les vainqueurs de Toulon, sous le commandement du brave général qui les avait conduits, le sabre aux dents, quatre fois à l'assaut, marchèrent contre le comte de la Union. Deux conventionnels du Midi, Delbrel et Barrère, avaient rejoint l'armée à la tête de bataillons levés dans le pays, et l'animaient de leur foi révolutionnaire et de leur enthousiasme.

Alors la fortune des armes changea de côté. Dugommier commença par reprendre Bellegarde, enlevée au début de la campagne de 1794, par une armée combinée de Portugais et d'Espagnols. Partout où le comte de la Union, successeur de Ricardos, se présenta, il le battit et le força, vers le commencement de mai, de s'enfermer à son tour avec ses troupes dans le camp du Boulou. L'action fut des plus vives. Les retranchements, fortifiés par un grand nombre de redoutes et de batteries, présentaient de grandes difficultés pour l'attaque qui ne pouvait se faire que sous le feu plongeant d'une artillerie formidable. La valeur des républicains triompha de ces obstacles. Leurs bataillons se précipitèrent avec fureur au milieu des décharges à mitraille et de la mousqueterie qui tirait à bout portant ; et, malgré la mort du général Dugommier, tué par un boulet, en moins de trois heures, ils emportèrent chaque batterie à la baïonnette. Le général de la Union avait juré de se défendre jusqu'au dernier soupir. On le trouva dans un retranchement parmi les morts. Le soldat furieux ne fit pas de quartier. Tout fut passé au fil du sabre.

Chassés de leur camp, les Espagnols se réfugièrent sur une hauteur fortifiée que protégeait le fort de Figuières ; mais ils furent bientôt contraints d'abandonner cette position. L'artillerie, traînée à force de bras sur ce plateau, foudroie la forteresse, et la garnison, forte de neuf mille hommes, rend cette place, où le général Pérignon, qui avait remplacé Dugommier, trouva cent cinquante pièces de gros calibre[1].

1. John Bigland, *History of Spain*, t. II, p. 390.

Ne voyant plus d'ennemis devant eux, les républicains avancent toujours, et chaque pas est un triomphe. Ils s'emparent de Roses, place importante, de Tolosa et menacent Barcelone. Jalouse de ces succès, l'armée des Pyrénées occidentales s'ébranle à son tour. Débouchant à une heure du matin, au commencement du mois d'août, par le défilé d'Arizaïn et le pic de Commissari, elle marche en silence et divisée en trois colonnes sur le camp espagnol. Attaqués à la baïonnette, les Navarrais prennent la fuite et évacuent le fort de Sainte-Barbe; Fontarabie se rend à la première sommation; Saint-Sébastien suit cet exemple, et le drapeau tricolore flotte glorieusement de Pampelune à Roncevaux.

Intimidés par ces victoires de 1795, les généraux espagnols Urrutia et O'Farril gardèrent la défensive et se bornèrent à défendre à l'est la ligne de la Fluvia contre les attaques de Pérignon et de Schérer, et à l'ouest à contenir le général Moncey avec l'armée de Castelfranco. Ce changement de tactique, produit par les échecs de l'année précédente, indiquait le revirement qui s'était fait dans l'opinion. La première exaltation monarchique calmée, l'Espagne réfléchit, sentant qu'au lieu de reconquérir le Roussillon, comme on l'espérait à Madrid au début, elle n'avait qu'à perdre à cette guerre; lorsque le Directoire l'invita à déposer les armes, elle accueillit cette ouverture avec plaisir. La paix fut signée, à Bâle, le 22 juillet 1795. La République rendit toutes les conquêtes qu'elle avait faites en Espagne, et reçut en retour la cession de la ville de Saint-Domingue et de toute la partie espagnole de l'île.

Emmanuel Godoy, l'un des plus ardents promoteurs de la guerre, et qui, selon l'expression de M. de Ségur, la termina juste au moment où l'ennemi était attendu aux portes de la capitale[1], reçut, à cette occasion, en récompense de son génie diplomatique, le titre de prince de la Paix.

A partir de cette époque, son crédit fut illimité. Il en profita, en 1796, pour déclarer la guerre à l'Angleterre. Cette imprudence eut pour unique effet de coûter quatre vaisseaux de 112, de 84 et de 74 canons à l'Espagne, et d'ajouter la Trinité aux possessions anglaises. Réconciliées, en 1787, par le traité d'Amiens, l'Espagne et

1. Ségur, *Histoire de Frédéric-Guillaume*, t. III, p. 97.

l'Angleterre se brouillèrent de nouveau, en 1803, quand la guerre europénne se ralluma, sur le refus de Pitt de rendre, comme il s'y était engagé, Malte aux chevaliers de l'ordre.

Un nouveau traité fut conclu entre Sa Majesté Catholique et le gouvernement français, par lequel Godoy devait fournir à la France quinze vaisseaux de ligne et vingt-quatre mille hommes. Le traité n'était pas encore public. Averti par ses espions, le gouvernement anglais agit avec sa loyauté ordinaire; il commence les hostilités, et l'amiral Moore, rencontrant une escadre espagnole en pleine mer, l'attaque comme un pirate sans déclaration de guerre, fait sauter un des vaisseaux et prend les trois autres.

Sans l'incapacité de l'amiral français Villeneuve, les flottes des alliés auraient pu prendre leur revanche, le 14 décembre 1804, au cap de Trafalgar. Faute de génie maritime et d'audace, Villeneuve laissa couper sa ligne, et, malgré des prodiges de valeur et la mort de Nelson, frappé comme Turenne au milieu de sa victoire, on perdit la bataille et vingt vaisseaux. Des amiraux espagnols, Gravina sauva seul son pavillon et ramena son vaisseau criblé de boulets à Cadix, où il mourut quelques jours après de ses blessures. Les Anglais avaient envahi en même temps les colonies et pris Buenos-Ayres et Montevideo, qu'ils ne gardèrent pas longtemps. Un effort vigoureux des colons, dignes fils de Cortès, de Balboa, et de Pizarro, abattit partout, en 1806, le drapeau britannique et purgea le sol américain des envahisseurs de Malte et de Gibraltar.

A cette date, un événement d'une importance capitale changea tout à coup la face des choses en Espagne et amena la révolution la plus étrange et la plus imprévue.

Napoléon, se trouvant trop à l'étroit dans les limites consulaires, s'était fait empereur, et, après avoir étonné l'Europe par ses victoires, il la dominait par son génie et l'audace de ses conceptions. Pour concevoir l'idée de la terreur respectueuse qu'il inspirait aux rois, il ne faut que jeter un coup d'œil sur la cour d'Espagne. Le prince de la Paix entretenait avec l'Empereur des relations particulières, par le canal de l'ambassadeur même; Ferdinand, prince des Asturies, lui écrivait secrètement; le roi et la reine n'avaient qu'un but, plaire à leur terrible allié. Celui-ci obtint facilement, le 27 octobre 1807, de la complaisance d'Izquierdo, agent de Manuel Go-

loy, plutôt qu'ambassadeur d'Espagne, la signature du traité de Fontainebleau, qui avait pour objet le partage du Portugal, en laissant la part du lion à la France.

Tandis que les troupes françaises, chargées de conquérir le royaume des Bragance et de donner les Algarves et l'Alentejo à Godoy à titre de principauté, passaient les Pyrénées et se dirigeaient par Burgos et Valladolid sur Salamanque, un événement accompagné de circonstances aussi graves qu'imprévues fixa l'attention de toute l'Espagne. Le prince Fernando (Ferdinand), écarté des affaires par le favori et relégué dans son palais avec un soin ombrageux, éclatait en murmures et en plaintes contre l'amant de sa mère. Mis en éveil par l'insolence et quelques propos de ses gens, Godoy alarme l'esprit trop facile du roi, et la scène de don Carlos se renouvelle à l'Escurial, le 29 octobre, deux jours après la conclusion du traité de Fontainebleau. Les ministres saisissent les papiers du prince des Asturies et lui font subir un interrogatoire. Carlos IV, suivi de son conseil et de ses gardes, le reconduit dans ses appartements, lui ôte son épée, ordonne de le garder à vue et publie le lendemain le décret suivant :

« Dieu qui veille sur ses créatures ne permet pas l'accomplissement des faits atroces quand les victimes sont innocentes. C'est ainsi que sa toute-puissance m'a préservé d'une catastrophe inouïe. Mon peuple, tous mes sujets connaissent mes sentiments chrétiens et la régularité de mes mœurs; tous m'aiment, et je reçois de tous des preuves de respect comme l'exigent les égards dus à un père qui chérit ses enfants. Je vivais persuadé de cette vérité, quand une main inconnue me montre tout à coup et me découvre le plan monstrueux qu'on formait contre ma personne dans mon propre palais. Ma vie, tant de fois en péril, était devenue à charge à mon successeur, qui, préoccupé, aveuglé et oubliant tous les principes de la foi chrétienne que lui enseignèrent mes soins et mon amour paternel, avait ourdi une trame pour me détrôner. Je voulus alors chercher à connaître moi-même la vérité du fait, et, le surprenant dans sa propre chambre, je trouvai en son pouvoir le chiffre qui servait à ses intelligences avec les scélérats et les instructions qu'il en recevait. Je convoquai, pour l'examen de ces papiers, le gouverneur intérimaire du conseil (don Arias Mon), afin qu'en s'associant à

d'autres ministres, ils s'occupassent conjointement des recherches nécessaires. Tout a été fait, et il s'en est suivi la découverte de différents coupables dont j'ai décrété l'arrestation, ainsi que la mise aux arrêts de mon fils dans sa demeure. Cette peine manquait à toutes celles qui m'affligent; mais, de même qu'elle est la plus douloureuse, c'est aussi celle qu'il est le plus important de faire expier à son auteur; et, en attendant que j'ordonne de publier le résultat des poursuites, je ne veux pas manquer de faire connaître à mes sujets mon affliction, qui deviendra moindre par les preuves de leur loyauté. Vous tiendrez cela pour entendu, afin d'en donner connaissance en la forme convenable. »

Le prince, intimidé, se laissa arracher les noms de ses confidents et de ses complices[1], et, tombant aux genoux de l'amant de sa mère, il écrivit et signa ces deux lettres sous la dictée de Godoy :

« Sire,

« Mon papa, j'ai failli, j'ai manqué à Votre Majesté en qualité de roi et de père; mais je me repens et j'offre à Votre Majesté l'obéissance la plus humble. Je ne devais rien faire à l'insu de Votre Majesté; mais ma religion a été surprise. J'ai dénoncé les coupables, et je demande à Votre Majesté qu'elle me pardonne de lui avoir menti l'autre nuit, et qu'elle permette de baiser ses pieds royaux à son fils reconnaissant.

« Madame,

« Maman, je suis bien repentant de l'énorme délit que j'ai commis contre mes parents et souverains, et ainsi je demande avec la plus grande humilité à Votre Majesté qu'elle daigne intercéder auprès de papa pour qu'il permette d'aller baiser ses pieds royaux à son fils reconnaissant. »

1. Le duc de l'Infantado, le duc de San-Carlos et le chanoine Escoïquitz, un des dignitaires de l'Église de Tolède. Fils d'une mère allemande et élevé à Paris, le duc de l'Infantado passait pour un seigneur rempli d'honneur et de patriotisme. San-Carlos avait été gouverneur du prince des Asturies. On lui accordait beaucoup de réserve et de mesure. Le chanoine Escoïquitz, ancien précepteur du prince, exerçait plus d'influence sur son esprit. Homme probe et instruit, il était sorti de la carrière des belles-lettres pour se jeter sans mission dans le dédale de la politique, où un caractère confiant et un esprit étroit le condamnèrent à rester toujours novice. (Le général Foy, *Histoire de la guerre dans la Péninsule sous Napoléon*, t. III, p. 97.)

Après avoir reçu ces deux pièces, datées de San-Lorenzo, 5 novembre 1807, le roi les publia avec un nouvel édit, où il disait :

« Ayant égard à ces supplications et aux prières de la reine, ma femme bien-aimée, je pardonne à mon fils, et je le ferai rentrer en ma grâce, lorsque, par sa conduite, il m'aura donné les preuves d'une réforme sérieuse. J'ordonne, néanmoins, que les mêmes juges, qui étaient saisis de la cause dans l'origine, continuent à la suivre, et que, le procès terminé, ils me soumettent la sentence, conformément à la loi, afin qu'elle soit communiquée à mes peuples, et leur donne connaissance de ma clémence et de ma justice. Ils y verront le péril auquel a été exposé leur souverain et leur père. »

Ce péril était plus réel que ne le croyait Godoy : un an après la comédie de San-Lorenzo, on eut le drame d'Aranjuez. Effrayé par la prépondérance des Français, qui avaient rempli l'Espagne de soldats et occupaient toutes les places fortes, Manuel changea brusquement de politique; et, décidé à se jeter dans les bras de l'Angleterre, il voulut emmener la famille royale à Séville. Instruit de ce projet, le parti du prince des Asturies échauffe le peuple; le père Pedro, l'infatigable et mystérieux instigateur de tous les désordres, entoure Aranjuez avec une foule d'émeutiers, dans la nuit du 17 au 8 mars 1808. A la vue de doña Josefa Tudo, maîtresse favorite du favori, qui sortait du palais, soigneusement encapuchonnée, entre une heure et minuit, un coup de fusil part, et, à ce signal, un trompette sonne le boute-selle, les gardes dévoués au prince bloquent toutes les issues, et le peuple se rue sur l'hôtel de Manuel Godoy.

Le sac et le pillage durèrent toute la nuit. Blotti dans le coin le plus obscur des mansardes, sous un rouleau de tapis de jonc, le prince de la Paix avait échappé aux recherches et à la fureur de la foule. Il y resta trente-six heures, livré à toutes les angoisses de sa position et n'ayant pas même une goutte d'eau pour laquelle, dans la soif qui le dévorait, il eût bien donné sa principauté des Algarves et de l'Alentejo. Ne pouvant plus résister à cette torture, il sort, à demi nu et seulement couvert d'un manteau de molleton blanc. Reconnu à l'instant, il fallut tout le courage des gardes wallonnes pour l'arracher à la multitude et l'amener au milieu des poignards à leur quartier.

Mais le peuple l'assiégeait déjà et réclamait sa victime. Carlos IV, qui, sous la pression de l'émeute, venait de le destituer de ses fonctions de généralissime et d'almirante (grand amiral), ordonna à Ferdinand d'aller à son secours. Il obéit, et sa présence sauva ce malheureux, qui, bien que sous le couteau des assassins, eut assez de sang-froid et de fierté pour lui demander s'il était déjà roi.

— Pas encore, répondit Ferdinand en allumant sa cigarette; mais je le serai bientôt.

Il l'était le lendemain. Effrayée par la démonstration menaçante du peuple contre son cher Manuel, toujours enfermé et bloqué dans la caserne des gardes, Maria Luisa sacrifia sa couronne pour sauver son amant. Le 19 mars 1808, le vieux roi, dont elle pétrissait la volonté comme une cire molle, signa cet acte rédigé à sept heures du soir par les ministres et adressé à don Pedro Cevallos :

« Les infirmités qui m'accablent ne me permettent pas de soutenir plus longtemps le poids trop lourd du gouvernement de mes États ; et l'intérêt de ma santé exigeant que j'aille jouir dans un climat plus doux du calme de la vie privée, j'ai résolu, après les plus mûres réflexions, d'abdiquer la couronne en faveur de mon héritier et bien-aimé fils, le prince des Asturies. En conséquence, ma royale volonté est qu'on le reconnaisse et qu'on lui obéisse, comme roi et maître naturel dans tous mes États et domaines, et afin que la présente déclaration royale de mon abdication libre et spontanée ressorte à effet et reçoive son exécution légale, vous la communiquerez au conseil et à tous ceux qu'il appartiendra. »

« Fait à Aranjuez, le 19 mars 1808.

« Moi, le Roi. »

Le 23 du même mois, Murat, beau-frère de Napoléon, entrait à Madrid à la tête de la cavalerie de la garde. Il y précéda Ferdinand VII d'un jour, et se hâta d'annoncer cet événement à l'Empereur. A l'arrivée du courrier, Napoléon écrivit à son frère Louis, roi de Hollande :

« Le roi d'Espagne vient d'abdiquer ; le prince de la Paix a été mis en prison ; un commencement d'insurrection a éclaté à Madrid. Dans cette circonstance, le grand-duc de Berg a dû y entrer le 23 mars avec quarante mille hommes. Jusqu'à cette heure, le peuple

m'appelle à grands cris. Certain que je n'aurai de paix solide avec l'Angleterre qu'en donnant un grand mouvement au continent, j'ai résolu de mettre un prince français sur le trône d'Espagne, et j'ai pensé à vous pour l'occuper. Répondez-moi catégoriquement quelle est votre opinion sur ce projet. Vous sentez que ceci n'est encore qu'un projet, et quoique j'aie cent mille hommes en Espagne, il est possible, par les circonstances qui peuvent survenir, ou que je marche directement, et que tout soit fait dans quinze jours, ou que je marche plus lentement, et que cela soit le secret de plusieurs mois d'opérations. Répondez-moi donc catégoriquement : Si je vous nomme roi d'Espagne, l'agréez-vous? puis-je compter sur vous?... »

La réponse de Louis Bonaparte, plus prévoyant ou plus sage, fut négative. Napoléon n'en poursuivit pas moins son plan. Fidèle à ses instructions, Murat lui envoie une lettre du vieux roi, où il déclarait n'avoir abdiqué la couronne que lorsque le bruit des armes et les clameurs de sa garde rebelle lui avaient fait assez comprendre la nécessité de choisir entre la vie et la mort, mort qui devait être suivie de celle de la reine. A cette lettre était jointe une protestation ainsi conçue :

« Je proteste et déclare que tout ce que j'exprime dans mon décret du 19 mars, où je résigne le trône à mon fils, m'a été imposé par le désir d'éviter les plus grands malheurs et d'empêcher l'effusion du sang de mes sujets bien-aimés (*amados vasallos mios*); et, partant, que ledit décret est nul et de nul effet.

« *Yo*, *el Rey* (MOI, LE ROI.) »

Muni de cette pièce, Napoléon expédie Savary, duc de Rovigo, à Madrid. Plus habile et plus fin que Murat, ce général diplomate décide Ferdinand à se porter au devant de l'Empereur dont on annonçait l'arrivée de jour en jour. On devait le rencontrer à Burgos; ne l'y trouvant pas, Savary engage le nouveau roi à pousser jusqu'à Vittoria. Là, Ferdinand, malgré la foi crédule et les illusions incompréhensibles du chanoine Escoïquitz, son précepteur et son confident, commence à partager l'avis de ses ministres et à concevoir de vagues appréhensions. Mais Savary les dissipe et l'entraîne à Bayonne, où arrivait l'Empereur, en lui disant :

« Je veux qu'on me coupe la tête si, un quart d'heure après l'arrivée de Votre Majesté à Bayonne, vous n'êtes pas reconnu par l'Empereur roi d'Espagne et des Indes. Pour soutenir son système, il commencera, sans doute, par vous donner le titre d'altesse; mais, au bout de cinq minutes, il arrivera à celui de majesté. Dans trois jours tout sera réglé, et Votre Majesté pourra rentrer en Espagne immédiatement[1]. »

Ces paroles levèrent toutes les hésitations. Parti, le 19 avril, de Vittoria, Ferdinand passa la Bidassoa, le 20, et entra le même jour à Bayonne, à dix heures du matin. A ce moment, Godoy, mis en liberté par la junte suprême, sur l'injonction de Murat, quittait Madrid et courait en poste à Bayonne. Il fut suivi de près par les infants don Francisco et don Antonio; mais le départ forcé de ceux-ci excita, le 2 mai, une insurrection formidable.

Depuis le depart de Ferdinand, une irritation violente couvait dans les cœurs espagnols. Les soldats des deux nations ne se mêlaient plus, les gouverneurs commençaient à préparer la résistance, les classes élevées montraient une froide réserve; quant au peuple, plus expansif, il ne pouvait retenir sa colère, le couteau brillait déjà, des Français avaient été tués à Burgos et à Barcelone, et Tolède s'était à demi insurgée au cri de : « Vive Ferdinand VII! » lorsque du pavé du Zocodover l'étincelle électrique tomba sur les dalles non moins ardentes de la Puerta-del-Sol. Inévitable était le choc, car on le désirait avec passion de part et d'autre : les Castillans pour mater l'orgueil de ces fiers étrangers, et les Français pour donner, selon l'expression des officiers supérieurs, une leçon à la multitude. Dès longtemps, une insurrection avait été prévue; toute l'artillerie française avait été enfermée dans le Retiro; il ne restait dans Madrid que la garde impériale à pied et à cheval, la division d'infanterie commandée par le général Musnier et une brigade de cavalerie; mais les autres divisions, cantonnées au couvent de San-Bernardino, à Chamartin, à la porte de Fuencarral et au Prado, devaient accourir à la première alerte[2].

Dans les occasions de ce genre, quand l'effervescence des esprits

1. Toreno, t. I, p. 117.
2. Le général Foy, *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*, t. III, p. 163.



Raffet pinx^t P. Girardet sc.

MADRID

atteint son plus haut degré, un rien suffit pour amener la collision. Murat avait reçu l'ordre d'envoyer à Bayonne la reine d'Etrurie et le jeune infant don Francisco. La junte s'opposait à ce départ. Le peuple, apprenant que Murat l'exigeait, voulut l'empêcher par la force. Des domestiques du palais racontaient, le 2 mai, dans un rassemblement tumultueux, que l'infant versait des larmes et refusait de s'éloigner. Les femmes, à ce récit, pleuraient de douleur et les hommes de rage, lorsqu'on vit sortir du Palais-Real un officier français. Sa pelisse blanche et son pantalon rouge l'ayant fait reconnaître pour un aide de camp de Murat : « Le voilà ! s'écria la foule, il est venu pour nous enlever notre infant ! » Entouré, pressé aussitôt et menacé par cent bras, l'aide de camp allait périr, sans l'arrivée d'une patrouille de dix grenadiers qui, en croisant la baïonnette, le délivrèrent.

Murat était logé tout près dans l'hôtel de Godoy ; son bataillon accourt avec deux pièces de canon pour disperser le peuple. Il remplissait déjà la Plaza-Mayor et la vaste rue d'Alcala. On n'entend plus dès lors que vociférations mêlées au roulement du tambour et aux sons de la trompette qui appellent les troupes à leurs places d'armes. Les Espagnols s'arment de tout ce qui leur tombe sous la main, fusils de chasse, piques, vieilles épées, broches, couteaux catalans et bâtons. Tous les soldats, surpris isolément dans les maisons ou dans les rues, sont massacrés ; les cavaliers porteurs d'ordres et les officiers d'état-major attaqués, fusillés à bout portant, renversés de cheval ; on tire des fenêtres et les pierres pleuvent partout comme les balles, les femmes même versent à flots de l'eau bouillante des balcons.

Tandis que le peuple, un moment vainqueur, assouvissait sa fureur sur quelques mameloucks de la garde, les troupes avaient pris les armes. Des détachements d'infanterie se portent au pas de course sur les maisons d'où l'on tire, enfoncent les portes, et le feu y cesse à l'instant. Trois ou quatre coups de canon à mitraille avaient suffi pour balayer la rue d'Alcala. La garde impériale à cheval, sous les ordres de Daumesnil, et les lanciers polonais y passèrent ensuite comme les faucheurs dans un champ. L'insurrection éperdue s'était réfugiée au parc d'artillerie de la porte de Fuencarral, dans le quartier de la garnison espagnole : celle-ci

sortit la baïonnette baissée pour la soutenir; mais, malgré l'héroïque bravoure des deux officiers du génie, don Luis Daoiz et don Pedro Velarde, malgré l'ardeur du peuple et le froid courage des artilleurs, le cinquième régiment provisoire culbuta insurgés et soldats et enleva le parc dans une charge irrésistible. Sentant bien que le mouvement était prématuré, les membres de la junte et les ministres de la guerre et des finances, O'Farril et Azanza, parcouraient la ville à cheval en agitant des mouchoirs blancs et suppliant les Français d'épargner les vaincus. Grâce à leur intervention, le sang cessa de couler. L'émeute avait commencé à dix heures du matin, à deux heures tout était fini; mais il manquait dans les rangs trois cents soldats français, que Murat vengea le lendemain et les jours suivants en faisant fusiller après jugement, au Prado, une cinquantaine de leurs meurtriers[1].

Avant cet événement et le jour même de son arrivée, Napoléon avait fait signifier à Ferdinand, par Savary, qu'il était irrévocablement résolu de renverser du trône la race des Bourbons pour y substituer la sienne, et que Sa Majesté exigeait, en conséquence, sa renonciation à la couronne d'Espagne et des Indes en faveur de la dynastie napoléonienne. Les vieux rois (*los reyes padres*) étant arrivés sur ces entrefaites, Napoléon réunit toute la famille au château de Marrac. L'entrevue fut des plus orageuses : de la part de Carlos surtout, elle fit sur Napoléon une impression profonde. En sortant du salon, l'Empereur traversa avec agitation les appartements du château, se rendit dans le jardin, et, après avoir fait trois ou quatre tours avec beaucoup d'action, il appela toutes les personnes qui se trouvaient présentes, et, comme un homme plein d'un sentiment qui l'oppressait, il se mit à raconter, dans ce style animé, pittoresque, étincelant d'images, de verve et d'originalité qui lui était familier, tout ce dont il venait d'être témoin. Il frissonnait; ses ta-

1. On assura dans le temps, et le fait n'est pas improbable, que les Anglais, jaloux de l'accord qui régnait entre l'Espagne et la France, préparèrent cette journée en donnant la liberté aux galériens de Ceuta. On ajoute que ceux-ci avaient pour chef un assassin nommé Longanissa, auquel le gouverneur de Gibraltar fournit des déguisements et des poignards. En cet état, ces scélérats, entrés secrètement dans Madrid, pénétrèrent dans les cabarets et assassinèrent des soldats français. Le bruit se répandit aussitôt que les troupes de Murat avaient elles-mêmes commis ces meurtres, pour avoir l'occasion d'user de représailles et de piller la ville.

bleaux avaient transporté son auditoire au milieu de cette horrible scène. Il peignait le roi Carlos se plaignant à son fils de ses conspirations, de la perte de la monarchie que lui-même avait conservée entière au milieu des désordres de l'Europe, des outrages faits à ses cheveux blancs.

« C'était, disait l'Empereur, le roi Priam ! » Puis, s'arrêtant tout à coup, il ajouta au bout d'un moment de silence :

« La scène devenait fort belle, quand la reine est venue l'interrompre en éclatant en invectives et en menaces contre son fils ; et, après lui avoir reproché de les avoir détrônés, elle m'a demandé de le faire monter sur l'échafaud ! Quelle femme ! quelle mère ! s'écria-t-il ; elle m'a fait horreur ! elle m'a intéressé pour lui[1]. »

Inspiré par Godoy, Carlos IV avait sommé son fils, devant Napoléon, de lui restituer sa couronne, dès le lendemain, par une cession pure et simple, le menaçant, en cas de refus, *lui, ses frères et toute sa suite, de les regarder comme émigrés et de les traiter en conséquence.*

Napoléon approuva ce langage et soutint énergiquement le vieux roi. Ferdinand voulut répondre ; mais son père, s'élançant de son fauteuil, lui parla d'un ton digne et terrible ; il fut même sur le point de le frapper en lui reprochant d'avoir voulu lui enlever la vie avec la couronne. A ces mots, la reine, jusque-là silencieuse, éclata à son tour et vomit contre son fils un torrent d'injures. Emportée par sa rage, elle alla, dit-on, jusqu'à demander à l'Empereur la tête de ce fils ingrat. Ferdinand resta muet et envoya une renonciation conditionnelle[2]. Comme on en débattait les termes, un courrier apporta la nouvelle de l'insurrection de Madrid. Napoléon s'empressa d'aller en donner connaissance aux vieux souverains. Il eut avec eux une longue conférence, le 5 mai au soir, puis on fit appeler Ferdinand.

Il était cinq heures. Tout le monde se tenait assis, excepté le prince. Son père renouvela ses précédentes accusations, l'accabla d'outrages, lui imputa l'insurrection du 2 mai et les massacres qui en avaient été la suite, et, lui prodiguant les noms de perfide et de

1. *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne.*

2. Le comte de Toreno, *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, t. I, p. 152.

traître, il lui signifia, pour la seconde fois, que s'il ne renonçait pas à la couronne, il allait être traité à l'instant même comme un usurpateur, et accusé avec toute sa maison de conspiration contre la vie de ses souverains[1]. Ferdinand, effrayé, abdiqua le lendemain. La veille, son père avait cédé la couronne à Napoléon; les infants adhérèrent, à Bordeaux, à cet acte rédigé par Duroc et le prince de la Paix, et, le 10 mai, Carlos IV, sa femme Maria-Luisa, l'infant don Francisco et le prince de la Paix partirent pour Fontainebleau et passèrent de là à Compiègne. Le lendemain, Ferdinand et les infants don Carlos et don Antonio quittèrent aussi Bayonne pour le château de Valençay, propriété du prince de Talleyrand, qui leur fut assignée pour résidence. Enfin, le 6 juin suivant, Napoléon rendait ce décret daté de Bayonne :

« Napoléon, par la grâce de Dieu, empereur des Français....., à tous ceux qui ces présentes verront, salut :

« La junte d'État, le conseil de Castille, la municipalité de Madrid, nous ayant fait entendre que le bonheur de l'Espagne exigeait que l'on mît un prompt terme à l'interrègne, nous avons résolu de proclamer, comme nous proclamons par les présentes, roi d'Espagne et des Indes notre bien-aimé frère Joseph-Napoléon, actuellement roi de Naples et de Sicile.

« Nous garantissons au roi des Espagnes l'indépendance et l'intégrité de ses États, aussi bien de ceux d'Europe que de ceux d'Afrique, d'Asie et d'Amérique. »

1. *Id.*, p. 153.

CHAPITRE XVII

LES JUNTES.

Conséquences des décrets de Bayonne. — Explosion de l'esprit national en Espagne. — Les comités provinciaux de salut public. — Junte des Asturies. — Le sellier de la Corogne. — Les Étudiants de Santiago. — Don Antonio Filangieri. — Insurrection de Santander. — Léon et la vieille Castille. — La guerre ou la corde. — Meurtres de Palencia. — La fête de l'Ascension à Séville. — Tap y Nuñez. — Le camp de Saint-Roch. — Castaños. — Le capitaine général Solano. — Assassinats de Cadix. — Junte de Grenade. — Le père Puebla. — Junte de Badajoz. — Calatrava. — Désertion des troupes. — Insurrection de Valence. — Moncey à Valence. — *El padre Rico*, le chanoine de Madrid. — Férocité de don Balthazar. — Massacres des Français. — La junte et les assassins. — Insurrection de Saragosse. — Don José Palafox. — Proclamation de la junte. — Tortose et Lerida. — Joseph Bonaparte. — Le maréchal Bessières à Burgos. — *Somatenes* de Catalogne. — Le tambour général. — Dupont à Tolède. — Sac et pillage de Cordoue. — Le maréchal Moncey dans la Huerta. — Assaut de Valence. — Victoire de Rioseco. — Entrée de Joseph à Madrid. — Dupont à Andujar. — Reding et Castaños. — Védel à la Caroline. — Capitulation de Baylen.



Une telle révolution devait avoir des conséquences graves. On ne change pas du jour au lendemain les idées et les mœurs d'un peuple; et le plus beau côté du caractère espagnol, c'est l'esprit national, souvent exclusif, mais toujours noble, ardent et passionné. Au bruit du canon du 2 mai, l'Espagne avait tressailli d'étonnement et de colère ; quand elle se vit enlever ses rois et ses infants, ce ne fut plus la nation apathique, lente et somnolente, qui restait depuis des siècles couchée à l'ombre, dans son manteau, mais une lionne à laquelle on ravit ses faons.

Les juntes ou comités provinciaux de salut public se formèrent de toutes parts. Dès le 24 mai, Oviedo avait organisé celle des Asturies. Levés en masse, à minuit, au son du tocsin, ces fiers montagnards s'étaient emparés de l'arsenal où se trouvaient, par l'imprudence du prince de la Paix, cent mille fusils, et le marquis de Santa-Cruz et de Marcenado et le chanoine don Ramon de Llano-Ponte, chefs du pouvoir nouveau, venaient de déclarer la mise sur

pied de dix-huit mille hommes, et de déclarer la guerre à Napoléon.

Le 20, à la voix d'un sellier courageux et énergique, Sinforiano-Lopez, la Corogne se prononça. Don Antonio Filangieri, capitaine général de la Galice, accepta la présidence de la junte, et l'insurrection s'opéra avec un ensemble parfait. Les recrues furent versées dans les régiments anciens, et l'on organisa de nouveaux corps, parmi lesquels se distingua plus tard, par sa valeur et son patriotisme, le bataillon appelé *littéraire*, parce qu'il était composé des étudiants de l'Université de Saint-Jacques. Ces forces, réunies à celles, qui vinrent s'y fondre dans la suite d'Oporto, formaient un effectif d'environ quarante mille hommes.

Pendant que la junte, sous la direction de l'évêque d'Orense, recevait le baptême de sang des guerres civiles par le meurtre du capitaine général qu'un soldat, du régiment de Navarre tua froidement, le 24 juin, dans les rues de Villafranca et par l'assassinat du régidor d'Orense, et se mettait en relation avec l'Angleterre, Santander et toute la montagne s'insurgeaient aux cris de : Vive Ferdinand VII! mort à l'adjudant Bessières! et l'évêque, président de la junte, prenait le titre d'altesse et de régent de Cantabrie.

Comprimé à Logroño, où le général Verdier dispersa facilement avec ses deux bataillons les paysans en armes, et à Ségovie, qui ne put résister aux baïonnettes du général Frère, le mouvement prit tout à coup une extension rapide dans le royaume de Léon et la Vieille-Castille. Le capitaine général de cette dernière province, don Gregorio de la Cuesta, résistait sagement à la pression du peuple. Les exaltés de Valladolid ayant dressé une potence sous son balcon et lui enjoignant de choisir entre l'insurrection et la corde, il se décida, bien à regret, pour le premier parti.

Ces violences étaient de mauvais augure. L'exaltation ne tarda pas, en effet, à porter ses fruits sanglants. Le poignard fit son œuvre à Palencia, Ciudad Rodrigo, Madrigal, et le premier sang dont se teignirent les baïonnettes des recrues de Valladolid fut celui de Cevallos, préfet du collége militaire de Ségovie.

L'élan ne fut ni moins vif ni moins spontané dans les provinces méridionales. Deux hommes perdus, le comte de Tilly et un contrebandier étranger, nommé Tap y Nuñez, firent soulever Séville, le

26 mai, jour de l'Ascension, au coucher du soleil. La junte se qualifia junte suprême de l'Espagne et des Indes, ordonna une levée en masse des hommes de seize à quarante-cinq ans, et, par son exemple, détacha toutes les villes importantes telles que Xerez, Ronda, Carmona, Lebrija, du gouvernement de Madrid. Il restait le camp de Saint-Roch, où Castaños commandait à huit mille neuf cent quarante-un hommes de troupes de ligne, et Cadix. Castaños s'empressa de reconnaître la junte, et un émissaire, ardent et habile, le comte de Teba, sut entraîner Cadix. Les mains teintes du sang du comte del Aguila, que des assassins du faubourg de Triana tuèrent, après l'avoir attaché aux grilles du balcon, à coups de carabine, et du sang de Solano, capitaine général de Cadix, livré par un novice des chartreux et égorgé par la populace et la soldatesque réunies sur la place San-Juan-de-Dios, la junte déclara la guerre à la France, et jura de ne poser les armes que lorsque Napoléon aurait rendu à l'Espagne son roi et ses infants, et qu'il se serait engagé à respecter les droits sacrés de la nation, sa liberté et son indépendance.

Jeen et Cordoue reconnaissaient la suprématie de Séville ; mais Grenade se montra plus jalouse de son autonomie. Elle voulut avoir son gouvernement et son armée. Insurgée, le 30 mai, à l'issue d'une procession générale, la population constitue une junte dont le capitaine général Escalante, caractère indécis et faible, était le chef nominal, et le père Puebla, hiéronymite distingué, l'âme. Malaga, se levant à cette nouvelle, arracha le consul français et un partisan de Napoléon du fort de Gibraltar, où l'on faisait semblant de les garder pour les sauver, et inaugura son pronunciamiento par le sang, comme Cadix, comme Séville, comme Grenade. Presque en même temps, Reding, son gouverneur, un Suisse mercenaire, prit le commandement de l'armée insurrectionnelle ; Martinez de la Rosa, le président actuel du sénat, courut mendier à Gibraltar l'or et l'appui de l'Angleterre.

Les esprits fermentaient depuis longtemps dans l'Estramadure. Le jour de Saint-Ferdinand, don José-Maria Calatrava décide le mouvement de Badajoz, et l'armée que forme la junte, grâce aux déserteurs des régiments de Portugal, s'élève rapidement à vingt mille hommes. Occupées par l'armée française, les cinq provinces

de la Nouvelle-Castille ne purent former des juntes ; mais officiers et soldats espagnols, désertant en masse, allaient grossir en revanche l'armée de l'est.

Les sapeurs de Végner, quittant clandestinement Alcala de Henarès avec armes et bagages, tambours et munitions, donnèrent le signal. Imités dans la Manche par les carabiniers royaux, à Calatrava, par les volontaires d'Aragon et un bataillon du régiment de Savoie, ils eurent l'honneur de se ranger les premiers sous le drapeau des juntes méditerranéennes. Là, par malheur pour les Français, l'élan fut aussi vif que général. De Carthagène, insurgée la première, l'enthousiasme, s'enflammant comme une traînée de poudre, gagne Murcie. Le 24 mai, à sept heures du matin, quatre officiers, envoyés par la junte de Carthagène, entrèrent à Murcie en proclamant Ferdinand VII. Le peuple s'agite à ces cris, les étudiants de San-Fulgencio les répètent avec ardeur, et le tumulte s'accroissant, les régidores se réunissent en conseil avec le chapitre ecclésiastique et la noblesse, et arrêtent que Ferdinand sera solennellement proclamé, ce qui eut lieu sur-le-champ au milieu des acclamations[1].

Aucun malheur n'arriva dans cette ville. Dans celle de Villena, le corrégidor fut tué ainsi qu'un de ses commis haï de la populace. On élut une junte de seize membres prise parmi les personnes les plus considérables du pays, et présidée par l'ancien ministre de Carlos IV, le vieux Florida Blanca. Gonzalez de Llamas, ancien colonel de milices, reçut le commandement des troupes, et l'on commença, sans perdre de temps, à prendre des mesures d'armement et de défense : à Valence, le père Juan Rico, religieux franciscain, fanatisa toutes les têtes, s'offrant pour chef à la foule enthousiaste, qui débouchait, aux cris de Vive Ferdinand VII, des places de Las Pazas et de Santo-Domingo et qui l'acclama avec frénésie et le porta à bras jusqu'à la cour de l'*acuerdo real*. Le moine créa une junte très-nombreuse, mi-partie d'artisans et de nobles, et la mena où il voulut. Il n'en fut malheureusement pas de même du peuple, bête féroce en temps de troubles, que nulle main n'est assez forte pour retenir quand on l'a déchaîné.

1. Comte de Toreno, *Histoire de la révolution d'Espagne*, t. I, p. 233.

Le peuple de Valence avait déjà tué, dans ses bras, à coups de poignard, le baron de Saavedra, accusé de tiédeur, dont la tête fut plantée au bout d'une pique et promenée dans toutes les rues et places de Valence, pour l'exemple de la noblesse. Dirigé par un scélérat émérite, don Balthazar Calvo, chanoine de l'église de San-Isidro de Madrid, il égorgea, dans la soirée du 5 juin, trois cents Français, enfermés, sous un prétexte d'humanité, dans la citadelle de Valence.

Au lieu de faire saisir ce bandit, la junte se l'adjoignit sur la proposition d'un de ses membres. Dans la matinée du 6, Calvo vint y siéger les mains teintes de sang.

Tous les membres étaient consternés. Rico, seul, indigné de la boucherie de la citadelle et de la place de Los Toros, apostropha énergiquement l'assassin, et affirma que Valence était perdue s'il ne passait à l'instant même par les mains du bourreau. Calvo pâlit; la junte reprenait courage, quand une bande de populace, détachée par le sanguinaire chanoine de San-Isidro, après avoir forcé les maisons où s'étaient réfugiés quelques Français, traîna jusque dans la salle des séances huit de ces malheureux qu'elle voulait égorger aux pieds mêmes du président.

Le consul anglais Tupper, qui en avait déjà sauvé quelques-uns, essaya mais en vain et au péril de sa vie de faire baisser les couteaux. On massacra ces malheureux jusque sur la table de la junte. Ceux qui la composaient s'enfuirent épouvantés et tout couverts du sang de ces huit victimes qui rejaillit sur leurs habits. La terreur, dès lors, régna seule à Valence; le padre Rico s'était caché, et Calvo, maître du terrain, méditait des projets atroces.

Le monde, heureusement, n'est pas composé que de lâches. Le padre Rico, courant la nuit de maison en maison, rendit un peu de cœur aux membres de la junte. Ils se réunirent de nouveau le 7, et, sur la proposition du père, décrétèrent l'arrestation de Calvo. Saisi par surprise et jeté sur un bâtiment qui l'emporta à Mayorque, il en fut ramené à la fin du mois et étranglé par le bourreau en punition de ses crimes. Des bandits, ses complices, deux cents périrent après lui par la corde ou par la *garrote*.

Avec les événements de Valence coïncidait l'insurrection de Saragosse. Deux fois, le peuple que dirigeait sous main un moine

du faubourg, le padre Jorge, avait changé le capitaine général. Le 26 mai, il élut par acclamation don José Robolledo de Palafox y Melci, jeune homme de vingt-huit ans. Le nouveau chef s'entoura d'abord d'un conseil composé du père don Basilio Bogiero, son ancien maître, don Lorenzo de Rozas, qu'il nomma corrégidor et intendant, et don Ignacio Lopez, excellent officier d'artillerie; puis il fit élire une junte et publia un manifeste où il était dit fièrement :

« Que l'empereur Napoléon, tous les membres de sa famille, et enfin tous les généraux français étaient responsables de la sûreté du roi et des infants; et que dans le cas d'un attentat contre des vies si précieuses, la nation userait de son droit souverain. »

Maintenue par le général Duhesme, Barcelone ne put recevoir la junte de Catalogne, qui alla s'établir à Lérida. Tortose s'était déjà empressée de former la sienne; de là le mouvement s'étendit jusqu'aux îles Baléares et aux Canaries.

Tel était l'état des choses, lorsque Joseph Bonaparte partit pour Madrid. Il ne devait y arriver qu'au bruit de la fusillade et du canon. Tandis qu'une ombre de junte réunie à Bayonne et composée d'une poignée d'Espagnols ambitieux et trembleurs bâclait une ombre de constitution pour étayer cette royauté éphémère, la guerre civile avait éclaté et le sang coulait dans les provinces.

Le maréchal Bessières, dont le quartier-général était à Burgos, porta les premiers coups. Marchant sur Valladolid, il battit à plate couture les troupes peu aguerries du capitaine général La Cuesta à Cabezon, prit et désarma la capitale, et rentra dans Santander avec autant de facilité que s'il n'eût fait qu'une promenade militaire. Non moins heureux que le maréchal, Lefebvre-Desnouettes, simple général de brigade, parti, le 7 juin, de Pampelune avec cinq mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux, passa l'Èbre, s'empara de Tudela, et ayant rencontré Palafox dans les bois d'oliviers d'Olagon, le culbuta si rudement que le capitaine général de la junte, sorti à la tête de cinq mille soldats, n'en avait plus autour de lui que deux cent cinquante en rentrant à Saragosse.

Le *somaten* seul, ou levée en masse de Catalogne, ramena le général Schwartz à Barcelone, bien qu'il ne fût commandé que par le fils d'un marchand de Manresa, nommé Francisco Riera, et par

un tambour de San-Pedor, et triompha, le 14 juin, par sa valeur tenace de la tactique et de l'ardeur du brave général Chabran.

Le 24 du même mois, le général Dupont, qui avait pris ses quartiers à Tolède, se dirigeait sur Cadix par la Manche : au lieu de chercher à l'arrêter dans les défilés de la Sierra-Morena, le général de la junte d'Andalousie, don Pedro Agostino de Etchavarri, prétendait défendre le passage du Guadalquivir et couvrir Cordoue. Il connaissait mal les soldats français qui enlevèrent du même pas le pont d'Alcolea et l'ancienne capitale des émirs : quelques boulets avaient suffi pour enfoncer la porte Neuve. L'armée se précipita par là comme un torrent et saccagea la ville.

La célèbre cathédrale et l'antique mosquée des Arabes, jadis rivale en sainteté de Médine et de la Mecque, et la première en magnificence, en splendeur et en richesses, devint la proie du soldat avide et irrité. Les couvents del Carmen, de San-Juan-de-Dios et des Terciaires furent ruinés de fond en comble. Le massacre fut grand et riche le butin. Une ville de quarante mille âmes, opulente depuis des siècles, et renfermant des églises où la piété des fidèles avait accumulé les trésors, offrait une magnifique proie à l'avidité bien connue des généraux du temps. Des seuls dépôts de la Trésorerie et de la *Consolidation*, le général Dupont tira plus de dix millions de réaux, sans parler des sommes prises dans les caisses publiques et particulières. Il compléta le pillage en frappant sur les habitants une énorme contribution de guerre, et prépara ainsi le châtiment qui ne manque jamais aux mauvaises actions.

Le sac de Cordoue enflamma d'une telle fureur les populations rurales qu'elles prirent les armes sur toute la sierra. Harcelé à chaque pas, le soldat français s'irritait et frappait de plus en plus fort. L'incendie de Valdepeñas et le saccagement de Jaen vengeaient les coups de fusil d'Andujar et l'assassinat du général René fait prisonnier et tué par les paysans.

A peu près vers le même temps, le maréchal Moncey allait châtier Valence. Franchissant, malgré l'ennemi et grâce aux Basques du général Harispe, l'étroit et rude défilé de Las Cabrillas, il arriva, le 25 juin, à la venta de Buñol, d'où l'on découvre les riches plaines et les jardins embaumés de la *Huerta*, si chère aux Maures.

Valence est située sur la rive droite du Guadalaviar; cent mille âmes forment sa population. On en compte plus de soixante mille dans les villages, ventas et métairies de son immense et délicieuse plaine. Tout le monde avait pris les armes, et Moncey ne pouvait opposer à cette multitude fanatique, retranchée derrière le vieux rempart en pierre, couverte par la citadelle, et que soutenaient au dehors les camps volants de Gamendez, Caro et Adorno, que huit mille hommes harassés de fatigue. Il tenta l'assaut, néanmoins, malgré sa faiblesse; mais, trois fois repoussé à la batterie de Santa-Catalina et à la porte del Quarte, il dut se retirer avec une perte de deux mille hommes.

Cet échec fut brillamment vengé, le 14 juillet, par le maréchal Bessières à Rioseco. L'armée de Galice, forte de vingt-deux mille hommes, s'avançait vers Burgos, sous le commandement de Cuesta et de don Joaquin Blake. Malgré son infériorité, Bessières les prévint et les battit, comme toujours, ils perdirent leur artillerie, quatre mille soldats et Rioseco, dont les habitants payèrent chèrement le malheur de leurs généraux. La victoire ouvrit à Joseph les portes de Madrid, où il entra, le 20 juillet 1808, à six heures et demie du soir, escorté de plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie, d'un nombreux état-major et de quelques-uns de ces Espagnols compromis, qu'on nommait amis des Français (*afrancesados*). Le 25 du même mois, jour de la fête de Saint-Jacques, patron de l'Espagne, il fut couronné solennellement au milieu de l'indifférence et de l'hostilité sombre du peuple. Toutes les autorités, ainsi que les premiers personnages de la cour, lui prêtèrent serment de fidélité; mais le conseil de Castille et la cour des alcades s'y refusèrent nettement.

Cet acte d'audace était le prélude d'une grande calamité. Nous avons laissé le général Dupont à Andujar. Le 28 juin, le général Védel lui amena un renfort composé de six mille hommes d'infanterie, sept cents chevaux et de douze pièces de canon. Le 29, il était établi à Baylen dans une bonne position; Dupont occupait toujours Andujar, observant les mouvements de l'armée de la junte de Séville, disposée en trois divisions, avec un corps de réserve. Dupont ayant les deux divisions Védel et Gobert réunies à la sienne, les forces dont il disposait formaient alors un effectif de dix-neuf

mille combattants et de trente-huit bouches à feu. Par une série des plus fatales de malentendus, de marches et de contre-marches inutiles, les divisions du général en chef français se trouvèrent dispersées à la Caroline, Baylen et Andujar. Les trois généraux espagnols, Castaños, La Peña, de Reding, profitent des faux mouvements de Dupont, un des meilleurs et un des plus braves généraux de l'Empire. Pris à Baylen au moment où il partait d'Andujar pour se réunir à Védel entre les deux armées de Reding et de Castanos, Dupont ne put enfoncer, avec des soldats jeunes, fatigués et épuisés par la chaleur et par la soif, les masses d'excellentes troupes échelonnées sur la route et appuyées aux montagnes qui la bordent des deux côtés, et Védel ayant joint à toutes ses fautes celle de ne pas accourir au bruit du canon, afin de dégager son chef, celui-ci, après un combat acharné de six heures, demanda une suspension d'armes à Reding.

Pendant ce temps, La Peña était arrivé sur les derrières de Dupont avec dix-huit mille hommes, et la division Védel, descendant enfin de la Caroline, plaçait le général Reding dans la position où était Dupont par rapport à la Peña. La lutte semblait donc pouvoir être reprise dans des conditions favorables aux Français, et Védel le pensait, car il attaqua en arrivant. Un ordre de son chef lui enjoignit de s'arrêter et de respecter l'armistice. Le lendemain, un conseil de guerre, convoqué par Dupont sous les menaces de la Peña, qui ne lui accordait qu'une heure pour poser les armes, prenait la délibération suivante :

« Le général en chef ayant réuni dans sa baraque MM. les généraux et officiers supérieurs, il leur a demandé leur avis sur la situation où se trouve le corps d'armée, et sur la proposition faite par l'ennemi de se rendre prisonniers de guerre. On a considéré que le combat de la veille, qui a duré neuf heures et qui a été si violent et si meurtrier, n'ayant pas produit le résultat que l'on en attendait, celui d'ouvrir le passage de Baylen, dont l'ennemi, fort de vingt à vingt-cinq mille hommes, était maître, on ne pouvait engager une nouvelle affaire avec quelque espoir de succès. On a observé que le moral de la troupe était très-altéré ; que presque toute notre artillerie était démontée ; que le reste de l'armée du général Castaños était sur nos derrières et fermait le



Raffet del.

Burdet sc.

SARAGOSSE

(Juin 1808.)

Publié par Furne à Paris

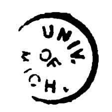


Raffet del. Burdet sc.

SARAGOSSE

(Juin 1808.)

Publié par Furne à Paris.


UNIV.
OF
MICH.

CHAPITRE XVIII

ANGLAIS, FRANÇAIS ET GUERILLEROS.

Le roi Joseph sort de Madrid. — Premier siége de Saragosse. — Palafox. — Junot en Portugal. — Sir Arthur Wellesley. — Convention de Cintra. — Patriotisme de l'armée de la Romana. — La junte d'Aranjuez. — Napoléon au Corps législatif. — Les huit corps de l'armée française. — Les défilés de Somosierra. — Sir John Moore. — Bataille de la Corogne. — Second siége de Saragosse. — Bataille de Talavera. — Le duc de Wellington. — Combat d'Occana. — Le général Suchet. — Prise de Tortose. — Insurrection des colonies de l'Amérique espagnole. — Le curé Hidalgo. — Notre-Dame de Guadalupe. — Le maréchal Ney. — Prise d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo. — Tactique de lord Wellington. — L'armée anglaise. — Misère et souffrances de l'armée de Masséna. — Les guerilleros. — Espoz y Mina. — *El Pastor*. — *El Montequero*. — Franceschito. — *El Chaleco*. — *El Chambergo*. — *El Medico*. — *El Caracol*. — Les Bocamerteros. — Jauregny. — *El Frayle*. — *El Marquesito*. — L'Empecinado. — Guérillas de Tapia et de Merino. — Le général Hugo. — Guérillas de Ségovie et de Valladolid. — Don Lorenzo Aguilar. — La guérilla de Bourbon. — Kellermann. — Don José-Joaquin Duran et le général Roguet. — Les cortès de 1810. — Décrets de Cadix. — Départ de Joseph de Madrid. — Évacuation du Portugal. — Victoires de Soult. — Rentrée de l'armée impériale en France. — Belle retraite de Suchet.



HASSÉ de Madrid par la capitulation de Baylen, Joseph, après sept jours de règne dans la capitale, fut forcé de se replier sur Burgos. La victoire, qui semblait sourire aux Espagnols, les suivit encore à Saragosse. Après avoir facilement dispersé les rassemblements de paysans, commandés par le marquis de Lazan, frère de Palafox, le 15 juin 1808, le général Lefebvre-Desnouettes se présenta devant Saragosse avec sa division. La plupart des paysans qu'il venait de chasser devant lui s'étaient réfugiés dans cette capitale de l'Aragon, et aussi tenaces derrière un mur que prompts à fuir en rase campagne, ils enflammaient le courage de la population, et préparaient si naturellement la résistance qu'ils interrompirent les délibérations de l'ayuntamiento en entrant dans la salle, armés de trabucos, et s'emparant sans façon des fenêtres pour faire feu. Le peuple, pendant ce temps, traînait à bras les canons sur les points par où l'on pensait que déboucherait l'en-

nemi, et, quoique sans chef, courait, avec un ordre admirable, au son du tocsin, au devant de lui. Lefebvre avait formé trois colonnes qui attaquèrent au même signal les trois portes du Portillo, del Carmen et de Saint-Engrace. Foudroyée par le canon de l'Aljaferia, le vieux château des Maures et des inquisiteurs, la première fut forcée de battre en retraite; la seconde, fusillée à bout portant par les *labradores* (paysans) et les hommes du peuple, embusqués derrière les murs dans les maisons et les oliviers, n'obtint guère un meilleur succès; et la troisième, composée surtout de cavalerie, qui était parvenue à franchir la porte Saint-Engrace, ne put se maintenir dans ses ruelles malgré une lutte acharnée de trois heures. On se battit aussi jusqu'à la nuit dans le champ d'oliviers appelé de *las Eras*.

La population tout entière, hommes, femmes, enfants, avait pris part à cette première escarmouche : ivre de son triomphe, elle croyait tout gagné. Le corrégidor don Lorenzo Calvo de Rosas, qui voyait les choses plus froidement, passa la nuit avec d'anciens officiers, tels que le capitaine Cerezo, le colonel don Mariano Renovales, don José Zamoray, chef influent des labradores, don Santiago Saas, curé de San Pablo, à organiser sérieusement la résistance. On nomma des chefs; des armes furent distribuées indistinctement au peuple, aux labradores, aux bourgeois, aux ecclésiastiques et aux moines. L'ingénieur Antonio San Genis, ayant pour adjoints les frères Tabuença, architectes de la ville, se chargea de diriger la défense. Aussitôt, par ses ordres, tout le monde se met à l'œuvre : on construit des batteries, on coupe les rues par des tranchées et des barricades; et tandis que dans la ville, illuminée *à giorno*, allaient, venaient, travaillaient ou prenaient leurs postes, tous ces braves Saragosains, les religieux et les enfants fondaient des balles; les femmes et les religieuses faisaient de la charpie et préparaient des sacs à terre.

Personne n'avait dormi à Saragosse cette nuit-là. Le lendemain, on célébra la Fête-Dieu avec la pompe accoutumée, et, dans l'exaltation de leurs espérances et de leur patriotisme, les moines promirent au peuple que Dieu leur donnerait bientôt une autre victoire. Palafox, en effet, ralliant les bandes de son frère et du baron de Versages, avait pris position à Epila, afin d'illustrer cette

ville par un autre 23 juin. Mensonge, hélas! des anniversaires. Dans la nuit de ce jour glorieux, attaqué à l'improviste par Lefebvre, il n'eut que le temps de s'enfuir à Saragosse, laissant quinze cents des siens blessés ou morts sur le champ de bataille. Craignant que la nouvelle de cette déroute ne glaçât les cœurs, le corrégidor, trois jours plus tard, les relevait par un acte de nature à frapper vivement l'imagination espagnole. Devant les portes et dans la place du Carmen, où se pressait une foule immense, le major du régiment d'Estramadure fit prêter en ces termes le serment civique à tous ceux qui avaient des armes :

« Vaillants et loyaux soldats d'Aragon, vous jurez, devant la bannière de Notre-Dame del Pilar, de défendre votre sainte religion, votre roi et votre patrie; de ne jamais fléchir sous le joug de l'infâme gouvernement français, et de n'abandonner jamais ni vos chefs ni votre bannière protégée par la très-sainte (*santissima*) Vierge del Pilar, notre patronne ! »

Un seul cri s'éleva de cette foule :

« Nous le jurons ! »

Les Saragosains tinrent parole. Vigoureusement attaqués par le général Verdier, arrivé le 27 juin, et qui prit le commandement comme le plus ancien, ils se défendirent avec une admirable bravoure jusqu'au 14 août, et justifièrent l'orgueil patriotique de Palafox. Les femmes même eurent leur part de cette gloire; car tandis que l'oncle Jorge (*Tio Jorge*), Marco del Pont, Torres Obispo, Estrada, Velasco et don Fernando Gomez de Butron, soutenaient vaillamment sur la brèche l'honneur aragonais, une jeune fille de vingt-deux ans, Agustina Saragoza, les surpassait tous, en restant seule dans la batterie à la porte del Portillo et mettant le feu aux canons abandonnés par les artilleurs.

Malgré cette héroïque défense et la réponse de Palafox à la sommation laconique de Verdier : Guerre au couteau ! *Guerra a cuchillo!* Saragosse n'en pouvait plus et allait se rendre, lorsque le général français apprit la capitulation de Baylen, et, levant le siége au milieu des murmures de ses soldats, se replia sur la Navarre.

Une expédition anglaise, commandée par sir Arthur Wellesley, connu dans l'histoire sous le nom de Wellington, débarquait sur ces entrefaites en Portugal, et forçait Junot à signer, le 22 août, la

convention de Cintra, non moins fatale à la cause de Joseph que la capitulation de Baylen, puisqu'elle livrait le Portugal à l'ennemi. La flotte britannique ramenant par surcroît de bonheur l'armée de la Romana, cantonnée en Danemark, et qui déserta en masse les drapeaux français pour venir défendre sa patrie, on ne douta plus dès lors du salut de l'Espagne, et une junte centrale de quarante-deux membres alla s'établir, vers le mois de septembre, à Aranjuez.

Son autorité embrassant tout le royaume, on s'attendait, dit l'historien anglais de la campagne de sir John Moore, que cette unité dans le pouvoir produirait à la fois l'union et la vigueur indispensables dans les mesures politiques et militaires. Mais, en résultat, ce nouvel arrangement fut de peu d'utilité à l'Espagne. La junte était trop nombreuse : les intérêts particuliers, la jalousie mutuelle, les haines individuelles, présidèrent à ses conseils. Jalouse de ses généraux, la junte ne leur donna aucun pouvoir, les tenant chacun à la tête de corps séparés. C'est ainsi qu'elle empêcha toute unité d'action.

Tel était l'état des choses lorsque Napoléon convoqua le Corps législatif à Paris, et lui dit, le 25 octobre :

« Je pars dans peu de jours pour aller moi-même à la tête de mon armée couronner le roi d'Espagne à Madrid, avec l'aide de Dieu, et planter mes aigles sur les forteresses de Lisbonne. »

Quatre mois après, ce programme était rempli. Entré en Espagne à la tête de huit corps d'armée que dirigeaient les maréchaux Victor duc de Bellune, Bessières duc d'Istrie, Moncey duc de Conegliano, Lefebvre duc de Dantzick, Mortier duc de Trévise, Ney duc d'Elchingen et les généraux Saint-Cyr et Junot, Napoléon, dont les lieutenants avaient déjà battu Blake et Castaños, forçait, le 29 novembre, les défilés de Somosierra, entrait, le 4 décembre, à Madrid, et chassait vers la mer l'armée anglaise de Moore, qui eut à peine le temps de s'embarquer à la Corogne.

Le général Saint-Cyr, pendant ce temps, avait fait en cinquante jours sa mémorable campagne de Catalogne. Descendant les Pyrénées au commencement de novembre 1808, il attaqua Roses le 18, prit le fort du Bouton le 4 décembre, franchit la Fluvia cinq jours après, et, côtoyant tantôt la mer, pour éviter Girone et Hostalrich, tantôt, lorsqu'il eut tourné ces deux places, prenant audacieuse-

ment sans artillerie la route de terre, il passa sain et sauf entre les canonnières anglaises, les corps espagnols d'Alvarez, de Milans et de Lazan, culbuta du premier choc l'armée du général Vivès, retranchée sur les hauteurs de Cardedeu, et alla débloquer Duhesme à Barcelone. L'illustre général, l'un des premiers tacticiens du siècle, ne s'en tint pas là. Avec moins de dix-huit mille hommes, il venait d'emporter rapidement une place forte pourvue d'un immense matériel, de faire quatre mille prisonniers, de disperser comme un troupeau la grande armée de Catalogne, en lui enlevant tout son parc de munitions et tous ses canons; le 21 décembre, après trois jours de repos, il porta le coup mortel à l'ennemi à Molins-del-Rey, en le chassant de son camp fortifié du Llobregat, et resta maître de la campagne en Catalogne[1]. Vainqueur sur tous les points, l'empereur alors ordonna de réparer l'échec de Saragosse.

Depuis la retraite si inopportune du général Verdier, les Aragonais avaient le droit de se croire invincibles. Ce peuple, énergique et fier, se pressant autour de Palafox, venait de lui donner trente-cinq mille soldats enflammés du même patriotisme, et dont on peut se figurer l'exaltation par le langage de leur chef. Apostrophant d'abord Napoléon dans une proclamation ardente comme le soleil du pays :

« Tu as voulu, lui disait-il, engager toute la famille de nos souverains à une fuite honteuse, afin de t'emparer du royaume ainsi abandonné ; mais les amis les plus fidèles de la patrie se sont serrés autour de Carlos et de Ferdinand, pour que le vieillard affaibli cédât à son fils plus robuste la défense de la couronne. Tu as voulu alors régner en personne sur le territoire espagnol. Conseillé par ses amis les plus dévoués, entouré par les hommes les plus éclairés de son peuple, le jeune monarque, plein de respect et de confiance pour toi, s'est empressé d'aller à ta rencontre jusqu'à Bayonne. Là, tu as voulu alors, dans une réunion solennelle de la famille royale, décider aux yeux de toute l'Europe du bonheur de l'Espagne; mais là se déchira tout à coup le voile qui cachait la perfi-

1. Voir l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. IX, p. 491, où M. Thiers a fait un récit admirables des événements militaires de 1808.

die de ton cœur; là tu as ravi la liberté aux rois et à leur famille; là, tu t'es, comme un brigand, emparé de la couronne d'Espagne pour la mettre sur la tête de ton frère. C'est ainsi que tu as récompensé nos rois; c'est ainsi que tu nous as comblés de bonheur : voilà où mènent les alliances que l'on conclut avec toi!

« Généreux compatriotes et frères d'armes! ressentez cet affront déloyal, pensez à la douleur du jeune monarque, réfléchissez à l'affliction du vieux roi et de sa noble compagne.

« Nous les avons sans cesse devant nos âmes fières, l'humiliation d'une résignation forcée, l'opprobre d'une arrestation accompagnée de violences, l'obscurité d'un cachot humide que Bonaparte leur prépare peut-être. Espagnols, ne vous laissez pas tromper par les mensonges qui lui sont si familiers! Il ressemble au prince du ténébreux abîme, qui d'abord pervertit et ensuite précipite dans une ruine totale. Songez à toutes les belles promesses qu'il a faites en Italie, et au mal qu'il y a opéré! Les villes d'Italie, jadis florissantes et célèbres, sont aujourd'hui désertes et ignorées. *Rome la Sainte* est par Bonaparte devenue l'impie; *Naples l'Heureuse* est dans un état pitoyable; *Venise la Riche* est misérable; *Gênes la Superbe* est abaissée; *Milan la Grande* est dépeuplée; *Florence la Belle* est flétrie; *Bologne la Grasse* soutient à peine l'existence languissante de ses citoyens; *Padoue la Savante* a perdu le savoir qui faisait sa célébrité; *Ravenne l'Antique* est obligée de se plier à de nouveaux vices et de nouveaux crimes. »

S'adressant ensuite à ses compatriotes, il ajoutait :

« Quel salut, habitants de l'Espagne, pouvons-nous attendre d'un homme que l'enfer a vomi pour nous pervertir? Il est encore temps de nous garantir de ses atteintes. Aux armes! aux armes! que le cri de guerre et de détresse retentisse de l'orient à l'occident, de la mer du midi à celle du septentrion! Citoyens, volez aux clochers, faites entendre le son lugubre du tocsin! Enflammez dans les cœurs irréprochables cet esprit héroïque des temps anciens qui jadis vous rendit la terreur de vos oppresseurs, et anéantit les légions romaines jusqu'alors toujours victorieuses. Nous évoquons la Catalogne, la Cantabrie et l'ancienne Numance. Pensez, Espagnols, aux combats livrés aux Normands et aux Sarrasins! Rappelez-vous les

chaînes et les liens de fer que vous avez jadis brisés dans le port de Marseille! Rappelez-vous que vous avez arraché Jean II du milieu d'une armée de trente mille Français! Souvenez-vous, généreux Espagnols, du Catalan Aldara, ce héros dont le bras amena prisonnier dans votre pays le roi de France lui-même, François Ier.

« Ces faits éclatants des temps qui ont précédé le nôtre doivent l'éclairer. Ne tremblez donc pas devant la foule de vos ennemis! Vous, nobles et riches, ouvrez vos trésors, nourrissez les pauvres, afin qu'ils puissent d'un bras vigoureux saisir le glaive de la vengeance; serrez-vous comme frères les uns contre les autres, et, rangés en ordre, volez pour faire triompher la patrie! Guerriers, prenez courage contre le lion rugissant de la Numidie[1]. Prêtres, criez vengeance contre le destructeur des autels! Artisans, forgez des armes et fouillez la terre pour en arracher le fer! Mères, refusez pour un instant le sein à vos enfants, afin qu'ils sentent quel malheur les attend quand ils seront hommes! Enfants, remplissez l'air de vos lamentations et accompagnez-en nos chants de combat! Vous, animaux des forêts, sortez de vos cavernes, de vos antres, de vos repaires, tombez avec nous sur les Français, depuis les Pyrénées jusqu'à la Sierra-Morena, afin que nous en purgions la terre, que nous conquérions la paix, et que nous vengions notre roi, notre religion et notre patrie. »

Aux hommes animés de tels sentiments et combattant pour une cause sainte, il ne manquait que deux choses : l'instruction militaire et l'expérience du champ de bataille. Palafox l'éprouva douloureusement, le 23 novembre 1808, à Tudela. Après avoir opéré sa jonction avec Castaños, qui amenait vingt-cinq mille hommes de troupes de ligne, il comptait accabler les Français, des deux tiers plus faibles. Mais ils étaient commandés par un des meilleurs lieutenants de l'Empereur. Courant comme un lion aux trente-cinq mille Aragonais de Palafox, établis dans une formidable position, à Tudela, Lannes les disperse en quelques heures, leur prend tous leurs canons, et, se retournant ensuite contre Castaños, qui manœuvrait avec la lenteur castillane pour déborder sa droite, il le force à reprendre en toute hâte la route de Catalogne. Le héros de

1. Allusion au mot Napoléon.

Baylen fut plus vif dans sa retraite que dans ses manœuvres; mais ses soldats n'eurent pas le pied aussi léger que ceux de Palafox, qui avaient quitté le champ de bataille à trois heures après midi, et arrivèrent à Saragosse à minuit, faisant ainsi dix-huit lieues en neuf heures de temps.

Ils y furent suivis par le vainqueur. Le 19 décembre, le 3[e] et le 5[e] corps de l'armée française arrivaient devant la ville. Les Aragonais avaient mis le temps à profit depuis le dernier siége qui avait eu un retentissement immense aux deux bouts de la Péninsule. Voici, d'après l'un des officiers chargés de diriger les nouvelles attaques[1], l'état de Saragosse à ce moment, au point de vue de la défense. L'Aljaferia, flanquée de quatre tours bastionnées et entourée d'un bon fossé revêtu, avait été réparée avec soin et la communication assurée avec la porte et la place del Portillo, par une double caponnière. La partie de la ville qui fait face à ce vieux château de l'Inquisition était défendue par un mur d'enceinte, par plusieurs batteries et par quelques petits ouvrages en *tapia* (terre battue). Les Saragosains avaient ensuite formé une enceinte terrassée, revêtue en pierres sèches avec un fossé creusé à pic de quinze pieds de profondeur, depuis le couvent des Capucins et des Capucines déchausés (*descalzas*) jusqu'au pont de l'Huerba, petite rivière qui coule entre les oliviers, au flanc droit de Saragosse, et va se jeter dans l'Èbre. Les deux couvents, qui avaient été fortifiés et armés de batteries, faisaient l'office de bastions pour flanquer cette longue ligne.

Le pont de l'Huerba était couvert par une tête de pont en forme de lunette, avec un très-bon fossé, dont la contrescarpe était défendue par des galeries de mines. A partir de ce point régnait un double retranchement jusqu'au couvent de Santa-Engracia transformé en citadelle et armé de batteries nombreuses. On s'était servi, pour achever de fermer la ville jusqu'au Bas-Èbre, d'un ancien mur d'enceinte qui fut terrassé en plusieurs endroits.

Sur la rive gauche, l'accès du faubourg était défendu par plusieurs redoutes armées de canons, derrière lesquelles s'élevait une enceinte de maisons crénelées, avec des batteries et des traverses,

1. Le général Rogniat.

u débouché des rues. Ces maisons, par leur genre particulier de onstruction, étaient, avec les couvents devenus autant de citaelles, la meilleure fortification de Saragosse. Bâties en pierre lles présentaient partout des murs épais, des chambres en voûte, t constituaient, barricadées et crénelées, autant de petits forts des lus favorables pour la défense.

Il y avait dans la place de trente à trente-cinq mille soldats, dont uit ou dix mille d'anciens régiments et deux mille cavaliers, et utre les habitants, quinze mille *labradores* (paysans), accoutumés u combat et au feu et pleins de la sauvage ardeur du caractère ragonais. L'armée assiégeante se composait du 5e corps, fort de lix-sept mille hommes, ayant ordre de prendre part aux opérations préliminaires, et du 3e corps, d'environ quatorze mille hommes, destiné à exécuter tous les travaux du siége. Le maréchal Moncey commandait en chef. La direction du siége était confiée au général du génie Lacoste. On commença par enlever le Monte-Torero qui domine la plaine de Saragosse, à huit ou neuf cents mètres. San March, chargé de le défendre avec six mille hommes, perdit la tête et faillit perdre la vie, en rentrant à Saragosse, de la main du peuple furieux. Puis la tranchée fut ouverte dans la nuit du 29 au 30 décembre; les batteries rapidement construites battirent bientôt en brèche les murs des couvents, et le 11 janvier 1809, à quatre heures du soir, dans un assaut des plus hardis et très-vaillamment soutenu, celui de San-José, est enlevé par les voltigeurs. Mais le manque de vivres, interceptés par l'armée de secours du marquis de Lazan, dont on voyait briller les feux sur les hauteurs voisines; la faiblesse de l'armée française, réduite par les détachements à vingt-deux mille hommes qui en assiégeaient cinquante mille, et l'indécision ou l'inhabileté des chefs faisaient déjà languir l'attaque et remplissaient les Espagnols de confiance, lorsque le maréchal Lannes arriva et prit le commandement. Alors tout changea de face, et les opérations furent poussées avec l'ensemble et la vigueur qu'imprime la volonté quand elle est une et énergique. Quatre jours après, cinquante pièces ouvraient un feu terrible contre cet énorme couvent de Santa-Engracia, aux murs blancs, et le lendemain, à midi, trois colonnes d'assaut, s'élançant au pas de course de leurs places d'armes, gravissaient la brèche et s'emparaient du

couvent et de ceux des *Descalzas* (Déchaussées) et des Capucins. Un moment, ce dernier fut repris par les Espagnols; mais deux bataillons du général Morlot les en chassèrent aussitôt à la baïonnette. Grande avait été la perte des assiégés, qui laissaient six cents cadavres et San-Genis, le commandant de l'artillerie, sur les sanglantes brèches, et plus grand encore leur acharnement.

« Jamais je n'en vis de pareil, disait Lannes à l'Empereur dans sa dépêche; les femmes même se faisaient tuer à la brèche. Ce siége ne ressemble en rien à ce qu'on a vu jusqu'ici, Chaque jour exige un assaut; en un mot, Sire, c'est une guerre horrible. »

La veille de l'attaque, une scène inouïe dans l'histoire mettait sur pied toute la population de Saragosse. Une foule immense, conduite par Palafox et son premier adjudant, le moine don Basilio, se dirigeait en silence vers l'église de Notre-Dame-del-Pilar. Quand elle eut inondé cette vaste basilique et rempli jusqu'à ce sanctuaire que soutiennent des colonnes de jaspe, le moine monta dans la chaire, et, d'une voix tonnante, d'une voix qui dut traverser l'Èbre par lequel l'église est baignée :

« Aragonais, dit-il, voyez-vous ce catafalque drapé de noir? c'est celui de Saragosse. Comme nous voulons tous défendre la ville et mourir plutôt que de la rendre, nos prêtres vont célébrer pour nous tous l'office des morts. »

Une rumeur d'approbation se fit à ces mots sous les voûtes; tous ces fanatiques s'agenouillèrent, et, à peu près certains qu'ils assistaient à leurs obsèques, ils entendirent la messe mortuaire dans un morne et farouche recueillement. Jamais peut-être la poésie sépulcrale du *Dies iræ* ne toucha plus rudement les cœurs : on eût dit que cette trompette de l'ange, dont les sons doivent retentir jusqu'au fond des tombeaux, roulait, dans ces nefs tendues de noir, ses fanfares lugubres, et il y eut un frémissement général, éprouvé par les prêtres eux-mêmes, lorsque ceux-ci chantant en faux bourdon :

Requiem æternam dona eis, Domine.
Le repos éternel donnez-leur, Seigneur.

Dix mille voix leur répondirent :

Et lux perpetua luceat eis.
Et que la lumière éternelle brille pour eux.

Un tel abattement succédait au fanatisme des Saragosains que Palafox craignit d'être allé trop loin; il communiqua ses craintes au moine, et le père Basilio, habile à remuer les masses, sourit et se chargea de rallumer l'enthousiasme populaire en lui donnant à l'instant même un étrange et nouvel aliment. Remontant aussitôt en chaire, il adressa une énergique invocation à la patronne de Saragosse, la Notre-Dame-de-Saint-Jacques, qui lui faisait face sur son pilier (*pilar*), et, après lui avoir recommandé, dans les termes les plus touchants, la ville fondée et grandie sous sa protection, il la supplia avec larmes de donner ce jour-là à Saragosse une preuve de son amour.

Pendant que le moine parlait, la foule, attentive, haletante, restait suspendue à ses lèvres. Tous les regards allaient du moine à la statue de la Vierge dressée sur son pilier, et elle en serait descendue pour monter dans la chaire que nul de ces Aragonais n'aurait été surpris. Quand il se fut ainsi rendu maître, en la touchant au point sensible de leur imagination, le moine se recueillit un moment, pria en silence, puis, relevant fièrement la tête, il déclara que la madone allait faire un miracle en faveur de sa protégée.

— Un miracle ! s'écria Palafox d'un air de doute.

— Oui, et que ceux qui manquent de foi me suivent et soient convaincus !

Quittant la chaire à ces paroles, il se rendit sur la place de l'église, qui resplendissait comme à midi, éclairée par dix mille cierges.

Là, il courut se prosterner devant un christ colossal, qu'on y avait érigé depuis la veille. Se relevant ensuite au bout de quelques instants :

« Seigneur, cria-t-il de sa plus forte voix, daignez répondre à vos enfants ! Ces hérétiques de Français prendront-ils Saragosse ? »

Le crucifix, remuant la tête, fit un signe négatif. A ce mouvement qui fut aperçu de tout le monde, la foule tomba de stupeur la face contre terre. Mais quand elle se releva, il n'y avait plus que des héros, car personne ne doutait du triomphe de Saragosse.

Profitant de cet enthousiasme, leurs chefs les plus intrépides, le Tio, Jorge, le Tio (oncle) Marin, le limonadier de la rue du Cosso,

les ramenèrent, le 31 janvier, au couvent des Capucins. Le feu des Français empêchant les assaillants d'aborder la brèche, ils se ruèrent en foule contre les portes du couvent qu'ils brisèrent à coups de hache, et s'efforcèrent ensuite de renverser les sacs à terre, formant épaulement, pour s'introduire dans l'église. On voyait à leur tête un moine qui les animait un crucifix d'une main, un sabre de l'autre; des femmes, parmi lesquelles était probablement la courageuse fille de la montagne, Manuela Sancho, circulaient au milieu d'une grêle de balles et de grenades, excitant les combattants et leur distribuant des cartouches. Malheureusement cette noble furie se brisa sur les baïonnettes françaises, et ils furent forcés de battre en retraite et d'abandonner devant l'église un monceau de morts. Ils perdirent ensuite les couvents de Saint-Augustin et de Sainte-Monique, et, à cette date, 1er février, jour de la mort du général Lacoste, tué à la tête des troupes, commença la guerre souterraine, la guerre des mines. On cheminait sous terre, les sapeurs frayaient la voie et faisaient sauter les maisons une à une, puis les soldats s'élançaient sur les ruines et luttaient avec les Espagnols qu'avait épargnés l'explosion ou qui tiraient des maisons voisines. Pendant vingt jours on n'entendit que les détonnations de la mine, qui, soulevant les fondements, ouvrant la terre, ébranlait les murailles et les faisait crouler avec un fracas épouvantable. Quand les nuages de salpêtre et de poussière étaient emportés par le vent, on apercevait les cadavres à moitié ensevelis dans les décombres. Malgré l'horreur de cette lutte, le peuple ne fléchissait pas. Il réparait pendant la nuit les ravages de la veille, accumulait de nouveaux obstacles et déployait une telle tenacité, que plus on avançait vers le corps de la place et plus grands étaient les périls et les difficultés. Le spectacle de la mort était devenu familier à tout le monde. De chaque côté on marchait sur une litière de cadavres avec une égale indifférence. Les enfants même n'étaient plus épouvantés du fracas des mines et du canon. Les labradores jouaient aux cartes dans les caves; quand les sons lugubres de la cloche de Notre-Dame de la Seo annonçaient l'explosion d'une bombe, ils posaient les cartes à terre pour faire le signe de la croix, et, l'explosion passée, continuaient la partie sans trouble.

Cependant la résistance ordonnée jusqu'à la mort par la junte,

qui menaçait de la potence, dans un bando affiché au coin de toutes les rues, ceux qui parleraient de se rendre, devenait de jour en jour plus difficile. Afin d'échapper aux bombes, la population s'était réfugiée dans les souterrains où on met le blé à Saragosse. Le peu d'air que reçoivent ces réduits, corrompu par l'entassement, la saleté des réfugiés et la fumée des lampes, engendra la peste, qui se developpa avec une rapidité telle qu'il mourut bientôt trois ou quatre cents personnes par jour. On n'avait plus le temps d'enterrer les cadavres; ils restaient amoncelés dans les rues, aux portes des églises, à l'entrée des caveaux, où ces malheureux tombaient par milliers. On les recouvrait seulement, pour cacher ce spectacle hideux, d'une toile que faisait mouvoir la décomposition rapide de ces corps, qui chargeaient l'air de leur putréfaction et portaient partout leurs germes mortels.

Et pourtant les Saragosains luttaient encore. Quand grondait le bourdon de la grosse cloche de la Seo, on voyait sortir du milieu des ruines ou du fond des souterrains des hommes exténués, pâles comme des ombres, qui, surmontant leur faiblesse par un suprême et genéreux effort, se traînaient sur la brèche ou dans les maisons attaquées, et allaient donner à la patrie les dernières gouttes de leur sang. Les moribonds eux-mêmes étaient tenus de prendre les armes au son de la cloche, et le capitaine du 2e bataillon de Saragosse, don Juan de Mediavilla, allait arracher de leurs grabats ceux qu'il croyait capables de tenir encore un fusil. Bientôt la ville ne fut plus qu'un vaste cimetière, où semblaient errer au milieu des bombes des spectres décharnés. Attaqué de la contagion, Palafox résigna le commandement à la junte, présidée par don Pedro Maria Ric. Ce forcené voulait encore se défendre; les officiers et chefs de corps, réunis en conseil, le 18 février, déclarèrent la résistance impossible. Ric se rendit, en conséquence, au quartier général de Lannes, et la capitulation fut signée le 20 février 1809. Les cinquante-deux jours de ce siége à jamais mémorable avaient couché dans le tombeau cinquante-quatre mille Aragonais de toute condition, de tout sexe et de tout âge, c'est-à-dire la moitié des militaires et la moitié des habitants ou labradores[1].

1. Agustin Alcaide Ibieca, *Historia de los dos sitios de Zaragoza*. — Don Manuel

Ce triomphe des armes françaises éclata des deux côtés des Pyrénées comme un coup de foudre, et un moment l'Espagne s'arrêta terrifiée en voyant l'aigle sur les ruines de Saragosse. Heureusement pour l'indépendance de la nation, Napoléon repassa les Pyrénées, rappelé sur les champs de bataille de l'Autriche, et il emmena la fortune avec lui. Soult qui, après la retraite des Anglais et leur embarquement dans la Corogne, avait pénétré par la Galice en Portugal et pris Oporto, fut contraint, le 12 mai 1809, de se replier devant les forces très-supérieures du duc de Bereford et de Wellesley, secondés par une insurrection générale du pays. Au lieu d'attendre le corps d'armée du maréchal Soult, qui descendait vers le Tage à la tête de vingt-cinq mille hommes, Joseph se laissa entraîner et livra, le 28 juillet, la bataille de Talavera. Les troupes anglaises de Wellesley étaient rangées sur deux lignes, à partir du Tage jusqu'à un mamelon qui se relève de l'autre côté de Talavera. Un vallon séparait cette position bien choisie de la chaîne des monts de la Castille. Quant au terrain compris entre le mamelon et la ville, il est planté d'oliviers et de vignes, et celui qui descend au Tage, coupé à chaque pas de fossés, de murs de clôture, hérissé de haies épaisses et d'un accès très-difficile.

Le mamelon de Talavera dominait tout le champ de bataille, et atteignait aux derniers rangs anglais par un plateau avantageusement situé pour les mouvements des troupes. Inaccessible de trois côtés, il n'était abordable que par l'extrémité supérieure de la vallée qui le détache du Guadarrama. Un ravin profond, escarpé et alors à sec, couvrait, en outre, et protégeait de ses sinuosités fortifiées avec soin tout le front de la ligne anglaise.

Déployés en face de notre camp, les Anglo-Portugais touchaient par leur extrême droite aux jardins de Talavera; l'autre aile était formée par les Espagnols, qui, retranchés derrière les oliviers, les murailles et les fossés de la cité, prolongeaient leurs lignes jusque sur les bords du fleuve. Il est facile de comprendre d'après cela que la clé de la position et le point important était le mamelon qui commandait tout le champ de bataille. Le maréchal Victor, dont le corps formait l'extrême droite française, voulut s'en emparer

Caballero, *la Defensa de Zaragoza.* — Rogniat, *Relation du siége de Saragosse.* — D'Amade, *id.*

pendant la nuit, et y envoya trois régiments de la division Ruffin, tandis que le général Lapisse faisait une fausse attaque au centre pour détourner l'attention des alliés. Le plan était bien conçu; mais il fut mal exécuté. Les régiments s'égarèrent dans l'obscurité et ne purent opérer l'attaque simultanément. Le 9e seul parvint, après mille fatigues, au sommet du mamelon, et déjà il se formait sur le plateau lorsqu'il fut attaqué par une division de troupes fraîches qui l'en précipitèrent malgré ses efforts pour s'y maintenir. Il était dix heures du soir; le régiment, harassé de fatigue, avait son colonel grièvement blessé et trois cents hommes hors de combat, il fallut donc renoncer à une seconde attaque et attendre le jour.

Cette tentative infructueuse n'avait eu qu'un résultat, d'éveiller l'attention de Wellesley sur l'importance de la position; il s'empressa d'y porter de nouvelles troupes, le garnit d'une artillerie formidable, et passa la nuit à placer ses corps dans les postes les plus avantageux. Les généraux français, pendant ce temps, réunis au bivouac de Joseph, agitaient la question de savoir s'il convenait d'attaquer les alliés dans leurs retranchements, ou s'il ne valait pas mieux attendre Soult qui arrivait sur le flanc gauche et les derrières de l'ennemi. Le maréchal Jourdan était pour ce dernier parti, le seul raisonnable. Mais, poussé par la jalousie ou un sot chauvinisme, le maréchal Victor fut d'un avis contraire. « *La prudence du major général,* s'écria-t-il, *ne peut tendre qu'à ternir l'honneur français en laissant échapper l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers.* » Cette considération n'avait pas touché tout le monde et la nuit se passait en discussions, lorsque Joseph, craignant de perdre sa capitale que menaçait Vaneyas avec un corps de partisans, se prononça pour l'avis du duc de Bellune. Il fut décidé qu'au jour Victor ferait attaquer le mamelon, et que le général Sébastiani chercherait à pénétrer, à travers les oliviers, entre cette position et la ville de Talavera.

Aux premières lueurs de l'aube le canon donna le signal. Les trois régiments de la division Ruffin, en colonne serrée par bataillons, gravirent le mamelon et parvinrent jusqu'au sommet. Ils en seraient restés les maîtres si le maréchal Victor les eût soutenus; mais il les vit écraser par une masse de troupes fraîches et rejetés

au pied du coteau sans leur envoyer un seul homme. Ces braves n'en luttèrent pas moins avec un courage héroïque jusqu'à midi, où la chaleur devint si grande qu'elle arrêta le combat des deux parts[1].

Pendant cette trêve imposée par le soleil, on vit un spectacle inouï : les soldats couverts de sang et de poussière oublièrent tout à coup les émotions et la fureur de la bataille pour ne songer qu'aux souffrances des blessés. Ils accouraient à leurs cris, à leurs gémissements, et, mêlés, confondus comme des amis sur ce penchant où ils s'égorgeaient quelques minutes avant avec rage, Anglais et Français, en prodiguant les rafraîchissements et les secours à ces malheureux et s'entraidant pour les porter aux ambulances, protestaient bien éloquemment à leur insu contre ces massacres barbares qu'on appelle la guerre, et prouvaient que, dans ceux mêmes qu'on dresse au carnage des hommes, l'humanité ne perd jamais ses droits.

Joseph avait profité de la suspension d'armes pour parcourir la ligne avec le maréchal Jourdan. Le vieux soldat de la République s'aperçut de la faute commise par Victor, qui, au lieu de faire écraser ses régiments à l'assaut d'une position inexpugnable, aurait dû porter ses forces sur la coupure du mamelon et du Guadarrama et tourner le plateau où s'étaient retranchés les Anglais. Il voulut réparer cette faute énorme, mais il n'était plus temps. Sir Arthur Wellesley, dont tout le mérite consistait à étudier froidement l'action et à profiter des manquements de ses adversaires, ne se douta de l'intérêt qu'il avait à occuper fortement l'entrée du vallon que lorsqu'il vit deux divisions françaises en marche vers ce point. Fidèle à la tactique qu'il employa toute sa vie, il renforça le mamelon dans l'attente de nouvelles attaques et attendit derrière ses retranchements. Le drame militaire qui devait être joué six ans plus tard à Waterloo se répéta en quelque sorte, dans ce jour, sur le plateau de Talavera. Le maréchal Victor compromit inutilement ses trois meilleures divisions et ne put enlever le mamelon. Les Anglais, quatre fois plus forts, maîtres du terrain et secondés par une artillerie formidable, rejetèrent au fond du ravin

1. D'Amade, ancien commissaire des guerres, *Histoire générale des dernières guerres de la Péninsule*, t. II, p. 230-231.

la division Lapisse. Le général roula parmi les morts! Leval, trop avancé, ne s'était dégagé qu'avec peine; les divisions Ruffin et Villate débouchaient en masse dans le vallon, lorsque deux régiments de cavalerie anglaise, dont tous les soldats étaient ivres se précipitent tout à coup au galop dans les intervalles des deux divisions et vont fondre, en traversant le feu croisé des régiments sur la première brigade à cheval rangée derrière l'infanterie. Les chasseurs ouvrirent leurs rangs pour laisser passer cette trombe puis, se reformant, ils chargèrent en queue les habits rouges, tandis que la deuxième brigade les recevait en face. L'un des deux régiments fut entièrement détruit et l'autre dispersé et pris en détail. C'est sur cet épisode et au plus fort de la lutte des Anglais et des impériaux dans le vallon, lutte à laquelle les Espagnols, qui auraient pu décider la victoire en faveur de leurs alliés, ne prirent pas la moindre part, que la nuit, en tombant, mit fin à la bataille. Joseph et ses maréchaux avaient perdu inutilement, pour sauver Madrid d'une occupation momentanée, deux généraux, dix mille hommes et seize pièces de canon. Wellesley, qui n'avait perdu que cinq mille trois cent soixante-sept hommes et deux généraux, s'attribua la victoire, tout en abandonnant le lendemain le champ de bataille et les blessés pour gagner Badajoz.

On ne douta point de son triomphe en Angleterre, et la couronne le fit lord et duc de Wellington. Moins heureux quelques jours plus tard, les généraux espagnols, Arrizaga et del Parque, cédaient le terrain, à Occaña, et Grenade et Séville tombaient au pouvoir des Français. Bientôt la junte fut bloquée dans Cadix par le roi Joseph en personne. Le 1er janvier 1810, le drapeau tricolore flotta sur les murs de Tortose, où le général Suchet trouva cent soixante-dix-sept pièces de canon, neuf mille fusils, une immense quantité de boulets, de bombes et de poudre et le bâton de maréchal. Les Espagnols, ne pouvant croire à la possibilité de perdre Tortose, firent juger le gouverneur à Tarragone par une cour martiale qui le condamna tout d'une voix à avoir la tête tranchée.

Un malheur vient rarement seul. Trois mois plus tard, les colonies espagnoles profitèrent des embarras de la mère-patrie pour déployer l'étendard de l'indépendance. La capitale de Venezuela donna le signal, le 19 avril; Buénos-Ayres et la Nouvelle-Grenade

imitèrent le mouvement de Caracas. Seuls, Montevideo et le Pérou semblaient rester fidèles, le premier par prudence, le second par terreur; car le sang versé dans la révolte du Topac-Amaru était tout frais encore. Mais l'insurrection, quand elle éclate dans les vieux Etats, ressemble à l'incendie qui attaque les vieilles villes. On peut la combattre un instant; mais l'éteindre n'est plus possible. De Buénos-Ayres, ce feu, tous les jours plus violent, gagna le Paraguay, le Tucuman, le Chili, et jeta ses gerbes les plus flamboyantes sur l'ancien sol de Montezuma.

Un Hispano-Indien, Miguel Hidalgo, curé du village de Dolorès, à l'instigation d'un émissaire français de l'Empereur, leva comme drapeau de l'indépendance la bannière de Notre-Dame-de-Guadelupe, que les Indiens révèrent, et entraîna sous cette enseigne sainte des milliers de naturels et presque tout le régiment provincial de la reine. Au cri de : Mort aux *Gachupins* (Européens), il marche avec cette petite armée sur Guanajato, chef-lieu d'une des plus riches provinces, dont il s'empare, et, après une lutte opiniâtre à Las Cruces, force le colonel Trujillo à battre en retraite et à regagner Mexico. Un autre ennemi lui venait de San-Luis-de-Potosi : le prêtre de Dolorès court à sa rencontre, mais trouve un vainqueur en Calleja. Il fallut fuir à toute bride. Hidalgo céda au courage et à la discipline; mais, le 17 janvier 1811, le fuyard d'Aculco reparaissait avec une masse d'insurgés au pont de Calderon, dans le district de Guadalajara. La fortune des armes lui fut contraire encore, et il eut beau invoquer la patronne toute-puissante des Indiens, Notre-Dame-de-Guadelupe le laissa prendre et fusiller le 21 mars, ainsi qu'un autre général en soutane, du nom de Morelos. Sang glorieusement répandu, et qui devait faire germer plus tard la liberté et l'indépendance du Mexique!

L'influence de Napoléon reprenait, vers le même temps, l'avantage perdu en Portugal. Le 10 juillet, le corps du maréchal Ney emporta Ciudad-Rodrigo; le 26 août, Almeida, la meilleure et plus forte place du Portugal, se rendit à Masséna, commandant en chef de l'armée française. Ces deux boulevards de la Péninsule lusitanienne enlevés, l'illustre défenseur de Gênes n'eut plus devant lui que Wellington retranché dans des lignes formidables en avant de Lisbonne. Ces lignes presque inexpugnables, à cause des diffi-

cultés du terrain, enveloppant la capitale et ses dehors, s'étendaient depuis la mer jusqu'au Tage.

L'Angleterre soutenait la guerre espagnole avec acharnement. Il y avait dans la Péninsule, outre la garnison de Gibraltar, quarante mille Anglais, et, sans compter les malades et les corps qui défendaient Cadix, il restait au moins sous les ordres immédiats de Wellington de vingt-six à vingt-sept mille de ses nationaux. Les forces portugaises se divisaient en troupes réglées, milices et *ordenanzas*, ces dernières mal équipées et composées de paysans. Au début de la campagne, Wellington avait donc sous ses ordres quatre-vingt mille hommes bien pourvus, bien armés et pleins d'ardeur.

Cette armée coûtait cher au Parlement. Les subsides fournis par la Grande-Bretagne s'élevaient à un million de livres sterling par an, et l'entretien des seuls corps anglais excédait la somme de 1,800,000 livres de la même monnaie. Comptant bien leur faire gagner leur argent, Wellington se mit à reculer de montagne en montagne devant Masséna, qui l'attaqua audacieusement à Busaco, le 27 septembre, et ne put l'entamer. Le lendemain du choc, il se repliait sur ses lignes de Lisbonne, dévastant affreusement le pays et brûlant ou détruisant tout pour empêcher l'ennemi d'y vivre. La famine, en effet, ne tarda pas à se faire sentir au camp français : les Anglais étaient assiégés dans leurs lignes et nous affamés dans les nôtres.

Les Français trouvèrent d'abord du blé et du millet qu'ils faisaient bouillir ou qu'ils broyaient avec des moulins à bras. Mais cet approvisionnement, bientôt épuisé, devint si difficile à renouveler que les soldats se nourrissaient le plus souvent de la chair des bestiaux, avec des raisins secs ou d'autres fruits, à défaut de toute substance farineuse. Une de leurs plus grandes privations fut le manque de sel. A la fin d'octobre, il ne restait presque plus de bétail, en sorte que, dans les premiers jours de novembre, les soldats français commencèrent à manger la chair des chevaux et des mules. Alors la détresse devint extrême. La difficulté de réparer la chaussure du soldat et l'impossibilité de la refaire augmentait encore sa misère.

Tandis que ceci se passait sur le Tage, les *guerilleros*, apparais-

sant sur tous les points comme des essaims de frelons, coupaient les communications, interceptaient les convois et harcelaient les Français sans relâche. Comprenant à merveille les avantages de ce système de guerre irrégulière, où ils reprenaient en détail l'avantage que leurs forces réglées perdaient sur le champ de bataille, les Espagnols avaient formé des guerillas dans chaque province, et souvent dans chaque canton. Les chefs les plus célèbres étaient : Espoz y Mina, en Navarre, qui remplaça et fit vite oublier Mina *El-Mozo*, son neveu ; don Andrès Ortiz de Zarate, en Andalousie, qu'on nommait *El-Pastor*, de son ancien métier ; don Pedro Zaldivia, don Juan Marmol, don Lorenzo Rey ; El-Moutequero, dans les sierras de Grenade et de Ronda ; Francisquete, don Miguel Diaz, don Francisco *Abad* ou *El-Chaleco;* don Manuel Pastrana, dit *El-Chambergo*, dans la Manche ; le médecin de Villalongua; don Juan Palarea ; don Ventura Ximenez et *El-Caracol*, en Estramadure ; Campillo, de Santander; don Juan de Arosteguy le Basque, chef des *bocamerteros* ; don Francisco Longa, dans la Gålice et les Asturies; Santochilldes, dans la province de Léon; don Juan Sanchez, près de Salamanque ; le baron d'Eroles, dans l'Aragon ; Jauréguy, appelé aussi *El-Pastor*, dans la Guipuscoa; El-Frayle, El-Marquesito, et don Juan Martin de Guadalajara, surnommé l'*Empecinado*.

Attaqués de tous côtés par ces ennemis invisibles, et dont ils ignoraient le nombre, car pas un espion ne les servait, si ce n'était pour les entraîner dans une embuscade, les généraux se virent dans la nécessité d'éparpiller leurs divisions dans les provinces conquises. Mais les guerillas, dispersées sur un point, allaient se reformer sur un autre, et des corps que l'on avait crus anéantis semblaient sortir plus forts de dessous terre.

C'est ainsi que le 10 octobre un convoi considérable, destiné pour la solde de l'armée, fut intercepté dans la nuit, entre Bayonne et Madrid, par Mina. Il s'empara de douze voitures chargées d'argent, de trente chevaux, de beaucoup d'armes et de munitions, et fit trente prisonniers; un autre convoi de six mille fusils et d'autant d'uniformes, expédié de Bayonne aux troupes qui occupaient les Asturies, fut également pris en route. A la même époque, l'Empecinado infestait les environs de Madrid, et portait la terreur jusque sur le trône.

Le 13 juillet, il avait osé envahir la *casa del campo*, royale résidence, située presque aux portes de la capitale. Lancé contre ce hardi partisan, à la tête de trois mille hommes, le général Hugo n'eut point de peine à en délivrer Madrid, où l'on ne pouvait sans danger s'éloigner des murs. Afin d'arrêter ses excursions, il fortifia Brigueza et Sigüenza et y jeta deux postes avancés. L'Empecinado attaque celui de Sigüenza avec six cents fantassins, quatre cents chevaux et la bande de Francisco Palafox, guerillero d'Alcanitz. La garnison française le repousse; le général Hugo, toujours en éveil, le serre de près : dispersant alors sa bande, il va la rallier dans une autre province et se joindre tantôt à la guerilla de Tapia, tantôt à celle de Merino.

Battu, le 18 août, à Cifuentes, dans la Guadalajara, il reparut, le 24, à Mirabueno, et surprit une colonne française, à laquelle il fit bon nombre de prisonniers. Le 14 septembre, il eut encore, à Cifuentes, un autre engagement qui dura tout le jour! Au mois d'octobre, ses forces s'élevaient à six cents chevaux et quinze cents hommes d'infanterie, ce qui lui permit d'envoyer des détachements dans la Vieille-Castille et de reprendre la lutte avec le général Hugo. Celui-ci, que fatiguaient ces courses militaires de village en village et de buisson en buisson, écrivit à l'Empecinado, le 7 décembre, pour lui offrir à lui et à ses soldats de l'argent et des grades s'il voulait se ranger sous les drapeaux du roi Joseph. L'Espagnol lui fit une réponse castillane dont le général français lui accusa réception en tombant sur sa bande et la refoulant jusqu'à Alienza. Mais l'Empecinado ne perdit point courage : telle était son activité, telle était la facilité avec laquelle il renouvelait et augmentait sa guerilla, et l'abondance des secours qu'on lui fournissait de toutes parts, que le général Hugo se trouvait forcé d'être sur pied sans cesse et d'exécuter des mouvements continuels.

Les guerilleros ne manquaient pas non plus au nord des montagnes de Guadarrama. Outre don José Martinez de San-Martin, surnommé le Médecin (*el Medico*), on citait : à Ségovie, don Juan Abril; à Toro, don Camilo Gomez; à Valladolid, don Lorenzo Aguilar et la guerilla de cavalerie de don Thomas Principe, dite de Bourbon.

Ceux-ci eurent toutefois moins de succès que l'Empecinado,

parce qu'ils se trouvaient sous le sabre de Kellerman. Exaspéré par cette guerre de bandits, dont le but patriotique excusait seul les barbaries, le terrible soldat de Marengo contint les guerilleros dans son commandement, plus encore par la terreur qu'il inspirait que par les armes. C'est ainsi que don Juan Tapia à Palencia, don Geronimo Meriano à Burgos, don Bartholomé Amor à la Rioja, et don José Joaquin Duran à Soria et à Torralba, furent battus et décimés par Duvernet et le général Roguet qui commandaient les colonnes mobiles.

Pour mieux appuyer le mouvement national et lui donner la sanction du droit populaire, des députés avaient été élus même dans les provinces occupées par les Français, et les cortès s'étaient réunies, le 24 septembre 1810, à Cadix, au milieu de ces acclamations patriotiques : « Que Dieu sauve la nation ! Vive la nation espagnole ! »

L'assemblée dressa d'abord une déclaration portant que les cortès générales et extraordinaires de la nation étaient légalement réunies, et que le pouvoir souverain résidait en elles.

Elle proclama ensuite Ferdinand VII roi des Espagnes et des Indes, lui jura obéissance et fidélité, et déclara nulles et non avenues les renonciations de Bayonne, les considérant comme l'effet de l'injustice et de la violence, en raison de ce qu'elles avaient été faites sans le consentement de la nation.

Des trois pouvoirs de l'État, les cortès se réservèrent le pouvoir législatif. Elles prorogèrent provisoirement l'autorité de la junte centrale de l'île de Léon, ou régence, comme pouvoir exécutif, jusqu'à l'établissement du pouvoir permanent.

Un autre décret ordonne une nouvelle levée de cent cinquante mille hommes et pourvoit à l'équipement et à la subsistance de toutes les armées patriotiques[1].

En cette année 1811, Renovales le Brave (*Valeroso*) dirigeait dans la montagne les guérillas du côté de Bilbao, et les bandes de Campillo, Tapia, Merino, Longa et Jaureguy fourmillaient sur tous les points, de Burgos à Santander. Quant à don Francisco Espoz y Mina, il ne restait pas oisif en Navarre. Masséna, qui, en sortant

1. Mathieu Dumas, *Histoire d'Espagne depuis 1809 jusqu'à la Restauration de 1814*, p. 184.

du Portugal, n'entendait pas, selon l'usage des maréchaux d'alors, rentrer en France les mains vides, venait d'acheminer vers les Pyrénées un convoi escorté par douze cents hommes chargés de conduire au delà des ports un millier de prisonniers anglais et espagnols. Averti d'avance par ses espions, Mina l'attendit dans les monts de la Guipuscoa. Embusqué le 25 mai au point du jour dans la sierra de l'Arlaban, il renouvela la vieille et sanglante surprise de Roncevaux. Laissant défiler la tête du convoi, il fondit tout à coup sur l'arrière-garde, l'écrasa sous le nombre et s'empara du convoi, composé de cent cinquante prolonges, dans lesquelles se trouvaient, dit-on, quatre millions de réaux.

Les guérillas, cette année-là, versèrent le sang à torrents. Tandis que le petit marquis (marquesito) don Juan Diaz Porlier, Salcedo, Campillo et une foule d'autres opéraient dans la Biscaye et en Castille, le féroce curé Mérino vengeait à sa manière quatre membres de la junte de Burgos, fusillés au mois de mars 1812 par les Français, en égorgeant de sang-froid cent dix soldats de l'Empereur. Peu de temps après, Mina surprit la colonne du général Abbé, et, dispersant sa troupe aussitôt pour ne pas être atteint dans la chasse que lui livraient les chefs français, ne reparut, le 9 avril, sur les roches d'Arlaban, que pour enlever un autre convoi et se tirer du plus grand danger qu'il ait couru dans sa carrière de partisan et de bandit. Il était allé se reposer de sa traite de quinze lieues de montagnes dans un jour, au village de Robres, chez un guérillero appelé *Tris-el-Malcarado*. Sachant qu'il venait dans de mauvaises intentions, Tris fit avertir sous main la garnison française d'Huesca. Huit cents fantassins et cent cinquante chevaux de la division Pannetier furent dirigés en toute hâte sur ce village. Mais l'impétuosité française le sauva. Au lieu de laisser passer d'abord l'infanterie et de cerner ensuite Robres avec les chevaux, les chasseurs prirent les devants au galop. Le bruit des fers éveilla Mina, et, favorisé par l'obscurité, la connaissance des lieux et le petit nombre de chasseurs, dont cinq seulement lui barraient le passage, il réussit à s'échapper. Revenant sur ses pas les jours suivants, il vengea sa fuite et la prise de ses compagnons par le meurtre de trois alcades, d'un malheureux, accusé d'être l'espion des Français, et du curé de Sariñena, qu'il soupçonnait d'intelligence

avec ses ennemis. Ce sang lui porta malheur. Un boulet de canon avait coupé les deux bras à Cruchaya, son lieutenant; une balle, qui le blessa très-grièvement à Santa-Cruz de Campeju, arrêta momentanément le cours de ses exploits aventureux.

L'Empecinado, la même année, éprouvait un échec semblable, dû à la même cause, selon les historiens d'Espagne[1]. Son lieutenant Saturnino Albuin, surnommé *el Manco* (le Manchot), le trahit, dit-on, par jalousie. Ce qui est certain, c'est que, rencontré enfin par le général Guy, il fut battu, comme devaient l'être ces bandes, par des troupes réglées. L'Empecinado se sauva seul dans un despenadero, laissant la terre jonchée de morts et mille prisonniers aux mains des Français.

Au bout de trois mois, l'infatigable partisan reparaissait à la tête d'une nouvelle troupe, et, jusqu'à la capitulation de Valence, il agissait de concert avec Duran et Villacampa, que don Joaquin Blake avait mis sous les ordres du comte de Montijo. Un moment étourdis de la perte de cette capitale, ils se replièrent sur Tarifa, et furent bientôt remplacés par le frère Assensio Nevot, dit *el Fraile*. Martinez de San-Martin, pendant ce temps, et le Chaleco couraient la Manche, et le baron d'Eroles se faisait battre à plate couture à Altafulla par le général Lamarque.

Telle était la situation du préfet de Napoléon à Madrid, en 1811. Placé entre les cortès, les guerilleros, les armées nationales et les Anglais, il voyait la guerre partout et le danger aux quatre coins de l'horizon. Bientôt les événements se précipitent avec l'Empire. Malgré les victoires de Soult sur la Guadiana, où le drapeau tricolore fut glorieusement déployé, Masséna, n'y pouvant plus vivre, évacue le Portugal en mai 1811 : sa retraite, noblement couverte par la bataille de l'Albuera, où le duc de Dalmatie tuait, le 15 mai, dix mille hommes aux Anglais, par les défaites de Blake, de lord Hill, que Suchet battit à Sagonte, fut suivie de la prise de Tarragone et de Valence. Blake avait essayé de défendre cette capitale; mais, malgré la force de la garnison, qui ne comptait pas moins de seize mille hommes, et bien que secondé par d'excellents officiers, Las Rayas, O'Donnell, Lardizabal, Velasco, il ne put résister que dix jours, et rendit la place le 10 janvier 1812. Alors fut vengé le sang de trois cent cinquante Français égorgés en 1808. Les assassins

régnaient encore par la terreur et tenaient la ville courbée sous le couteau. Aussitôt qu'elle vit les Français, la partie saine et calme de la population s'empressa de désigner ces misérables. Suchet nomma, pour faire leur procès, un juge extraordinaire, appelé Meneslaw, qui débuta par faire pendre Calvo, l'instigateur du massacre, et mit tant d'activité dans l'accomplissement de sa tâche criminelle, que les bourreaux eux-mêmes, n'en pouvant plus, demandèrent à reprendre haleine.

Le maréchal Soult, pendant ce temps, contenait à la fois Wellington en Estramadure, Ballesteros dans le pays de Ronda, Morillo sur les frontières du Portugal, les Espagnols du côté de Murcie et de la mer. Mais une nuée de guerilleros harcelait partout les corps français. On avait beau les chasser avec le fer et le feu, toujours battus ils revenaient à chaque instant. Lorsque le général Bonnet avait rejeté Porlier dans les Asturies et repoussé Santocilde des environs d'Astorga, ils reparaissaient, pour insulter, par des outrages sans nom, aux cadavres de leurs victimes; dans les montagnes de la Navarre et de la Biscaye, Mina mettait sur les dents Reille et Caffarelli. Le général Dorsenne n'était pas plus heureux en courant après don Julian et Abadia dans le royaume de Léon; Dubreton cherchait inutilement Mendizabal dans les gorges de Santandero; Zayas, Franceschito, Isidro le Médecin (*El Medicó*); le Manchot (*El Manco*), menaçaient constamment la Vieille-Castille, le royaume de Tolède, la garnison de Cuença; Francisco de Abad (*El Chaleco*) et le curé d'Urègna, descendaient de la Sierra-Morena : et en Catalogne, où la guerre au couteau continuait avec une véritable rage, Lascy le transfuge, qui avait quitté les drapeaux de Napoléon pour passer dans les rangs espagnols, tentait avec l'apothicaire Ortiz et les boulangers Pez et Juanito d'empoisonner toute la garnison de Barcelone, en mettant du sublimé corrosif dans les treize mille rations de pain destinées aux Français. Il faisait jeter de l'arsenic dans les fontaines d'Hostalrich, dans le vin à San-Calony, dans l'eau-de-vie à Tarragone, et sacrifiait, pour tuer quelques-uns de ses compatriotes, la moitié de la population de Lérida par l'explosion de la poudrière.

C'est à ce moment où la lutte s'envenimait jusqu'à la sauvagerie, où il n'y avait pas un Espagnol qui ne fût un mortel ennemi et où

les Anglais envoyaient renforts sur renforts à Sa Grâce, que Napoléon, trompé par de faux rapports, rappela la garde impériale, les dragons et les meilleures troupes pour les porter sur le Niémen. Les conséquences de cette faute ne se firent pas attendre. Contraint par l'affaiblissement de son corps d'armée de reculer devant les Anglo-Portugais, le duc de Raguse se disposait à défendre le passage du Douero, lorsqu'il fut rejoint par le général Bonnet, accouru avec huit mille vieux soldats et des canons, à travers les neiges et les rochers des Asturies.

Devant lui s'étaient lestement dispersés, comme les chulos du cirque devant le taureau qui arrive tête baissée, les guerillas du Marquesito, de Mahi et de Bercenna. Persuadé qu'avec ce renfort il écraserait l'ennemi, Marmont se hâta de reprendre l'offensive. Plusieurs jours se passèrent et se perdirent en manœuvres inutiles. Les deux armées se suivaient à demi-portée de canon, mais sans faire halte pour combattre. Wellington, dont les forces étaient doubles et qui redoutait peu le duc de Raguse, le plus malheureux des généraux de l'Empereur, s'arrêta le premier dans la plaine de Valesa, très-propre au déploiement de sa nombreuse cavalerie. En voyant le maréchal français refuser le combat et se porter, au contraire, sur les coteaux qui bordent la Guarena, tout le monde pensa qu'il voulait attendre les troupes parties du nord pour le rejoindre. C'était faire trop d'honneur à son intelligence de soldat. Plein de cette confiance présomptueuse, qui enivrait la plupart des lieutenants de l'Empereur, il voulait seulement occuper la route de Ciudad-Rodrigo pour couper la retraite aux Anglais, qu'il regardait déjà comme battus. La bataille commença, le 22 juillet 1812, par une formidable canonnade, qui brisa les lignes portugaises et en jeta les débris sur les divisions de soutien. A l'instant même où celles-ci allaient fléchir, le général Thomières, emporté par son ardeur, s'avance et s'étend tout à coup à plus de deux lieues du centre. Prompt comme tous les hommes dénués d'initiative à profiter des fautes de ses adversaires, Wellington lance une masse de troupes sur ce point, afin d'accabler l'aile gauche de Marmont dégarnie par l'imprudence de Thomières. Ce brave général l'avait reconnue et revenait au pas de charge; mais, assailli à découvert par les dragons anglais, il tomba écrasé sous le nombre. Marmont

et le général Bonnet, blessés grièvement l'un après l'autre, étaient à l'ambulance, et l'armée flottait sans chef et sans ordres, lorsque Clausel vint prendre le commandement. Atteint aussi d'une blessure grave, mais d'une énergie peu commune et d'un sang-froid à toute épreuve, Clausel rallie les fuyards, reforme l'aile gauche et le centre en s'appuyant sur la droite intacte encore, et, les massant sur les hauteurs de Caravassa de Ariba, arrête les Anglo-Portugais, qu'on vit jusqu'à la nuit refoulés et rompus par une batterie de quinze pièces. Le soir, les Français repassaient la Tormes sous la protection des régiments du général Foy chargé de couvrir la retraite, et le lendemain ils rencontraient, près d'Arevalo, l'avant-garde de Joseph que ce fatal duc de Raguse avait dédaigné d'attendre.

Malgré cette journée néfaste, connue dans l'histoire sous le nom de bataille des Arapiles, rien n'était désespéré. Wellington, repoussé honteusement de Burgos par le général Dubreton, avait laissé trois mille habits-rouges sur les glacis de cette ville, et fuyait devant Souham. Hill, de son côté, évacuant Aranjuez, laissait rentrer Joseph dans sa capitale. Le départ du maréchal Soult, que Napoléon appelait à lui après les désastres de 1813, rendit la victoire aux Anglais. Délivré du seul adversaire qu'il craignit en Espagne, et d'autant plus encouragé à prendre l'offensive, que le gouvernement anglais augmentait ses forces à mesure que s'affaiblissaient celles des Français, Wellington tourna leurs lignes établies sur le Duero, et le 1er juin 1813 vint établir à Toro son quartier général.

Ce mouvement chassa Joseph de Madrid. Il fit sa retraite par Burgos, traînant un convoi immense et suivi de tous les Espagnols compromis dans son gouvernement, et qu'on nommait *afrancesados*. Arrivé, le 21 juin, dans les plaines de Vittoria, il livra bataille sans vouloir attendre les généraux Foy et Clausel, détachés sur les ailes, avec vingt-sept mille hommes, et obtint le même succès qu'à Talavera. L'absence de commandement donna la proportion d'un grand désastre à cette bataille perdue. Pendant que dix mille hommes étaient couchés morts ou blessés dans la plaine, que tout le matériel de l'armée tombait dans les mains de Wellington, et que les régiments démoralisés fuyaient en désordre vers les Pyré-

nées par Roncevaux et Pampelune, un effrayant épisode complétait l'infortune et l'horreur de cette journée.

Dès que l'ennemi fit mine d'attaquer le parc des équipages renfermant tous les Espagnols fugitifs et leurs richesses, les soldats du train n'eurent qu'une pensée, prendre leur part des trésors qu'ils ne pouvaient sauver. « On vit alors, dit un témoin oculaire[1], des Français, des Espagnols, des Anglais, des Portugais, pillant pêle-mêle dans ce parc, tuant, s'égorgeant entre eux, et se disputant, le sabre à la main, les dépouilles des émigrés et tous les objets de valeur : les voitures de la cour, le trésor de l'armée, les fourgons du roi, des ministres, des employés, les chariots des émigrants, devinrent la proie de quelques milliers de pillards. Les pères de famille portant leurs enfants dans leurs bras, les mères échevelées et implorant en vain la pitié ou l'aide du soldat, fuyaient à travers champs, nu-pieds, en chemise, et précipités en un clin d'œil des grandeurs et de l'opulence dans la plus affreuse détresse.

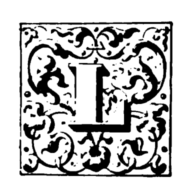
Ainsi s'évanouit la royauté du frère de Napoléon; ainsi se termina cette lutte, l'honneur immortel de l'Espagne. Elle serait plus grande et plus magnifique encore sans les crimes et les excès qui la ternirent; mais, malgré la traînée de sang qu'elle laisse dans le passé, elle restera comme preuve de ce que peut une nation qui défend son indépendance.

1. D'Amade, ouvrage cité.

CHAPITRE XIX

FERDINAND VII.

Reconnaissance des rois. — Le 24 mars 1814. — Rentrée de Ferdinand et des infants en Espagne. — Décret de Valence. — La commission de police. — Réaction de 1814. — Moines et journalistes. — Proscrits de 1812. — Rappel des jésuites. — Repeuplement des couvents. — Dix mille exilés. — Protestation et réveil de l'esprit public. — Les guérilleros libéraux. — Mina à Pampelune. — Porlier en Galice. — Richard. — Lascy. — Le colonel Vidal. — Riego. — Las cabezas de San-Juan. — Mouvements de Valence et de Saragosse. — Le comte de l'Abisbal et O'Donnell. — Proclamation de la constitution de 1812. — Proclamation et adresse de don Carlos. — Enthousiasme de la nation. — Comédie constitutionnelle. — Licenciement des soldats de Léon. — Le club de la Fontana del Oro. — Le 5 septembre. — Ovation de Riego à Madrid. — La *Tragala*. — Scission du parti libéral. — Exaltés et modérés. — *Viva el rey neto!* — Insurrection de la garde. — Défaite de l'absolutisme. — Ballesteros. — Alarmes de l'Europe. — Le congrès de Vérone. — Intervention française. — Le duc d'Angoulême. — Passage de la Bidassoa. — Impéritie de Ballesteros. — Marche du premier et du deuxième corps. — Défection de Morillo. — Prise du Trocadero. — Délivrance de Ferdinand VII. — Les mêmes chiens. — Le confesseur du roi. — Réaction de 1823. — Supplice de Riego. — Torrijos. — L'armée de la foi. — Abolition de la loi salique. — Décret du 29 mars 1830. — Avénement d'Isabelle II.



L'INGRATITUDE des rois est proverbiale, celle des Bourbons fut toujours leur vice originel. Quand ses soldats eurent quitté l'Espagne, Napoléon, ne voyant plus d'utilité à retenir en France Ferdinand VII et les infants, ses frères, leur ouvrit toutes grandes les portes du château de Valençay. Ferdinand repassa les Pyrénées, le 24 mars 1814, et se dirigea sur Valence. Là, son premier soin, au lieu de remercier dans la plus vive effusion de son cœur ces cortès énergiques de Cadix, qui venaient de sauver le trône, et avec l'indépendance de la nation espagnole, la liberté de l'Europe, il rendit, le 4 mai, le décret suivant, monument éternel de l'esprit bourbonien et de l'ingratitude monarchique :

« Depuis le moment où la divine Providence, par le moyen de l'abdication volontaire de mon auguste père, me plaça sur le trône de mes ancêtres, auquel j'étais appelé, suivant les anciennes lois et coutumes de la nation espagnole ; depuis l'heureux jour où j'entrai

dans la capitale au milieu des acclamations d'un peuple fidèle, je pris la ferme résolution, et pour répondre à tant de fidélité et de loyauté, et pour remplir les devoirs d'un bon roi envers son peuple chéri, de consacrer tout mon temps et toutes mes facultés à réparer les maux causés par la funeste influence d'un favori sous le précédent règne.

« Le malheur des circonstances et la cruelle perfidie de Buonaparte, des effets de laquelle j'espérais garantir mes peuples en allant à Bayonne, m'empêchèrent d'accomplir mes desseins. On viola le droit le plus sacré des gens; je fus privé de ma liberté, et, par ce crime, du gouvernement de mes royaumes. On me transféra avec mes chers frères et mon oncle dans un château qui nous a servi de prison pendant six années.

« Au milieu de cette affliction, j'ai toujours eu présents à ma pensée l'amour et la fidélité de mes sujets; et ce qui remplissait surtout mon âme de la plus vive douleur était la vue des maux qui les accablaient, de toutes parts entourés d'ennemis, dépourvus presque de moyens de défense, sans roi, sans un gouvernement établi d'avance, et qui aurait pu rallier et mettre en mouvement toutes les forces de la nation.

« Dans un état de choses si déplorable, prisonnier comme je l'étais, au milieu de mes geôliers et de mes gardes, j'expédiai, dans la seule forme qu'il me fût possible d'employer, et comme le seul remède qui me restât, le décret du 5 mai 1808. Je l'adressai au conseil de Castille, et, à son défaut, à quelque chancellerie ou tribunal qui fût libre, pour que les cortès fussent convoquées.

« Ces cortès devaient s'occuper uniquement de la levée des subsides et des forces nécessaires à la défense du royaume. Elles devaient se maintenir en permanence, afin de parer aux besoins nouveaux et à l'imprévu des circonstances. Mais, par malheur, mon décret royal ne fut pas alors connu; et bien qu'il l'ait été plus tard, les provinces, à la nouvelle de l'horrible catastrophe provoquée à Madrid par le chef des troupes françaises, dans la mémorable journée du 2 mai, pourvurent elles-mêmes à leur gouvernement au moyen des juntes qu'elles formèrent.

« A cette époque fut livrée la glorieuse bataille de Baylen. Les Français fuirent jusqu'à Vittoria. Toutes les provinces et la capi-

tale me proclamèrent de nouveau roi de Castille et de Léon, dans la même forme usitée pour la proclamation des rois, mes augustes prédécesseurs. Il se forma en même temps une junte centrale, composée des députés des juntes particulières. Cette junte exerça en mon nom le pouvoir souverain, depuis septembre 1808 jusqu'à janvier 1810. A cette date, on établit le premier conseil de régence, qui continua l'exercice du pouvoir souverain jusqu'au 24 septembre de la même année. Alors furent installées, dans l'île de Léon, les cortès appelées *générales et extraordinaires*.

« Ces cortès, composées de cent quatre membres, savoir cinquante-sept députés et quarante-sept suppléants, s'engagèrent par serment à me conserver tous mes États comme à leur souverain; mais ni la noblesse ni le clergé ne furent appelés, malgré l'ordre formel de la junte centrale, à cette assemblée des cortès extraordinaires, et qui, conformément aux anciens usages et aux précédents établis dans les cas difficiles et les temps orageux de minorité, auraient dû être composées d'un plus grand nombre de députés que dans les cortès ordinaires.

« On eut soin de cacher au conseil de régence le décret de la junte centrale qui conférait à ce conseil la présidence des cortès, prérogative de la souveraineté, que la régence n'eût point abandonnée au congrès si elle eût eu connaissance du décret; ainsi tout fut livré à la merci des cortès, dont le premier acte fut de me dépouiller, le jour même de leur installation, de la souveraineté qui, peu d'heures auparavant, avait été reconnue par ces mêmes députés comme inhérente à ma personne royale.

« Ils attribuèrent nominativement cette souveraineté à la nation; mais ce ne fut qu'un prétexte pour se l'approprier eux-mêmes. A la faveur de cette usurpation, ils donnèrent à l'Espagne les lois les plus arbitraires, lui imposèrent une nouvelle constitution, qui, sans mandat ni des provinces, ni des peuples, ni des juntes, et sans que les députés de la plupart des provinces de l'Espagne et des Indes en eussent connaissance, fut décrétée, sanctionnée et publiée par eux en 1812.

« Ce premier attentat contre les prérogatives du trône, commis par un abus coupable du nom de la nation, fut comme le prélude et la source de ceux qui le suivirent, et malgré l'opposition de plu-

sieurs députés, et quelquefois du plus grand nombre, les menaces et la violence des tribuns des cortès firent adopter les lois qu'on appela fondamentales, et ce qui n'était que l'œuvre d'une faction fut proclamé comme le vœu de la nation entière.

« Cette forme nouvelle, si étrangère à la nation espagnole, fit oublier les lois qui l'avaient rendue en d'autres temps si heureuse et si respectée. En effet, toutes les bases de l'ancienne constitution monarchique furent renversées, et on copia les principes révolutionnaires et démocratiques de la constitution française de 1791. En renonçant à ceux de la constitution qui avait été commencée à Cadix, on sanctionne, non les lois fondamentales d'une monarchie modérée, mais celles d'un gouvernement populaire présidé par un chef ou magistrat, *qui n'est qu'un commis et non un roi*. On lui laisse, à la vérité, ce titre; mais ce n'est que pour séduire et tromper les hommes imprévoyants et sans défiance; partout on affecte le *démocratisme ;* on change tout ce qui rappelle le nom de roi; les armées, les institutions qui, depuis si longtemps, s'honoraient du titre de royales, sont appelées nationales; et c'est ainsi qu'on égare le peuple qui, malgré tant de menées perfides, a conservé la loyauté naturelle et la noblesse de son caractère. »

Après avoir exprimé son horreur pour le despotisme et son intention de s'entendre avec les *procurades* de l'Espagne et des Indes, afin de convoquer les cortès légitimes, Sa Majesté Catholique, touchant en passant un mot de la liberté de la presse, qu'elle promettait de conserver en la circonscrivant dans les limites convenables, concluait en disant :

« Je déclare que mon intention royale est non-seulement de ne pas prêter serment ou d'adhérer à la constitution ni à aucun décret adopté tant par les cortès extraordinaires que par les cortès ordinaires actuellement siégeant, et notamment aux actes qui dérogent aux droits et aux prérogatives de ma souveraineté établis par la constitution et les lois sous lesquelles la nation a vécu dans ces derniers temps, mais au contraire de déclarer cette constitution et ces décrets nuls et de nul effet, maintenant et à toujours; et attendu que tout Espagnol qui tenterait de les soutenir porterait atteinte aux prérogatives de ma souveraineté, au bonheur de la nation et à la paix du royaume, je déclare que quiconque osera

faire de pareilles tentatives sera coupable de haute trahison, et comme tel puni de la peine capitale. »

Aussitôt ce décret rendu, Ferdinand VII prépara son départ pour Madrid. Avant de quitter la ville, il donna des ordres pour la dissolution des cortès[1] et l'arrestation des régents, des ministres et des députés. Une commission qui s'intitula elle-même commission de police, et qui était composée du capitaine général de la Castille, Eguia, don José Martinez de Villela, Alcala Galiano, un renégat de 1812, don Francisco de Leyva et don Jayme Alvarez de Mendieta, se chargea de l'exécution de ces ordres, et remplit les prisons[2].

Tel fut le premier acte de la réaction, qui, débordant de tous côtés, changea la Péninsule en un vaste cachot. Le roi arriva à Madrid, le 14 mai, et dès cet instant la terreur serra tous les cœurs et plana sur toutes les têtes. Les journaux monarchiques, laissant éclater les passions si longtemps contenues, se mirent à pousser des cris de vengeance et de mort. Les prêtres leur répondirent aussitôt de leurs chaires transformées en tribunes de clubs ultramontagnards : « Du sang ! du sang ! vociféraient les ministres du Dieu de paix; *il faut les pendre, les pendre tous sans forme ni procès !* »

Encouragé par ces fureurs et par l'abrutissement du peuple, qui, toujours prêt à se précipiter au devant de la servitude, hurlait : « Vive le roi absolu et mort aux cortès ! », en brisant la pierre de la constitution, Ferdinand VII s'abandonna avec délices à son penchant qui était l'opposé de la clémence. Trouvant la justice prévotale trop lente, il condamna les sauveurs de la monarchie et de l'Espagne en vertu de son omnipotence souveraine. Le 21 juillet 1814, en abolissant la constitution, il avait rétabli le Saint-Office; dans la nuit du 17 au 18 décembre 1815, il envoya aux présides ou fit jeter dans les voûtes des forteresses quarante députés, l'élite des cortès de 1812, parmi lesquels se trouvaient Arguelles surnommé *le Divin*, Calatrava, Zorraquin, et Martinez de la Rosa, le serviteur le plus dévoué de sa fille.

1. Quelques députés sans cœur, qu'on appela depuis les *Perses*, parce que dans leur exorde ils avaient fait allusion aux sujets de Darius, poussèrent la bassesse jusqu'à venir le supplier de prononcer cette dissolution.

2. Marliani, *Histoire politique de l'Espagne moderne*, t. I, p. 208.

Telle était la récompense du sublime élan des Espagnols de 1808 à 1814. Tous les sacrifices de la nation et des prodiges de dévouement et d'héroïsme n'aboutirent qu'à la restauration d'un roi, dont le premier acte fut d'anéantir la liberté conquise au prix du sang le plus pur, de rétablir les vieux abus de l'Église et de l'administration et cette hideuse camarilla qui avait secondé l'invasion par ses intrigues! Dans ce fait, cruel à rappeler, ne voit-on pas toujours l'anarchie gouvernementale qui dissout les éléments de toute régénération, quelle que soit leur vigueur? Et croit-on que si, au milieu de cette unanimité nationale, il se fût trouvé un gouvernement ferme et créateur, il n'eût pas fait sortir l'édifice nouveau de ses ruines? Un peuple entier s'était levé pour sauver le sol et garder le nom de ses pères; l'élite des citoyens de l'Espagne avait proclamé la liberté civile, et les efforts réunis de la force et de la pensée n'avaient eu pour résultat que le triomphe de l'inquisition, et la récompense des services rendus à la patrie était le bagne, et le dernier mot de cette lutte de géants une réaction aussi vile que sanguinaire[1].

Tous les couvents se repeuplèrent d'anciens et de nouveaux moines; tous leurs biens leur furent rendus sans réserve. On ne se borna pas là, on augmenta au lieu de réduire. Les jésuites avaient été bannis sous Charles III; Ferdinand VII leur rouvrit l'Espagne et favorisa de tout son pouvoir leur rétablissement.

Dix mille Espagnols avaient eu le malheur de s'attacher au parti français et de suivre dans sa retraite l'armée française; ils furent bannis et leurs biens séquestrés : c'est-à-dire qu'il les condamna à mourir de faim sur la terre étrangère. Le nombre des condamnations fut immense. La détention dans les citadelles, l'exil, telles étaient les moindres peines. Le principal caractère de ces actes étaient la lenteur et la cruauté froide avec lesquelles ils furent consommés. Le roi était déjà rentré depuis deux ans dans la plénitude de sa puissance, et les cachots étaient encore encombrés, et de longues listes de proscription apparaissaient encore par intervalles comme pour entretenir et réveiller la terreur des familles[2].

1. *Id.*, p. 226.
2. Martignac, *l'Espagne et ses révolutions*, p. 148.

Il était impossible que le patriotisme espagnol ne rebondît pas sous cette main de fer. Les grands cœurs s'indignèrent, les forts protestèrent sans peur contre ce royal despotisme, enfant de la tigresse et du chacal. Le fameux Mina s'était levé le premier, à la première heure. En 1814, il donnait le signal en essayant de s'emparer de Pampelune; il échoue et se sauve en France. Moins heureux l'année suivante, le général Porlier veut proclamer la constitution en Galice et paye de sa tête ce mouvement prématuré. En 1816, Richard, qui avait suivi son exemple, monte sur le même échafaud; Lascy, l'un des héros de la guerre de l'indépendance, est fusillé, en 1817, aux Baléares, où il relevait la pierre constitutionnelle; en 1818, Valence vit conduire à la mort pour le même crime le colonel Vidal et ses compagnons; aucun dévouement, si grand fût-il, ne trouva grâce aux yeux du roi. L'héroïque Calvo de Rosas, le gouverneur de Saragosse, souffrit cinq heures de torture, parce qu'on voulait lui arracher par la douleur le secret d'un complot qu'il ne connaissait pas. En vain, touchée de sa constance et des tourments qu'il endurait, sans que sa grande âme fléchît quand le bourreau tordait ses membres, la reine implorait Ferdinand à mains jointes; il resta sourd et inflexible, comme s'il eût voulu prouver par cet acte impie d'ingratitude qu'il n'avait de mémoire que pour la vengeance et le mal.

Toutes ces rigueurs, loin d'atteindre le but qu'il poursuivait avec sa camarilla, l'en éloignaient, au contraire, de jour en jour, et achevait d'exaspérer tous ceux que révoltaient le mauvais gouvernement, l'abrutissement du peuple et le fanatisme des moines. En 1819, lorsque les anciennes colonies espagnoles, Buenos-Ayres, Venezuela, le Chili, la Nouvelle-Grenade, se constituèrent en États souverains et proclamèrent la république, Ferdinand, malgré le mauvais succès d'une expédition dirigée contre Lima et la pénurie du Trésor, voulut envoyer d'autres troupes en Amérique. Sa politique machiavélique, qui avait pour seul pivot un impitoyable égoïsme, lui montrait dans l'expédition nouvelle un double résultat : celui de réduire des rebelles et de se débarrasser de l'armée, où les idées libérales se propageaient rapidement sous le couvert des loges maçonniques. Vingt-deux mille hommes furent donc rassemblés dans l'Andalousie. Les officiers, affiliés presque tous au

Grand-Orient, et sûrs de leurs soldats, peu disposés à s'embarquer, firent des ouvertures aux généraux O'Donnell, comte de l'Abisbal, et Saarsfield. L'un et l'autre les accueillirent avec empressement; puis, le jour fixé pour la régénération de la Péninsule, Saarsfield se mit à la tête de la cavalerie, et, au lieu d'acclamer la constitution, poussa le cri de : *Viva el rey neto!* (Vive le roi absolu!) Cette perfidie toutefois et l'arrestation de cent vingt-trois de leurs camarades ne découragèrent point les officiers. La fièvre jaune, qui éclata vers la fin de 1819, à Cadix, et y sévit cruellement trois mois, ayant fait ajourner l'expédition, les officiers profitèrent du départ du comte de l'Abisbal, rappelé à Madrid, pour renouer les fils brisés de leur complot. Les colonels Quiroga et Arco-Aguerro furent choisis pour chefs du mouvement. Ils s'adjoignirent le commandant en second du bataillon des Asturies, et, le 1er janvier 1820, cet intrépide militaire proclama la constitution à Las Cabezas de San-Juan. Entraînant ensuite deux autres bataillons sous son drapeau, Riego marche sur le quartier général, arrête le général Calderon, successeur d'O'Donnell, et va se réunir ensuite à Quiroga, qui venait de s'emparer de l'île de Léon.

Le mouvement accompli, ils eurent une force de cinq mille cent hommes. Quiroga en garda trois mille dans l'île de Léon et lança Riego avec une colonne de moitié plus faible sur le littoral de la Méditerranée. Le promoteur de l'insurrection parcourut hardiment la côte d'Algésiras à Malaga, et poussa même jusqu'à Cordoue; mais, sans recueillir d'autre fruit de cette marche aventureuse, entre les colonnes de troupes mises à sa poursuite, que les acclamations du peuple. Pendant ce temps, les généraux Freire et Campana renouvelaient avec des circonstances encore plus odieuses le guet-apens de Saarsfield et d'O'Donnell. Ils avaient fait crier à son de trompe dans Cadix que la constitution y serait proclamée le 10 mars. Toute la population se prit au piége, et, au moment où elle remplissait les rues, pavoisées de drapeaux et ornées depuis le matin de guirlandes de fleurs, la soldatesque, excitée par ces deux misérables, se rua sur la foule, en vociférant : Vive le roi absolu! mort à la nation! se baigna dans le sang, tua et pilla pendant trois jours à Cadix comme dans une ville prise d'assaut.

Ce sang innocent porta malheur à Ferdinand VII. A peine eut-il

rougi le berceau de la liberté espagnole, que l'agitation qui s'était manifestée en Galice, à Valence, Saragossé, Barcelone, Pampelune, finit par gagner Madrid. Le comte de l'Abisbal lui-même, parti pour combattre les libéraux, eût la main forcée par ses soldats, et, après avoir proclamé la constitution à Ocaña, il se soumit avec le régiment impérial, commandé par son frère Alejandro O'Donnell, à la junte de Galice. Emporté par le torrent, le bourreau de Cadix, le général Freire lui-même dut jurer la constitution dans la ville qu'il avait décimée. Ballesteros, nommé à sa place, refusa de tirer son épée pour le despotisme. Cédant devant l'effervescence de la capitale et les baïonnettes, qui brillaient cette fois pour la liberté, Ferdinand se hâta de capituler. Le 7 mars, à dix heures du soir, il promit de céder au vœu général. Le décret qui réalisait cette promesse parut, en effet, le lendemain. Il portait la convocation de nouvelles cortès, d'où les *Perses* étaient exclus, une amnistie générale et l'abolition du Saint-Office. Le 9, devant une junte composée de onze membres et que présidaient l'archevêque de Tolède, cardinal de Bourbon, et le général Ballesteros, il prêta serment à la constitution de 1812.

Cette charte démocratique, qui tient une si large place dans l'histoire d'Espagne, comprenait dix articles. Dans le premier était posé le principe de la souveraineté nationale, reconnu le 24 septembre précédent. Le second traitait du territoire de la religion, du gouvernement. La religion catholique, apostolique et romaine, seule véritable, selon les cortès, était déclarée à perpétuité, et à l'exclusion de toutes les autres, religion de l'État. Quant au gouvernement, on l'établissait monarchique et divisé en trois pouvoirs. Les cortès, se réservant la puissance législative, laissaient le pouvoir exécutif au roi, et aux tribunaux le pouvoir judiciaire. La représentation nationale se composait d'une chambre unique formée par l'élection à trois degrés, la paroisse, le district et la province. Ne pouvaient en faire partie ni les ministres, ni les conseillers d'État, ni les personnes occupant des charges dans la maison du roi. Les sessions devaient durer trois mois : au bout de deux ans, expirait le mandat des députés qui n'étaient pas rééligibles. Le roi pouvait opposer trois fois son *veto* aux lois votées par les cortès; mais elles passaient de droit si elles lui étaient présentées une qua-

trième fois. Une députation de sept membres, dite permanente, veillait, dans l'intervalle des sessions, à l'observation des lois fondamentales.

Dans le titre IV, on déterminait les prérogatives et les devoirs de la royauté. Les cortès se réservaient le droit de nommer la régence et constituaient un conseil d'Etat de quarante membres, parmi lesquels quatre grands d'Espagne et quatre ecclésiastiques, dont deux évêques.

Le titre V renfermait l'organisation des tribunaux, dont les membres choisis par le roi, sur la présentation du conseil d'Etat, étaient inamovibles.

Le titre VI réglait l'administration intérieure des provinces et des communes : celle des communes était confiée aux *ayuntamientos;* les députations dirigeaient celles des provinces, de concert avec les intendants et les chefs politiques.

Dans les titres VII et VIII, il était spécifié qu'aux seules cortès appartenait le droit de voter les contributions et d'en fixer l'assiette, ainsi que le chiffre annuel de l'armée. Le titre dernier traitait du maintien et des modifications qui pourraient être apportées plus tard au pacte national, et consacrait le droit de pétition [1].

Le mouvement libéral ne rencontrait aucune résistance; et cet infant don Carlos, qui devait être un jour le dernier champion de l'absolutisme, s'adressant successivement à l'armée et à la couronne, s'exprimait en ces termes :

« Soldats,

« En prêtant, devant vos drapeaux, le serment à la constitution de la monarchie, vous avez contracté des devoirs immenses. Une brillante carrière de gloire s'ouvre devant vous. Aimer et défendre la patrie, soutenir le trône et la personne du roi, respecter les lois et vous unir au peuple pour consolider le système constitutionnel : tels sont vos devoirs sacrés; voilà ce que le roi attend de vous et ce dont je promets de vous donner l'exemple. »

« Sire,

« J'ai l'honneur de remettre à Votre Majesté l'adresse des cara-

1. Dochez, *Histoire d'Espagne.*

biniers royaux, dont le commandement est une de vos gracieuses faveurs. Partageant hautement les sentiments qui y sont exprimés, j'unis mes vœux à ceux de la brigade pour féliciter Votre Majesté avec le plus vif enthousiasme sur votre magnanime résolution de rétablir le sanctuaire des lois fondamentales qui forment la sage constitution de la monarchie espagnole, publiée à Cadix, le 19 mars 1812. La brigade saura soutenir avec constance les vœux qu'elle a l'honneur d'adresser à Votre Majesté.

« CARLOS. »

Le nouvel ordre de choses, dit un témoin, que la monarchie ne peut pas récuser[1], fut reçu avec enthousiasme par les grandes villes, le commerce, l'industrie, les professions libérales, l'armée et les propriétaires ; le clergé et les moines virent ce changement avec douleur, les paysans avec inquiétude.

Les classes éclairées applaudissaient avec ardeur, et le retour des proscrits de 1814 fut une fête nationale. Habile aux dissimulations comme tous les despotes, Ferdinand outra la mesure. Un décret avait fait passer le divin Arguelles du bagne au ministère. Se défiant, non sans raison, de cette conversion royale trop brusque pour être sincère, l'échappé des Présides repoussait le portefeuille offert. Ferdinand le manda au palais, et, saisissant un exemplaire de la constitution :

« Je l'ai jurée librement, dit-il, et de tout mon cœur ; je l'observerai et la ferai garder fidèlement. »

Les cortès, réunies le 9 juillet, commençaient paisiblement la comédie constitutionnelle, que les rois ont grand tort de redouter et de proscrire, car elle se joue partout à leur profit, lorsque le sabre intervint de nouveau avec son intelligence ordinaire et gâta les choses. Les cortès avaient fait une faute grave, en votant le licenciement de l'armée de l'île de Léon. Une grande exaltation animait les soldats; et comme les hommes de parole détestent les hommes d'action, les députés ne voulurent pas de ces voisins quelquefois incommodes. Fondés en théorie, ils avaient tort et grand tort au point de vue pratique. Les cortès ne réfléchissaient pas en effet que la révolution était la fille des soldats de

1. Martignac, ouvrage cité.

Léon; et que si la cour parvenait à briser la force qui l'avait entraînée malgré elle, le roi reviendrait sur ses pas. On crut le mouvement libéral plus fort et plus étendu qu'il n'était en réalité, et l'on prit sans hésitatiòn une mesure qui aurait dû être ajournée aux temps de calme. L'armée de Léon licenciée, son chef Riego, qui avait été nommé capitaine général de la Galice, au lieu de se rendre à son poste, arrive, le 31 août, à Madrid, à dix heures du soir. Cœur ardent, mais tête faible, Riego devient là le souple et aveugle instrument des sociétés secrètes. Le 5 septembre, le club de la Fontana del Oro lui donne un splendide banquet civique. Une ovation populaire lui est décernée. Riego parcourt la capitale sur un char de triomphe. Le cortége s'arrête devant le théâtre où se jouait une pièce de circonstance; les têtes s'exaltent tout à fait; on demande des chants patriotiques, et *la Marseillaise* du soldat l'hymne dit de Riego, éclate tout à coup et fait tonner ses superbes accents :

PRIMER CORO.

Soldados, la patria
Nos llama á la lid;
Juremos por ella
Vencer ó morir.

VOZ.

Serénos, alegres,
Valientes, osados,
Cantémos, soldados,
El himno á la lid.
Y á nuestros acéntos
El orbe se admire,
Y en nosotros mire
Los hijos del Cid.
Ya marte sañudo,
Su audacia provoca,
Y el genio se invoca,
De esta gran nacion.
La trompa guerrera
Sus écos dà al viento,
De horrores sediento
Ya muge el cañon.

SEGUNDO CORO.

Soldados por la patria
Cartucho en el cañon,

Y muera el que no quiera
La constitucion.

VOZ.

La niña se llama,
La constitucion,
La que el rey Fernando,
Por fuerza juró.
Bautizose en Cadiz,
Siendo sus padrinos,
Los hombres mas dignos
De aquesta nacion.

Soldados, la patria
Nos llama á la lid,
Venid presurosos
Por ella á combatir.
La patria promete,
De gloria cubrir,
Al heroe que sepa,
Por ella morir.

PREMIER CHŒUR.

Soldats, la patrie
Nous appelle au combat;
Jurons pour elle
De vaincre ou mourir!

LE SOLISTE.

Calmes et constants,
Vaillants et hardis,
Chantons, soldats,
L'hymne du combat!
A nos accents,
L'univers s'émeut
Et reconnait en nous
Les enfants du Cid!

Déjà le dieu aux mains sanglantes,
Mars, excite l'audace
Et invoque le génie
De cette grande nation.
La trompette guerrière
Fait retentir les airs;
D'horreurs altéré
Déjà mugit le canon.

DEUXIÈME CHŒUR.

Soldats, pour la patrie,
La gargousse au canon!
Et mort qui déteste
La constitution!

LE SOLISTE.

La mignonne s'appelle
La constitution!
Celle que le roi Ferdinand
Par force a jurée,
Et qui reçut le baptême à Cadix,
Ayant pour parrains
Les hommes les plus dignes
De cette nation.

Soldats, la patrie
Vous appelle au combat!
Accourez promptement
Et combattez pour elle.
La patrie promet
De couvrir de gloire
Le héros qui sait
Pour elle mourir!

Mais en révolution les esprits vont vite et s'exaltent de plus en plus. C'est la torche embrasée dont le vent agrandit la flamme. Ce chant magnifique, expression des plus nobles et plus saints sentiments de l'homme, ne traduisait pas avec une énergie assez violente les passions du peuple et des soldats. La foule voulut la ***Tragala***, et cette lugubre chanson, qui est à l'hymne de Riego ce qu'était notre ***Carmagnole*** **à *la Marseillaise***, fut hurlée de la puerta del Sol à la place de la Cebada par des milliers de voix :

CHŒUR.

Avale-la, avale-la, servile,
Cette constitution que tu n'aimes pas!
Avale-la, chien, avale-la, chat,
Avalez-la, tous ceux du palais!

LE SOLISTE.

Il est passé le temps
Où l'on grillait
Comme le saumon
La chair humaine!
Que celui qui en est fâché
Ronge l'os à présent,
Le libéral
Lui dira ceci :

CHŒUR.

Avale-la, avale-la, servile,
Cette constitution que tu n'aimes pas!

Avale-la, chien, avale-la, chat,
Avalez la, tous ceux du palais!

LE SOLISTE.

Il n'y a plus de bonnets pointus [1],
Plus de bûchers!
Des lois sages
Les ont abolis.
Il n'y a plus de vassaux,
Il n'y a plus d'esclaves,
Il n'y a que des Espagnols
Libres et braves!

CHOEUR.

Avale-la, avale-la, servile,
Cette constitution que tu n'aimes pas!
Avale-la, chien, avale-la, chat,
Avalez-les, tous ceux du palais!

CORO.

Tragála, tragála tu, servilon,
Tu qui no quisieres constitucion!
Tragála, perro, tragála, gato,
Traguénla, todos los de palacio.

VOZ.

Se acabo el tiempo
En que se asaba
Cual salmonete
La carne humana.
I al que le pese
Que roa el hueso;
Quel el liberal
Le dira eso :

CORO.

Tragála, tragála tu, servilon,
Tu qui no quisieres constitucion!
Tragála, perro, tragála, gato,
Traguénla, todos los de palacio.

VOZ.

Ya no hay corozas,
Ni quemaderos!
Las sabias leyes
Los abolieron.
Ya no hay vasallos,
Ya no hay esclavos,

1. Les bonnets de carton peint de forme pyramidale qu'on mettait aux victimes de l'inquisition.

Sino Españoles
Libres y brabos.

CORO.

Tragála, tragála tu, servilon,
Tu qui no quisieres constitucion!
Tragála, perro, tragála, gato,
Traguénla, todos los de palacio.

L'autorité, composée de ces hommes qui veulent toujours ralentir le mouvement et trouvent qu'un peuple n'a plus rien à souhaiter, lorsqu'ils sont au pouvoir, défendit de chanter la *Tragala* au théâtre; le tumulte augmente; on tient ferme; le rideau est baissé; des troupes arrivent et rétablissent l'ordre gravement compromis[1].

A partir de ce jour, tandis que le parti absolutiste, composé des moines et des grands, qui possédaient les quatre cinquièmes du sol, serrait ses rangs et orgánisait au nord les bandes de l'*armée de la foi*, les constitutionnels, auxquels il importait tant de rester unis, se divisaient en quatre ou cinq groupes. Les francs-maçons et les *communeros* formèrent d'abord les deux premiers. Appelés aussi *moderados*, les adeptes du Grand-Orient, dont les principaux chefs, Arguelles, Morillo, San-Martin et Martinez de la Rosa, étaient surnommés les *pastelleros* (pâtissiers), parce qu'ils songeaient à repétrir la constitution, s'effrayaient beaucoup plus, selon l'usage des esprits courts, du progrès de la révolution que de l'adhésion forcée du roi et des levées d'armes de l'absolutisme. Ils comptaient avec une étrange candeur sur la foi de celui qui les avait déjà proscrits, et n'étaient pas éloignés de sacrifier au droit divin la souveraineté du peuple. Les *communeros*, au contraire, ne voyaient le salut de l'Espagne que dans l'exécution pleine et entière du pacte fondamental[2]. Malheureusement, ils n'étaient pas plus unis que les *moderados*, et se fractionnaient en trois nuances : les exaltés (*exaltados*), les malheureux (*descamisados*) et les zurriagistes, sicaires d'un journal, *le Fouet* (*Zurriago*), qui prêchait la terreur. Enhardie par les débats et la division des vainqueurs, la réaction jette son masque. Ferdinand préludait à la revanche de l'absolutisme en insultant ou

1. Marliani, *id.*, t. I, p. 261.
2. *Histoire de l'Espagne;* par un réfugié.

mystifiant ses ministres. Ceux qu'il choisit en 1822, instruments du parti servile, commencèrent le front levé une guerre générale et violente contre les libéraux. L'armée se mit de la partie; et pendant que les cortès nommaient Riego leur président, le 30 mai 1822, des cris de : « Vive le roi absolu (*Viva el rey neto !*) à Aranjuez, et l'insurrection du 2e régiment d'artillerie, à Valence, célébraient la Saint-Ferdinand. Le 2 juillet, la garde royale s'insurgeait contre la constitution et attaquait la capitale. A Valence, le régiment de Zamora et à Madrid Ballesteros et Morillo, à la tête de la milice, écrasèrent les absolutistes. L'armée de la Foi n'eut pas plus de succès en Catalogne. Mina, investi du commandement en chef de toutes les forces libérales, l'anéantit et en expulsa les débris du sol espagnol, malgré les secours, les encouragements et l'or du cabinet des Tuileries.

La victoire de juillet 1822, qui jeta sur le champ de bataille que les réactionnaires avait choisi trois cent soixante-onze morts et cinq cent quatre-vingts blesssés, donna le pouvoir aux *communeros.* Se rangeant sans hésitation du côté du succès, Ferdinand remit à ceux qu'il eût envoyé au présides, si sa garde eût été la plus forte, la liste des chefs du complot, en tête de laquelle figuraient plusieurs grands d'Espagne et don Carlos, son frère. Il laissa exécuter le général Elio, le premier qui avait quitté à sa rentrée le drapeau des cortès pour passer sous le sien avec toute sa division, et accepta un ministère formé par San-Miguel et Lopez Banos, les chefs du parti exalté. Tandis que Ferdinand agissait ainsi à Madrid, les bandes de l'armée de la Foi, commandées par le baron d'Éroles, Romagosa, Bessières, le Trappiste, en fuyant vers les Pyrénées, où les chassaient, comme des troupeaux, El Pastor et Mina, et, allant se reformer en France sous l'abri du drapeau blanc, établissaient une régence à la Seu-d'Urgel, qui prétendait gouverner l'Espagne au nom du roi prisonnier, et préparait le retour à l'état des choses antérieur au 17 mars 1820. Cette régence, présidée par le marquis de Mata-Florida, avait deux redoutables points d'appui à Paris et à Vérone. Réunie en congrès dans cette dernière ville, la Sainte-Alliance s'alarma en voyant la liberté se lever dans la Péninsule. Organe de cette poignée d'émigrés à qui l'Europe monarchique avait livré la France, et que suivait partout le spectre de 93,

Chateaubriand supplia tant de fois les trois puissances absolutistes, qu'elles permirent à la Restauration, malgré la vive opposition de l'Angleterre, d'aller déchirer la constitution de Cadix avec cent mille baïonnettes.

Le gouvernement des Bourbons mit d'autant plus d'empressement à exécuter les résolutions du congrès de Vérone, que la révolution lui donnait, outre le danger de l'exemple, un grave sujet d'effroi. Le réseau des complots militaires, brisé à Saumur et à Béfort, venait de se renouer de l'autre côté des Pyrénées. Des conspirateurs ardents et infatigables, tels que l'illustre publiciste Armand Carrel, s'y organisaient au grand jour et ne cachaient pas leur dessein de rétablir l'empire et de proclamer Napoléon II. Aussi imprudents que pleins d'illusions, comme tous ceux qu'exalte la sombre ferveur des sociétés secrètes, depuis trois mois ils agitaient le drapeau tricolore et criaient à l'Europe du haut des Pyrénées :

« L'épée de Damoclès, qui est suspendue sur la tête des Bourbons, va bientôt les atteindre. Nos moyens de vengeance sont de toute évidence. Outre la vaillante armée espagnole, n'avons-nous pas dans le cordon sanitaire[1] dix mille chevaliers de la liberté prêts à se joindre à leurs anciens officiers, et à tourner leurs armes contre les oppresseurs de la France? N'avons-nous pas plus de cent mille de ces chevaliers dans l'intérieur de ce royaume, dont vingt-cinq mille au moins dans l'armée et plus de mille dans la garde royale? N'avons-nous pas pour nous cette haine irascible que les neuf dixièmes de la France ont vouée à d'exécrables tyrans? »

Ainsi provoqué au dehors et menacé en face au dedans, où les généraux disaient tout haut que la royauté de Louis XVIII s'écroulerait comme un vieux mur au premier coup de canon tiré en Espagne, le gouvernement déclara la guerre à la constitution de 1812 et fit marcher vers la frontière une armée épurée avec soin et composée de l'élite des troupes. Cette armée, placée sous le commandement nominal du duc d'Angoulême, était divisée en quatre corps, ayant pour chefs effectifs : le premier, le duc de Reggio; le second, Molitor; le troisième, un étranger représentant la Sainte-

1. Établi quand la fièvre jaune éclatait à Barcelone, et qui se transforma bientôt en armée d'observation.

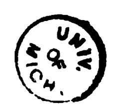
Alliance, le prince de Hohenlohe; et le quatrième, Moncey, duc de Conegliano. A ces trois vétérans de l'Empire, on avait joint Guilleminot, pour diriger l'expédition comme major-général, et Martignac, pour servir de tuteur au prince dans les affaires politiques. Le premier corps, dont nous avons vu rouler les canons dans notre enfance, franchit la Bidassoa le 7 avril 1823. Là, on tira un coup de canon, et ce ne fut pas le trône de Louis XVIII qui s'écroula, mais le château en Espagne, hélas! des partisans de Napoléon II, qui s'étaient présentés sur l'autre bord de la rivière avec le glorieux drapeau et l'aigle de l'Empire. Alors s'ouvrit cette campagne qui devait être bien plus pénible que sanglante.

Tandis que le quatrième corps observait la Catalogne et que le troisième masquait les places fortes de la Navarre et de Biscaye, le deuxième se divisait en deux colonnes, dont l'une, commandée par Molitor, se dirigeait vers les royaumes de Valence et de Murcie; dont l'autre, sous la conduite du général Bourcke, allait prendre à revers les Asturies et la Galice. Au centre de ces deux colonnes opérant à droite et à gauche sur les côtes occidentales et orientales de l'Espagne, et destinées à se rejoindre sous les murs de Cadix, marchait le premier corps, qui, sous les ordres du prince généralissime, devait arriver par un chemin direct au centre de la révolution.

Toutes ces divisions étaient flanquées, en Catalogne, par les restes de l'armée de la Foi, réorganisés et armés en France, et que guidaient le baron d'Éroles, Romagosa, Capape, Coll dit Mosen Anton, Miralles, El Royo (le Rouge); en Cerdagne, par les bandes de Santos Ladron, de Mosen Benet, du Trappiste; en Biscaye et en Navarre, par le comte d'Espagne, Quesada, Bosoms, Gorostidi. D'autres guerilleros, suivant le drapeau constitutionnel, s'étaient levés dans toutes les provinces. Ainsi, à l'exemple des trois plus vaillants chefs de la guerre de l'indépendance, Mina, l'Empecinado, El Chaleco, qui défendaient la cause nationale en Catalogne, dans la Manche et dans l'Estramadure, El Pastor, Palarea le médecin, Barbès le curé de Monzon, le comte Linati, l'aubergiste d'Organia, Landero, Montilla, Santa-Rania, Cornudelle, Campillo, avaient déployé l'étendard des cortès sur l'Èbre, dans les sierras de la Navarre et de Biscaye, la Manche, la province de Soria, l'Aragon, les

Asturies et le royaume de Valence, et tenaient en échec les guerilleros royalistes, don Ramon Chambo, Ulman, Sampere, El Locho, Merino et le chef des lanciers Bessières.

Le premier corps arriva jusqu'à Logroño sans trouver d'ennemis. Il n'y avait dans cette place tout ouverte que neuf cents hommes, qui se replièrent devant l'armée française. Le 22, on occupa Burgos. Molitor atteignait ce jour même Tudela, poussant devant lui le général Ballesteros. Ce général, au lieu de faire front, ce qui était possible, car il commandait aux meilleures troupes qu'ait jamais eues l'Espagne, par des motifs que sa conduite devait éclairer plus tard, avait évacué la ville la veille et se retirait sur Tarasona. Plus excusable dans sa retraite, car il ne comptait guère que seize cents hommes, le général Morillo exécutait la même manœuvre devant le premier corps. Ne trouvant aucune résistance, Molitor se dirigea sur Saragosse, où il entra le 26 avril, et se porta de là sur Fraga, tandis que Ballesteros, quittant précipitamment Catalayud et Daroca, continuait son mouvement rétrograde sur Valence par Terruel et Cuença. Le premier corps, pendant ce temps, descendait de Burgos à Valladolid, et, onze jours après, le 23 mai, touchait, par son avant-garde, aux portes de Madrid. Pablo Morillo s'était enfui avec ses soldats dans la Galice, et le comte de l'Abisbal, un autre traître, après avoir disséminé la division qu'il commandait de façon à rendre la résistance impossible, ne s'était arrêté à Madrid que pour le rendre sans combat au duc d'Angoulême. Aux termes de la convention conclue le 18 à Buitrago, des troupes constitutionnelles devaient être laissées dans la capitale, afin de garder les établissements publics. Le guerillero royaliste Bessières, quoiqu'en rapport avec la division d'avant-garde depuis plusieurs jours et sachant par conséquent que l'armée française ne devait être sous les murs de Madrid que le 24 mai, s'y porta le 20. Un de ses détachements pénétra jusqu'au centre de la ville, tandis que le gros de sa troupe se tint à la porte d'Alcala. Sa présence excita une grande agitation dans le peuple. De nombreux rassemblements se formèrent. Le général constitutionnel Zayas, commandant les régiments laissés à Madrid, courut à la rencontre du guerillero et lui fit connaître la convention qui venait d'être conclue; mais il n'en insista pas moins avec arrogance pour qu'on lui remît les postes. Zayas alors


UNIV.
OF
MICH.



De Valenciennes del. — ...ayon sc.

[illegible]

se mit à la tête de sa cavalerie et chargea si vigoureusement les lanciers absolutistes, qu'il les força de fuir à toute bride, laissant derrière eux cent prisonniers et une quarantaine de morts.

Quatre jours après ce châtiment, le duc d'Angoulême entra dans la ville. En mettant le pied sur le sol espagnol, il avait reconnu à Oyarzun une prétendue junte de gouvernement de l'Espagne et des Indes, qui s'était nommée elle-même et se composait de don Francisco Eguia, président, du baron d'Éroles, de don Antonio Gomez et Juan Batista de Erro. En arrivant à Madrid, M. de Martignac lui en fit nommer une autre, dans laquelle entra un seul membre de la première, le baron d'Éroles. Celle-ci, formée de cinq membres, les ducs de l'Infantado et de Montamar, l'évêque d'Osma, Calderon et le général malheureux de l'armée de la Foi, fut chargée du gouvernement pendant la captivité du roi.

Le lendemain de la nomination de cette régence, 27 mai, un combat fut livré vers Talavera par la division Vallin, au pont de l'Alberche. Mais, moins meurtrier que la bataille de ce nom, qui étendit morts vingt mille soldats de Wellington ou de Joseph, il ne coûta que deux hommes au général royaliste. Molitor, le 16 juin, n'en perdait que cinq dans sa lutte avec Ballesteros, dont il avait atteint enfin l'arrière-garde à Alcira, et le général Bordesoullé, bien plus heureux encore, attaquait avec sept mille hommes, à Santa-Cruz, une division forte de quinze cents, la dispersait et lui prenait un drapeau et deux canons *sans perdre personne*. Le général Lauriston eut, lui, quelques hommes blessés à San-Lucar-la-Mayor, en poursuivant Lopez Banos, qui venait d'évacuer Séville.

Pour consoler l'Espagne de ces défaites, M. de Martignac rendit à la régence quarante-huit drapeaux pris dans les guerres de l'Empire. Voyant alors Bourmont avec une forte colonne à Séville, Molitor avec son armée à Grenade, et Bordesoulle aux portes de Cadix, les deux généraux en chef de l'Espagne constitutionnelle jugèrent le moment venu d'opérer leur défection. Le 10 juillet, Morillo profita du départ de Quiroga, qui, pressentant ses mauvais desseins, s'était séparé avec éclat du traître, pour envoyer un parlementaire à Bourmont. Et quand le transfuge de la Galice se fut entendu avec le transfuge de Waterloo, il réunit ses trois mille

soldats aux troupes de Bourke et alla se battre cette fois au pont de Sampayo, mais contre ses frères.

Le 4 août, Ballesteros, qui, malgré sa marche rétrograde de deux cents lieues, avait encore sept mille vieux soldats, suivit l'exemple de Morillo, et donna ordre aux gouverneurs des places de Carthagène, Alicante, Pampelune, Saint-Sébastien, Paniscola, Las Peñas de San-Pedro, Monzon, Vénasque de reconnaître l'autorité de la Régence. Sûre dès lors de son triomphe, la faction absolutiste se livra dans sa rage à de tels excès que, sous l'inspiration de l'honnête et sage Martignac, le duc d'Angoulême se vit forcé de rendre, le 8 août, à Andujar, une ordonnance ainsi conçue :

« Considérant que l'occupation de l'Espagne par l'armée française sous mes ordres, nous met dans l'indispensable obligation de pourvoir à la tranquillité de ce royaume et à la sûreté de nos troupes,

« Avons ordonné ce qui suit :

« ART. 1er. — Les autorités espagnoles ne pourront faire aucune arrestation sans l'autorisation du commandant de nos troupes dans l'arrondissement duquel elles se trouveront.

« ART. 2. — Les commandants en chef des corps de notre armée feront élargir tous ceux qui ont été arrêtés arbitrairement et pour des motifs politiques, notamment les miliciens rentrant chez eux.

« ART. 3. — Les commandants en chef des corps de notre armée sont autorisés à faire arrêter ceux qui contreviendraient au présent ordre. »

A partir de ce moment, la résistance mollit dans l'Andalousie et en Galice. Découverts par la défection de Ballesteros, de son lieutenant Zayas et de Morillo, El Chaleco et le Médecin posent les armes; la Corogne capitule le 14 août; le Trocadero et le fort Santi-Petri, les deux boulevards de Cadix, sont pris le 31 août et le 20 septembre, l'un par l'armée, qui ne perdit que quarante hommes, l'autre par la marine, qui n'eut pas même un seul blessé. Sept jours après, les cortès se déclarent dissoutes, le roi sort de la ville assiégée le lendemain 28 septembre pour se rendre au camp

des Français, et, le 3 octobre, le drapeau blanc flotte sur les murs de Cadix.

Plus heureux que Riego, vendu par un paysan du côté de la Caroline, lorsqu'il cherchait à gagner les montagnes pour lutter encore, et que San-Miguel, qui fut enveloppé et fait prisonnier le 12 octobre avec le guerillero Barbès, à Lérida, Mina, Torrijos et Sancho furent les derniers défenseurs de l'indépendance nationale. Le premier, qui avait tenu six mois en échec tout le quatrième corps et l'armée de la Foi, ne rendit Barcelone, Hostalrich et Tarragone que le 2 novembre, quand la résistance devint inutile par la dissolution volontaire des cortès, et lorsque les deux autres généraux signèrent la capitulation de Carthagène, il n'y avait plus que l'Empecinado seul dans l'Estramadure, comme à Minturnes Marius.

Ferdinand rétabli, la réaction déploya toute sa violence comme un ressort qui se détend. Le roi l'avait jugée en partant du Puerto-Santa-Maria, où il était passé à sa sortie de Cadix pour se rendre à Madrid. Comme on lui présentait des officiers de l'armée de la Foi : « *Ce sont toujours les mêmes chiens avec un collier différent*, » dit-il en détournant la tête. Il pressentait avec assez de sagacité que la faction absolutiste triomphante voudrait le courber sous son joug, et qu'il n'avait échappé aux libéraux que pour tomber dans les mains des apostoliques. Or, même à son point de vue, c'était tomber de fièvre en chaud-mal. La rage que montra ce parti s'explique par sa composition et par ses haines. Il trempa dans le sang le labarum de sa cause et de sa victoire. Le 7 novembre 1823, le bourreau pendit Riego sur la place publique de Madrid ; l'exil punit de leur lâcheté les généraux Ballesteros et Morillo ; les prisons furent encombrées ; les libéraux proscrits partout et désignés sous le nom de *negros*, aux insultes et au stylet de la populace ; on égorgea le même jour, à la même heure et sur la même place, l'infortuné Torrijos et cinquante-quatre de ses compagnons ; et l'on put dire avec vérité que ce n'était pas Victor Saez, confesseur du roi, qui était ministre, mais l'exécuteur des hautes œuvres.

Ivre de sang, la réaction apostolique s'exalta jusqu'à la démence, et voulut renverser Ferdinand qu'elle trouvait trop modéré pour

lui substituer don Carlos, le roi de son cœur. Un des héros de l'armée de la Foi leva ce drapeau de Caïn en Catalogne. Mais Ferdinand n'entendait pas être meilleur frère que fils. L'insurrection des apostoliques réprimée, par le fer et leur chef fusillé, il prêta l'oreille aux conseils de son ministre Calomarde, et, le 29 mars 1830, il révoqua l'*auto acordado* de Philippe V, qui excluait les princesses du trône. Sept mois plus tard, le 10 octobre 1830, la population de Madrid, éveillée au bruit du canon, accourait devant le palais pavoisé d'un grand drapeau blanc, et apprenait avec une joie délirante qu'il venait de naître une souveraine à l'Espagne. Le parti apostolique protestait seul par son silence et sa consternation. Ce parti, composé des moines, de la fraction la plus ignorante du clergé et de tous les ennemis du progrès et des idées nouvelles, voyant le chef qu'il s'était choisi, don Carlos, et qui le représentait bien par son peu d'intelligence, sa dévotion outrée et son attachement opiniâtre à la routine et à tous les vieux abus, écarté du trône, pesa de tout son poids sur le premier ministre pour repousser cette fille de Ferdinand. Calomarde avait fléchi et retiré cette couronne que doña Isabelle trouva dans son berceau royal; l'énergie de Luisa Carlotta remit les choses en leur premier état. Don Carlos et sa femme, la fière princesse de Beira, furent exilés en Portugal; les cortès, solennellement réunies, prêtèrent, le 20 juin 1833, dans le cloître de San-Geronimo, le serment de fidélité à l'infante Isabelle, et, trois mois après, la princesse des Asturies était proclamée reine sous le nom d'Isabelle II.

Qui eût dit alors qu'à un prince vulgaire et mesquin dans ses idées, malheureux dans ses opérations et trompeur dans ses promesses, succéderait une princesse magnanime, aux sentiments généreux, aux vues grandes et nobles, d'un esprit aussi élevé que digne en tous ses actes; qu'à un roi réactionnaire, fanatique, dur oppresseur de son peuple, persécuteur systématique de tous les hommes éminents par leur savoir ou leur civisme, succéderait une reine protectrice de la liberté de penser et d'une liberté raisonnable de la presse, mère affectueuse de ses sujets et jalouse d'élever et de grouper autour de son trône les citoyens les plus illustres et les plus éclairés; qu'à un père dénaturé et abhorré succéderait une fille aussi bonne que bienfaisante, qu'à un monarque enfin

voué aux rigueurs de l'absolutisme succéderait une reine résolue à maintenir les lois sages du gouvernement constitutionnel[1].

1. A un principe vulgar, y mesquino en sus ideas miserable en sus aspiraciones, y falaz en sus promessas, succediera en el trone de España una princessa magnanime y generosa en sus sentimientos, grande y nobla en sus miras..... (Modesto Lafuente.)

CHAPITRE XX

LES CARLISTES ET LES CRISTINOS.

La métaphore prophétique. — Insurrection des partisans de don Carlos. — Santos Ladron. — Le despotisme éclairé (*illustrado*). — Volontaires montagnards. — Entrée en campagne des cristinos. — Le général Saarsfield. — Proclamation de Llander. — Martinez de la Rosa. — Les deux *Estamentos*. — Expédition de Portugal. — Guérillas carlistes. — Junte d'Elisondo. — Zumalacarrégui. — Surprise de Vittoria. — Les *Peseteros*. — Cruautés de l'oncle Tómas. — Arrivée de don Carlos en Navarre. — Le chêne de Guernica. — Jalousies de race et de sol. — Navarrais, Basques et Castillans. — Défaites de Carondelet. — Rodil et Mina. — Zumalacarrégui, commandant général. — Les flammes de Caparosso. — Émeute de Madrid. — Mina à Lecarroz. — Intervention diplomatique des Tories. — Convention Elliot. — Le général Valdès. — Siége de Bilbao. — La balle anglaise. — Cordova. — Le général Eraso. — Bataille du pont de Mendigorria. — Moreno et Maroto. — Les juntes de 1835. — Soulèvements de Saragosse et de Barcelone. — Incendie des couvents. — Les miliciens de Reus. — Ministère Toreno. — Pointe des carlistes en Catalogne. — Gergue et Gomez. — La légion anglaise et la légion étrangère. — Blócus de Bilbao. — Pointe du prétendant sur Madrid. — Succès d'Espartero. — Convention de Bergara. — Entrée de don Carlos et des débris de son armée en France. — Cabrera chassé d'Aragon.



ERDINAND avait peint au vif, par une image triviale, le véritable état de son royaume : « L'Espagne ressemble à un flacon de bière dont je suis le bouchon, disait-il à son lit de mort ; le bouchon une fois sauté, gare à la mousse et à la bière ! » Il fut prophète cette fois, et le glas funèbre des cloches de Madrid retentit comme le tocsin de l'insurrection dans la Navarre et les provinces basques. Le 6 octobre, Santos-Ladron levait l'étendard de don Carlos en Navarre ; et pendant que le curé Mérino reformait sa guerilla en Castille, les moines, entraînant le peuple, proclamaient la royauté absolue à Bilbao et à Vittoria. Partout, dit un témoin oculaire, les volontaires royalistes furent appelés aux armes. En huit jours les carlistes firent insurger la Vieille-Castille, l'Alava, la Guipuscoa, la Biscaye et la Navarre. Le gouvernement de la reine, par l'imprévoyance ou l'impéritie de Zéa, son chef, était à peu près désarmé dans ces provinces où l'insurrection triomphante ne ren-

contra pas un soldat. Son début, pourtant, fut malheureux. Celui qui avait poussé le premier cri contre Isabelle, Santos-Ladron, l'ancien général de l'armée de la Foi, venait de s'établir avec sa bande à Los Arcos. Attaqué tout à coup par le colonel du 12e de ligne, sorti de Pampelune avec cent hommes, il fut battu, fait prisonnier et fusillé à Pampelune, sept jours après sa levée d'armes.

Eraso, chef des carabiniers de la frontière, qui avait débauché son régiment à Burguete, ne put tenir non plus contre le colonel Lorenzo. Tandis qu'il gagnait la France en fuyant, Jauréguy (*El Pastor*), le guerillero des luttes de l'indépendance, banni depuis par Ferdinand, passait aussi la frontière et revenait dans la Guipuscoa. Il rentra à Saint-Sébastien le jour même où Santos-Ladron était fusillé à Pampelune. La jeunesse libérale se mit sous ses ordres avec enthousiasme, et le même élan groupa autour d'un autre exilé, le colonel Iriarte, la milice de Santander. Le gouvernement français, dans le même temps, reconnaissait Isabelle II, et envoyait M. Mignet, directeur au ministère des affaires étrangères, à Madrid, pour engager la régente Marie-Christine à persister dans les voies du libéralisme, et l'assurer de l'appui du roi Louis-Philippe, son oncle. Malheureusement les *afrancesados*, qui avaient sa confiance et le pouvoir, s'abusaient étrangement sur la situation et les projets des partis. Ils espéraient venir à bout des partisans de don Carlos sans l'aide des progressistes, et se proposaient de repousser également l'absolutisme pur et la liberté, afin de doter l'Espagne de ce que le premier ministre Zea-Bermudez appelait naïvement, dans son manifeste, le despotisme éclairé (*despotismo illustrado*).

Il ne tarda pas à reconnaître, avec le trouble et la surprise des esprits médiocres, à quelle distance il était des partis qu'il croyait dompter. Propagée comme l'incendie dans les forêts, quand souffle un vent violent, l'insurrection, en quelques jours, avait fait des progrès immenses. Mérino avait entraîné toutes les populations sous les drapeaux du prétendant, de l'Èbre au Guadarrama par un système de recrutement irrésistible; il tuait sans merci ceux qui refusaient de le suivre. Les Navarrais se groupaient à Estella autour d'Ituralde; les Alavais venaient jusqu'à l'Èbre; la Biscaye comptait sept bataillons de volontaires; il y en eut bientôt vingt-

cinq dans le royaume de Valence; et grâce à l'incurie du ministère et aux lenteurs suspectes de Saarsfield, qui, envoyé contre les rebelles à la tête de quatre mille hommes, ne bougeait pas de Burgos, l'insurrection, maîtresse de tout le nord de l'Éspagne depuis les Pyrénées, la mer et le Guadarrama, ne vit flotter le drapeau de la reine qu'à Burgos, Saint-Sébastien et Pampelune.

Alors les hommes du despotisme éclairé commencèrent à ouvrir les yeux : quatre décrets importants parurent dans le journal officiel du 15 au 22 octobre. Le premier reconnaissait doña Maria, en lutte aussi avec son oncle, comme reine du Portugal; le second confisquait les biens de don Carlos; le troisième comprenait dans l'amnistie trente-un députés des anciennes cortès encore dans l'exil, et le dernier enfin ordonnait la dissolution et le désarmement des volontaires royalistes. Ils étaient trois cent mille en Espagne et ne résistèrent qu'à Madrid, dans les faubourgs, où le peuple lui-même marcha contre eux avec les troupes, et sur les frontières de l'Aragon, au château de Morella.

Ces mesures déjà tardives furent paralysées par les hésitations ou la complicité des chefs de l'armée de la reine. Saarsfield aurait pu étouffer l'insurrection de Castille dans son berceau; mais il ne bougeait pas, entretenait de mystérieuses relations avec la junte carliste, et ne sortit de Burgos, après douze jours d'inaction, qu'en apprenant l'arrivée d'une brigade de cavalerie de la garde commandée par un constitutionnel, Wals, comte Armildez de Tolédo. Craignant d'être devancé et supplanté par ce général, Saarsfield se hâta dès lors de faire le mouvement qui aurait dû être exécuté depuis le 8 octobre. A son approche, l'avant-garde de Mérino se replia sur l'Èbre, les bandes de Cuevillas et de Verastegui disparurent dans les montagnes, et il entra, sans tirer un coup de fusil, dans Vittoria, Bilbao et Pampelune. Là, il fut rejoint, le 10 décembre, par son successeur le général Valdez, qui, opérant de concert avec Castañon, capitaine général de la Guipuscoa, venait de battre, en passant à Onate, les bataillons à moitié désorganisés de Biscaye et de l'Alava. Si on eût continué d'agir ainsi avec vigueur, poussant partout l'insurrection à la pointe de la baïonnette et du sabre, elle aurait succombé malgré le fanatisme et le nombre de ses adhérents; mais, au lieu de porter toutes ses forces pour l'écraser dans

les trois provinces, le ministère y laissait les chefs sans soldats. Valdez avait à peine quatre mille hommes à Pampelune, y compris la garnison; Jauregui et le brigadier Espartero n'en comptaient pas chacun plus de quinze cents sous leurs drapeaux dans la Guipuscoa et à Bilbao; Iriarte était toujours réduit à ses huit cents hommes à Santander, et le général Osma, commandant général des provinces basques, n'en avait pu réunir que mille à Vittoria.

C'était évidemment trop peu pour garder cinq ou six places et réduire des populations ardemment hostiles et levées en masse dans les quatre provinces. Les opérations militaires restaient donc suspendues, quand, au commencement de 1834, un grand mouvement de l'opinion renversa le ministère, et, plaçant la question sur son véritable terrain, la posa nettement entre le vieil absolutisme et les idées nouvelles.

Le capitaine général de la Catalogne, Llander, qui avait étouffé d'une main forte l'insurrection carliste partout où elle s'était montrée, eut l'honneur de l'initiative, en signalant à la régente, dans un manifeste énergique, l'impuissance et les vices de la politique de son gouvernement, et réclamant la convocation des cortès.

Vivement appuyée par Quesada, le marquis de Las Amarillas et le comte de Florida Blanca, la réclamation de Llander eut un plein succès, et amena, le 16 janvier 1834, la formation du ministère Martinez de la Rosa. Cet ancien proscrit de Ferdinand, maté par l'exil et l'âge, était, en raison de son tempérament un peu lymphatique et de ses mœurs douces, le chef naturel des *moderados*. Avançant d'un pas timide dans la voie du progrès, car il tremblait à tout instant d'atteindre les exaltés, qui voyaient seuls pourtant où était le salut de l'Espagne, il imagina un système bâtard assez semblable à ce que l'on appelait alors le juste-milieu en France. Son *estatuto real*, s'élevant d'un degré vers le libéralisme au-dessus du despotisme éclairé de Zea, concédait à l'Espagne une représentation nationale composée de deux chambres (*estamentos*) : l'une, celle des *proceres*, prise parmi la grandesse et les notabilités financières, politiques et militaires, et la seconde (des *procuradores*), élue par les citoyens ayant douze mille réaux de revenu. Suivi de réformes d'une incontestable utilité, telles que la suppression du conseil de Castille et des Indes, remplacé par un conseil d'État, et

d'actes excellents et de nature, comme l'amnistie sans réserve, à contenter toute l'Espagne libérale, l'*estatuto real* ramenait le pays au point où on l'avait arrêté en 1820. Comprenant en même temps la nécessité des mesures vigoureuses, le ministère envoyait deux corps d'armée en Portugal sous le commandement de Morillo et de Rodil; et ceux-ci, donnant la main aux soldats constitutionnels de doña Maria, enveloppaient à Santarem l'armée de don Carlos et de don Miguel, et forçaient ces deux prétendants à s'embarquer, le 30 avril, pour l'Angleterre. Après ce triomphe des jeunes reines sur leurs oncles, vieux représentants du passé et de l'absolutisme, l'armée victorieuse fut dirigée vers le nord, où les carlistes avaient fait des progrès alarmants. Trop faible pour comprimer un mouvement que chaque jour voyait grossir, le général Valdès, vice-roi de Navarre, s'était borné à conserver ses positions et à observer l'ennemi plutôt qu'à le combattre. On le remplaça par Quesada, absolutiste converti, et cet ex-guerillero de l'armée de la Foi ne fit pas mieux que ses prédécesseurs. Il est vrai qu'en prenant possession de son commandement, il trouva l'insurrection organisée sur un pied formidable. Une junte, présidée par le curé d'Elisondo, Juan Etcheverria et formée des plus riches propriétaires du pays, la dirigeait avec intelligence et vigueur de la vallée du Bastan. Elle avait pour commandant général un de ces hommes que révèlent les circonstances, à qui. pour inscrire son nom sur le livre d'or des héros, il ne manqua qu'un drapeau moins usé et une meilleure cause.

Tomas Zumalacarregui, né d'une assez bonne famille d'Ormaistegui, dans la Guipuscoa, était un ancien capitaine des bandes de Mina. En 1820, dans l'armée de la Constitution, il devint lieutenant colonel du régiment des ordres militaires. Ferdinand VII le nomma plus tard colonel du régiment d'Estramadure. Mis en disponibilité, en 1832, quand on épura l'armée, il se retira auprès de sa femme à Pampelune. C'est là que le trouva l'appel de la junte de Puente-la-Reina. Il y répondit des premiers, et lorsqu'il fut question d'élire un chef, tous les suffrages se portèrent sur lui par le conseil d'Eraso, qui, nommé d'abord, déclina modestement cet honneur pour le laisser au plus capable.

Zumalacarregui, alors dans la vigueur de l'âge et des facultés.

justifia vite et brillamment le choix d'Eraso. Il n'avait sous ses ordres que cinq bataillons, dont trois appelés, pour cette raison, *de los palos*, ne portaient que des bâtons : il entreprit de les armer avec les fusils des cristinos, et en moins d'une année, effectivement, du 22 juillet 1834 au 11 juin 1835, il prit aux soldats de la reine sept mille fusils, cent quarante-deux sabres d'officiers, trois cent quarante-trois chevaux et vingt pièces d'artillerie. L'accueil qu'il fit à Quesada, son nouvel adversaire, eut un écho sinistre à Vittoria. Une entrevue avait eu lieu à Noain à l'arrivée du vice-roi, entre ce dernier, le frère de Zumalacarregui, président de l'audience de Burgos, homme éclairé et chaud partisan d'Isabelle, et le général carliste accompagné de trois membres de la junte. Elle fut très-orageuse des deux parts et n'aboutit qu'à exaspérer Zumalacarregui, qui, traité avec la hauteur la plus dédaigneuse par Quesada, s'en vengea huit jours après comme un chef indien. Se dérobant aux troupes placées pour observer ses mouvements à Santa-Cruz-de-Campero, il se porta par une marche rapide sur Vittoria, surprit cette ville, s'empara des faubourgs et de cent cinquante *peseteros*, qu'il fit fusiller cinq par cinq, et entièrement nus, pour ne pas trouer leurs habits[1].

Depuis ce carnage, Zumalacarregui employa toujours la même tactique : fatiguer l'ennemi par des marches et des contre-marches continuelles dans les montagnes, dont ses hommes connaissaient, dès l'enfance, les moindres détours, et où les colonnes de Quesada erraient sans guide à l'aventure, et guetter, à l'abri des bois et des défilés impraticables pour tout autre que par le Basque ou le Navarrais, l'occasion d'enlever les corps isolés : tel était le genre de guerre qui lui réussit constamment. Le 22 avril 1834, il attaquait à Alzazua l'avant-garde du vice-roi, tuait deux cents hommes et en emmenait cent prisonniers. Ceux-ci furent les plus malheureux; l'oncle Tomas (*tio Tomas*), comme l'appelaient ses guerilleros, fit fusiller sept officiers et vingt-quatre soldats.

Deux mois et demi après cette affaire, Rodil entrait en Navarre avec l'armée de Portugal, et don Carlos, traversant, à l'aide de

1. Les *peseteros* étaient des volontaires cristinos qui touchaient pour solde une *peseta* (1 franc 05 centimes) par jour.

faux passe-ports, l'Angleterre et la France, arrivait inopinément au milieu des siens. Ce double événement, enflammant les passions des deux parts, allait donner à la lutte un caractère plus général et plus violent encore. Les partisans de don Carlos inaugurèrent sa venue par une levée en masse et la formation de trois nouveaux bataillons dans les vallées d'Erro, de Salazar et de San-Esteban. Un enthousiasme sans limites exaltait la faction; Basques et Navarrais accouraient en foule au devant du roi des moines et des *quemaderos*[1]. Les mères elles-mêmes poussaient leurs enfants dans les rangs des guerilleros. On voyait ces pauvres et ignorants montagnards se presser sur la route où devait passer don Carlos; tous le couvraient d'acclamations bruyantes et de bénédictions. Ils se jetaient aux pieds de son cheval au risque de se faire écraser, et arrêtaient sa marche à force d'amour et de joie. Un seul point noir à l'horizon troublait la sérénité de ces jours de délire : l'armée de Portugal, dont on entendait déjà rouler les canons du côté de Logroño. Si, profitant de la terreur que répandait partout sa marche, Rodil avait attaqué sur-le-champ, il aurait eu raison sans peine de ces bandes terrifiées; mais, au lieu d'agir, il temporisa, perdit douze jours à Logroño, et n'en sortit que le 20 juillet quand l'ennemi commençait à se rassurer. Deux affaires indécises qu'il eut avec Zumalacarregui, le 25 et le 31, dans la sierra de Andia, remontèrent rapidement le moral des carlistes. Une expédition manquée, le 6 août, dans la vallée du Bastan, acheva de les rassurer; aussi, pendant qu'il regagnait Pampelune, talonné par les bérets blancs, don Carlos passait paisiblement à Onâte la revue des quatre factions d'Alava, de Guipuscoa, de Navarre et de Biscaye. Il s'y trouva seize mille hommes sous les armes; mais, d'accord sur le but, les chefs, ne l'étaient pas sur les moyens : la jalousie de race et de sol, si ardente, d'ailleurs, dans ces montagnes, les divisait au point qu'il était difficile de leur faire accepter un supérieur. Après de nombreuses contestations fomentées par l'orgueil national, Zumalacarregui revint dans ses sierras avec les Navarrais, et Zavala emmena don Carlos en Biscaye pour lui faire jurer les fueros, selon l'antique usage, sous le chêne de Guernica.

1. Brûloirs de l'inquisition.

Rodil courut en Biscaye avec une masse de troupes, arriva trop tard comme toujours, et n'y trouva que le chêne, sacré aux yeux des Basques, qui paya pour le prétendant. La hache abattit cet arbre chargé de siècles, autel et symbole de la liberté provinciale. Zumalacarregui, pendant ce temps-là, surprenait à Viana l'arrière-garde du général Carondelet, lui tuait deux cents cavaliers et faisait fusiller un colonel et les officiers tombés dans ses mains. A un mois de distance, le hardi partisan exécuta un autre coup de main, au même lieu, contre le même général, qui, par incapacité ou incurable négligence, laissa écraser deux régiments, le 16e de ligne et le Provincial de Valladolid. Rodil apprit cet événement au retour d'une course dans la vallée du Bastan qu'il venait de fouiller, au commencement de septembre, sans avoir pu saisir un homme ni un fusil. Furieux de ces échecs et de son insuccès, il se vengea comme un Espagnol du xve siècle, par le fer et le feu. On brûlait, par ses ordres, les maisons où avait logé don Carlos; les alcades et les curés des villes et des villages où il était passé étaient fusillés s'ils refusaient d'indiquer sa trace. Il n'épargnait même, dit-on, ni les blessés carlistes, ni les parents qui les soignaient. Ne voyant d'autre résultat que l'exaspération de l'ennemi produit par une telle guerre, les ministres, vingt jours après son expédition du Bastan, remplaçaient Rodil par Mina.

Ce guerillero, trop vanté pour ses coups de main dans la guerre de l'indépendance, mais que son dévouement à la révolution de 1820 et son exil rendaient cher aux progressistes, était malade à Cambo, de l'autre côté de la frontière, quand sa nomination lui parvint le 27 septembre. Il s'écoula un mois entier avant qu'il pût quitter son lit. Or, Zumalacarregui avait mis ce temps à profit. Tandis que Rodil s'éloignait de mauvaise humeur, résignant son commandement au général Wals qui était mourant et désorganisait l'armée en débauchant les meilleurs officiers, le guerillero carliste fondait comme un vautour sur les divisions dispersées. Le 12 octobre, il passe l'Èbre et attaque le colonel Amor auprès de *Fuen-Mayor* (la Grande-Fontaine); le 14, il surprend les miliciens de Cenicero, et, sept jours après, revenant sur Amor, aussi imprévoyant que Carondelet, il lui tue ou prend une centaine d'hommes et douze cents fusils. Les corps épars de l'armée de Christine manœuvrent aussitôt pour l'en-

velopper ; mais, trop lents dans leurs mouvements, ils sont surpris et successivement défaits : celui d'Odoyle, le 27 octobre, dans la Borunda, et celui du général Osma, le lendemain, à Ulibari. Le chef carliste déshonora, selon sa coutume, son succès en faisant fusiller de sang-froid, après l'action, le général Odoyle et cent de ses officiers.

C'est le surlendemain de cette boucherie, digne d'un chef des Peaux-Rouges, que Mina parut en Navarre et y trouva l'insurrection victorieuse sur tous les points et ne recevant l'impulsion que d'un seul homme; car Zumalacarregui, pour mettre sous sa main la faction de Biscaye, dont son rival, Zavala, dirigeait seul les forces, avait forcé don Carlos de faire arrêter le marquis de Valdespina et Zavala, et de donner le commandement des six bataillons biscayens à Eraso. Après ce petit coup d'État, Zumalacarregui eut donc sous ses ordres vingt-six bataillons, dix de Navarre, six de l'Alava, quatre de la Guipuscoa, six de Biscaye et quatre escadrons navarrais montés avec les chevaux de la reine et ceux que la contrebande lui amenait de France.

Pour lutter contre cette force, dans un pays complétement hostile, Mina ne pouvait disposer que d'une dizaine de mille hommes, mal payés, mal nourris, mal commandés, et démoralisés à tel point qu'ils n'osaient plus attaquer les carlistes qu'à nombre égal. Le nouveau capitaine général les passa en revue, le 14 novembre, à Puente-la-Reyna, et ne pouvant, dans son état de santé, les conduire lui-même, les lança, sous les ordres de Cordova, à la poursuite de Zumalacarregui. Le jeune général cristino rencontra les factieux près de los Arcos. Trompé par un faux renseignement sur leurs forces, il hésita et remit l'attaque. Zumalacarregui, se dérobant aussitôt, comme il en avait l'habitude, alla surprendre les postes des Urbains sur la Ribera, brûla vifs les détachements de Caparosso et de Villafranca, et y commit, dit un auteur de son parti, *pour effrayer les autres* d'atroces cruautés[1].

Les cristinos l'atteignirent enfin, le 12 décembre, à Nazar et Azarta. Le matin, Lorenzo, un des meilleurs officiers de la reine, avait culbuté Eraso vers Montréal et le poussait sur Lumbier; Cor-

1. *Essai historique sur les provinces basques.*

dova et les brigadiers Oraa et Lopez, abordant résolûment Zumalacarregui, le forcèrent de repasser l'Ega. Le lendemain, il devait être tourné par sa gauche à Anan, et sur sa droite, par Gurrea, à Santa-Cruz-de-Campero, tandis que Cordova, débouchant par le pont d'Urquijas, l'attaquerait de front. Un défaut d'ensemble fit échouer cette manœuvre, et le seul résultat de ces deux journées fut une perte pour chaque armée de quatre ou cinq cents hommes.

L'année 1834 se ferma sur cette rencontre, que les deux chefs firent sonner dans leurs bulletins comme une victoire, en exagérant outre mesure les forces et la perte de l'adversaire, et 1835 s'ouvrit, à Madrid, par une tentative de révolution militaire. Le parti des *moderados* voyait avec peine, depuis quelque temps, que les événements poussaient peu à peu la nation sur la pente de 1820. Anciens absolutistes pour la plupart, ils avaient bien voulu écarter don Carlos et les moines qui les trouvaient trop révolutionnaires ; mais ils ne voulaient pas avoir tiré les marrons constitutionnels du feu pour les exaltés. Une intrigue s'ourdit donc par les soins de Llander, le promoteur du mouvement de Barcelone, dans le but de renverser comme trop libéraux les ministres de l'*estatuto real*, et de leur substituer des hommes franchement rétrogrades. Ce complot avait transpiré, et la colère fermentait à Madrid dans le parti libéral, losque, le 18 février, au matin, on apprit que le capitaine général Canterac avait été tué par les soldats du 2e léger, en révolte à la Puerta-del-Sol. Llander, ministre de la guerre, fit attaquer à l'instant le régiment par toutes les troupes dont il pouvait disposer ; mais la milice ayant refusé de tirer, et la ligne et la garde se battant par forme d'acquit, il fallut parlementer et accorder au régiment rebelle une amnistie pleine et entière sous la condition qu'il irait combattre en Navarre. Les balles parties de la Porte-du-Soleil déchirèrent ainsi le complot de Llander et le forcèrent de sortir du ministère de la guerre.

A cette nouvelle, Zumalacarregui, persuadé que le triomphe des *exaltados* va rallier tous les modérés au prétendant absolutiste, fait une *quinta* (conscription) dans les trois provinces, organise trois bataillons nouveaux et recommence avec ardeur sa guerre de surprises. Au commencement de février, il avait manqué Maestu, où Mina eut la précaution de placer la brigade de réserve. Après s'être

heurté sans résultat, au pont d'Urquijas, contre Lorenzo, que les carlistes ne firent jamais reculer, il entraîna le colonel Ocana dans une embuscade à Berueta, lui tua cent hommes, et aurait pris la brigade entière qu'il tenait bloquée dans un poste, sans l'arrivée de Mina. Se repliant à l'approche de son ancien général, le chef carliste revint à marches forcées sur la Ribera, attaqua une seconde fois la caserne fortifiée de los Arcos, et y trouva, car la garnison s'était échappée pendant la nuit, deux cents fusils et deux mille habillements qui tombèrent comme du ciel à ses soldats à demi nus. De là, il courut à Elisondo et y cerna deux mille cristinos, que Mina vint débloquer en personne le 12 mars. Le vieux guerillero de l'Empire, ramené par les circonstances à ses mœurs d'autrefois, résolut d'épouvanter par un exemple ces populations si hardiment hostiles. Il fit rassembler les habitants du village de Lecarroz, qui avaient aidé les carlistes à mettre les canons en batterie, et les somma de déclarer où ils avaient caché les pièces qu'ils ne pouvaient emporter facilement, n'ayant pour les traîner que des bœufs : ceux de Lecarroz ayant refusé de répondre, il ordonna de les *quintar*, c'est-à-dire d'en fusiller un sur cinq. Ces énergiques montagnards ne s'émurent pas : on en avait déjà fusillé trois, le cœur faillit au quatrième, qui avoua que les trois canons de Zumalacarregui étaient enterrés dans la forêt de Bertoz, d'où ils furent rapportés à Elisondo.

Une proclamation sanglante annonça aux Navarrais l'exécution de Lecarroz et la fin du système de douceur. Les *chapel-gorris* (chapeaux-rouges) la portèrent dans le Bastan au bout de leurs baïonnettes, la trempèrent dans le sang et la promenèrent pendant huit jours à travers le feu et les ruines. Si Mina, avec son expérience dans ce genre de guerre, avait conservé une partie de sa vigueur, l'insurrection aurait eu fort à faire. Déjà, par des mouvements habilement combinés, il neutralisait tous ses efforts; mais la maladie contre laquelle il luttait en vain finit par épuiser son énergie avec ses forces; il demanda un successeur et fut remplacé, le 10 avril 1835, par le ministre de la guerre lui-même.

Le général Valdès, nommé commandant général des armées du Nord et de Castille, arriva, le 13 avril, à Logrono, réunit à Vittoria les divisions Seoane et Cordova, formant un effectif de dix-

huit bataillons, et le 21 alla chercher Zumalacarregui, qui l'attendait vers Eulate. Le nombre n'est pas un avantage dans la guerre de montagnes. Valdès l'éprouva ce jour-là. Engagée dans des conditions défavorables aux masses, l'action fut soutenue avec vigueur par les Navarrais : le général-ministre eut beau charger à la tête de la cavalerie, ses escadrons se rompirent sous le feu des montagnards, et, forcé de battre en retraite à travers une nuée de tirailleurs, il ne ramena, six jours après, à Estella, qu'un rassemblement confus de fuyards tellement démoralisés qu'ils frappaient les généraux mêmes pour se sauver plus vite.

Un agent du ministère anglais l'y attendait impatiemment depuis le 24 avril. Convaincus par l'expérience des dernières années que le seul régime offrant chance de durée en Espagne était le gouvernement constitutionnel, les tories, malgré leur sympathie pour don Carlos, avaient donné la main à Louis-Philippe, et signé l'année d'auparavant le traité de la quadruple alliance, unissant l'Angleterre, la France, le Portugal et l'Espagne, contre les prétentions de don Carlos et l'établissement d'une monarchie absolue. En vertu de ce traité, la France fermait la frontière, et l'Angleterre était chargée de fermer les mers. La première exécutait le marché de bonne foi et à la lettre, rien ne passait. Le commerce de la France était donc entièrement nul pour cette vaste partie de l'Espagne occupée par les nombreux détachements des carlistes; l'Angleterre, au contraire, bloquait étroitement tous les ports, mais pour en éloigner les concurrents, car c'était elle seule qui vendait aux provinces rebelles, et qui, en ayant l'air de la combattre, retirait tous les bénéfices de l'insurrection. Continuant ce double jeu dans la voie souterraine de la diplomatie, le ministère tory avait envoyé un agent secret au quartier de don Carlos, afin de l'amener à des concessions pouvant permettre une volte-face politique et la retraite de l'Angleterre. Opiniâtre autant qu'inintelligent, don Carlos ne comprit pas que les tories ne voulaient qu'un moyen de déchirer le traité de la quadruple alliance, et il rejeta, avec l'obstination aveugle de sa race, tout ce qui lui fut proposé. Le général Alava, représentant de la reine à Londres, obtint alors de Wellington, dont il avait été l'aide de camp, l'envoi d'un agent officiel chargé d'une mission toute différente. Lord Elliot se ren-

dit, en effet, à Onate. Là, le 16 avril, il signifia au prince que son gouvernement ne le reconnaîtrait jamais, et, tout en lui conseillant de cesser une lutte inutile, proposa, au nom de l'humanité, de la dépouiller de son caractère sauvage. Cette proposition, soumise à Zumalacarregui, le vrai roi de l'insurrection, fut par lui agréée, et, au commencement de mai, les deux chefs signèrent, l'un à Estella, l'autre dans les montagnes, une convention par laquelle carlistes et cristinos s'engageaient désormais à ne plus massacrer les prisonniers. Aussi découragé que ses troupes après la déroute d'Eulate, qui lui coûtait, outre les morts et les blessés, cent cinquante prisonniers, plus de quatre mille fusils et ses équipages, Valdès, en arrivant, le 8 mai, à Pampelune, y convoqua une sorte de conseil de guerre, qui décida unanimement qu'on ne pouvait venir à bout de la faction sans l'aide de la France. Les ministres, à qui fut adressée la délibération de Valdès et des vingt-cinq officiers supérieurs, l'approuvèrent en y changeant un seul mot, l'intervention, qu'ils remplacèrent, de peur de blesser l'honneur national, par coopération armée, et l'ambassadeur d'Espagne à Paris mit le gouvernement français en demeure de traduire en faits les stipulations du traité de la quadruple alliance. Là était la difficulté pour le gouvernement de Louis-Philippe. Le roi des barricades, qui dirigeait seul les affaires étrangères dans tout ce qu'elles présentaient d'important ou de sérieux, repoussait l'intervention afin de ménager les cours du Nord, mais voulait laisser l'odieux du refus à l'Angleterre. Une double manœuvre, fort bien conçue et plus habilement exécutée, le conduisit à son but en jouant tout le monde. L'ordre aux feuilles ministérielles de soutenir l'intervention la fit attaquer aussitôt avec violence par les journaux de l'opposition. Dès qu'il la vit dépopularisée, Louis-Philippe demanda l'avis de l'Angleterre. Le cabinet de Londres répondit aussitôt en déclinant toute part d'action et de solidarité et se bornant à autoriser le recrutement d'une légion sur le sol britannique. A couvert dès lors devant l'Europe absolutiste et devant l'opinion, Louis-Philippe refusa l'intervention et offrit la légion étrangère.

Cet échec diplomatique, connu le 10 juin en Espagne, renversa le ministère Martinez, que Marie-Christine, la *reyna gobernadora*, remplaça d'abord par Toreno et plus tard par Mendizabal, et con-

duisit Zumalacarregui d'Estella, dont il ouvrit les portes, le 15 mai, à don Carlos, sous les murs de Bilbao. Maître alors de tout le pays, des Pyrénées à l'Arga et à l'Èbre, derrière lesquels s'était réfugiée l'armée royale, cet intrépide partisan, comprenant bien qu'il lui fallait des points d'appui plus solides et plus sûrs que des villages, résolut de s'emparer de Bilbao. L'occasion ne pouvait s'offrir plus favorable; nulle part les cristinos ne faisaient front; le corps d'Iriarte avait été presque anéanti à Guernica; Jauregui et Oraa venaient de fuir le Bastan par un chemin jonché de morts; tous les postes fortifiés, Trevino, Bergara, Eybar, Elisondo, San-Estevan, étaient repris par les carlistes, et Bilbao, quand le guerillero navarrais s'y présenta, n'avait pour toute fortification qu'une courtine en terre et en planches, couvrant la ligne extérieure des maisons; mais il y avait dans cette bicoque sans fossés, sans palissades, et que défendaient seulement cinq batteries, des soldats et un homme de cœur, le comte de Mirasol. Sommé de se rendre, le 4 juin, il répondit par le feu des canons anglais qu'un vapeur de cette nation, au service d'Espagne, avait débarqués l'avant-veille.

Les carlistes avaient dix-huit pièces qu'ils traînaient sur des chars à bœufs; ils en formèrent six batteries dont le feu n'eut pas grand'peine à trouer l'enceinte et les redoutes en terre de Bilbao. Au bout de trois jours, la résistance ne semblait plus possible, et Zumalacarregui n'attendait plus pour donner l'assaut que l'effet d'une nouvelle batterie dont il surveillait lui-même la construction de la veranda d'une maison située à cinq cents mètres de la ville. Sa haute taille, sa veste de velours, abondamment soutachée, et le béret blanc à gland d'or, seul insigne de son grade, frappèrent sans doute quelque marin, qui, tirant de la batterie anglaise, l'atteignit à la jambe droite. Se sentant mortellement blessé, il remit le commandement à Eraso et se fit porter à Durango et de là à Ormaistegui pour y mourir huit jours après, au gîte, comme le bon lièvre. Sans les horribles cruautés qui ensanglantèrent sa gloire, ce partisan eût mérité le nom que lui décernent ses amis, de héros de la Navarre.

Les cristinos avaient là une belle occasion pour prendre leur revanche : il ne s'agissait que de masser leurs divisions éparses autour de Bilbao et de les précipiter sur les carlistes à moitié bat-

tus par la mort de leur général. Les lieutenants de Valdès, malade à Miranda, perdirent une quinzaine de jours en marches et contre-marches et ne surent pas même se rencontrer dans la plaine de Bilbao. Le général Lâtre, qui devait prendre en passant dans les *encartationes*[1] le général Iriarte, joindre sa troupe aux six mille hommes qu'il commandait et aller joindre Espartero à Portugalette pour remonter tous ensemble vers la ville assiégée, pendant que le général Las Heras descendrait avec vingt-un bataillons du paramera de Durango, ne sut pas même exécuter cette manœuvre si simple, et la fermeté du comte de Mirasol sauva seule la métropole du Nervion. La réputation militaire que Valdès avait rapportée du Pérou avec son ami Las Heras resta pour n'en plus sortir dans ces tranchées qu'il n'avait pas osé attaquer avec des forces triples de celles des carlistes, et les deux armées changèrent à la fois de général. Don Carlos prit l'épée que Zumalacarregui avait remise en tombant à Eraso, et que ce guerillero refusa une seconde fois par modestie, et Cordova fut nommé provisoirement commandant de l'armée christine. Celui-ci gagna brillamment ses éperons, le 16 juillet, au pont de Mendigorria, qui vit fuir, après de vigoureuses charges, Eraso vers les montagnes d'Undiano et don Carlos vers Oteiza. Un énergique guerillero, Sagastibelza, se battit comme l'aurait fait Zumalacarregui, pour protéger la retraite des bérets bleus.

Cette défaite était le second glas funèbre de la faction. Frappée du coup mortel sous Bilbao, elle marchait rapidement vers la décadence. Avec Zumalacarregui avaient péri non seulement la volonté qui dominait l'ensemble, mais aussi l'intelligence qui le faisait mouvoir; sur sa tombe avaient surgi, se redressant fièrement dans leur orgueil, la médiocrité et l'intrigue qu'il tenait à l'attache. Don Carlos avait donné le commandement général à Moreno, ancien capitaine général du royaume de Grenade, et confié une division à Maroto, célèbre à cette époque par le rôle infâme qu'il avait joué dans l'affaire du malheureux Torrijos. La nomination de ces deux Castillans blessa les Navarrais au cœur. Eraso se retira sous prétexte de santé, et Iturralde, son successeur, ne cacha ni son mécontentement, ni son mépris pour ces deux hommes, qu'il regar-

1. Villages ou bourgs francs.

dait, dans ses idées étroites de localité, comme des étrangers.

Tandis que la division, mère des revers, s'introduisait au quartier général carliste, une insurrection d'un caractère tout opposé éclatait dans les autres royaumes. Indignée de la mollesse du gouvernement qui semblait engourdi (*entorpecido*), l'opinion libérale prit feu tout à coup comme une fusée : l'Aragon, cette terre des hommes forts, donna le signal. Que les temps étaient changés! Dans cette même Saragosse, menée quelques années auparavant à la lisière par le père Basilio, le 5 août 1835, la populace inonde places et rues de ses flots furieux en criant : « Mort aux moines ! » Les prêtres ne sont pas plus épargnés; les terribles *labradores* égorgèrent tout ce qui s'offrit à leurs coups dans les couvents et les églises. Le capitaine général Alvarez, renfermé prudemment dans son palais qu'entourait toute la force armée, laissa tuer, brûler et piller pendant deux jours à discrétion. L'ayuntamiento, de son côté, accusait le gouvernement, et les populations aragonaises, soulevées au bruit de l'émeute du Cosso, chassaient les moines qui s'enfuyaient partout avec terreur.

A la même date, Barcelone se prononçait d'une manière encore plus terrible. Douze jours avant, les miliciens de Reus et les Tarragonais avaient commencé l'œuvre sanglante en tuant les moines dans quelques couvents et les brûlant vifs dans les autres. Le 26 juillet, ceux de Barcelone furent assaillis par le peuple, qui massacra ceux qu'il put saisir et mit le feu aux couvents. Il en fut de même à Vals, Martorell, Montblanch, Villafranca et au Mont-Serrat. Llander, n'osant pas rentrer à Barcelone, y envoya son second, que la foule massacra, traîna longtemps et brûla dans les rues. Une junte se forma ensuite et s'empara du gouvernement en déclarant qu'elle ne se dissoudrait qu'après l'expulsion de don Carlos. Six jours plus tard, Saragosse nommait la sienne; Murcie et Valence firent leur mouvement le 11 et le 15 août, le 16 échouait celui de Madrid; mais le 20, le 23 et le 25, les juntes étaient établies à Murcie et à Cadix, Malaga, Alicante et dans toute l'Andalousie.

Le comte de Toreno, chef du ministère, voulait résister : le flot révolutionnaire l'emporta, laissant la place, le 14 septembre, à

Mendizabal, que la pression des juntes força de réviser, dans le sens progressif, l'*estatuto real*.

Au milieu de ces mouvements, la faction avait jeté quatre mille hommes en Catalogne sous le commandement de Gergue; et quoique serrée de près sur son terrain, de plus en plus gênée par les manœuvres de Cordova, et obéissant à des chefs d'une médiocrité déplorable, Moreno et Maroto, elle battit Espartero dans la lande d'Arrigoriaga, et résista toute l'année sans désavantage, grâce à la bravoure de Gomez, Gurrea, Iturralde, aux efforts combinés des troupes de la reine, de la légion portugaise de secours, de notre légion étrangère renforcée de deux cents volontaires parisiens et de la légion recrutée en Angleterre. Celle-ci, composée de huit mille hommes aux ordres du général Evans, aurait été un fardeau et un embarras très-grand pour l'Espagne; car, sur huit mille mercenaires presque toujours ivres et qui ne savaient ni marcher ni combattre, trois mille à peine étaient présents au drapeau; mais elle se fondit comme une boule de neige, après avoir coûté en six mois plus que trente mille hommes de bonnes troupes. La pénurie du trésor espagnol et l'organisation défectueuse des services de l'armée neutralisèrent d'un autre côté l'action de la légion étrangère, que décima la misère plus que le fer de l'ennemi. Toutes ces circonstances favorisaient les guerilleros carlistes, qui, perçant partout le réseau des troupes royales, firent alors leurs courses les plus aventureuses. Gomez, avec une poignée de braves, se lança jusqu'aux portes de Madrid et revint en Navarre chargé de butin et vainement poursuivi par le brigadier Alaix. Le Serrador et Quillez infestaient les frontières de l'Aragon et du royaume de Valence, et Cabrera, à qui le brigadier Nogueras avait achevé d'ôter tout sentiment humain du cœur, en fusillant barbarement sa mère, rôdait comme un tigre de Morella aux âpres sommets de Cantavieja, en exerçant d'épouvantables représailles et se baignant avec délices dans le sang.

Malgré quelques avantages partiels et la défaite des Anglais à Oriamondi, l'insurrection commençait cependant, en 1836, à ressembler au taureau de la *corrida* fatigué de sa course. Battue sur les hauteurs de Luchana par Espartero, qui la repoussa une seconde fois de Bilbao, elle quitta tout à coup la Navarre, enfonça les cris-

tinos à Huesca et à Barbastro, et réussit à franchir l'Èbre. Après Villar de los Navarros, où ne put l'arrêter Buerens, don Carlos donna la main à Cabrera, qui amenait un camp de sept mille hommes, et les deux troupes réunies vinrent camper à quatre lieues de Madrid. Ce fut le dernier succès des carlistes. Ramené sur l'Èbre par Espartero, qui l'eût rejeté au delà des Pyrénées, s'il ne se fût endormi un an sur ses lauriers, don Carlos vit battre successivement, en 1838, Negri auprès de Burgos, Gergue à Penacerrada, et, malgré la revanche prise par Cabrera sous les murs de Morella contre les cristinos, en 1839, il était aux abois et acculé, après deux échecs, à la Peña del Moro de Renovales et Guardamino, et aux bois de Bergara.

C'était Maroto qui commandait l'armée en chef. Odieux, en sa qualité de Castillan, à tous les autres généraux, il avait été forcé d'en faire fusiller, à Estella, un certain nombre qui lui préparaient le même sort. Condamné à mort par don Carlos, et convaincu de l'impossibilité de lutter encore avec une armée dont chaque bataillon était en révolte, il traita sous main avec Espartero, son ancien compagnon d'armes, un *ayacucho* [1] comme lui, et signa, le 31 août 1839, la convention de Bergara, en vertu de laquelle la plus grande partie de l'armée carliste amnistiée posa les armes. Abandonné presque aussitôt de tous les officiers supérieurs, don Carlos se réfugia en France avec sa famille et quelques milliers de soldats, adolescents pour la plupart, et n'ayant de bon dans leur équipement que leurs bérets et leurs capotes grises. Un an plus tard Cabrera passait la frontière à son tour, et aux officiers réfugiés qui s'étaient cramponnés à sa voiture, à Cahors, pour demander ce qu'il avait fait de la junte coupable de la mort d'un autre exécrable, le comte d'Espagne, le farouche guerillero ne jetait que ces mots : « *Muerta !* (Morte). »

1. On appelait ainsi les généraux battus le 22 février 1825 par Bolivar, le héros du Pérou, à Ayacucho.

CHAPITRE XXI

ISABELLE II.

Les juntes de 1840. — Espartero et Marie-Christine. — Abdication de Valence — Régence du duc de la Victoire. — Politique de lord Palmerston et de Louis-Philippe. — Insurrection de Barcelone. — Le vainqueur de Majaceite. — Mariages espagnols. — Isturitz et Narvaez. — Le ministère San-Luis. — Proscriptions du 17 janvier 1853. — Soulèvement de Vicalvaro. — Leopoldo O'Donnell. — Les trois jours de Madrid. — Les deux juntes. — Rappel d'Espartero. — Élévation, chute et retour d'O'Donnell. — Guerre d'Afrique. — Le seigneur don Gomez Pulido. — Note de don Juan Blanca del Valle. — Réponse de Sidi-Mohammed-el-Jetib. — L'ultimatum. — Le gouverneur de Ceuta et l'ambassadeur de France. — Fatalité des gouvernements militaires. — Déclaration de guerre. — Débarquement du premier corps. — Le général Echagüe au Serallo. — Francisco Conejero. — *O morir todos o salvarnos todos!* — Les crêtes de Sierra-Bullones. — Combat d'Anghera. — Les camillas. Le choléra. — Attaque des redoutes. — Le général Zabala. — Chemin de Tétuan. — Camp de la Conception. — Combat du 30 décembre. — La case du marabout. — Bataille de Castillejos. — Muley-el-Abbas. — Combat de Guad-el-Gelu. Le chevalier de San-Fernando. — Capitulation de Tétuan. — La tente du pont de Buceja. — Le choc de Vad-Ras. — Les plénipotentiaires maures. — Conditions de la paix. — Portrait d'Isabelle II.

Après l'expulsion de don Carlos et la ruine de son parti, un fait se produisit qui est assez ordinaire à la fin des guerres. Le parti qui n'avait pas combattu voulut annuler la victoire et donner à l'Espagne libérale, en échange du sang versé, un régime peu différent de celui qu'elle venait de repousser au prix de tant de sacrifices. L'entreprise semblait prématurée autant que dangereuse, car ceux qui l'avaient blessé à mort à Majaceite, La Calzada, Ramalez, et enterré à Bergara, étaient peu disposés à laisser sortir l'absolutisme de sa fosse sanglante. Aux premiers mouvements du spectre, Espartero, qui avait été nommé grand d'Espagne de première classe et duc de la Victoire, mit la main à l'épée. Par le bras de son aide de camp Linage, il essaya d'arrêter le gouvernement de Marie-Christine; mais la régente était entourée de ces hommes aussi audacieux quand il s'agit de provoquer un peuple que prompts à fuir sa colère, s'il se réveille à leurs provocations. Les ministres de 1840, Evariste Perez de Castro, Lorenzo de Arrazola, Ramon Gon-

tillan, Serafin Maria de Soto, comte de Clonard, Agustin Armendariz et Juan de Dios Sotelo, conseillèrent à Marie-Christine de sanctionner une loi impopulaire au plus haut degré dans cette patrie du municipe, car elle ne tendait à rien moins, sous couleur de la réglementer, qu'à étrangler dans le réseau de la centralisation l'antique liberté des communes (*ayuntamientos*).

Toucher à cette arche sainte au moment où les émotions de la dernière lutte battaient encore dans les cœurs, était le comble de l'imprudence. Les insensés qui l'essayèrent allaient l'apprendre à leurs dépens. Semblable à ce bruit sourd, lointain et menaçant qui précède l'orage, la colère de la nation grondait sur tous les points. Le 31 août, les populations basques et les soldats d'*El Pastor*, de Vérastégui et de Lardizabal célébrèrent à Bergara, avec le plus grand enthousiasme, l'anniversaire de la célèbre convention. Tandis que les députations des *trois sœurs*, Alava, Guipuscoa et Biscaye, et les chapel-gorris dansaient et s'embrassaient fraternellement, en criant : « Vive la douce paix *et ces fueros si suaves et si précieux* (*estos fueros tan suaves y tan apreciables*) ! » la municipalité de Madrid se réunit et resta en permanence, protégée par une partie de la milice nationale. A trois heures de l'après-midi, les tambours de cette garde battaient la générale, et tous les miliciens se rendirent à leurs compagnies. Le lendemain 1er septembre, l'*ayuntamiento* s'assembla de nouveau. La séance, à laquelle assistaient plusieurs notabilités du parti populaire, était publique. Des discours énergiques furent prononcés par divers orateurs, pour engager le conseil à prendre provisoirement les rênes du pouvoir, dans le but de protéger la constitution contre toute attaque violente. Cette proposition ayant été agréée, les tambours roulèrent le rappel dans toutes les rues, et, à trois heures, la milice entière fut sous les armes. Jusqu'à ce moment, l'autorité militaire n'avait pas donné signe de vie. Vers les quatre heures parut sur la grande place le capitaine-général Aldama, escorté par une compagnie du bataillon *del Rey*. Le feu s'engagea on ne sait comment entre cette compagnie et la garde civile. Quelques coups de fusils furent échangés. Au premier sifflement des balles, le capitaine-général, dont le cheval avait été tué, abandonna l'escorte et s'enfuit au Retiro, où était le parc d'artillerie. Aussitôt que le bataillon apprit

sa fuite, il vint, tambour battant, se ranger du côté du peuple, à la puerta del Sol, et prit poste sur la place de la Constitution. Avant la nuit, neuf bataillons avec de la cavalerie et huit canons se trouvèrent massés sur cette place. La garde civique occupait, en outre, l'hôtel des Postes. L'*ayuntamiento*, concentrant en ses mains tous les pouvoirs, chargea du commandement de l'insurrection les généraux Lorenzo et Rodil, mit le chef politique en état d'arrestation et ordonna d'illuminer la ville.

Les barricades s'élevaient pendant ce temps dans toutes les rues. Le capitaine-général, aussi troublé par le bruit des pavés que par le sifflement des balles, ne se crut plus en sûreté au Retiro, et en partit à trois heures du matin, avec douze pièces d'artillerie et trois cents cavaliers de la garde royale. Une partie du régiment de la *Reyna gobernadora*, qui l'avait d'abord suivi, ne tarda pas à rentrer à Madrid. Le provincial de Mondonedo, le reste du régiment d'el Rey et les *salva guardias* (gendarmes), vinrent successivement se réunir à la milice, qui les accueillit avec enthousiasme. Maître alors de la position, car la régente, avec son ministère et l'auguste Isabelle II, était à Valence, l'*ayuntamiento* constitutionnel fit afficher, le 2 septembre, à onze heures du soir, la proclamation suivante :

« Citoyens,

« Les vœux de l'armée et de la milice citoyenne, les manifestations des principaux *ayuntamientos* de la Péninsule, les clameurs de l'opinion publique contre le fatal système de réaction qui domine aujourd'hui, tout a été dédaigné avec insolence par les traîtres qui environnent Sa Majesté, et dont les conseils pernicieux compromettent à chaque pas la dignité du trône et la tranquillité publique.

« La constitution jurée par nous tous ayant été violée, les lois ayant été méconnues, la volonté même de la reine régente ayant été tyrannisée par l'influence d'une faction liberticide, et en l'absence d'une direction ferme et d'un gouvernement, après une si longue crise, il est indispensable que le peuple manifeste, avec l'attitude imposante d'hommes libres, sa ferme volonté de conserver intactes, dans la lettre et dans l'esprit, les institutions constitutionnelles conquises au prix de tant de sang et de si immenses

sacrifices. Pénétré de cette vérité, votre *ayuntamiento* constitutionnel n'a pas hésité à accéder aux vœux et à la demande de l'immense majorité de cette nation héroïque, et à se faire l'interprète de ses sentiments. Fort du témoignage de sa conscience et appuyé sur la milice nationale, si bien méritante, l'*ayuntamiento* s'est réuni pour transmettre à la Reine l'expression des vœux de la capitale. Tous ses membres mourront plutôt que d'abandonner leur poste avant d'avoir assuré solidement l'existence des lois et de la constitution contre les machinations de la perfidie et le joug du despotisme. Notre exemple, citoyens, sera imité dans toutes les provinces où se trouveront des Espagnols sentant battre un cœur dans leur poitrine. »

Cet espoir ne fut pas trompé. L'*ayuntamiento*, réuni à la députation provinciale et de concert avec les commandants de la milice, avait élu une junte provisoire devant remplir les fonctions du gouvernement, jusqu'à ce que Sa Majesté aurait daigner nommer un ministère répondant au vœu national. Presque en même temps que cette junte supérieure, présidée par D. Joaquin Ferrer, et dont Fernando Corradi était le secrétaire, s'organisèrent sous le même drapeau quarante juntes provinciales, parmi lesquelles se distinguaient, par leur ardeur et leur patriotisme, celles de Cadix, Barcelone, Alcira, Cordoue, Ciudad-Real, Betanzos, la Corogne, Orense, Santona, Castro de Urdiales, Oviedo, que présidait San-Miguel; Murcie, Séville, Caceres, Malaga, Grenade, Saragosse, Burgos, Avila, Ségovie, Léon, Lérida, Carthagène et Tolède.

Espartero s'était rendu à Barcelone, où le mouvement s'accentuait avec l'ardeur et l'énergie du caractère catalan. Le 9 septembre, il publia un manifeste pour faire connaître qu'il n'obéirait à la reine qu'à trois conditions : la révocation de la loi des *ayuntamientos,* la dissolution des cortès et le renvoi des ministres. Ce manifeste, accueilli partout avec joie, car il exprimait le sentiment général, devint le programme des juntes, qui se ralliaient toutes à celle de Madrid. L'armée criant : Vive la constitution! et les officiers du parti contraire, rentrés dans leurs foyers par suite de la convention de Bergara, offrant leur épée à l'insurrection, Marie-Christine se trouva si isolée à Valence, entre ses ministres, quel-

ques généraux sans soldats et le corps diplomatique, qu'elle nomma Espartero, huit jours après la publication de son manifeste, président du conseil des ministres. Le duc de la Victoire est de ceux qui se hâtent lentement. Il écrivit le 21, de Barcelone, au ministre de la guerre, à Valence, pour le prier de faire savoir à Marie-Christine que, sa vie entière étant vouée au bonheur de la reine et au salut de la patrie, il se résignerait au plus grand des sacrifices en acceptant la mission délicate et épineuse qu'elle daignait lui confier. Malgré ces belles paroles et de chaleureuses protestations de dévouement, il ne se mit en marche que lorsqu'il eut rassemblé une dizaine de mille hommes. C'est à la tête de cette escorte qu'il se dirigea vers Madrid, où il entra le 27 septembre. On lui avait préparé une réception triomphale. Dès l'aube, la milice et la garnison étaient sous les armes. La foule remplissait les rues. Aux murs de l'hôtel de l'Inspection de la garde civique, où il devait loger, pendaient des écussons portant les noms de ses principales victoires. Quoiqu'il ne se fût guère hâté, on n'avait pas eu le temps d'achever la colonne de la puerta del Sol, et les arcs de triomphe du Prado. Il fit son entrée dans l'ancienne calèche de don Carlos, attelée de six chevaux, reçut à la porte d'Alcala les félicitations des divers corps, s'assit à un banquet de cent couverts, et puis, au milieu des acclamations du peuple et de l'armée, se rendit enfin à Valence.

Loyal Manchèque, il arrivait avec l'idée bien arrêtée de défendre Marie-Christine, tout en chassant sa camarilla. Mais le point de vue est mobile en révolution et se modifie souvent d'un jour à l'autre, selon la tournure des événements. Derrière le nuage d'encens qui l'enveloppait comme un dieu d'Homère, depuis Barcelone, et le suivit jusqu'à Valence, Espartero avait trouvé la junte de Madrid. Celle-ci, froidement résolue, venait d'élargir son programme, et son chef Joaquin Ferrer n'était entré dans le ministère formé par le duc de la Victoire que pour l'imposer à la *reyna gobernadora*. Entraînant donc son président, qui eût voulu marcher moins vite, le ministère des juntes, composé de Joaquin-Maria Ferrer, Alvaro, Gomez, Manuel Cortina, Pedro Chacon, Joaquin de Frias, présenta respectueusement, le 11 octobre, cet exposé à la régente :

« Madame,

« Dès le moment où a été annoncée l'élection des cortès actuelles, une alarme générale s'est élevée contre les mesures adoptées pour la préparer. L'expérience a parfaitement démontré que l'on avait eu raison de s'alarmer, et nul n'osera dire que dans ces élections ait régné la liberté, si nécessaire pour que ses résultats soient regardés comme l'expression véritable de la volonté nationale. Le contraire a été décidé par l'unique autorité dont la constitution reconnaisse la compétence. Vos conseillers responsables se garderont bien d'effacer le sceau de cette réprobation et de mettre en doute sa légitimité; ils se rappellent trop bien sa cause, car elle a laissé dans l'opinion une trace indélébile, quelque effort qu'on ait fait légalement pour l'effacer.

« Le fatal projet de loi des *ayuntamientos* est venu confirmer les soupçons que l'on avait conçus. L'acharnement avec lequel il a été soutenu et approuvé et la marche insolite adoptée dans la discussion ont accru l'impopularité de la chambre des députés, à tel point que de pénibles manifestations ont prouvé la désaffection publique qu'elle avait encourue. La loi des dîmes et d'autres projets combattus par l'opinion ont tout consommé. Il est arrivé ainsi qu'une des principales exigences du peuple, se soulevant pour la défense de la constitution qu'il voyait violée, a été la dissolution des cortès actuelles. Cette exigence, Madame, est devenue irrésistible, en considérant tout ce que nous venons de dire. Nous avons, en conséquence, l'honneur de proposer à Votre Majesté la dissolution des cortès, et, pour qu'elle ait lieu, nous vous soumettons le projet ci-joint d'ordonnance :

« Conformément à l'avis de mon conseil des ministres et en considération de partie des motifs consignés dans l'exposition en date du 11, en ma qualité de reine régente du royaume pendant la minorité de mon illustre fille, la reine Isabelle II, en son nom royal et usant de la prérogative qui m'est accordée par l'article 26 de la constitution, j'ordonne ce qui suit :

« Art. 1er. — La Chambre des députés est dissoute.

« Art. 2. — En vertu de l'article 19 de la constitution, le tiers des membres du Sénat sera renouvelé. »

Marie-Christine demanda vingt-quatre heures pour réfléchir, et, le lendemain, en présence des ministres, des ambassadeurs, de la députation provinciale du corps ecclésiastique, de l'*ayuntamiento* et d'autres témoins, au lieu de l'ordonnance que lui imposait son nouveau ministère, elle remit son abdication au duc de la Victoire.

« La situation actuelle de la nation, disait-elle dans cette pièce dignement formulée, et l'état précaire de ma santé m'ont décidée à renoncer à la régence du royaume, qui, pendant la minorité de mon illustre fille Isabelle II, m'a été conférée par les cortès constituantes de la nation, assemblées en 1836, malgré les vives instances qui m'ont été faites par mes conseillers, avec la loyauté et le patriotisme qui les distinguent, pour que je la conservasse, au moins jusqu'à la réunion des prochaines cortès, parce qu'ils pensaient que cela pourrait être utile au pays et à la chose publique; mais, ne pouvant acquiescer à aucune des exigences du peuple que mes conseillers croient pouvoir être prises en considération pour calmer les esprits et mettre un terme à la situation actuelle, il m'est absolument impossible de continuer à remplir ces fonctions; je crois agir dans l'intérêt de la nation en y renonçant. J'espère que les cortès nommeront pour les hautes et éminentes fonctions des personnes capables de rendre le peuple aussi heureux que ses vertus lui donnent le droit de l'être. Je confie à la nation mon auguste fille. Les ministres qui doivent, conformément à l'esprit de la constitution, gouverner le royaume jusqu'à la réunion des cortès, m'ont donné trop de preuves de dévouement pour que je ne leur confie pas avec plaisir ce dépôt sacré. »

Après cet acte que la junte suprême s'empressa de porter à la connaissance du public, pour sa gouverne, disait le secrétaire Corradi, et sa satisfaction, Marie-Christine s'embarqua pour la France, et le ministère d'Espartero prit le pouvoir, exercé jusque-là souverainement par la junte madrilène. Son premier soin fut de suspendre l'exécution de la loi des *ayuntamientos* et de convoquer de nouvelles cortès.

Élu, par cette assemblée, le 8 mai 1841, régent du royaume, le vainqueur de Luchana confia la tutelle de la jeune reine à son

ami le divin Arguelles, et adopta un système de gouvernement tenant le milieu entre les aspirations ardentes des exaltés et le tiède libéralisme des *moderados*. Ainsi, tandis qu'il résistait avec une fermeté froide aux prétentions de Rome, d'une main il contenait le parti républicain et les débris du parti carliste, remuant encore en Biscaye, et comprimait de l'autre une insurrection Christine, fomentée à Pampelune par O'Donnell, un des amis les plus fidèles de la reine exilée. Malheureusement suspect à l'Europe absolutiste, qui l'observait d'un œil peu bienveillant, et croyant le gouvernement français plus hostile qu'il ne l'était réellement, Espartero, ne pouvant compter que sur l'appui de l'Angleterre, se donnait à elle corps et âme. Or, dans cette alliance intime, l'Angleterre voyait surtout un résultat, l'éloignement de la France. « Je n'ai rencontré dans ma vie, dit le célèbre homme d'État qui dirigeait alors les affaires étrangères dans les conseils de Louis-Philippe; je ne connais point dans l'histoire d'exemple d'une politique aussi obstinément rétrospective que celle de l'Angleterre envers l'Espagne : la guerre de la succession espagnole sous Louis XIV, le traité d'Utrecht, la maison royale de France régnante en Espagne, le pacte de famille sous Louis XV, l'Espagne concourant avec la France sous Louis XVI à l'indépendance des États-Unis d'Amérique, l'invasion de l'Espagne par l'empereur Napoléon, tous ces faits étaient encore en 1840, et sont probablement encore aujourd'hui aussi présents à la pensée du gouvernement anglais, aussi décisifs pour sa conduite que s'ils étaient actuels et flagrants. La crainte des vues ambitieuses et la prépondérance de la France en Espagne est toujours une préoccupation permanente et dominante en Angleterre[1].

En cette occurrence, peut-être, le ministère anglais ne s'alarmait point sans raison. Le séjour de la reine Christine à Paris; ses entrevues fréquentes à Saint-Cloud avec le roi, son oncle; les conciliabules que Zea-Bermudez, son conseiller privé, tenait à l'hôtel des Capucines avec M. Guizot, et la joie qu'on n'avait pu cacher dans les régions officielles en apprenant le coup de main d'O'Donnell, à Pampelune, tout cela était de nature à donner à penser à lord

1. Guizot, *Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps*, t. VI, p. 297.

Aberdeen. Il s'en ouvrit sans doute à l'ambassadeur de France, puisque M. Guizot répondit :

« Si nous n'avions pas bien reçu la reine Christine, nous aurions manqué aux premiers devoirs de famille, d'honneur, aux exemples de respect mutuel que se doivent entre eux les souverains; nous aurions également manqué aux plus simples conseils de la prudence. Nous ne le dissimulons point, nous n'avons jamais bien pensé de la révolution de septembre 1840 en Espagne et de l'avenir d'Espartero. Nous avons craint au delà des Pyrénées de nouvelles explosions révolutionnaires; nous avons regardé la reine Christine comme pouvant être un jour une ancre de salut pour l'Espagne, le seul moyen possible de transaction et de gouvernement. Nous lui avons conseillé de demeurer étrangère à toute menée contre le nouveau gouvernement de Madrid. Nous lui avons dit que si elle devait être quelque jour utile à l'Espagne, c'était à la condition de n'être remise en scène que par la nécessité évidente, après l'épuisement et la chute des partis contraires, non par les intrigues de son propre parti [1]. »

Ce furent cependant ces intrigues qui la ramenèrent à Madrid. Entraîné aux moyens violents par la violence des attaques, Espartero, se retournant contre les siens, frappa deux fois Barcelone, qui s'était révoltée en 1841 et 1842, non comme un père qui réprime, mais comme un soldat aveuglé par l'éclat du sabre. Cette répression brutale fut sa perte; et ceux qui lui avaient tendu, au nord et à l'est, ce piége sanglant, le savaient bien. Conspirateurs émérites et exercés de longue main à préparer les coups sur l'échiquier politique, ils comptaient sur la colère du parti progressiste : celui-ci, dont l'intelligence est partout le moindre défaut, ne vit pas effectivement, à travers le feu et la fumée du bombardement de Barcelone, le but des *moderados;* il s'unit à eux dans sa fureur contre Espartero, et, pour se venger d'un homme, ruina sa cause, renouvelant, au profit d'un petit groupe d'intrigants sans racines dans la nation, la fable du Bouc et du Renard.

Il y avait alors de ce côté des Pyrénées, où viennent chercher refuge, depuis cinquante ans, tous les bannis d'Espagne, un géné-

1. Le même, p. 308.

ral nommé Narvaez. Brave et actif de sa personne, comme il l'avait prouvé, en 1836, sur le plateau de Majaceite, en écrasant les troupes de Gomez et étouffant dans un cercle de fer et de feu l'insurrection carliste de la Manche, Narvaez avait encore plus d'ambition que de bravoure. Indifférent en matière politique, ainsi que la plupart des généraux qui n'ont d'autre opinion que leur épée, parce qu'à l'épée seule est attaché leur intérêt, il s'était mis avec le parti rétrograde, en haine d'Espartero, chef populaire des constitutionnels. L'exil le rapprocha de la reine Christine. Un complot assez adroitement ourdi étendit son réseau doré sur les pays où fumaient encore les ruines faites par les canons d'Espartero; et, après la dissolution des cortès, au moment où la lutte commençait à exalter les esprits, Narvaez débarque en pleine canicule à Valence, débauche quelques troupes, le régiment de la Princesse, notamment, où il avait été capitaine, et marche hardiment sur Madrid. Le général Serrano, pendant ce temps, agitait la Catalogne, et don Manuel Concha s'efforçait de faire soulever Cadix. Plus heureux qu'O'Donnell, qui n'avait trouvé que l'exil, deux ans auparavant, dans son *pronunciamiento* militaire de Pampelune, et que Diego Léon qui y avait trouvé la mort, Narvaez réussit, grâce à l'accouplement monstrueux des progressistes et des rétrogrades et à l'incurable lenteur du duc de la Victoire.

Barcelone, levée en masse, avait proclamé sa déchéance, le 13 juin 1843, par l'organe du gouvernement provisoire, composé de Serrano, Lopez et Caballero. Il se mit en marche avec une armée pour la réduire, et perdit, par une halte trop prolongée à Albacète, l'occasion de disperser, ce qui lui eût été facile, le rassemblement que menait Narvaez. Celui-ci, profitant de cette faute capitale, se glissa entre son armée et celle de Seoane, et parut, le 15 juillet, sous les murs de Madrid. Voyant que les portes restaient fermées, il courut à Torejon de Ardoz, occupé par la division Seoane, dont les braves, gagnés sans doute d'avance, mirent bas les armes au bout d'un quart d'heure de combat. A la suite de cette glorieuse affaire, il entra dans la capitale, qu'il se hâta de mettre en état de siége, tout en qualifiant Espartero, dans ses proclamations, de *grossier satellite du despotisme*. Ce dernier, aussi indolent que son rival était bouillant, ne secoua quelques instants sa torpeur castillane que

pour bombarder, en passant, Séville ; puis, à la nouvelle de l'entrée de Narvaez à Madrid, il lâcha pied et s'enfuit en Angleterre. L'Espagne eut, dès lors, les lèvres collées sur l'amer calice du despotisme militaire. Tandis que, du 23 juillet au 30 novembre, trois ministères, ceux de Lopez, Olozaga et Gonzalez Bravo, essayaient de prendre pied sur cette estrade du pouvoir que Narvaez gardait pour lui, le sabre exerçait ses brutalités dans l'Aragon, en Catalogne, à Carthagène, à Alicante et à Madrid. Le 3 mai 1844, Narvaez, disant enfin le mot de la conspiration, acheva d'écarter ses alliés les progressistes, et monta au pouvoir avec le parti rétrograde représenté par Mon et Pidal, et arrêta le mouvement libéral de l'Espagne, secondé par un troupeau de députés serviles et justement flétris du nom de *polacos*. Les mesures de ce dictateur militaire, qui avait appelé celui qu'il renversait *satellite du despotisme*, furent empreintes de l'esprit de réaction le plus hostile et le plus arriéré. Négation du principe de la souveraineté nationale, ajournement de la vente des biens du clergé, abus de l'état de siége et de la force, attentat aux droits des électeurs, gouvernement basé sur le mensonge et sur la corruption, voilà ce que trouva l'Espagne sous le sabre du conspirateur de Séville. Chassé deux fois en deux ans du ministère par ses propres complices, il fut remplacé définitivement, le 5 avril 1846, par Isturitz, qui n'eut que le temps de conclure avec M. Guizot les mariages espagnols.

Cette double alliance de la maison de Bourbon fut la grosse affaire de la fin du règne de Louis-Philippe. Lord Palmerston, fidèle à cette politique décrépite et usée autant que le parti qui la garde au flanc comme un ulcère, voulait marier la reine à un Cobourg, cousin de Victoria, et l'infante à un prince espagnol, don Enrique. Comptant sur la répulsion qu'inspirait la guerre au roi des Français, et sur la déférence pleine de sympathie qu'il témoignait à l'Angleterre, le vieux Beau du Foreign-Office, parlait haut et mesurait son insolence sur la prudence excessive, sans doute, du prince qui n'aurait eu qu'à dire un mot à la France pour arrêter et glacer d'effroi la Grande-Bretagne et l'Europe. La note que le ministre anglais fit lire, le 22 septembre, à M. Guizot, par lord Normamby, résumait tout ce que l'esprit suranné de l'aristocratie anglaise peut éjaculer de hauteur, d'impudence et d'orgueil.

Conformément aux us de la diplomatie, M. Guizot fit une réponse compendieuse et grave, dont le résultat fut, dix-huit jours après, le 10 octobre, le mariage de la reine Isabelle avec son cousin don Francisco de Asis, et celui de l'infante dona Luisa, sa sœur, avec le duc de Montpensier. Ainsi se trouva réalisé, malgré l'opposition et les menaces du ministère anglais, le projet de ceux qui ne voulaient pas que la couronne d'Espagne sortît de la maison de Bourbon et de la lignée de Philippe V.

Un instant, après les mariages, on put croire que la Péninsule verrait enfin s'ouvrir une ère de calme et de bonheur. L'armée était reconstituée; les mesures adoptées par Alejandro Mon, pour donner à l'Espagne une organisation administrative et financière, avaient été heureuses sur plusieurs points[1]; une nouvelle intrigue, probablement, renversa le ministère Isturitz, et ramena, le 4 octobre 1847, Narvaez au pouvoir, qu'il partagea, du moins en apparence, avec Sartorius et Cordova. Il eut, dans ce retour, qu'on peut bien nommer offensif, la gloire assez facile, puisqu'il disposait de toutes les forces de la nation, d'étouffer la république à Barcelone, Séville et Madrid, qu'ébranla un instant le contre-coup de la révolution de février, et d'abattre, dans l'Aragon, le drapeau du carlisme relevé par Cabrera. L'ordre qui se serait fait lui-même, rétabli, il dut encore à ses amis d'être renvoyé du pouvoir par les épaules. Les rétrogrades se croyaient tout permis. Pleins de mauvais desseins, ils jouaient avec la représentation nationale, comme l'enfant avec le fer dont le tranchant va le blesser. La lettre du député Olozaga à ses électeurs de Barcelone peint tristement la situation que le ministère San Luis avait faite à l'Espagne :

« Vous me demandez, disait, au mois de septembre 1853, le nouvel élu, quand les cortès seront ouvertes; je ne le sais pas et ne crois pas que personne le sache. Ce serait autre chose si vous me demandiez quand elles se fermeraient dans le cas où elles viendraient à être réunies. A moins d'un changement radical de la situation, elles se fermeront le lendemain du jour où elles seront ouvertes. Pour expliquer la rapidité, l'instantanéité d'un fait quelconque, on disait jusqu'ici qu'on n'avait que le temps d'ouvrir et

1. *Revue des Deux Mondes* de 1846, p. 557.

fermer les yeux; on dira désormais : *le temps d'ouvrir et de fermer les cortès.* »

La lutte entre le ministère et l'opposition s'échauffait tous les jours et atteignit bientôt les dernières limites. Au milieu de janvier 1854, une lettre collective était adressée à tous les journaux de l'opposition ; et cette lettre, qui contenait une offre d'appui et de concours, était signée par des hommes de toutes les nuances politiques, Madoz, Rios Rosas, Pacheco, Olozaga, Gonzalez Bravo, Seijas-Lozano, Manuel Bermudez de Castro, Moron, Pastor Diaz, le duc de Rivaz, les généraux Infante, Ros de Olano. Les signataires de cette lettre s'offraient à reprendre au besoin leur plume de journalistes pour défendre l'indépendance de la presse et les institutions en péril[1].

A l'honneur de ce corps politique, les ennemis les plus ardents du ministère étaient au sénat. Les généraux s'y distinguèrent surtout par leurs attaques énergiques, impétueuses. Comme tous ces hommes qui se prétendent modérés et prennent toujours l'initiative des mesures violentes, Sartorius, comte de San Luis, et ses collègues voulurent frapper un grand coup. Le 17 janvier 1854, un ordre royal envoyait *de cuartel* (en exil) les généraux Manuel de la Concha et Léopold O'Donnell aux îles Canaries, les généraux Infante et José de la Concha aux îles Baléares et le général Armero à Léon. Concha et le général Infante obéirent seuls en protestant ; José se réfugia à l'étranger et O'Donnell se tint caché à Madrid et à Canalejas[2]. L'armée pensait comme ses chefs. Un mouvement militaire éclata, le 20 février, à Saragosse, où le régiment de Cordoue arbora sur l'Aljaferia le drapeau de l'insurrection, et il ne fut réprimé que grâce à la balle qui tua le brigadier Hore, commandant du régiment. La fusillade de Saragosse et le succès momentané du général Ribero, commandant de l'Aragon, devinrent le signal d'un nouveau coup d'État. De quatre généraux, Serrano, Nogueras,

1. *Annuaires des Deux Mondes*, p. 245.

2. O'Donnell, l'ancien promoteur du *pronunciamiento* manqué de Pampelune, magnifiquement récompensé après la chute d'Espartero, en 1843, et nommé capitaine général de la Havane, où il fit en deux ans une fortune immense, louvoyait entre le ministère et l'opposition, afin de jouer vis-à-vis de Narvaez le rôle que celui-ci avait joué envers Espartero. Ses manœuvres devinrent suspectes ; on le surveilla, et, pris en flagrant délit de conspiration, il fut poursuivi et faillit être arrêté.

Menzano et Zabala, les trois premiers étaient éloignés de Madrid et le dernier banni. On mettait en même temps en état d'arrestation ou l'on déportait Gonzalez Bravo, Alejandro Castro, Cardero et les rédacteurs les plus ardents des journaux de Madrid.

Lorsque le comte de San Luis crut l'armée et la presse vaincues, parce qu'il les avait frappées, comme tous les mauvais gouvernements, à la tête, le châtiment lui vint du côté où il ne l'attendait plus. Pendant qu'il se préparait à détruire la constitution et à replacer l'Espagne sous le régime de M'Zea, le général Dulce, directeur du service de la cavalerie, sortit de Madrid, le 28 juin, sous prétexte d'une revue, et amena deux régiments à l'hôtellerie de l'*Esprit-Saint*, à Leopoldo O'Donnell, qui n'eut qu'à se montrer pour les faire prononcer contre le ministère. Isabelle était alors à la résidence royale de la Granja. Les ministres hésitèrent pendant deux jours. Le 30 juin, ils envoyèrent enfin des troupes contre les insurgés; on se battit vigoureusement à Vicalvaro, et O'Donnell, qui touchait aux portes de Madrid, parut avoir eu le dessous, puisqu'il prit le lendemain la route de l'Andalousie. Mais cette retraite n'avait qu'un but, celui d'attirer au dehors les troupes qui contenaient Madrid et de donner le temps aux provinces d'opérer leur mouvement. Tandis que le ministre de la guerre, Blaser, se lançait, en effet, à sa poursuite avec les régiments restés fidèles au despotisme, Barcelone et sa garnison se prononcèrent à la voix du capitaine général; Tarragone, Girone, Lérida, Saint-Sébastien, Saragosse, Valladolid, levaient à leur tour l'étendard de la constitution. Le régiment de cavalerie de Montesa, au lieu d'aller rejoindre le général Blaser, comme il en avait reçu l'ordre, allait se réunir aux insurgés; Espartero, quittant sa retraite de Logroño, qu'il habitait depuis l'amnistie de 1848, se rendait à Saragosse pour prendre la direction du mouvement; le 17 juillet, le ministère donnait sa démission, et la colère de Madrid éclatait par une émeute terrible. Les 17, 18, 19 juillet, le peuple saccagea les hôtels du banquier Salamanca et des anciens ministres, poussa des cris de mort contre la reine Christine, et régna seul pendant quelques jours; car si la junte de salut public, d'armement et de défense (*de salvacion armamento y defensa*) présidée par le vieux général Evariste, San-Miguel, avait l'apparence du pouvoir, le club réuni à la place de la

Cebada l'exerçait en réalité. Deux mille hommes, pendant ce temps, protégaient le palais de la reine, au nom de laquelle la junte San Miguel et Sevillano, poussée en avant par celle de la place de la Cebada, exécutait une coupe sombre dans les administrations, en prenant pour point de départ 1843. Aux trois jours de révolution succédèrent trois semaines de désordre et de troubles. Evariste San Miguel, sorte de Lafayette péninsulaire, quoique progressiste de conviction et d'un cœur droit et loyal, ne pouvait, accablé par l'âge, arrêter la fougue du soulèvement avec ses mains débiles. Il le sentit et montra du doigt Espartero. Conformément à sa demande et au vœu de la junte, l'ancien régent fut appelé par la reine Isabelle. Mais le duc de la Victoire ne se hâte point : il réfléchit quinze jours et ne se rendit à Madrid qu'après avoir fait, comme en 1840, ses conditions, qui aboutirent à un partage du succès avec O'Donnell.

Celui-ci affecta d'abord le plus grand désintéressement et le plus profond respect pour son collègue ; mais duper don Baldomero Espartero était peu difficile. O'Donnell y parvint bientôt, et repoussant doucement les progressistes, se fit nommer, le 14 juillet 1856, président du conseil. Les alliés qu'il écartait protestèrent aussitôt par l'émeute : Barcelone et Saragosse vinrent encore ensanglanter leurs flancs contre les baïonnettes ; les modérés, de leur côté, n'acceptaient pas ce nouveau chef, qui ne put encore prendre pied au Buen-Retiro. Moins de trois mois après il était remplacé par Narvaez, qu'il renversa le 29 juin 1858.

Président du conseil et ministre de la guerre, O'Donnell fit l'année suivante l'expédition du Maroc en qualité de général en chef, et il écrivit avec son épée sur la plage d'Afrique la page la plus éclatante du règne d'Isabelle.

Quatorze années auparavant, un traité avait été signé par la médiation de l'Angleterre entre le Maroc et l'Espagne. En vertu de ce traité, deux kilomètres carrés de terrain devaient former à l'avenir les limites de Ceuta. Le gouverneur de cette sentinelle espagnole d'au delà du détroit se crut dès lors autorisé à prendre possession du terrain cédé, et il y commença la construction d'un corps de garde ; mais les Maures ne le voulurent point souffrir; ils venaient démolir la nuit ce que les Espagnols avaient construit le jour, et

s'opposaient à main armée à ce travail. Portant bientôt dans cette lutte toute l'ardeur de leur fanatisme sauvage et de leur horreur des chrétiens, ils arrachèrent la pierre qui marquait les limites et brisèrent les armes d'Espagne. A cet affront, le seigneur don Gomez Pulido, gouverneu · militaire de Ceuta, ne s'émut pas seul : toutc l'Espagne, où la haine des Maures est héréditaire comme celle des Anglais en France, s'indigna de l'audace des mécréants. Dans la chaleur du premier mouvement, le consul général de la reine à Tanger adressa, le 5 septembre 1859, la note suivante au ministre du sultan Sidi-Mohammed-el-Jetib :

« Louanges à Dieu seul !

« A mon illustre ami Sidi-Mohammed-el-Jetib, ministre des affaires étrangères du roi de Maroc :

« Que la paix soit avec vous !

« L'outrage fait au pavillon espagnol par les hordes sauvages qui peuplent la province d'Anghera, limitrophe de notre place de Ceuta, objet de leurs incessantes et récentes agressions, est de telle nature qu'aucun gouvernement un peu jaloux de son honneur ne peut le supporter.

« Celui de la reine, mon auguste souveraine, est résolu fermement à obtenir la réparation qui lui est due, et qu'il veut égale à la grandeur de l'offense et digne de l'honneur de la noble nation qu'on a insultée.

« J'ai gardé jusqu'ici le silence, confiant dans vos protestations d'amitié et l'assurance que vous m'avez donnée tant de fois, au nom de votre maître, que les places espagnoles enclavées dans notre territoire seraient respectées, et ceux qui les attaqueraient châtiés sévèrement.

« Je me garde bien de mettre en doute la sincérité et la loyauté de vos paroles. Si vos intentions sont droites, les faits sont là pour prouver que le roi, votre maître, manque de la force et du pouvoir nécessaires pour se faire respecter et obéir de ses sujets.

« Arrêtez un instant votre attention sur les attaques si multipliées des Maures du Riff contre les forteresses de Mélilla, d'Alhucemas et du Peñon; tournez-la ensuite vers Ceuta insultée depuis tant de jours par les kabylas voisines, et demandez-vous s'il n'est pas temps de mettre un terme à de tels attentats, et s'il faut les

couvrir encore du manteau de l'impunité (*el manto de la impunidad*).

« Le gouvernement de la reine est, sachez-le bien, résolu à les empêcher désormais; aussi exige-t-il comme réparation et comme correction le châtiment le plus rigoureux.

« Si Sa Majesté le sultan est dans l'impuissance de l'appliquer, qu'elle le dise tout de suite, et les armées espagnoles, venant sur votre terre, feront sentir à ces tribus barbares, l'opprobre de ce siècle, le poids de leur indignation. Si je suis dans l'erreur, et que le sultan ait le moyen de châtier ces tribus turbulentes, je demande formellement qu'on s'occupe le plus tôt possible de satisfaire les légitimes exigences du cabinet de Madrid.

« Elles sont au nombre de quatre :

« Le cabinet exige que les armes d'Espagne soient replacées et saluées par les troupes du sultan au même endroit où elles furent abattues ;

« Que les principaux agresseurs soient conduits au camp de Ceuta pour être sévèrement punis devant la garnison et les tribus ;

« Qu'on reconnaisse officiellement le droit absolu du gouvernement de la reine à élever, dans le territoire contesté, toutes les fortifications qu'il jugera nécessaires pour la sécurité de la place ;

« Et qu'on adopte les mesures que je vous indiquai dans notre dernière conférence, afin d'éviter le retour des excès qui sont venus troublér la paix et la bonne harmonie qu'on voyait régner entre les deux nations.

« Je vous donne dix jours pour me répondre.

« Si, au bout de ce temps, je n'ai pas obtenu satisfaction complète, je quitterai votre pays avec les sujets de ma reine.

« Vous savez ce que cela veut dire.

« Et la paix ! (*y la paz*).

« JUAN BLANCO DEL VALLE. »

Deux jours après le consul reçut cette lettre :

Tanger, 8 de safar (7 septembre) 1859.

« Louange à Dieu seul !

« Il n'y a force et pouvoir qu'en Dieu seul, élevé et grand !

« A notre ami et illustre cavalier, le représentant chargé d'af-

faires et consul général de la nation espagnole, l'excellentissime seigneur don Juan Blanco del Valle.

« Nous prions Dieu qu'il vous tienne en bonne santé.

« Nous avons reçu votre note du 5, dans laquelle vous renouvelez par écrit les réclamations que vous nous avez fait entendre par l'organe de votre drogman, lors de notre voyage à Tétuan. Je vous répondis que vous auriez satisfaction sur tous les points, un excepté, celui de la construction du corps de garde, qu'il fallait soumettre à notre sultan que Dieu assiste. Nous le fîmes immédiatement et vous envoyâmes sa réponse aussitôt venue.

« Je dois vous dire, sans détour, que les sorties que fait continuellement le gouverneur de Ceuta avec les troupes de la garnison, hors des limites espagnoles, pour attaquer nos kabylas, attisent le feu de la sédition dans les tribus de la frontière et refroidissent nos bonnes dispositions tendant à maintenir la paix et le bon accord entre les deux nations.

« Si votre gouverneur reste sourd à vos injonctions et ne veut point se tenir tranquille, écrivez à votre gouvernement afin qu'il s'abstienne désormais d'actes que, pour l'honneur de votre nation, je ne veux point qualifier. Le gouvernement de votre reine, qui se distingue par son illustration et la rectitude de ses principes, ne se refusera point à ce que réclament la justice, l'humanité, les bonnes relations établies entre les deux pays, à ce que l'article 15 du traité de 1789, confirmé en 1845, nous donne le droit d'exiger.

« Nous protestons donc par les présentes contre l'injuste et impolitique conduite d'un fonctionnaire militaire qui semble prendre plaisir à irriter les cœurs des Maures, ses voisins, et à enflammer parmi eux la torche révolutionnaire.

« S'il eût attendu le châtiment des premiers délinquants au lieu d'aller clouer une bannière avec fracas, à la tête de toutes ses troupes, aux cris de : Vive la reine ! s'il n'eût point menacé les Maures présents à cet acte inusité de la clouer sur leurs têtes si elle était abattue ; si, au lieu de les insulter et de les provoquer sans motif il eût songé qu'il s'adressait à des êtres ignorants qui ne connaissent aucun frein, nous ne serions pas dans la situation lamentable où nous nous trouvons au moment où le sultan, notre seigneur, est à la veille de se voir appelé vers le Dieu tout-puissant.

« Le gouverneur de Ceuta doit avoir, aux yeux de votre gouvernement et de l'Europe, l'entière responsabilité de la révolution qui agite ces peuplades et de tous les événements passés et à venir.

« Votre gouvernement ne peut se plaindre du nôtre. Relisez attentivement l'article 15 du traité cité déjà, et demandez-vous ce que vous deviez faire quand votre chef militaire déchargeait ses canons sur les sujets du sultan et les menaçait de construire le corps de garde avec leurs têtes (*con sus proprias cabezas*).

« Vous nous sommez d'avoir à satisfaire à toutes vos réclamations dans le délai de dix jours. Vous comprendrez, vous qui êtes un cavalier si honorable, que, dans l'état de santé où se trouve notre maître, rien ne peut se faire encore. Sans cette circonstance, tout serait arrangé et conclu.

« Écrivez, en attendant, à votre gouvernement, et assurez-le que notre seigneur, que Dieu protége, punira sévèrement les coupables. Faites-lui connaître la situation délicate dans laquelle nous sommes, et qui lui donne autant d'ennui de la conduite de ceux d'Anghera que vous pouvez en avoir vous-même. Rappelez-lui en même temps que, depuis des années, les kabylas voisines respectaient la place de Ceuta; et que si elles l'ont insultée en dernier lieu, la faute en est au gouverneur qui sacrifie à son orgueil les intérêts de la patrie, et ne tient nul compte de l'amitié qui unissait les deux nations. »

A cette note terminée par la demande d'une prolongation de l'ultimatum, que motivait d'ailleurs la mort du sultan, le consul général répondit en ces termes :

« Le 3 octobre, de Tanger.

« Gloire au Très-Haut!

« La paix et le secours de Dieu soient avec vous!

« Le gouvernement de la reine, ma souveraine auguste, cédant à votre demande du 10 de safar (15 septembre), consent à prolonger l'ultimatum jusqu'au 15 de ce mois. Si, dans ce délai, le cabinet de Madrid n'a pas reçu les satisfactions légitimes qu'il réclame à votre illustre monarque, la rupture sera définitive.

« N'espérez pas obtenir un nouvel ajournement, ce serait une pure illusion. Mon gouvernement ne pourrait l'accorder sans déchoir du rang qu'il occupe en Europe; sa dignité et la grandeur

de l'outrage fait au pavillon national par une tribu sauvage, vassale de votre roi, s'y opposent également.

« Il dépend de vous de conjurer par vos soins, vos loyaux avertissements à votre prince, la tempête qui va éclater sur ces rivages. »

Cette correspondance diplomatique montre de quel côté était le droit. Il est évident que les premiers torts venaient du gouverneur de Ceuta, dont la fougue par trop castillane et les forfanteries avaient surexcité outre mesure les passions de ces tribus sauvages. Le cabinet espagnol, s'il eût été composé d'hommes politiques, avait la voie toute tracée dans les précédents du règne d'Isabelle II, pour sortir de cet embarras, honorablement et sans guerre. Dix-huit ans auparavant, un cas à peu près semblable, mais bien plus dangereux pour l'Espagne, s'était présenté à Madrid. Le ministère français avait eu l'idée malheureuse d'envoyer en ambassade auprès d'Isabelle l'homme le plus impropre, par son caractère et la tournure emphatique de son esprit, à une mission de ce genre. Tout bouffi de son importance, M. de Salvandy fit la route d'Irun à Madrid comme Fontanarose sur son char, se laissant haranguer par les alcades, écrivant à Paris que son voyage était un triomphe, et se plaignant seulement qu'on n'eût point tiré le canon. Blessé, sans doute, de ce manque d'égards, il débute à Madrid par une insulte grossière au gouvernement du régent qu'il refuse de reconnaître, en prétendant ne remettre ses lettres de créance qu'à la reine, mineure encore. Le parti qui était aux affaires, les cortès et tous les patriotes espagnols s'indignèrent avec raison de cet outrage. On le fit sentir à ce singulier envoyé, en ne lui adressant, pour la séance d'ouverture des cortès, qu'une invitation en son nom personnel. La terre aurait tremblé, que l'auteur métaphorique d'*Alonzo* n'aurait pas été plus ému.

Comme le señor don Pulido, il jeta feu et flamme dans ses dépêches et poussa bien haut le cri de guerre, ne doutant pas que la France entière, partageant son indignation, ne prît les armes pour le venger des insolents qui n'avaient pas tiré le canon à son entrée, et qui ne l'invitaient pas d'une manière convenable. Supposez alors, en France, un cabinet de l'humeur, de celui qui gouvernait l'Es-

pagne en 1859, et deux nations se seraient peut-être égorgées pour satisfaire l'amour-propre d'un sot. M. Guizot, plus sage, se hâta de rappeler le malencontreux envoyé. Le triple et incommensurable orgueil de cape, de plume et d'épée de ce capitan de Lectoure, creva en route comme une vessie trop gonflée, et tout fut dit. Voilà l'exemple que les ministres d'Isabelle auraient dû suivre. Malheureusement, le contraire du bon parti est souvent la fatalité des gouvernements militaires. Venus au monde violemment, ils sont toujours appuyés sur l'épée, et la brandissent jusqu'à ce qu'elle fatigue le bras, s'ébrèche et se brise. Pendant qu'il semblait désirer la paix, O'Donnell se préparait avec ardeur à la guerre. Un corps d'observation, composé des régiments de Grenade, de Bourbon, du Roi, des bataillons de chasseurs (*cazadores*), d'Alcantara, de Catalogne, de Madrid, de Barbastro, Las Navas, Simancas, Talavera, Mayorque, et commandé par le général don Rafaël Echaguë, était déjà passé en Afrique au mois d'août. Après la déclaration de guerre, proclamée solennellement par les cortès à l'expiration de l'ultimatum, trois autres corps d'armée, aux ordres, l'un du général don Juan de Zabala, l'autre de Ros de Olano, et le troisième placé sous le comte de Prim, comte de Reus, furent dirigés successivement sur l'Afrique.

Le corps du général Echaguë débarqua le premier, le 19 octobre, venant d'Algésiras, et, ouvrant la campagne par un soleil magnifique, s'empara sans peine du Serallo, édifice antique, dont les murs, de construction romaine, couronnent les plans avancés de la Sierra-Bullones. On n'eut affaire ce jour-là qu'à une dizaine de Maures, qui s'enfuirent après avoir blessé six chasseurs de Catalogne et de Madrid. Mais les jours suivants commencèrent les escarmouches. Le campement qu'on avait choisi et les redoutes dont on l'entourait étaient enveloppés à peu de distance de bois épais. Se glissant dans les grandes herbes, comme les serpents, et avançant pas à pas, d'arbre en arbre, dans l'après-midi du 24, les Maures profitent du brouillard pour attaquer à l'improviste la compagnie de chasseurs du régiment du roi, qui formait l'avant-garde du bataillon. Un moment, cette vaillante compagnie se crut perdue. Cernée de tous côtés par les Maures, qui l'enfermaient dans un cercle de fer et de feu, et hurlaient de joie, comme les chacals, en bran-

dissant leurs yatagans, elle se défendait en silence, chaque homme luttant corps à corps. Au plus fort de ce combat sans merci, que les gesticulations, les menaces, les cris et les atroces figures des Africains rendaient épouvantable, un soldat, Francisco Conejero, voit un de ses camarades tombé à son rang, qu'avaient déjà saisi les Maures : « *O morir todos ò salvarnos todos!* (tous morts ou tous sauvés!) s'écrie-t-il d'un accent énergique, et, se précipitant tête baissée sur les Marocains, suivi de tous les soldats, qu'enleva cet élan, il arracha le blessé à la mort et le rapporta sur ses épaules. Cette héroïque résistance donna le temps aux autres compagnies et au bataillon de chasseurs de Barbastro de se porter sur le terrain et de dégager ces braves.

Un choc plus rude et plus sanglant eut lieu le 25 novembre auprès du bois d'Anghera. Depuis le matin, on voyait les sombres crêtes de la Sierra-Bullones couvertes d'ennemis. Ils en descendirent vers midi, en poussant leurs vociférations habituelles, tournèrent les redoutes et, se déployant devant le camp et le Serrallo sur une étendue de trois kilomètres, ouvrirent aussitôt le feu. L'action fut des plus vives au bosquet d'Anghera, auprès du barranco appelé de l'Enfer, où les chasseurs d'Alcantara et ceux de Madrid eurent fort à faire. Le général Echaguë, blessé à la main, eut son cheval tué sous lui, et il serait tombé sous le yatagan, si la beauté de sa selle n'eût ébloui ces enfants du désert, qui l'abandonnèrent pour s'emparer de ce butin. Les chasseurs de Catalogne, comme ceux d'Alcantara et de Madrid, et les régiments de ligne de Bourbon, de Grenade et du Roi, avec leurs colonels, Caballero, Bermezo, Garcia, Rodriguez et Trillo, se couvrirent de gloire dans cette affaire. L'Église elle-même y prit part, car le padre don Nemesio Francès, ayant été atteint pendant qu'il exhortait les blessés, quitta un instant son crucifix pour prendre le fusil, et tua son agresseur[1].

Quelques jours après, arrivait O'Donnell avec le second corps d'armée. Il fut reçu avec un enthousiasme qui tenait du délire. « Les soldats, dit un témoin oculaire, riaient, chantaient, s'embrassaient de bonheur, déchargeaient leurs armes en l'air, flat-

1. Recurrió á una carabina para defenderse y mato á su agresor.

taient son cheval de la main et ne cessaient de crier : Vive le général en chef! Léopold O'Donnell, les larmes aux yeux et le sourire aux lèvres, leur disait d'une voix émue : *Hijos mios, hijos mios, abeis sufrido mucho?* (Mes enfants, mes enfants, vous avez beaucoup souffert?) Et les Maures, vous les avez battus, n'est-ce pas? »

Ceux-ci s'apprêtaient de leur côté à recevoir le général en chef. Le 1er décembre, ils vinrent lui souhaiter la bienvenue. On voyait dès la veille, dans le massif boisé d'Anghera, des tentes blanchir çà et là comme des colombes éparses. Les Maures en sortirent le lendemain, un à un, d'un air indifférent, et, vers les deux heures et demie du soir, tombèrent en masse sur la division Echaguë, commandée, depuis la blessure de ce dernier, par le général Gasset. Les bataillons de Simancas, de Barbastro, des Arapiles, de Las Navas et deux bataillons de ligne du régiment du Roi et de Bourbon, soutinrent le feu et, rivalisant de bravoure et d'audace, repoussèrent l'ennemi, qu'on n'avait jamais vu si opiniâtre. Les divisions Zabala et Prim restèrent tout le jour en position, et ne furent point engagées. Quand les Marocains eurent disparu, un autre ennemi plus redoutable et plus lugubre se présenta voilé de son linceul. Secondé par le temps, qui était affreux, le choléra entra dans les tentes, où le soldat tremblait déjà sous le vent glacial et la pluie, et il emporta dans ses bras décharnés des centaines de cadavres. En un clin d'œil, l'hôpital de Ceuta fut encombré de ces malades au teint vert, qui ne faisaient que passer de la *cama* à la *camilla* (du lit sur le brancard). Cependant les Maures ne se lassaient pas. Le 9 décembre, ils attaquèrent les redoutes d'Isabelle II et du roi Francisco avec une furie extraordinaire. La première était défendue par trois compagnies du régiment d'infanterie de Castille. Trois autres compagnies du régiment de Cordoue gardaient la seconde. La masse ennemie, tombant des montagnes comme une avalanche, envahit les redoutes et franchit trois fois les fossés. Déjà on en était aux pierres, les fronts se touchaient et la bannière rouge, arborée sur les redoutes, annonçait le péril. A ce signal d'alarme, le général Zabala fit prévenir le général en chef et descendit aussitôt du Serrallo avec le reste de la première division et toute la seconde. Il était temps; les compagnies non engagées des régiments de Castille et de Cordoue, et le bataillon

des chasseurs de Figuières, ayant voulu faire une reconnaissance, allaient être noyés dans ces flots d'ennemis, qui semblaient sortir de terre. Les chasseurs des Arapiles, lancés en avant par Zabala, chargèrent les premiers, au cri de : *Viva la Reina!* (Vive la Reine!) Soutenus par le second bataillon de Castille et le premier de Savoie, ils culbutèrent l'ennemi, bien qu'il fût cinq fois plus fort.

Conduits par un chef en burnous rouge, qui montait un cheval magnifiquement harnaché, et dont quelques cavaliers, toujours en mouvement, portaient sans doute les ordres de groupe en groupe, les Maures revinrent bientôt à la charge. O'Donnell était arrivé et, dirigeant alors l'action, il fit avancer, pour les recevoir, le général Garcia et le brigadier Villar. Le premier était à la tête du bataillon de chasseurs d'Alba de Tormes et d'une compagnie de Cordoue, appuyés par le premier bataillon de Léon et le régiment de la Princesse. Villar menait les chasseurs de Figuières et une section de la garde civile. Tous ces corps chargèrent brillamment à la baïonnette, et, délogeant les Maures du bois, les rejetèrent assez loin. O'Donnell s'aperçut à ce moment que les Africains voulaient porter tout leur effort sur la droite. Il envoya avertir Zabala, et son aide de camp arrivait à peine auprès du général, que cinq à six mille fantassins maures et cent cinquante ou deux cents cavaliers débouchent de ce côté, en faisant un feu très-vif et poussant leurs clameurs ordinaires. En face du mont où s'élève la maison dite du Renégat, était posté le bataillon de Chiclana, qui ne put arrêter cette avalanche humaine. Il était refoulé par un choc terrible, quand le premier bataillon de Navarre et le second de Tolède, aux ordres du général Rubin et du comte de la Cimera, enlevés vigoureusement par le brigadier Mackena et le colonel don Francisco Ceballos, premier adjudant du général en chef, vinrent soutenir Chiclana et repousser les Maures. La baïonnette fit dans leurs rangs de si larges trouées, qu'ils hésitèrent d'abord et finirent par se débander et fuir de toutes parts. Le combat finit comme il avait commencé, aux cris de : Vive la Reine! et le corps de Prim, qui n'avait pas donné, reçut l'ordre de construire un chemin pour conduire l'armée à Tétuan. Le comte de Reus en avait déjà fait deux lieues, lorsque vingt bateaux à vapeur transportèrent de Malaga en Afrique le troisième corps d'armée, commandé par le général Ros de Olano.

Le 14 décembre, il était établi à une lieue et demie de Ceuta, dans un camp appelé de l'Immaculée-Conception. Vingt-quatre heures après, les Maures rendirent visite à ces nouveaux venus. Agitant des banderoles et secouant leurs burnous blancs, ils apparaissaient sur les pics comme des fantômes, déchargeaient leurs longs fusils, et fuyaient en criant avec leur accent guttural : « *Perros! perros!* (Chiens! chiens!) » Quelques volées de canon et la vue seule des baïonnettes des bataillons de l'Infant, de Baza, Ciudad-Rodrigo et Segorbe suffirent pour les disperser. Huit jours plus tard, ils étaient repoussés des redoutes d'Isabelle et de Francisco de Asis par le bataillon de Merida, et une grande tente blanche dressée au milieu du camp de la Conception apprenait lugubrement aux soldats que le choléra avait saisi Ros de Olano.

L'année 1859 finit par une algarade des Maures, qui se précipitèrent, le 30 décembre, sur les lignes du camp de la Conception, et les auraient forcées, sans la valeur du bataillon de Ciudad-Rodrigo, et elle commença par le combat de Castillejos. La vallée qui porte ce nom, entourée d'âpres montagnes soudées par des chaînons de granit à la sierra d'Anghera, borde le chemin de Tétuan. Deux constructions en ruines blanchissent seules dans cette solitude, au milieu des roseaux, des hautes herbes et des jasmins : une sorte de fort appelé le Petit-Château (*Castillejo*), d'où vint le nom de la plaine, et au sommet d'une colline un logis de marabout. Comme il était indispensable d'occuper ces montagnes, qui dominent la plaine où se dirigeait le chemin construit pour aller à Tétuan, O'Donnell donna l'ordre au général Prim de marcher en avant, et vint s'établir de sa personne, avec son état-major, vis-à-vis la case du marabout. Le premier jour de l'année 1860 était magnifique, et le plus radieux soleil allait éclairer la victoire des Espagnols. Le combat s'engagea vers les huit heures du matin. Tournant le dos à la mer, qu'on entendait mugir dans le lointain, et d'où partaient en grondant les boulets des vapeurs et des canonnières de la flotte, qui balayaient le rivage, les chasseurs de Vergara et le régiment *del Principe* gravirent lestement les hauteurs à gauche et en chassèrent les Maures à la baïonnette. Quelques compagnies de Cuença attaquaient pendant ce temps à droite l'ennemi,

fortement retranché dans des rochers presque inaccessibles, et l'en délogeaient aussi, malgré sa résistance.

Une fois maître des hauteurs, Prim fit avancer le reste de ses troupes et disposa l'artillerie de montagne de façon à favoriser leur descente dans la vallée, où les Maures l'attendaient en force et groupés par masses dans les taillis de palmiers nains et de mélèzes, à l'entrée de l'entonnoir que forme le fond de la plaine, et autour de la case du marabout. Le général en chef envoya l'ordre à Prim d'opérer la descente et d'enlever la case du marabout, tandis que le brigadier Serrano, suivi d'une batterie de montagne, chasserait les Maures du bois. Ces deux opérations s'exécutèrent au même instant avec facilité. La mitraille chassa, comme une volée d'étourneaux, les sauvages enfants d'Anghera des palmiers nains et des mélèzes, et l'avant-garde de Prim, composée du bataillon de Cuença à droite, des escadrons de hussards à gauche et des bataillons de Vergara, del Principe et de Luchana au centre, enleva au pas de course la position du Marabout. Un secours sur lequel n'avait pas compté le général en chef facilita cette dernière attaque. Les marins d'une frégate espagnole qui tirait des bordées sur la côte, avaient voulu voir l'ennemi de plus près. Ils s'étaient élancés à terre, et, commandés par Miguel Lobo, leur vaillant capitaine, avaient pris les Maures en flanc et rejoint leurs camarades au pied de la colline du Marabout. En y arrivant ensemble de deux points opposés, ces nobles fils de la patrie se donnèrent la main avec enthousiasme.

« Vive la marine! criaient les soldats de terre.

— Vive l'armée! répondaient les soldats de mer.

— Vive l'Espagne! vive la Reine! crièrent-ils ensuite tous ensemble[1]. »

L'action paraissait finie et la plaine de Castillejos conquise. Les Maures avaient disparu; ils ne tardèrent pas à revenir et à déployer dans la vallée leurs hordes innombrables. Ils étaient près de trente mille. Leurs cris sauvages étouffaient le bruit des clairons. Pendant qu'ils se précipitaient, comme une cataracte, sur l'infanterie, les

1. D. P. Ant. de Alarcon, *Diario de un testigo de la guerra de Africa*, p. 62, col. 2.

hussards de la Princesse couraient au galop à la rencontre de la cavalerie africaine, qui débouchait à gauche par un autre ravin. Ils la ramenèrent vivement, le sabre au dos, et firent flotter avec gloire leurs dolmans blancs; car, entraînés par leur ardeur et l'astuce de l'ennemi dans une mortelle embuscade, ils en revinrent par un chemin teint de leur sang. L'infanterie, de son côté, repoussa les kabylas maures; mais elles revinrent à la charge avec la fureur et l'impétuosité de leur nature, et cette fois le choc fut rude. Écrasés par le nombre, criblés de balles et sans chefs, car leurs deux colonels Pieltain et Salazar, grièvement blessés, avaient quitté le champ de bataille, les bataillons du Prince et de Vergara n'en pouvaient plus, le pied leur glissait dans le sang. Le bataillon de Cordoue, tenu en réserve, avance alors et tente de faire front; mais, trop faible pour contenir l'ennemi, il va plier sous le poids de ces masses. Les officiers, placés à la tête de leurs soldats, et qui s'efforçaient de les retenir et de les encourager par leur exemple, tombaient un à un sous les balles. Dans ce moment suprême apparaît le général Prim. Il pousse son cheval au premier rang, et, pâle de rage, l'œil en feu, la bouche tordue, rugissant plutôt qu'il ne parlait, il prie, conjure, ordonne et menace en vain; le bataillon de Cordoue, fléchissant sous cette tempête de feu, cédait pas à pas, et l'ennemi avançait toujours. Prim voit flotter en cet instant un étendard que tenait un porte-drapeau de Cordoue. Une soudaine inspiration illumine ses traits. S'emparant de cette bannière, il la roule autour de son corps et crie d'une voix tonnante :

« Voilà le drapeau de la patrie! Soldats, voulez-vous le laisser prendre par les Maures? Voulez-vous laisser votre général mourir seul? Soldats, vive la Reine! »

En disant ces mots, il éperonne son cheval et se jette dans les rangs ennemis le drapeau déployé en main. Cordoue alors n'hésite plus : « Vive notre général! » Et à ce cri, tout le bataillon fond sur les Maures baïonnette baissée et suit l'étendard rouge et jaune. Cette charge désespérée n'aurait pas suffi cependant pour gagner la bataille; mais le général Zabala avait tout vu de ses hauteurs. Il descendit avec sa division. Le régiment de la Princesse, enlevé par O'Donnell lui-même, chargea de nouveau, et, pour ne plus revenir cette fois, les burnous blancs quittèrent Castillejos.

Après cette victoire si glorieuse pour les soldats et les généraux espagnols, l'armée, non sans échanger des balles avec les Maures, franchit le rio Admir et les dangereux défilés du cap Noir, et le 15 janvier elle se trouvait enfin dans la plaine de Tétuan, devant le fort Marti, qui ressemble à une mouette accroupie au milieu de la plage. L'armée ennemie, commandée par Muley-el-Abbas, planant toujours à l'horizon comme un sombre nuage, suivait le mouvement des Espagnols. Aux dernières pentes de la cordillère, elle essaya plusieurs fois de leur disputer le terrain. Le dernier effort fut terrible. Entourés tout à coup d'une nuée d'ennemis, Prim et le général en chef durent pousser le cri suprême : « *Adelante! adelante!* (En avant! en avant!) *A ellos!* (A eux!) » Les cornets de l'infanterie et de la cavalerie sonnèrent la charge, qui fut si belle, exécutée par les escadrons de Villaviciosa, les hussards de la Princesse et les bataillons de Simancas, Tolède, la Princesse, Savoie et Chiclana, qu'O'Donnell, enfonçant les éperons dans le flanc de son cheval, se lança d'enthousiasme au milieu des balles, en criant :

« Vive l'infanterie espagnole!

— Vive le général en chef! vive O'Donnell!

— Vive la Reine! reprit celui-ci en montrant le dernier retranchement des Maures occupé par Ros de Olano. »

Cette leçon ne leur suffit pas néanmoins. Le 24 janvier, une autre attaque générale eut lieu contre le camp espagnol situé à Guad-el-Gelu (le doux fleuve). Déployant ses nombreuses kabylas en forme de croissant, Muley-Abbas les précipite à la fois sur la droite des Espagnols, à la redoute de l'Étoile, et sur leur gauche, du côté de Tétuan, lui-même fond sur le centre avec les plus braves. L'artillerie tonne alors sur toute la ligne. Un épais nuage de fumée dérobe la vue des Africains. Lorsqu'il s'est dissipé, on les voit fuir dans toutes les directions; mais leur fuite n'est qu'une feinte. Revenant aussitôt en poussant des cris et en brandissant sur leurs têtes les espingoles plaquées d'argent, ils vont les décharger à bout portant sur les Européens. L'action menaçait de devenir longue et sanglante. Une imprudence des troupes nouvellement débarquées la décida. Emportée par la chaleur du combat, une guerilla du général Rios s'était lancée trop loin des lignes espagnoles à la poursuite de l'ennemi. Les cavaliers maures, s'en apercevant, tournent bride et

cernent cette poignée d'hommes pour les tailler en pièces. A cette vue, un bataillon de Cantabrie vole à leur secours à travers un marais où l'eau montait jusqu'à la ceinture. Le général Rios, de son côté, massait toutes ses forces pour le même objet. O'Donnell voit le péril et forme son plan en une seconde. Le général Galiano, commandant de la cavalerie, se dirigera à droite avec les deux escadrons de lanciers de Farnèse, une section du régiment de l'Albuera et l'escorte du général en chef, composée de carabiniers et de gardes civils à cheval. Il tournera les Maures, traversera les taillis et les marais, et tombera comme une bombe au milieu de l'armée marocaine.

Le général Ros de Olano avancera en même temps et se portera au secours de Rios. Le brigadier Morales de Rada, de la division compromise, appuiera le mouvement commencé par Cantabrie et secondera celui de la cavalerie, en chargeant lorsqu'elle chargera. L'artillerie enfin traversera tous les obstacles et ira foudroyer le front des Maures.

Ce plan s'exécuta avec une rapidité et un ensemble admirables. Le bataillon de Cantabrie avait formé le carré et résistait froidement à des forces vingt fois supérieures. Tous les corps furent dignes du drapeau qui les conduisait. A quatre heures du soir, on ne voyait plus d'ennemis. O'Donnell, entouré de ses lieutenants Ros de Olano, Rios et Prim, se fit présenter au quartier général ceux qui s'étaient le plus distingués dans la bataille. Parmi eux se trouvait un tout jeune homme, presque un enfant, dont la belle et douce figure était couverte de rougeur, et qui portait l'uniforme d'alferez (enseigne) des hussards de la Princesse. Le brigadier don Francisco Palomero, qui venait de remettre une bannière musulmane au général en chef, lui dit quelques mots à voix basse, et O'Donnell, appelant le jeune homme, s'écria d'un ton respectueux :

« Monseigneur. »

Portant la main à son shako, le jeune homme s'approcha, et le comte de Lucena reprit avec son accent vibrant et sympathique :

« Votre Altesse a fait aujourd'hui ses premières armes avec la vaillance qui est l'apanage de ceux qui portent le nom illustre d'Orléans. Elle vient d'ajouter un nouveau titre aux nombreux titres

de gloire de son illustre maison. Je me sens fier que Votre Altesse ait reçu le baptême de sang sous mes ordres, et honoré de vous nommer, Monseigneur, au nom de la reine d'Espagne, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Ferdinand. »

Le comte d'Eu attacha cette croix bien gagnée sur son dolman, aux applaudissements des cent officiers à cheval qui formaient le cercle de l'état-major.

On se battit encore avec les Maures, le 30 janvier, à Guad-el-Gelu, et le 4 février 1860, dans la plaine de Tétuan, au milieu des roseaux, des jasmins et des arbres en fleurs. Les volontaires catalans s'illustrèrent par leur bravoure dans ce dernier choc, puis Muley-Abbas s'enfuit avec les siens en murmurant : « C'était écrit! » et O'Donnell envoya, le 5 février, cette sommation à la cité maure :

« Au gouverneur de la ville de Tétuan :

« Vous avez vu votre armée conduite par les frères de l'empereur battue; son camp avec l'artillerie, les munitions, les tentes et tout ce qu'il contenait pris par les troupes espagnoles qui sont à vos portes et ont tous les moyens de détruire Tétuan en peu d'heures.

« Un sentiment d'humanité me fait seul adresser à vous.

« Rendez la place et vous obtiendrez des conditions raisonnables en ce qui touche vos personnes, vos femmes, vos propriétés, vos lois, vos coutumes.

« Vous devez connaître les horreurs d'un bombardement et les malheurs d'une ville prise d'assaut. Évitez-les à Tétuan, ou assumez sur vous la responsabilité du désastre qui la frapperait, ainsi que sa population.

« Je vous donne vingt-quatre heures pour prendre un parti. Ce délai passé, n'espérez d'autres conditions que celles qu'impose la victoire. »

L'ordre du jour suivant était lu le même jour aux troupes :

« Soldats, vous avez remporté hier une victoire complète en forçant l'ennemi dans ses retranchements et ses redoutes et prenant ses quatre camps avec les tentes et les bagages. Vous avez dignement répondu à ce qu'attendaient de vous la reine et la patrie, et avez porté très-haut la gloire et le nom de l'armée espagnole.

« Soldats, continuez la lutte avec la constance que vous avez

montrée contre les éléments dans ce rude climat et ce pays inhospitalier, jusqu'à ce que nous ayons forcé l'ennemi à demander grâce et à donner à l'Espagne une satisfaction complète. »

La réponse de Tétuan ne se fit pas attendre. Le drapeau blanc fut arboré à côté de l'étendard vert du prophète. Hach-ben-Amed (ou l'homme qui a fait le voyage saint de la Mecque) vint à la tente du *grand chrétien*, nom que les croyants donnaient à O'Donnell, et lui apprit qu'après leur défaite Muley-el-Abbas et Muley-Hamet, suivis de leurs principaux chefs, s'étaient arrêtés sur la grande place de Tétuan, et avaient dit au peuple :

« Les chrétiens sont à vos portes; qui nous aime et qui est fidèle au sultan nous suive! Nous ne pouvons défendre Tétuan, car Dieu a abandonné nos drapeaux. Laissons la ville déserte et vide; que les chrétiens n'y trouvent plus que les murailles! Que ceux qui voudront rester restent; Dieu les jugera au grand jour! »

Après cette déclaration, les émirs entrèrent dans le palais du gouverneur, chargèrent trente mules d'argent et d'objets précieux et prirent la route de Tanger, qui fut bientôt couverte par une longue caravane de chameaux, d'ânes et de mules, les plus riches familles émigrant avec les émirs. Les dernières kabylas étaient restées dans la sierra pour faire encore le coup de feu avec les chrétiens. Sur les deux heures du matin, la faim et le froid les poussèrent vers Tétuan, où ces fils du désert entrèrent comme une bande de loups. Ils croyaient la ville occupée par les Espagnols; n'y trouvant personne, ils eurent tous la même idée, de prendre une revanche de leur défaite sur les juifs. Escaladant aussitôt les murs du nord, où est le quartier des Israélites, ils se précipitèrent dans les maisons juives le yatagan à la main, et la nuit voila de son ombre toutes les cruautés et les horreurs que peuvent commettre des hordes sauvages et exaltées par leur déroute et par le fanatisme. Tétuan se rendit après leur départ; l'armée de la reine y entra le 6 février, et, dix-sept jours plus tard, O'Donnell, accompagné des généraux Garcia, Prim, Ustaritz, Quesada, d'un nombreux état-major et d'une escorte de deux cents cuirassiers, se rendait au pont de Buceja, situé à une lieue de Tétuan, où l'attendait Muley-el-Abbas pour une conférence. Une tente avait été dressée au milieu de la plaine. Muley-

Abbas et O'Donnell y entrèrent, suivis, le premier, de trois Maures, Aben-Abu, Mohamed-el-Jetib, le grand-vizir, et un autre vieillard à barbe blanche, El-Ezzebbi, le second de son interprète. On ne put s'entendre ce jour-là. O'Donnell voulait Tétuan; Muley-Abbas lui répondit que tous les Maures seraient morts avant qu'il fût cédé. Le bombardement de Larrache, le second port de l'Empire, ne les fit pas fléchir; cependant, après un choc assez vif dans la plaine de Vad-Ras, la paix fut conclue le 25 mars 1860. Par le traité signé d'O'Donnell et de Muley-Abbas, plénipotentiaires de leurs souverains, le sultan de Maroc cédait à perpétuité et en propriété absolue, à Sa Majesté Isabelle II, reine des Espagnes, tout le territoire compris entre Ceuta, la mer et les hauteurs de la sierra Bullones usqu'au barranco d'Anghera.

Le sultan s'obligeait à céder également à perpétuité, sur la côte de l'Océan à Santa-Cruz-la-Pequeña, un territoire suffisant pour former un établissement;

Il devait ratifier le plus tôt possible la convention de 1859, relative aux places de Mellila, El-Peñon et Alhucemas;

Payer une indemnité de guerre de vingt millions de douros;

Conclure un traité de commerce plaçant l'Espagne sur le pied des nations les plus favorisées;

Permettre aux missionnaires espagnols de s'établir à Fez;

Laisser résider le chargé d'affaires de la reine dans cette ville;

Et donner Tétuan en garantie du payement de l'indemnité.

Depuis cette expédition que suivit, au commencement de 1860, la tentative insensée d'Ortega, capitaine-général des Iles Baléares, dégradé pour avoir tenté un soulèvement absolutiste au nom du comte de Montémolin, fils de don Carlos, le drapeau espagnol a flotté un instant au Mexique à côté des drapeaux de France et d'Angleterre, et il se déploie aujourd'hui au Pérou et à Saint-Domingue, tenu bravement par l'amiral Paréja et le général Gandara, qui justifient avec les soldats et l'escadre les nobles paroles de la reine :

« La conduite généreuse de l'armée et de la marine est l'un des plus nobles sujets d'orgueil pour la nation espagnole.

« La valeur de ses enfants, auxquels elle a confié la défense de son drapeau sur terre et sur mer, est toujours la même, malgré les souffrances. L'héroïsme de l'armée a surtout éclaté dans ces régions

lointaines où il a été soumis aux plus cruelles épreuves et où il a réveillé les sentiments de fraternité et de patriotisme dont sont toujours animés les habitants de nos anciennes provinces d'outre-mer. Les faits héroïques des uns et la noble loyauté des autres sont dignes des plus vifs éloges, que leur renouvelle ici mon cœur maternel. »

Comme Marie-Christine, sa mère, qui suivit si scrupuleusement, pendant sa régence, les oscillations du pendule politique, Isabelle gouverne avec loyauté en reine constitutionnelle. Plus jalouse de faire le bonheur de son peuple que des conquêtes, elle vient de rapporter le décret du 19 mai 1861, qui incorporait le territoire dominicain à la patrie espagnole. Nous terminons à cette date (janvier 1865) notre histoire par son portrait dû à une plume espagnole[1], et que nous choisissons par ce motif; car l'éloge le plus doux aux princes doit être celui qui sort du cœur de leurs sujets.

« La reine dona Isabel II, grande, forte et belle, porte sur son visage et sur toute sa personne l'empreinte des qualités que nous avons déjà signalées chez elle. Dans son regard, tout à la fois doux et perçant, il est aisé de reconnaître à quel point elle est douée de cette faculté innée, dit-on, dans sa famille, de bien juger les visages à travers toute sorte de masques. Quelque chose de décidé dans son port et dans sa démarche témoigne chez elle de ce haut sentiment de sa dignité royale, ou plutôt de ce vif amour du pouvoir souverain que nous lui avons déjà attribué comme une suite nécessaire des circonstances par où sa vie a passé à travers tant d'orages. C'est d'ailleurs, dans l'intimité de la vie familière, une aimable et charmante femme, faite pour briller dans un salon autant que sur un trône. Elle parle couramment différentes langues étrangères, elle joue du piano et de la harpe. Elle chante d'une belle voix de mezzo-soprano, elle peint d'une manière distinguée. Agile aux exercices du corps, malgré un embonpoint précoce et héréditaire, hardie, intrépide même au besoin, elle sait manier avec grâce un cheval fougueux. Elle excelle à la danse, sa passion favorite de jeune femme, qu'elle a sacrifiée depuis à ses nouveaux devoirs de jeune mère. Ces devoirs, elle les remplit, dit-on, avec la tendresse la plus exaltée comme la plus assidue. On connaît la finesse de ses repar-

[1] Eugenio de Ochoa.

ties, l'esprit charmant de sa conversation ; il est pourtant à remarquer qu'elle déteste au plus haut point la moquerie. Le dédain, le sarcasme lui sont particulièrement désagréables. Jamais elle n'a fait un affront à qui que ce soit. Dans son intérieur, jamais elle ne demande un service sans ajouter quelque mot d'excuse, quelque parole gracieuse, comme pour enlever à sa demande les apparences d'un ordre. Jamais rien de hautain dans sa voix, ni dans son geste ; mais une dignité calme, réfléchie, qui impose bien autrement que la brusquerie ou les éclats. Aussi est-elle adorée de sa famille, de ses serviteurs, de toutes les personnes qui ont l'honneur de l'approcher.

« Voici encore un trait bien marquant de son caractère : la rancune, la haine lui sont absolument inconnues. C'est à ce point qu'on pourrait dire avec justesse qu'elle ne pardonne pas, car elle n'a ni le besoin ni l'occasion de pardonner : elle oublie, ce qui vaut mieux. Nous n'en citerons qu'une preuve, mais concluante. On se rappelle l'abominable attentat du curé Mérino[1] ; jamais crime plus odieux par son objet, par ses moyens d'exécution, même par ses circonstances particulières, ne fut peut-être enfanté par le démon du régicide. Sa Majesté, nouvellement relevée de ses couches, se rendait au temple dans toute la pompe de la royauté, portant au front sa double couronne de reine et de mère. Elle allait, fière de ce titre nouveau, confiante dans l'amour de cette foule immense qui encombrait sur son passage les galeries du palais, présenter au Seigneur son enfant bien-aimé; et l'assassin était un prêtre !... On se révolte autant à l'idée de ce forfait en lui-même qu'à celle de ses épouvantables détails. Eh bien ! au moment où elle se sentit blessée, son premier, son seul cri fut pour sa fille : *Sauvez ma fille !* s'écria-t-elle d'une voix que la tendresse maternelle faisait seule trembler. Puis, rassurée sur le sort de cette tête chérie, et alors que sa propre existence semblait être le plus sérieusement menacée, elle ne cessait de demander au ministre grâce pour son assassin. C'est encore un fait que de nombreuses indiscrétions, inspirées autant qu'excusées par une admiration bien naturelle à la vue de tant de clémence et de vrai courage, ont rendu public en Espagne.

1. Le 2 décembre 1852. Ce fanatique fut arrêté, condamné à mort et exécuté par le garrotte.

Jamais un malheureux ne s'est approché de la reine Isabelle sans emporter un secours ou une consolation. Sa bonté, sur ce point, va parfois jusqu'à la faiblesse : elle embarrasse souvent ses ministres. Sa générosité, l'une des grandes vertus des rois, est poussée au delà de toutes les bornes : c'est là le grand souci, le cauchemar perpétuel des intendants de sa maison. C'est d'ailleurs chez elle un mouvement irréfléchi, un élan du cœur plus fort que sa volonté. Sa générosité coule de source. Elle aime à donner, comme d'autres aiment à prendre. Toute enfant encore, elle se dépouilla un jour de ses souliers pour en faire aumône à une petite mendiante qui courait pieds nus auprès de sa voiture. Avant qu'on eût eu le temps de l'en empêcher, elle les lui jeta par la portière. Depuis qu'elle règne et gouverne, la liste civile, les revenus immenses de son domaine suffisent à peine à ses largesses toujours renaissantes[1]. Ajoutons que la charité y tient la part la plus large. Elle protége les lettres, elle encourage les arts en vraie petite-fille de Charles III. Dans cette belle et noble tâche, elle est puissamment aidée par le roi son époux. »

[1] Ajoutons, comme dernier coup de pinceau, à ce portrait si vrai l'acte de désintéressement de la reine, qui, plus généreuse que ses prédécesseurs, vient d'abandonner au trésor le domaine de la couronne.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES

ESPAGNE MODERNE.

30590 PARIS. — Typographie de RENOU et MAULDE, rue de Rivoli, n° 144.



HISTOIRE D'ESPAGNE

DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

MARY LAFON

TOME SECOND

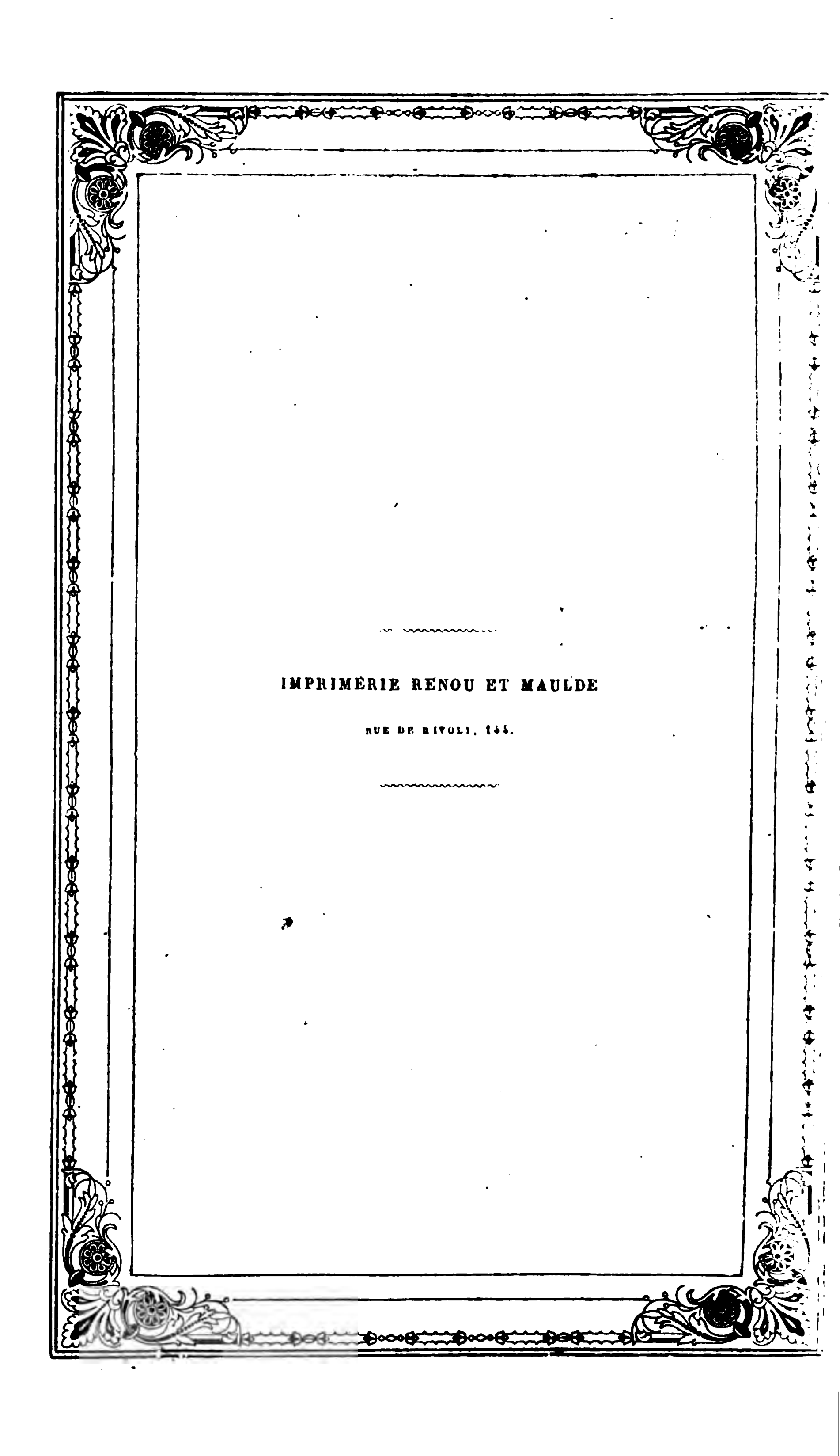


PARIS

FURNE ET Cie, ÉDITEURS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

M DCCC LXV



IMPRIMÈRIE RENOU ET MAULDE

RUE DE RIVOLI, 144.

